ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XIV FASCICULUS 1

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1962

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST, V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Orientalia* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Orientalia* előfizetési ára kötetenként belföldre 80,— Ft, külföldi címre 110,— forint. Megrendelhető az „Akadémiai Kiadó"-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra" Könyv és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla: 43-790-057-181) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen »Kultura« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XIV

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1962

INDEX

S. M. Abramzon (Leningrad): Die Stammesgliederung der Kirgisen und die Frage nach ihrer Herkunft 197

A. Bodrogligeti: Glosses on Sayf-i Sarāyī's *Gülistān bi-t-türkī* 207

A. Bodrogligeti: Notes on the Turkish Literature at the Mameluke Court 273

I. Hahn: Zwei dunkle Stellen in Josephus 131

S. Kakuk: Un vocabulaire salar 173

G. Kara: Sur le dialecte üjümüčin 145

L. Ligeti: Un vocabulaire mongol d'Istanboul 3

G. Nádor: Some Numerical Categories in Ancient Rabbinical Literature 301

L. Rásonyi: Sir Aurel Stein 241

A. Róna-Tas: On Some Finals of the Monguor Language 283

A. Scheiber: Ein Brief nach Schelomo nach Damietta in Sachen eines Lehrers 231

T. Шер: Рукописи каирской генизы в Венгрии 291

Ê. V. Sevortjan (Moscou): Les verbes de mouvement dans la langue azerbaïdjanaise 101

Ê. Tenišev: Sur le folklore et la langue des salars 253

I. Trencsényi-Waldapfel: Der Hund in der Krippe 139

G. Uray: Old Tibetan *dra-ma draṅs* 219

J. Vekerdi: Gypsy Fragments from the Early 18th Century 123

Comptes rendus :

Pentti Aalto, Qutuγ-tu pañcarakṣā kemekü tabun sakiyan neretü yeke kölgen sudur (L. Ligeti) — Arabische, türkische und persische Handschriften der Universitätsbibliothek in Bratislava. Unter der Red. v. *J. Blaškovič* (G. Hazai) — Mongolische Handschriften, Blockdrucke, Landkarten. Beschrieben v. *W. Heissig* (G. Kara) — *Ю. А. Рерих:* Тибетский язык (A. Róna-Tas) — *Б. Х. Тодаева:* Монгольские языки и диалекти Китая (G. Kara) 317

Livres reçus 341

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XIV

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1962

UN VOCABULAIRE MONGOL D'ISTANBOUL

PAR

LOUIS LIGETI

Parmi les sources du mongol moyen on a assigné depuis longtemps une place à part au groupe des documents mongols en écriture arabe.

Ce groupe comprend un certain nombre de vocabulaires, quelques nomenclatures (zoologiques et autres), les gloses mongoles insérées dans des travaux persans, turcs, etc., enfin les éléments mongols du persan, du tchaghataï, etc. L'importance de ces documents consiste dans le fait qu'ils reflètent au fond un ensemble de dialectes occidentaux du mongol médiéval, dialectes qui se rattachent directement aux dialectes moghols actuels, parlés en Afghanistan.

Le vocabulaire mongol le plus ancien qui nous soit connu aujourd'hui en écriture arabe est celui incorporé dans le manuel de dragoman qui a pour titre كتاب مجموع ترجمان تركى وعجمى ومغلى وفارسى *Kitāb-i maǰmūʿ tarǰumān-i turkī va ʿaǰamī va muġalī va fārsī*. La première partie du manuscrit, conservé à Leide, contient un vocabulaire turc (ff. 1—62), la seconde est consacrée au vocabulaire mongol (ff. 63—75). Au fond nous avons affaire à deux vocabulaires bien distincts, notamment à un vocabulaire mongol-persan (ff. 63*b*—67*b*), et à un vocabulaire mongol—arabe (67*b*—75*b*); ce dernier est d'ailleurs terminé par une liste de noms d'hommes en turc, suivis de leur traduction en mongol (ff. 74*b*—75*a*) et par quelques phrases mongoles traduites en arabe (ff. 75*a*—75*b*).

L'auteur du vocabulaire mongol est inconnu, tout comme celui du vocabulaire turc; par ailleurs, il n'est pas impossible qu'il s'agisse dans les deux cas d'un seul et même auteur. Toujours est-il que le manuscrit de Leide représente la copie d'une seule main, exécutée très probablement sous la dictée d'un maître d'école. L'auteur anonyme des deux vocabulaires devait appartenir au cercle des grammairiens musulmans qui, à l'époque mamelouke, ont déployé une activité remarquable en Egypte et en Syrie.

La copie de Leide est datée de 1245.

La partie turque du ms de Leide (vocabulaire kiptchak avec des gloses turkmènes, une esquisse de grammaire kiptchak, une liste de noms de per-

sonne turcs) a été publiée, en 1894, par Houtsma,[1] la partie mongole, en 1927, par N. N. Poppe.[2]

Chronologiquement, le second vocabulaire mongol actuellement connu est attribué à Ǧamāl-ad-Dīn Ibn Muhannā. Son livre, intitulé حلية الانسان وحلية اللسان *Ḥilyat al-insān va ḥalbat al-lisān*, doit dater de la première moitié du XIV[e] siècle. Ce fameux manuel est composé de trois parties dont la première est consacrée à la langue persane et la deuxième à la langue turque, quant à la troisième partie, elle comprend un vocabulaire mongol. Les trois langues sont interprétées en arabe.

Le vocabulaire mongol, d'après plusieurs manuscrits, a été publié par Melioranskij;[3] aucun de ces manuscrits n'a encore contenu le titre, ni mentionné le nom de l'auteur. En 1924, d'après un manuscrit retrouvé à Istanboul, l'ouvrage complet d'Ibn Muhannā a été réédité par Kilisli Rifat.[4] Plus tard, l'index des mots mongols de l'édition d'Istanboul a vu le jour comme supplément du *Muqaddimat al-adab* de M. N. Poppe;[5] puis, d'après la photocopie du ms d'Istanboul, un certain nombre de corrections de lecture ont été proposées par M. Hasan Eren.[6] Enfin, un des travaux posthumes de Pelliot, d'après un manuscrit de Paris, apportera sûrement de nouvelles précisions aux matériaux mongols d'Ibn Muhannā.[7]

[1] M. Th. Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, nach der Leidener Handschrift herausgegeben von —. Leiden 1894. Cf. Omeljan Pritsak, *Das Kiptschakische*, dans *Philologiae Turcicae Fundamenta* I (1959), p. 75.

[2] N. Poppe, *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift*, dans Изв. Ак. Наук СССР 1927: pp. 1009—1040, 1251—1274; 1928: 55—80. M. Poppe a réuni les matériaux des deux lexiques mongols et a arrangé le tout dans l'ordre alphabétique arabe. En effet, la différence entre les vocabulaires mongols en persan et en arabe n'est pas énorme, de plus, quelque 70 mots se trouvent répétés dans les deux parties. Cependant, les deux lexiques méritent d'être étudiés séparément, et cela non seulement en raison des différences orthographiques qui distinguent l'un et l'autre. Aussi, en nous référant aux recoupements mongols de l'Anonyme de Leide, avons-nous tenté, au cours de notre étude, de séparer les matériaux mongols du vocabulaire persan de ceux du vocabulaire arabe.

[3] P. Melioranskij, Араб филолог о монгольском языке, dans Записки Вост. Отд. Русск. Арх. Общ-ва, t. XV (1904), pp. 75—171. Cf. Sachau—Ethé, *Catalogue of the Persian, Turkish, Hindûstânî, and Pushtû manuscripts in the Bodleian Library* I, Oxford 1889, p. 998, n° 1687.

[4] كتاب حلية الانسان و حلبة اللسان. فارسى، تورکجه موغولجه. مؤلفى السيد جمال الدين ابن المهنا. Istanboul ١٣٤٠—١٣٣٨. Cf. pp. 193—230.

[5] N. N. Poppe, Монгольский словарь Мукаддимат ал-адаб I—II, pp. 432—451.

[6] Hasan Eren, *İbn Mühenna lûgati hakkında*, dans *Türk dili ve tarihi hakkında araştırmalar* I. F. Köprülü'nün doğumunun 60. yıldönümünü kutlamak için Türk Tarih Kurumu ve Türk Dil Kurumu tarafından çıkarılmıştır; toplıyanlar: H. Eren—T. Halasi Kun (Ankara 1950); pp. 150—158.

[7] Cf. P. Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, p. 219. P. Pelliot, *Un vocabulaire arabo-mongol et un vocabulaire sino-mongol du XIV[e] siècle*, 182 et 96 pp. de notes, plus voca-

Les matériaux turcs d'Ibn Muhannā qui revêtent aussi une importance particulière pour l'étude du vocabulaire mongol ont été l'objet de maintes recherches; sous ce rapport on n'a qu'à rappeler les travaux de Melioranskij, Kilisli Rifat, Malov et Battal (Taymas).[8]

Le vocabulaire mongol le plus important en écriture arabe est la version mongole du dictionnaire arabe مقدمة الادب *Muqaddimat al-adab* de Abū'l-Qāsim Maḥmūd b. ʿUmar al-Zamaḫšarī. Le ms découvert par Abdulrauf Fiträt, en 1926, dans la Bibliothèque «Avicenne» de Bokhara ne comprend que deux parties (noms, verbes) des cinq parties du dictionnaire de Zamaḫšarī, mais cela en arabe, en persan, en turc (à la rigueur en tchaghataï) et en mongol. La version mongole n'a évidemment rien à voir avec Zamaḫšarī lui-même, mort en 1144, aussi son auteur est-il inconnu. Le ms de Bokhara est une copie exécutée par un certain kātib Darvīš Muḥammad, elle est datée de 1492. Quant à la date exacte de la version mongole, malheureusement rien ne nous renseigne à ce sujet, mais si l'on tient compte des particularités de la version tchaghataï dont elle est une traduction servile, on doit toujours rester dans les cadres du XV^{e} siècle, même si la date de 1492 est trop basse pour la version mongole. A notre avis, le XIV^{e} siècle, et à plus forte raison le XIII^{e} siècle, sont absolument hors de cause.

Les matériaux mongols et tchaghataï contenus dans le *Muqaddimat al-adab* de Bokhara ont été publiés par N. N. Poppe,[9] plus tard, le même auteur a repris l'étude des matériaux tchaghataï dans une petite monographie

---

bulaire (la première partie seule est au point). Manuscrit. Voir: L. Hambis, *Fonds Pelliot*, p. 79, dans *Paul Pelliot*, publié par la Société Asiatique (Paris 1946). Très probablement il s'agit du même manuscrit dont une page a déjà été publiée par Thévenot, *Grammaire de la Langue des Tartares monguls ou Mogols, traduite d'un Manuscrit Arabe [de la Bibliothèque de M. Gaumin] ;* voir H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*^{2} IV, 2792. Cf. encore Blochet, *Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale* II, p. 195.

[8] P. Melioranskij, Араб филолог о турецком языке, dans Издание факультета вост. яз. СПб.-го ун-та, No. 3 (St. Pbg. 1900), LXXXIV et 0122 et 85 pages. Kilisli Rifat, *op. cit.*, pp. 61—191. S. E. Malov, Ибн Муханна о турецком языке, dans Записки Коллегии Востоковедов III (1928), pp. 221—248. Aptullah Battal, *Ibnü Mühennâ Lûgati* (İstanbul nüshasının türkçe bölüğünün endeksidir.) İstanbul 1934. A. Taymas, *Ibn Mühennâ lûgati hakkında*, dans *Türk dili ve tarihi hakkında araştırmalar* I, pp. 127—149. Melioranskij a voulu voir dans les matériaux turcs d'Ibn Muhannā un document de la langue azérie. Malov avait sûrement raison de combattre cette vue, et l'on ne peut pas ne pas être d'accord avec lui pour considérer le turc d'Ibn Muhannā dans un sens un peu large, comme «turc oriental». En effet, il est notoire que certains documents littéraires turcs des XIII^{e} et XIV^{e} siècles, dans les copies des XVI^{e} et XVII^{e} siècles, ont été adaptés au dialecte des copistes. En revanche, il est difficile d'admettre avec Malov que les manuscrits utilisés par Melioranskij, copies exécutées à des dates et à des endroits différents, doivent refléter uniformément des caractéristiques de l'azéri.

[9] N. N. Poppe, Монгольский словарь Мукаддимат ал-адаб I—II (M.—L. 1938), IV et 452 pp.; III (M.—L. 1939), 453—566 pp.

séparée.[10] Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que certains manuscrits du dictionnaire de Zamaḫšarī offrent une version turque foncièrement différente de celle du ms de Bokhara.[11]

Parmi les listes de mots mongols, on doit rappeler avant tout la nomenclature zoologique incorporée dans le *Nuzhatu-'l-qulūb* de Ḥamdullāh Qazwīnī, étudiée par N. Poppe,[12] ensuite par P. Pelliot.[13] Une liste de termes zoologiques en mongol et en turc a été publiée par le fameux voyageur turc Evliya Čelebi. Cette liste a été publiée et discutée dans un travail commun par Barthold et Vladimircov,[14] et plus tard, par Pelliot.[15] En outre, Pelliot a établi que

[10] N. Poppe, *Eine viersprachige Zamachšarī-Handschrift*, dans *ZDMG* (1951), pp. 301—332. C'est surtout la partie consacrée à la phonétique qui est très riche.

[11] Les catalogues nous fournissent dès maintenant toute une série de versions turques mais qui, pour la plus grande partie, n'ont pas été étudiées ni comparées les unes aux autres. Toutefois on peut en rappeler quelques-unes. Sur un manuscrit de Leningrad, voir W. Barthold, *Eine Zamachšarī-Handschrift mit alttürkischen Glossen*, dans *Islamica* II (1926) pp. 1—4. Evidemment, il ne faut pas prendre au pied de la lettre sa définition «vieux-turc». D'après les caractéristiques énumérées par Barthold il ressort assez clairement que nous sommes là en présence du turc khvarezmien. Ne doit-on pas songer à ce que la version tchaghataï actuellement connue est la copie «corrigée» de la version turque khvarezmienne primitive? En effet, c'est un procédé répandu parmi les copistes qui transposent le turc khvarezmien en tchaghataï; cf. J. Eckmann, *Das Chwarezmtürkische*, dans *Philologiae Turcicae Fundamenta* I, p. 114. Ceci nous mettrait au XIV^e^ siècle, pour la partie turque du *Muqaddimat al-adab*. Ne faut-il pas éventuellement situer à la même époque la date de la partie mongole? Décidément non, la partie mongole actuellement connue dénonce nettement l'usage orthographique du XV^e^ siècle. — Sur une version turque d'un manuscrit de Londres, voir Ch. Rieu, *Catalogue of the Persian MSS in the British Museum* II (1881), p. 505, n° 1174. Blochet, *Catalogue des manuscrits turcs*, I (Paris 1932), pp. 297—298. Supplément 286 et 287, signale deux autres versions turques dont la deuxième est, à son avis, une traduction en «turk-oriental». Je puis signaler un manuscrit aussi très intéressant qui se trouve à la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie *(Arab* 0 21*)*. Le texte arabe est suivi cette fois encore de gloses turques; on peut préciser sans difficulté que ces gloses sont rédigées en osmanli (f. 139*a : duzlu oldï, bu duzluvar* (sic); f. 46*a : davšan*, etc.) A propos du *Muqaddimat al-adab*, l'*Encyclopédie de Hadji Khalfa* nous informe sur une traduction turque qui est intitulée اقصى الارب فى ترجمة مقدّمة الادب *Aqṣā al-arab fī tarǰamat Muqaddimat al-adab*, attribuée à *Aḥmad b. Ḫair-ad-Dīn al-Göz al-* [autrement: al-Güzäl] *-Ḥiṣārī*, autrement *Ḫoǰa Isḥaq efendi*, mort en 1708; voir G. Flügel, *Haji Khalfae Lexicon Bibliographicum et Encyclopaedicum*, vol. VI (London 1852), p. 76. Cf. encore C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur* I² (1943), p. 343. Erster Supplementband (1937), p. 511.

[12] N. N. Poppe, Монгольские названия животных в труде Хамдуллаха Казвини, dans Зап. Колл. Вост., vol. I (1925), pp. 195 et suiv.

[13] P. Pelliot, *Les formes turques et mongoles dans la nomenclature zoologique du Nuzhatu-'l-ḳulub*, dans *BSOS* VI (1931), pp. 555—580.

[14] V. V. Bartoljd (—B. Ja Vladimircov), К вопросу происхождении кайтаков, dans Этнографическое обозрение, n^os^ 84—85 (Moskva 1910), pp. 37—45.

[15] P. Pelliot, *Le prétendu vocabulaire mongol des Ḳaitaḳ du Daghestan*, dans *Journ. As.* 1927 I, pp. 279—294.

«Evliya-Čelebi a froidement pillé Ḳazwīnī et que le prétendu dialecte mongol des Ḳaitaḳ est une mistification».

Voilà à peu près tout ce qui a été publié jusqu'ici en ce qui concerne les documents mongols en écriture arabe.[16] Il est évident qu'il reste encore beau-

[16] Dans cette revue rapide des documents du mongol moyen en écriture arabe, je n'ai pas tenu compte du «Manuscrit de Zirni», rapporté d'Afghanistan par une mission japonaise. Cf. *The Zirni Manuscript. A Persian—Mongolian glossary and grammar* by Shinobu Iwamura with the collaboration of Natsuki Osada and the late Tadashi Yamasaki, with Preliminary Remarks on the Zirni Manuscript by Nicholas Poppe, Kyoto 1961. Le «Manuscrit de Zirni» nous présente un document intéressant du moghol d'Afghanistan, interprété en persan, une des langues parlées de nous jours par les Moghols bilingues. D'après le colophon, le «Manuscrit de Zirni» date de 1251 de l'hégire (1835 de notre ère). Le ms de Zirni pour intéressant qu'il soit n'est pas unique en son genre. MM. Iwamura et Schurmann ont trouvé plus tard encore un manuscrit moghol qu'ils appellent le «Texte de Kundur». Or, pendant ma mission en Afghanistan, en 1936 et 1937, j'ai vu moi-même plusieurs textes pareils, et j'en ai rapporté un qui présente tout autant d'intérêt: c'est un manuscrit autographe du poète moghol Qâdər; cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV (1954), pp. 100, 115. Le livre fort méritoire publié par M. Iwamura et ses confrères japonais sur le Manuscrit de Zirni offre encore beaucoup de solutions possibles. En voici quelques-unes choisies un peu au hasard. Pour *mhčh* «kiss» (p. 39), il faut lire *māča ;* cf. mogh. Ramst. *mačā*, Mr *māča*, M *maca*, tdj. *māča* (afg. *maca)*, pers. *māč*. *Z^{a}hrh* «few» (p. 41), lire *zahra ;* cf. mog. Mr *zâ^{h}ra*, Mr, M *zāra*, tdj. *zahr*. L'orthographe *č^{y}mčh* «spoon» (p. 45) est à lire *čimčà*, dans le moghol ce mot est attesté, sous la forme *čimčà*, déjà par Ramstedt (p. 16; ce mot a été oublié dans le vocabulaire), moi-même j'ai entendu Mr, M *čimča*, M *čimčà*. Cf. encore pers. *čamča*, *čumča* «a spoon, ladle, skimmer» (Steingass, 399*a*). La graphie *čwkry* représente *čùkrī*, mot moghol qui signifie, tout comme *rubāšk*, son équivalent persan (tadjik), «rhubarbe»; cf. mog. M *čùkri*. Le mot *ōǰaq* «hearth» (p. 45) est à lire à la rigueur *oǰaq* et est emprunté au «turkmène»; cf. osm. *ocak* «furnace, keln, hearth, fire-place» (Hony^{2}, 272), tkm *ōǰaq* (Aliev—Boriev, 226*b*), azéri *oǰaγ* (160*a*); dans les autres langues turques on a *očaq*, *očaγ*, etc. (Radl. I, 1134). Quant au *t^{y}hbn* «packing needle» (p. 54), c'est *tēban*. En Afghanistan j'ai entendu *tēβana* dans mog. M et *tèwana* dans haz. Dz., répondant au mong. *tebene* «aiguille triangulaire dont on se sert pour coudre les peaux» (Kow. III, 1697). La forme *tēban* n'en reste pas moins authentique, elle remonte au turc *tebän*, *täbän* «eine große Nadel, Packnadel» (Radl. III, 1119). On lira pour *g^{y}h^{l}l^{y}* «to cultivate, or drive» (p. 57), *gèli ;* le même mot a déjà été recueilli par Ramstedt (p. 28: *gelina* «säht»), mais il n'a su que faire du mot qui est d'ailleurs bien mongol. Dans le moghol j'ai relevé les deux sens du mot: 1: «poursuivre, chasser devant soi, mener, conduire» (Mr *ùkarī gelina* «toucher le boeuf»); 2. «semer, semencer» (Mr, M *boγdɛi gelinà* «semer du blé» M). La première acception du mot est attestée en mongol: mong. lit. *geli-* «mener, conduire chasser, exiler» (Kow. III, 2477; la leçon *keli-*, copiée aussi par Lessing, *Mongolian—English Dictionary*, p. 449, n'est pas à retenir); Subhāṣitaratnanidhi 21*a* *geli-* «toucher une bête de somme»; Histoire secrète *geli-* «hinterherlaufen, einholen» (§ 78). Le mot *t^{w}qwz* «present» (p. 55) est à lire *toquz* et n'est autre que le turc *toquz* «9» qui a désigné en outre, sous les Mongols, une unité de cadeaux consistant de neuf pièces; cf. L. Fekete, dans *Pais-Emlékkönyv* [1956], pp. 647—652; L. Ligeti, dans *Magyar Nyelv* LIII [1957], pp. 157—159. La graphie *q^{w}wš* vaut pour *qoš*, son interprétation persane *ḫaima* ne signifie point «one who pitches

coup à faire dans ce domaine. Les gloses mongoles (et turques), par exemple, celles de Rašīdu-'d-Dīn, mériteraient sûrement une monographie. Les nomenclatures minéralogique et botanique turco-mongoles de Ḥamdullah Qazwīnī attendent encore leur éditeur. Et enfin, le dernier mot n'a pas encore été dit même dans l'affaire des vocabulaires mongols en écriture arabe.

En effet, un des manuscrits d'un vocabulaire turco-persan nous fournit, entre autres, un lexique mongol succinct, mais intéressant qui ne peut être ramené à aucun des vocabulaires mongols jusqu'ici connus. Il s'agit du شامل اللغه *Šamil ül-luγa*, vocabulaire turco-persan qui remonte très probablement à la fin du XV[e] siècle (éventuellement au début du XVI[e] siècle). Mais voici quelques manuscrits de ce vocabulaire tels qu'ils sont décrits par les catalogues les plus importants.

1° D'après le Catalogue de Munich,[17] le manuscrit de Munich (No. 310) du *Šamil ül-luγa* est dû à Ḥasan b. Ḥusain ʿImād de Qarāḥiṣār qui a dédié son ouvrage au Sultan Bayazīd b. Muḥammad b. Murād (1481—1512). Le vocabulaire se compose de deux parties. La première partie comprend les noms persans, rangés d'après les lettres finales et, en second lieu, d'après les lettres initiales; les noms persans sont suivis d'une interprétation en turc. La deuxième partie (ff. 118*b*—130) renferme les infinitifs persans, rangés d'après les lettres initiales et interprétés en turc. Le tout est terminé par un abrégé de grammaire persane, en persan (ff. 131—136). Dans son avant-propos, rédigé en persan, l'auteur n'énumère pas moins de 13 ouvrages lexicographiques sur lesquels il s'appuyait en compilant le sien. La copie de Munich, en neskhi, est due à Maḥmūd b. ʿIbād b. ʿAbdullāh, vers la fin du XII[e] siècle de l'hégire; cette copie renferme en outre un certain nombre de gloses en latin.

---

the tent» (p. 41), mais «a tent, tabernacle, circular pavilion» (Steingass, p. 493). Une fois de plus, c'est un emprunt fait au turc (cf. Radl. II, 636). Le mot *qoš* «tente» apparaît d'ailleurs déjà dans l'*Histoire secrète* (§ 169). *Kyl'zwk* est à lire *kilzük*, mais «to eat with a knife» (p. 54), pour کارد خورد *kard χord*, est une interprétation absurde, il s'agit du *kārd-i ẖūrd*, donc «petit couteau». C'est bien le même mot que j'ai relevé dans les dialectes hazara sous les formes *kēzlik* et *kilǰik* et qui est attesté dans bon nombre de dialectes turcs et tadjik; cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, pp. 108—109. La graphie یو *yᵃw* «stranger» (p. 42) est sûrement erronée pour ید *yad*. Ce dernier mot, au sens d'«étranger», est bien connu dans les langues de type oghouzes, les autres langues turques ont *yat ;* cf. Radl. III, 190, 207. Sous la forme *ǰat*, le même mot se rencontre dans l'*Histoire secrète* (§ 40); cf. Pelliot—Hambis, *L'histoire des campagnes de Gengis khan* I, 28. Le mot moghol *aur* «cloud» (p. 88) n'a rien à voir avec le mong. *ayur*, c'est une forme bien familière des dialectes tadjik qui répond régulièrement au pers. *abr*. Dans la suite, nous nous référerons à ce travail intéressant en l'abrégeant en *Zirni*. Le «manuscrit de Kundur» sera abrégé en *Kundur*.

[17] J. Auner, *Die persischen Handschriften der K. Hof- und Staatsbibliothek in München* (München 1866), pp. 117—118.

2° Au British Museum, Rieu a signalé une copie du même ouvrage (Add. 7684),[18] datant probablement du XVII[e] siècle. Le ms de 9 pouces et demi sur 7 pouces, compte 110 ff. de 9 lignes et ne comporte que l'avant-propos et la première partie de l'ouvrage complet. Manquent quelques lignes à la fin. Les équivalents turcs sont écrits en plus petits caractères sous les mots persans respectifs. Le *Šamil ül-luyat* figure d'ailleurs parmi les sources de Niʿmat Ullah (mort en 969 de l'hégire) et de la seconde édition du vocabulaire de Surūrī.

3° Un manuscrit de Cambridge, bibliothèque de Trinity College (R. 13. 17.).[19] Il s'agit d'un ms in-4°, comptant 261 ff. qui consiste en 4 parties. C'est la 1[re] partie qui nous regarde ici de près, elle est intitulée كتاب شامل اللغات *Kitāb Šāmil al-luyāt* (ff. 2*a*—83*a*) «Compendium de dictionnaires». Ce dictionnaire de mots persans et dari,[20] avec interprétation en turc, est dû à Ḥasan b. Ḥusain ʿImād al-Qarāḥiṣārī. L'ouvrage est dédié au Sultan Abu'l-Fath b. Sultan Muhammad b. Sultan Murād Ḫān. La 2[e] partie (ff. 85*b*—159*b*) comprend le وسيلة المقاصد الى حُسن المراصد *Wasīlatu-'l-maqāṣid ilā ḥusn al-marāṣid*, un manuel de persan à l'usage des Turcs (ff. 161*b*—206*b*), par Ḫaṭīb Rustam Maulawī; ce travail est daté de 1498. La 3[e] partie (161*b*—206*b*) renferme un vocabulaire arabe, avec interprétation en persan, par ʿAlā'u-'d-Dīn Qusṭamūnī (Qasṭamūnī?). Enfin, la 4[e] partie (ff. 207*a*—261*b*) est un dictionnaire de synonymes arabes par ʿAlā'u-'d-Dīn Qusṭamūnī (Qasṭamūnī?); cette dernière partie est datée de 1376.

4° Manuscrit de Paris, conservé à la Bibliothèque Nationale (Supplément 263); copie du XVII[e] siècle, 74 ff., de 21 cm. sur 15. Sans introduction ni titre, ni préface. Identifié à l'aide du Catalogue de Munich.[21]

5° Manuscrit de Paris, conservé à la Bibliothèque Nationale (Supplément 264). Copie du XVII[e] siècle, 114 ff., 26,5 sur 20 cm. Préface en persan où l'auteur se nomme al-Qarāḥiṣārī, l'ouvrage y est intitulé شامل لغت. Au commencement, on lit une traduction interlinéaire en latin, de la main de Renaudot. Le ms ne contient que la première partie; la liste des verbes et l'abrégé de grammaire persane y manquent.[21]

[18] Ch. Rieu, *Catalogue of the Persian manuscripts in the British Museum* II (1881), p. 513. Pour les mss de Niʿmat Ullah et de Surūrī, voir *op. cit.*, pp. 514*b*, 499*b*. Le même, *Catalogue of the Turkish manuscripts in the British Museum* (1888), p. 139. Il s'agit, dans les deux catalogues, du même manuscrit.

[19] Edward Henry Palmer, *A descriptive catalogue of the Arabic, Persian and Turkish MSS in the Library of Trinity College* (Cambridge—London 1870), pp. 39—40.

[20] C'est un des trois dialectes qui ont survécu des sept dialectes parlés anciennement dans la Perse et qui, d'après la tradition, étaient répandus surtout à Balkh, dans le Bokhara et dans le Badakchan.

[21] E. Blochet, *Catalogue des manuscrits turcs* I (Paris 1930), p. 291.

6° Manuscrit d'Istanboul, conservé à la bibliothèque d'Aya Sofya (n° 4695). Copie non datée, mais elle renferme les deux parties. Le ms compte 75 ff., sur chaque page on a 13 lignes. Le texte persan est vocalisé, le texte turc, non vocalisé, est écrit en neskhi cursif.[22]

7° Manuscrit d'Istanboul, conservé à la bibliothèque Emir Hoca Kemankeş (n° 663). Copie non datée, 138 ff., 13 sur 17,5 cm. Chaque page compte 7 lignes, plus la traduction interlinéaire en turc.[22]

8° Manuscrit d'Istanboul, conservé à la bibliothèque Beyazit (n° 6920).[23]

9° Manuscrit du Caire, conservé à la Bibliothèque d'Egypte, l'ancienne Bibliothèque Khédivale *(luġa fārīsiya* 8). De très belle exécution, 193 ff; les ff. 1—13 ont été ajoutés ultérieurement. Lexique persan destiné aux Turcs, avec un avant-propos en persan dans lequel, ff. 2*a*—3*a*, l'auteur énumère ses sources. A la fin on trouve un chapitre consacré à la grammaire. Manuscrit en osmanli ancien très intéressant.[24]

Très probablement on pourrait signaler encore d'autres manuscrits de notre dictionnaire qui, à une certaine époque, devait être très en vogue. Cependant, parmi les copies relativement nombreuses je n'en connais qu'une seule qui comprenne le dictionnaire mongol dont il va être question dans ce qui suit.

Cette copie se trouve conservée à Istanboul, à la bibliothèque Topkapı, III. Ahmet. A vrai dire, le ms enregistré sous la cote n° 2695 porte bien le titre شامل اللغه *Šamil ül-luγa*, cependant ici encore nous avons affaire à un recueil factice qui est composé de trois ouvrages différents. Le ms compte actuellement 166 feuillets, de 21 cm. 1/2 sur 15 cm. 1/2; après le f. 139, trois feuillets laissés en blanc ne sont pas numérotés.

La première partie du ms (1*b*—139*b*) comprend le *Šamil ül-luγa* proprement dit. Le nom de l'auteur y est épelé حسن بن حسين بن احماد القراحصارى Ḥasan b. Ḥusain b. ʿImād al-Qarāḥiṣārī (2*a*). La copie a été exécutée par un certain الياس Ilyās (139*a*), à Qïrq-kilise, en 935 de l'hégire (1528—29).

Notre manuscrit paraît présenter le *Šamil ül-luγa* sous une forme complète.

[22] Information que je dois à l'obigeance de M. T. Halasi Kun. Cf. encore Paul Horn, *Persische Handschriften in Constantinopel*, dans *ZDMG* LIV (1900), p. 495, n° 882.

[23] Ici encore je m'appuie, en partie, sur les informations que M. T. Halasi Kun a mises à ma disposition en 1938. Cf. encore Wilhelm Spitta, *Die Bibliothek Muṣṭafa-Pascha's*, dans *ZDMG* XXX (1876), p. 318. D'après ce dernier auteur, le ms est intitulé *Šamil ül-luγat* et son auteur s'appelle Ḥasan ben el-Ḥusain el-Qarāḥiṣārī; les mots persans y sont suivis d'une traduction interlinéaire en arabe et en turc.

[24] J. Schacht, *Aus den Bibliotheken von Konstantinopel und Kairo*, dans *Abhandlungen d. Preuss. Akad. d. Wissenschaft* (Phil.-Hist. Kl., No. 8), Berlin 1928, p. 64. D'après Schacht, le *Šamil ül-luγa* fut rédigé sous le règne de Bayezit II; la copie du Caire date de 947 de l'hégire.

L'ouvrage est précédé d'un court avant-propos (ff. 1*b*—4*b*). Incipit: حمد بی حد وثنای عد بران عالمی را که ادم صفی را برسایر عالمیان بشرف و علم آدم الاسماء کلها شرف ساخت. Aux ff. 2*a*—2*b* on lit les titres de treize ouvrages lexicographiques, sources du *Šamil ül-luγa* dont il a déjà été question à propos des mss de Munich et de Cambridge.[25] Selon l'avant-propos, le vocabulaire a été composé (f. 4*a*) au temps de Fātiḥ Sultan Mehmet (Mehmet II, 1451—1481), donc dans la seconde moitié du XV^e^ siècle.[26]

[25] Les sources citées par l'auteur du *Šamil ül-luγa* sont rappelées dans plusieurs catalogues, mais elles ne sont énumérées que dans le *Catalogue* de Palmer. La liste offerte par notre manuscrit, au fond identique à celle publiée par Palmer, est la suivante. L'analyse des ouvrages contenus dans cette liste nous mènerait trop loin, aussi nous contenterons-nous de rappeler les noms des auteurs et les titres de leurs ouvrages tels qu'ils sont indiqués dans notre manuscrit. 1° لُجَة *Luǰǰat*, par مولانا حمید الدین سیواسي *Maulānā Ḥamīdu-'d-Dīn* [Palmer: *Humaid-aldin] Sīwāsī*. 2° معیار جمالي *Mi'yār-i J̌amālī*, par ابو منصور فاخری *Abū Manṣūr Fāḫirī*. Cf. C. Salemann, *Bericht über die Ausgabe des Mi'jâr i J̌amâlî*, dans *Mélanges Asiatiques* IX, pp. 417—441 et 511. 3° صحاح الفرس *Saḥāḥu-'l-Fars* [Palmer: *γars]*, par هندو شاه *Hindūšāh*. Sachau—Ethé, *Catalogue* I, p. 995, n° 1681. 4° منتخب *Muntaḫab*, par حکیم قطران ارموي *Ḥakīm Qutrān Armawī*. Cf. *Mélanges Asiatiques* IX, pp. 507—508; Haji Khalfa II, 327. 5° شواهد *Šawāhid*, par حسین طوسي اسدي *Ḥusain-i Ṭūsī Asadī*. 6° مفتاح الادب *Miftāḥ al-adab* par مولانا مطهر لاذیقی *Maulānā Muṭahhar Lāḏīqī*. Cf. *Mélanges Asiatiques* IX, p. 547; Haji Khalfa VI, 8. 7° مقدمة الادب *Muqaddimat al-adab*, par جارالله علامه *J̌āru'llah 'Allāma* (il s'agit de *Zamaḫšarī* et de son ouvrage bien connu, cf. Brockelmann, *GAL* I [1943], p. 344). 8° سامی *Sāmī* [Palmer: *Shámi]* par مولانا تاج الدین کردري *Maulānā Tāǰu-'d-Dīn Gardarī* [Palmer: *Gazhdari]*. Cf. Haji Khalfa II, 193, 555. 9° مشرق *Mašraf*, par مولانا علی الدین بلخي *Maulānā 'Alā-'u-Dīn Balḫī*. 10° رساله قاسمیة, *Risāla Qāsimiyat*, par قاضی سیواسی *Qāẓī Sīwāsī* et مولانا لطف‌الله الحلیمي *Maulāna Luṭfu'llāh al-Halīmī*. Sachau—Ethé, *Catalogue* I, 998, n° 1688. 11° بهر الغرایب *Bahr al-γarāib*, par مولانا لطف الله الحلیمی *Maulānā Luṭfu'llah al-Ḥalīmī*. Cf. *Abhandl. d. Ges. d. Wissensch. zu Göttingen* XXXI, pp. 17—24; *Mélanges Asiatiques* IX, 515—517. 12° *Risāla* appelé تحفة *Tuḥfat*. 13° Le livre appelé مجمع *Maǰma'*. Dans quelques cas, les erreurs évidentes du manuscrit ont été corrigées tacitement.

[26] Il est curieux de voir que d'après le catalogue de Munich l'ouvrage date du temps de Bayazid II (1481—1512); Schacht affirme, pour l'exemplaire du Caire, la même chose lorsqu'il situe la rédaction du *Šamil ül-luγa* entre 886 et 918 de l'hégire. Cependant, je ne saurais décider si les mss. de Munich et du Caire portent explicitement le nom de Bayazid, différant sur ce point du texte des mss. d'Istanboul et de Cambridge, ou bien Auner et Schacht ne seraient arrivés à cette date qu'au moyen d'une computation indirecte et erronée. En tout état de cause, selon les mss. de Cambridge et d'Istanboul (4*a*), le *Šamil ül-luγa* est dédié à *abū-'l-fatḥ sulṭān bin sulṭān Sulṭān Mehmed b. Sulṭān Murād b. Sulṭān Muhammed Ḫān*, c'est-à-dire à abū-'l-fatḥ (ici c'est Fātiḥ Sulṭān Mehmet; cf. *Enz. d. Islam* I, pp. 710—711), sultan fils de sultan (qui est) Sulṭān Mehmed, fils de Sulṭān Murād, fils de Sulṭān Muḥammed Ḫān. D'après une information obligeante de

La première partie (ff. 4*b*—100*a*) renferme la liste des noms persans, disposés, sur chaque page, en neuf lignes; sous chaque mot persan on lit son interprétation interlinéaire en turc osmanli. Les mots persans sont rangés dans un ordre alphabétique assez singulier. Cet ordre alphabétique se conforme à la lettre finale des mots, à l'intérieur d'une seule et même lettre finale, les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique de leurs lettres initiales.

La deuxième partie contient les verbes persans, cette fois rangés dans l'ordre alphabétique normal (celui des lettres intiales); voir ff. 100*a*—114*a*. Le reste (ff. 114*a*—139*a*) est consacré à la grammaire persane, surtout à celle du verbe persan.

Le texte du *Šamil ül-luγa* proprement dit se termine par un colophon consacré au nom du copiste, à la date et au nom de la ville où la copie a été exécutée, données importantes que nous avons rappelées plus haut.

Le même manuscrit d'Istanboul nous offre encore deux autres ouvrages: ff. 140*b*—162*b* comprennent un vocabulaire en quatre langues; ff. 163*b*—166*b* offrent un vocabulaire bilingue. Le f. 140 est laissé en blanc. Les ff. 163 et 164 portent les vestiges de l'ancienne pagination: à côté de 166, le chiffre 163 est biffé d'un trait, plus loin, on lit parallèlement 164 et 167.

Sur le dernier travail du ms, c'est-à-dire sur le vocabulaire bilingue, il reste peu de choses à dire. Il n'a pas de titre, ni de colophon, aussi son auteur reste-t-il inconnu. C'est un court vocabulaire arabe, interprété en turc osmanli. Chaque page porte 9 lignes en arabe, l'interprétation turque, sous chaque mot, est inscrite en caractères plus petits. Dans les marges, on trouve nombreuses additions. Incipit: صَايِغ *sāyiγ* «قيمجى *quyumǰi* 'orfèvre'», سَيَّاف *sayyāf* «قلج كتورجى *qïlïǰ getürǰi* 'porteur de sabre'», جَيَّاط *ḫayyāṭ* «درزى *därzi* 'tailleur'», خَبَّاز *ḫabbāz* «اتمكجى *ätmäkǰi* 'boulanger'», اِسْكَف *iskaf* «بابوججى *babuǰǰi* 'cordonnier'».[27]

Le vocabulaire tétraglotte (140*b*—162*b*) n'a pas de titre ni de colophon non plus. C'est un vocabulaire en quatre langues: arabe, persane, turque (osmanlie) et mongole. Cette fois encore nous avons 9 lignes par pages, néanmoins on n'a pas de gloses intermédiaires. Les mots sont disposés en quatre colonnes (de droite à gauche): *al-ʿarabiyya, al-fārsiyya, al-turkiyya, al-*

M. L. Fekete, il ne s'agit pas là d'un nom *Abū-'l-Fatḥ*, mais d'une épithète d'ornement *abū-'l-fatḥ* «père de la victoire». Dans un document turc on lit, dans le même sens, *abū-'l-fatḥ Murād Ḫān ;* cf. Halil Inalcık, *Fatih devri üzerinde tetkikler ve vesikalar* I (Ankara 1954), p. 209, planche IV[1].

[27] Le turc osmanli apparaît ici encore sous un aspect ancien, comme partout dans notre manuscrit. On a en effet *quyumǰi* «orfèvre» (cette même forme est attestée dans le vocabulaire kiptchak de Leide en tant que terme turkmène en face du kiptchak *kümišči ; qayumči*, leçon de Houtsma n'est pas à retenir) ~ aujourd'hui *kuyumcu ; getür-* «porter», TTS I, 306 id. ~ auj. *getir- ; därzi* «tailleur», TTS III, 189 *derzi*, pers. *darzi*, id. ~ auj. *terzi ; ätmäkči* «boulanger», TTS III, 270 *etmekçi* ~ auj. *ekmekçi ; babuǰǰi* «cordonnier» ~ auj. *pabuççu*.

muγūliyya. La 4e colonne comprend donc les mots mongols ou, si l'on veut, moghols.

Les mots sont rangés par ordre de matière dont les groupes les plus importants sont les suivants: les noms de nombre (140*b*2—143*a*5); l'année, le temps (143*a*7—145*a*7); l'atmosphère, la terre (145*a*8—147*b*6), plantes (147*b*6—148*a*7), le corps humain (148*a*8—151*a*9), l'homme, parenté, profession (151*b*1—153*a*9); domicile (153*b*1—153*b*7); aliments (153*b*8—154*b*8); animaux (155*a*1—155*b*4); pronoms (155*b*5—156*b*6); expressions (156*b*7—158*b*3); vêtements (158*b*4—159*a*6); animaux (159*a*7—160*a*5); armes (160*a*6—161*a*3); expressions, verbes (161*a*4—162*b*3); animaux (162*b*4—162*b*7).

Quant à la provenance du vocabulaire tétraglotte, on en ignore aujourd'hui à peu près tout. Est-ce l'oeuvre de Ḥasan b. Ḥusain b. ʿImād al-Qarāḥiṣārī, l'auteur du *Šamil ül-luγa?* Rien ne garantit cette hypothèse, bien au contraire, il y a lieu de supposer que le vocabulaire tétraglotte n'a rien à voir avec l'auteur du *Šamil ül-luγa*. Le cas paraît fort semblable à celui du ms de Cambridge où l'on a affaire également à plusieurs travaux, dûs à plusieurs auteurs et remontant à des dates différentes. En attendant l'on ne saurait donc préciser ni l'auteur, ni la date du vocabulaire mongol d'Istanboul.

Cependant, il paraît bien probable que l'ouvrage tétraglotte fut rédigé (ou compilé) au XVe siècle par l'auteur anonyme pour le monde de langue turque osmanlie. La date est toutefois assez basse pour un document mongol en écriture arabe, sans parler de l'intérêt plutôt mince qu'un lecteur turc pouvait avoir, à cette époque, pour la langue mongole. En tout état de cause, il est à peu près certain que le compilateur anonyme du vocabulaire mongol d'Istanboul avait à sa disposition des sources lexicographiques mongoles remontant aux XIIIe—XIVe siècles, et l'on ne doit guère songer à ce que les matériaux mongols du vocabulaire proviennent directement des colons moghols du XVe siècle, vivant sur le sol persan (afghan).[28]

Notre vocabulaire n'en demeure pas moins intéressant. Il fut découvert par M. T. Halasi Kun, en 1938, pendant son premier séjour à Istanboul.[29] Provisoirement M. Halasi en prépara alors une copie manuscrite qu'il mit obligeamment à ma disposition après son retour à Budapest. Je me suis attaqué immédiatement à ces matériaux si intéressants, cependant j'ai dû renoncer pendant longtemps à publier mon travail sur ce dictionnaire, car le manuscrit d'Istanboul me demeurait inaccessible, et je ne pouvais pas contrôler les matériaux qui

[28] Le document sino-mongol de 1453, conservé au Musée de Topkapı Sarayı, soulève des problèmes non moins énigmatiques. Cf. F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian edict of* 1453 *in the Topkapı Sarayı Müzesi*, dans *HJAS* XIII (1950), pp. 431—446, planches I—VIII; voir surtout p. 436.

[29] A propos de ses recherches faites sur les documents du kiptchak et de l'ancien osmanli, voir T. Halasi Kun, *Die mameluk-kiptschakischen Sprachstudien und die Handschriften in Stambul*, dans *Kőrösi Csoma-Archivum* III (1940), pp. 77—83.

m'avaient été transmis.[30] Enfin récemment, grâce à l'obligeance de MM. Tayyip Gökbilgin, professeur à l'Université d'Istanboul et Kemal Çığ, directeur du Musée de Topkapı Sarayı, je viens de recevoir un microfilm sur le manuscrit d'Istanboul ce qui m'a permis de reprendre mon travail et de le publier sous la présente forme. Je tiens à les en remercier bien chaleureusement.[31]

a

abaldum آبلدم «il lutte» (159*b*). Le mot mongol se présente sous une forme nettement verbale alors que ses équivalents turc *(güräšči)* et persan *(kuštigīr)* et arabe *(ṣāriᶜ)* sont des noms d'agent, au sens de «lutteur». Dans MA (P 93), on a *abalduba tūnlē* «боролся с ним». D'après l'édition de KR 227, IM nous offre ابلدجى qui a été corrigé et lu par M. Poppe 450, suivi d'un point d'interrogation, comme *bailduyči*. Evidemment, il faut lire *abalduči* «lutteur», nom d'agent formé d'un verbe *abaldu-;* pour cette dernière forme, cf. Hs *abaldu-* «sich gegenseitig packen» (Haenisch, 1), ord. *awalɒa-* «en venir aux mains» (Mostaert I, 36*b*). Notre *abaldu-* est, bien entendu, identique au mong. cl. *abaldu-* «en venir aux mains, lutter, combattre» (Kow. I, 45*b*) et les deux sont les dérivés du verbe *ab-* «prendre». Au point de vue sémantique cf. encore mong. *barildu-* «lutter» < *bari-* «prendre, saisir».

abčara آبجرا (sic), dans *basa a.* «apporte encore» (161*a*); cf. le suivant.

abčiralā bi آبجيرلاني (sic) «j'ai apporté» (161*b*) ~ AL ابجرا *abčirba* «il a apporté» (P 1254); MA اجيرابه *ačiraba* (P 95), اجرابه *ačaraba* (P 94); mog. R *ačaruna*, Mr, M *ačaru·na*, Zirni *ačarku*.[1] Cf. Hs *abčira-, ačira- ;* mong. *abčira-, abčara-, ačara-*.

abumu ابومو, dans *yan a. či* «que prends-tu?» (157*b*), *yekin a.* آبومو *či* «pourquoi prends-tu?» (157*b*) ~ AL a. آبا *aba* «il a pris» (P 1254); IM آپا et آبا *appa* (M 118), ابو (KR 201) «il prend», *abumu* (P 432); MA ابوبه *abuba* «il a pris» (P 94); mog. R *afuna* «aufnehmen, wegnehmen», Leech *âp* «take up», Mr *abuna* «enlever, ôter; obtenir», M *afuna*, Zirni *abku ;* mong. *ab-*.

[30] Entretemps, j'ai fait état, à plusieurs reprises, des données du vocabulaire mongol d'Istanboul; cf. L. Ligeti, *Le lexique moghol de Leech*, dans *Acta Orient. Hung.* IV (1954), pp. 119—158. Après comparaison, j'ai le plaisir de constater que la copie qui est de la main de M. T. Halasi Kun est admirablement précise.

[31] Pour les abréviations, voir *Acta Orient. Hung.* IV, pp. 124—127; VII, pp. 111—113; XIII, pp. 7—8.

[1] Il faut poser ici un thème *ačar-* au lieu de *ačara- ;* ce thème à finale consonantique est confirmé par la forme moghole *ačaruna* qui remonte à son tour au thème *ačar-*. — Il en est de même du mog. *ačituna* «charger sur (une bête de somme, une voiture)»; là encore il faut partir d'un thème *ačit-*. Il faut corriger en conséquence Zirni, p. 84, *ačitukū* «to carry off» en *ačitku* (orthographié *afčʸtkw)*.

āča اچا, désinence de l'ablatif: مُرِيناچا *morin-āča bū či* «descends du cheval» (161*a*) ~AL آچا *āča*, dans *bidanāča* (P 1034); IM آچا *āča* (M 119), اجا (KR 204), *āča* (P 433). Dans MA (P 73), cette désinence apparaît déjà sous sa forme «moderne» *-āsa (-ēse)*. Il en est de même pour le moghol d'Afghanistan où nous avons *-āsa (-āsa), -sa ;* cf. Ramstedt, *Mogholica*, pp. 58—59; Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 155.

ačiya آچِيا, dans *niken a.* «une charge (d'une bête de somme)»[2] (143*a*) ~ IM آچا *ača* (M 119), اجيا (KR 229), *ači'ā* (P 432); MA آچاآن *ača'ān* (P 94), *ači'ātu* «ayant une charge» (P 95); cf. mog. *āčijana* M «porter une charge»; mong. *ačiγa, ačiγ-a* «fardeau, charge, fardeau d'une bête de somme, somme, paquet» (Kow. I, 119*a*).

adūnči اُدُنچِي (sic) «berger, pâtre, gardeur»[3] (153*a*). Les lexiques mongols en écriture arabe ne donnent que le nom dont ce nom d'agent est tiré, cf. *adūn, adūsun* (IM), *adūsun, adu'usun, adāsun* (MA), en revanche il est attesté en tchag. où nous avons ادونچی *adūnči* «celui qui fait paître les chevaux» (PdC 10; ŠS 7; Radl. I, 495), emprunt au mongol. Dans les documents en transcription chinoise on a: Hs *adu'uči, adūči* (H 3), Hy *adu'uči* (I, 15*b*), Tk *adu'uči* (5*a*), Yy *adūči* (71*a*), Ls *adu'uči* (128*b*).

aǰirγa آجِرْغَه «étalon» (159*b*) ~AL p. اِجرْغا *aǰirγa* (P 1255); IM آجِرغا (M 119), آچوغه (sic, KR 223), *aǰirγa* (P 432); MA اجيرغا مورين *aǰirγa morin* (P 97); Qaz. احرعه (sic) *aǰirγa* (Pe 558); EČ اجرعه (sic) *aǰirγa* (Pe 280); cf. mog. Mr *aǰərγadu irana* «s'accoupler (de la femelle des animaux)», haz. B *ǟǰərγa raftan*, id., cf. tdj. *bedum āmadan* (au point de vue sémantique il convient de rappeler que, dans AL, *aǰirγa* porte le sens de «Testikel habend, unverschnitten», voir Poppe, *loc. laud.*). Le mot mongol a passé au tchag., sous la forme de اجيرغه *aǰirγa*, mais son vrai sens a été méconnu par les lexicographes. PdC, p. 7, a adopté, en guise d'interprétation, «rave» répondant à تُرْبُز *turbuz* «rave, radis» et à فجل *fuǰl*, id., formes altérées de نر بود *nar būd* «le mâle» et de فحل *faḥl* «le mâle des animaux; étalon», ainsi qu'a montré J. Thúry, *A „Behdset-ül-lugat" című csagatáj szótár* [Le vocabulaire tchaghataï intitulé Behǰet-ül-luγat] (Budapest 1903), p. 20. Cf. encore Hasan Eren, *Çağatay lûgatleri hakkında notlar*, dans *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi*, vol. VIII, no. 1—2 (Ankara 1950), pp. 150—151.

[2] Le sens du mot moghol (et turc) est spécifié par le pers. *ḫatwār* «an assload» (Steingass 457), ar.-pers. *wikru* «a havy burden (carried by an ass or a mule)» (Steingass, 1476), ar. *wiqr* «fardeau; lourd fardeau; charge d'âne, de mulet» (Belot, 961).

[3] Le sens du mot mogol me paraît assez général. En turc *čoban* signifie actuellement «shepherd» (Hony², 69), dans la langue ancienne il servait à désigner encore «a man who has charge of any kind of beasts out of pasture» (Redhouse, 753); le pers. *gallabān* signifie «a pastor, shepherd, keeper» (Steingass, 1096); ar. *rā'ī* «pasteur, pâtre, berger» (Belot, 257).

aqtači آقْتَاجي (sic) «palefrenier»[4] (152*b*). Ce mot n'est pas recueilli dans les lexiques mongols en écriture arabe, il doit être pourtant très ancien, car il figure déjà dans Hs *aqtači* «Pferdehüter, Pferdepfleger; Pferdefänger» (H 3). Dans les transcriptions chinoises des Yuan et des Ming ce terme est assez fréquent, soit comme *aqdači* (répondant à une forme spécifiquement turque *aqtači)*, soit comme *aqtači* (forme mongole); cf. P. Pelliot, dans *Journ. As.* 1930 II, 263. Il faut encore signaler: tchag. اختاجى *axtači* «écuyer, officier qui marche à la tête du cheval» (PdC 8; ŠS 6), pers. اجتاجى *aḫtāǰī* et اقتاجى *aqtāǰī* (Steingass, pp. 23, 86; chez Waṣṣāf, éd. Bombay, p. 659, on lit اختاجى *aḫtāǰī* et اختاچى *aḫtāčī* «mīr-i āhur va taviladār». Sur le pers. *aḫtāǰī* «Hofstallmeister», voir encore W. Hinz, *Die Resālä-ye falakiyyä des Abdollāh Moḥammad ibn Kiyā al-Māzandarānī* (Wiesbaden 1952), pp. 48a, 81a. Dans l'empire mongol, c'était un nom de charge bien connu; cf. P. Pelliot, *Notes sur le Turkestan de M. W. Barthold,* dans *T'oung Pao* XXVII (1930), p. 27; B. Spuler, *Die Goldene Horde* (Leipzig 1943), 304.

alda آلْدَا, dans *niken a.* «une brasse»[5] (142*b*) ~MA آلدا *alda* (P 98). Ce mot est attesté déjà sur la «Pierre de Gengis-khan» (ligne 4: *aldas,* pl.) et dans l'Histoire secrète *(alda,* H 5).

ali االيي «où?»[6] (156*b*). La transcription arabe suggère *āli,* mais cette forme n'est confirmée ni par les dialectes actuels, ni par les anciens documents. Cf. MA الى *ali* (P 98).

altat آلْتَتْ «pièce d'or (monnaie)» (142*b*), *qoyar a.* «deux pièces d'or»[7] (142*b*). On a deux fois l'orthographe *altat* ce qui permet de supposer que nous avons affaire à un pluriel de *altan* et non pas à une faute graphique pour *altan.* Cf. AL p. التَانْ *altan* «or» (P 1257), a. التن *altan,* id., ibid.; IM آلطُون *altun* (M 123), الطُن (KR 222), *altun* (P 432); *altun* est évidemment la forme turque du mot. MA التان *altan* «or» (P 99), *mingan altan,* en turc *ming direm* «mille dirhem» (P 236); mog. Mr *altăn* «pièce d'argent», Zirni *altan* (p. 54), lire *altān* «money» [= qirān, qui est une pièce d'argent].

aman آمَانْ «bouche» (148*b*) ~AL a. امان *aman* (P 1257); IM امان *aman* (M 123), آمَنْ (KR 213), *aman* (P 432); MA امان *aman* (P 99); mog.

[4] Il est curieux de voir que *aqta* passe dans notre vocabulaire pour un mot spécifiquement mongol, interprété en turc par *üzängi dutïǰï* «celui qui tient l'étrier», répondant de très près au pers. *rikābdār* «a stirrup-holder; an attendant, courrier, groom, one who has charge of the saddle-room» (Steingass, 584); le même mot est passé dans le turc osmanli au sens de «equarry» (Redhouse, 985).

[5] En turc *bir qulaǰ,* en persan *yak qulač.* Actuellement, en turc osmanli on a *kulaç* (Hony[2] 212; Redhouse 1493).

[6] Cf. turc *qanï.*

[7] Dans les deux cas on a, en turc, *altun.* Le sens assez général des mots mongols et turcs peut être précisé avec l'aide de leur équivalent persan qui est *dīnār* «a coin; a gold coin, a ducat, a dinar» (Steingass, p. 554); cf. ar. *ad-dinār* «pièce de monnaie d'or» (Belot, 211).

R. *aman, amun,* Mr *ămăn* «bouche, ouverture», M *amăn, amą̆,* Zirni *aman,* lire *amān.*

arāsun آراصُونْ «peau» (150*a*) ~ AL *p.* اراسُونْ *arāsun* (P 1255); IM آرصُون *arasun* (M 120), اراصُو (KR 214), *arāsu* (P 432); MA اراسون *arāsun* (M 104); mog. R *arōsun,* Mr *ărăsu·n* «peau», M *arăsų,* Zirni *arasun,* lire *arāsun.*

arpa آرْبَه «orge»[8] (154*a*). C'est la forme turque de ce mot que reflètent par ailleurs aussi les dialectes moghols d'Afghanistan: *arfā, arfɛi* «Gerste» (Ramst. 23), Mr *arpa* «orge», M *arfa,* Leech *arpa* «barley» (*Acta Orient. Hung.* IV, 128), Zirni *arpa.* La forme mongole proprement dite nous est fournie par MA: آربَى et ارْبَى *arbai* (P 104). Cf. mgr. *ṣʙē̆* «épeautre» (SM 370), Tonghiang [= Tong] *apa* (B. Ch. Todaeva, *Dunsjanskij jazyk,* Moskva 1961 = Tod, 110).

arūn اروُنْ (sic), dans *a. usun* «eau pure» (145*b*) ~ IM آرِيُون *ariyun* «pur» (M 121), اريون (KR 211), *ari'un* (P 433); MA اريون *ari'un* (P 105), *a. usun* «eau pure», ibid.; tchag. ارون *arūn* «bon, pure» (PdC 16; ŠS 10) est un emprunt fait au mongol. Cf. mog. R. *orūn* «rein, reif, gut, hübsch», Mr *ărun* «pure, propre», M *ărų̄,* Zirni *arūn.*

ayaqači آيَاقَچِي «échanson» (152*b*). C'est un dérivé du terme *ayaqa* «tasse», le seul qui soit attesté dans les lexiques mongols en écriture arabe: AL p. *ayaqa* ايَاقا (P 1262); IM آيَاغَا *ayaγa* (M 125), ايغا (KR 220), *ayaγa* (P 433); MA ياغه *ayaγa* (P 433). En turc on a *ayaq* «Schale, Napf, Topf» (Radl. I, 201), c'est à ce dernier que remontent: tchag. ياغچى *ayaγči* «échanson» (PdC 90) et persan ياقچى *ayāqčī* (Waṣṣāf, p. 665).[9] Sur pers. *ayāqčī* «Hoftafelgeschirrwart», voir Hinz, *Die Resālä-ye falakiyyä,* p. 63a.

ayu آيْمُو (sic), dans *bü a.* «n'aie pas peur!» (161*a*). Cf. AL a. ايُوبَا *ayuba* «il a eu peur» (P 1264); IM آيَابا *ayaba* (M 125) ايبا (KR 196), يَربا (KR 199), *ayaba* (P 433); MA آيبا *aẏba* (P 96); mog. R *aīna* «fürchtet, ist bang«, Mr *ajï·na* «avoir peur», M *ȧīna,* Zirni *a'ī.*

b

bayaγur بَغَاغُرْ «derrière» (151*a*) ~ AL p. بَغَاوُرْ *bayawur* «After» (P 1265). Dans la partie arabe du même lexique, M. Poppe (p. 78) a signalé un mot qu'il a lu يقاوس *yaqaus* «der Hintere» et a considéré d'origine inconnue. Il me paraît que nous sommes en présence du même mot, sous une forme légèrement altérée qu'il faut restituer en بقاور *baqa'ur.* Sont encore à rapprocher: IM باغُور *bayūr* (M 109), باغور (KR 213), *bayūr* (P 433); MA بقاوور

[8] L'orthographe du mot est celle du turc, dans la colonne des mots mongols elle n'est pas répétée, on y lit *miṭluhu* «comme cela».

[9] Notre ms attribue ce mot au mongol seulement, pour le turc on y lit *saγraq sürči,* pour le persan *kāsa-dār,* pour l'arabe *as-sāqī.*

baqawur (P 111). Dans les lexiques sino-mongols on a: Tche-yuan yi-yu *baqa'ur* «篤包 derrière» (éd. Ishida, n° 231), Pei-lou yi-yu *boqor* ou *boqar* «大便 derrière» (20*a*). Ce terme ne vit actuellement que dans quelques dialectes archaïques mog. R *buγār* «After; der hintere Teil», M *boγār* «derrière», Zirni *bāyar*;[10] dans le dahour de Tsitsikar j'ai entendu *воγōr*, le vocabulaire dahour en écriture mandchoue publié par M. Poppe, dans *Asia Major* X, p. 9, offre *boγoro*. Cf. encore ord. *вuχūr* (Mostaert I, 92*a*).

bayasun بَغَاسُون «excrément» (151*a*) ~ AL a. باسُنْ *bāsun* (P 1264); IM بَاصُون *bāsun* (M 126), باصُون (KR 214), *bāsun* (P 433); MA باسون *bāsun* (P 115).

baiḫ بَاي, dans $a^{w}wt^{a}w$ *b.* «sois tranquille!» (162*a*) ~ IM بَاى بَا *baiba* «il est resté» (M 127), بَى بَا (M 129), بَاى با (KR 198), بى با (KR 195), *baiba* (P 433); MA بايبه *baiba* (P 109).

bal بَالْ «miel»[11] (154*b*) ~ AL a. بالون *balun* (gén.) (P 1264); IM بَال *bal* (M 127), بال (KR 218), *bal* (P 433); MA بال *bal* (P 118). Cf. tchag. *bal* «miel, hydromel» (PdC 153); osm. *bal* «honey; syrup» (Hony² 30); pour les autres langues turques, voir Radl. IV, 1489; Käš., éd. Brockelmann, p. 29.

balaḫ بَالَاي, dans *b. soqor* «aveugle» (152*a*). Cf. mong. *balai* «aveugle; aveuglé», *b. soqor* «aveugle» (Kow. II, 1074*b*).

balaqasun بَالَاقَسُونْ «ville»[12] (147*a*). C'est la forme «médiévale» du mot, abondamment attestée en transcription chinoise: Hs *balaqasu(n)*, pl. *balaqat* «ville» (H 12), Hy *balaqasun* (I, 2*b*), Ls *balaqasun* (128*a*), Ty *balaqasun* (n° 30); en écriture 'phags-pa on a de même: *balaqad*, pl. (Poppe, p. 120). Cependant, la forme «moderne» apparaît de bonne heure: en transcription chinoise: Tk *balγasun* (6*a*), Yy *balγasun* (67*a*). Les autres lexiques mongols offrent également cette dernière variante: AL a. بلقسون *balqasun* «Stadt; Dorf» (P 1265, 1266); IM بَلقَصُون *balqasun* (M 128), بلغصون (KR 217), *balγasun* (P 433); MA الغاسون *balγasun* (P 110); RD لغاسون *balγasun* (Berezin III, 171).

bara'un بَرَأُونْ, dans *b. qar* «main droite» (149*b*). Cf. AL a. براون *baraun* «rechts» (P 1264); IM بُرَان (sic) *barān* (M 127), يران (sic; KR 208), *barān* (P 433); MA بران *barān* براوون *barawun* (P 111, 112); RD بارونغار *barūn-γar* (Berezin III, 195).[13] L'expression est passé du mongol dans le turc et dans le persan en tant que terme technique militaire, dans l'acception de «aile droite»: tchag. برانغار *baranγar* «aile droite de l'armée» (PdC 157; ŠS 74),

[10] Le texte de Kundur offre *bayr*. La leçon *boγar* adoptée pour Zirni par M. Iwamura ne va pas de soi.

[11] Renvoi à la forme turque identique *(miṭluhu)*.

[12] En turc *känd* «ville; village», ajouté ultérieurement, en plus petites lettres, *köi* «village».

[13] Zirni *yaranγal*, orthographié $y^{a}r^{a}nγal$ «left» est sûrement une altération de *baranγal* < **baranγar*.

tchag. dans MA برانقار *baranqar* (P 402). Dans le persan on a: برانغار *barānγār* «the right wing of an army», برانگار *barāngār* «the right hand» (Steingass, p. 168), Waṣṣāf برانغار *barānγār* «le côté de la main droite» (éd. Bombay, p. 667). La forme *barān* en face de *barūn* et *bara'un* est normale et caractéristique de certains dialectes mongols occidentaux.

bariba بَارْبَه (sic), dans *sara b.* «la lune est éclipsée»[14] (144*a*). Cf. AL a. بَرِبَا *bariba* «hielt» (P 1264); IM بَارَبَا *bariba* (M 126), بارِىَبا (KR 199), *bariba* (P 433); MA باريه *bariba* (P 112). Pour l'expression, voir mong. *saran bariqu* «éclipse de lune» (Kow. II, 1331*a*).

basa بَاسَا «encore, de nouveau» (142*b*), dans *b.* بَسَا *abčara* «apporte encore» (161*a*), *höčken ödür b.* بَسَا *ireǰi bülēbi* «hier je suis venu de noveau» (158*a*). Cf. IM بَصَا *basa* (M 128), باصا (KR 206), *basa* (P 433); MA بسه *basa* (P 113); mog. Mr *bāsa* «encore; ensuite», Zirni *basa* (lire *bāsa)* «again».

batman بَتْمَنْ, dans *niken b.* «un batman; poids de deux livres environ»[15] (143*a*) ~ IM بطما (KR 220), *batma(n);* MA بطمان *batman* (P 143, etc.). Ce mot se rencontre dans les pièces de chancellerie mongoles: *badman;* Cleaves, *The Mongolian documents in the Musée de Téhéran,* dans *HJAS* XVI, pp. 80—81; Ramstedt, *Mongolische Briefe aus Idiqut-Schähri bei Turfan,* p. 841, 847. Dans Hy (11*a*) *batman* figure au sens de «balance». En mongol, ce mot est emprunté au turc où il est attesté: osm., tchag., tkm., Khiv., Kaz. *batman* «ein schweres Gewicht», kaz. *batpan,* id. (Radl. IV, 1516), Kāš. *batman* «Mine, Gewicht», etc.

batu بَاتُو (sic) «dur, solide» (160*a*) ~ IM بَاتُو *batu,* باطُو et باطو (M 127), باطُو، باتو، باطو (KR 206, 208, 211), *batu* (P 433); MA باتو *batu* (P 113). Le tchag. باتو *batu* «fort, dur» (PdC 145; ŠS 66) est emprunté au mongol.

bayiγu بَاتِيغو (sic), dans *b. usun* «eau stagnante» (145*b*). Cf. MA بايقسان اوصون *bayiqsan usun,* id. (P 115); voir *baiᵢ.*

beiᵢ نَيْ, dans *qana b.* «où est-il?» (156*b*) ~ AL a. بِيْ *bī* «ist» (P 1267); MA بى *bī* (P 110); IM بى (KR 206); *bī* (P 444). Dans la lettre d'Arγun à Nicolas IV on lit deux fois *bei* «est»; cf. A. Mostaert—F. W. Cleaves, *Trois documents mongols des Archives Secrètes Vaticanes,* dans *HJAS* XV, pp. 453—454. Cf. *bī.*

bèrᵢe بيربَه (sic) «fouet»[16] (160*a*) ~ IM بَرِيَا *beriye* (M 127; la leçon *bariya* n'est pas à retenir), بَريا (KR 225), *berie* «bâton» (P 433), بُربا (sic; KR 225), *berᵢe* «fouet» (P 441; la leçon *minā* est inadmissible); MA بيرَدَبَه *bèredebe* «il a fouetté» (P 117); cf. mong. *beriy-e»* bâton, perche, gaffe, balance, un manche de fouet» (Kow. II, 1127*a*).

[14] En turc *ai dutuldï,* auj. *ai tutuldu* «the moon is in eclipse» (Hony² 373).

[15] En turc *bir batman.* Le *batman* turco-mongol équivaut à un *man* arabo-persan, poids variant selon les contrées et les temps.

[16] Turc *qamčï* (osm. *kamçı* «whip», Hony², 180); pers. *tāziyāna ;* ar. *sauṭ* «fouet, cravache» (Belot, 350).

bi بِي (sic) «je, moi» (155*b*); *kelelē-mū bi* بِي (sic) «ai-je parlé?» (158*a*), *üle bi* بِ *irekü* «je ne viendrai pas» (157*b*), *üle emüsümü bi* بِي «je ne m'habille pas» (158*b*), *üle tālam b.* بِي «je n'aime pas» (161*b*), *yā kilū bi* بِي (sic) «qu'ai-je fait?» (158*a*). Cf. AL a. بِ *bi* (P 1267), IM بِ *bi* (M 166), بِ (KR 202, 206), *bi* (P 433); MA بِ *bi* (P 118); mog. R *bi*, Leech *be*[1], Mr, M *bī*, *bi*.

bī بِي, dans *yan bī* «qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?» (157*a*); mog. R *bi*, *βi*, *bɛ*, *βɛ* «ist», Leech *be*[2] «is», *bî*, Mr, *bi*, *be*, *bī*, *bē* «il est». Cf. supra *beį*.

bičik بِچِيكْ «écrit, document» (152*b*). Dans notre lexique ce mot suit immédiatement le terme *ǰarliγ*, il est donc bien probable que, malgré les équivalents turc, persan et arabe assez équivoques,[17] il faille adopter le sens de «document»; sur ce terme, voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* VIII, p. 223, note 20. IM بجك (KR 194), *bičik* (P 434; cf. Hasan Eren, *İbn Mühenna lûgati hakkında*, dans *Türk dili ve tarihi hakkında araştırmalar* I, Ankara 1950, p. 150); MA بيچيك *bičik* (P 118); mog. R *bičik* «Schrift».

bida بِدَا «nous» (155*b*) ~ IM بِيدَا *bida* (M 166), بيدا (KR 202, 207), *bida* (P 434); MA بيدا *bida* (P 118); mog. R *bidȧ*, *bidȧt*, Leech *bîda*, Mr, M *bida*, Zirni *bida*.

bidana بِدَانَا «à nous (dat.)» (155*b*).

bidandur بِدَانْدُور «chez nous (loc.)» (155*b*) ~ MA بيداندور *bidandur*, بيداندو *bidandu* (P 118, 131); mog. Leech *bidandu* «to me».

bidanlā بِدَانَلَا (sic) «avec nous (comit.)» (156*a*) ~ AL a. بِيدانلا *bidanlā* (La leçon *bidenlē* n'est pas à retenir; P 1264); MA *bidanlā* (P 118).

bidūn بِيدُونْ «épais, gros» (148*a*) ~ AL بِيْدُونْ *bidūn* ou *beįdūn* (P 1267); IM بِيدُون *bidūn* (M 129), بيدن (KR 211), *bidūn* (P 434); MA بيدون *bidūn* (P 119); mgr. *budun* (SM 31), Tong *biedun ;* mog. R *beidūn* «dick, grob», Mr *beįdūn*, M *beįdų̄*, Zirni *beįdūn* (p. 90).

bilen (ou *bèlen)* بِيلَنْ «cible, but, mire»[18] (160*b*). Cf. mong. *bölüng* «but, cible, blanc» (Kow. II, 1236*b*).

bile'ü بِيلُوْ «pierre à aiguiser» (160*b*) ~ IM بِيلاوُو *bilewü* (M 129), بَلُوْ (sic; KR 221), *bile'ü* (P 434; je lirai ici plutôt *bilū) ;* MA signale بيلو *bilū* seulement comme turc (P 403). Notre lexique considère toutefois *bilū* comme une forme proprement mongole en face du turc osmanli *bilägü*.

bīū بِيو «n'est-ce pas?», dans *yanbī bīū* «est-ce qu'il y a quelque chose?» (157*a*). Le terme *bīū* est composé de *bī* «il est» et de *ū (ū)*, interrogatif; il répond littéralement au turc *barmï* du lexique.

bolba[1] بُلْبَه, dans *söni b.* «la nuit est tombée» (145*a*) ~ AL a. بُلْبَا *bolba* «il est devenu, il fut» (P 1265); IM بُولبَا *bolba* (M 129), بُلْبا (KR 198), *bolba* (P 434); MA بولبه *bolba* (P 120; *bolba hon) ;* mog. R. *bolfa ;* mong. *bol-* «1. être, devenir; 2. être cuit, être bouilli».

[17] Turc *biti*, pers. *nāma*, ar. *al-maktūb*.

[18] Turc *amaǰ* (osm. *amac* «target; aim, object»; Hony[2], 14). pers. *nišāna* «a butt for archers» (Steingass, 1403), ar. *hadaf* «but, cible» (Belot, 887).

bolba[2] بُلَبَه (sic), dans *idēn b.* «l'aliment est cuit à point». (154*a*) Cf. IM بولجی *bolǰi* (M 129: *bolči)*, بُلچی (KR 212), *bolči* «cuit» (P 434; lire plutôt *bolǰi) ;* mog. R *boluna* «wird reif», Leech *bulja*, Mr M *boluna* «mûrir, être cuit». Voir *bolba*[1].

bolyaqsan بَلْغَاقسان (sic) «cuit» (153*b*) ~ MA بولغاقسان *bolyaqsan* (P 120). Cf. IM بُلغَبا *bolyaba* «faire bouillir» (M 128), بُلغُبا *bolyoba* (KR 198), *bolyoba* (P 434); mog. R. *bolyanà* «lasst werden; macht reif, fertig; kocht», Leech *burghàja* «cooked», Mr, M *bolyana* «faire devenir; cuire, bouillir», Zirni *bolya*. Cf. *bolba*[1].

bolǰam بُولجام, dans *ödür hoqa[r] bolǰam* «le jour a raccourci» (145*a*). Cf. *bolba*[1].

bos بُوش (sic) «lève-toi !»,[19] (162*a*). Cf. AL a. بُوسبَا *bosba* «il s'est levé» (P 1266); IM بُوصبَا *bosba*, بوصپا *bospa* (M 128), بوص‌با et بوصبا (KR 199, 202), *bosba* (P 434); MA بوسبه *bosba* (P 122); mog. R *bosuna ;* Leech *buz, boz*, Mr, M *bosu·na*, Mr *bāsu·na*, Zirni *bosqo* «awake», *bozkū* «to rise, get up».

bödene بُودَنَه «caille»[20] (155*b*) ~ AL a. بُودَانه *bödene* (P 1266); Qaz. بدنه *bödene* (Pe 575); mog. MS *bodana;* haz. T *bŏdanà*, B, Dz, T *pŏdànà*, Dj *poḍgana ;* pers. بودنه *būdana* «a small partridge; a quail» (Steingass, p. 206); tchag. *bödene* «caille» (PdC 164; ŠS 78); kaz. *bödönö* «die Wachtel», tar. *bödünö* (Radl. IV, 1704). Les formes turques, persane (et tadjik) sont empruntées au mongol.

böldöge بُولْدُكَه «testicule» (151*a*) ~ AL a. بلدگان *böldegen* id. (P 1265); MA *böldegen* بولداكان (P 123); mog. R *bŭldaŋ*, M *bóldaŋ*, Zirni *bŭldak* «testicle», Kundur *bŭldang* (p. 94); haz. Dz *buldaŋga*, T *boldaŋk;* mong. *böldegen, böldögen*.

bŏrek بُورَاك «les reins» (150*b*). Notre recoupement se rattache aux formes turques du mot qui sont *bögräk, böbräk, büvräk, büiräk, bŏräk*, etc. (Il faut faire remarquer que, dans notre lexique, on lit, en tant qu'équivalent turc, *bögräk*. (Comme formes mongoles proprement dites on rappellera: AL a. بُورَا *bŏre* (P 1266), IM بَرَلُو (sic; KR 213), *bö'er(e)* (P 434); mog. R *böärà*, Mr, M *bōrà*, Zirni *bōra* (p. 93); mgr. *вōro* (SM 28), Tong *bore* (Tod 113); mong. *bögere*.

bŏsün بُوسُوْن «pou» (155*a*) ~ AL a. بُوسُوْن *bŏsün* (P 1266); IM بُصُن *bŏsün* (M 128; la leçon *busun* n'est pas à retenir); MA بواسون *bö'esün* (P 123); Qaz. بوسن *bŏsün* (Po 202), بوسون *bösün*, lire *bŏsün* (Pe 568); EČ بوواسود (sic), lire *böwesün* (Pe 288); mog. Mr, M *bŏsù·n*, Zirni *bōsùn* (pp. 53, 92 *bösūn* et *bösùn* sont des fautes d'impression). Le tchag. بوسون *bösün*, à la rigueur *bŏsün* «pou» (PdC 171; ŠS 81) est un emprunt fait au mongol.

bū بُو, dans *morin-āča bū či* «descends du cheval !» (161*a*). Cf. AL a. بوبا *būba* «il est descendu» (P 1266); IM بَوبَا *bauba* (M 128), بوبا (KR 200),

[19] Turc *dur*, pers. *barḫīz*, ar. *qum*.
[20] Turc *bildirǰin*, pers. *wartīǰ*, ar. *as-sumānay*.

būba (P 434); MA بووبه *bu'uba* (P 126); mog. R *būnà*, *böùna* «lässt sich nieder; nimmt seinen Wohnort», Mr *bauna*, M *bəuna* ; mong. *bayu-*.

buγdaį بُغْدَايْ «froment»[21] (154*a*). Pour le mongol, notre lexique renvoie à la forme turque qui est *buγdai*, en face de *buγudai*, variante mongole proprement dite. Aussi les autres recoupements moghols reflètent-ils la variante turque: IM بوغدا (KR 219), *buγda(i)* (P 434); MA بوغداى *buγdai* (P 125); mgr. *вūɒi* (SM 31), Tong. *baudei* (Tod 112); mog. R *buγdɛi* «Weizen», Leech *bughdai* «wheat», Mr *buγdài*, Mr, M *buγdɛi* «froment», Zirni *buγdai* ; cf. encore *Acta Orient. Hung.* IV, p. 130.

bulaγu بُولَاغُو «massue»[22] (160*b*) ~ IM بيلاوُو *bilawu* (M 129), بُلَوُو (KR 225), *bulawu* (P 434); MA بولاو *bula'u* (P 125); mong. *bilayu* «bâton, massue, gros bâton» (Kow. II, 1141*a*).

bulaq بُولَاقْ «source»[23] (146*a*) ~ MA بولاق *bulaq* (P 289); mong. *bulay* «source, fontaine» (Kow. II, 1186*a*). Le mot est attesté en mongol de très bonne heure, et il est répandu dans les dialectes actuels, mais il n'en reste pas moins certain qu'il remonte au turc *bulaq*, *bulay*, id.

bü بُو «ne, ne... pas (prohibitif)», dans *bü ayu* «n'aie pas peur !» (161*a*); *bü inē* «ne ris pas !» (161*b*), *bü ire* «ne viens pas !» (157*b*), *bü qočar* «ne reste pas en arrière !» (161*b*), *bü uįla* «ne pleure pas !» (161*b*), *bü umarta* «n'oublie pas !» (162*b*). Cf. AL a. بو *bü* (P 1266); IM بِ *bü* (M 169); MA بِ *bü* (P 87); mog. R *bi*, Leech *bî*, *bey*, Mr, M *bi*.

büį بوي «est, il est» (156*b*). Cf. *beį*, *bī*.

bülē بُولَا, dans *höčken ödür basa ireǰi bülēbi* «hier je suis venu de nouveau» (158*a*). Cf. AL a. بيلاه جى *bilē či* «du warst» (P 1267); MA بيله *bilē* «tu étais» (P 118); mog. R *bilā* «es war», Leech *bila*, Mr, M *bilà*.

bürge بُورْكَه «puce» (155*a*). Le mot, sans appartenir au fond primitif, est attesté en mongol: dans les lexiques sino-mongols des Ming on a *bürge* (Hy I, 6*b* ; Ls, 139*a*); dans les dialectes actuels: kalm. *bürgə*, *bürʊ̈ɢ* (Ramstedt, 71*a*); khal. *bùùrêg* «pou» (Luvsandêndêv, 98*a*), mgr. *вūrge* (De Smedt—Mostaert, 35); cf. mong. *bürege* «tique, tiquet». Notre terme est d'origine mongole: aussi dans MA بورگا *bürge* (P 403) figure-t-il parmi les mots turcs sans équivalents mongols. Qaz. a encore enregistré بِرگه *bürge* (Po 207; Pe 567) en tant que mot turc, le mongol est laissé en blanc. Notre lexique a interprété *bürge* (considéré ici comme terme mongol), en turc, par *pirä*. Ce dernier est très intéressant pour l'ancien osmanli; cf. osm. *pire* (Hony², 289), hist. *büre* (TTS I, 133; II, 187); az. *birä* (Orudžev, *Russ.-az. sl.*, 32), afchar *birà* (relevé par l'auteur); tkm. *büre* (Aliev—Boriev, 18*b*). Ces formes oghouzes remontent, bien

[21] Dans la colonne des mots mongols, renvoi *(miṭluhu)* à la forme turque.

[22] Le mot turc manque; pers. *gurz* «a mace of gold, silver or iron; a club, battle-axe» (Steingass, 1082); ar. *al-dabbūs* «massue; casse-tête» (Belot, 189).

[23] Pour le mot turc, renvoi *(m[iṭluhū])* au mot mongol.

régulièrement, à *bürgä*. Cf.: Kāš. *bürgä (börkä*, leçon de Brockelmann n'est pas à retenir); tchag., tourki *bürgä* (Radl. IV, 1891), tar. *bügä* (Radl. IV, 1881); kkalp. *burge* (Baskakov, 50*a*), kirg. *bürgö* (Judachin, 51*b*), kaz. *bürge* (Sauranbaev, 50*b*), uzb. *burga* (Abdurachmanov, 51*a*), özb. Qong. *bùrgà* (relevé par l'auteur). Le AL a. nous offre une autre forme du mot, notamment بُرجَا *bürče* (P 1264). Cette dernière variante figure d'ailleurs dans la première partie du même manuscrit publiée par Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 61, texte arabe, p. 11, en face de *bürä* turkmène, comme le terme kiptchak proprement dit. Pour ce dernier voir encore les recoupements kiptchak suivants: Abū Hayyān *bürče* (Caferoğlu, 25), Tuḥfat *bürčä (pürṣe*, leçon de M. Atalay, p. 230, est inadmissible), Cod. Cum. *burça* (Grönbech, 71), krm. *bürčä* (Radl. IV, 1892), krm. *birčä* (Radl. IV, 1758), koumyk *bürčä* (Bammatov, 52*b*), nog. *bürše* (Baskakov, 52), bachk. *bərsə* (Dmitriev, 52), tat. Kaz. *börče* (92) > tchouv. *pə̑rźa* (Paasonen, 101). Il faut encore rappeler IM بيريك *birik, berik, beirik* (M 110), بيريك (KR 224), *birik* (P 434). Cf. Pelliot, dans *BSOS* VI, p. 567.

büse بُوسَه «ceinture» (159*a*) ~ IM بوسا (KR 221), *büse* (P 434); MA بوسه *büse* (P 128).

büše بوشه, dans *ügei b.* «non, il n'y a pas»[24] (157*a*). Cf. ord. *biši* «pas (celui-ci, celui-là, ceci, cela etc.; comme ceci, comme cela, etc.); autre; contre la raison, contre le droit; répréhensible, pas comme il faudrait que ce soit», *bûš*, les formes *bišē* et *bûšē* sont, dans ce dialecte, emphatiques (Mostaert I, 70*b*, 107*a*). Cf. le suivant.

büši بُوشِى «étranger»[25] (152*a*) ~ IM بوسى *büsi* «étranger» (M 128: *busi)*, بوسى (KR 229), *busi* «чужестранец» (P 434). Cf. MA بيشِ *biši*, «autre, différent; autrui» (P 119, etc.); mog. R *biši* «ein anderer», Mr, M *biši* «autre, autrui»; mong. *busu, busi, bisi.*

č

čaγān چَغَانْ «blanc» (145*b*) ~ AL a. جاقان *čaqān* (P 1271), p. جَقَانْ *čaqān* (P 1272); IM چَغَان *čaγān* (M 132), جَغَن (KR 223), *čaγān* (P 434; la transcription suggère plutôt *čaγan) ;* MA جاغان *čaγān*, جيغان *čiγān*, جاقان *čaqān*, جيقان *čiqān* (P 130, 133, 131, 251); RD جغان *čaγān* (Berezin III, 171); tchag. چاغان *čaγan* «blanc; jour de fête»; pour ce dernier, voir mong. *čaγan sara* «fête du nouvel an» (PdC 277; ŠS 147); mog. R *čaγōn*, Leech *chaghàn ;* Mr, M *čaγān*, M *čaγā̰*, Zirni *čaγān*. Cf. encore Tong *čiga̰n* (Tod 141).

čaiba جَابْيَه (sic), dans *ödür č.* «le jour vient à poindre» (144*b*). Cf. MA *ödür čaiba* اودور جايبه (P 273); mog. Mr *čaina* «il devient blanc», M *ùdùr čɛiβa*.

[24] Turc *yoq*, pers. *nīst*, ar. *lā*.

[25] Turc *yad* (cf. supra p. 8, note 16), pers. *bīgāna*, ar. *al-aǰanbīy*.

[26] Turc *bäg säni istär*, pers. *mīr tūrā ḫuwānad* (sic).

čamaį جَمَاىْ (sic), dans *noyan č. ermü* «de seigneur te cherche»[26] (158*a*) ~ AL a. جَماى et جاى *čamaį* «dich» (P 1273); IM جِمَائِ *čima'i* (M 167), جَمَى (KR 207), *čamaį* (P 435; la correction *čimaį* ne s'impose pas); MA جيمايى *čimayi* (P 190).

čamī چَمِى, dans *č. ken deletbe* «qui t'a battu?»[27] (161*b*). Il n'est pas impossible qu'il faille lire ici encore *čamaį*. Cf. le précédent.

čanaǰi چَنَاچِى (sic), dans *č. ödür* «après-demain»[28] (145*a*) ~MA اودور جيناجِ *činaǰi ödür* (P 134: *činači ödür) ;* mog. MS *čināǰida*, Mr *čināšta* < *čināžda* < *čināǰida*, Zirni *činażda* lire *čināžda* «the day after to-morrow» (pp. 52, 96). La même expression est relevée dans le Tche-yuan yi-yu, vocabulaire sino-mongol des Yuan sous la forme *činaǰi üdür*, même sens (éd. Ishida Mikinosuke, n° 464). Nous avons encore, dans le širongol actuel *činaǰi*, en monguor *ťš'inādaq*, en san-tch'ouan *chenéta* (De Smedt-Mostaert, 451) et dans Tong-hiang *čina-er* (Todaeva, 141). Dans *čanaǰi* j'ai adopté un *ǰ* malgré l'orthographe *č* de notre lexique et malgré la leçon *čināči* proposée par M. Poppe pour MA car, à mon avis, *čanaǰi (činaǰi)* doit être rattaché étymologiquement à *činadu* «au delà, de l'autre côté» (cf. *degedü* > *degeǰi*, etc.) *činaγsi* «plus loin, dorénavant», ou encore aux termes suivants du mongol médiéval: *činaǰi* «au delà», *činadu* «de l'autre côté», *činana* «au delà», *čina'un* «au delà», *činaru* «au delà, de l'autre côté» *(Histoire secrète*, H. pp. 27—28). Au fond dans la même acception nous avons à côté de *čina-* la racine *čaγa-, ča'a, čā- :* mong. *čaγana* «au delà de, plus loin», *čaγabar, čaγar* «plus loin, au delà», *časi* «un peu de côté, un peu plus loin», *čadu* «au-delà de, delà» (Kow. III, 2088, 2096), etc. Sur cette racine on a aussi des dérivés ayant le sens de «après-demain»: dahour de Tsitsikar *tš'ādžǐ ŭdŭr* (relevé par l'auteur), dahour en écriture mandchoue *čaǰi udur* (Poppe, dans *Asia Major* X, p. 11). Dans les vocabulaires sino-mongols des Ming on lit: Yy *čāǰidedür* (69*b*), Ls *čāǰide* (126*a*); Py *čāgida ödür* (18*a*). Cf. encore IM حاكى *čāgi* (M 111: *ḥaki!)*, جاكى *čāgi* (KR 215; P 434: *čaki?)*.

časun جَاسُونْ (sic) «neige» (145*b*) ~ AL p. جَاسُونْ *časun* (P 1271); IM چَاسُون *časun* (M 131), جاسن (KR 216), *časun* (P 434); MA جاسون *časun* (P 131); mog. R *čōsun*, Mr, M *čăsu·n*, M *čăsų*, Zirni *čāsun*.

či چِى «tu, toi», dans *qača irebe či* چِى (sic) «d'où venais-tu?» (158*a*), *keni eŭlemü či* «à qui parles-tu?» (157*b*), *mędemü či* چِيِ (sic) «tu sais?» (162*a*), *morin-āča bū či* «descends du cheval!» (161*a*), *odumu či* چِ (sic) «tu vas» (162*a*), *yan abumu či* چِ (sic) «que prends-tu?» (157*b*), *yege ülü sau či* چِ (sic) «pourquoi ne t'assieds-tu pas?» (161*a*), *yekin abumu či* چِيِ (sic) «pourquoi prends-tu?» (157*b*). Cf. AL a. چِى et چِيه et چِه (P 1273); IM چِ (M 166), چِ (KR 203, 206), *či* (P 434); MA چِ *či* (P 132); mog. R *či* «du», Leech *chi, chî*, Mr, M *či*.

[27] Turc *säni kim urdï*, pers. *tūrā kih zad.*

[28] Turc *biri gün* (cf. TTS III, 100: *biri gün, birisi gün) ;* pers. *pasfardā ;* ar. *ba'd al-yada.*

čikin چِكِين (sic) «oreille» (148*b*) ~ AL p. جَكِين et p. جِكِينْ *čikin* (P 1272); IM چِكِن (M 132), چكن، چنكن (sic) (KR 213), *čikin* (P 434); MA جِقِين *čiqin* (P 134); tchag. چكين *čikin* «oreille, dans la langue des Kalmouks» (PdC 286; ŠS 152); mog. R *čèkin, čikin,* Leech *chakin,* Mr *čiqən, čɛqən,* M *čiqqᵊin, čᵊqqᵊ,* Zirni *čiqən.*

čimada چِمَادَا «à toi (dat.)» (156*a*) ~ IM چِنادُر *činadur* (M 167), جِنادر (KR 204), *činadur* (P 435); MA جيمادو *čimadu* (P 100); cf. Histoire secrète *čimada, čimadur* (Haenisch, 27).

činu چِينُو «tien, ton» (156*a*), *č.* چِنو *gerte irebe* «je suis venu chez toi (dans ta maison)» (158*a*) ~ AL a. جنو et جِيتو *činu* (P 1273, 1275); IM چِنى *činī* (M 167), جنى (KR 204), *čini* (P 435); MA جِينِ *čini* et جِينو *činu* (P 134).

čulbur چُلْبُرْ «bride» (160*a*). Les lexiques en écriture arabe n'ont pas recueilli ce mot qui est d'ailleurs attesté déjà dans les documents mongols en transcription chinoise: Hs *čilbūr* «Trenseriemen, Halfterriemen» (H 27; p. 81: *ilbur* «Halfter, Strick» est à lire également *čilbūr*), Hy *čilbūr* «longe, rênes» (I, 9*b*), Tk *čilbūr* (19*b*), Yy *čulbūr* (79*a*), Ls *čilbūr* (142*b*); dans les dialectes actuels on a: kalm. *tsulwūr* «Leitriemen, Leitzügel» (Ramstedt, 433), oïr. dial. *tsulbur, tsůlwūr, tsulwur, tšolwur* (Kara, 165); khal. *culbuur* (Luvsandêndêv, 615*a*), ord. *tš*ᵘ*ulbūr* «longe» (Mostaert, 615*a*). Cf. mong. *čilbuγur, čulbuγur* «le licou, licol pour les chevaux», *čulbur* «rêne, licou d'un cheval» (Kow. III, 2166*a*, 2206*b*). Ma. *čilburi* est un emprunt fait au mongol. En turc, ce terme ne se rencontre pas dans les documents anciens, par contre, il est assez bien attesté dans un certain nombre de langues (où ils sont très probablement empruntés au mongol): tar., tél. *čulbur* «Leitstrick eines Pferdes» (Radl. III, 2170), alt., tél., léb., tat. Kaz. *čïlbïr* (Radl. III, 2088), kirg. *čïlmar* (Radl. III, 2089), tchag., turki, tar. *čilbur* (Radl. III, 2140); etc. Dans notre lexique, le mong. *čulbur* est, en raison de sa seconde voyelle brève, un emprunt fait au turc, de même que son équivalent persan: *čilbir.*

d

dalan دَالَانْ «soixante-dix» (141*b*) ~ AL a. دَلان *dalan* (P 56); IM دالان (M 168), دلان (KR 228), *dalan* (P 435): MA دالان *dalan* (P 138).

dālu دَالُو (sic) «omoplate» (149*b*) ~ IM دَالُو *dālu* (M 134), كالُوم (sic; KR 213), *dālu* (P 435); MA دالو *dālu* (P 138), Zirni *dālū*, lire *dālu* (p. 97). J'ai adopté pour la première voyelle une longue, car la notation orthographique *ā* est cette fois appuyée par le témoignage des dialectes archaïques, avant tout par celui du moghol d'Afghanistan: mog. R *dōlu,* M *dālu*; mgr. *ɒālī* «épaule» (SM 42). Le tchag. دالو *dalu* «omoplate» (PdC 317; ŠS 169) est un emprunt fait au mongol.

darasun دَرَاسُونْ «vin» (154*b*) ~ IM دَرَسُون *darasun* (M 134), دَرسون (KR 218), *darasun* (P 435).

dėbil دِيِلْ, dans *d. emüsümü* «il s'habille» (158*b*) ~ AL p. دبل (corrigé par P 55 en دبل) *debel ;* IM دَبِل *debil* (M 134), دِيل (KR 221), *dēl* (P 436); MA ديل *dēl* (141). Une partie des graphies qu'on vient d'énumérer est en effet ambiguë. Cependant, dans AL, la leçon *debel* au lieu de *dēl* ne s'impose pas. La forme *debil* qu'offrent les ms de Melioranskij peut être ramenée sans trop de difficulté au *dēl* de l'édition d'Istanboul. Seule la graphie que porte notre lexique ne se laisse guère corriger en *dēl ;* aussi ai-je maintenu la leçon *debil* jusqu'à plus ample information. Le mot mongol a d'ailleurs une histoire très intéressante. Ses recoupements les plus importants sont: Hs *de'el* «Kleid, Rock» (H 34), Hy *de'el* «vêtement» (I, 11*b*), Tk *de'el, dēl* (76*a*); mgr. *dıēr* (SM 51), ord. *dēl* «habit long, surtout touloupe longue» (Mostaert, I, 136*a*); khal. *dêêl* (Luvsandêndêv, 170*b*), darkh. *dēl* (Sanžeev, 53*a*), mong. orient. *dewl* (khor.), *degel, del* (DB), *dēl* (toum.), id. (Rudnev, 82), kalm. *dewl̥* (Ramstedt, 90), oïr. dial. *dewel* (Kara: *Acta Orient. Hung.* VIII, 133), bour. *dêgêl* (Čeremisov, 231*b*); mong. *debel, debil, degel* «justaucorps, le cafetant, habit, habillement, vêtement» (Kow. III, 1698). Cf. Vladimircov, *Sravn. gramm.*, p. 235; Poppe *Introduction to Mongolian comparative studies*, p. 62. Sont inséparables des précédents: mong. *degelei* «une courte pelisse, camisole» (Kow. III, 1740*b*), kalm. Ö *deglɛ̄* «kurzer Pelzrock od. Wams ohne Ärmel» (Ramstedt, 85), Hs *hula'an degelen* (H 178; *degelen* est un pluriel mong. du *degelei*), RD هولان تكليان *hulān tegeleyān*, Blochet, *Histoire des Mongols* II, texte persan, Appendice, p. 25. [La correction de تكليان en تكلتان et l'interprétation «краснокафтанные; ceux qui ont des habits rouges», adoptées par MM. Verchovskij et Pankratov, dans *Rašid-ad-din, Sbornik letopisej*, tom II, M—L 1960, p. 110, ne s'imposent pas, car nous avons affaire à un pluriel persan du *tegelei (degelei)* et non pas à un pluriel mongol du *tegel (degel)* + *tei*. Dans RD, les noms mongols pourvus d'un pluriel persan ne sont point rares: ايلچيان *ilči-yān* (Berezin II, 62), باورجيان *baurči-yān* (II, 164), ترقاقان *turqaq-ān* (II, 214), كزكتانان *kezikten-ān* (ibid.), نوكران *nöker-ān* (324).] Sont des emprunts faits au mongol: tchag. دیکلای *degeläi* «vêtement de dessus, à manches courtes et avec coutures, qu'on met sur les autres habits» (PdC 325; ŠS 174), دیکله *degelä* id. (PdC 325), دگله et دگلا *däglä*, تگله et تگلا *täglä*, id. (PdC 319), hind. *deglâ;* mandchou *dexele* «a) ärmellose kurze Jacke, Kamisol; b) Pelzreitjacke» (Hauer, 188).

dėlbür دِلبُورْ «rasoir»[29] (160*b*) ~ IM دِلِير (sic) *dėlbür* (M 112: *dilir*), دُلْبُر (KR 221), *dülbür* (P 436: *dü[i]lbür] ;* MA دويولبور *düyülbür* (P 148). Le mot est rare, cf. toutefois mong. *düile-, düilü-* «raser, couper» (Kow. III, 190*b*), *duyila-, duyilu-* «raser, faire la barbe, tondre, couper» (Kow. III, 1783*b*).

[29] Le mot turc correspondant manque; pers. *ustura* «a rasor» (Steingass, 52*a*), ar. *al-mūsayi (al-mūsā)* «rasoir» (Belot, 792).

dèlet دیلت, dans *tereni kümü d.* «bats cet homme» (162*a*). Cf. le suivant.

dèletbe دیلتْبَا, dans *čamī ken d.* «qui t'a battu?» (161*b*) ~ AL a. دَكْدُبا (sic !) *deledbe* (P 56); IM دَلَتبَا *deletbe* (M 135), دلتبا et دُلتبا, دُلتبا et دلتبا (KR 198, 197, 198, 201), *deletbe* (P 435); MA ديلاتبه *dèletbe* (P 140); mog. M *delatu·na* «battre, frapper; enfoncer».

dēli دَيْلِي (sic) «la doublure d'un habit»[30] (158*b*). Cf. *debil?*

dèlūn دِيلُونْ «rate» (150*b*) ~ AL a. دلكون *delgün* (P 56); IM دُلَن (KR 213), *delün* (P 436: *del[ü]n);* MA ديلون *delūn* (P 141). Cf. mong. *deligün;* les formes dialectales jusqu'ici connues ont une voyelle longue (ou diphtongue) pour *igü;* cf. cependant ma. *delixun* «Milz», (Hauer, p. 191), emprunt fait au mongol.

dergete دَرْكَاتَا «à côté», dans *minu d. sau* «assieds-toi à côté de moi» (161*a*) ~ AL a. دركدا *dergede* «à côté» (P 56); MA ديركدا *dèrgede* (P 141).

dēsün دِيسُونْ «ficelle, corde» (153*b*) ~ IM دَيصُون *deịsün* (M 112: *daisun);* MA ديسون *dēsün* (P 142); mog. R *deisûn* «Strick», Leech *daisunn* «tether», Mr, M *dɛịsun* «corde, attache», M *dɛịsų;* mgr. *dïēsę* (SM 53), Tong *džiesun* (Tod 120). Ma. *deisun,* emprunt au mongol.

doγolan ذُغُولَانْ «boiteux» (151*a*) ~ AL p. دُوغَلَنْك *doγalang* (P 56); IM طُغُلَن *toyolan* (M 139; lire éventuellement *doγolan),* قلقن (sic; Kr 226), *doqolan* (P 436); MA دوقولان *doqolan* (P 143). Sont des emprunts faits au mongol: tchag. دوغولان et طوغلان *doγulan* (PdC 321), yakoute *dogoloŋ* (Pekarskij, p. 727), mandchou *doχolon* (Hauer, p. 203).

dolān دَوْلَانْ (sic) «sept» (140*b*), *d.* دَوْلانْ *ǰawun* «sept cents» (142*a*), *harban d.* دَوْلَانْ «dix-sept» (141*a*). Dans ces deux derniers cas, *dolān* est épelé de la même manière que «*dawlān*». Cf. Al a. دُلان *dolān* (P 56), p. دولان *dolān* (P 57); IM دُلَان *dolān* (M 168), دولان (KR 227), *dolān* (P 436); MA دولان *dolān* (P 142). Les dialectes actuels ont *ō* dans la seconde syllabe, cf. cependant kalm. *dolān* (Ramstedt, 94), oïr. dial. *dolā, dolān* (Kara: *Acta Orient. Hung.* VIII, 134).

döčin دُوچِينْ «quarante» (141*b*) ~ AL دوخين (sic) *döčin* (P 56); IM دُچِين *döčin* (M 168), دوجين (KR 228), *döčin* (P 436); MA دوجين et دُچِين *döčin* (P 168).

dörben دُورْبَانْ «quatre» (140*b*), *d.* دُرْبَانْ *ǰawun* «quatre cents» (142*a*), *harbān d.* دُرْبَانْ «quatorze» (141*a*) ~ AL دُورْبان et دربَان *dörben* (P 56); IM دُربَان *dörben* (M 168), دُربان (KR 227), *dörben* (P 436); MA دوربان *dörben* (P 143); mog. R *dûrbōn,* Leech *dorban,* Mr, M *dùrbɑ̃n, dùrban, dùrba,* Zirni *dòrbān.*

dörịe دُوْرِيَا (sic) «étrier» (160*a*) ~ AL p. دُوْرَا *dörē* (P 56); IM دُورَا *dörē* (M 135), دُورا (KR 225), *dörē* (P 436); MA دوره *döre* (P 237: *dörē).* Cf. kalm. *dörɛ̄* (Ramstedt, 99).

[30] Turc *astar* (osm. *astar* «lining; priming, undercoat» (Hony², 21), «lining (of a garment, etc.) of cotton or linen cloth» (Redhouse, 94). L'équivalent persan manque sans doute parce qu'il est identique au mot turc qui est un emprunt au persan; pers. *āstar* «a kind of coarse thin stuff fit for lining garments; the inside of any thing, the lining of a garment» (Steingass, 51*b*). Ar. *al-biṭāna* «doublure» (Belot, 35).

dörmegeį دُورمَكَايْ «mendiant, gueux»[31] (153*a*). Le mot paraît rare. Toutefois il n'est pas relevé dans les autres lexiques mongols en écriture arabe, ni dans les grands dictionnaires de Kowalewski et de Goljstunskij. Sans doute il faut le rapprocher du *dörmegei* «minderwärtig, gemein» (Haenisch, 37) de *l'Histoire secrète*.

durān دُورَانْ «âme, coeur»[32] (150*b*). Cette fois encore nous avons admis, d'après l'orthographe, une longue secondaire dans la deuxième syllabe. Cf. AL a. دُران *durān* (P 55: *duran)*; IM دَارِن *durān* (M 119: *darin)*, داران (KR 200), *durān* (P 436: *duran)*; MA دوران *durān* (P 145: *duran)*; mog. M *durā̆n*, Zirni *duran*, lire *durān* «temperament» (p. 99); mgr. *ɒurān* (SM 66).

düleį دُولانْ (sic) «sourd» (152*a*) ~ AL p. دُوْلِيْ *dülī* (P 57); IM دُولَا *dülē* (M 135), دُلَا (sic) (KR 226), *dülē* (P 436: *düle[į])*; MA دولاي *düleį* (P 147); mgr. *ɒulī* (SM 64); en transcription chinoise: Hy *düleyi* (I, 25*a*). Tchag. دولای *dülei* «sourd» (PdC 322; ŠS 172) est emprunté au mongol.

düli دُوْلِى, dans *ödür d.* «midi»[33] (144*b*) ~ IM اُدُر دُلى *ödür düli* (M 120), اَدَر دَلى (sic) (KR 215), *ödür düli* (P 443); MA اودور دولى *ödür düli* (P 273). Les transcriptions chinoises donnent uniformément *üdür düli* (Hs, H 38; Hy I, 3*a* : Yy 69*a*, etc.).

dūreng دُورَنْك, dans *d. sara* «la pleine lune» (144*a*) ~ IM دَبَرُن (sic) *dūren* (M 112: *däbärün)*, دُبُون (sic) (KR 212), *dūren* «plein» (P 436); MA دەوران *dü'üren*, دوران *dūren* (P 147); mog. Mr *dürgā̆n* ; dah. Ts *ɒūrɑŭ* et *ɒūrkᶜŭ* (L). En transcription chinoise *dü'üren* et *dü'üreng* (Hs 40; Hy I, 27*a*, etc.); mong. *dügüreng*.

e

ėbčūn اَيِچُونْ (sic), corr. اَيچُەنْ «poitrine» (149*b*) ~ AL a. اِحَاوُن *ebčewün* (P 1254); IM اَبْجُنْ *ebčün* (M 118), اِجُن (sic) (KR 213), *ėbčün* (P 436: *ebčūn)* ; MA بيجاوون *ėbčewün* (P 346); mog. R *ebčūn*, Mr *ėbčeün*, M *ipčəün*, *ipčəų*, Zirni *ėbčeün* (p. 100: *ebčɒun)* ; mong. *ebčigūn*.

ėčige اَيْچِكَا «père» (151*b*) ~ AL اَجْكَا et اَجْكَا *ečke* (P 1255: *ečge)*; IM آچا *ača* (M 119; c'est un autre mot); MA ايجيكه *ėčige* (P 151); RD ايچيكه *ėčige* (Berezin II, 210); tchag. ايچكه *ėčige* «père» (PdC 99; ŠS 47), signalé d'après Abū'-l-Ġāzī comme mot mongol.

ėke اَيْكَا «mère» (151*b*) ~ AL p. آكَا *eke* (P 1256), a. اِيْكَا *ėke* (P 1262); IM اَكَا *eke* (M 122), اِكَا (KR 214), *eke* (P 436: *ege*, leçon du ms); MA ايكا *ėke* (P 152); RD ايكه *ėke* (Berezin III, 200).

[31] Turc *dilänǰi* (osm. *dilenci* «beggar»; Hony², 83); pers. *gadā*, id.; ar. *as-sā'il*, id.

[32] Turc *göŋül* (osm. *gönül* «heart; feelings, affections» Hony², 123); pers. *ḫāṭir* «mind, soul, heart» (Steingass, 439); ar. *al-qalb* «coeur, esprit, âme» (Belot, 658).

[33] Turc *öylä* («noon; midday»; Redhouse, 275); pers. *nīm-rūz*, id.

elči آلْچِی «prophète»[34] (144*a*). Cf. ایلجیسی تنگریِن *tängri-nin èlčisi* «prophète du dieu» (en turc; M 131), IM الجی تنغری (KR 194), *elči tanγri* «id.» (P 436). Ce mot désigne primitivement «un envoyé»: MA ایلجی *èlči* (P 152). Cf. tchag. ایلچی *elči* «messager, envoyé» (PdC 130; ŠS 58); pers. ایلچی *īlčī* «an envoy» (Steingass, 131*b*); sur pers. *īlčī* «Staatsbote», voir Hinz, *Die Resäläye falakiyyä*, pp. 94*b*, 95*a*, 137*b*. Dans mog. Mr, M *elči* a aujourd'hui l'acception «représentant du fiancé envoyé à la famille de sa future pour la demander en mariage».

ème ایَمْهَ «femme» (151*b*) ~ AL p. ایْمَهْ *ème* (P 1263), a. ایْمَا *ème* (ibid.); IM آمَه *eme* (M 123), اِما, امه, اِمَه (KR 208, 209, 209), *ème* (P 437); MA ایمه *ème* (P 153), Zirni *emma*.

emegen آمَهَكَنْ «vieille femme»[35] (152*a*) ~ IM اُمكُن (sic) *emgen* (M 123: *ömkön, ömgön)*, امكن (KR 210), *emegen* (P 457). Tchag. ایمکان *emegen* (PdC 137: ŠS 61) est enregistré comme mot mongol.

èmüsbe اِیمُوسْبَه «il s'est habillé» (158*b*) ~ AL a. اومسبا *ömüsbe* (P 1261); MA اوموسبه *ömüsbe* (P 276), آموسبه *emüsbe* (P 233); mog. R *ömùsùna* «zieht an», Leech *umasuninchî* «you wear», *umaz* «put on», Mr, M *ùmùsù·na* «mettre, endosser, se vêtir, s'habiller, porter», Mr *ùmasù·na*. En transcription chinoise: Hs *emüs-* (H 44), Hy *emüs-* (II A 10*a*).

èmüsümü آیْمُوسُومُو «il s'habille, il porte», dans *debel* آیْمُوسُومُو *e.* «il porte un vêtement» (158*b*), *üle e. bi* «je ne m'habille pas» (158*b*). Cf. *emüsbe*.

ende آنْدَه (sic) «ici» (156*a*) ~ AL a. اینْدَا *ènde* (P 164); IM آنْدَا *ende* (M 124), آنَدَ (KR 208), *ende* (P 437); MA اِندَه *inde* ou *ènde* (P 155: *ende)*; mog. R *ènda* «hier», Leech *inda-i, îndar* «here», Mr, M *inda, ènda* «ici», Zirni *enda;* mgr. *nɒ̄* «ici» (SM 262).

ène اِینَه «celui, ceci, ce» (156*a*), اِینَا *ène ödür* «aujourd'hui, à présent» (145*a*) ~ AL a. اینْتَا *ène* (P 1263), اینا اودُورْ *ene ödür* (P 1263); IM انا *ene* (M 167), انا et انا (KR 208, 203), *ene* (P 437); MA اینه *ène* (P 155), *è. ödür* (P 158). Mog. R *enà*, Leech *ena* «he», Mr, M *enà*, Mr *ena òdur* «aujourd'hui», M *en' òdur*, Kundur *ena* «this» (p. 147). En écriture 'phags-pa, *ène*.

èngeske اینْكَسكَا «fard, rouge» (159*a*) ~ MA انكسكه *engeske*, id. (P 161). Cf. encore Hs *enggesge* «rot» (H 44); mgr. *ŋɑusɑe* «fard, fardé» (SM 294); khal. *êngêsêg*, id. (Luvsandêndêv, 673); ord. *eŋges^{k}χe* «nom d'une plante *(= ulāā χamχaḳ)*» (Mostaert I, 241*b*); mong. *enggeske* «rouge, fard» (Kow. I, 171*b*).

ère اِیرَه «homme» (151*b*), ~ AL p. ایْرَهْ *ère*, a. ایرا et ایرا *ère* (P 1262); IM آره (KR 209), *ere* (P 437); MA ایره *ère* (P 161); mog. Mr *irrà* «mâle», Zirni *erra*, lire *èrra*.

[34] Turc *èlči ;* ajouté ultérieurement, en plus petits caractères *yalavač ;* pers. *payγambār ;* ar. *ar-rasūl*, id.

[35] En turc: *qarï*. Ce mot signifie aujourd'hui, en osm., «woman; wife» (Hony², 185; Redhouse, 1413). Dans l'ancien osmanli *qarï* a le sens de «vieille femme»; cf. TTS I, 422; II, 589; III, 413. Pour ce mot dans les dialectes osmanli et l'azéri voir Ligeti: *Sur la langue des Afchars d'Afghanistan*, dans *Acta Orient. Hung.* VII (1957), p. 217.

ermü آرْمُوا «il cherche», dans *noyan čamaị e.* «de seigneur te cherche» (158*a*) ~ AL a. اِرْبَا *èrbe* «suchte» (P 1255); IM ايربا *èribe* (M 126), يربا (KR 199), *èribe* (P 437); MA ايريه *èribe* (P 163); mog. R *erinà* «sucht, verlangt», Mr *èri·na* «demander, exiger», M «demander, chercher, désirer», Zirni *èri;* mgr. *yeri-* «chercher, rechercher» (SM 492).

èrũn آيْرُونْ «menton» (149*a*) ~ IM ايرُون *èrũn* «небо; palais» (M 126; en réalité il s'agit ici encore du «menton»); MA ايرون *èrũn* (P 165). Cf. Hs *eri'ün* (Haenisch, 45); mgr. *irũ* (SM 192); ord. *erũ* (Mostaert I, 248*b*); khal. *êrùù* (Luvsandêndêv, 678), *òrũ* (Vladimircov, *Sravn. gramm.*, p. 235); kalm. *örgn̥* (Ramstedt, 299*b*), oïr. dial. *örgün, örögün* (Kara: *Acta Orient. Hung.* VIII, 154); bour. *ùrgê(n)* (Čeremisov, 515*a*); mong. *ereü, eregün* «le menton» (Kow. I, 247*b*).

eülemü آوْلامُو, dans *keni e. či* «à qui parles-tu?»[36] (157*b*) ~ IM اُولَبَا et اُولبَا *ũlebe* (M 125, 109), اولبا (KR 195, 196, 199), *ũlebe* «commander, parler, dire» (P 443: *õlebe) ;* MA اوكولابه *ögülebe* (P 360); mong. en écriture soyombo *eüle-* «dire, professer», répondant au mong. lit. *ögüle-;* kalm. *ül-* «sprechen, sich ausdrücken», seulement dans l'expression *keldž üldž wã-*, id. (Ramstedt, 457*a*). Cf. Kara, *Un texte mongol en écriture soyombo,* dans *Acta Orient. Hung.* IX, p. 32.

γ

γarba غَرْبَه «il est sorti», dans *naran γ.* «le soleil se leva», (144*b*), *sara γ.* «la lune se leva» (144*a*) ~ AL a. قَرَبَا *qarba* «ging heraus», *naran qarba* «die Sonne ist aufgegangen», *sara qarba* «der Mond ist aufgegangen» (P 63); IM قارَبَا *qarba* (M 140), قوبا (KR 195), قُرُبا (KR 197), قِرِبا (KR 198), قوربا (KR 209), *qarba* (P 444); MA غربه *γarba* (P 176); mog. R *γarunà (γarfa)* «tritt hervor», Mr *γaru·na* «sortir», M *γaru·na (γarfa).*

g

gemü كَامُو, dans *ya g.* «que dit-il?»[37] (158*a*) ~ IM كِبَا *gebe* (M 146), كبا (KR 198), *gebe* (P 439); MA كيبه *gèbe* (P 169); Hs *ke'e-, kẽ-* (H 96, 97), Hy *ke'e* (II A 1*b*, etc.), *kẽ-* (II B 9*b*); 'phags-pa *kã-, gã-* (Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* XIII, p. 237); mog. R *genà (-gona, -gàna;* à propos de ces derniers, voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 157), Mr *gènà,* M *gànà ;* mgr. *gi-* (SM 135). Cf. Poppe, *Introduction,* p. 152.

gerte كِرْتَا «dans la maison», dans *činu g. irebe* «il est venu chez toi (dans ta maison)» (158*a*). Cf. AL a. كِيرْ *gèr* (P 69); IM كِر *ger* (M 146), كِر (KR 217), *ger* (P 437); MA كير *gèr* (P 170), كيرتو *gèrtü* «à la maison (direction)»

[36] Turc *kimä aidïrsïn ;* pers. *kirā mī-gūyī ;* ar. *liman taqūlu.*
[37] Turc *nä söylär ;* pers. *či mīgūyad ;* ar. *ayš [= eš] taqūlu.*

(P 171). Cf. mog. R *ger* «Zelt; Haus», *gertû* «zu Hause», Leech *girr* «house», *gîrtuna* «à la maison», Mr, M *gėr* «maison, chambre, tente», Mr, M *gėrtû* »à la maison», Zirni *gehir*, lire *gėr*, Kundur *gėr* (p. 103).

gėši'ün كَشِيْوُنْ (sic) «branche (d'arbre), rameau» (147*b*). Ce terme n'est pas relevé dans les autres lexiques mongols en écriture arabe. Cf. Hs *gešï'üt*, pl. (H 50), Hy *gešï'ün* (I, 4*a*), Tk *gešï'ün* (9*b*); dah. Ts *gęsṵ* ; ord. *göšṵ* «1. membre; 2. coude à un arbre, courbure à une branche, à un bâton» (Mostaert I, 272); kalm. *gešṵn* Ö «Ast, Zweig (des Baumes), od. Glied, Extremität (des Körpers); Teil, Zweig» (Ramstedt, 135*a*).

güi̯lesün كُوِيْلَاسُوْنْ «abricot»[38] (148*a*). En transcription chinoise *güilesün* (Hy I 4*a* ; Tk 9*a* ; Ty n° 403), *güilesü* (Yy 74*b*). Mong. *güilesü(n)* «abricot, cerise» (Kow. III, 2560*a*); ord. *gṵi̯lesṵ*, *gṵi̯les* «abricot» (Mostaert I, 275). Ma. *guilexe* «Aprikose» (Hauer, 380), est un emprunt fait au mongol.

gür كُوْرْ «tresse (les cheveux)!» (148*b*) ~ mog. M *gùri·nà* «tresser, nouer les cheveux»; mgr. *guru-* «tresser, natter» (SM 144); kalm. *gür-* «flechten, winden, drehen» (Ramstedt, 139); ord. *gùrù-*, *gùri-* «tresser, natter» (Mostaert I, 278, 279); bour. *gùrê-* (Čeremisov, 182*b*); mong. *gürü-* «nouer les cheveux sur la tête, tresser» (Kow. III, 2645*b*).

h

hanasqa هَنَسْقَه «sourcils» (148*b*) ~ AL a. هنيشقا *hanišqa* «Augenbrauen» (P 76); IM هُبُغْصَا *hubuγsa* (M 117), هَبُغْصا (KR 213), *hubuγsa* (?) (P 438). Selon Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 206, il faut vocaliser ce mot هَنِغْسا *haniγsa* ; H. Eren, *İbn Mühenna Lûgati hakkında*, p. 153, propose la leçon *hanaγsa*, forme métathétique de *hanasγa*, *hanasqa* ; MA هانسقه *hanisqa* «sourcils» (P 181). Cf. mgr. *χanasqa* id. (SM 154), šrg. *χaniska* (ibid.). En transcription chinoise on a *hanisqa* (Hy I, 23*a* ; Tk 35*a* ; Yy 78*a* ; Ls 130*a*), *hanis[qa]* (Ty n° 213). Cf. mong. *anisqa* «paupières»; sur le flottement de sens, voir Pelliot, *loc. laud.*

haran هَرَن «homme», dans *niken h.* «un homme»[39] (143*a*) ~ IM حَران «des hommes» (KR 209), *ḥaran* (P 436). Pour les autres recoupements en écritures chinoise et 'phags-pa, voir P. Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, 201—202. Les documents mongols préclassiques offrent, pour ce mot, *aran*, forme aujourd'hui abondamment attestée, cf. L. Ligeti, *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration faite en Mongolie chinoise*, p. 59; F. W. Cleaves, dans *HJAS* XIII, 79; A. Mostaert—F. W. Cleaves, dans *HJAS* XV, 452, note; etc.

harbān هَرْبَانْ «dix» (141*a*), *h. niken* «onze» (141*a*), *h. qoyar* «douze» (141*a*), *h. qurbān* «treize» (141*a*), *h. dörben* «quatorze» (141*a*), *h. tabun* «quinze»

[38] Turc *saru ärik* ; pers. *zardālū* ; ar. *al-mišmiš*.

[39] Turc *bir kiši* ; pers. *yak kas* «une personne»; ar. *al-šaḫsu* «la personne» (sic).

(141*a*), *h. ǰuryu'an* «seize» (141*a*), *h. dolān* «dix-sept» (141*a*), *h. naiman* «dix-huit» (141*b*), *h. yisün* «dix-neuf» (141*b*) ~ AL p. هَرَبَان *harbān*, a. هَرْبان *harbān* (P 75); IM هَربان *harbān* (M 168), (KR 227), *harbān* (P 437: *harban)*; MA هربان *harbān* (P 181). Cf. mog. R *arbōn* «zehn, mehrere, einige», Mr *arbə̄n* «dix», M «pièce de monnaie: dix kran», Zirni *arban*, lire *arbān* (pp. 57, 88). Pour les autres recoupements en écritures chinoise et 'phags-pa, voir Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 201. Cf. encore Tong *haruan* (Tod 140).

hasaq هَسَق, dans *namai h.* «interroge-moi!» (162*b*) ~ IM هَاصَغبَا *hasayba*, هَصَغبَا *hasayba* (M 152, 153), هاصُغْبا (KR 195), *hasuyba* (P 438), هَنُسخبا (KR 197), *hasuχba* (P 438); MA اسقبا *asaqba* (P 106). Mog. R *asuγuna* «fragt», Mr *asayu·na* «demander, s'informer, interroger», M *asə̄γu·na*, Zirni *asay ;* mgr. *saqa-* (SM 318); dah. *χasó* «interroge!» (Iv. 71), H *asō-* (P 69), Ts *χasō-*, *χaθō-* (L). Cf. Pelliot, *op. cit.*, p. 204.

hiyutan هِيُوتَنْ «obscurité»[40] (144*b*). C'est un terme assez énigmatique. Toutefois, malgré la difficulté sémantique, on ne peut ne pas songer aux recoupements suivants: Hy *hi'utan* «étroit» (I, 27*a*), Tk *hi'utan* (39*a*), Ls *hi'utan* (133*a*); šrg. *χujtan*, mgr. *ǰūt'ān*, *wīt'an* (SM 495, 484); MA *uitan* (P 362); IM اوُتُن (sic; KR 212), *uitun* (P 449); mog. Mr *itān* «étroit; défilé», M *itān*, *itə̄* «étroit», Zirni, Kundur *ītan*, lire *itān* «narrow, strait» (p. 108). Cf. encore Pelliot, *op. cit.*, p. 218; Poppe *Introduction*, p. 81.

hoqa[r] هُوقَا (sic) «court», dans *ödür h. bolǰam* «les jours ont raccourci» (145*a*). Cf. AL p. هُوقَار *hoqar* «kurz» (P 76); IM هُوقَار *hoqar* (M 153), هُوقَر (KR 210), *hoqar* (P 438); MA اوقار *oqar* (P 267); mog. R *uqar*, Mr *oqar* «court; bas, petit», M *uoqqar*, Zirni *waqar*, Kundur *oqar* (pp. 145—146); mgr. *χuquor* «court», šrg. *χukur* (De Smedt—Mostaert, 179); dah. *wakar* (Iv. 64), Ts *χoaqɒr* (Ligeti, *Rapport préliminaire*, p. 42). Cf. Pelliot, *op. cit.*, p. 245; Poppe, *Introduction*, p. 97.

hon هُونْ «année» (143*a*) ~ AL p. هُونْ *hon* (P 77); IM هُون *hon* (M 153), هُون (KR 215), *hon* (P 438); MA هون *hon* (P 185). En transcription chinoise on a: Hs *hon*, pl. *hot* (la leçon *hont* n'est pas à retenir; H 77), Hy *hon*, *hot* (I, 3*a*, II A 2*b*, II A 11*a*, II A 24*a*, etc.), Tk *hon* (7*b*), Yy *hun* (69*a*), Ls *hon* et *hun* (126*b*), Phy *hon* (n° 5), Ty *hon* (n° 432). En écriture 'phags-pa on a *hon* (Poppe, *The Mongolian Monuments*, 124). Enfin, les dialectes archaïques offrent: mgr. *fän*, *χuän*, san-tch'ouan *huan*, šrg. *χon*, *χuan*, *fuan* (SM 98, 174), Tong *χon* (Tod 139); dah. *huán*, *χón* (Iv. 61), H *ōŋ* (P 88), Ts *χǫ* (Ligeti, *Rapport*, 42), en écriture mandchoue *χon* (Poppe: *Asia Major* X, 24). Cf. encore, Pelliot, *op. cit.*, pp. 218—219; Poppe, *Introduction*, p. 74.

[40] Turc *qaraŋïlïq* (osm. *karanlık* «darkness; a dark place; dark», Hony[2] 184; Redhouse, 1443; hist. *karanuluk*, recte *qaraŋuluq* TTS I, 417, II, 585, III, 410); pers. *tārīkī*, id.; ar. *ẓulmatu*, id.

höčken هُوچْکَنْ, dans *h. ödür* «hier»[41] (145*a*), هُوچکَن *h. ödür basa ireǰi bülēbi* «hier je suis de nouveau venu» (158*a*), هوُچکن, *h. söni* «hier soir, la nuit dernière» (145*a*). Cf. AL a. هجکن *höčken* «gestern» (P 74: *hečegen)*; IM آچْکَنْ *öčken* (M 107: *äčkän)*, آجکِن (KR 215), *ečügen* (P 436), طخکان (sic) *höčken* (M 113: *täǰkän)*, طجکن (sic; KR 215), *höčken* (P 436: *ečügen)*; MA اوجوکه اودور *öčüge ödür* (P 273). En transcription chinoise on signalera: Hy *höčgen* «récemment» (II B 8*a*), Tk *üčgen üdür* «hier» (8*b*), Yy *höčken-dür*, id. (69*b*), Ls *höčgen* (126*a*), Py *öčökdür* (16*b*), Hs *öčgen üdür* «hier» (H 121), Ty *höčgen üdür* (le 3e car. est altéré; n° 400). Dans les dialectes archaïques on a: mgr. R *ùčkōn ùdùr* «gestern», *ùčkōn sùni* et *ùškōn sùni* «in der Nacht», Mr *ùčkān òdùr* «hier», *ùškā̃n sùni* «hier soir, la nuit dernière», M *ùškā̃ ùdùr, ùškā̃ sùni*, Zirni *ùčkādùr* «yesterday» (p. 142); mgr. *ťš'iguu, ťš'iguuur* «hier» (SM 449); dah., en écriture mandchoue *xečige udur* (Poppe: *Asia Major* X, 23).

huǰaur هُوَجاوُرْ «racine (d'arbre)»[42] (148*a*) ~ AL p. هُوَجاوُر *huǰaur* «Wurzel, Herkunft» (P 76); MA اوجاوور *uǰawur* (P 163: *uǰa'ūr)*. Cf. encore Hs *huǰa'ur* «origine, racine» (H 78), Hy *huǰa'ur* (I, 4*a* ; II A 4*b*); Tk *uǰa'usun* (sic: 9*b*), Ls *huǰa'ur* (35*a*), Ty *uǰaur* (n° 399); en 'phags-pa *huǰa'ur* (P 124). Voir Pelliot, *op. cit.*, p. 223; Poppe, *Introduction* p. 42.

hulqun هُولْقُونْ «colline, monticule»[43] (147*a*). Ce terme rare peut être rattaché aux recoupements suivants: Hs *hulqun* «kleiner einzelner Berg» (H 79; dans l'*Altan tobči* de Oulanbator, f. 17*b*, *ulqun)*. Le même mot revient à maintes reprises dans les noms d'endroit; à ce sujet voir Mostaert, *Dictionnaire ordos* I, p. 15 et note 1, s. v. *alχu̯*. Dans MA on a اولقون *ulqun* comme l'équivalent mongol du tchaghataï توبه, interprété par M. Poppe comme «волосы на макушке; cheveux sur le sommet de la tête» *(op. cit.*, p. 363). Cependant, ni le mongol, ni le turc ne permettent pas cette interprétation, le tchag. توپه *töpä* est toutefois ambigu, il a le sens de «sommet de la tête» et «monticule» (Pavet de Courteille, p. 220). Le même mot se retrouve, dans le tchaghataï, aussi sous la forme de تپه *tepä*, cette fois encore dans l'acception de «sommet de la tête; colline élevée» (op. *cit.*, p. 252). Dans l'interprétation proposée par M. Poppe «les cheveux» sont certainement hors de cause, en revanche, le «sommet de la tête» paraît assuré dans mong. *ulqunu yasun*, tchag. تپا سونکاکی *tepä söngäki* «теменая кость (os parietale)» (P 363: tchag. *tepe süngeki)*. Il est à peu près certain que dans MA il faut adopter aussi pour

[41] Turc *dünki gün* (osm. *dün gün* «yesterday», Hony², 91; *dünkyü gün* Redhouse, 928); pers. *dī-rūz ;* ar. *al-amsu* «le temps passé» (Belot, 13).

[42] Turc *aγaǰ köki* «racine d'arbre».

[43] Pour le sens, voir turc *däpä* (osm. *tepe* «hill; summit; crown of the head», Hony², 359; Redhouse, 492; hist. *depe* TTS II, 281; III, 181); pers. *tudah* «a hillock, tumulus» (Steingass, 334); ar. *kaṯīb*, id.

mong. *ulqun* le sens «colline élevée; sommet de la tête». Cf. encore mong. *ulqun čulqun* «inégal, raboteux» (Kow. I, 406). Tchag. الغون «montagne peu élevée» (PdC 33), «täpe, täll, küčük tāγ» (ŠS 20), *alyun* «niedriges Gebirge» (Radl. I, 396; la leçon *ulγun* est tout aussi possible) doit être considérée comme emprunt au mongol.

hunγuba هُنْغُوبَه «flatebat» (151*a*) ~ AL a. هُنْغُوبَا *hunγuba* (P 76); MA هونقوبه *hunquba* (P 187), mog. M *uŋγu·na*, Zirni *unγu* (p. 140); mong. *ungγa-* (Kow. I. 352*a*). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 32.

hunin هُونِينْ «fumée»[44] (146*a*) ~ IM هُنِي *huni* (M 117: *hüni)*, هُنِى (KR 216), *huni* (P 438); MA هونين *hunin* (P 187). Dans la première syllabe la voyelle *ü* au lieu de *u* est tout aussi possible que dans les transcriptions chinoises suivantes: Hs *huni* (H 79), Hy *hunin* (I, 1*a* ; en écriture ouigoure *ünin)*, Tk *hunin* (1*b*), Ls *huni* (125*b*; le 2e car. est altéré). Cf. Pelliot, *op. cit.*, p. 238.

hurūl هِرُولْ (sic) «lèvres» (149*a*) ~ AL a. هُرُولْ *hurūl* (P 75); IM هُرُلْ *hurul* (M 153), هُرُلَ (KR 213), *hurul* (P 438: *hurūl)* ; MA هورول *hurūl* (P 188). Mog. R *ulur*, Mr *uru·l*, M *ulu·r*, Kundur *urul* «lip» (p. 150); dah. *orūl* (P 89), en écriture mandchoue *orol* (lire *orōl* ; Poppe: *Asia Major* X, 187), Ts *χol* (L); Tong *furuŋ* (Tod 138). Hy *hurūl* (I, 23*b*), Tk *hurūl* (35*a*), Ls *ulūr* et *hurūl* (130*a*); mong. *uruγul, urul* (Kow. I, 453*a*, 457*a*). Cf. Pelliot, *op. cit.* p. 225; Poppe, *Introduction*, p. 159.

hutasun هُوتَاسُونْ «corde» (158*b*) ~ IM هِيطَسُون *hitasun* (M 153), هيطسون (KR 220), *hutasun* (P 438); MA اوتاسون *utasun* (P 370). Hy *hudasu* (I, 12*a*), Ty *hudasun* (n° 261), Yy *hutasu* (79*b*); mong. *utasun*. Cf. Pelliot, *op. cit.*, p. 225; Poppe, *Introduction*, p. 52.

huyāsar هُوَيَاسُرْ (sic), dans *niken h.* «un cordon (mesure de charge)»[45] (143*a*) ~ MA هوياسار *huyāsar* «повязка; bandeau» (P 47), اوياسار *uyāsar* (P 382); mgr. *fuyāsar* «ce qui sert à lier, cordon» (SM 113). Cf. Hs *huya-* «lier rattacher» (H 79), Hy *huya* (I, 20*a*), Tk *huya* (28*a*); AL هُوَيَبَا *huyaba* «band», هُيَبَا *(eüden) huyaba* «schloss (die Tür)» (P 77); IM هُيَبَا et هُيُوبا *huyuba* «il a fermé (la porte)» (M 118), هُيَابا (KR 197), *huyaba* «il a bouché» (P 438), هَيُوبا et هُبَبا (sic; KR 197, 195), *huyuba* «il a fermé (la porte)» (P 438); MA هويابه *huyaba* «il a attaché, lié» (P 188), اويابه *uyaba* «il a fermé (la porte)» (P 113). Pelliot, *op. cit.*, p. 244, a vu dans les recoupements d'Ibn Muhannā

[44] Turc *dütün* (osm. *tütün* «smoke; tobacco», Hony², 374; hist. *dütün* TTS I, 248; II, 350; III, 230); pers. *dūd* «smoke; vapour; breath» (Steingass, 541); ar. *ad-duḫān* «fumé; tabac à fumer» (Belot, 192). Il est inutile de dire que pour mong. *hunin* le sens de «tabac» est encore hors de cause.

[45] Dans les trois autres équivalents le nom de nombre «un» manque. On a turc *bay* (osm. *baǧ* «bond, tie; bandage; impediment; restraint; bundle», Hony², 28; «1. any thing with which a thing is tied or bound, or fastened together; 2. a bunch of things tied up together» (Redhouse, 329); pers. *band ;* ar. *al-ʿaqd.*

soit un verbe jusqu'ici non attesté, de leçon incertaine *(huyuba, hüyübä, hoyoba, höyöbä)*, soit un verbe **hūyü-* «fermer» qui s'apparenterait à *egüden* «porte» *(ä'üdän, ūdăn,* pour lui). Aucune de ces hypothèses n'est admissible, il s'agit d'un seul et même verbe *huya-, uya-* «lier; boucher; fermer», discuté par Pelliot, *op. cit.*, p. 223; Poppe, *Introduction,* p. 128.

hüker هُوكَرْ «(année du) boeuf» (143*a*) ~ AL p. هُوْكَرْ *hüker* (P 76); IM اكُز (sic) *öküz* (M 122, 070: *ükküz ;* selon Pelliot: *öggüz),* اُكُز (KR 223), *öküz* (P 449: *üküz);* MA اوكر *üker* (P 377); RD دوكا corr. هوكار *hüker* (Berezin III, 166), mog. R *ùkàr,* Leech *ukarr,* Mr, M *ùkar,* Zirni *ùkar* (P. 143); Tong *fugie(r)* (Tod 138). Cf. Pelliot, *op. cit.*, p. 240; Ligeti, *Acta Orient. Hung.* IV, 143 et IX, 266—268.

hüldü هُولَدُوا (sic) «épée»[46] (160*b*) ~ AL p. الدُوْ *üldü* (P 1257); IM اُلدُو *üldü,* يُلدُت *yüldüt,* pl. (M 122, 154), اُلدُو (KR 205), *üldü* (P 449), يَلدو (KR 224), *yüldü* (P 450); MA هيلدو *hildü* (P 184); mog. Mr *ùldù* «fusil», M *ùldu ǰoγan* «armurier», Zirni *ùldù* «musket» (P. 144); mgr. *urɒu,* san-tch'ouan *urto* (SM 474); mong. *ildü(n).* Hs *üldü* (H 162), Hy *üldü* (I, 9*b*), Tk *üldü* (19*a*), Yy *ildü* (79*b*), Ty *üldü* (n° 138); dans les documents chinois des Yuan on a encore 云都赤 *yun-tou-tch'e* «porteur de glaive», lire *üldüči ;* Chavannes, dans *T'oung Pao* IX, pp. 335 (La leçon «*ildoutchi*» ici proposée reste inacceptable), 424, 426; Ts'ai Mei-piao, *Yuan-tai pai-houa pei-tsi-lou,* pp. 82—83. Cf. Poppe, *Introduction* p. 41.

hünesün هُوُنَاسُونْ «cendre» (146*b*) ~ IM هُنَاسُون *hünesün* (M 153), هُناسول (sic) (KR 220), *hünesün* (P 438); MA هوناسون *hünesün* (P 191); mog. Mr *ùnasun,* Zirni *ùnasùn* (p. 144); mgr. *funiēɒze,* šrg. *χunisy, funisy* (SM 107), Tong *funiesun* (Tod 138); dah. *χunzï* (Iv. 54), Ts *χùns* (L); Hs *hünesü* (H 79), Yy *hünesü* (73*a*), *hünisü* (74*a*); mong. *ünesün.* Cf. Pelliot, *op. cit.*, pp. 238—239.

hüsün هُوسُونْ «cheveu», dans *h. samud* «peigne les cheveux !»[47] (148*a*) ~ AL p. هُوْسُونْ *hüsün* (P 76); IM هَسُنْ (sic) *hüsün* (M 153), هَسُن (KR 212), *hüsün* (P 438); MA اوسون *üsün* (P 382). Hs *hüsü* (H 80), Hy *hüsün* (I, 23*a*), Yy *hüsü* (78*a*), Ls *hüsün* (130*a*). Mog. R *ùsùn,* Mr *ùsùt,* pl., M *ùsụ̀,* Zirni *ùsù,* Kundur *ùsùn* (p. 145); mgr. *fuɒzę* (SM 102), Tong *usuŋ* (Tod 138); dah. *χúzu* (Iv. 60), H *ùsŭ* (P 95), Ts *χùs* (L). Cf. Pelliot, *op. cit.*, pp. 234—235; Poppe, *Introduction,* p. 56.

hütügün هُتُوكُونْ «vulve» (150*b*) ~ AL a. هُتْكُونْ *hütkün* (P 74: *hütgün*), p. اوْتوكون *ütügün* (P 1258); IM اُتْكُنْ *ütkün* (M 119), اتكُن (KR 213), *ütügün* (P 450); mog. M *ùtkụ̀,* Zirni *ùdkùn,* Kundur *idkùn* (P. 142); mgr. *sɒogu,* šrg. *kutugu* (SM 337); mong. *ütügün.* Cf. Poppe, *Introduction,* p. 98; Ligeti, dans *Journ. As.* 1938 I, 192.

[46] Turc *qïlïč ;* pers. *šamšīr ;* ar. *as-saifu.*

[47] En turc, un peu différemment, on a *sačuŋ tara* «peigne tes cheveux».

i

ičesün ايچسون (sic) «saule»[48] (148*a*) ~ MA ايجاسون *ičēsün* (P 194); Hy *hičēsün* (I, 4*a*), Tk *hičēsün* (9*b*), Ls *hičēsün* (135*b*), Ty *hičēsün* (n° 384); mgr. *śɒ́ziōɒzę* «arbre», šrg. *kučosy, učosy,* šera yög. *rčesun* (SM 390); bour. *ušöhön, išēhen* «saule» (Podgorbunskij, 107), *ûšȯȯhê(n)* (Čeremisov, 523). Cf. Pelliot, *op. cit.*, pp. 217—218.

idēn ايدان (sic) «aliment, nourriture» (153*b*), ايدان *idēn bolba* «la nourriture est cuite à point» (154*a*) ~ MA ايداآن *ide'en* (P 194); Hs *ide'en, ide'e* (H 80); dah. Ts *iɒ̄* (L); mong. *idegen.*

imada ايمادە «à lui (dat.)»[49] (156*b*). C'est un recoupement assez inattendu dans un lexique mongol en écriture arabe, mais la correction en *ėnede* ne va pas de soi. De toute façon, le datif du pronom **i* «il, lui», disparu depuis, est suffisamment attesté dans le mongol médiéval. On a Hs *imada* (H 82); Subhāṣitaratnanidhi 225c, 318b *imadur ;* doc. de Téhéran *imadur* (Cleaves: *HJAS* XVI, 31); inscr. sino-mongole de 1338: 8 *imadača* (Cleaves: *HJAS* XIV, 55); etc. Cf. Sanžeev, *Sravn. gram.* I, 152; Ligeti, dans *Voprosy jazykoznanija* 1955, N° 5, p. 140; Poppe, *Introduction,* pp. 214—215.

inē اينا «ris !» (161*b*), *bü* اينا (sic) *i.* «ne ris pas !» (161*b*) ~ AL a. اينا *inēbe* «lachte» (P 1263); MA ايناپه *inēbe* (P 196); Hs *ine'e-, inē-* (H 82), Hy *ine'e-* (I, 18*b*), Tk *ine'e* (26*a*); mog. R *innāna,* Mr, M *inna·na,* Kundur *inna* (P. 148); mgr. *ṣęniē-* (SM 375), Tong *šinie-* (Tod 142); dah. H *inɇ̄ɒ* «rire, sourire» (P 81), Noho *χinɇ̄ɒ,* id. (L), Ts *ǰ̌inɇ̄ɒ,* id. (L); mong. *inige-, iniye-.*

ire ايرا «viens !» (157*b*), *bü i.* «ne viens pas !» (157*b*), *nadawar i.* «viens avec moi !» (157*b*). Cf. le suivant.

irebe ايرابه, dans *činu gerte i.* «je suis venu chez toi (à ta maison)» (158*a*) ~ AL a. ارپا *irbe* (P 1255), ايرابا *irebe* (P 1262); IM ايربا *irebe* (M 126), ايربا et ايربا et ايرا (KR 195, 196, 202), *irebe* (P 439), *ire* (P 438); MA ايرابه *irebe* (P 197); mog. R *iràna,* Mr, M *ira·na,* Zirni *irakū* (p. 107); mgr. *re-* (SM 313); dah. H, Ts *ir-, jir-.*

irebe či ايرابا چى (sic) «tu venais» (157*b*), *qača* ايرابا چى *i.* «d'où venais-tu?» (158*a*). Cf. *irebe.*

ireǰi ايراچى, dans *höčken ödür i. bülēbi* «hier je suis encore venu» (158*a*). Cf. *irebe.*

irekü ايراكو, dans *üle bi i.* «je ne viendrai pas»[50] (157*b*), *iregü či* ايراكو چى «tu viendras?» (157*b*). Cf. *irebe.*

irelē ايرالە, dans *i. bi* «je suis venu» (158*a*). Cf. Leech *îra-labda ; irebe.*

[48] Turc *sögüt* (osm. *söğüt* «willow»; Hony², 323); pers. *bīd* «a willow, rattan» (Steingass, 217); ar. *al-ḫilāf* «osier, saule» (Belot, 176).

[49] Turc *aŋa* «à lui (dat.)», cf. Deny, *Grammaire,* p. 200; pers. *wairā* «him, to him» (Steingass, 1483); ar. *ilaihī,* id.

[50] Turc *gälmäzäm bän,* pers. *nayāyam man.*

itaun ايتاؤن «perdrix»[51] (155*b*) ~ AL a. ايتاوَنْ *itaun* (P 1262), p. آتاوُنْ *itaun* (P 1254); Qaz. ايتاون *itaun* (Po 204; Pe. 577); EČ ايتاوون *itawun* «perdrix» (Pe 291); tchag. ايتاوون *itawun* «perdrix, gelinotte» (PdC 94), emprunt au mongol; Yy *ita'u* (77*a*); mog. *itān*, M *itəu*, Zirni *itaun* «partridge» (p. 108); dah. *it'ō ;* mong. *itaγu(n) ;* ma. *itu* (à la rigueur *itū)* est un emprunt fait au mongol. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 42.

ǰ

ǰalau جَلاَوُ «jeune homme» (152*a*) ~ AL p. جَلاوو *ǰalawu* (P 1272); IM جَلاوُو *ǰalawu* «jeune homme», جلاؤ *ǰala'u* «garçon», جَلَوُو «esclave» (M 133), جَلَو et جَلَوْ (KR 210), جَلُو (KR 209), جَلُون (KR 212), *ǰalau* «enfant, jeune homme», *ǰalū*, *ǰalūn* «esclave» (P 439); MA جَلَوه *ǰalau* (P 200); Hs *ǰalaui* (H 85), Yy *ǰalawu* (70*a*); mog. Mr *ǰalau* «jeune homme, garçon, gars», M *ǰaləu*, Zirni *ǰalau* «young man» (p. 108); dah. Ts *ǰžalō* (L); mgr. *ǰźiälų̄* (SM 79), Tong *džalau* (Tod 119); mong. *ǰalaγu*.

ǰarɨasun جَرْياسُون «hérisson»[52] (155*a*) ~ AL a. جَرَان *ǰarān* «Igel» (P 1271); MA جاريا *ǰarɨa* (P 201: *ǰari'ā) ;* Qaz. جريا **ǰaraba*, **ǰar^{a}ba*, corr. جريا *ǰarɨa* (Po 199), جاربه *ǰaria* (Pe 560); Hy *ǰariya* (I, 6*a*), Yy *ǰarā* (73*a*), Ls *ǰariya* et *ǰarā* (136*b*); mog. Mr *ǰâɨra*, M *ǰɛɨrà*, Zirni *ǰaɨra* ;[53] haz. Dz *ǰâɨra* «porc-épic», T *ǰɛɨrà*, O *ǰarɨa* (L); tdj. K *ǰaɨra* (Ligeti), tdj. lit. *ǰaɨra* «дикобраз» (Rachimi—Uspenskaja, Таджикско-руский словарь, Moscou 1954, p. 511*a*); mong. *ǰaraγa* «hérisson» (Kow. III, 2301*a*).

ǰarliγ جَرْلِيغْ «ordre impérial»[54] (152*b*) ~ MA جارليق *ǰarliq* (P 202); tchag. *ǰarliq* (MA, P 404); Hs *ǰarliq* (H 86), Hy *ǰarliq* (II A 6b); en 'phags-pa *ǰarliq* (Poppe, *The Mongolian monuments*, p. 125).

[51] Turc *käklik* (osm. *keklik* «red-legged partridge», Hony^{2}, 193); pers. *kabk* «a partridge» (Steingass, 1012: *kabg) ;* ar. *al-qabǰu* «perdrix» (Belot, 610), *ḥaǰal*, id. (ibid., p. 104).

[52] Turc *kirpi* (osm. *kirpi* «hedgehog»; Hony^{2}, 205); pers. *ḫārpušt (ǰārpušt* du ms est un *lapsus)* «a porcupine, a hedgehog» (Steingass, 437); ar. *al-qunfud* «hérisson» (Belot, 228).

[53] Ce mot n'a pas été identifié par les éditeurs; p. 53, ils ont interprété l'orthographe *ǰay'rh* à tort comme *ǰayarh*, alors qu'il faut lire *ǰayra* ou *ǰaɨra*. Aussi son interprétation est-elle fausse. Le facsimilé porte en guise d'interprétation persane شگرن, au-dessous de ce mot on lit encore شغل. Aucun de ces mots ne signifie «jackal» (pour ce mot on a, en persan, شغال *šayāl* «a jackal», Steingass, 747*b*). Nous sommes en présence d'un terme tadjik signifiant «hérisson»; pour ce dernier voir tdj. H. *šoγla ;* pers. شغر *šuγur* «a hedgehog; a badger», Steingass, 747*b*) d'où sort une forme dialectale *šuγul*. En ce qui concerne *šgwn*, c'est la forme afghane du mot, ayant le même sens: *škūn* «дикобраз» (Zudin—Berteljs, Краткий афганско-русский словарь, Moscou 1950, p. 343*b*); cf. encore G. Morgenstierne, *An etymological vocabulary of Pashto* (Oslo 1927), p. 73.

[54] Turc *yarlïγ ;* pers. *miṯal* «a command, order, royal mandate» (Steingass, p. 1172); ar. *at-tauqī'* «apposition du chiffre du prince, de sa signature» (Belot, 963).

ǰauǰai جَاوُچِي (sic) «talon» (151*a*). Le mot n'est pas attesté dans les lexiques mongols en écriture arabe. Cependant il faut voir très probablement le dérivé du même mot dans la phrase suivante recueillie dans le MA: *čučaiǰi sūba noqai* «собака сидела на задных ногах; le chien s'est assis sur ses pattes de derrière» (P 136); *čučaiǰi*, leçon adoptée par M. Poppe, doit être changée en *ǰūǰaiǰi*. Pour *ǰūǰai*, voir encore kalm. *zūzā* «Hackenstück (im Stiefel)» (Ramstedt, 483*a*), ord. *ɒžūɒžā* «la pièce forte derrière le talon, quartier de botte» (Mostaert, I, 215*b*); khal. *zuuzaj* «задник; quartier, talon» (Luvsandêndêv, 207*a*); bour. *zuuzaj* «quartier de la botte bouriate» (Čeremisov, 280*a*); mgr. *ɔ́ziuɔ́ziä* «talon» (SM 94), dah. Ts *ɒžaɒɒžā* «talon» (L); mong. *ǰuuǰai* «le quartier d'une botte» (Kow. III, 2372*a*).

ǰawun جَاوُونْ «cent» (142*a*), *qoyar* جَاوُنْ *ǰaun* «deux cents» (142*a*), *qurbān ǰaun* «trois cents» (142*a*), *dörben ǰaun* «quatre cents» (142*a*), *tabun ǰaun* «cinq cents» (142*a*), *ǰuryu'an* جَاوُنْ (sic) *ǰaun* «six cents» (142*a*), *dolān* جَاوَنْ (sic) *ǰaun* «sept cents» (142*a*), *naiman* جَاون (sic) *ǰaun* «huit cents» (142*a*), *yisün* جَاوَن (sic) *ǰaun* «neuf cents» (142*b*) ~ AL a. جَاوُنْ *ǰawun* et جاو *ǰawun* (P 1271); IM جَاوُن *ǰawun* (M 168), جاوون et جوين (KR 228), *ǰawun* (P 439: *ǰa'un*).

ǰibür جِبُورْ «aile» (155*a*). La correction en *ǰiyür* est théoriquement possible, mais elle ne s'impose pas, surtout si l'on tient compte des formes oïrates. ~ AL a. جُور *ǰūr* (P 1273); Hs *ǰi'ür* (H 91), Hy *ǰiwür* (I, 8*a*), Tk *ǰiwür* (12*b*); khal. *žigùùr* «aile», *živêr* «nageoire» (Luvsandêndêv, 178); bour. *žêgùùr* (Čeremisov, 251); ord. *ɒžigūr* (emprunté à la langue lit.; Mostaert I, 195); kalm. *džiwr̥* «Flügel (der Vögel)» (Ramstedt, 114*a*), oïr. dial. *džiwür*, *džiwūr* (Kara, 137); mong. *ǰigür* «une aile (des oiseaux, des insectes, etc.)» (Kow. III, 2354*b*), *ǰiber* «nageoire» (Kow. III, 2336*a*); oïr. lit. *ǰiber* «aile» (Pozdneev, 264*b*). Cf. Vladimircov, *Sravniteljnaja grammatika*, p. 204. Le tchag. جِبِير *ǰibir* «aile» (Thúry, *op. cit.*, p. 44) est un emprunt au mongol.

ǰida جِدَه «lance» (161*a*) ~ IM جِيدَا *ǰida* (M 134), جِيدا (sic; KR 225), *ǰida* (P 439); MA جِده *ǰida* (P 205); Hs *ǰida* (Haenisch, 89), Hy *ǰida* (I, 9*b*), Yy *ǰida* (79*b*), Tk *ǰita* lire *ǰida* (16*b*), Ty *ǰida* (n° 137); mgr. *ɔ́zivā* (SM 86). Cf. tchag. جِيدا *ǰida* «lance courte; javeline» (PdC 302; ŠS 142); on a *čïda*, à lire probablement *ǰïda* : dans le vocabulaire sino-ouigour (I, 3*b*) et dans la *Légende d'Oghouz* ; cf. Bang-Rachmati, *Die Legende von Oghuz Qaghan*, p. 27, note 27.

ǰiqa جِقَا (sic) «collet d'un habit»[55] (158*b*). La graphie en écriture arabe paraît altérée: outre l'initiale *č* : *ǰ* aussi la première voyelle demeure incertaine. La leçon *ǰaqa* n'est donc pas impossible. ~ MA جقا *ǰaqa* (P 201); Hs *ǰaqa*

[55] Turc *yaqa* (osm. *yaka* «collar; bank, shore, edge», Hony², 391); pers. *girībān* «a collar, an opening or breast of a garment; (met.) the neck» (Steingass, 1086); ar. *az-zaīq* «collet de la chemise» (Belot, 304).

(H 84), Hy *ǰaqa* (I, 12*a*), Yy *ǰaqa* (76*b*); mog. Mr, M *ǰaγa* «collet; limite, bord», Zirni *ǰaγa* «collar; side, edge» (p. 108); dah. Ts *ɒža ǥ* (L); mgr. *ɒ́ziäǫa* «collet, bordure, ourlet» (SM 77), Tong *džaga* (Tod 119). Le haz. B *ǰāγa*, Dz *ǰaγa*, T *ǰaγɛ* est emprunté au mongol. Cf. mong. *ǰiqa*, *ǰaqa* ; Vladimircov, *Sravn. gramm.*, p. 404; Poppe, *Introduction*, pp. 136—137.

ǰiran جِيرَانْ «soixante» (141*b*) ~ AL a. جِيْران *ǰiran* (P 1274); IM جِيرَان *ǰiran* (M 168), چِيرَان (sic, KR 228), *ǰiran* (P 439); MA جيران *ǰiran* (P 206).

ǰorịa جُورْبَا (sic) «ambleur»[56] (159*a*) ~ AL p. جُورِيا *ǰoriya* (P 1273); Qaz. *yorqa* est corrigé, dans le ms de Paris, sur *ǰoriya*, cf. Pelliot, dans *BSOS* VI, 558; mog. R *ǰirō* ; mgr. *ɒ́zioro* (SM 91); dah. Ts *ɒ́zirō* (L); mong. *ǰiruγa*. Ma. *ǰoran* (à la rigueur *ǰorān*) est un emprunt fait au mongol. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 43.

ǰōlen جُولَانْ «mou» (160*a*) ~ MA جؤلان *ǰö'elen*, جولان *ǰōlen*, جوولان *ǰō'ölen* (P 209); Hs *ǰö'ölen* (H 93), Hy *ǰö'elen* (I, 27*b*); mog. Mr *ǰōlan*, M *ǰəùlą*, Zirni *ǰōlan* «soft, tender» (p. 109); dah. *ɒ́žęùlĕ* (L); mgr. *ɒ́ziōluon* (SM 90). Le tchag. زولان *zōlen* «doux, mou» (PdC 332, ŠS 176) remonte à la forme kalmouck.

ǰöyen جُيَانْ «froid» (145*b*) ~ AL a. جُان *ǰöen* (P 1271); IM جون *ǰōn* (M 133), جون (KR 208), *ǰōn* (P 439); Hs *ǰü'en* (H 94), Hy *ǰö'en* (I, 3*b*). Le nom *ǰöge* est souvent combiné avec un nom signifiant «chaleur; chaud»: inscr. de 1335: 16 *ǰöge qalaγun-u čaγ-tur* (Cleaves: *HJAS* XIII, 73, 113, note 79); Subhāṣitaratnanidhi *ǰögin dulaγan-ṭur mod uryuyu* (219*d*); *ǰögeyin dulaγan-ača törükü (Tsi-yao* II, 43*b*); khal. *zòòn dulaan* «влажный и теплый (о воздухе); humide et doux (en parlant de l'air)» (Luvsandêndêv, 202*b*). Cf. encore AL جوسبا *ǰōsebe* «war kalt» (P 1273); IM جُوسْبَا *ǰöwisbe* (M 133), جولبا (KR 195), *ǰōlebe*, id. (P 439); MA جوسكبه *ǰōskebe* «il a refroidi» (P 210), جووسكبه *ǰö'öskebe* (P 209); mgr. *ɒ́ziōɒi-* «se refroidir, devenir froid» (MS 89).

ǰuǰān جُوجَان «gros, épais» (154*b*) ~ IM جُوجَان *ǰuǰān* (M 133), جوجان (sic; KR 208), *ǰuǰān* (P 439); MA جوجان *ǰuǰān* et جوجاان *ǰuǰa'an* (P 210); en transcription chinoise: *ǰuǰa'an* (Hs, H 94; Hy I, 27*b* ; Yy 77*a*); mog. M *ǰuǰān*, Zirni *ǰuǰān* «thick, dense» (p. 109); dah. Ts *ɒžoɒžą̄* (L); mgr. *ɒ̣zuɒ̣zuān* (SM 73).

ǰula جُولَا «lampe, lanterne» (154*b*) ~ IM جُولا *ǰula* (M 133), جُلا KR 220), *ǰula* «lanterne» (P 439); MA جوله *ǰula* «flambeau» (P 210); Hy *ǰula* (I, 10*b*), Tk *ǰula* (17*b*); mgr. *ɒ́zülā* (SM 96).

ǰuryu'an جُرْغُوَان «six» (140*b*), جُرْغُوَانْ *ǰ. ǰawun* «six cents» (142*a*),[56a] *harbān* جُرغُوَانَ (sic) *ǰ.* «seize» (141*a*) ~ AL p. جِيرْغَانْ *ǰiryān*, a. جُرغان *ǰuryān* (P 1272); IM جُرغَان *ǰuryān* (M 168), جرعان (sic; KR 227), *ǰuryān* (P 439);

[56] Turc *yorγa* (osm. *yorga* «jog-trot», Hony², 404); pers. *rahwār* «a swift, ambling horse» (Steingass, 500); ar. *al-hamlāǰ* «monture au pas doux et rapide» (Belot, 905).

[56a] Les mots mongol et turc sont intervertis.

MA جرغان *ǰiryān* et جرغوان *ǰiryu'an* (P 206, 207); Hs *ǰirqo'an*, *ǰirwa'an* H 90, 91), Hy *ǰirwa'an* (I, 22*a*), Tk *ǰirwa'an* (31*b*), Ty *ǰirwān* (n° 415), Yy *ǰirwān* (68*b*); mog. Leech *ǰurgha* «seven (sic)», Mr *ǰuryā̆n* «six» (peu usité); mgr. *ƀźirǥōn* (SM 93); dah. Ts *ƀžirǥō* (L). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 43.

ǰüyün جِيُونْ dans *ǰ. qar* «main gauche» (149*b*). Cf. AL a. جَارْنْ *ǰewün* «links» (P 1271); IM جُون *ǰūn* (M 133), جُون (KR 208), *ǰūn* (P 439); MA جوان غار *ǰö'en γar* «main gauche» (P 209); RD جيونقار *ǰüyünqar* (Berezin III, 195); Hs *ǰewün* (H 86), Hy *ǰe'ün* (I, 15*b*), Tk *ǰe'ün* (37*b*). Le tchag. nous fournit cette fois encore ce terme militaire: جوانقار *ǰö'en qar* (MA: P 404), جوانغار *ǰöenγar* et جوان قول *ǰö'en qol* «aile gauche d'une armée» (PdC 289; ŠS 141). Dans le persan on a جوانغار *ǰuwānγār* «the left wing on an army» (Steingass, 376*b*) et جوانگار *ǰuwānγār* (Waṣṣāf, éd. Bombay, p. 674).

q

qa'an قَاانْ «empereur»[57] (152*b*) ~ Hs *qahan*, *qa'an* (H 54, 56), Hy *qahan* (I, 14*a*), Tk *qa'an* (3*a*), Ls *qaqan* (128*a*), Yy *qa'an* (69*b*), Ty *qān* (n° 35); en écriture 'phags-pa on a *qān* et *qa'an* (à leur propos voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* XIII, p. 236); RD قاآن *qa'an* (Berezin II, 68). Cf. encore: tchag. قاآن *qa'an* «roi des rois» (PdC 389; ŠS 211), pers. قاآن *qā'ān* «title first given to the Mogul Emperor Oktai and transmitted to his successors, in contradiction from other Mogul princes» (Steingass 945). Les formes à initiale *χ-* sont intéressantes, elles s'expliquent, du moins en partie, par un intermédiaire iranien (ou arabe): tchag. خاقان *χaqan* «roi des rois, titre donné par excellence aux souverains de la Chine» (PdC 212; ŠS 166), pers. خاقان *χāqān* «emperor of China or Chinese Tartary; an emperor, a king» (Steingass, 440); tchag. خان *χan* «titre donné au souverain ou même à un puissant émir» (PdC 312; ŠS 166); pers. خان *χān* «the title of the kings of Khata and Tartary; a prince, nobleman, lord; a Persian satrap; at present a title given to almost every officer and no longer of much value» (Steingass, 443). C'est cette dernière variante qui se rencontre aussi dans les lexiques mongols en écriture arabe: AL p. جان (sic) *χan* (P 1274); MA خان *χan* (P 384); mog. R *χān* «Khan», Mr, M *χā̆n* «titre de peu d'importance ajouté au nom de famille».

qabar قَبَرْ «nez» (149*a*) ~ AL p. قَبار et a. قَبارْ *qabar* (P 62); قَبَر *qabar* (M 141), قَبُر (sic; KR 213), *qabar* (P 444, rangé par erreur sous *qabur* «printemps»); MA قابار *qabar* (284); Hs *qabar* (H 54), Hy *qabar* (I, 13*a*), Tk *qabar* (34*b*), Yy *qabar* (78*a*), Ty *qabar* (n° 215); mog. R *qabar*, Leech *kabr*, Mr, M *qaba·r*, M *qaβa·r*, Zirni *qabar* (p. 122); mgr. *χawar*, golong, šrg. *χabar* (De Smedt—Mostaert, 165), Tong *ǩawa* (Tod 124); dah. Ts *χamă̆r* (L); mong. *qabar*, *qamar*. Le tchag. قمار *qamar* «nez» (PdC 420) est enregistré comme mot mongol.

[57] Turc *χān* ; pers. *pādišāh* ; ar. *as-sulṭān*.

qača قُچا (sic), dans *q. irebeči* «d'où venais-tu?»[58] (158*a*). J'ai maintenu cette leçon sans grande conviction, on attendrait ici plutôt *qanača*. Cf. toutefois Hs *qa'ača* (H 54); mog. R *qanāsa*, Mr, M *qanasa*. Voir *qana*.

qadār قَدَارْ «mors»[59] (160*a*) ~ AL p. قَدَارْ *qadār* (P 62); MA قدار *qadār* (P 286); Hs *qada'ar*, *qadār* (H 55), Hy *qada'ar* (I, 9*b*), Tk *qata'ar*, lire *qada'ar* (19*a*), Py *qaǰār* (25*b*), Ls *qada'ar* (142*b*), Yy *qadār* (79*a*); mog. R *qadār*, Mr, M *qadar* (sic); dah. Ts *χaᴅăl* (L); mgr. *ǧaᴅar*, sr.-yög. *kadyr* (SM 115), Tong *ǩata* (Tod 125); mong. *qaǰaγar*. Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* X, p. 245.

qaį قَايْ «je ne sais pas»[60] (157*a*). Le mot est rare, mais il est caractéristique du mongol médiéval. Cf. Hs *qai* «man weiss nicht, vielleicht» (H 57). Très probablement il faut y ajouter encore: ma. *qai* «bekräftigende Schlußpartikel: fürwahr, wahrlich» (Hauer, 567).

qaǰar, év. *qačar* قَچَرْ «terre» (147*b*), *keher qačar* «steppe»[61] (147*a*) ~ AL p. قجر *qaǰar* (P 62); IM قَجَر *qaǰar* (M 141), قجر (KR 216, 217), *qaǰar* (P 444); MA اجار *qaǰar* (P 288); Hs *qaǰar* (H 57), Hy *qaǰar* (I, 1*a*), Yy *ġaǰar* (67*a*), Py *qaǰar* (17*a*), Ls *qaǰar* (126*b*), Ty *qaǰir* (n° 15); 'phags-pa *qaǰar ;* mog. R *γaǰar*, M, Z *γaǰar*, Mr *γažar* Leech *ghajar*, *kajar*, Zirni, Kundur *γažar* «earth» (p. 105); mgr. *ǧaźiär* (SM 117), Tong *ǧaᴅža* (Tod 116). Cf. tchag. قچرچی *qačarčï* «indicateur, guide» غزرجی *γazarči* «guide», غجرجی *γaǰarči*, id. (PdC 417, 438); ce sont des emprunts faits au mongol. La forme *γazarči* est intéressante, car elle dénonce une caractéristique oïrate, à la rigueur kalmouck (*z* en face d'un *ǰ* primitif).

qaqaį قَاقَايْ «(année du) porc» (143*b*) ~ AL a. قَقَايْ *qaqaį* (P 63), a. غَاقَايْ *γaqaį* (P 61); MA غاقای *γaqaį* (P 175); Qaz. قاقا *qaqā* (Po 198), ناقا (sic) *qaqa* (Pe 560; lire *qaqā) ;* EČ قاقا *qaqa* (Pe 282; lire *qaqā) ;* RD ناقا *qaqā* (Berezin III, 163); Hs *qaqai* (H 56), Hy *qaqai* (I, 5*b*); mog. R *γōqɛi*, Mr *γɔ̃qɔ̀i*.

qaqča قَاقْچَه «seul» (153*a*) ~ MA غاقجه *γaqča* (P 175); cf. IM قَقْچَار *qaqčār* (M 143), قَقجَر (sic; KR 207), *qaqčar* (P 444: *qaqčār*). Hs *qaqča* (H 56), Hy *qaqča* (I, 22*b*); dah. Ts *ǧašγā* (L).

qāl قَالْ «feu» (146*a*), *q. tüle* «allume le feu»[62] (146*b*) ~ AL p. قَال *qāl* (P 61); قال *qāl* (M 141), قَل (KR 220), *qal* (P 444); MA قال *qāl* (P 221), غال *γāl* (P 174); Hs *qal* (H 57), Hy *qal* (I, 11*b*), Yy *ġal* (74*a*); mog. R *γōl*, Leech *ghàr*, Mr *γɔ̃l*, M *γɔ̃l*, *γal*, Zirni *γāl* (p. 105); mgr. *ǧar* (SM 118), Tong *ǩan* (Tod 125).

[58] Turc *qandan gäldüŋ ;* pers. *az kujā āmadī ;* ar. *min ain ǰīta [= ǰi'ta].*

[59] Turc *oyan*, «a bridle with its bit, reins and accessories. (Provincial.)» (Redhouse, 273), hist. *oyan*, *uyan* «gem, dizgin, yular» TTS I, 733; II, 940; III, 721. Pers. *ligām* «a bridle; a bit» (Steingass, 1128); ar. *liǰām* «bride; mors, frein» (Belot, 722).

[60] Turc *bilmäzäm* «je ne sais pas»; pers. *namīdānam*, id.; ar. *lā 'aʿrif*, id.

[61] Turc *yazï yir ;* pers. *zamīn-i hāmūn ;* ar. *aṣ-ṣaḥrā (= aṣ-ṣahra').*

[62] L'expression mongole reproduit exactement le turc *ot yaq* «allume le feu» et l'arabe *auqidi-n-nār*. Pour le persan nous avons *ātaš kun* «fais du feu».

qalaun قَلَاوُنْ «chaud» (145*b*) ~ AL p. قالون *qalūn* «chaleur» (P 62), a. قلاوُن *qalaun* «chaud» (P 63); IM قلاوُون *qalawun* (M 144), قلاوون (KR 208, 196), *qalawun* (P 444: *qala'ūn)* ; MA قلاوون *qalawun* (P 288: *qala'ūn)* ; Hs *qala'un* «chaud, chaleur» (H 57), Hy *qala'un* (I, 3*b*), Yy *qalu'un* (69*a*); mog. R *qalūn, qalöün,* Mr *qalā̆n,* M *qalɔu, qalū̆* ; mgr. *χalòη* (SM 152), Tong *kalun* (Tod 124). Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* X, 246.

qalγan قُلغَانْ (sic) «bouclier»[63] (161*a*) ~ AL p. قَلْقَنْ *qalqan* (P 444); IM قُلغَان (sic) *qalγan* (M 144), قلقن (KR 225), *qalqan* (P 444); MA قلقان *qalqan* (P 290); Hs *qalqa* (H 58), Hy *qalqa* (I, 9*b*), Ty *qalqan* (n° 141); mog. M *qalqā̆n kina* «protéger, parer (contre qn. ou qch.)»; mong. *qalq-a, qalqa.* Pour les formes turques, voir tchag. قالقان *qalqan* «bouclier» (PdC 408; ŠS 222; MA 282); krm., tat. Kaz., osm., kar. L, T *qalqan* (Radl. II, 251); etc.

qalu̯un قَلْبُون (sic) «(cheval) aubère» (159*b*) ~ MA قالون *qalūn morin,* id. (P 290). Le tchag. *qalun (at)* est un emprunt au mongol (MA: P 290). Cf. MA قالوون *qaliwun* «castor» (P 289: *qali'ūn).* Hs *qali'un* «braunes Pferd mit schwarzer Mähne und Schwanz» (H 59); ma. *qailu, qailun* «braunes Pferd mit schwarzer Mähne und schwarzem Schweif», *χailun* «Fischotter» (Hauer, 568). Cf. Sanžeev, *Paralleli,* p. 675; Poppe, *Introduction,* p. 66; Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* X, p. 235.

qalǰa قَلْجَه (sic) «bouffon, facétieux»[64] (153*a*) ~ AL a. قلجو *qalǰū* «wahnsinnig» (P 63); mong. *yalǰaγu* «furieux, possédé de démon» (Kow. II, 998*a*); ord. *ɢalɒžū̆* «fou, enragé» (Mostaert I, 288*a*); kalm. *galzū,* id. (Ramstedt, 142*b*); khal. *galzuu,* id. (Luvsandêndêv, 109*b*); bour. *galzuu,* id. (Čeremisov, 157); mgr. *ɢarɒźiū̆* «enragé, fou, insensé» (SM 119). Pour le sens «bouffon», voir tchag. قلجاو *qalǰau* «facétieux» (PdC 419; ŠS 229). Dans les textes tchaghataï il s'agit, cette fois encore, d'un mot franchement mongol et non pas d'un emprunt: «*kaldjav* veut dire, en mongol, qui fait des plaisanteries» (PdC, *loc. laud.).*

qana قَانَه «où?» (156*b*), *q. beį* «où est-il?» (156*b*), *q. odamči* «où vas-tu?» (157*a*) ~ AL a. قَانَهْ *qāna* (P 62); IM قَنَا *qana* (M 144), قبا (sic; KR 206), *qa na* (P 444: *qanā* ou *qamā[* ; mog. R *qana,* Leech *kana,* Mr, M *qana,* Zirni *qa na* «where» (p. 123); Hs *qa'a* «wo, wohin?» (H 54), Hy *qa'a* «où?» (II A 6*a*). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.,* p. 278.

qančin قَانْچِين «manche (d'habit)» (158*b*) ~ IM قَنجُو *qančᵘ* (M 144), قنجو (KR 222), *qančᵘ* (P 444); MA قانجون *qančun* (P 291); Hs *qančᵘ, qančun* (H 59), Yy *qančᵘ* (76*b*); mog. R *qamči, qamčᵘ,* Mr, M *qamči* ; mgr. *χanɒźi* (SM 156); mong. *qamčᵘ, qančᵘ.*

[63] Turc *qalqan* ; pers. *sipar* ; ar. *al-ǰunnat.*

[64] Turc *layǰï* (cf. osm. *lay* «fun, joke» < pers. *lāγ* «a jest, a burlesque», Steingass, 1112); pers. *masẖara* «a buffoon, fool, jester, droll, wag, facetious fellow» (Steingass, 1236); ar. *al-hāzilu (hazil)* «plaisant, badin, bouffon» (Belot, 895).

qaplan قَپْلَانْ «panthère»[65] (159*b*). La forme *qaplan* est turque d'origine; en mongol, il faut s'attendre évidemment à un *qablan*. ~ AL p. قَبلانْ *qablan* (P 62); MA قابلان *qablan* (P 285); Qaz. قبلان *qablan* (P 207; Pe 566); Hs *qablan* (H 54); mog. Mr, M *qablăn*, Zirni *qablan*, lire *qablān* «panther» (p. 122). Pour le turc *qaplan*, voir Radl. II, 423, PdC 392, etc.

qar قَارْ «main» (149*a*), *q. sunaya* «tends le bras!» (149*b*), *bara'un qar* «main droite» (149*b*), *ǰüyün q.* «main gauche» (149*b*) ~ AL p. قَار *qar* «Nagel» (P 61), a. قَارْ *qar* «Arm» (ibid.); IM قَار *qar* (M 140), قار (KR 214), *qar* (P 444); MA غار *γar* (P 175), قار *qar* (P 291); Hs *qar* (H 60), Hy *qar* (I, 23*b*), Yy *ġar* (78*a*), Ty *γar* (n° 227); mog. R *qar*, *γar*, Leech *ghar*, Mr, M *γar*, *ɣar*, Zirni *γar* «hand» (p. 104); mgr. *ɣar* (SM 118), Tong *ɣa* (Tod 124).

qaraqčin قَرَاقچِينْ «noir» (145*a*) ~ Hs *qaraqči* (H 60). Dans le moyen mongol, le signe *-n* a encore la valeur du pluriel; par ailleurs, mong. *qaraγčin* garde le souvenir d'une ancienne forme féminine. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 240.

qarbuči قَرْبُوجِي (sic) «archer, tireur de flèches»[66] (160*b*) ~ MA قاربوقچي *qarbuqči* «tireur; arme» (P 293, 313); mog. Mr *qarbuγči* «fusil», M *qarbuχči*, id.

qari قَرِي, dans *niken q.* «une aune» (142*b*) ~ IM قرى (KR 213), *qari* (P 444) «main, bras»; mgr. Zirni *qari* «fore-arm» (p. 124). C'est un emprunt fait au turc, cf. tchag. قارى *qari* «espace depuis le haut de l'épaule jusqu'au bout des doigts» (PdC 402); bar., tél., alt., léb., ouig., tchag., com. *qarï* «1. der Arm; 2. der Oberarm; 3. die Elle» (Radl. II, 167); etc.

qasūn قَاسُونْ, dans *q. usun* «eau amère» (146*a*) ~ IM قَاسُون et قسُون *qasūn* (M 141, 143), قِسون et قاسُون (KR 209, 212), *qasï'un* «aigre, sûr», *qasūn* «aigre» (P 444); MA غاشون *γašūn usun* (P 179); Hs *qaši'un* (H 62) Hy *qaši'un* (II A 11*a*), Yy *ġaši'un* (75*b*); mog. R *γašūn*, *qašūn*, *qošūn*, Mr *qă̄šu·n* «opium», M *qă̄šu* «thé; amer», Zirni *qašūn* «bitter, pungent» (p. 124); mgr. *ɣaṣɐn* (SM 121), Tong *ɣ̌išun* (Tod 126); dah. Ts *ɣasō·* «amer» (L). Tchag. غاشون *γašun* (à la rigueur *γašūn)* «amer» (PdC 384; ŠS 208) est un emprunt fait au mongol.

qašūn قَاشُون «amer» (154*b*). Cf. le précédent.

qatuqtaï قاتُقْوَيْ (sic) «femme mariée, dame» (152*a*) ~ mong. *qatuγtai* «épouse, femme» (Kow. II, 783*a*). C'est un dérivé tiré de *qatu-n*, id.; cf. Vladimircov, dans *Dokl. Ross. Akad. Nauk* 1925, pp. 31—41; Poppe, dans *Keleti Szemle* XX, pp. 115—166. Pour *qatun*, voir: AL قَاتُون *qatun* (P 61); IM قَاتُون *qatun* (M 140), قاتون (KR 209), *qatun* (P 444); MA خاتون *χatun* (P 384); Hs *qatu*, *qatun*, *qadun* (H 63, 56), Hy *qatut*, pl. (II B 18*a*); mog. R *χot*, *χotun* «Weib», Mr *χă̄tun* «femme», M *χă̄tu*, Zirni *χatut* «women» (p. 106); haz. B, Dj, Dz, T *χă̄tu* «femme; femme mariée, épouse».

[65] A la colonne des mots mongols, renvoi au mot turc. Le turco-mongol *qaplan* répond au pers. *palank (palang)*, ar. *an-nimru*.

[66] Turc *oq atïǰï* «tireur de flèche»; pers. *tīr andāz ;* ar. *ar-ramī [= ar-rāmin]* «qui jette des projectiles; archer» (Belot, 272).

qaų̆čin قاوْچين «vieux, ancien» (153*b*) ~ IM قوچين *qaų̆čin* (M 144), قوجن (KR 208), *qūčin* (P 446), قوُچين *qaų̆čin* (d'après un ms de la Bibl. Nat. de Paris, cf. Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, 259, note); MA قوجين *qūčin* (P 313); Hs *qa'učin* (H 63), Hy *qa'učin* (I, 27*a*); dah. Ts *χaǫ̆tš'i̯* (L); mgr. *χū̲ǰ́in* (SM 175).

qočar قُوجَرْ, dans *bü q.* «ne reste pas en arrière, ne sois pas en retard!» (161*b*). Cf. MA قوجاربه *qočarba* «отстал» (P 299); Hs *qočor-* «zurückbleiben, sich verspäten» (H 64); mog. R *qočaruna*, Leech *kocharpa*, Mr, M *qočaru·na*.

qoduγa قُودُوغَه «pot; poterie, broc; cruche»[67] (154*b*) ~ IM قُطغا *qotγa* «кувшин; cruche, broc, pot» (M 143), قُطغا (KR 220), *qotγa* (P 446: *qutaγa)* ; MA قودوغه *qoduγa* «черпак, кувшин; puisoir; pot, cruche» (P 184, 369: *quduγa)*, مودوغا *qoduγa*, id. (P 312: *quduγa)*. Le même *qoduγa*, id., revient encore, dans le MA, parmi les mots turcs et soi-disant turcs qui sont dépourvus d'une traduction mongole (cf. P 407: *quduγa)*. Par ailleurs, ce mot paraît assez rare. Toutefois nous avons en mong. lit. *qotuγa* «pot, poterie» (Kow. II, 1917*a* : *qotoγo)*, la leçon en *t* adoptée par Kowalewski n'est guère garantie par d'autres recoupements; Lessing, *Mongolian-English dictionary*, p. 972, avec sa leçon *qotuγu* n'a fait que copier Kow. Pour les dialectes actuels je ne connais que khal. *chotgo* «глиняная посуда; poterie» (Luvsandêndêv, 543*b*).

qoha قُوَما (sic), corr. en قوهَا «beau, belle»[68] (156*b*) ~ IM قُوَا *qova* (M 144), قُها (KR 208), *qoha* (P 445: *qohā)* ; MA غوه *γoa* et غووه *γowa* (P 179); Hs *qo'a* (H 64).

qoqama قُوْقَمَه (sic) «sec, sèche»[69] (146*b*). Le mot est probablement à corriger en *qoqima*. Cf. Hs *qokimai* «ausgetrocknet» (H 65); mong. *qokimai* «sec, désséché» (Kow. II, 949*a*).

qola قُولَا «lointain, éloigné; loin» (147*b*) ~ AL p. قُولَا *qola* (P 65); IM قُولَا *qola* (M 145), قُولا (KR 211), *qola* (P 445); MA قوله *qola* (P 300); Hs *qola* (H 65), Hy *qola* (orthographié *ḳola*, I, 26*b*), Yy *qolo* (68*a*); mog. R *qolō*, Mr, M *qolā*, Zirni *qolā* «far» (p. 127); mgr. *χulo* (SM 180).

qōlai̯ قُولايْ «gorge» (149*a*) ~ AL p. قُولا *qōlā* (P 64), a. قولاى *qolai̯* (P 65); IM قُول *qōl* (M 145), قول (KR 213), *qōl* (P 445); MA قولاى *qōlai̯* (P 306); Hs *qo'olai* (H 66), Hy *qo'olai* (I, 23*b*); mog. R *qōlɛi*, Mr, M *qōlɛi*, Zirni Kundur *qolai* (sic) «throat» (p. 127); mgr. *χōlo* (SM 170); dah. Ts *χ̄ōl* (L).

qolumta قُولُمتَا (sic) «fourneau de cuisine»[70] (146*b*) ~ MA غولومتان

[67] Turc *dästi* (osm. *testi* «pitcher; jug», Hony², 362; *desti*, vulg. *testi* «a pitcher or jug of earthen ware», Redhouse, 903 < pers. *dastī* «any vessel which may be lifted by the hand; en earthen bottle; pot, cruise, drinking-cup with two handles; a large open vessel for washing clothes or dressing skins», Steingass, 525; pers. *sabuy [= sabū]* «a cup, ewer, jar, glass, pitcher, pot», Steingass, 650; ar. *al-ǰarrat* «cruche, jarre» (Belot, 77).

[68] Turc *güzäl* ; pers. *ḫūb* ; ar. *ḥasan*.

[69] Turc *qurï* ; pers. *ḫušk* ; ar. *al-yābis*.

[70] Turc *oǰaq* (cf. supra, p. 7, note 16); pers. *ātaš-dān* ; ar. *al-kānūn*.

yolumtan (P 179); Hs *qolumta* «Feuerbecken, Herd» (H 65). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 29.

qonin قُونِين «mouton» (162*b*), قُونِينْ «(année du) mouton» (143*b*) ~ AL p. قُنِيمْ *qoni* (P 64); IM قُونِين *qonin* (M 145), قوين et قُونِى (KR 223), *qoni* (P 445); MA قونين *qonin* (P 302); RD قونين (Berezin III, 159); Hs *qoni*, *qonin* (H 66), Hy *qonin* (I, 5*b*), Yy *qoni* (72*b*); Ty *quni* (n° 354); mog. R *qonin*, Mr, M *qoni·n*, M *qoni·*, Kundur *qonin* «herd, flock» (p. 149); mgr. *χoni* (SM 171), Tong *ǧoni* (Tod 116).

qorči قُورچِى «porteur de carquois»[71] (152*b*) ~ Hs *qorči*, *qorčin* pl. «Köcherträger, Bogenträger» (H 67); Korye să *qurči*, *qurǰi*, *qorči* (Pelliot, dans *Journ. As.* 1930 II, 261); RD قورجى *qorči* (Berezin III, 204). Remontent au mongol: osm. (de notre lexique) *qorči*, osm. *qurǰu*, *qorǰu* «a man in armor; especially a cuirassier of the guard of the Shah of Persia» (Redhouse, 1483*a*); pers. *qūrčī* «the keeper of the armoury; a horse guard, a cuirassier» (Steingass, 994*a*), pers. *qūrčī* «Leibwächter», cf. Hinz, *Die Resalä-ye falakiyyä*, pp. 24b, 25b, 26a.

qoryaį قُورْغَايْ «ver, insecte» (155*a*) ~ AL a. قُرْقاى *qorqaį* (P 63); IM قَارِغَاى (sic) *qoryaį* (M 140: *qariyaį*), قرغى (KR 224), *qoroyaį* (P 445: *qoruyaį*) ; MA قوراغاى *qorayaį* (P 302); Hy *qoroqai* (I, 6*b*); mgr. *χorǧuī* (SM 173); mong. *qoruqai*.

qoryan قُرغَانْ «fort, fortification» (153*b*) ~ IM قُرغَان *qoryan* (M 142), قُرغان *qoryan* (KR 217), *qoryan* (P 445); MA قرغانو بالغاسون *qoryanu balyasun* «mur de la fortification» (P 302); Hs *qorqa*, *qorqan* «Verhau» (H 67); mong. *qorya* «château, castel, fort, forteresse» (Kow. II, 968). Pour les formes turques, voir tchag. قورقان *qorqan* (MA, *loc. laud.*), قورغان *qoryan* «château fort; la partie d'une ville entourée d'une enceinte» (PdC 427; ŠS 234); kirg. (= kaz.), tar., tchag., tourki, turc de l'Orkh. *qoryan* «die Befestigung, Festung, Burg, eine befestigte Stadt» (Radl. II, 570), tar., osm. *quryan* (Radl. II, 940).

qorin قُورِينْ «vingt» (141*b*) ~ AL p. قُورِنْ *qorin*, a. قُورِين *qorin* (P 64); IM قُورِين *qorin* (M 168), قورين (KR 228), *qorin* (P 445); Hs *qorin* (H 67), Hy *qorin* (I, 23*a*), Ty *qur* (n° 420); mog. M *qori·* «monnaie: pièce de 20 kran».

qormaį قُورْمَاى «bordure, liséré» (158*b*) ~ IM قُرْمَاه (sic) *qormaį* (M 143), ترماه (sic, KR 222), *qormaį* (P 445); MA قورمى *qormaį* (P 303); Hs *qormai* (H 67), Hy *qormai* (I, 11*b*), Tk *qormai* (20*b*); dah. Ts. *χǫarm* (L), H *χoram* (P 98); mgr. *χormē* «jupe plissée» (SM 173).

qoyar قُويَرْ «deux» (140*b*), *q. altat* «deux pièces d'or» (142*b*), *q. ǰawun* «deux cents» (142*a*), *harbān q.* «douze» (141*a*) ~ AL a., p. قُيَار *qoyar*, a. قوير *qoyar* (P 65); IM قويرَ *qoyar* (M 168), قويرَ (KR 227), *qoyar* (P 445); Hs *qoyar* (H 68), Hy *qoyar* (I, 21*b*), Tk *qoyar* (31*b*), Ty *qoyor* (n° 411); mog. R *qojōr*, Mr, M *qôjjā̆r*, M *qəjā̆·r*, Leech *koyàr*, Zirni, Kundur *qəyār* (p. 126).

[71] A la place du mot mongol, renvoi au mot turc.

quča قُچَا «bélier»[72] (162*b*) ~ IM قَچا (sic, KR 223), *quča* «ягненок; agneau» (P 307); MA قوجه *quča* (P 307); Hy *quča* (I, 6*b*), Yy *quča* (72*b*), Tk *quča* (13*b*), Ls *quča* (137*a*); mgr. *χuźiä* (SM 174); mog. Mr, M *qoč* est un emprunt au tadjik qui, à son tour, est emprunté au turc. Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* X, p. 247.

qučin قُوچِينْ «trente» (141*b*) ~ AL a. غُوجِينْ *qučin* (P 61), p. قُوحِنْ *qučin* (P 64); IM قُوحِين *qučin* (M 168), قوجين (KR 228), *qučin* (P 445); MA غوجين *qučin* (P 179); Hs *qučin* (H 70), Hy *qučin* (I, 22*a*), Tk *qučin* (32*a*), Ty *γuǰin* (n° 421).

qudaldamu či قَدالدَامُو چِي (sic) «tu vends» (162*b*) ~ AL a. *qudalduba* قدلدبا (P 62); IM قُودَالبَا *qudalba* (M 144); MA قودالدوبه *qudalduba* (P 308); Hs *qudaldu-* (H 70), Hy *qudaldu* (I, 20*b*), Tk *qudaldu* (28*b*), Ls *qudaldu* (131*b*). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 108.

qudalduči قُدَالدُوچِي «marchand» (152*b*) ~ MA قودلدوقچی *qudalduqči*, id. (P 308); mgr. *dārdintš'i* «commerçant» (SM 44); mong. *qudalduči, qudalduγči* «marchand» (Kow. III, 915*b*, 916*a*).

ququl قُوقُلْ, dans *ǰāl q.* «casse du bois mort!»[73] (146*b*) ~ Hs *ququl-* «in Stücke brechen» (H 71); mog. R *ququluna* «beugt abwärts, biegt ab», Mr, M *quqlu·na* «casser, briser; vaincre», Zirni *ququl* «break» (p. 129); mong. *quγul-, quγula-* «rompre, casser, briser» (Kow. II, 885*a*).

qulγuna قُولغُنَه «souris» (155*a*), «(année de la) souris» (143*a*) ~ AL p. قُلقُنَا *qulquna*, a. قُلْقُتَا (sic) *qulquna* (P 64); IM قُلْغَنَا *qulγana* (M 144), قلغنا (sic, KR 224), *qulγana* (P 445: *qulγuna) ;* MA قولغونه *qulγuna* (P 309); RD قولقنه *qulqana* (Berezin III, 165); Qaz. ثلقونا (sic) *qulquna* (Pe 563: *qul^{u}-quna) ;* Hs *quluqana* (H 71); Hy *quluqana* (I, 6*a*); mgr. *χanaġla*, šera-yög. *hunaglag* (SM 155).

qulir قُولِرْ «farine» (154*a*) ~ AL p. غُلِيرْ *γulir* (P 61); IM قُلِير *qulir* (M 144), قُلير (KR 218), *qulir* (P 445); MA غولير *γulir* (P 179); mog. R *γulur*, Mr *γuril*, M *γulur*, Leech *ghurul*, Zirni *γurul*, Kundur *γulur* (p. 106); mgr. *ġurir* (SM 127), Tong *ķuruŋ* (Tod 126); dah. Ts *ġollĭ* (L); mong. *γulir, γuril*. Sont empruntés au mongol: tadj. H *γulur ;* haz. Dz *γulur*. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 158.

qulusun قُولُوسُونْ «roseau, canne» (148*a*) ~ IM قَلسُون (sic) *qulusun* (M 144), قَلسُون (sic; KR 219), *qulusun* (P 445); MA قولوسون *qulusun* (P 309); Hy *ġulusun* (I, 3*b*), Yy *qulusu* (74*a*), Ty *qulusun* (n° 387), Tk *ķulusu* (9*b*); mgr. *χuluʋzę* «bambou, roseau, jonc» (SM 182).

qumaq قُمَاقْ «sable» (147*a*) ~ MA قُماقی *qumaqi* (P 309); Hy *qumaki* (I, 2*a*), Tk *qumaki* (6*b*), Yy *ķumaki* (67*a*), Ls *qumaki* (126*b*); mgr. *χumoġ* (SM 182); mog. *qumaγ, qumaki*.

[72] Turc *qoč* (l'orthographe قُوخْ est un *lapsus* pour قُوچْ. Dans la colonne persane, le mot manque. En arabe on a *al-kabš* «bélier (bête)» (Belot, 678).

[73] Turc *odun yar* «fends du bois !».

qur قُورْ, dans *q. a*^{w}*wǰw* «ramasse !»[74] (146*b*). Cf. MA قوريبه *quriba* «собрался» (P 312); IM قورجى (KR 229), *qurči* «собрание; réunion» (P 445). Pratiquement, il s'agit dans les trois cas du même thème sur lequel le verbe bien connu *quriya-* est formé; à propos de ce dernier, voir Poppe, *Introduction*, p. 65.

qura قُرَا «pluie» (145*b*) ~ AL p. قُرَا *qura* (P 62); IM قُرَا *qura* (M 142), قُرا (KR 216), *qura* (P 445); MA قرا *qura* (P 310); Hs *qura* (H 72), Hy *qura* (I, 1*b*), Yy *qura* (66*a*); mgr. *χurā* (SM 184), dah. Ts *χo̯ar* (L).

qurbān قُرْبَانْ «trois» (140*b*), *q. ǰawun* «trois cents» (142*a*), *harbān q.* «treize» (141*a*) ~ AL p. غربَان *γurban* (P 61), a. قُوربان *qurban* (P 64); IM قُربان *qurban* (M 168), قُوبان (sic; KR 227), *qurban* (P 445); MA قربان *qurban* (P 310), غربان *γurban* (P 179); Hs *qurban* (H 72), Hy *qurban* (21*b*), Ty *γurban* (n° 412); mog. *γurbōn*, Leech *ghorban*, Mr, M *γurban*, M *γurbə̄ni*, Zirni *γurbān* (p. 105); mgr. *g̣urān* (SM 126).

qurdun قُورْدُونْ «(cheval) rapide, coureur»[75] (159*a*) ~ AL p. قُرْدون *qurdun* «Läufer», p. قُرْدو *qurdu* «vite» (P 63); IM قُردُو *qurdu* «vitesse» (M 142), قوردن (KR 210, 211), *qurdun* (P 445); MA قوردون *qurdun* (P 311); Qaz. قوردونه (sic) *qurdun* «cheval de course» (Pe 558; *qurduna* est une erreur qui ne doit pas être retenue); Hs *qurdun*, *ġurdun* (H 72); mog. R *qurdun*, M *qurdu̯* ; mgr. *g̣urdun* (SM 127).

quriqan قوريقَان «brebis» (162*b*) ~ AL p. قُرْيغان *quriγan* (P 63); MA قولاغان (sic) *quraγan* (P 309); Hs *quriqa(n)* (H 72), Hy *quriqan* (I, 6*a*), Yy *quryan* (72*b*), Ls *quriqan* (137*a*), Ty *qurqan* (n° 355); mog. R *quryana* (sic), Mr *yuryə̄n*, *quryə̄n*, M *quryə̄n*, M *quryə̄̆*, Zirni *quryan*, lire *quryān* «lamb, kid» (p. 129); mgr. *χorg̣a* (SM 172), Tong *k̦ugan* (Tod 126); mong. *quriγan*, *quraγan*. Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* X, p. 239.

quru'un قُرُؤُونْ «doigt» (149*b*) ~ AL a. قُرونْ et قرون *qurūn* (P 63); IM قُرغُن *quryun* (M 142), قُرغَن (KR 213), *quryun* (P 445: *quryan)* ; en transcription chinoise *quru'un* (Hs, H 73; Hy I, 23*b* ; Tk, 35*a*); mog. R *qurūn*, Mr, M *qurū·n*, M *qurū̆·*, Zirni *qurūn* (p. 129); mgr. *χuri* (SM 185), Tong *g̣urun* (Tod 117). Cf. Vladimircov, *Sravn. gramm.*, p. 235.

k

kebtūl گبْتُولْ «garde (de nuit)»[76] (153*a*) ~ Hs *kebde'ül*, *kebte'ül* «die Nachtwachen» (H 96), RD كبتاول *kebteül* (Berezin III, 204); c'est un dérivé

[74] Turc *ǰäm äilä ;* pers. *gird kun ;* ar. *iǰmaʿ*.

[75] Ce mot se trouve parmi les noms de cheval. Turc *yügräk* (osm. *yügrük* «fast-going, fleet», Redhouse, 2217); pers. *dawānda ;* id.; ar. *al-ʿadā'* «coureur» (Belot, 480).

[76] Turc *bäkči* (osm. *bekçi* «watchman, esp. nightwatchman; sentry; forest guard», Hony[2] 36; *bekǰi* «a watchman, especially a night-watchman; a sentry; a guard; a man on the outlook; especially one to give warning of fires», Redhouse, 376); pers. *pāsubān*

tiré du verbe *kebte-* «être couché»: AL كبتاولا *kebteülbe* «liess sich hinlegen» (P 66), MA كبتاوولبه *kebtewülbe* (P 213: *kebte'ülbe)*. Cf. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVIII, pp. 30—31.

kėdūle گيدولَه «combien (ensemble)?»[77] (156*b*) ~ mong. *kedügüle* «combien sont-ils? par combien? au nombre de combien?» (Kow. III, 2468*a*); kalm. *kedūlŋ* «wieviele (zusammen)» (Ramstedt, 222*b*); ord. *kᶜeɒūl* «combien (ensemble)? quelques-uns (ensemble)» (Mostaert II, 409*b*); khal. *chêdùùl* (Luvsandêndêv, 584*a*); mgr. *k'iɒila* «en quel nombre?» (SM 201). Cf. encore IM كدونه *kedüne* (M 146), گيدونا (KR 207), *kėdūne* «сколько, засколько; combien, à combien» (P 440: *keįdüne)* ; AL a. كدُون *kedün* «combien» (P 66); IM كيدُن *kėdün* (M 149: *kidün, kädün)*, كيدُون (KR 207), *kėdün* (P 439); MA كدون *kedün* (P 213); Hs *kedüi, kedün* pl. «wie viele» (H 96), Hy *kedün* (I, 22*b*); mog. R *kedū*, Leech *kedù*, Mr *keddù*, M *kedū, kedù*, Zirni *kedū* (p. 111).

keher گهر, dans *k. qaǰar* «steppe» (147*a*) ~ AL a. كهارين *keherīn* (gén.), كيهاريكي *keheriki* (P 68); IM كِ يِر *kėhėr* (M 149), كيهير (KR 217), *kėhėr* (P 439: *keh[ē]r)* ; MA كير *kēr* (P 218); RD كهر *keher* (Berezin II, 186), كهره *kehere* (Berezin II, 168); Hs *ke'er* (H 97), Hy *ke'er* (I, 2*b*), Tk *ke'er* (6*b*), Ls *ke'er* (127*a*), Ty *keher* (n° 33); mong. *kegere*. Sur les formes *ke'er (keher)* et *ke'ere (kehere)*, voir Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, p. 278.

kehli گهلي «ventre» (150*b*) ~ AL a. كالِي *kēli* (P 66), p. گِلي *kēli* (P 69: *keįli)* ; IM گيهلي *kehili* (M 149), كهل (KR 213), *kehli* (P 439: *keh[ē]l[i])* ;. MA كلى *kēli* (P 218); Hs *ke'eli* (H 96), Hy *ke'eli* (I, 24*a*), Tk *ke'eli* (35*b*); mgr. *k'ēlie*, šrg. *keli* (SM 198), Tong *kieli* (Tod 123); mong. *kegeli, kebeli*. Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* X, 246.

keį گِ «vent» (146*b*) ~ IM گِي *keį* (M 149), كِ (KR 216), *keį* (P 439); MA كي *keį* (P 213); Hs *kei* (H 97), Hy *kei* (I, 1*b*), Tk *kei* (1*a*), Yy *keyyi* (66*a*), Ls *keyyi* (125*b*), Ty *kei* (n° 8); mog. R *kei*, Mr, M *kei* Mr *kɛi*, Zirni *kei* «wind, air» (p. 112).

kekül گكُل «boucle de cheveux, touffe de cheveux pendant sur le front»[78] (148*a*) ~ Hs *kegül* «Haarschopf» (H 97; la forme *keguli* enregistrée ici-même n'est pas à retenir); Korye sǎ 怯仇兒 *k'ie-k'ieou-eul*, lire *kekül* «tresse de cheveux»

[= pāsbān, pāswān] «a sentinel, guard, watchman; a shepherd» (Steingass, 231); ar *al-ḥāris* «gardien, garde» (Belot 111).

[77] Turc *qač* (osm. *kaç* «how many?; how much?» Hony², 174; «1. how many?; 2. how many soever», Redhouse, 1408); pers. *čand* «how much? how many? how long to what length? wither? so many; several, some, a few soundry; any indefinite quality» (Steingass, 400); ar. *kam* «combien, dans le sens de beaucoup; combien?» (Belot, 706).

[78] Turc *bürčäk ;* cf. osm. *bürčäk* «a curl of hair», Redhouse, 394; *pürçek* «curl», Hony², 292; hist. *bürçek bürçük, pürçek* «saç kâkül» TTS I, 133, «alından ve şakaktan sarkan saç, kâkül» TTS III, 579. Pers. *mūyi pīšānī* «cheveux tombant sur le front». Ar. *an-nāṣīya* «toupet, cheveux pendants sur le front» (Belot, 834).

(kägül, restitution de Pelliot, dans *Journ. As.* 1930 II, p. 258, est inadmissible*);* RD كاكل *kēkül* (Berezin II, 158; III, 89); mog. R *qoqul* «Haarbüschel auf dem Hinterkopfe», Mr, M *kā̆kul* «tresse de cheveux, boucle de cheveux, coiffure». Pers. كاكل *kākul* «a lock of hair, of boy, men, or horses; a forelock» (Steingass, 1007*b*), est un emprunt au mongol. Sont inséparables des précédents: mong. *kükül* «1. cheveux longs; 2. ornements pour la chevelure; 3. le toupet (du cheval); une crête» (Kow. III, 2632*a*); ord. *gû^{k}χûl* «la partie de la crinière qui, chez le cheval, passe entre les deux oreilles et tombe sur le front, toupet; une ou deux petites tresses de cheveux qui de chaque côté descendent le long de la joue et se croisent sous le menton (signe distinctif des jeunes filles fiancées, chez les Ordos du sud» (Mostaert I, 276*b*); kalm. *kökl̥* «Haarflechte, Stirnhaar, Haarbüschel», *kükl̥* «Haarflechte, Zopf, die Aufsetzung des Haares, Haarbüschel, Frisur» (Ramstedt, 237*a*, 245*a*); mgr. *k'uguor* «natte de cheveux», šrg. *kukol,* šera-yög. *kukul* (SM 209); sont des emprunts: kirg. *kökül* «1. das Stirnhaar; 2. die Haarbüschel, die die Kalmücken auf dem Kopfe nicht scheeren; 3. der Zopf, das Zöpfchen» (Radl. II, 1224); tar. *qoqul* «der Haarbüschel auf dem Kopfe der Chinesen und Kalmücken» (Radl. II, 511). Le tar. *qoqul* remonte à *kākul [= kā̆kul] ;* c'est cette dernière forme qui est attestée pour le sarte كاكل *kakul* «кося; tresse, natte» (Nalivkin II, 58) et pour le tourki *kakul* (Wou-t'i III, 4358). Le mong. *kükül* réapparaît encore dans ma. *kukule* «Schabrine des Pferdes», *kukulu* «Tolle, Schopf, Schabrine» (Hauer, 599, 600). Cf. A. Mostaert, *A propos de quelques portraits d'empereurs mongols,* dans *Asia Major* IV (1927), pp. 154—155; Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, pp. 110, 146—147; P. Pelliot, *Le mongol kägül ~ käkül... ; le turc et mongol boytaq ~ boyta... ; le chinois Kou-kou haute coiffure des femmes mariées nobles* (manuscrit inédit de 22 et 12 pages, notes; cf. L. Hambis, *Fonds Pelliot,* dans *Paul Pelliot,* publié par la Société Asiatique, Paris 1949, p. 79).

kele كله «parole», dans *manu k. sonas* «écoute ma parole!» (162*a*). Cf. *kelen.*

kelele كلالە «parle!» (158*a*) ~ AL a. كلالبا *kelelebe* «sprach», a. كلبلبا *kelelebe* (P 67); IM كلبا *kelebe* (M 147), (KR 229), *kelelem* «рассказ; récit» (P 440); MA كلله *kėlle* «parle!» (P 215); Hs *kelele-* «sagen, sprechen» (H 98), Hy *kelele-* (II B 1*b*); mong. *kelele-*. Cf. mog. R *kelànà* «sagt», Mr, M *kella·na ;* M *kela·na;* mong. *kele-*.

kelelemü bi كلالەمو بى «je parle, je suis en train de parler» (158*a*).[79] Cf. le précédent.

kėlen كيلن «langue» (149*a*) ~ AL a. كلان *kelen* (P 67), p. كيلان *kėlen* «Zunge» (P 69); IM كلان *kelen* (M 147), كيلكيم (KR 214), *kelen* «récit» (P 440), كلن (KR 211), *kelen* «parole» (P 440); Hs *kele(n)* (H 97), Hy *kelen* (I, 23*a*), Tk *kelen* (34*b*); mog. R *kelàn* «Zunge», Leech *kela* «speach», *kelan* «tongue»,

[79] Turc *söyläyoruyin ;* pers. *suḫan bigūyim ;* ar. *atakallam.*

Mr, M *kelàn* «langue, parole, mot», M *kelą*, MS *kela*, Zirni *kėla* «tongue» (p. 111); mgr. *k'ilie* (SM 203), Tong *kielien* (Tod 122).

kelimeči كَلِمَاجِي «interprète»[80] (153*a*). En transcription chinoise on a *k'ie-li-ma-tch'e* ; cf. Pelliot, dans *Journ. As.* 1930, II, 258; Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IX, 236.

ken گَانْ «qui?», dans *čamī k. deletbe* «qui t'a battu?» (161*b*) ~ AL a. كَنْ *ken* (P 67); IM گَنْ *ken* (M 148), گَنْ (KR 207), *ken* (P 440); MA كِن *kėn* (P 440); Hs *ken* (H 98), Hy *ken* (II A 4*b*); mog. R *ken*, Mr, M *ken*, Zirni *keyan* [= *kėn*] «who» (p. 111); dah. H *k'ę̣η* (P 83), Ts *k'ę̣̃* ~ (L); mgr. *k'än* (SM 195), Tong *kien* (Tod 123).

keni گِنِي «qui (acc.)?», dans *k. eŭlemü či* «à qui parles-tu?» (157*b*). Pour la construction voir mog. M *keni ganači* «à qui as-tu parlé?». Cf. *ken*.

keŭken گُوْگَنْ «garçon» (151*b*) ~ AL a. كُوْكَنْ *kūken* «Sohn» (P 68); MA كوكان *kūken* (P 231); Hs *kö'üken* (H 104) «Kind», Hy *keüken* (I, 15*b*), Tk *keüken* (4*a*); mog. R *köùkât* «enfants», M *kəùką* «petit enfant»; mgr. *k'ucän* «petit enfant, garçon» (SM 208); dah. *kóuke* (Iv. 50), Ts *k'ę̣ùk'ę̣̃* (L); mong. *keüken*. Le tchag. كُوگَن *gügen*, lire *kūken* «petite fille» (Thúry, *op. cit.*, p. 58) est un emprunt au mongol.

keün گَاوُن «fils, garçon»[81] (151*b*) ~ AL p. كَاوُنْ *keün*, dans *dėyü k.* «frère cadet» (P 57); IM كَوُنْ *keün* (M 148), كون (KR 209), *keün* (P 441: *kūn)* ; MA كونى ايكه *keüni ėke* «mère du fils» (P 231: *kūni eke)*, ايكاين كاووت *ėkeyin kewüt* «les fils de la mère» (P 165: *ekeyīn ke'ūt)* ; 'phags-pa *k'e'ün* (Poppe, *The Mongolian monuments*, 126); Hs *kö'ü*, *kö'ün* (H 104), Hy *kö'ün* (I, 15*a*); mog. R *köùn*, Leech *koun*, *kaun*, Mr, M *kəùn* «fils, garçon», M *kəų̆*, Zirni *kəùn* «son» (p. 110); mgr. *k'ū* «fils, garçon» (SM 205).

ki كِيْ (sic), dans *teịn k.* «agis, fais ainsi» (157*a*) ~ AL a. كِبَا *kibe* «machte» (P 66); IM كِبَا *kibe* (M 146), كُبَا (sic; KR 198), *kibe* (P 440*a*); MA كيبه *kibe* (P 218); Hs *ki-* (H 101), Hy *ki-* (II A 18*a*); mog. R *kėnə̀*, *kinə̀*, Mr, *kėna*, *kina*, M *kina*, Leech *-ki*, Zirni *ki* «do, make» (p. 112).

kiduqa كِيدُوقَه «couteau»[82] (160*b*) ~ AL p. كْيتُوغَا *kituγa* (P 69); IM كَتْغَا (sic) *kitγa* (M 146: *ketγa)*, كتغا (KR 204, 224), *kitγa* (P 440: *kituγa)* ; MA قيتوغه *qituγa* (P 299), قوتوغه *qutuγa* (p. 290). D'après RD (I, 101), «le couteau» s'appelle dans la langue des Oïrates حدغه *ḫudγa* (selon Pelliot, il faut lire *hutγa)*, dans la langue des autres Mongols كيتوقا *kituγa*. Hs *kituqai* (H 102), Yy *kiduqu* (79*b*), Ty *kiduqa* «petit couteau» (n° 187); mog. R *qitqɛi*, Leech *katkai-*, Mr, M *qətγə̀i* M *qətqɛi*, Zirni *qətqai* «knife» (p. 126); mgr. *tš'iɒɢuo*

[80] Turc *dil biliği* ; pers. *zubāndān* ; ar. *al-mutaraǧǧim* [= *al-mutarǧim*].

[81] Le mong. *keün* répond à un pluriel dans les autres langues: turc *oγlanǰïqlar* (osm. *oğlancık* «little boy», Hony², 273); pers. *pačagān (bača* «an infant, boy, child, son», Steingass, 157); ar. *al-awlād (walad* «enfant, fils», Belot, 969).

[82] Turc *bïčaq* ; pers. *kārd* ; ar. *al-sikkīn*.

(SM 445), Tong *ḳitoqo* (Tod 126); mong. *kituya, qutuya, qutaya*. Cf. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXXVII, pp. 94—96; Poppe, *Introduction*, p. 43 et MA, p. 30.

kilū كِلَوْ (sic), dans *ya k. bi* «qu'ai-je fait?»[83] (158*a*). Cf. *ki*.

köbči كُوبچِى (sic) «corde de l'arc» (160*b*) ~ AL p. كوجِى (sic) *köbči* «Bogensehne» (P 68); IM كُبچِى *köbči* (M 146), كبجى (KR 225), *köbči* (P 440); MA كوبجى *köbči* et كوبجين *köbčin* (M 219); Hy *köbči* (I, 9*b*), Tk *köbči* (19*a*), Yy *köbči* (80*a*); mong. *köbči* «la corde de l'arc; corde d'instrument; fil, enfilade, connexion, rangée, chaîne» (Kow. III, 2580*b*). Cf. haz. T *kòpči* «courroie, lanière».

köke كُوكَه (sic) «sein, poitrine» (149*b*) ~ AL a. كُوكان *köken* «Brust» (P 68); IM كُوكَا (sic) *köke* (M 148: *gügä*), كوكا (sic; KR 213), *köke* (P 440); MA كوكان *köken* (P 220); Hs *köken* (H 103), Yy *kökö* (78*a*); mog. R *kökâ*, Mr, M *kòka*, Zirni *kòka* «nipple» (p. 112); mgr. *k'uguo* «mamelle, sein» (SM 208).

köl كُولْ «pied», dans *ničkün k.* «pied nu»[84] (151*a*) ~ AL p. كِلْ (sic) *köl* (P 67), a. كول *köl* (P 68); MA كول *köl* (221); Hs *köl* (H 103), Hy *köl* (I, 24a), Tk *köl* (35*b*), Ty *köl* (n° 228); mog. R *köl*, Leech *kul*, Mr, M *kòl*, Zirni *kòl* «foot» (p. 113); mgr. *k'uor* (SM 214), Tong *kuan* (Tod 123); dah. H *k'ûl'i* (P 84), Ts *k'ûl* (L).

köngēn كُونِكَان (sic) «léger» (147*b*) ~ IM كُونِكان (sic) *köngen* (M 148), كُنكن (KR 208), *köngen* (P 440); MA كونكان *köngēn* (P 223: *köngen*) ; Hy *könggen* (I, 26*b*); mog. R *kùŋgōn*, Leech *konghàn*, M *kùŋgə̃n, kùŋgə̃* ; mgr. *k'uoŋauän* (SM 214); dah. Ts *k'ùŋgūk'ĕ, k'ùmmĕk'ĕ* (L).

körši كُورْشِى «voisin»[85] (152*a*) ~ AL كِرشِى (sic) *körši* (P 67); IM كُرشِى *körši* (M 146), كُرِى (sic), (KR 215), *körši* (P 440); Hy *köršis*, pl. (II A 26*b*); mong. *körsi, körsin*, «voisin, voisinage (Kow. III, 2647*a*). Cf. bar. *köršü* «der Nachbar» (Radl. II, 1266).

košege كوشاگا «rideau» (158*b*) ~ MA كُوشكَه *košege* «фата; voile» (P 257), كوشكه *košige* (P 157; lire *košege?*) ; Hy *košige* (I, 12*a*), Tk *košige* (20*a*); mong. *kösige* «la garniture d'une tente de nomades, un rideau, rideau de lit» (Kow. III, 2587*b*); tchag. كوشكه *košägä* (MA 275); tar. *košägä* «der Vorhang» (Radl. II, 1305), coman CC *košegen* «Bettgardine» (Grönbech, 155).

küčē كُوجَا «pigeon» (155*b*) ~ AL p. كُوْجَا *küčē*, a. كُوجَان *küčēn* (P 68: *küče* et *küčen*) ; Hy *küče'e* «tourterelle, pigeon» (I, 7*a*), Py *küčē* (26*a*), Tk *küče'e* (15*b*), Ls *küče'e* (138*a*), Ty *küčē* (n° 335); Subhāṣitaratnanidhi 297c *küčiy-e* ; mgr. *k'uźiē ṣū* «tourterelle» (SM 207); mong. *kütege* «id.» (Kow. III, 2593*a*). Cf. ma. *kuwečixe* «Haustaube» (Hauer, 605).

[83] Turc *nä äiläyin* ; pers. *či-kunam* ; ar. *kayfa a'mal*.

[84] Le mot *ničkün* est écrit ultérieurement au-dessus de *köl*. Pour les équivalents, voir turc *yalıŋ ayaq* (osm. *yalın ayak* «barefooted», Hony², 392); pers. *bā barahna* (pour *pā-barahna* = *barahna-pā* «barefoot», Steingass, 181); ar. *al-ḥāfī* «déchaussé, qui va nu-pieds» (Belot, 167).

[85] Turc *qoŋšï* (osm. *komşu* «neighbour», Hony², 207; hist. *konšu* lire *qoŋšï* TTS I, 481; III, 472); pers. *hamsāya* ; ar. *al-ǰāru*.

küǰūn كوچُونْ (sic) «cou»[86] (149*a*) ~ AL a. جاون (sic) *küǰeün* «Hals» (P 66), p. كُجُونْ (sic) *küǰūn* (ibid.); IM كُچُنْ (sic) *küǰūn* (M 146), كُجُن (KR 213), *küǰūn* (P 440); MA كوجووون *küǰüwün, küǰūn* (P 226); Hs *güǰü'ün* (H 52), Hy *küǰü'ün* (I, 23*b*); mog. R *kùǰūn*, Leech *kujunn*, Mr *kùžùn*, M *kùǰùn, kùǰų̀* Zirni, Kundur *kùžūn* «neck» (p. 114); mgr. *guźi* «cou, goulet» (SM 140); dah. Ts *kʿùɒžū*. (L); mong. *küǰügün*.

kümü كمو (sic) «homme», dans *tereni k. delet* «bats cet homme-là» (162*a*) ~ AL p. كون *kūn*, a. كُونْ *kūn* (P 68: *kün)* ; IM كُون *kūn* (M 148), كُن (KR 204, 209), *kümün* (P 441), كنت (KR 204) كُومنت (KR 208), *kümünüt* (P 441); MA كوون *küün* (P 231: *kü'ūn)* ; Hs *gü'ün* (H 53), Hy *gü'ün* (I, 14*a*), Tk *kü'ün* (3*b*), Yy *kü'ün* (70*a*), Ls *kü'ün* (129*b*), Py *kü'ün* (5*a*); 'phags-pa *kʿų'ün* ; mog. Zirni *kū* «person», *kūt* «persons» (p. 114—115).

kündü كُنْدُو «lourd, pesant» (147*b*) ~ IM كُندُو *kündü* (M 148), كُندُو (KR 208), *kündü* «lourd» (P 441), كُندو (sic; KR 229), *kündü* «enceinte (femme)» (ibid.); MA كندو *kündü* (P 227); Hs *kündü* (H 105), Hy *kündü* (I, 26*b*), Yy *kündü* (77*a*); mog. R *kùndù*, Mr, M *kùndù*, Zirni *kùndù* «heavy» (p. 113); dah. *χúndu* (Iv. 54), H *kʿunɒ̆* (P 84), Ts *kʿùnɒ̆, kʿu·nɒ̆* (L).

kürgen كُورْكَانْ «gendre»[87] (151*b*) ~ AL p. كُرَكَنْ *küregen* (P 67); IM كُرَكَان *küregen* (M 146), كوركان (KR 215), *küregen* (P 441: *kürgen)* ; MA كوراكان *küregen* (P 229: *küreken)* ; RD كوركان *kürgen* (Berezin III, 202); Hs *güregen, gürgen* «Schwiegersohn» (H 52, 53), Hy *güregen* (I, 15*a*), Yy *kürgen* (70*b*), Tk *güregen* (4*a*), Ty *kürgen* (n° 25); mog. M *kùragān*, Zirni *kùrgan*, lire *kùrgān* «son-in-law, bride groom» (p. 114); mgr. *kʾurgēn* (SM 216); dah. H *kʿùrgėŋ* (P 84), Ts *kʿùrgų̆·*, *χùrgų̆·* (L); mong. *kürgen. Küregen (>güregen)* est la forme médiévale du mot; *gürigen* et et *kürigen* sont des restitutions fausses pour *gürgen* et ne sont pas à retenir.

küri كُرِي «pierre»[88] (147*b*) ~ IM كُرى *küri* (M 146), كُرى (KR 216), *küri* (P 437: *güri)* ; MA كورى *küri* (P 229: *güri*, classé sous la lettre *k)* ; mog. Mr, M, MS *kùri*, Leech *kùrî*, Zirni *kùri*, Kundur *kùri* «stone» (p. 114). Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, pp. 137—138.

m

manaqār مَانَاقَارْ «demain» (145*a*) ~ AL a. منغار *manaγār*, p. منقار *manqār* (P 70); IM مَنْغَرْ *manγar* (M 150), منغر (KR 215), *manγar* (P 441: *manaγ[ā]r)* ; MA منار *manaγār*, مناقار *manaqār* (P 233); Hs *manaqar* (H 106), Hy *manaqar*

[86] Turc *boyun* ; pers. *gardan* ; ar. *al-ʿunuq*.

[87] Turc *güyägü* (osm. *güvey* «bridgeroom; son-in-law», Hony², 128; كويكى *güveyi*. id., Redhouse, 1606; hist. *güyeğü* «güveği, damat» TTS II, 481; III, 329); pers. *dāmād* ; ar. *al-ḫutan* (sic; *al-ḫatan* «gendre, et tout parent de la femme; beau-fils; fiancé», Belot 151).

[88] Turc *taš* ; pers. *sang* ; ar. *al-ḥaǰar*.

erte «de grand matin» (I, 3*b*), Tk *manaqar erte* (8*b*), Yy *manayar*, id. (69*a*); mgr. *malãŋ* «demain, matin» (SM 230); mong. *manayar* «demain, le lendemain», *erte manayar* «demain matin» (Kow. III, 1971*a*—*b*). Cf. Poppe, *Introduction*, pp. 159—160.

manglaį مَنْكْلَايْ (sic) «front» (148*b*) ~ AL p. منكلای et a. منْكلای *manglaį* (P 70); IM مَنْلَا *manlā* (M 150), ميلا (sic; KR 212), *manlaį* (P 441); MA منقلای *manqlaį* (P 22); Hs *manglai* (H 107), Hy *manglai* (I, 23*a*), Tk *manglai* (34*b*), Yy *mangnai* (78*a*); mgr. *maŋli* (SM 232); dah. H *maŋgïl* (P 85), Ts *maŋga·l* (L). Sont empruntés au mongol: tchag. منغلای *manγlai*, منقلای *manqlai*, مانگْلای *manglai* «front, avant-garde d'une armée» (PdC 496; ŠS 276), *manγlai* «front», *manqlai* «avant-garde» (MA 405); tchag., tar., tourki *manglai* «die Stirn» (Radl. IV, 2009); com., krm., tat. Kaz., tkm., Khiv. *manglai* «die Stirn» (ibid.); tat. Kaz. *maŋgai*, id. (Radl. IV, 2008); tél., kmd., alt., kirg., kaz. *mangdai*, id. (Radl. IV, 2010); bar. *mangnai*, id. (Radl. IV, 2009); pers. منغلای *manγalāy* «front; avant-forehead, front; the vanguard» (Steingass, 1331*a*), منقلای *manqalāy* (Steingass, 1333*b*).

manu تَنُو, (sic), dans *m. kele sonas* «écoute ma parole»[89] (162*a*). Les versions turque, persane, etc. suggèrent plutôt *minu*. Sur *manu*, voir Poppe, *Introduction*, p. 220.

mėdemü مِدَامُو dans *m. či* «tu sais» (162*a*) ~ AL a. مدَبا et مِدابَا *medebe* «wusste» (P 70); IM مَدَبَا *medebe* (M 150), ميدبا (KR 198), *mėdebe* (P 441); MA ميدَبه *mėdebe* (P 234); Hs *mede-* (H 108), Hy *medebe* (I, 17*a*), Tk *medebe* (28*b*); mog. Mr, M *mėda·na ;* mgr. *muɒie-* (SM 244); dah. *meɒĕ-* (P 85).

menekī مَنَاكِي «grenouille», dans *yasutu m.* «tortue» (155*a*) ~ MA مِنكای *mėnekei* «grenouille», (P 235); Hy *menegei* (I, 6*b*); dah. Ts *męlĕg* (L); mong. *menekei, melekei*. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 165.

mengü مَنْكُو, dans *niken mengü* «une pièce d'argent (monnaie)»[90] (142*b*) ~ AL p. مَنْكُوْ *mengü*, a. مَنكون *mengün* (P 71); IM مُو *mö(ngün)* (M 116); مُو (KR 222), *mö(ngün)* (P 442); MA منكو *mengü* (P 239: *möngü) ;* Hs *mönggü(n)* (H 112: *münggün)*, Hy *mönggün* (I, 13*b*), Tk *mönggün* (23*b*), Yy *menggü* (71*b*), Ty *mönggü* (n° 305); mgr. *miäŋgu*, šrg., šera-yög. *mengu*, san-tch. *miengo* (SM 234), Tong *miengu* (Tod 128); dah. H *męŋgŭ*, *mùŋgŭ* (P 86), Ts *mùŋ* (L). Le tchag. مونكان *möngän* «argent» (PdC 504; ŠS 28) est un emprunt au mongol.

[89] Turc *sözüm išit ;* pers. *saḫunam* (lire *suḫanam) bišinaw*, ar. *asimaʿ kalāmī*.

[90] Sous l'expression mongole on lit une glose turque en petits caractères: *bir aqča*. A part cela, on trouve les équivalents à leurs colonnes normales. Turc *aqča ;* (osm. *aqča, aqčä* «1. silver money; 2. money; coin; 3. a third part of a para, anciently a real coin of much greater value, and a day's pay for a soldier, now a mere money of account», Redhouse, 164); pers. *diram* «a weight (drachma); a silver coin, generally in value about twopence sterling» (Steingass, 514); ar. *ad-dirham* «drachme, la huitième partie de l'once; pièce de monnaie d'argent», Belot, 197.

miqa مِيقَا «chair» (150*a*) ~ AL p. مِيْقَا *miqa* (P 71); IM مِيخَا *miχa* (M 150), ميخا (KR 218), *miχa* (P 441); MA ميقان *miqan* (P 236); Hs *miqa(n)* (H 109), *miqan* (I, 12*b*, 24*b*), Tk *miqan* (36*a*), Yy *miqa* (75*a*), Ty *miqa* (n° 205); mog. R *miqōn*, Mr *ṁaqōn*, Mr *ṁāqā̊n*, M *ṁaqqā̊*, Zirni *miqān* «flesh, meat» (p. 116); mgr. *maχa* (SM 230), Tong *miqa* (Tod 128); dah. *ṁága* (Iv. 43), H *ṁaγa* (P 85), Ts *ṁáγ* (L).

minqan مِنْقَانْ «mille» (142*b*) ~ AL a. مَنْقان et منقان *minqan* (P 70: *manqan*); IM مِنْغَان *minγan* (M 168), مينغان (KR 228), *minγan* (P 441); MA مينكان *mingan*, منقان *minqan* (P 236); Hs *mingan*, *minqan* (H 109); Hy *mingan* (I, 22*a*), Tk *minγan* (32*a*), Ty *minγan* (n° 428); mgr. *miŋχän* (De Smedt—Mostaert, 238), šrg. *minχan* (ibid.); dah. Ts *ṁáŋγă*, *ṁáŋ* (L).

minu مِينُو, dans *m. dergete sau* «assieds-toi à côté de moi» (161*a*) ~ AL a. مِيْنو *minu* (P 71); مِنِى *mini* (M 166), منى (KR 204), *mini* (P 441); MA مينو *minu dergede* «à côté de moi» (P 236); Hs *minu* (H 109: *minọ* n'est pas à retenir, malgré ses remarques dans *ZDMG* CXI, 1961, pp. 141—142); mog. R *mini*, *mi*, Leech *menî*, Mr *mni*, *mini*, Zirni *mini*, acc. of *bi* (p. 116).

modun مُودُونْ «arbre» (147*b*) ~ IM مُودُنْ *modun* (M 150), مُودُن et مُودُون (KR 218, 219), *modun* (P 442); MA مودون *modun* (P 237); Hs *modun*, *mudun* (H 110, 111), Hy *modun* (I, 5*a*), Tk *modun* (9*b*), Yy *modo* (73*b*), Ty *mudun* (n° 394); mog. R. *modun* «Holz», Leech *modun* «wood», Mr, M *modun* «bois, planche, canne», M *modu̯* MS *mā̊dun*, Zirni *mōdun*, lire *mādun* (!) «wood, timber» (p. 116); dah. *módo* (IV. 43), H *moɒ* (P 86), Ts *mōɒ*, *moɒ* (L).

moγai̯ مُوغَايْ «(année du) serpent» (143*b*) ~ AL a. مُغَاى *moγai̯* (P 70); IM مُوغَا *moγā* (M 150), مغا (sic; KR 224), *moγā* (P 442: *moγa[i̯])* ; MA موغاى *moγai̯* (P 238); Qaz. موغا *moγā* (P 202), مغاى *moγai̯* «dragon» (P 201), موقا *moqa* (Pelliot 567); RD موغا *moγā* (Berezin III, 173); Hs *moqai* (H 110), Hy *moqai* (I, 6*b*), Tk *moqai* (12*a*); en écriture 'phags-pa *moqôyi* (Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* XIII, p. 214); mog. R *mayōi*, Mr *mayā̊i*, M *mā̊yā̊i*, Zirni *moγāi* «snake» (p. 116); mgr. *mu$_G$ue*, Tong *moqi* (Tod 128); dah. H *moγoi̯* (P 86), Ts *moγ* (L).

mori مُورِي, dans *s^{w}ban m.* «beau cheval entier» (159*a*). Cf. le suivant.

morin مُورِينْ «(année du) cheval» (143*b*), مُرِينَجَا *m.-ača bū či* «descends du cheval!» (161*a*). ~ AL p. مُورى *mori*, a. مُورِينْ *morin* (P 71); IM مورى *mori* (M 150), مرى (KR 204, 205) et مُرى (KR 223), *mori* (P 442); MA مورين *morin* (P 238); Qaz. مورى *mori* (Po 197, Pe 557); EČ مورى *mori* (Pe 280); RD مورين *morin* (Berezin III, 159); Hs *mori(n)* (H 111), Hy *morin* (I, 5*a*), Yy *morin* (72*b*), Tk *morin* (11*a*), Ty *muri* (n° 97); mog. R *morin*, Mr, MS, M *mori·n*, Leech *morin*, Zirni *murin*, lire *morin* «horse» (p. 117); dah. *móri* (Iv. 43), H *mori*, *mor* (P 86), Ts *męr* (L).

mortai̯ مُورْتَايْ «ayant un cheval, cavalier»[91] (153*a*) ~ IM مُورِتُو *moritu*

[91] Turc *atlī* ; pers. *suwār* ; ar. *ar-rākib*.

(M 150), مری‌تو (KR 205), *moritu* (P 442); MA موریتو *moritu* «ayant un cheval» (P 239); Hs *moritu* (H 111); Hy *moritan* pl. (II A 18*b*); mgr. *moribē*. Cf. le précédent.

mölsün مُولْسُونْ «glace» (145*b*) ~ AL p. مُلْسُون *mölsün* (P 70); MA مولسون *mölsün* (P 239); Hs *mölsün* (H 110), Hy *mölsün* (I, 1*a*), Yy *meisü* ou *müisü* (67*a*), Tk *mölsün* (1*a*), Py *mösü* (17*b*), Ls *mölsün* (126*b*), Ty *mölsü* (n° 26); dah. H *meịs* (P 85), Ts *mɛịs*, *mīs* (L); mgr. *morʤẓę* (SM 240), Tong *mensun* (Tod 129). Tchag. موسون *mösün* «glace» (PdC 501; ŠS 279) est un emprunt fait au mongol.

mör مُوو «route» (147*a*) ~ AL a. مُور *mör* (P 71); IM مُور *mör* (M 150), مُر (KR 217), *mör* (P 442); MA مور *mör* (P 239); Hs *mör* (H 110), Hy *mör* (I, 2*b*), Yy *mür* (67*b*), Tk *mör* (6*a*), Py *mör* (17*a*); mog. R *mùr*, Leech *mor*, Mr, M *mòr*, Kundur *mör*, lire *mòr* (p. 148); mgr. *mōr* (SM 240), Tong *mo* (Tod 128); mong. *mör*. Le tchag. *mör*, au sens de «route, chemin» (PdC 500), est un emprunt fait au mongol.

mören مُورَانْ «fleuve, cours d'eau» (146*a*) ~ AL p. مَرَان (sic) *mören* (P 70); MA موران *mören* (P 147); RD موران *mören* (Berezin III, 17); en transcription chinoise: *müren* (Hs, 112; Hy I, 1*b*; Yy 67*a*; Tk 5*b*; Py 17*b*; Ls 126*b*; Ty n° 23), *mürin* (Ls 127*a*); dah. *mürí* (Iv. 43), H *mŭr* (P 86), Ts *mùr* (L); mgr. *murõn* (SM 250).

n

nabčin نَايْجِينْ «feuille»[92] (147*b*) ~ IM لَبَا *laba* (M 116), لَبا (KR 219), *laba* (P 441); MA نابجين *nabčin* (P 244), Hy *nabčin* (I, 4*a*), Yy *nabči* (74*a*), Tk *nabčin* (9*a*); mog. R *nōm* «Blatt»; dah. H *larťšʿi* (P 84), Ts *lâ·rťšʿi* (L); mgr. *laвźźźi*, šrg. *lygči*, *lapči*, *lačin*, šer.-yög. *lapčik* (SM 218), Tong *lačin* (Tod 127); mong. *nabčin*. Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 414; Poppe, *Introduction*, p. 100.

nada نَدا «à moi», dans *n. ök* «donne-moi !»[93] (162*a*), *n. üǰeül* «montre-moi !» (161*b*) ~ IM نَادُر *nadur* (M 166), نادُر (KR 204, 207), *nadur* (P 442); MA نادو *nadu*, (P 274).

nadawar نَادَاوَرْ, dans *n. ire* «viens avec moi»[94] (157*b*) ~ Hs *nama'ar* (H 113). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 212.

naịman نَايْمَانْ «huit» (140*b*), *n. ǰawun* «huit cents» (142*a*), *harbān n.* «dix-huit» (141*b*) ~ AL p. نيمان et نيمان *naịman* (P 74); IM نَايمَان *naịman* (M 168), نيمان (KR 227), *naịman* (P 442); MA نايمان *naịman* (P 244); en transcription chinoise *naiman* (Hs, H 113; Hy I, 22*a*; Tk 31*b*; Ty n° 418);

[92] Turc *yabraq* lire *yapraq* ; pers. *barg* ; ar. *al-warq*.

[93] Le pronom personnel n'est pas rendu en turc *vär* et en pers. *bidih*.

[94] Les équivalents de l'expression mongole signifient «viens chez moi, à moi»: turc *baŋa gäl* ; pers. *bar man ay* ; ar. *taʿāl ileyyā*.

dah. Ts *nâi̯m, nai̯mă* (L); mgr. *nē̲man* (SM 268), Tong *niaman* (Tod 130). Le tchag. ناىمان *naiman* «huit» (PdC 509; ŠS 283) est un emprunt au mongol.

namai̯ نَمَاىِ «moi (acc.)»[95] (155*b*), *n. hasaq* «interroge-moi !»[96] (162*b*) ~ IM نماىْ et نَمَاى *namai̯* (M 166), نامىَ (KR 203, 207), *namai̯* (P 442); MA نامايى *namayi* (P 160) et مينايى *minayi* (P 349); Hs *namayi* (H 113).

naran نَارَانْ «soleil» (144*a*), *n. γarba* «le soleil se leva» (144*b*), *n. šingebe* «le soleil se coucha» (144*b*) ~ AL p. ناران *naran* (P 71), a. نَرانْ *naran* (P 72); IM ناران *naran* (M 151), نَرَن (KR 216), *naran* (P 442); MA ناران *naran* (P 245); en transcription chinoise: *naran* (Hs, H 113; Hy I, 1*a*; Tk 1*a*, 2*b*), *nara* (Yy 66*a*; Py 15*a*; Ls 125*a*; Ty n° 2); mog. R *naran*, Leech *nàràn* «warmth», Mr *naran*, M *narā̲*, Zirni *naran*, lire *nārān* ou *narān* «sun» (p. 118); mgr. *nara* (SM 257); dah. H, Ts *nar* (L).

narin نَارِينْ «mince» (148*a*), ~ AL p. نارِينْ *narin* (P 71); IM نارِين *narin* (M 151), نارن (KR 211), *narin* (P 442); MA نارين *narin* (P 246); Hs *narin* «fein, genau» (H 114); mog. R *nōrin*, Mr, M *nā̄rin*, M *nā̄ri̯.* «fin, mince», Zirni *narin* «thin, fine» (p. 118); dah. Ts *nâri̯·* (L); mgr. *narin* (SM 114).

našqa بَاشْقَا (sic) «lent, tardif (cheval)»[97] (159*b*) ~ AL p. ناشقاى *našqai̯* «faul» (P 71); IM نَاشِيغَا *našiγā* «paresse» (M 151), نشيغا (KR 210), *našiγā* (P 442: *našiγa[i̯]*) ; Qaz. ناشقه *našqa* «cheval lent» (Pelliot 558: *našiqa)* ; oïr. Ö *nošū*, D *nošūn*, «langsam, schwerfällig, träge» (Ramstedt, 279*b*). Dans l'inscription de 1338, ligne 33, on retrouve *nasiγai* «paresseux» parmi les épithètes de chevaux *(sayin külüg morin-ṯur adali bögetele. mayuqan nasiγai moridluγ-a qamtu yabuγsan meṯü)* ; Cleaves, dans *HJAS* XIV, pp. 56, 101, note 160. Cf. mong. *naǰayai* «lent, tardif, lentement, doucement» (Kow. II, 618*b*); khal. *nazgaj* «беспечный, беззаботный; 2. халатный, небрежный; 3. медлительный, мешкотный, неповоротливый; 1. insouciant, sans souci; 2. négligent, nonchalant; 3. lent, lourdeaud» (Luvsandêndêv, 258*a*); bour. *nazgaj*, id. (Čeremisov, 334*a*).

naur نَاوُرْ «lac» (146*a*) ~ IM نَاوُر *naur* (M 151), ناوُر (KR 217), *naur* (P 442: *na'ur)* ; RD ناوور *nawur* (Berezin II, 223); Hs *na'ur* (H 114), Hy *na'ur* (I, 1*b*), Tk *na'ur* (6*a*), Yy *nawur* (67*a*), Py *nawur* (17*b*), Ls *na'ur* (127*a*), Ty *naur* (n° 20); mgr. *nū̲r* (SM 290), dah. *náura* (Iv. 50), H *nau̯r* (P 87); mong. *nayur*. Le haz. B, Dj, Dz, T *naur* «bassin de réception; nappe d'eau; flaque d'eau» est un emprunt au mongol.

[95] Turc *baŋa* (!); pers. *mārā* ar. *li* (!).

[96] Turc *baŋa sor* ; pers. *mārā purs* ; ar. *as'ālnī*.

[97] Dans la colonne turque on trouve *miṯluhu* «le même que celui-là». C'est sans doute un renvoi au mot persan qui existe en effet en turc osmanli: *kahil* «lazy, indolent» (Redhouse, 1520). Au-dessus du *miṯluhu* on voit un autre mot pour lequel je ne saurais proposer pour l'instant une interprétation satisfaisante. Pour le persan, nous avons *kāhal* «slow, tardy, languid; indolent, idle, lazy, negligent». (Steingass, 1011). Pour l'arabe, on lit *al-ḥurūn* «rétif» (Belot, 114).

nayan تَايَانْ «quatre-vingts» (141*b*) ~ AL a. نيانْ *nayan* (P 74); IM نايان *nayan* (M 168), نايان (KR 228), *nayan* (P 442); MA نايان *nayan* (P 246); Hs *nayan, nayyan* (H 114, 113) Hy *nayyan* (I, 22*a*); Tk *nayyan* (32*a*), Ty *nayyan* (n° 426); dah. Ts *nàį, nàjį* (L); mong. *nayan*.

ničkün نِجكُونْ «nu», dans *n. köl* «pieds nus» (151*a*) ~ IM نِچْكُنْ *ničkün* (M 151), نچكن (KR 212), *ničkün* ou *ničken* (P 442: *ničügün)* ; MA وجوكون *nüčügün*, وجوكان *nüčügen* (P 262), نيجوكون *ničügün* (P 221); Hs *ničügün* (H 116); mgr. *niťš'icōr* ; (SM 279), Tong *mučugun* (Tod 129); dah. H *ńiťš'k'ō* (P 87); mong. *ničügün*. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 34.

nidün نِدُونْ «oeil» (148*b*) ~ AL p. نيدون *nidün* (P 73), a. نِدُون *nidün* (P 72); IM نِدُون *nidün* (M 151), نيدوق (sic; KR 213), *nidün* (P 442); MA نيدەن *nidün* (P 249); Hs *nidün* (H 116), Hy *nidün* (I, 23*a*), Yy *nidü* (78*a*), Tk *nidün* (34*b*), Ty *nidün* (n° 214); mog. R *nùdùn*, Leech *nuddun*, Mr *nùdù·n*, M *nùdų̀·*, *nùddù·*, Zirni *nùdùn* (p. 120); dah. Ts *ńiɒ* (L); mgr. *nuɒu* (SM 287).

niken نِكِنْ «un» (140*b*), *n. ačiya* «une charge (d'une bête de somme)» (143*a*), *n. alda* «une brasse» (142*b*), *n. batman* «un batman; poids de deux livres environ» (143*a*), *n. haran* «un homme» (143*a*), *n. huyāsar* «un cordon (mesure de charge» (143*a*), نِكِن *n. qari* «une aune» (142*b*), *n. mengü* «une pièce d'argent (monnaie)» (142*b*), *harbān* نِكِنْ (sic) *n.* «onze» (141*a*) ~ AL p. نيكان *niken*, a. نِيكن *niken* (P 74: *nigen)* ; IM نِيكِنْ *niken* (M 168: *niken, nigen)*, نيكن (KR 227), *niken* (P 442); MA نيكان *niken* (P 251); Hs *niken* (H 117), Hy *niken* (I, 21*b*), Tk *nigen* (31*b*), Ty *nigen* (n° 410); mog. R *nikàn*, Leech *nikka, nika*, Mr *nikàn, nikà*, M *nikkà, nikà*, Zirni *nika* (p. 118); dah. Ts *nę'k* (L); mgr. *nice* (SM 274). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 145.

niryun نِيرْغُونْ «dos, reins» (150*a*) ~ AL a. نِرُونْ *nirūn* (P 72); IM نِيرغُن *niryun* (M 152), نيرغن (KR 213), *niryun* (P 442); MA نيرون *nirūn* (P 257); Hs *niri'un, niru'un* (H 117); Hy *nirisun*, lire *niri'un* (I, 24*a*), Yy *niru'un* (78*b*), Tk *niri'un* (35*a*); mgr. *nuru* (SM 291); dah. Ts *ńirō* «épine dorsale» (L); mong. *niruγun*. Cf. Poppe, *Introduction*, p. 42.

nišün بِشِوْنْ (sic) «doux, sucré»[98] (154*b*) ~ AL p. نِشونْ *nišün* (P 72); mog. R *nūšùm* (sic) «süss, Süssigkeit», Mr *nùšùn* «doux», M *nùšų̀·*, Zirni *nùšūn* «sweet» (p. 120). Emprunt au tadjik; cf. *nūšīn* «sweet, pleasant» (Steingass, 1434), tadj. lit. *nūšin* (Rachimi—Uspenskaja, 279).

niyur يِوُرْ (sic) «face, visage» (148*b*) ~ AL p. ناوُر *naur* (P 72), a. نوُرْ *nūr* (P 73); IM نِيوُر *niyur* (M 152), نُيُور (KR 213), *niyur* (P 442: *ni'ur)* ; MA نيور *niyur* (P 258: *ni'ūr)* ; Hs *ni'ur* (H 117), Hy *ni'ur* (I, 23*a*), Tk *ni'ur* (34*b*); mog. R *nūr*, Leech *nùr*, Mr, M *nūr*, Kundur *nūr* «face, aspect, cheek» (p. 149); mgr. *niūr* (SM 280), Tong *niu* (Tod 130). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 66.

noįtan نُوتِينْ (sic) «humide, moite, mouillé» (146*b*). La leçon *nōtin* suggérée par notre lexique n'est guère admissible. IM تونيان *noįtan* (M 110),

[98] Turc *tatlī* ; pers. *šīrīn* ; ar. *al-ḥulwu*.

توتيان (KR 209; sic), *noi̯tan* (P 443); MA نويتان *noi̯tan* (P 259); Hs *noyitan* (H 120); mgr. *nït'iän* (SM 278), Tong *naičien* (Tod 130); mong. *noyitan*.

noqai̯ نُوقَاىُ (sic) «(année du) chien» (143*b*) ~ AL p. نُوقَاىْ *noqai̯* et a. نُوقَاى *noqai̯* (P 73, 72); IM نُوقَاى *noqai̯* (M 152), نُغَى (KR 224), *noγai̯* (P 442); MA نوقاى *noqai̯* (P 259); Qaz. نوقاى *noqai̯* (Po 201), نوقا *noqā* (Pe 566); EČ نوقاء (sic) *noqā* (Pe 282: *noqai)* ; RD نوقاى *noqai̯* (Berezin III, 162); Hs *noqai* (H 118), Hy *noqai* (I, 6*a*), Tk *noqai* (12*a*), Yy *nuqai* (72*b*), Ty *nuqo* (lire *nuqa* ; n° 361); mog. R *noqɛi*, Leech *nokai*, Mr *noqài*, M *noqqɛi* Zirni *noqai* (p. 119); dah. H *noγ*, *noγ*° (P 87); mgr. *noχuē* (SM 283), Tong *nogi* (Tod 130).

noqasun نُوقَاسُونْ «canard»[99] (155*a*) ~ AL p. نُوقَاسُونْ *noqasun* «Ente» (P 73: *nuqasun)*, a. نوقات *noqat*, pl. (P 73: *nuqat)* ; MA نوغاسون *noγasun* «утка; canard» (P 261: *nuγasun)* ; Qaz. نوقوسون *noqosun* (Po 203: *nuqusun)* et نوقاوسون (sic) *noqosun* (Pe 570: *noqosun)* ; Hs *noqosun* (H 118), Hy *noqosun* (I, 7*b*), Tk *noqosun* (12*a*), Yy *nuqasu* (77*b*), Ls *noqosun* (138*b*); dah. *noγăs* (P 87); mong. *noγosu(n)* «canard» (Kow. II, 680*b*). Dans ce dernier mot, la première voyelle est lue *o* par *San ho pien lan* (I, 89*a*, s. v. ma. *niyexe)*, par Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 365, par Mostaert, dans son *Dictionnaire ordos* (II, 500*a*). Nous avons adopté cette même leçon pour les lexiques mongols en écriture arabe, surtout sur l'autorité des transcriptions chinoises, malgré la leçon nettement *u*, dans la première syllabe, qu'offrent pour ce mot les dialectes actuels.

noyan نُوَيَنْ «seigneur, maître» (152*b*), *n. čamai̯ ermü* «le seigneur te cherche» (158*a*), نُوِينْ *noyan üǰe* «regarde le seigneur» (162*a*) ~ AL p. نوين *noi̯n*, a. نويان *noyan* (P 73); IM نوين *noi̯n* (M 152: *noyan)*, نوين (KR 208), *noi̯n* (P 443: *noyan)* ; RD نويان *noyan* (Berezin III, 217); Hs *noyan* (H 119), Hy *noyan* (I, 14*a*), Tk *noyan* (3*a*), Yy *nuyan* (69*b*); Korye să *noyan* (Pelliot, dans *Journ. As.* 1930, II, 259). Le tchag. نويين *noyin*, نويان *noyan* «général; prince; noble» (PdC 511) est un emprunt au mongol.

nöker نُوكَرْ «compagnon»[100] (152*a*) ~ IM نُوكَر *nöker* (M 152), نُوكَر (KR 215), *nöker* (P 443: *nökür)* ; MA نوكر *nöker* (P 261); Hs *nökör* «Gefährte, Freund, Kamerad» (H 119), Hy *nökör* (I, 16*a*), Tk *nökör* (5*a*), Ty *nüger* (n° 517); mgr. *nok'uor* (SM 283), Tong *noke* (Tod 130); dah. Ts *nûgŭr* «mari; épouse; ami» (L). Le tchag. نوكر *nöker* «ami, compagnon; conseiller; client; serviteur» (PdC 510). Cf. Vladimircov, *Mongolica*, dans *Zap. Koll. Vostokovedov* I, p. 336 et le même, *Mongoljskoe nökür* dans *Dokl. Ak. N. SSSR*, 1927, pp. 278—

[99] Le sens exact du mot mongol n'est assuré que par son équivalent persan. Turc *qaz* (osm. *kaz* «goose», Hony², 192); pers. *muryābī* «an aquatic bird, waterfowl; a wild duck» (Steingass, 1217); ar. *al-wazz* «oie» (Belot, 937).

[100] Turc *yoldaš* «1. fellow-traveller; 2. a fellow-guildsman; a companion» (Redhouse, 2219); pers. *yār* «a friend, lover, companion, comrade» (Steingass, 1525); ar. *aṣ-ṣāḥib* «compagnon» (Belot, 402).

288; Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVIII, p. 229; Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 158.

numun نُومُنْ «arc» (160*a*) ~ AL p. نُمُون *numun* (P 73); IM نُمُو *numu* (M 151), نمو (KR 224), *numu* (P 443); Hs *numu(n)* (H 120), Hy *numun* (I, 9*b*), Tk *numun* (16*b*), Yy *numu* (80*a*), Ty *numu* (n° 135); mgr. *lumu*, san-tch. *lumo* (SM 227); dah. H *nęm* (P 87).

nüken نُوگَنْ «trou (à propos du nez: narine)» (149*a*) ~ AL a. نكات *nüket* pl. «Löcher» (P 72); IM تُوگَن (sic) *nüken* (M 110), نوگن (KR 217), *nüken* «tombeau» (P 443); mgr. *nok'uo* «trou, ouverture» (SM 282); dah. *nuγú* (Iv. 50), *nùgŭ*, *nùk'ĕ* (P 89), Ts *nùa* (L).

o

odamči اُودَمْجِى, dans *qana o.* «où vas-tu?»[101] (157*a*). Leçon en soi fort possible, elle peut être corrigée, éventuellement, en *odum(u)-či*. Cf. le suivant.

odumu či آوْدُومُوجِى «tu vas»[102] (162*a*). Cf. MA اودونام *odunam* (P 256); Hs *ot-* (H 129), Hy *ot* (II A 11*a*). Ce mot paraît assez rare aussi bien dans les lexiques mongols en écriture arabe que dans les dialectes moghols actuels. Dans la même acception on se sert plutôt des formes suivantes: MA هورجيه *horčiba*, اورجيه *orčiba* (P 148, 94); mog. R *orčinà*, Leech *horchî*, *orchî*, Mr, M *orčinà* Zirni *urči*, lire *orči* «go» (p. 141); AL يُرْجِبَا *yorčiba* (P 77); IM يرُجُبَا (sic; M 154), يرُجبا et يرجبا (KR 196, 200; 201), *yorčiba* (P 450); Hs *yorči-* (H 171), 'phags-pa *yôrči-*. Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.* pp. 187, 313.

oi̯ra اُويَرْ (sic) «près, proche» (147*a*) ~ AL p. ايْرا *oi̯ra* (P 1262); IM اُيرَا *oi̯ra* (M 125), وريا (sic; KR 199) et ويرا (sic; KR 211), *oi̯ra* ou, éventuellement, *wai̯ra* (P 443: *oyira*) ; MA اويره *oi̯ra* (P 263); Hs *oyira* (H 130), Hy *oyira* (I, 26*b*), Yy *oiro* (68*a*); mog. R *oirō*, Mr *oi̯rà*, M *əura*, Zirni *oira* «near» (p. 120).

oǰoqai̯ اوُجُوقَاىْ (sic) «penis» (150*b*) ~ AL p. اوجُقَا *oǰoqa*, a. اوجقاى *oǰoqai̯* (P 1258); IM اُجْغَا *očγa* (M 119), آجُغا (KR 213; sic), *oǰoγa* (P 443: *oǰuγa*) ; MA *oǰaγai̯* اوجاغاى (P 263); mgr. *ǯzoguē*, *ǯźiguē*, *oǯzoguē* (SM 72). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 296; Poppe, *Introduction*, p. 119.

ongqača اُونكَقْجَه (sic) «bateau» (146*a*) ~ MA اونقاجه *onqača* (P 226); Hy *ongqoča* (I, 10*a*), Tk *ongqoča* (17*a*), Ty *onγoča* (n° 272); mgr. *uηk'uźioǫ* «auge, crèche, chéneau, bateau» (SM 473). Dans la même acception, IM a enregistré هَجُغَا *hai̯ǰuγa* (M 118), هجغا (KR 217), *hai̯ǰaγa* (P 436). Sur ce mot qui d'ailleurs n'a rien à voir avec les précédents, voir Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, p. 243; Eren, *İbn Mühenna lûgati hakkında*, p. 155.

ongqočači اُونكْقُجِهجِي «batelier» (146*a*) ~ MA اونقاجهجى *onqačači* (P 266). Cf. le précédent.

[101] Turc *qanda gidärsin* ; pers. *kuǰā mīrawī* ; ar. *ayn tamšī*.

[102] Turc *varïrmïsïn* «vas-tu?»; pers. *mīrawī*.

ora اوُرَه «entre !»[103] (157*a*) ~ AL اورَبا *orba* «ging hinein» (P 1259); IM اُرَبا *orba* (M 124), اوربا (KR 209), *orba* (P 443: *oruba)* ; MA اورابه *oraba* «il entra» (P 269); Hs *ora-* (H 127), Hy *oro* (I, 18*b*), Tk *oro* (27*b*); mog. R *oranȧ*, Mr *ārāna*, M *arāna* ; dh. H *woar-* (P 73), Ts *ǫar-* (L).

ö

öbüge اَوبُوگا (sic) «vieillard» (152*a*) ~ MA اوبوكان *öbügen* (P 272); RD ابوكان *ebügen* (Berezin I, 216); Hs *ebügen* (H 40); Hy *ebüge* (I, 15*a*), Yy *ebügen* (70*a*). Tchag. ابوكن *ebügen* «grand-père» (PdC 2; ŠS 3) et اوابوگا (sic) *öbüge*, id. (PdC 40) sont des emprunts faits au mongol.

ödün اَودُونْ (sic) «la plume de la flèche»[104] (160*b*) ~ AL a. اوْدون *ödün* (P 1259); IM اُودُن (M 124), اُودُن (KR 226), *ödün* «plume» (P 443); MA سوموڤی هودون *sumunī hödün* (P 327); Hs *ödün* (H 121), Hy *ödün* (I, 8*a*), Tk *ödün* (12*b*), Py *hödü* (24*b*); mgr. *fōɒi* (SM 99), dah. H *ȕɒȕs* (P 94). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 97.

ödür اُودُورْ (sic) «jour» (144*b*), اُودُورْ *ö. čaį̈ba* «le jour vient à poindre» (144*b*), اُودُورْ *ö. düli* «midi» (144*b*), اُودُورْ *ö. hoqa(r) bolǰam* «des jours ont raccourci» (145*a*), *ene* اُوْدُرْ *ö.* «aujourd'hui, à présent» (145*a*), *höčken* اُودُورْ *ö.* «hier» (145*a*), *höčken ö. basa ireǰi bülēbi* «hier je suis venu de nouveau» (158*a*) ~ AL p. اُوْدُرْ et a. اودور *ödür*, اودَرْ *öder* (P 1259); IM اُدُر *ödür* (M 120), ادُر et دُر et اَدَر (KR 215), *ödür* (P 443); MA اودور *ödür* (P 273); en transcription chinoise: *üdür* (Hs, H 158; Hy I, 3*a* ; Yy 69*a*, Tk 7*b*); mog. R *ȕdȕr*, Leech *odur*, Mr *ȯdȯr*, M *ȕdȕr*, Zirni *ȕdȕr* «day» (p. 143); mgr. *ɯɒur*, *ɒur* (SM 464), Tong *udu* (Tod 136); dah. H *ȕɒŭr* (P 94). Le tchag. اودور *ödür* «jour» (PdC 52; ŠS 28) est un emprunt au mongol.

ök اُول (sic), dans *nada ö.* «donne-moi !» (162*a*) ~ AL a. اَكْبَا *ögbe* (P 1256); IM اُوكَبَا *ögbe* (M 125), اكسو (KR 195), *öksü* (P 443); MA اوكبا *ögbe* (P 274); Hs *ök-* (H 122), Hy *ök* (I, 20*a*), Tk *ök* (28*a*); mog. R *ögȕnȧ*, Mr, M *ȯgȕ·na*, Zirni *ögkū* (sic) «to give» (p. 121); dah. *ȕg-*, *ȕ˚k-* (P 94).

ökin اُوكِنْ (sic; lire *ögin?)* «fille» (151*b*) ~ AL a. اُوْكِينْ *ökin* (P 1260); IM اُكُن (sic); *ökin* (M 122), اوكِن (KR 208; sic), *ökin* (P 433: *ögin);* MA اوكين *ökin* (P 275); Hs *öki(n)* (H 122), Hy *ökin* (I, 15*a*), Tk *ökin* (4*a*), Yy *ökin* (70*b*), Ty *ügin* (n° 72), Ls *ökin* (129*b*); mog. R *ukin*, Leech *wokin*, Mr, M *ȯki·n*, *ų̈oki·n*, M *ų̈okį̈·*, Zirni *ȕkin* «daughter, girl» (p. 143); dah. *uhin*, *uin* (Iv. 39), H *ȕgīŋ* (P 94), Ts *ȕgī̤·*, *ȕgᵘī̤* (L); mgr. *fuɲźün*, *śɲźün*, srg. *učin*, *χučin* (SM 103, 393), Tong *očin* (Tod 132).

ölöge اُولُوگه «berceau» (151*b*) ~ IM اُلُكِي *ölögeį̈* (M 123), الكى (KR 220), *ölögeį̈* (P 443: *ölügei)* ; MA اولاكاى *ölegeį̈* (P 275); Hs *ölegei* (H 123); Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 335.

[103] Turc *ičäri gir* ; pers. *dar āy* ; ar. *udẖul.*

[104] Turc *oq yäläki* ; pers. *paro tīr* ; ar. *al-quḍḍatu* «plumes d'une flèche» (Belot, 623).

ölöskülen اُولُوسكُولَانْ (sic) «affamé» (150*b*) ~ MA اولاسكولان *öleskülen* et اولاسكولانك *öleskülenǥ* «голод; faim» (P 275); mog. Mr *ȯlaskülaŋ* «affamé», M *ȯlaskülaŋ*, id., Kundur *ȯlaskulang* «hungry» (p. 150).

örgesün اُورْكَاسُونْ «épine» (148*a*) ~ IM وَرِكَاصُه *wergesün* (M 153), وَرِكَاصون (KR 219), *wergesün* (P 443: *örgesün)* ; MA اوركاسون *örgesün* (P 278); mog. Mr, M *ȯrgȧsun*, M *ȯrgasų*, Zirni *ȯrgasȯn* «thorn» (p. 145); mgr. *rɑuodzę* (SM 315). Le tchag. اوركاسون *örgesün* (PdC 55; ŠS 30) est un emprunt fait au mongol.

ötöge اُوتُوكَه «ours» (159*b*) ~ AL a. اُوْتَكَا *ötege* et p. اُوتُكَا *ötge* (P 1258); IM وَطَكِيَا *wetege* (M 153), وطاكِ (KR 224), *wetege* (P 443: *ötege)* ; MA اوتاكه *ötege* (P 279); Qaz. اوتكا *ötge* (Po 200: *ötege* ; Pe 565: *ötägä* et *ötögä)* Hy *ötögö* (I, 5*a*), Yy *ötüge* (72*a*), Tk *ötögö* (11*a*), Ls *ötögö* (136*b*); mog. Leech *wataga* «bear», M *ų̇ȯtaga* «vieillard; ours», *ȯtaga* «vieillard». Le tchag. اوتكه *ötge* «ours» (PdC 44; ŠS 25) est un emprunt au mongol.

ötüme اُوتُومَه «pain»[105] (154*a*) ~ IM اَتْمَك *etmek* (M 119), اتمك (KR 218), *etmek* (P 437); MA اوتماك *ötmek* (P 279), ايتماك *ėtmek* (P 167); Hy *ütmek* (I, 12*b*), Tk *ütmek* (22*b*), Yy *ütmük* (75*a*), Ls *ütmük* (140*b*), Ty *üdmek* (n° 204); mog. R *ȗftaŋ*, Leech *ukpang*, Mr *ȯkᵊmaŋ*, M *ȗftaŋ*, *ȗftaŋᵏ* ; mgr. *sdimie*, šrg. *ȧtimi* (SM 336); dah. *utúma*, *utïma* (Iv. 39), H *ȗtʿȕm* (P 95). Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 143.

p

pars پَارْس «tigre»[106] (159*b*), «(année du) tigre» (143*b*) ~ AL p. بَرْسْ *bars* «Panther» (P 1265); IM برس (KR 223), *bars* (P 433); Qaz. پارس *bars* (Po 201), پارس *pars*, *bars* (Pe 566; indiqué comme turc, le mong. est laissé en blanc); RD پارس *pars* (Berezin III, 53); Hs *bars* (H 13), Hy *bars* (I, 5*a*), Ty *bars* (n° 345); mgr. *bars* (SM 22), Tong *basï* (Tod 112); dah. Ts *bară*, *bar* (L). Sous la forme *bars*, en turc, le mot est ancien et assez général; voir Gabain, *Alttürk. Gram.*, p. 301; *Kāšγarī*, éd. Brockelmann, p. 31; Radloff, IV, 1487. Cf. encore pers. پارس *pārs* «a pard; an animal smaller than a leopard and trained to hunt» (Steingass, p. 229*b*).

pičin پِيجِين (année du) singe» (143*b*) ~ MA بِيجِن *bėčin* (P 115); Hy *bečin* (I, 5*b*), Yy *bečin* (72*b*); RD بيجين *bečin* (Berezin III, 175); mgr. *mieťš'in* (SM 237); mong. *bečin*, *mečin*, *bičin*. Le tchag. بيچين *bėčin* et ميچين *mėčin* (PdC 182, 505) sont des emprunts faits au mongol.

[105] Turc *ätmäk* (cf. supra p. 12, note 27); pers. *nān* ; ar. *al-ḫubz*. ? Cf. osm. *ütüme* «roasted fresh wheat» (Hony², 382), «parched fresh gathered wheat» (Redhouse, 237); hist. *ütme* «kabuğıyle beraber alev içine atılarak pişirilmiş taze buğday ve nohut, firik»; TTS II, 960; III, 738.

[106] Dans la colonne mongole, renvoi à la forme turque.

s

sāǰiγaį ساچِغَايْ (sic) «pie»[107] (155*a*) ~ MA ساجیغای *sāǰiγaį* (P 319); Hy *sāǰiqai* (I, 7*b*), Py *sāǰiqai* (26*a*), Tk *sāǰiqai*, Ls *saqaǰiqai* et *sāǰiqai* (138*a*); dah. Ts *sāɒži·g* (L); mgr. *saźziägē*, šer.-yög. *sadžekey*, šrg. *sačgyi* (SM 317); mong. *siγaǰiγai*. Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 239.

saqal سَقَلْ «barbe» (148*b*) ~ AL a. سَقَلْ *saqal* (P 58); IM سَقَل *saqal* (M 136), صقل (KR 212), *saqal* (P 449); MA سقال *saqal* (P 318); Hs *saqal* (H 131), Hy *saqal* (I, 23*b*), Yy *sāl* (78*a*); Ls *saqal*, *sāl* (130*a*); mog. R *sayal*, Leech *saghal*, Mr, M *sayal*, mog. Zirni *sayal* «beard» (p. 130); mgr. *saqar*, san-tch. *skar* (SM 319), Tong *sagan* (Tod 133); dah. H *sayăl* (P 90), Ts *s'ayăl* (L).

sam سَامَ (sic) «peigne» (159*a*) ~ IM سَام *sam* (M 136), صم (KR 220), *sam* (P 446); MA صم *sam* (P 317); Hy *sam* «peigne, démêloir» (I, 10*b*), Ty *sam* (n° 167); mgr. *sam* (SM 321), Tong *san* (Tod 133).

samud سَامُدْ, dans *hüsün s.* «peigne [toi] les cheveux!» (148*a*). Verbe tiré du nom *sam* «peigne»; sur le suffixe dénominal *-d-*, voir Ramstedt, *Zur Verbstammbildungslehre der mongolisch-türkischen Sprachen*, pp. 40—41.

sara سَارَا «lune» (144*a*), سَرَه *s. bariba* «la lune est éclipsée» (144*a*), سَرَه *s. yarba* «la lune se leva» (144*a*), سَرْه (sic) *s. šingebe* «la lune se coucha» (144*b*), *dūreng* سَرَه *s.* «la pleine lune» (144*a*), *šini* سَرَه *s.* «la nouvelle lune» (144*a*) ~ AL p. *sara* سَارَهْ (P 57), a. سَرَا *sara* (P 58); IM صَرَا *sara* (M 138), صرا (KR 215), *sara* (P 446); MA سارا *sara* (P 318); en transcription chinoise: *sara* (Hs, H 132; Hy I, 1*a* ; Tk 1*a*, 2*b* ; Yy, 66*a* ; Py 15*a* ; Ls 15*a* ; Ty n° 3); dah. H *sar* (P 90), Ts *s'ar* (L).

sarabčin سَرَانچِين (sic) «garde-vue, visière»[108] (159*a*) ~ IM صُغْبِچِی *sarabči* (M 113: *suγubči*), صَرْبُجی (sic; KR 222), *sarabči* «наглазник; oeillère» (P 446); mong. *sarabči(n)* «réseau pour couvrir les yeux, la visière (d'un shako), ombrelle; la visière d'un casque; etc.» (Kow. II, 1333*b*); kalm. *sarvptšr* «Lichtschirm, Schirm vor den Augen; Ö Schirm der Mütze, D Brille (als Schutzmittel gegen d. Licht), Brille überhaupt; Sonnenschirm, Sonnendach» (Ramstedt, 314); ord. *saraвtš'i* «avant-toit, auvent, véranda, visière de casquette», (Mostaert II, 561*a*); khal. *sarabč* (Luvsandêndêv, 351*a*); bour. *harabša* (Čeremisov, 648*b*). Sont empruntés au mongol: tél. *sarapči* «der Schleier», kirg. (kaz.) *sarapšïn* «ein netzartiges Gewebe aus Pferdehaar (zum Schutze der Augen gegen die Sonne und den Staub, eine Staubbrille aus Pferdehaar» (Radl. IV, 318).

[107] Turc *saqsïγan* (osm. *saksağan* «magpie», Hony², 302; hist. *saksıkan* TTS II, 783); pers. *'akka* «magpie» (Steingass, 861), ar. *'aq'aq* «pie» (Belot, 512).

[108] Turc *göz-bayï* (osm. *göz-bayï* «a bandage over eyes», Redhouse, 1590); pers. *čašm-banda* (cf. *čašm-band* «a woman's veil, of fine black; a lady's slipper; a cover for the eyes of an animal turning a mill», Steingass, 394 > osm. *čašm-band* «a bandage for eyes», Redhouse, 721).

sau ساو «assieds-toi !» (162*a*), *minu dergete* سَوُ *s.* «assieds-toi à côté de moi !» (161*a*), *sayin* سَوْ *sau̯* «assieds-toi bien !» (161*a*), *yege ülü* ساو *sau čï* «pourquoi ne t'assieds-tu pas?» (161*a*) ~ AL a. سَوْبا *sauba* (P 59); IM صَوبا *sauba* (M 138), صُوبا (KR 199), *sūba* (P 447; lire *sauba?)* ; MA ساوبه *sauba* (P 319: *sa'ūba)* ; Hs *sa'u* (H 132), Hy *sa'u* (I, 18*a*), Tk *sawu* (26*a*); mog. R. *söùnà*, Leech *sou*, Mr *sau·una*, M *səuna*, Zirni *saukū* «to sit» (p. 131); mgr. *sū̯-* (SM 385), Tong *sau-* (Tod 133); dah. Ts *sʿō-*, *sʿu̯ō-* (L).

sayin سَاين, dans *s. sau̯* «assieds-toi bien !» (161*a*), *turān* سَايِنْ *sayin* «le coeur est bon» (161*b*) ~ AL p., a. سَايِن *sayin* (P 57); IM صايِنْ *sayin* «fidèle, infaillible» (M 138), صاين (KR 208), *sayin* (P 446); RD صاين *sai̯n* (Berezin II, 63); Hs *sayin* (H 133), Hy *sayin* (I, 28*a*); mog. R *sōïn*, Mr, M *sə̄in* ; dah. Ts *sʿài̯* (L). Le tchag ساين *sayin* «bon»; «choisi; bien» (PdC 347; ŠS 185) est un emprunt fait au mongol.

sēsün سيسوا (sic) «urine» (151*a*); ce mot est à lire, éventuellement, *sei̯sün*. ~ IM سباش (sic; KR 214), *sēsün* (P 447: *ši'esün)* ; MA شيسون *šēsün* (P 331); mog. R *seisùn*, M *sɛi̯su·n*, *sɛi̯su̯·*, Zirni *sài* «urin» (p. 132); dah. Ts *sɛ̄s* (L); mgr. *ṣēɒzɛ* (SM 373); mong. *sigesün*. Cf. Poppe, *Introduction*.

seü̯der سَوْدَرْ «ombre» (144*b*) ~ IM سَودَرْ *seü̯der* (M 137), سَودَر (KR 217), *seüder* (P 446: *se'ūder)* ; MA سودر *seüder* (P 332: *se'ūder)* ; Hs *se'üder* «Schatten» (H 134), Hy *sewüder* (I, 21*b*), Tk *sewüder* (30*b*), Yy *seüder* (66*a*), Ls *sewüder* (125*b*); dah. H *sùi̯děr* (P 91). Sont empruntés au mongol: tchag. سودر *süder* ou *seüder* «suivant, serviteur» (PdC 351; ŠS 188), «der Diener, der Begleiter, das Gefolge» (Radl. IV, 837); tél. *südär* «die Decke, der Schirm, das Schutzdach, der Schatten» (Radl. IV, 838).

seyül سيُول «queue»[109] (159*b*) ~ IM سَوُل *seül* (M 137), سُول et سَبُل (sic; KR 218), *seül* (P 446: *se'ūl)* ; MA سيول *seül* سوول *sewül* (P 323: *se'ūl*, 330: *sü'ūl)* ; Hs *se'ül* (H 134), Hy *se'ül* (I, 8*a*); mog. R *söùl*, Mr *sėùl*, *sūl* M *sōl*, *səùl*, Zirni *sūl* «tail» (p. 133); dah. *sęùl*, *sęù̯* (P 91), Ts *sʿęùl* (L). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 120.

sidün سِدُونْ «dent» (149*a*) ~ AL a. سِدُونْ *sidün* (P 58), p. شِيْدُون *šidün* (P 60); IM شِدُون *šidün* (M 137), سِدُن (KR 213), *sidün* (P 446); MA سيدون *sidün* (P 103), شيدون *šidün* (P 333); Hs *südü*, *šidü* (H 136, 139), Hy *šidün* (I, 23*a*), Yy *šidü* (78*a*), Tk *šidün* (35*a*), Py *šüdü* (78*a*), Ls *šidün* (130*a*), Ty *südün* (n° 226); mog. R *sùdùn*, Leech *shuddun*, *suddun*, Mr, M *sùdù·n*, M *sùddù·*, *sùddù̯·*, Kundur *sùdùn* (p. 149); mgr. *ṣɒi* (SM 371), Tong *šïduŋ* (Tod 143); dah. Ts *šïɒ̌*, *šïɒ* (L).

sini سِينِى «récent, nouveau» (153*b*) ~ IM شِنِى *šini* (M 137), سِنى (KR 208), *sini* (P 446); MA شِنى *šini* (P 334); Hs *šini* (H 141), Hy *šini* (I,

[109] Le *fatḥa (a)* de la première syllabe est corrigé sur un *ḍamma (u)*. Le terme mongol répond aux mots suivants: turc *quyruq* (osm. *kuyruk* «tail», Hony², 216); pers. *dum* «the tail» (Steingass, 534); ar. *aḏ-ḏanb* «queue» (Belot, 665).

27*a*); mgr. *ṣẹni* (SM 375), Tong *šini* (Tod 143). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 109. Cf. *šini*.

sirbüsün سَرْبَسُون (sic) «tendon, nerf»[110] (150*a*) ~ IM سِرْبُسُن et سَرَصُن *sirbüsün* (M 136), سِرِبُسُن et سربصو (KR 214, 224), *sirbüsün, sirbüsü* (P 446); en transcription chinoise *širbüsün* (Hs H 141; Hy I, 14*b* ; Tk 35*b* ; Ls 130*b*); mgr. *ṣʙuᴅzẹ* (SM 370); dah. H *širbĕs, širbŭs* (P 101), Ts *širβüs* (L).

sisege سِسَگه «feutre» (153*b*) ~ MA سسکی *sisgeị* (P 323: *sisegeị*), سسوکی *sisügeị* (ibid.); Hs *isgei, sisgei* (H 83, 135), Hy *sisgei* (I, 11*b*), Yy *sišge* (76*b*), Tk *sisge* (20*a*), Py *isigei* (20*b*), Ls *sišige* (140*b*), Ty *sisgei* (n° 255); mog. R *sisgɛi*, Mr, M *siskɛi, siskài, sʲiskɛi*, Zirni *siskai* «felt, coarse cloth» (p. 132); mgr. *sgg̃*, š.-yög. *ski* (SM 346). Le tchag. ایشیکای *išigei* «feutre» (PdC 118; ŠS 53) est un emprunt au mongol.

soqar سُقَر dans *balaị s.* «aveugle» (152*a*) ~ AL a. سُقَرْ *soqar*, p. سُوْقَرْ *soqar* (P 58, 59); IM صُقَار *soqar* (M 138), صُغُر (KR 226), *soqar* (P 446: *soγur)* ; RD سوقار *soqar* (Berezin III, 51); Hs *soqor* (H 135), Hy *soqor* (I, 25*a*), Tk *soqor* (36*a*), Ty *suqur* (n° 233); mgr. *soqʊor* (SM 352), Tong *sugo* (Tod 134); dah. *sʿoqŏr* (L). Sont empruntés au mongol: tchag. سوقور *soqor* «aveugle dont l'oeil s'est desséché et enfoncé» (PdC 358; ŠS 191); kirg., tourki, com., krm., kar. T, L *soqur* «1. blind; 2. (kirg.) «einäugig, einen Fehler im Auge habend» (Radl. IV, 521).

soqtači سُوقْتَاچِی (sic) «ivrogne, ivre» (153*a*) ~ AL a. سُوقتَبا *soqtaba* «wurde betrunken» (P 59); IM سُخْتَاچِی *soχtāči* «ivre» (M 136), صُخْتَبا corr. en صُخْتَاجی (KR 210), *soχtāči* «ivre» (P 446: *soχtaba)* ; MA سوقتانی et سوقتانکی *soqtanqi, soqtanki* «ivre», سوقتابه *soqtaba* «il s'est enivré» (P 324); Hs *soqta-* (H 136), Hy *soqtaba* (I, 18*a*); dah. Ts *sortʿŏ-, sorʿt-* (L).

sonas سَنَاس, dans *manu kele s.* «écoute ma parole !» (162*a*) ~ AL سونسبا *sonasba* (P 59: *sonusba)* ; IM صُونصْبَا *sonasba* (M 138: *sonusba)*, صواصبا (sic; KR 197), *sonasba* (P 446: *sonusba)* ; MA سوناسبه *sonasba* (P 324); Hs *sonos-* (H 135), Hy *sonos* (I, 16*b*), Tk *sonos* (24*b*); mog. R *sonusuna*, Mr *sə̄nə̄su·na*, M *sonə̄su·na*, Zirni *sunasā* «quick hearing», Kundur *sānāskū* (p. 133). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 164.

songina سَوْنُكْبَه (sic) «oignon»[111] (154*a*) ~ MA سونقینه *sonqina* et سونقینان *sonqinan* (P 324); Hy *songgina* (épelé *so-onggina* ; I, 4*b*), Yy *songgina* (75*a*), Ty *songgina* (n° 308); mgr. *suŋgunog* «espèce d'oignon» (SM 362), Tong *sunguna* (Tod 134).

sormusun سَرْمَسُون (sic) «cil»[112] (148*b*) ~ IM صُرُمْ صُو et صُرُمْ صُون (KR

[110] Turc *siŋir* (osm. *sinir* «sinew; nerv, fibre», Hony², 320); pers. *pay* «a nerv tendon, sinew» (Steingass, 262); ar. *al-ʿasabu* «nerf» (Belot, 498).

[111] Turc *sarmısaq* (osm. *sarımsak, sarmısak* «garlic», Hony², 307); pers. *sīr* «garlic» (Steingass, 715); ar. *aṯ-ṯūm* «ail» (Belot, 68).

[112] Turc *kirpük* (osm. *kirpik* «eyelash», Hony², 205); pers. *muža* (cf. *muž* «the eye-lashes», Steingass, 1224); ar. *al-hudabu (hudb, hudub)* «cils» (Belot, 886).

213, 214), *sormusu* et *sormusun* (P 446); MA سوريسون *sorbisun* «cil» (P 325); Hs *surmusun* «Körperhaar» (H 138; la leçon *surimusun* n'est pas à retenir), Hy *sormisun* (I, 23*a*; d'après Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 207, ce mot est à lire *sormoyisun ;* d'après Lewicki, *Index*, p. 73, il faut adopter *sormuisun)*, Yy *sormisu* (78*a*), Ls *sormisun* (130*b*); dah. Ts *sᶜàrmĭlᶜt, sᶜàrmĭrᶜt* (L); Tong *somosun* (Tod 133).

söni سُونِي «nuit» (144*b*), *s. bolba* «la nuit est tombée» (148*a*), *höčken* سونِي *s.* «hier soir, la nuit dernière» (148*a*) ~ AL p. سُوْنِيْ et a. سُونِي *söni* (P 59); IM سُونِي *söni* (M 137), سوڤ (KR 215) et سوڤ (KR 216), *söni* (P 446); en transcription chinoise: *söni* (Hs, H 139, la leçon *süni* n'est pas à retenir; Hy, I 3*a ;* Tk 7*b ;* Ls 126*a*); *süni* (Yy 69*a ;* Ty n° 471); mog. R *sùni*, Leech *sonî*, Mr *sônï·*, M *sùnï·*, Zirni *söni* (sic) «night» (p. 138); mgr. *soni* (SM 353), Tong *šieni* (Tod 142); dah. H *sùn, sùńĭ* (P 91), Ts *sᶜùn, sᶜō̆.* (L).

sudasun سُدَاسُونْ «veine» (150*a*) ~ AL p. سداسُنْ et a. سدسون *sudasun* (P 58); MA سوداسون *sudasun* et سودوسون *sudusun* (P 327); Hs *suǰi'asu* «Halsader» (H 136), Hy *sudasun* (I, 24*b*), Tk *sutasun*, lire *sudasun* (36*a*), Ls *sudasun* (130*b*), Yy *sudal* (78*a*); mgr. *sdādzę* (SM 331); dah. H *sodăl, sodŏl* (P 91), Ts *sodŏl* (L).

sumun سُومُونْ «flèche» (160*a*) ~ AL p. سُوْمُونْ *sumun* (P 59), IM سُمُو *sumu* (M 136), صمو (KR 224), *sumu* (P 447); en transcription chinoise: *sumun* (Hs, H 137; Hy I, 9*b*), *sumu* (Hs, ibid.; Yy 80*a ;* Tk 16*b ;* Ty n° 136); dah. H. *somŏ* (P 91), Ts *sᶜom* (L).

sunaγa سُنَغَه, dans *qar s.* «tends le bras !»[113] (149*b*). Cf. MA سونبه *sunaba* «il s'est allongé» (P 327); mog. R *suntuna* «gibt nach, dehnt sich», M *suntu·na* «il s'étend»; mong. *sungγa-, sunγa-* «étendre, tirer en long, allonger» (Kow. II, 1382*a*), *suna-, sunu-, sung-* «s'étendre, s'allonger» *(ibid.)*.

sur سُرْ «courroie»[114] (159*a*) ~ AL p. سُوْرْ *sur* «Tierhaut» (P 59); mong. *sur* «courroie» (Kow. II, 1411*a*).

sün سُونْ «lait» (149*b*) ~ AL p. سُون *sün* (P 59); IM سُون *sün* (M 137), سُون (KR 218), *sün* (P 447); MA سون *sün* (P 329); mog. R *sùn*, Leech, *sun*, Mr, M *sùn*, M *sù*, Zirni *sùn* «milk» (P 133); mgr. *sun* (SM 360); dah. H *sū̆* (P 91); mong. *sün, üsün.*

süyül سُيُول (sic) «queue (de mouton)»[115] (150*b*). Cf. *seyül.*

[113] Turc *älin uzat* «tends ta main (!)»; pers. *dast dirāz kun ;* ar. *muddā al-yad.*

[114] Turc *qayïš* (osm. *kayış* «strap; strop; belt», Hony², 191); pers. *duwāl* «a stirrup-leather; a skin, hide» (Steingass, 539); ar. *as-sayru* «courroie, lanière» (Belot, 354).

[115] Turc *quyruq ;* pers. *dunba* «the tail (especially of a sheep); the fat of a sheep's tail; a kind of sheep with a thick tail» (Steingass, 537); ar. *al-aliyat* «queue de certains moutons» (Belot, 12).

š

šibar شِبَارْ «boue, argile»[116] (147*a*) ~ IM شِبَر *šibar* (M 137), شِبَر (KR 217), *šibar* (P 447); MA شبار *šibar* (P 332); en transcription chinoise: *šibar* (Hs, H 13; Hy I, 2*a* ; Yy 67*a* ; Tk 6*b* ; Py 17*b* ; Ls 127*b*); mgr. *ṣawar* (SM 369), Tong *šuwa* (Tod 142); dah. *šáura* (Iv. 49), H *šawăr* (P 101), Ts *šaọr* (L). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 123.

šiγa شِغَه «cheville de l'homme ou des animaux» (151*a*) ~ AL a. شِيْغَای *šiγaị* «Knöchel» (P 60); Hs *ši'a* «Knochenstein (Beckenknochen), zum Spiel» (H 138), Hy *ši'a* «cheville de pied» (I, 24*b*), Tk *ši'a* (35*b*); mog. M *šiγɛi* «cheville du pied (mouton)»; mgr. *ṣǫē* «jambe (de l'homme ou des animaux)» (SM 378), srg. *šikei*. Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 298. Haz. B, Dj, Dz, T *šiγâi*, *šiγɛi* «cheville» est emprunté au mongol.

šingebe شِنْكَبَه, dans *naran š.* «le soleil se coucha» (144*b*), *sara š.* «la lune se coucha» (144*b*) ~ IM سِلكو (sic; KR 216), *singekü* (P 442); MA سِنكابه *singebe* (P 334); Hs *šingge-* «sinken», *naran š.* «untergehen (Sonne)» (H 141), Yy *nara singgebe* (66*b*); mog. R *siŋgànà*, Mr, M *siŋga·na*, Zirni *singa* «set (the sun)» (p. 132). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 374.

šini شِيني «récent, nouveau» dans *š. sara* «la nouvelle lune» (144*a*). Cf. *sini*.

t

tabin تَابِينْ «cinquante» (141*b*) ~ AL a. تابِنْ et p. تابَين *tabin* (P 1267); IM طَابِين *tabin* (M 168), طابين (KR 228), *tabin* (P 447); MA تابِن *tabin* (P 338); en transcription chinoise: *tabin* (HS, H 143; Hy I, 22*a* ; Tk 32*a*). Le tchag. تابِن *tabin* «troupe de cinquante hommes, gardes de corps, pages» (PdC 194; ŠS 97; Radl. III, 976).

tabun تَابُونْ «cinq» (140*b*), *t. ǰawun* «cinq cents» (142*a*), *harbān t.* «quinze» (141*a*) ~ AL p. تَابُون et a. تابُون *tabun* (P 1267); IM طابُون *tabun* (M 168), طابون (KR 227), *tabun* (P 447); MA تابون *tabun* (P 338); en transcription chinoise *tabun* (Hs, H 143; Hy I, 22*a* ; Tk 31*b*); mog. R *tabun*, Leech *tabun*, Mr, M *tăbu·n*, M *tābu·*, Zirni *tābun* (p. 136); dah. H *t'aŭ(η)* (P 143), Ts *t'aọ* (L); mgr. *t'āwęn* (SM 412).

tayaqu تَغَاقُو «(année de la) poule»[117] (143*b*) ~ AL a. تَغَاوُتْ *tayawut* «Hühner», p. تَاقِيَا *taqiya* «Hausvogel» (P 1269 et 1268); IM تقُوق *taquq* (M 130), دقوق (KR 226), *daquq* (P 435); MA طاقيه *taqiya* (P 341: *taqi'ā)* ; Qaz. *daqiqu* (Po 203), دقاقو et دقاون *daqayu*, *daqa'u*, *daqawu* (Pe 574); EČ دقاو *daqau* (Pe 290); RD دافيقو *daqiqu* (Berezin III, 170); Hs *takiya* (H 144),

[116] Turc *balčïq* (osm. *balçık* «wet day; potter's clay; sticky mud», Hony², 30); pers. *gil* «clay, mud» (Steingass, 1092); ar. *aṭ-ṭīn* «boue, argile, limon, bourbe» Belot, 464).

[117] Turc *tavuq* ; osm. *tavuk* «hen» (Hony², 350).

Hy *takiya* (I, 7*a*), Tk *daqā* (12*a*); mog. Mr *taχ̄āqu ;* mgr. *t'aqū*, šrg. *toko* (SM 406), Tong *tūḳa* (Tod 136). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, pp. 206, 318; Poppe, *Introduction*, p. 138; Gombocz, *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter*, p. 135, s. v. *tyúk*.

tālam تالام, dans *üle t. bi* «je n'aime pas»[118] (161*b*) ~ AL a. تالبا *tālaba* (P 1268); IM طلبا (sic; KR 194), *tālaba* (P 447); MA تالابه *tālaba* (P 343); Hs *ta'ala-* (H 143), Hy *ta'alam* (I, 19*a*), Tk *ta'alam* (26*b*); mog. M. *tāla·na*. Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 208, 259.

tanāča طناچه «de vous (abl.)»[119] (156*a*) ~ IM طاناچا *tanāča* (M 167), طاناجا (KR 204), *tanāča* (P 447). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 218.

tandur تاندور «à vous, chez vous (dat.-loc.)»[120] (156*a*) ~ IM تاندر *tandur* (M 167), طاندر (KR 204), *tandur* (P 447); Hs *dan-tur* (H 143). Cf. le précédent.

tanglasun تنكلاسون (sic) «brique cuite au soleil»[121] (147*a*) ~ Hs *danglasun* «Erdklumpen» (H 32), Yy *dangnasu* «monceau de terre» (Kow. III, 1691*b*); ord. *ɒeŋlūs, ɒeŋnūs* «petites bosses couvertes d'épais gazon qu'on voit dans les terrains marécageux» (Mostaert I, 140*a*). kalm. *deŋnūl, deŋnūr* «weiche Erde, Rasenhügel, Bebeland» (Ramstedt, 88*b*); mgr. *ɒaŋǧur* «motte de terre» (SM 43); cf. Mostaert, dans *HJAS* XV, p. 292.

tarāq تراق «lait caillé»[122] (154*b*) ~ AL p. طراق *torāq* (P 60); IM طراغ *tarāγ* «lait» (M 139), طراغ (KR 218), *tarāγ* (P 447); MA تراق *taraq* «творог; caillebotte, fromage blanc» (P 341); Hs *taraq* «geronnene dicke Milch» (H 145), Hy *taraq* «lait aigre» (I, 13*a*), Tk *taraq* (21*b*); mog. R *tarōγ* «sauere Milch», Leech *tarakh* «courds», Mr, M *tarāγ* «lait caillé», M *tarāχ*, Zirni *tarāq* «coagulated or curded milk» (p. 135); mgr. *t'araǧ* «caillot de lait devenu acide après l'écrémage» (SM 410); mong. *taraγ*.

taryun ترغون «gras, gros, replet» (150*a*) ~ AL p. ترغون *taryun* (P 1269); MA تارغون *taryun* (P 341); Hs *tarqut*, pl. (H 146), Hy *tarqun* (I, 25*a*), Tk *taryun* (36*b*), Yy *tarqun(g)* (75*b*), Ty *tarqun* (n° 236); mgr. *t'arǧun* (SM 411); dah. *t'arǧŏ* (L). Le tchag. ترغون *taryun* «gras, replet» (PdC 213) est un emprunt au mongol.

tatāl تاتال, dans *t. urusum* «la rivière coule»[123] (146*a*) ~ AL p. تتاول *tataul* «Fluss» (P 1268); IM ططاول *tataul* (M 139), ططول (sic; KR 217), *tataul*

[118] Turc *sävmäzäm ;* pers. *dust namīdāram ;* ar. *lā uḥibbu*.

[119] Turc *sizdän ;* pers. *az šumā ;* ar. *minkum*.

[120] Turc *sizdä ;* pers. *dar-šumā ;* ar. *fīkum*.

[121] Turc *kärpič* (osm. *kerpiç* «sun-dried brick», Hony², 196); pers. *ḫišt* «a brick» (Steingass, 461); ar. *al-libnu* «une brique cuite au soleil» (Belot, 720).

[122] Turc *yoγurt* (osm. *yoğurt* «yaourt, a kind of sour milk», Hony², 403); pers. *čuqrat*.

[123] Turc *aqar su* «eau coulante; eau vive, eau de rivière», pers. *ǰuy-i ravān*, id.; ar. *al-nahr ǰārī [= ǰārin]* «la rivière coule».

(P 447: *tatūl* «река, ров; rivière, fossé»); MA تاتال *tatāl* «арык; canal d'irrigation», (P 343); mog. Zirni *tataul* «narrow way, valley» (p. 135); mgr. *t'ivüür* «conduit d'eau, fossé, canal d'irrigation», šrg. *tutor* (SM 416); mong. *tatγal* «aqueduc, canal, conduit, fossé» (Kow. III, 1624*b*).

taulaį تاوَلاي (sic) «lièvre» (162*b*) ~ AL p. تَوْلای et a. تولایْ *taulaį* (P 1270); MA تاولای *taulaį* (P 343: *ta'ūlaį)*, تولای *tūlaį* (P 357); Qaz. *taulaį* (Po 198), تاولای *taulaį* (Pe 559); EČ طاولای *taulaį* (Pe 282); RD تولی *taulai* (Berezin III, 172); Hs *taulai, ta'ulai* (H 146), Hy *taulai* (I, 6*a*), Yy *taulai* (73*a*), Tk *taulai* (11*b*); mog. Mr *taulâi ;* mgr. *t'ūlī* (SM 430), Tong *taulei* (Tod 135); dah. H *t'aŭle* (P 92), Ts *t'aǫl* (L); mog. Zirni *itaula* (?) «hare, rabbit» (p. 107). Sont empruntés au mongol: tchag. تولای *tulai* ou *taulai* (PdC 243); haz. B, Dz, O, T, G *taulâi, taulɛi ;* etc. Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IX, pp. 262—263.

teįn تَيْن «ainsi, de cette façon»[124] (156*b*), *t. ki* «agis, fais ainsi» (157*a*) ~ MA تين *teįn* (P 345: *tīn)*, تيين *tėyin* (P 168); en transcription chinoise *teyin* (Hs, H 150; Hy II A 5*b*; etc.).

tende تَنْدَه «là» (156*a*) ~ AL a. تَنْدَا *tende* (P 1270); IM تَنْدَه *tende* (M 130), تندا (KR 207), *tende* (P 448); en transcription chinoise *tende* (Hs, H 148; Hy I, 28*a*); mog. R *tėndâ*, Leech *tîndar*, Mr, M *tindâ*, M *tėnda*, Zirni *tenda* (p. 137).

tengri تَكْرِي «dieu» (144*a*) ~ AL a. تَنْكِرِی *tengri* «ciel» (P 1270); IM تَنْكِرِی *tengri* (M 130), تِنكری (KR 216), *tengri* (P 448); MA تينكری *tėngri* (P 347); mog. Zirni *tengari* «god, heaven» (p. 137). Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, p. 168.

tere تَرَهَ «il, lui; celui-là» (156*a*) ~ AL a. ترا *tere* (P 1269); IM تَرَهَ *tere* (M 167), تَرا (KR 207, 208), *tere* (P 448); MA تيره *tėre* (P 348); mog. R *te*, Leech *te*, Mr, *tē*, M *te*. Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 142.

tereni تَراني, dans *t. kümü dėlet* «bats cet homme !» (162*a*). Cf. le précédent.

tėrgün تيرْكُونْ «tête» (143*a*) ~ AL p. تِرون *tėrūn*, a. تُوُون *terūn* (P 1269); IM تِرِيُون *teriyün* (M 130), تيركن (KR 212), *tėrgün* (P 448: *tergün) ;* Hs *teri'ün* Kopf, Haupt» (H 149), *türūn* «anfangs» (H 155), Hy *teri'ün* (I, 123*a*), Tk *teri'ün* (34*b*), Ty *teriwün* (n° 211). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 67.

tėrme تِيرْمَهْ (sic) «tente»[125] (153*b*) ~ Hs *terme* «Zelt» (H 149); mong. *terme*, id., répondant au tib. *gur* «tent» (Jaeschke, 69*b*), cf. Ligeti, *Catalogue du Kanǰur mongol imprimé* I, p. 4, N° 10 *(dharm-a-tu* est à corriger en *term-e-tü)*.

[124] Turc *anǰilayïn* (osm. hist. *ancılayın, ancalayın* «onun gibi, o kadar», TTS I, 26; II, 34; III, 20); pers. *hamčunān*, id.; ar. *kaḏālik*, id.

[125] Turc *qara äv* (osm. *qara ev* «a tent of black felt or goats-hair», Redhouse, 232; *kara ev* «tent of black felt used by the nomad tribes of Central Asia», Hony², 103); pers. *ḫarga* «a large tent; a spacious place» Steingass, 456); ar. *al-ḫibbā [= ḫibā']* «tente en laine ou en poil de chameau» (Belot, 150).

Ces mots mongols sont inséparables des termes turcs suivants: tum., bachk. *tirmä* «das Filzzelt» (Radl. III, 1378); sag. *tärbä* «die Jurte» (Radl. III, 1078); com. *tärmä* «die Kemnate» (Radl. III, 1080), «Heiligtum» (Grönbech, *Kom. Wb.*, 248). Les interprétations du mot coman proposées jusqu'ici (cf. encore Bang: «Frauengemach») sont inacceptables, il s'agit cette fois encore d'une «tente». Cf. encore: mong. *term-e* «the wooden grate of the walls of a felt tent» (Lessing, 806*a*); oïr. lit. *terme* «решетка в юрте; grillage de la tente» (Pozdneev, 191*b*), kalm. *termə, term̥* «Wand, Wandgitter» (Ramstedt, 393*b*), oïr. dial. *t'erem, termɛ, tɛrɛm* «treillis de tente, mur» (Kara, p. 161). Le tourki *terme,* répondant au mong. *qana* «grille d'une tente nomade» *(Wou-t'i* II, 3385), remonte au mongol.

toγora'un تُوغُرَوَانْ (sic) «grue» (155*b*) ~ AL a. تُقرَقاون (sic) *toqaraun* (P 1269: *toqaraqaun) ;* MA توغراوون *toγarawun* (P 354: *tuγra'un) ;* Qaz. توغراوش (sic) *toγoraun* (Pe 578); Hs *toqora'u(n), toqura'u(n)* «Kormoran, Reiher, Kranich» (H 150); kalm. *toγrūn* (Ramstedt, 397*a*); ord. *t'ų̄g̱ų̄rų̄* (Mostaert II, 677*a*); khal. *togoruu* (Luvsandêndêv, 402*b*); bour. *tochorjuu(n)* (Čeremisov, 445*a*); mgr. *t'uġurōŋ* (SM 429). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 225.

toqaį̄ تُوقَایْ «coude» (149*b*) ~ AL a. توقای *toqaį̄* (P 1270); MA توقای *toqai* (351); Hy *toqai* (I, 29*b*), Tk *toqai* (35*b*); mog. R *tuqɛi*, Mr *toqài*, M *toqqɛi*, Zirni *toqai* «elbow» (p. 138); mgr. *t'uġuī, t'ų̄g̱uī* (SM 429). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 137. Sont empruntés au mongol: tchag. توقای *toqai* et توغای *toγai* «coude qui se trouve dans le cours d'un fleuve» (PdC 236; ŠS 121); haz. Dz, T *toγài*, Dj *toqɛi* «coude». Cf. encore: bar. *toγai* «die Flusswindungen» (Radl. III, 1158).

toli تُولِي «miroir» (159*a*) ~ MA تولوی *tolu̯į̄* (P 350); en transcription chinoise *toli* (Hy I, 11*a ;* 71*b ;* Tk 18*a ;* Ty n° 163; etc.) Le tchag. تولی *toli* (PdC 245) est un emprunt au mongol.

tosun تُوسُونْ «graisse» (150*b*) ~ AL p. تُوسُنْ *tosun* (P 1270); IM طُوسُون *tosun* (M 140), طُيسُن et طُوسُن (KR 218), *tosun* (P 448); MA توسو *tosu* et توسون *tosun* (P 351); en transcription chinoise *tosun* (Hs, H 152; Hy I, 12*b ;* Tk 21*b*), *tosu* (Yy 75*b*), *dusu* (Ty n° 207); mog. R *tusun*, Leech *tosùn*, Mr, M *tosun* «beurre, graisse; lard; huile», Mr *tā̆sun*, M *tosu̯*, Zirni *tusun*, lire *tosun* «oil, grease» (p. 139); mgr. *t'ōɒzę* (SM 422); ord. *ɒų̄sų̄* (Mostaert I, 165*a*). Est emprunté au mongol: tchag. توسون «huile, beurre» (PdC 233).

tōsun تُوسُونْ «poussière» (147*a*) ~ IM طُوسُون *tōsun* (M 140), طُوسُون et طُوسن (KR 214, 217), *tōsun* (P 448); en transcription chinoise *to'osun* (Hs, H 151; Hy I, 2*a*; Tk 6*a*; Ls 126*b*). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.* pp. 210, 259.

tuγ تُوغْ «étendard»[126] (161*a*) ~ IM طُوغ *tuγ* (M 140); طوغ (KR 225), *tuγ* (P *deest),* MA توق *tuq* (P 219); Hs *tuq* «Jakschweif, Fahne» (H 153). Cf.

[126] Le mot turc manque. En persan nous avons *ʿalam* «a standard, ensign, flag» (Steingass, 864). Arabe *ar-rāya* «drapeau, étendard» (Belot, 678).

Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 159, 391; Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, p. 22.

tūlaį تُولَاىْ «(année du) lièvre» (143*b*). Cf. *taulaį*.

turān تُورَانْ, dans *t. sayin* «le coeur est bon»[127] (161*b*). Cf. *durān*.

turuγan تُرُوغَانْ «maigre» (150*a*) ~ AL p. تُرغَان *turγan* (P 1269); MA تورقان *turqan* et تورغان *turγan* (P 355); Hs *turuqat* pl. (H 155), Hy *turuqan* (I, 25*a*), Yy *turqa* (75*b*), Tk *turqan* (26*a*), Ty *duruqan* (n° 237); mgr. *turγan* (SM 433). Sont empruntés au mongol: tchag. تورغون *turγun* «fatigué» (PdC 227); ma. *turγa* «mager» (Hauer, 932). C'est un ancien dérivé tiré du verbe *tura- (turu-, tur-)* «maigrir, s'épuiser» (Kow. III, 880*b*) qui n'a pas survécu dans les dialectes actuels où l'on trouve, à sa place, les formes remontant à *turangqai* «épuisé, faible, épuisé par la faim» (Kow. III, 880*b*), tout en maintenant le sens de «maigre»: ord. *t'ųrųŋχā* «maigre» (Mostaert II, 683*a*), kalm. *turŋχā, turŋχā* «mager, kraftlos, hager» (Ramstedt, 411*a*); khal. *turanchaj*, id. (Luvsandêndêv, 424*b*), bour. *turanchaj*, id. (Čeremisov, 449*b*).

turūn تُرُوُنْ (sic) «sabot»[128] (159*b*) ~ MA تورو *turū* (P 378), تورون *turūn* (P 239); Hy *turu'un* (I, 8*a*), Tk *turu'un* (12*b*); mong. *tuγurai* «hoof», *tuγur-a, tuγurun* (Lessing, 839, 844). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, pp. 393, 419.

tüle تُولَه, dans *qāl t.* «allume le feu» (146*b*) ~ IM تُولَبَا *tülebe* (M 131), تُولبا (KR 194), *tülebe* (P 448); MA تولابه *tülebe* (P 358); Hs *tüle-* (H 154: *tülē-* «verbrennen; anzünden, brennen»); mgr. *t'uliē-* (SM 431).

tülēn تُولَانْ «bois de chauffage, fagot» (146*b*) ~ AL p. تُولانْ *tülēn* (P 1270); IM تُولان *tülēn* (M 131), (sic; KR 220), *tülēn* (P 448); MA تولا *tülē* (P 289) et تولان *tülēn* (P 358); mog. R *tůlēn*, Mr, M *tula·n*, M *tulą·*, Zirni *tūlan*, lire *tůlan* «firewood» (p. 139); Tong *tulien* (Tod 136); mong. *tüliyen*. Le tchag. تولان *tülen* (à la rigueur *tülēn)* est un emprunt fait au mongol.

tümen تُومَانْ «dix mille» (142*b*) ~ RD تومان *tümen* (Berezin III, 26); Hs *tümen* (H 154), Hy *tümen* (I, 22*b*); mgr. *t'umiēn* (SM 432). Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, p. 165.

tü'ükü تُوْكُو (sic) «cru» (154*a*) ~ IM تُكُو *tūkü* (M 130), تكو (KR 212; sic), *tūkü* (P 448: *tūkei)* ; MA توكوى *tūküi* (P 359); mgr. *t'ūgu* (SM 430); mong. *tügükei*. Cf. Vladimircov, *Sravn. gram.*, pp. 196, 322; Poppe, *Introduction*, p. 63.

[127] Turc *gönül ḫoš dut* (le dernier mot est ajouté, en plus petits caractères, ultérieurement, au-dessus du *ḫoš)* «ne t'en fais pas !» (cf. osm. *gönülünü hoş tutmak* «to try to make oneself forget trouble; not to worry», Hony², 123); pers. *dil ḫwašdār ;* ar. *ṭayyip qalbak* [= cl. *ṭayyib qalbuka]*.

[128] Turc *tuynaq* (osm. *duynaq* «a nail, claw of hoof»; Redhouse, 1264; hist. *duynak, tuynak* «tırnak», TTS I, 235; II, 333); pers. *sum* «a hoof; foot» (Steingass, 695); ar. *al-ǰāfī*, lire *al-ḥāfī* «déchaussé, qui va nu-pieds; déferré» (Belot, 127).

u

učа اُوجَا[129] «dos» (150*a*) ~ AL p. اُوجَا *učа* «Rücken» (P 1255); MA اوجا *učа* «спина; dos» (P 371: *ūča) ;* mog. Mr, M *učа* «dos», Zirni *ūča,* lire *učа* «back of the body» (p. 142). Très probablement nous avons affaire à des emprunts faits au turc. Cf. Kāš. *učа* «Rücken, Kreuz» (Brockelmann, 227); tchag. اوچه et اوچا *učа* «dos» (PdC 47); alt., tél., chor, sag., krm., tchag., tourki *učа* «das Hinterteil, Kreuz, der Rücken» (Radl. I, 1277); etc. En mongol, ce mot offre une voyelle longue en première syllabe et un sens légèrement différent de celui du mot turc: mong. *uγuča* «le derrière d'un animal, aloyau de boeuf, gigot de mouton» (Kow. I, 365*b*); kalm. *ūtsv* «das Kreuz im Körper, Hinterteil, Rücken, Steiss» (Ramstedt, 455*a*); ord. *ūtš'a* «la partie postérieure du dos (chez un animal)» (Mostaert II, 745*b*); khal. *uuc* «крестец; цоясница; croupion; reins, lombes» (Luvsandêndêv, 469*a*), bour. *uusa* «1. круп; 2. крестец; croupe; croupion» (Čeremisov, 490*a*).

učar اوُچَارْ «bazar, marché»[130] (153*b*). Cf. tchag. اوجار *učar* «marché» (PdC 47; ŠS 26; Radl. I, 1273); özb. Qong. *očar, o̱očar,* id. (L); koumyk *učar* (Németh: *Kel. Szem.* XII, 152). En dernière analyse ce mot remonte au moyen iranien *vāčār* (> hong. *vásár,* id.) Cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 112.

u̯ila اوُيْلَه, dans *bü u.* «ne pleure pas!» (161*b*) ~ AL a. اويلاَ *u̯ilaba* (P 1261); IM اُويلَبا *u̯ilaba* (M 125), اُوْيلبا (KR 195), *u̯ilaba* (P 449); MA اويلابا *u̯ilaba* (P 362), هويلاوولبا *hu̯ilawulba* (P 186: *hu̯ila'ūlba);* Hs *uyila-* (H 161); mog. R *uīlanà,* Leech *uîwla,* Mr, M *ujila·na,* Kundur *uwila* (sic) «weep» (p. 150).

umarta اومَارتا, dans *bü u.* «n'oublie pas!»[131] (162*b*) ~ AL a. اوْمارتبا *umartaba* (P 1261); IM مَرطَبَا *martaba* (M 150), مُوطَبا (sic; KR 200), *martaba* (P 441); MA مرتبه *martaba* (P 234); Hs *umarta* (H 163); mog. R *mōrtana,* Mr, M *mā̆rta·na,* Zirni *mārt* «forget» (p. 115); mgr. *muṣɒ̄-* (SM 251), Tong *mata-* (Tod 128); dah. H *mart'ă-* (P 85).

umda'an اُومَدَاآن (sic) «babeurre, petit lait» (154*a*) ~ AL p. امداان *umdaan* «Buttermilch» (P 1257); MA اونداآن *unda'ān* (P 364); Hs *undān* «Trunk, Trank» (H 164); mog. R *undō* «Getränk, Trunk», Leech *unda* «buttermilk», Mr, M *undā̆n,* M *undᾱ̆* «babeurre, petit lait», Zirni *undān* «sour buttermilk» (p. 140). Cf. Poppe, *Introduction,* p. 165.

urusum اُرُوسُمْ, dans *tatāl u.* «la rivière coule» (146*a*) ~ MA اوروسبه *urusba* «il a coulé» (P 368); mgr. *urosę-* (SM 478); dah. H *orsŏ-* (H 89).

[129] Turc *arqa* (osm. *arka* «back; back part», Hony[2], 18); pers. *pušt* «the back» (Steingass, 251); ar. *aẓ-ẓahru* «dos» (Belot, 467).

[130] Dans la colonne turque on a un renvoi *(miɩluhu)* à la forme persane qui est *bāzār.* Pour l'arabe on lit *as-sūq* «marché, bazar» (Belot, 351).

[131] Turc *unutma (ututma* du ms est un *lapsus) ;* pers. *farāmuš nakun* (ms: *makun) ;* ar. *lā tansa.*

usun اوُسُونْ «eau» (145*b*), *arūn u.* «eau pure» (145*b*), *bayiγu u.* «eau stagnante» (145*b*), *qasūn u.* «eau amère» (146*a*) ~ AL p. اوسون *usun* (P 1259); IM اُصُون *usun* (M 122), اُصُون (KR 217), اُصُون (KR 218), *usun* (P 449); MA اوصون *usun* (P 368); en transcription chinoise: *husu (Hei-Ta che-lio,* cf. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVIII, p. 118), *usun* (Hs, H 167; Hy I, 2*a* ; Tk 5*b* ; Ls 126*b*), *usu* (Hs; Yy 67*a* ; Py 17*b* ; Ls 126*b* ; Ty n° 18); mgr. *fuᴅzu,* š.-yög. *χsun* (SM 102); mog. R *usun,* Leech *ussun,* Mr, M *usu·n,* M *usu̯·,* Zirni *usun* (p. 142). Tchag. اوسون *usun* «eau» (PdC 65; ŠS 34) est un emprunt au mongol.

ü

ügei̯ اَوْكِي (sic), dans *ü. büše* «non, il n'y a pas» (157*a*), *yama* اُوَكْاَيْ *ü.* «rien du tout» (157*a*) ~ AL p. اوكى *ügei̯* (P 1260); IM اُكِى *ügei̯* «sans», اُكِى *ügei̯* «rien» (M 122), اُوكِى (KR 207), *ügei̯* (P 449); MA اوكاى *ügei̯* (P 373); Hs *ügei* (H 159), Hy *ügei* (I, 26*a*); mog. R *ùgɛi,* Leech *ogai, ugai,* Mr, M *ùgɛi,* MS *gɛi,* Mr *ùgài,* Zirni *gài* «not» (p. 104).

üi̯le اُوِيْلَه «chose, affaire, travail» (157*a*) ~ AL a. اويلا *üi̯le* (P 1261); IM اُوِيلا *üi̯le* (M 125), et اُولَا *üle* (M 125), اُوِيلا (KR 210, 229), *üi̯le* (P 449); MA اويلا *üi̯le* (P 375); Hs *üyyile* (H 161), Hy *üile* (I, 18*b*); mog. Mr *hùla,* M *ùla* ; mgr. *ulie* (SM 470). En tchag., اويله *üile* «affaire» (PdC 88; ŠS 44), est un élément mongol.

üǰe اَوجَا (sic), dans *noyan ü.* «regarde le seigneur !»[132] (162*a*) ~ AL a. اوجَبَا *üǰebe* «sah» (P 1258); IM اوجِبَا *üǰibe* (M 124), اُوجِبا (KR 194), *üǰebe* (P 449); MA اوجابه *üǰebe* (P 377); Hs *üǰe-* (H 161), Hy *üǰe-* (I, 16*b*); mog. R *uǰànà,* Mr *ùža·na,* M *ùǰa·na,* Zirni *öža,* lire *ùža* «see» (p. 121); mgr. *uᴅźiä-* (SM 465).

üǰeül اوجَاوُلْ dans *nada ü.* «montre-moi !»[133] (161*b*) ~ AL a. وجاولبا (sic) *üǰeülbe* «zeigte» (P 1258); MA اوحاووله *üǰewülbe* (P 377: *üǰe'ülbe)* ; Hs. *üǰe'ül-* (H 161), Hy *üǰe'ül-* (II B 13*a*); mong. *üǰegül-*.

üle اوله , dans *ü. bi irekü* «je ne viendrai pas» (157*b*), اُولَا *ü. emüsümü bi* «je ne m'habille pas» (158*b*), اولَا *ü. tālam bi* «je n'aime pas» (161*b*) ~ IM اُولَا (M 125), اوُلَا (KR 207), *üle* (P 449); MA اوله *üle* (P 379); Hs *ülü* (H 163), Hy *ülü* (I, 26*a*); mog. R *la, lù, lɛ,* Leech *la, lo,* Mr *ùla,* M *la, lɛ,* Zirni *ùla* «not» (p. 143); mong. *üle,* dans *üle kemebesü bolqu ügei* «a. l. [= au lieu de] cela ne peut être autrement, inévitablement, infailliblement» (Kow. I, 522); cf. Cleaves, *HJAS* XVII, p. 108, note 188.

[132] Turc *bägi gör ;* pers. *amīr-rā bibīn ;* ar. *abṣir al-amīr.*

[133] Turc *göstär* «montre !» (osm. *göstermek* «show, indicate; expose to the sun; appear», Hony², 124); pers. *mārā binumāy (numāyīdan* «to show, exhibit», Steingass, 1425); ar. *'arinī* «montre-moi !».

ūlen اُولَانْ «nuage» (145*a*) ~ AL p. اَوْلَنْ *eŭlen* (P 1261); IM اُولت (KR 216), *ūlet* (P 450); MA ايولان *ėŭlen* (P 168: *e'ūlen*), اولان *ūlen* (P 383); en transcription chinoise *e'ülen* (Hs, H 47; Hy I, 1*a* ; Ls 125*b*), *eülen* (Ty n° 9), *eüle* (Tk 1*a* ; Yy 66*a* ; Py 15*a* ; Ls 125*b*); mgr. *ulin* (SM 470), Tong *olien* (Tod 131); dah. H *ẹůlěŋ* (P 81), Ts *ẹůlẹ̌* (L); mong. *egülen*.

ülü اُولُو, dans *yege ülü sau či* «pourquoi ne t'assieds-tu pas?» (161*a*). Cf. le précédent.

y

ya يَا, dans *y. gemü* «que dit-il?» (158*a*), *y. kilū bi* «qu'ai-je fait?» (158*a*). Cf. Poppe, *Introduction*, pp. 126, 226, 229, 230.

yabuγan يَابُوغَانْ (sic) «piéton, fantassin» (153*a*) ~ IM يَبْغَان *yabγan* (M 154), يَبغان (KR 211), *yabuγan* (P 450); MA يابوغان *yabuγan* (P 386); Hs *yabuqan* (H 168), Hy *yabuqan* «infanterie» (II A 18*b*); dah. H *jaŭγaŋ* (P 82), Ts *jaǫγą* (L).

yama يَامَا (sic), dans *y. ügeį* «rien, sans rien»[134] (157*a*) ~ MA يامه *yama* «вещь (нечто); chose (quelque chose)» (P 386); mog. R *yema* «was», Leech *yama* «what?», Mr *jėmà*, *imà* «quoi? que? quel? quelque chose», M *jama*, Zirni *ēma* (sic) «thing, anything» (p. 103); mgr. *yăma* «quelque chose, quelconque» (SM 486), golong *yamā* (ibid.); mong. *yaγuma*. Cf. *ya*.

yan يَان «que, quoi?», dans *y. abumu či* «que prends-tu?» (157*b*), يَانِبِى *yanbi* «qu'est-ce que c'est, qu'y a-t-il?» (157*a*), يَانِبه *yanbi biū* «est-ce qu'il y a quelque chose?»[135] (157*a*) ~ AL a. يَانْ *yan* «was» (P 77); IM يَان *yan* (M 118), يان (KR 206, 207), *yan* (P 450); MA يان *yan* (P 387); mgr. *yān*, šrg. *yaŋ* (SM 487), Tong *jan* (Tod 122). Cf. *ya*.

yāsun يَاسُونْ «os»[136] (150*a*) ~ AL p. ياسُونْ et a. يَاسون *yāsun* (P 77); IM ياصُون *yāsun* (M 154) ياصُن (KR 214), *yāsun* (P 450); MA ياسون *yāsun* (P 388); Hs *yasu(n)* (H 169), Hy *yasun* (I, 8*a*, 24*b*), Yy *yasu* (78*a*); mog. R *jōsun*, Mr *jā̆sun*, M *jā̆su*, Kundur *yāsun* «bone» (p. 150). Le tchag. ياسون *yasun* «os» (PdC 526; ŠS 294) est un emprunt fait au mongol.

yasutu menekī يَسُوتُو مَنَاكِي «tortue» (155*a*) ~ Hy *yasutu menegei*, id. (I, 7*a*), Ty *yasudu menege* (n° 366). Cf. mog. M *jā̆sutu* «osseux».

yege يَاكَا «pourquoi?», dans *y. ülü sau či* «pourquoi ne t'assieds-tu pas?»[137] (161*a*). Cf. le suivant.

[134] Turc *näsnä yoq* ; pers. *čīzī nīst* ; ar. *lā šay*.

[135] Turc *näsnä barmī* (l'initiale *b*- est surprenante); pers. *čīzī hast* ; ar. *lā šay [= šaiʾ]*.

[136] Turc *süŋük* (osm. *sünük*, *sümük* «a bone», Redhouse, 1094; hist. *sünük*, lire *süŋük* «kemik», TTS I, 655; II, 855; III, 650; azéri *sümik* ; tkm. *süŋk)* ; pers. *ustuḫān* ; ar. *al-ʿaẓmu*.

[137] Turc *ničün oturmazsïn* ; pers. *čirā namīnišīnī* ; ar. *lima lā taqʿud [= taqʿudu]*

yekin يَكْنَنْ (sic) «pourquoi?» (156*b*), يكين *yekin abumu či* «pourquoi prends-tu?» (157*b*) ~ IM ياكان *yegen* (M 118), يَكَنْ (sic; KR 207), *yekin* (P 450); MA يكين *yėkin* (P 390); Hs *yekin* «wie» (H 170). Cf. Poppe, *Introduction*, p. 230.

yeme'el يَمَايِلْ «selle» (160*a*) ~ AL p. ايْمال *ėmēl* (P 1263); IM آمَل *emel* (M 123), آمَل (KR 225), *emel* (P 437: *emēl)* ; MA ايل *ėmel* (P 154: *em[ē]l)* ; Hs *eme'el* (H 44), Yy *emēl* (79*a*); mog. R, Leech *yamal*, Mr *jamăl*, Zirni *yemal* «saddle» (p. 146); mgr. *imier*, srg. *imel* (SM 192); dah. H *ęmęl* (P 80); mong. *emegel*. Le tchag. ايل *ėmel* «selle» (PdC 137; ŠS 61), *ämäl* «der Sattel» (Radl. I, 949) est un emprunt fait au mongol.

yiren يِرَانْ «quatre-vingt-dix» (142*a*) ~ AL a. يِرْان *yiren* (P 78); IM يران *yiren* (M 168), يزان (KR 228), *yiren* (450); MA يران *yiren* (P 390); en transcription chinoise *yiren* (Hs, 170; Hy I, 22*a* ; Tk 32*a* ; Ty n° 427); mong. *yiren*.

yisün يِسُونْ «neuf» (141*a*), *y. ǰawun* «neuf cents» (142*b*), *harban y.* «dix-neuf» (141*b*) ~ AL p. يِسُونْ et a. يِسُونْ *yisün* (P 78); IM يسُون *yisün* (M 168), يسون (KR 227), *yisün* (P 450); MA يسون *yisün*, يسو *yisü* (P 390); en transcription chinoise *yiren* (Hs, H 170; Hy I, 22*a* ; Tk 31*b* ; Ty n° 418); mgr. *ṣɒzęn* (SM 373); dah. H *jišĕ(η)* (P 143), Ts *jišĕ, jis, jûs, šis, šišĕ* (L).

Certains mots mongols du vocabulaire d'Istanboul nous paraissent énigmatiques, soit parce que, sous la plume déformante du copiste, ils ont revêtu un aspect méconnaissable, soit parce qu'ils ne peuvent être actuellement contrôlés par d'autres recoupements mongols. Ce sont les mots suivants.

آلِازْمِيلْ *alizmil* (154*b*). Ce mot n'a pas l'air mongol, aussi son interprétation se heurte-t-elle à des difficultés. Il devrait répondre à l'arabe *qadūm* «hachette, cognée» et au persan *balta*, signifiant la même chose, seulement ce dernier mot n'est pas persan, mais turc (cf. osm. *balta* «axe»; Hony², 31). Le copiste s'est sans doute aperçu de la confusion, et il a ajouté au-dessus de *balta*, le mot *tabar* qui est persan et qui signifie «hachette, cognée». Ensuite, dans la colonne des mots turcs, on lit آلسَتَمَك, au-dessous de celui-là, on a بالق ; ce sont des mots qui, pour le moment, s'expliquent mal. Enfin, dans la colonne des mots mongols, le soi-disant mot mongol, *al-izmil* est en réalité un mot arabe signifiant «couteau, grattoir de cordonnier; ciseau; burin» (Belot, 298), passé aussi en persan (Steingass, 45*a*) «a shoe-maker's paring knife». La confusion peut être expliquée de deux façons. Ou bien le copiste a abrégé par inadvertance deux lignes en une seule (au prix de certaines omissions), ou bien il a estropié le mot mongol[138] à tel point qu'il en fut métamorphosé

[138] On est tenté de songer au mot mongol qui apparaît dans IM sous la forme de آلُرْبِي (M 108) et الزبي (KR 221). Melioranskij a lu ce mot *aluriči* (!) et l'a interprété comme «особого рода трамбовка; espèce de hie». Poppe a proposé pour le ms d'Istanboul

en un mot arabe. Quoiqu'il en soit, actuellement on trouve, au-dessus de *al-izmil*, la glose persane *dirafš* «a cobbler's awl» (Steingass, 518*a*), et au-dessous du mot arabe on lit un mot turc: *biz* (osm. *biz* «awl», Hony², 44).

اوُتَو *a*^{w}*wt*^{a}*w*, dans *a. baį* «tiens-toi tranquille !» (162*a*). Le sens du mot *a*^{w}*wt*^{a}*w* est assuré par le turc *äpsäm* (osm. *epsem*, *ebkem* «speechless»), pers. *ḫāmuš* «silent»; son interprétation n'en reste pas moins problématique. Cf. supra *baį*.

اوُجُو *a*^{w}*wǰw*, dans *qur a.* «ramasse !» (146*b*); turc. *ǰamᶜ äilä*, pers. *gird kun*, ar. *iǰtamᶜ*. L'interprétation de *a*^{w}*wǰw* reste douteuse. Pour des raisons phonétiques on ne peut guère songer à *üǰe-* «voir» faisant fonction d'un verbe auxiliaire. Peut-être l'orthographe primitive du mot est-elle altérée. Cf. supra *qur*.

بازُوي *b*^{a}*az*^{w}*wɣy* «ange» (144*a*). Dans le même sens, le manuscrit de Zirni offre un autre mot non moins énigmatique: ايرامون (p. 44).

تاپسُونْ *t*^{a}*aps*^{w}*wn* «oignon» (154*a*); turc *soγan*, pers. *piyāz*, ar. *baṣal*.

جَالْ *ǰāl* (?), dans *ǰ. ququl* «casse du bois mort !» (146*a*). Correspondant du turc *odun*, notre *ǰāl* (?) doit signifier «bois à brûler»; son interprétation me paraît incertaine. Cf. supra *ququl*.

سُبَانْ *s*^{w}*ban*, dans *s. mori* «beau cheval entier» (159*a*); turc *ärkäk at*, pers. *nari asb* (sic), ar. *ḥaṣṣān*. On n'a rien de pareil en mongol. Ne pourrait-on songer, à la rigueur, à *sounaγ* dans *qurdun s. (Wou-t'i* III, 4323; *San-ho pien-lan* VIII, 90*b*) où mong. *sounaγ (sōnaγ* ou *sūnaγ?)* répond au mandchou *kuluk* «ausdauerndes Pferd, edles Ross» (Hauer, 600), au turc *külük*, id. et au tib. *gyi-lin* «n. of an excellent breed of horses» (Jaeschke 74)? Cf.? ord. *sunuk* «qui a la taille élancée» (Mostaert II, 592).

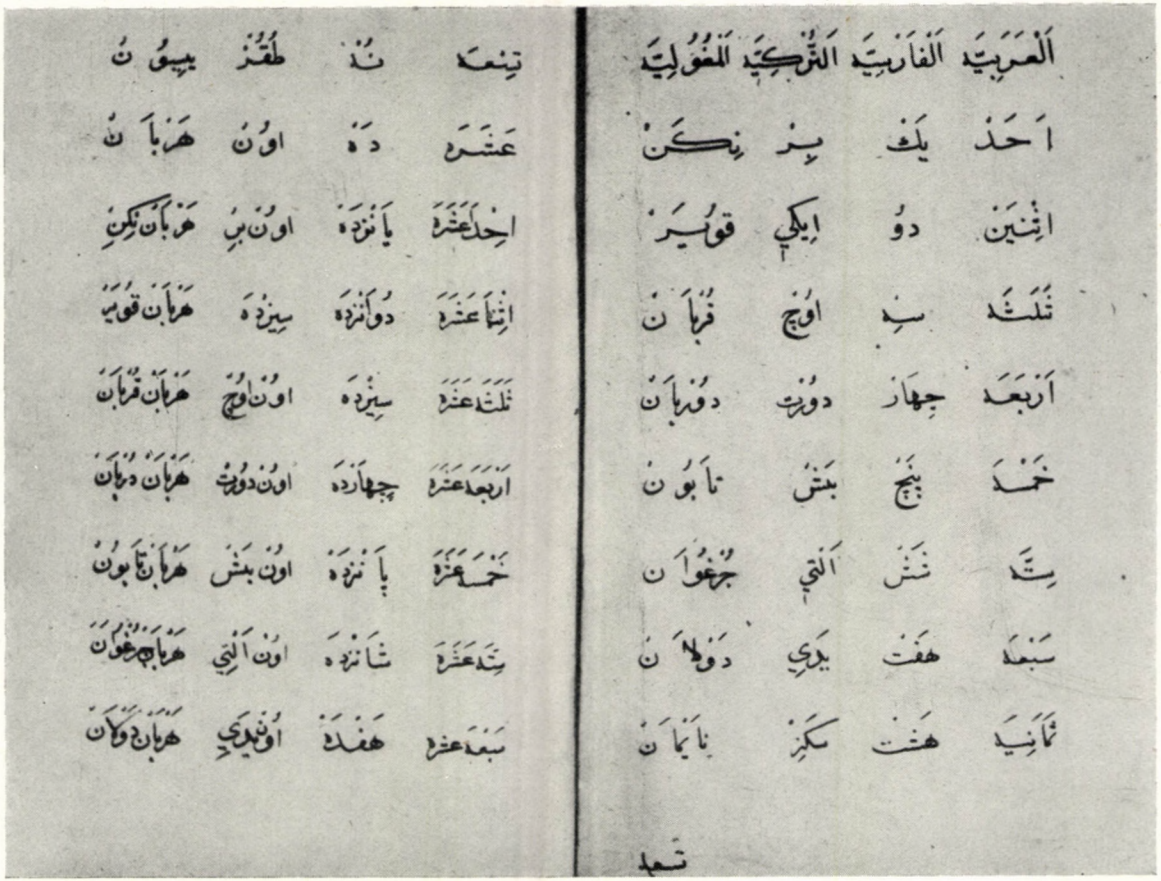
سجِير *s*^{a}*ǰyr* «joie, gaieté; confort; prospérité» (147*b*); turc *šänlik*, pers. *ābādān*, ar. *maᶜmūr*. Le mot mongol est éventuellement estropié sous l'influence du terme pers. (ar.) *saǰīr* «a sincere friend» (Steingass, 658), osm. *seǰir* «1. a trusty friend; 2. trusty sword» (Redhouse, 1042). Toutefois on a signalé en mong. lit. *siǰir* «happiness» (Lessing, *Mongolian-English dictionary*, 722),

---

de IM la leçon *alurbi* et a adopté cette fois encore l'interprétation de Melioranskij. Or, Melioranskij a basé son interprétation sur la forme altérée الكتبان *al-kaltabān* qu'il a cherché à rapprocher du pers. غلتبان *γaltabān* («a roller for smoothing the flat roofs of houses», Steingass, 892). Cependant la forme correcte du mot arabe nous est offerte par le ms d'Istanboul qui est الكلبتان *al-kalbatān* et a le sens de «tenailles»; Belot, 704. Cf. ar.-pers. *kalbitān* «a blacksmith's or farrier's forceps, with which they take hold of hot iron or pull out nails»; Steingass, 1042). Le mot mongol offert par IM, sous la forme de *elürbi* ou *ölürbi* «pincettes» est donc authentique et il doit être rapproché des formes mongoles suivantes: mong. lit. *örülbi* «pince, pincettes, tenailles» (Kow. I, 584*a*), kalm. *örḷwə* «Zange, Kneifzange» (Ramstedt, 300); ord. *örölbö* «tenaille, pince (de forgeron, de charpentier)» (Mostaert II, 539*a*); khal. *өrөlbө* «клещи, щипки» (Luvsandêndêv, 330); bour. *ülirbê*, id. (Čeremisov, 505).

sur l'autorité de Bawden, *Altan tobči*, pp. 53 (§17), 123. Ce mot, attesté aussi dans Sayang Sečen, n'a certainement rien à voir avec le sens usuel de *siǰir* («or pur en feuille»), ni même avec mgr. *śńźir* «bonheur, félicité, paix, bonne santé, prospère, en paix» (SM 391). Ce dernier, avec *śńźirʁu* «heureux, prospère», est un emprunt au tibétain (cf. tib. *skyid* «happiness, happy» et *skyid-po* «happy»). Cf. khal. *šižêêr* «смирный, покорный» (Luvsandêndêv, 650; Rinčinê, 316).

مَازَوُق *maᵃazᵃwᵂq* «premier ministre» (152*b*). Le Manuscrit de Zirni (p. 86) offre cette fois encore un terme différent: آناق *anaq* «minister, consellor of state»; cf. MA *anaq*, id.

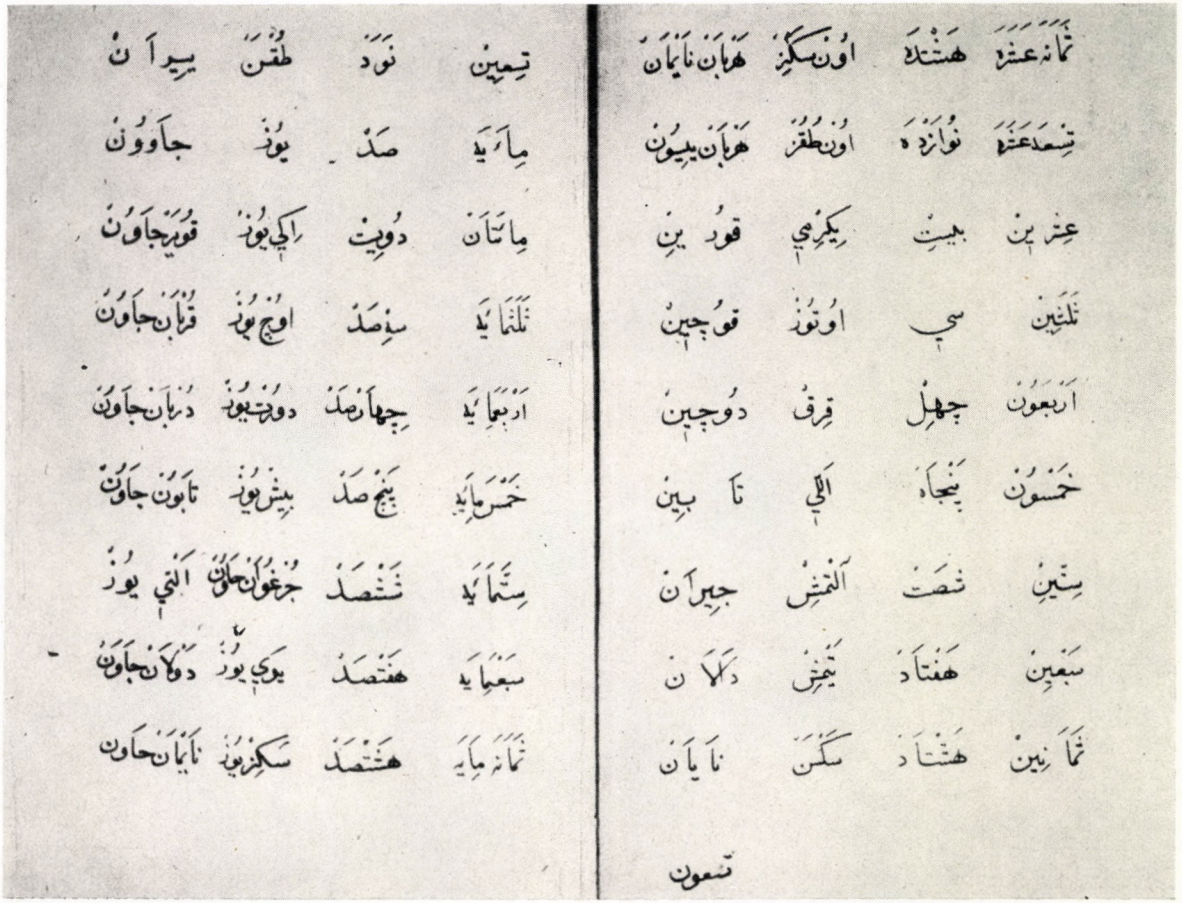


اَلعَرَبِيَّه	اَلفَارِسِيَّه	اَلتُّرْكِيَّه	اَلمُغُولِيَّه
اَحَدْ	يَكْ	بِرْ	نِكَنْ
اِثْنَيْنِ	دُو	اِيكِي	قُويَرْ
ثَلَثَه	سِه	اُوچ	قُرْبَانْ
اَرْبَعَه	چِهَارْ	دُوْرْت	دُوْرْبَانْ
خَمْسَه	پَنْج	بَشْ	تَابُونْ
سِتَّه	شَشْ	اَلتِي	جُرْغُوَانْ
سَبْعَه	هَفْت	يَدِي	دُولَانْ
ثَمَانِيَه	هَشْت	سَكِزْ	يَايَانْ
تِسْعَه	نُهْ	طُقُزْ	يِيرْمِيُونْ

عَشَرَه	دَهْ	اُونْ	هَرْبَانْ
اِحْدَعَشَرَه	يَانْزَدَه	اُونْ بِرْ	هَرْبَانْ نِكِنْ
اِثْنَاعَشَرَه	دُوَانْزَدَه	سِيزْدَه	هَرْبَانْ قُويَرْ
ثَلَثَةَعَشَرَه	سِيزْدَه	اُونْ اُوچْ	هَرْبَانْ قُرْبَانْ
اَرْبَعَةَعَشَرَه	چِهَارْدَه	اُونْ دُوْرْت	هَرْبَانْ دُوْرْبَانْ
خَمْسَةَعَشَرَه	پَانْزَدَه	اُونْ بَشْ	هَرْبَانْ تَابُونْ
سِتَّةَعَشَرَه	شَانْزَدَه	اُونْ اَلتِي	هَرْبَانْ جُرْغُوَانْ
سَبْعَةَعَشَرَه	هَفْدَه	اُونْ يَدِي	هَرْبَانْ دُولَانْ

تسعة

140*b* 141*a*

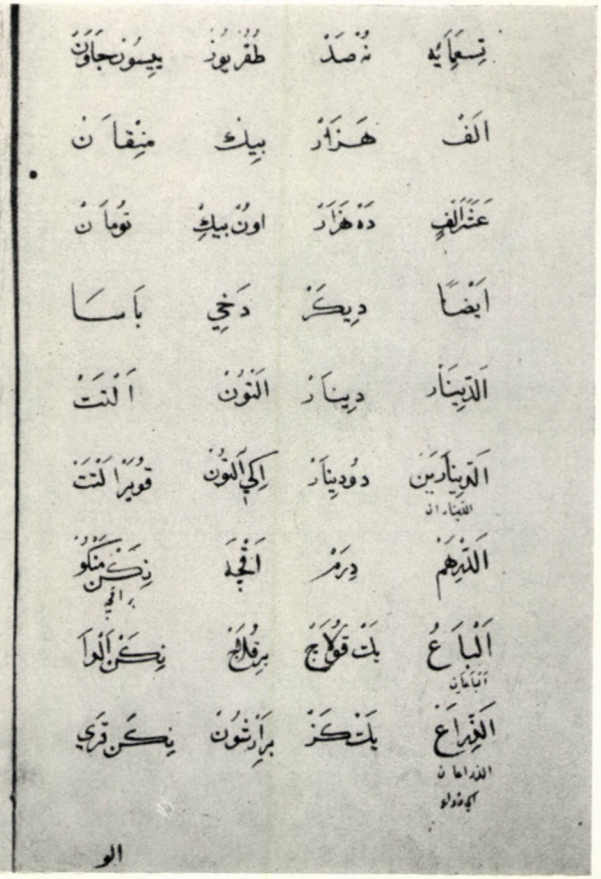


ثمانية عشر هشده اون سكز هربان نايمان
تسعة عشر نوزده اون طقز هربان بيرون
عشرين بيست يكرمي قود ين
ثلثين سي اوتوز قوچين
اربعون چهل قرق دوچين
خمسون پنجاه الي تا بين
ستين شصت التمش جيرآن
سبعين هفتاد يتمش دلان
ثمانين هشتاد سكسن نايان
تسعون

141b

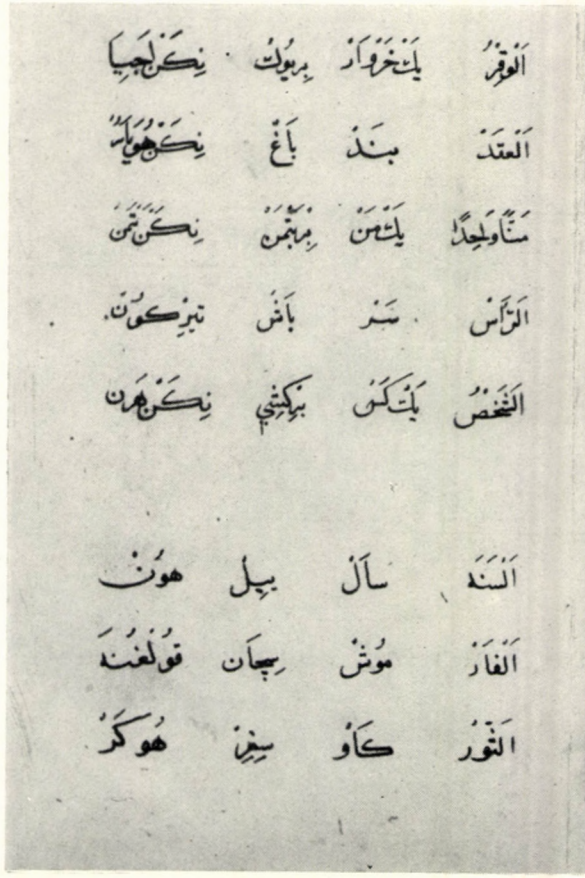
تسعين نود طقسن بيرآن
مايه صد يوز جاووزن
مايتان دويست اكي يوز قويرجاوزن
ثلثمايه سه صد اوچ يوز قربان جاوزن
اربعمايه چهارصد دورت يوز دربان جاوزن
خمسمايه پنج صد بش يوز تابون جاوزن
ستمايه ششصد جرغوان جاوزن التي يوز
سبعمايه هفتصد يدي يوز دولان جاوزن
ثمانمايه هشتصد سكز يوز نايان جاوزن

142a



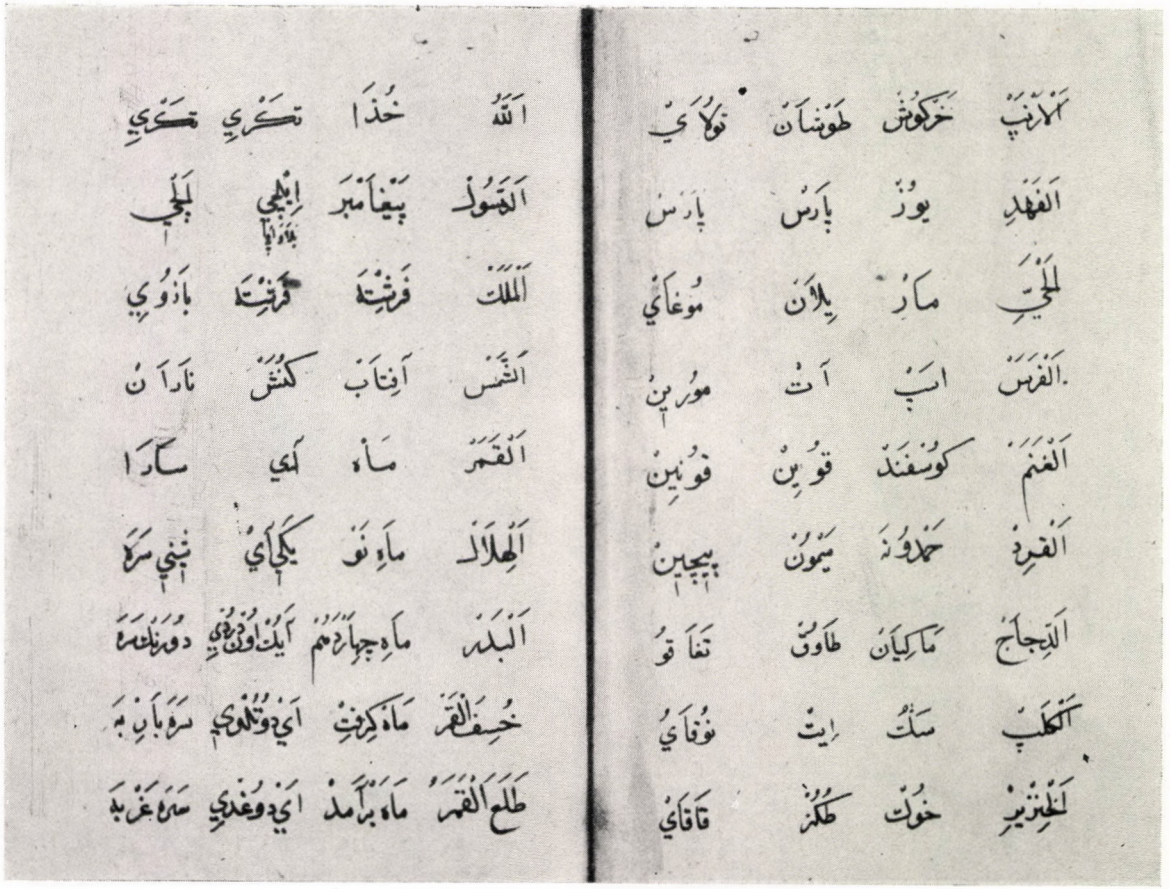
تسعاية نصد طقوز يوز يسون جاون
الف هزار بيك منقان
عشر الف ده هزار اون بيك تومان
ايضا ديكر دخي باسا
الدينار دينار النون الت
الدينارين دو دينار الي النون قويرالت
الدرهم درم الجد نكن منكو
الباع بت قولاج برقولاج نكن الرا
الذراع بت كز برارشون نكن ذري
الو

142b



الوقر بت خروار بربوك نكن لجيا
العقد بند باغ نكن هوياه
مئاولجد بت من بربمن نكن تمن
الراس سر باش تبركون
الشخص بت كس بركشي نكن هن
السنه سال بيل هون
الغار موش رجان قولغنه
الثور كاو سيغر هوكر

143a

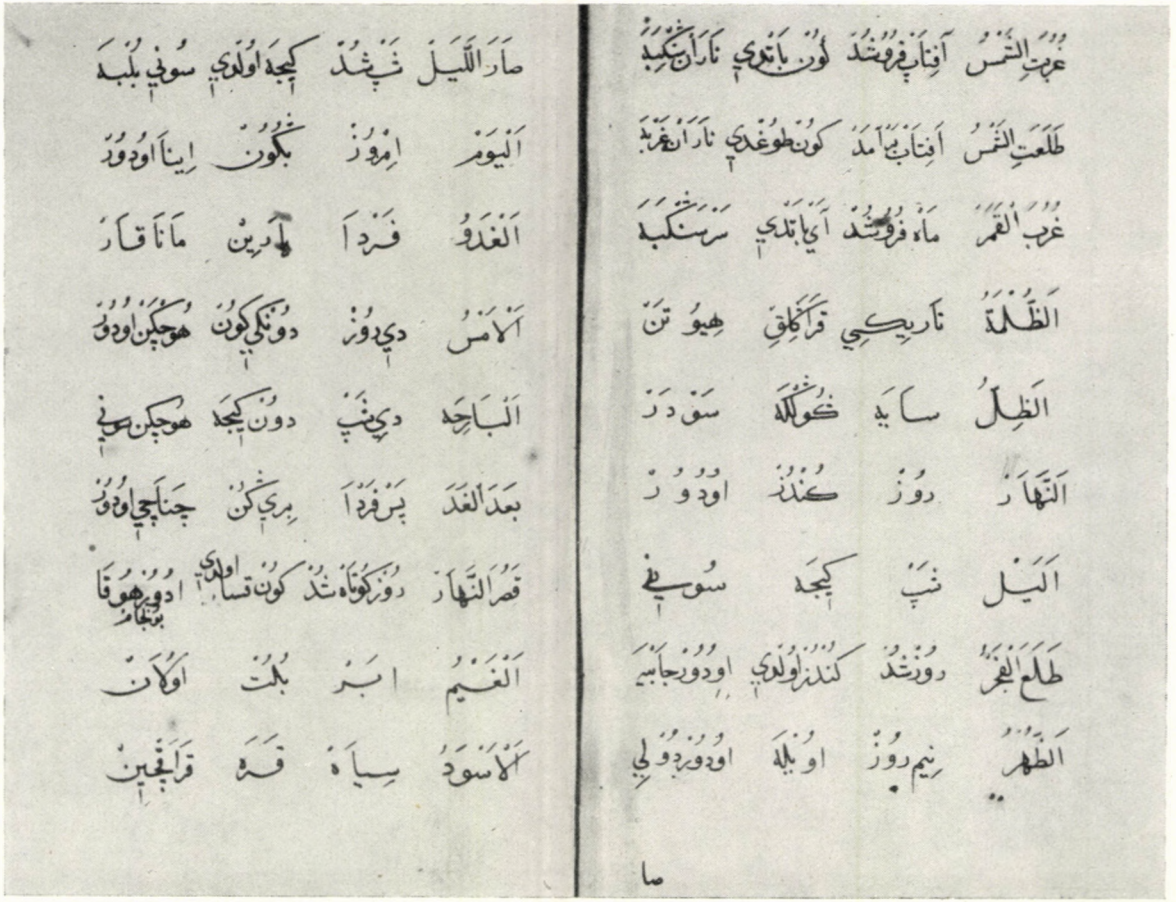


اَلْاَرْنَبْ	خَرْكُوش	طَوْشَانْ	تَوْلَايْ
اَلْفَهْدِ	يُوزْ	بَارْس	پَارْس
اَلْحَيَّ	مَارْ	يِلَانْ	مُوغَايْ
اَلْفَرَسْ	اَسْبْ	اَتْ	مُورِينْ
اَلْغَنَمْ	كُوسْفَنْدْ	قُوِينْ	قُوْنِينْ
اَلْبَقَرْ	حَمْدُونَهْ	مَيُونْ	بِيچِينْ
اَلدَّجَاجْ	مَاكِيَانْ	طَاوُقْ	تَغَاقُو
اَلْكَلْبْ	سَكْ	اِيتْ	نُوفَايْ
اَلْخِنْزِيرْ	خُوكْ	طُكُزْ	قَاقَايْ

143*b*

اَللّٰهْ	خُدَا	تَكْرِي	تَكْرِي
اَلرَّسُولْ	پَيْغَامْبَرْ	اِيلْچِي	لَلْجِي
اَلْمَلَكْ	فِرِشْتَهْ	فِرِشْتَهْ	بَاذُوِي
اَلشَّمْسْ	آفِتَابْ	كُنُشْ	نَارَانْ
اَلْقَمَرْ	مَاهْ	اَيْ	سَارَا
اَلْهِلَالْ	مَاهِ نُو	يَكِ اَيْ	يَنِي سَرَهْ
اَلْبَلَدْ	مَاهِ چَارْدَهْ	اَيْكْ اُونْ دُوِي	دُورَنْكَ سَرَهْ
خُسُوفُ اَلْقَمَرْ	مَاهْ كِرِفْتِ	اَيْ دُوتْلَدِي	سَرَهْ بَانِ بَهْ
طَلَعَ اَلْقَمَرْ	مَاهْ بَرْآمَدْ	اَيْ دُوغَدِي	سَرَهْ بَغْ بَهْ

144*a*



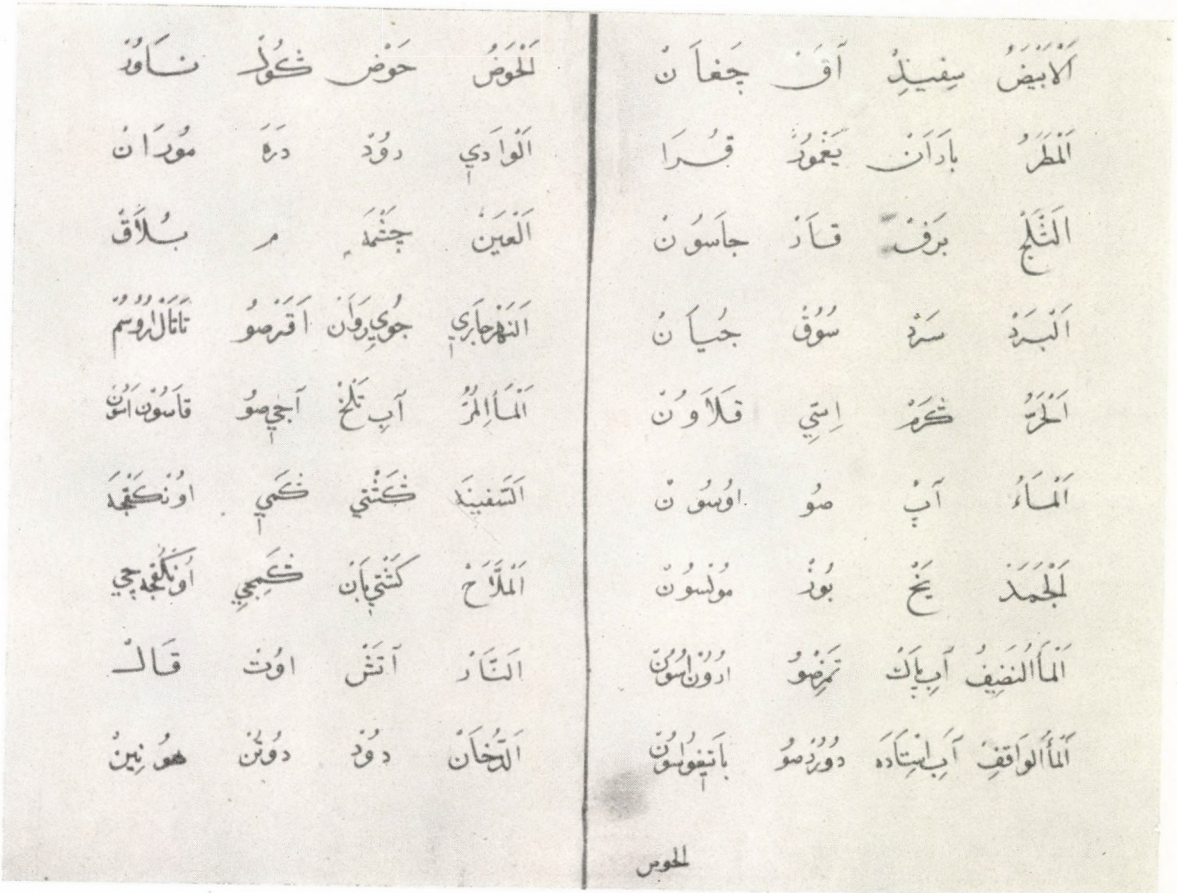
غُرُوبُ الشَّمْسِ	آفتاب فرُوشُدْ	كُون باتدي	نارَان غَرَبَ	
طَلَعَتِ الشَّمْسُ	آفتاب آمَدْ	كُون طوغدي	نارَان غَرَبَ	
غُرُوبُ القَمَرِ	ماه فرُوشُدْ	آي باتدي	سَرَسْنكبَ	
الظُّلْمَةُ	ناريكي قَرَاكَلِقِ	هيُو تن		
الظِّلُّ	سايه	كُولكه	سَوْدَرْ	
النَّهَارُ	روز	كُندُز	اودُورْ	
اللَّيْلُ	شَبْ	كيجه	سُوپِي	
طَلَعَ الفَجْرُ	روُشُدْ	كُندُز اولدي	اودُور جابَسَ	
الظُّهْرُ	نيم روز	اوُيله	اودُور دُولي	

صا

144b

صَارَ اللَّيْلُ	شَبْ شُدْ	كيجه اولدي	سُوپِي بُلبَ	
اليَوْمَ	امروز	بُكُون	اينا اودُورْ	
الغَدُ	فردا	يارين	مانا قار	
الأَمْسُ	ديدُوز	دُونكي كُون	هُوجُن اودُورْ	
البَارِحَةَ	ديشَب	دُون كيجه	هُوجُن سُوپِي	
بَعْدَ الغَدِ	پَرْفَرْدا	بِرِي كُن	چَنَاچِي اودُورْ	
قَصُرَ النَّهَارُ	روز كُوتَاه شُدْ	كُون قسالدي	اودُور هُوفا	
الغَيْمُ	ابر	بُلُت	اولان	
الأَسْوَدُ	سِيَاه	قَرَه	قَرَابُقِين	

145a



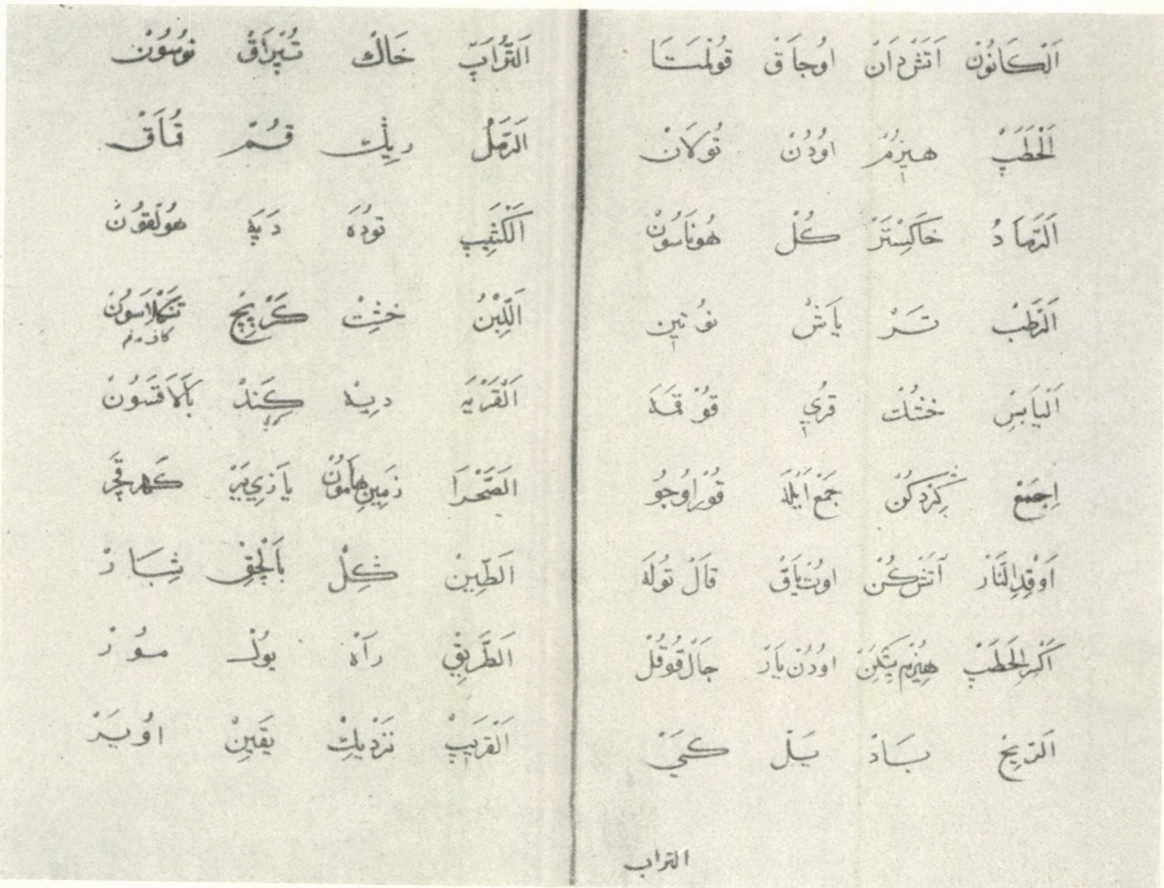
الأبيض	سفيذ	آق	جغاتن
المطر	باران	يغمور	قرا
الثلج	برف	قار	جاسون
البرد	سرد	سوق	جيان
الحر	كرم	اسي	قلاون
الماء	آب	صو	اوسون
الجمد	يخ	بوز	موزسون
الماء النضيف	آب پاك	تمز صو	اوزون اسون
الماء الواقف	آب استاده	دورد صو	باتيغ اسون

الحوض

145b

الحوض	حوض	كول	ناور
الوادي	رود	دره	موران
العين	چشمه	مر	بلاق
النهر جاري	جوي روان	اقر صو	تاتار روس
الماء المر	آب تلخ	آجي صو	قاسون اسون
السفينة	كشتي	كمي	اونكجه
الملاح	كشتيبان	كمجي	اونكجه جي
النار	آتش	اوت	قال
الدخان	دود	دومن	هونين

146a



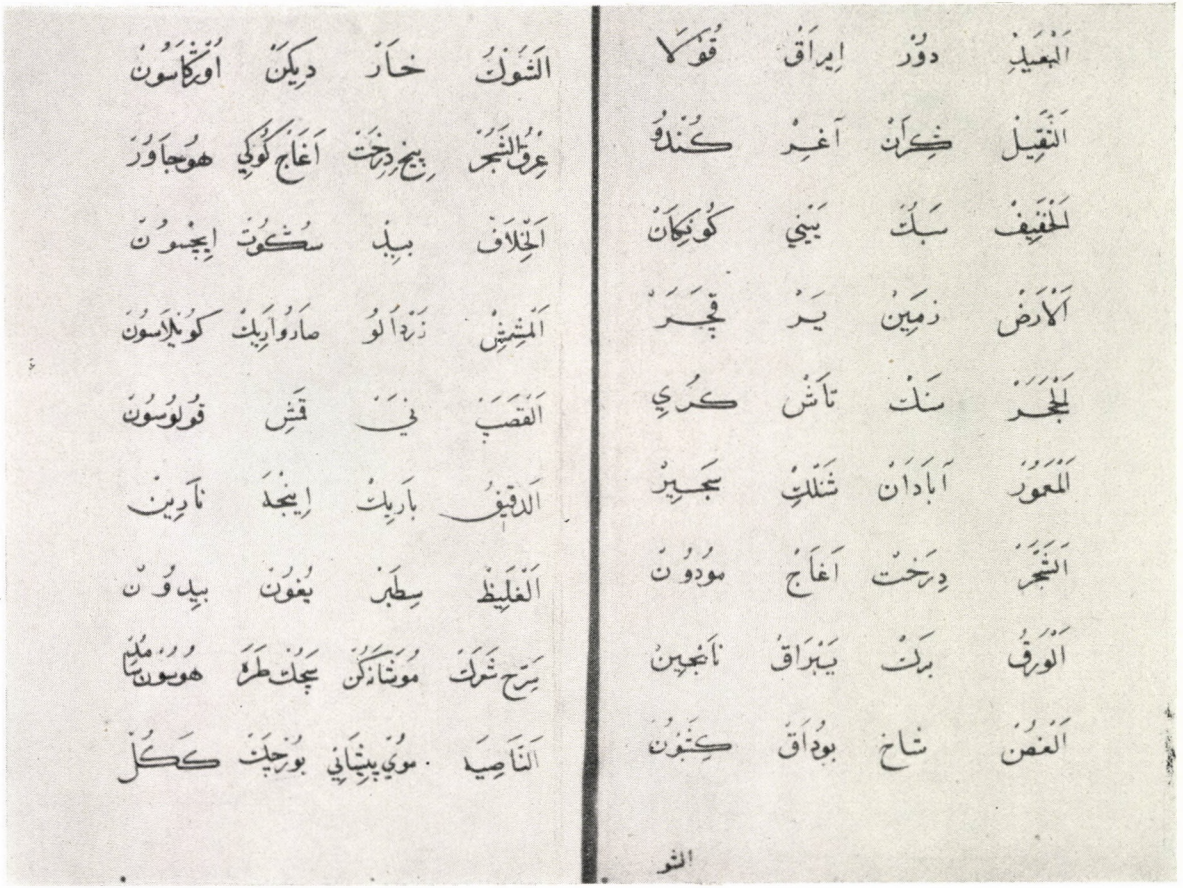
اَلْكَانُون	اَتَنْ اَن	اوجَاق	قُولمتا
اَلْحَطَب	هيزم	اُودُن	تُولان
اَلرَّمَاد	خاكستر	كُل	هُونَاسُون
اَلرَّطب	تر	ياش	نُوتين
اَلْيَابِس	خشك	قُرِي	قُوْرَقَا
اِجْمَع	كِرْدكُن	جَمْع ايلَه	قُورَاوجُو
اَوْقِدِ النَّار	آتَشْ كُن	اوتْ ياق	قَالْ تُولَه
اَكْسِرِ الْحَطَب	هيزم پتكن	اودن يار	جَارْ قُوقُل
اَلدَّبِيْح	بَاد	يَل	كِي

الترّاب

146b

اَلتُّرَاب	خَاك	تُبْرَاق	تُوسُون
اَلرَّمْل	ريك	قُم	قُمَاق
اَلْكَثِيب	تُوده	دَبَه	هُولقُون
اَللَّبِن	خشت	كَرْپِيج	تَكْلاسُون كاذم
اَلْقَرْيَه	دِيه	كَنْد	بَاقسُون
اَلصَّحْرَا	زَمِين هَامُون	يَازِيَه	كَهْ جَى
اَلطِّين	كِل	بَالْجِق	شَبَار
اَلطَّرِيق	رَاه	يُول	مُوز
اَلْقَرِيب	نَزْدِيك	يَقِين	اُوبَه

147a

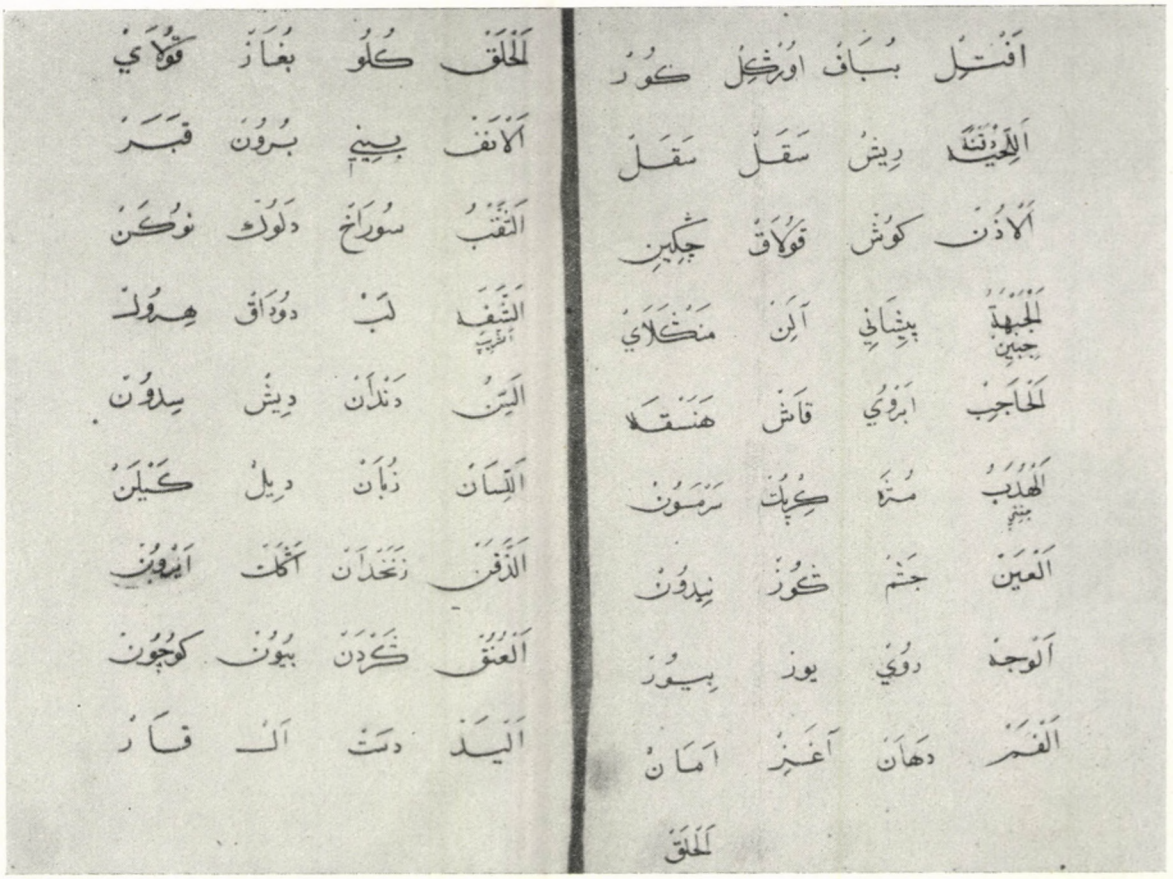


اَلْبَعِيدُ	دُوْر	اِيرَاق	قُوكَلَا
اَلثَّقِيل	خِرَان	آغِر	كُنْدُو
اَلْخَفِيف	سَبَك	يَنِي	كُونِكَان
اَلْاَرْض	زَمِين	يَر	قَجَر
اَلْحَجَر	سَنَك	تَاش	كَرِي
اَلْمَعْمُور	آبَادَان	شَنْلِك	سَجِير
اَلشَّجَر	دِرَخْت	اَغَاج	مُودُون
اَلْوَرَق	بَرَك	يَبْرَاق	نَابَجِين
اَلْغُصْن	شَاخ	بُودَاق	كِتْبُون

147*b*

اَلشَّوْك	خَار	دِرِكَن	اُوْرْكَاسُون
عِرْقُ الشَّجَر	بِيخ دِرَخْت	اَغَاج كُوكِي	هُوجَاوَر
اَلْخِلَاف	بِيد	سُكُوت	اِيجْسُون
اَلْمَشِيش	زَرْ اَلُو	صَارُوَارِيك	كُونِلَاسُون
اَلْقَصَب	نِي	قَش	قُولُوسُون
اَلدَّقِيق	بَارِيك	اِينجَه	نَارِين
اَلْغَلِيظ	سِطَبْر	يُغُون	بِيدُوْن
سَرَح شَرَك	مُوتَاكَن	سَجُك طَرَه	هُوسُون مُلَم
اَلنَّاصِيَة	مُوي پِيشَانِي	بُوزِجِين	كَكُل

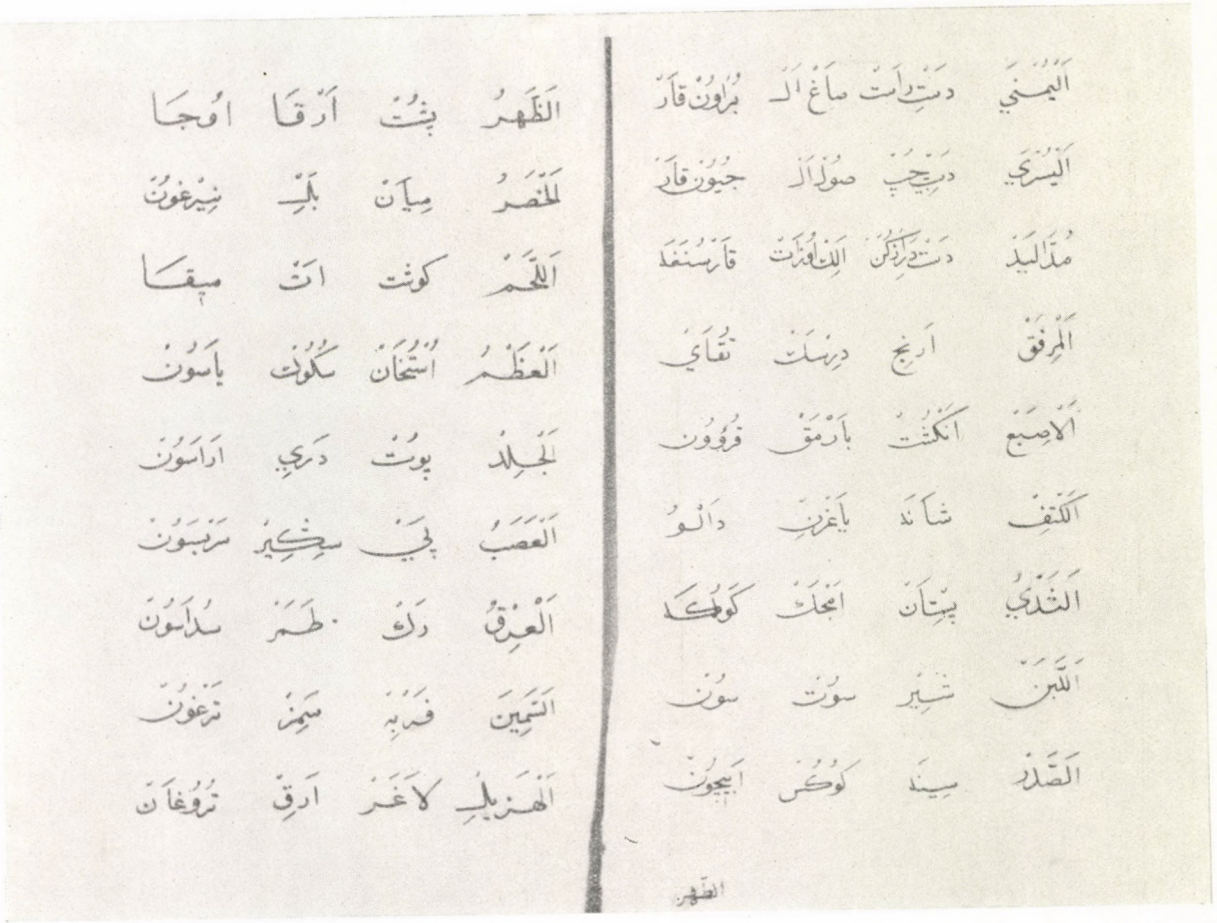
148*a*


افتل بساف اورشكل كور
الليتنه ريش سقل سقل
الاذن كوش قولاق چكين
الجبهة جبين بيشاني آلن منكلاي
الحاجب ابروي قاش هنسقه
الهدب بنتي مژه كيپك سرموز
العين چشم كوز نيدون
الوجه دوي يوز بيسور
الفم دهان آغز امان
الحلق

148b

الحلق كلو بغاز قولاي
الانف بينې بورون قبر
الثقب سوراخ دلوك نوكن
الشفة لب دوداق هدول
السن دندان ديش سدون
اللسان زبان ديل كيلن
الذقن زنخدان آكلت ايبون
العنق ڭردن بيون كوجون
اليد دست آل قار

149a



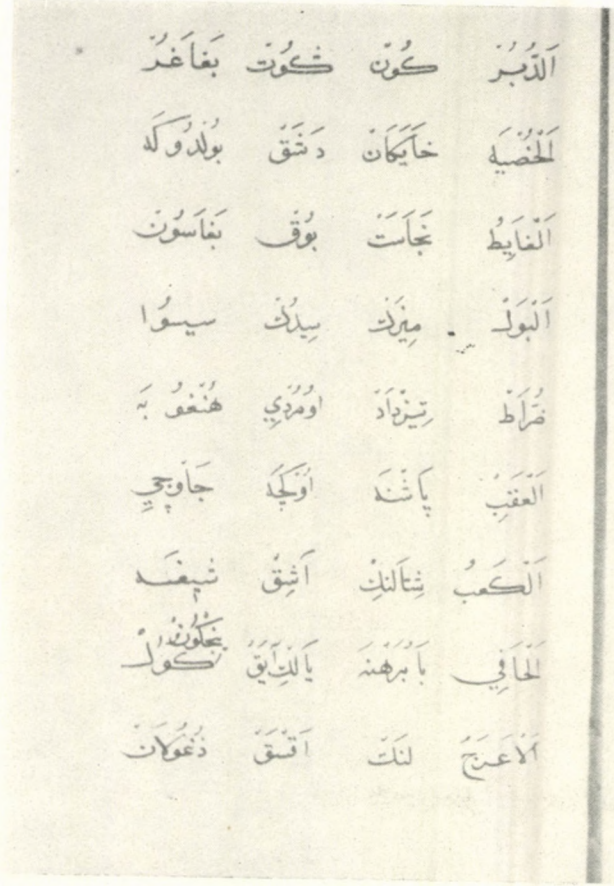
149b

اَلْيُمْنِي	دِسْتِ رَاسْت	صاغ اَلَه	بْرَاوُونْ قَارْ
اَلْيُسْرِي	دِسْتِ چَپ	صُولْ اَلَه	جِيُونْ قَارْ
مُذَالِيذ	دِسْتِ رِكْزِكُن	اَلِنْ اُوزَاتْ	قَارْسُنْغَا
اَلْمِرْفَق	اَرْبَج	دِرْسَك	تْقَايْ
اَلْاِصْبَع	اَنْكُشْت	بَارْمَق	قْرُوُون
اَلْكَتِف	شَانَه	يَايْزِن	دَالُو
اَلثَّدْي	پِسْتَان	اِمْجَك	كُولَكَا
اَللَّبَن	شِيرِ	سُوت	سُون
اَلصَّدْر	سِينَه	كُوكُس	اَبْجُون

اَلظَّهْر

150a

اَلظَّهْر	پُشْت	اَرْقَا	اُوجَا
اَلْمَنْصَر	مِيَانْ	بَلَّه	نِيرْغُونْ
اَللَّحْم	كُوشْت	اَتْ	مِيقَا
اَلْعَظْم	اُسْتُخَانْ	سُكُوك	يَاسُونْ
اَلْجِلْد	پُوسْت	دَرِي	اَرَاسُونْ
اَلْعَصَب	پِي	سِكِير	سَرْبُونْ
اَلْعِرْق	دَمْ	طَمَر	سُدَاسُونْ
اَلسَّمِين	فَرْبِه	سِمِز	تَرْغُونْ
اَلْهَزِيل	لَاغَر	اَرِق	تُرُوغَانْ



اَلْقَلْبُ	خَالِمِرْ	كُوكَلْ	دُورَانْ
اَلطِّحَالْ	سُپُرْزْ	طَلَاقْ	دِيلُونْ
اَلْكُلْيَةُ	كُرْدَهْ	بُوكْرَكْ	بُورَاكْ
اَلدِّهْنُ	رُوغَنْ	يَاغْ	تُوسُونْ
اَلْاَلْيَةُ	دُنْبَهْ	قُويُرُقْ	سِيُولْ
اَلْجَامِعُ	شُوبَهْ	آچْ	اُولُوسْكُولَانْ
اَلْبَطْنُ	شِكَمْ	قَرِينْ	كَهْلِي
اَلذَّكَرُ	كُسْ	آمْ	هُنُوكُونْ
اَلذَّكَرُ	كِيرْ	سِلِكْ	اُوجُقَايْ

اَلدُّبُرُ كُونْ شُكُوتْ بَغَاغَرْ

اَلْخُصْيَةُ خَايِكَانْ دَشَقْ بُولْدُوكَهْ

اَلْغَايِطُ نَجَاسَتْ بُوقْ بَغَاسُونْ

اَلْبَوْلُ مِيزَكْ سِيدُكْ سِيسُوا

ضُرَاطْ تِيزْدَادْ اُومُدِي هُنْغُوبَهْ

اَلْعَقِبُ پَاشْنَهْ اُوچَهْ جَاوُچِي

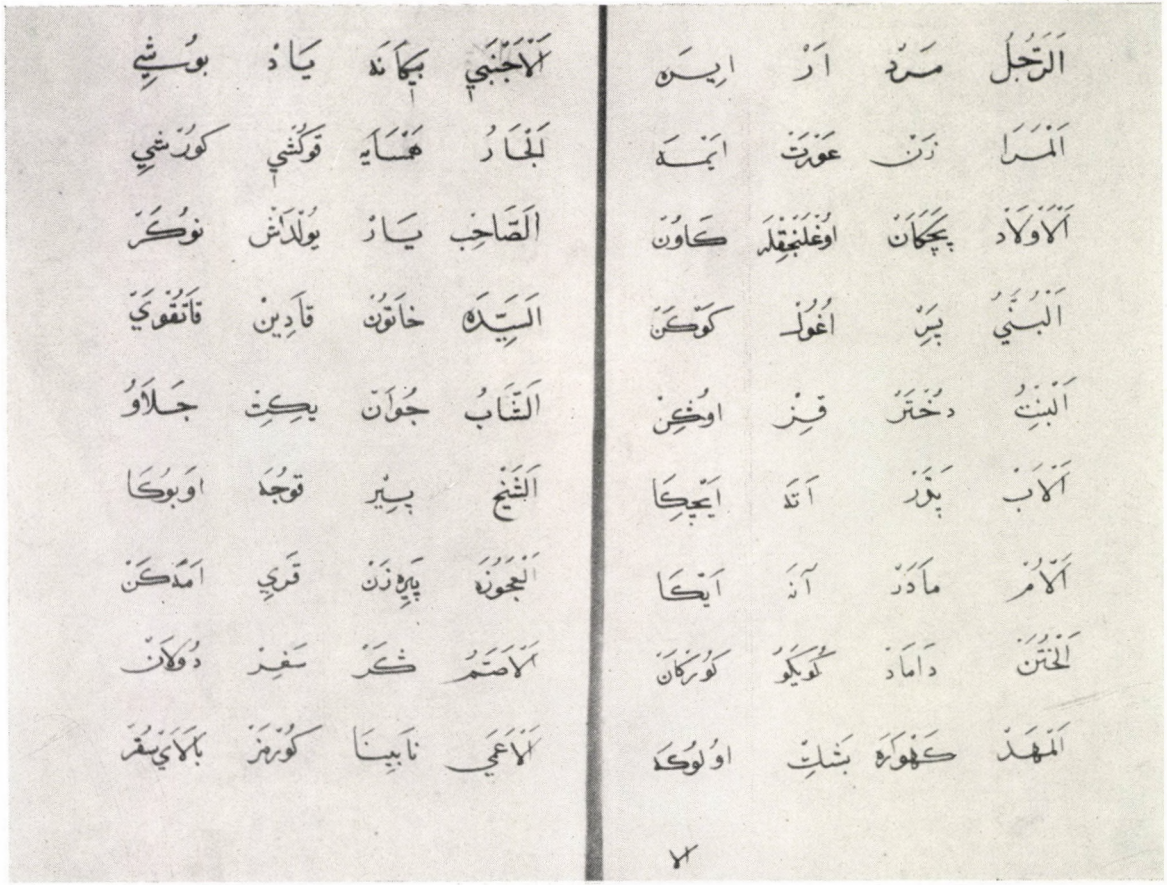
اَلْكَعْبُ شِنَالَنِكْ اَشِقْ شِيغَهْ

اَلْحَافِي بَابُرْهَنَهْ يَالِنْ اَيَقْ يَلْكُونْ كُولْ

اَلْاَعْرَجُ لَنَكْ اَقْسَقْ دُغُولَانْ

150b

151a

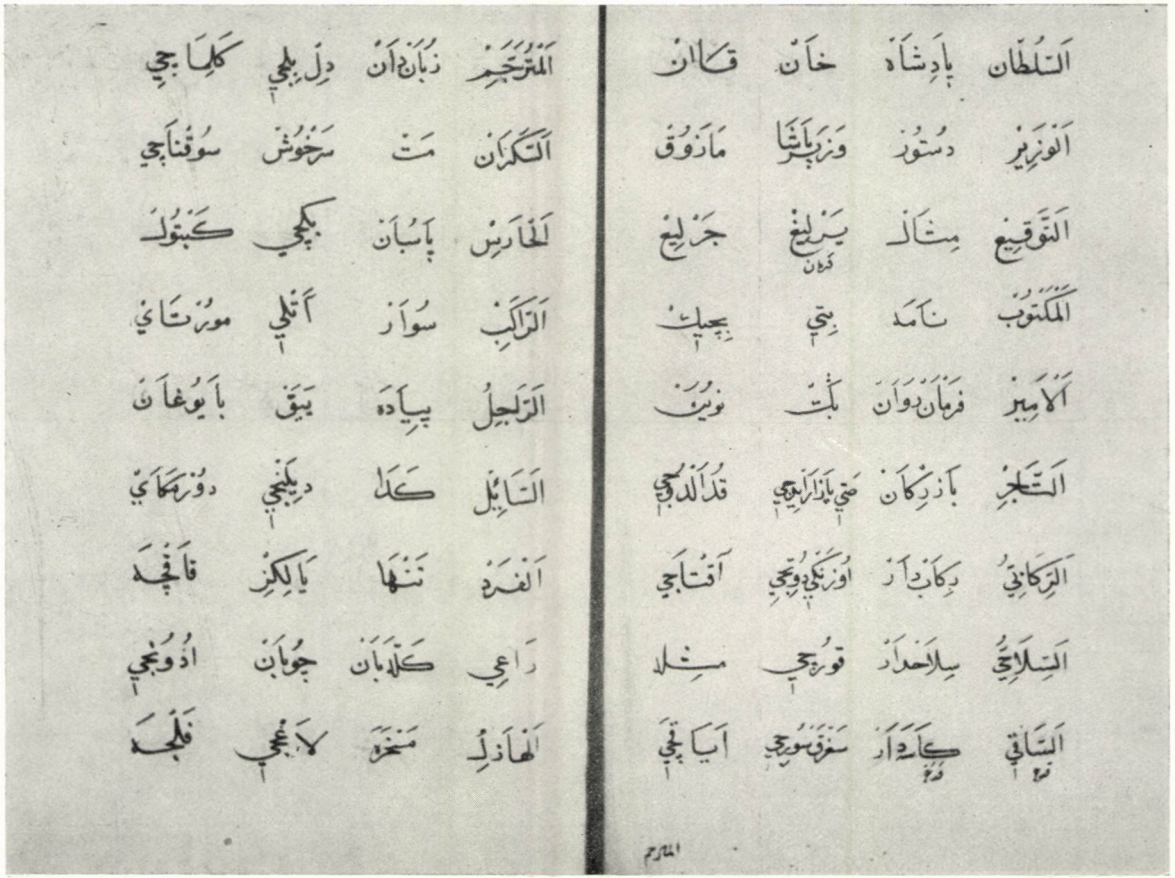


اَلرَّجُلُ	مَرْد	اَرْ	اِيَر
اَلْمَرْاَ	زَن	عَوْرَت	اَيمَه
اَلْاَوْلَاد	پِچْكَانْ	اوغلنچقلر	كَاوُن
اَلْبَنِي	بِرِّ	اُغُول	كوچَكَ
اَلْبِنْتُ	دُخْتَرْ	قِز	اوكِن
اَلْاَبْ	پَدَرْ	آتَه	اَيْجِكَا
اَلْاُمْ	مَادَرْ	آنَه	اَيكَا
اَلْخَتَنْ	دَامَادْ	كُوكُوْ	كُوركَانْ
اَلْمَهْدْ	كَهْوَرَه	بَشْلِكْ	اُولُوكَ

151*b*

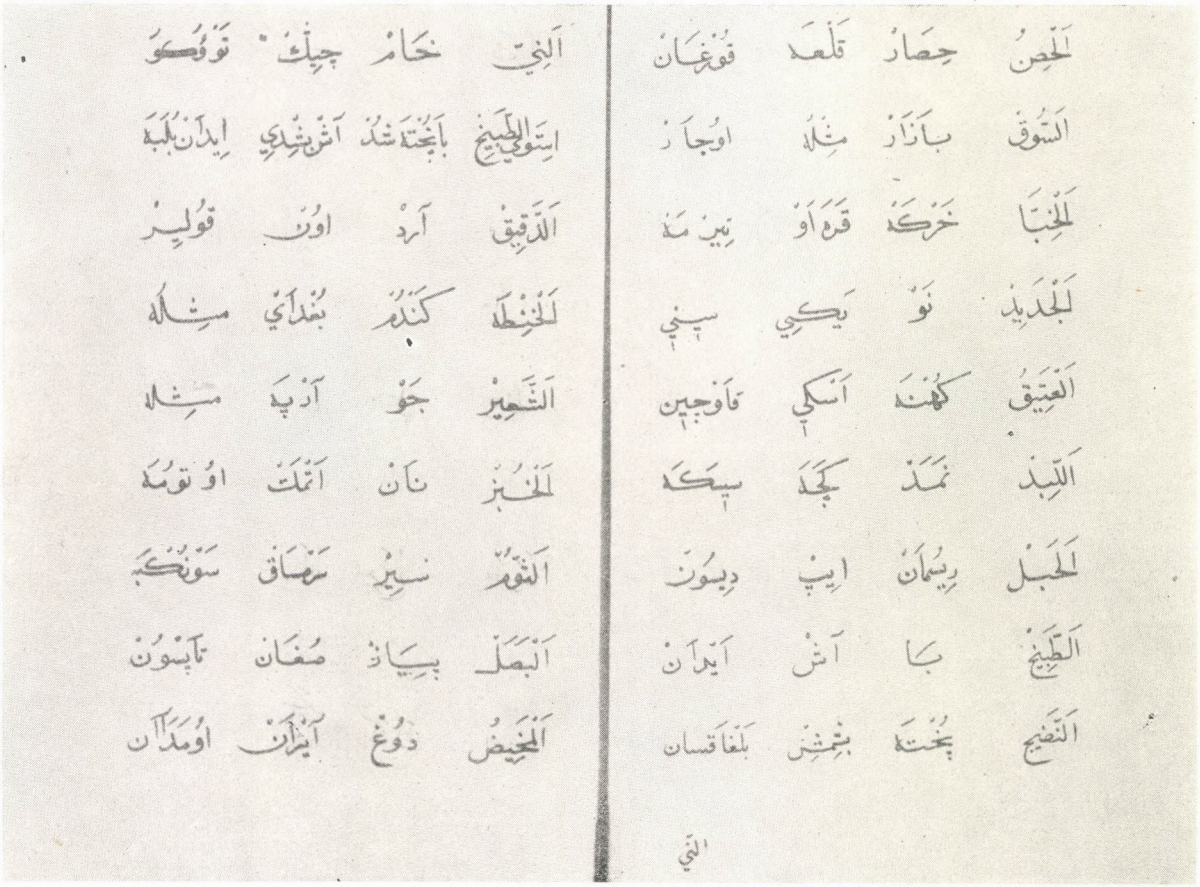
اَلْاَجْنَبِي	بِكَانَه	يَادْ	بُوشِي
اَلْجَارُ	هَمْسَايَه	قُوكُشِي	كُورْشِي
اَلصَّاحِبْ	يَارْ	يُولْدَاشْ	نُوكَرْ
اَلسَّيِّدَه	خَاتُونْ	قَادِينْ	قَاتُقُوي
اَلشَّابُّ	جُوَانْ	يِكِتْ	جَلَاوُ
اَلشَّيْخْ	پِيرْ	قُوجَه	اُوبُوكَا
اَلْعَجُوزَه	پِيرِه زَن	قَرِي	اَمْدَكَنْ
اَلْاَصَمّ	كَرْ	سَغِرْ	دُولَانْ
اَلْاَعْمَى	نَابِينَا	كُورْمَزْ	بَاكَايْ سُقَرْ

152*a*



152b

153a


اَلْحِصْنُ حِصَارُ قَلْعَهْ قُوْرْغَانْ
اَلسُّوقُ بَازَارْ مِثْلَهْ اوجَارْ
اَلْخُبَّا خَرْكَهْ قَرَهْ اَوْ بِيرْمَهْ
اَلْجَدِيدْ نَوْ يَكِي سِنِي
اَلْعَتِيقُ كُهْنَهْ اَسْكِي قَاوجِين
اَللِّبَدْ نَمَدْ كَجَهْ سِيكَهْ
اَلْحَبْلْ رِيسْمَانْ اِيپْ دِيسُونْ
اَلطِّينْ بَا اَشْ اَيرَانْ
اَلنَّضِيجْ پُخْتَهْ پِشْمِشْ بَلْغَاقَسَانْ
اَلَّتِي
اَلَّتِي خَامْ چِيكْ تَوُوكُو
اِسْتَوِيَ الطَّبِيخْ پَخْتَهْ شُدْ آشْ پِشْدِي اِيدَانْ بُلْمَهْ
اَلدَّقِيقْ آرْدْ اُونْ قُولِيرْ
اَلْخِنْطَهْ كَنْدُمْ بُغْدَايْ مِثْلَهْ
اَلشَّعِيرْ جَوْ آرپَهْ مِثْلَهْ
اَلْخُبْزْ نَانْ اَتْمَكْ اُوتُومَهْ
اَلنُّومْ سِيرْ سَرْمَاقْ سَوْنُكْ
اَلْبَصَلْ پِيَازْ صُغَانْ تَاپْسُونْ
اَلْمَخِيضْ دُوغْ آيرَانْ اُومَدَانْ

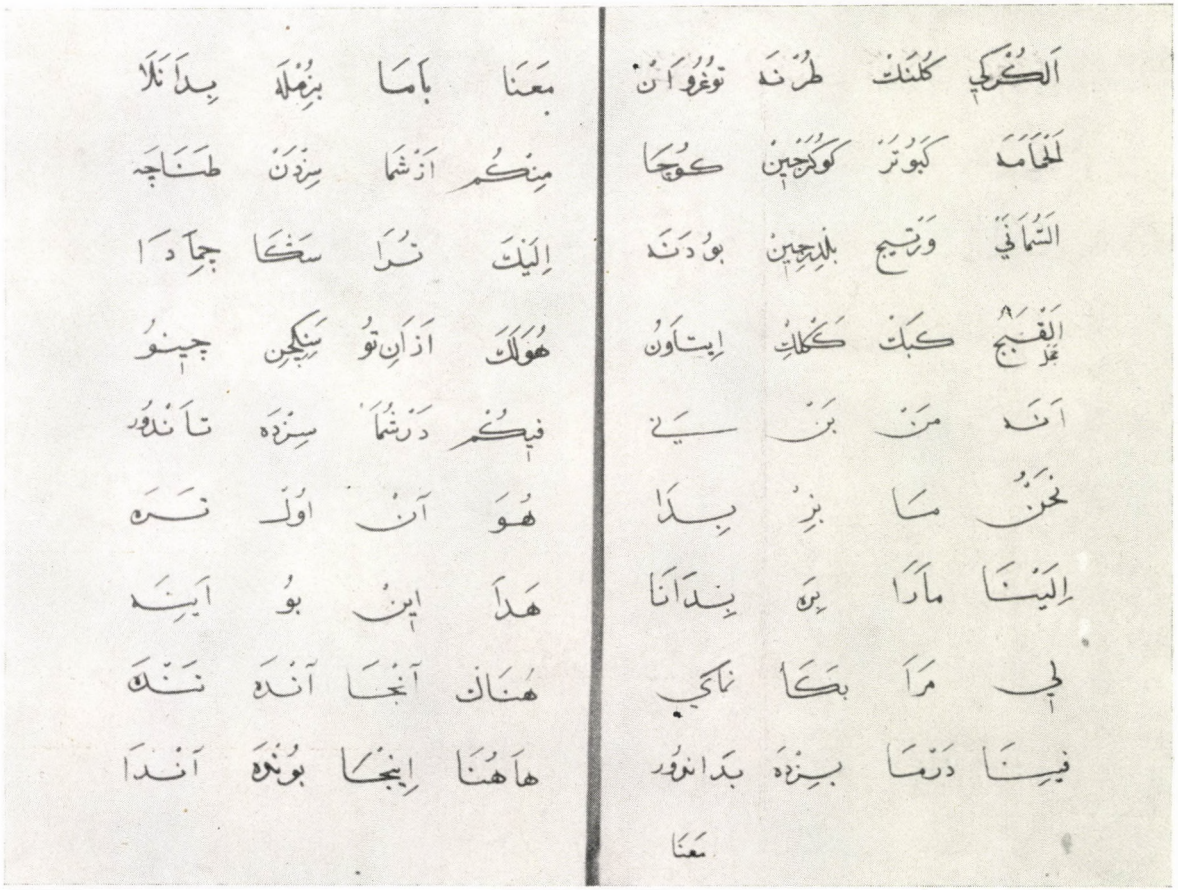
153*b* 154*a*

الصقر	جغرات	بغورت	تراق
النبيذ	مي	سوجي	دراسون
العسل	انكبين	بال	مشله
المر	تلخ	آجي	قاشون
الحلو	شيرين	طتلي	يشون
الجبن	سبوي	دستي	قدوغه
الراج	شمدان	چراغ	جوكا
التخين	سطبر	يوغن	جوجان
القدوم	بالته	السمك	الانسيلا

154b

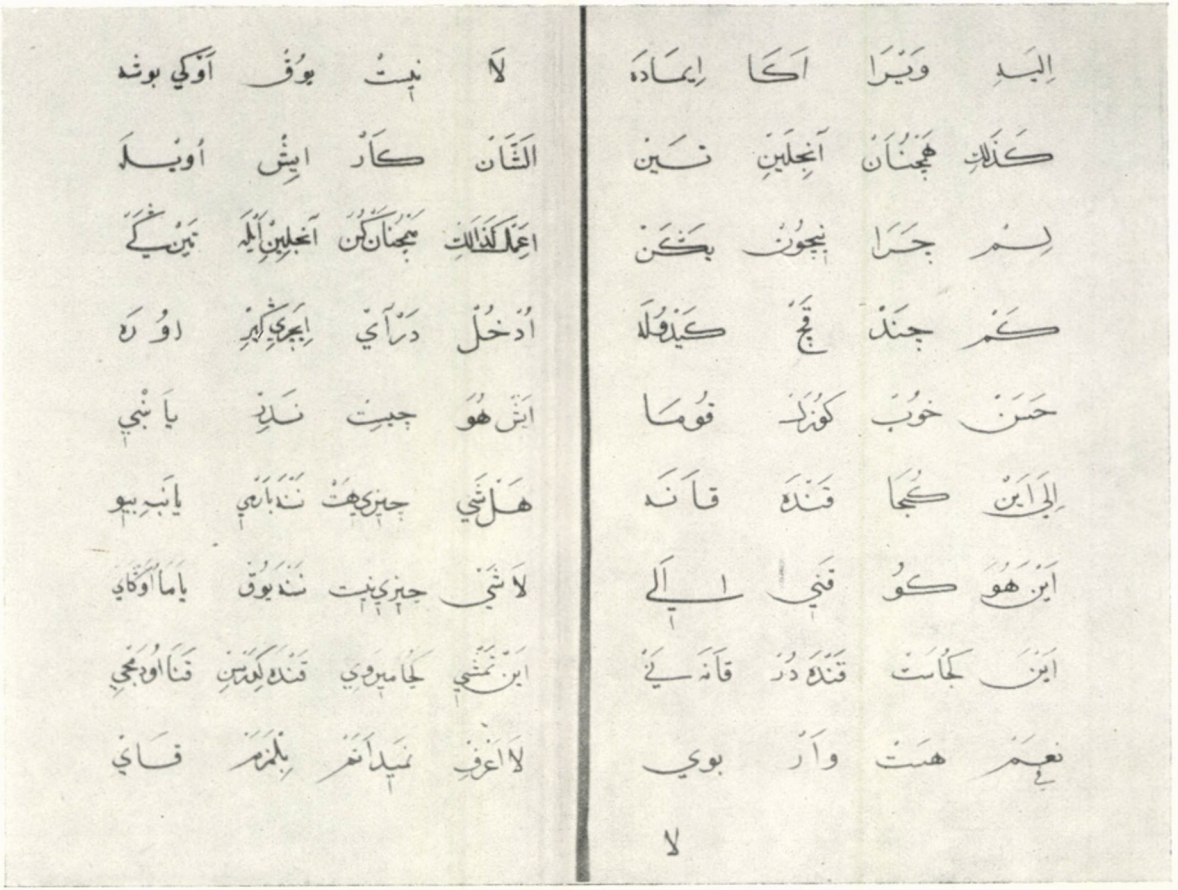
السلحفه	سنك پشت	قبلي بغا	يسوق ومنكي
القنفذ	جاريشت	كرزلي	جرياسون
الفار	موش	سچن	قولغنه
الدود	كرم	قرت	قورغاي
البرغوث	كيك	بره	بورشكه
القمل	شبش	بت	بوسون
الجناح	بال	قنت	جبون
الوتر	مرغ آيي	قاز	نوقاسون
العقعق	عكه	سقسغان	ساجغاي

155a



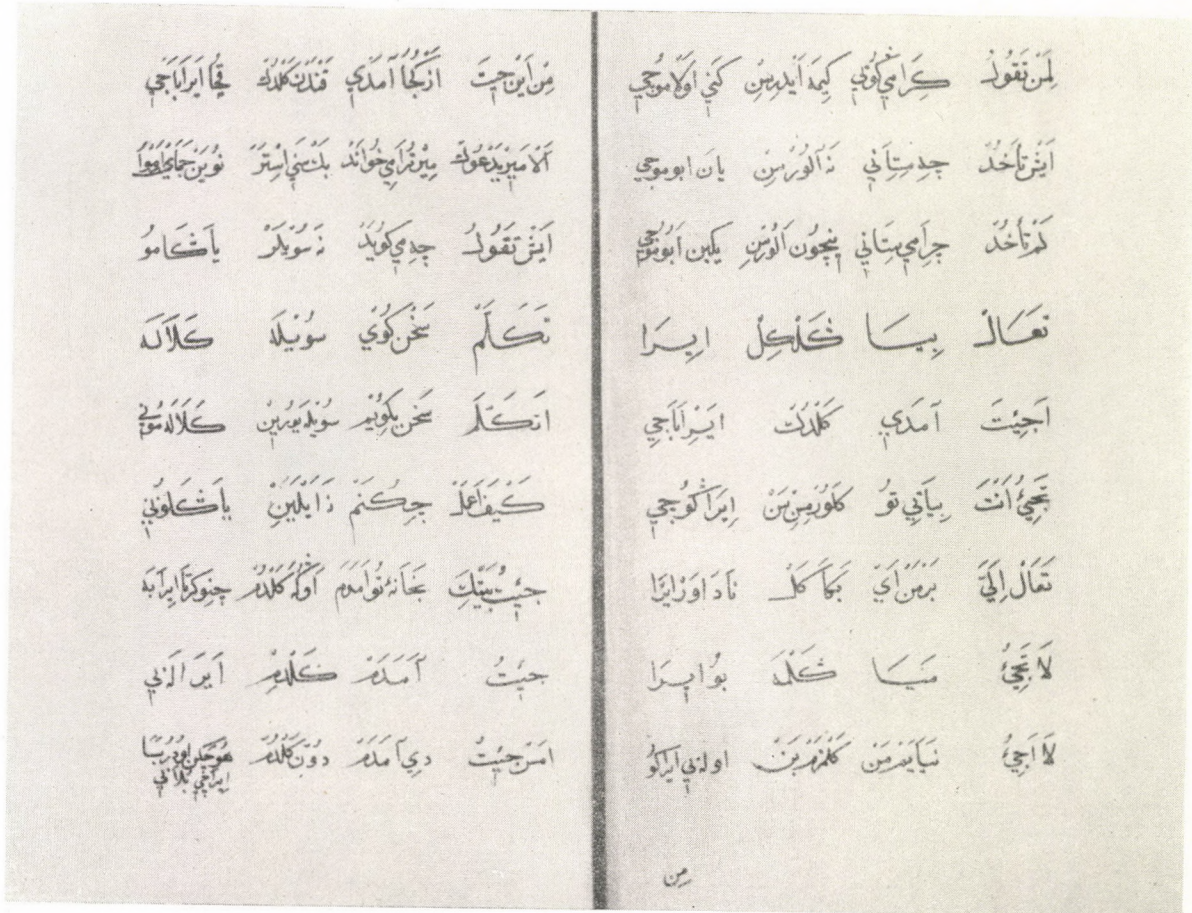
اَلکُرکِی	کلنک	طُرنَه	توغروان
اَلحَمَامَه	کبوتر	کوکرجین	کوچا
اَلتَّمَانِی	وَرتیج	بلدجین	بودنه
اَلقَبِیج	کبک	کَکلِك	ایتاون
اَنَه	مَن	بَن	سِن
نَحنُ	مَا	بزْ	بِدَا
اِلَینَا	مَارَا	بِزَه	بِدَانَا
لِی	مَرَا	بَکَا	نَاکِی
فِینَا	دَرمَا	بِزدَه	بِدَاندُور
مَعَنَا	بَامَا	بِزمَلَه	بِدَانَلَا
مِنکُم	اَزشَما	سِزدَن	طَنَاچَه
اِلَیکَ	نُرَا	سَکَا	چِمَادَا
هُوَلَاکَ	اَزاَنِ تُو	سَنکِن	چِینُو
فِیکُم	دَرشُمَا	سِزدَه	تَاندُور
هُوَ	آن	اُولَ	نَه
هَذَا	اِین	بُو	اَیَه
هُنَاك	آنجَا	آندَه	نَنَك
هَاهُنَا	اِینجَا	بُونده	آندَا

155*b* 156*a*



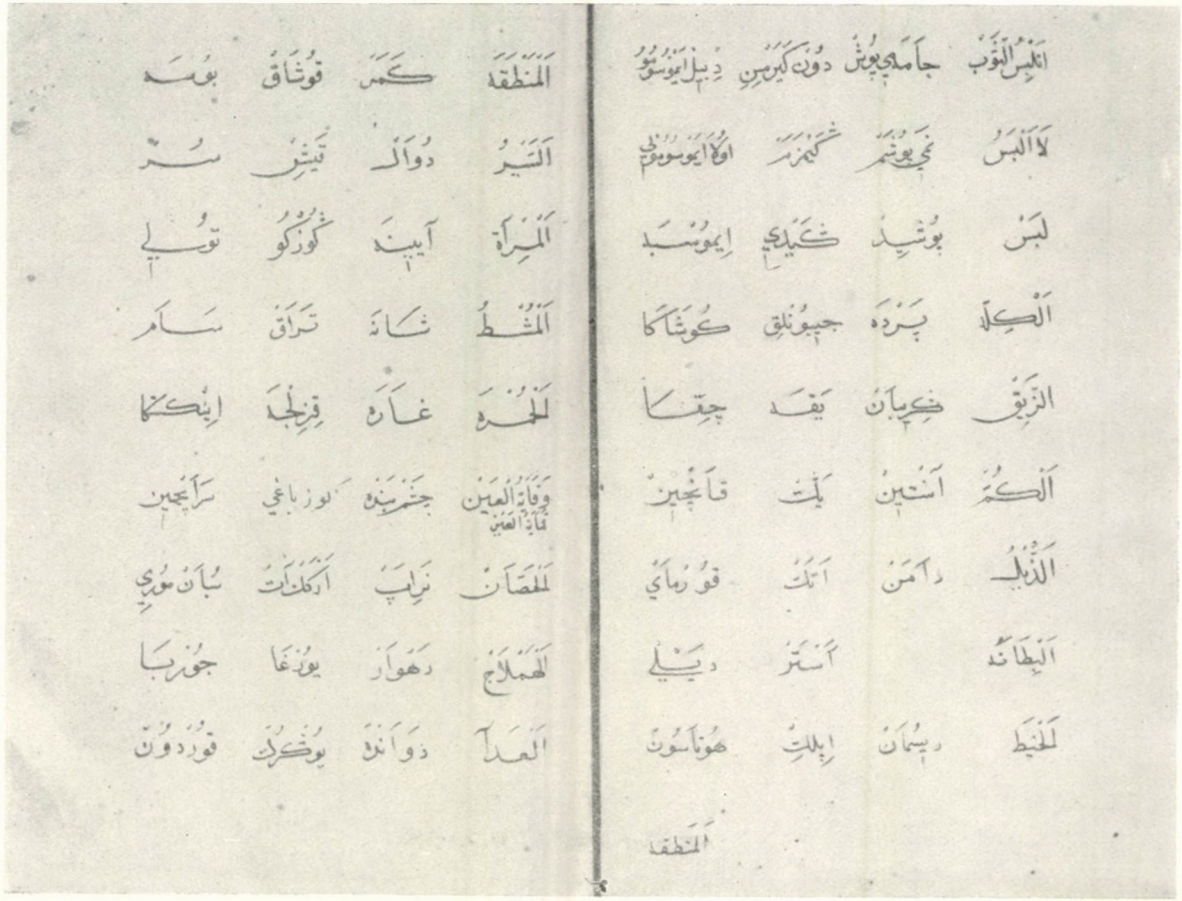
156b

157a



157b

158a

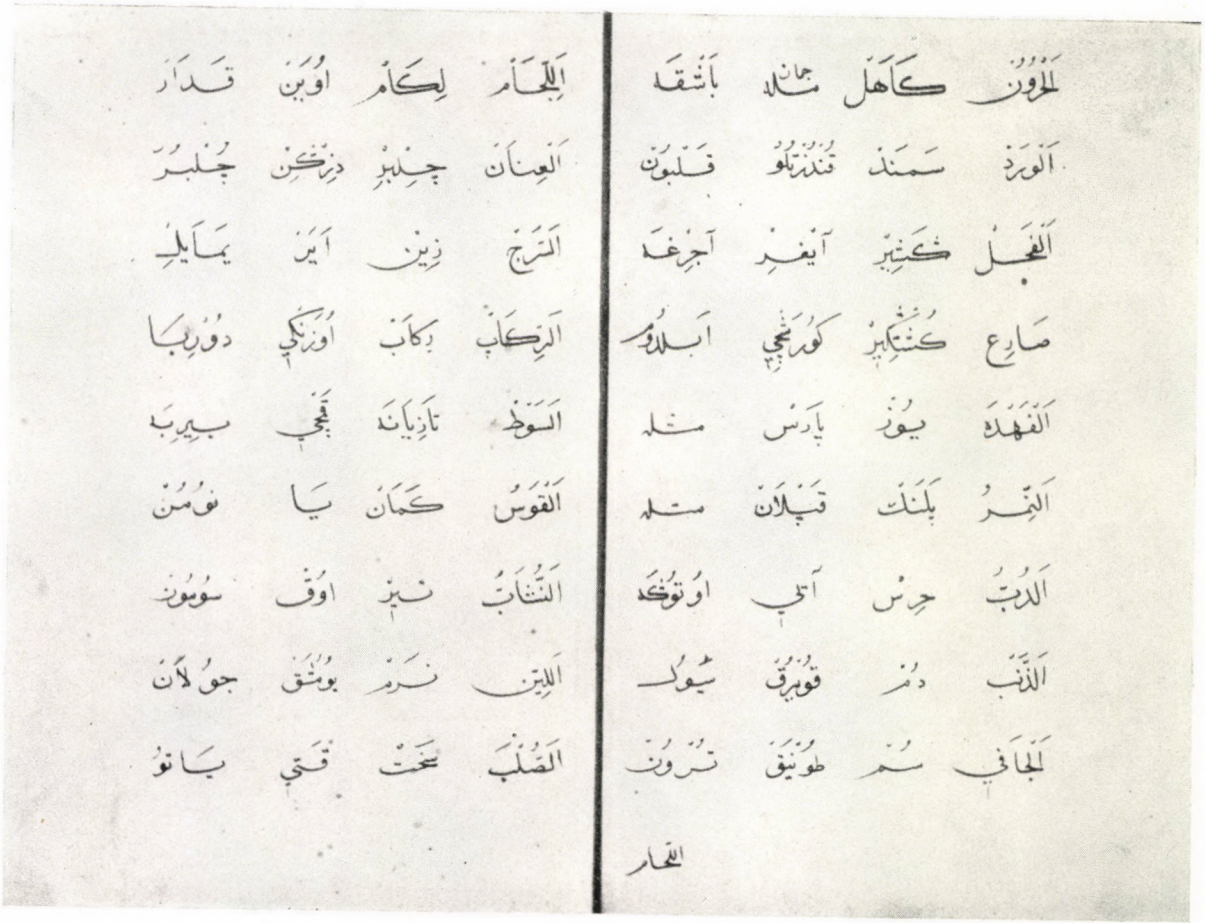


اَلْبِسُ اَلْقَوْبَ	جَامَدِي يُوشْ	دُوْنْ كِيرْمِنْ	دِيلْ اِيُوسُوْ	
لَا اَلْبَسُ	نِي يُوشَمْ	كِيمْزَمْ	اُولَا اِيُوسُوْمْ	
لِبْسْ	يُوشِدْ	كِيدِي	اِيُوسْبَدْ	
اَلْكِلَهْ	بِرْدَهْ	جِيبُونْلِقْ	كُوشَاكَا	
اَلزِّبَقْ	خِرِبَانْ	يَقَدْ	جِقَا	
اَلْكُمّ	اَسْتِينْ	يَلْكْ	قَانْجِينْ	
اَلذَّيْلْ	دَامَنْ	اَتَكْ	قُورْمَايْ	
اَلْبِطَانَهْ		اَسْتَرْ	دِيلِي	
اَلْخَيْطْ	دِيسْمَانْ	اِيلِكْ	هُونَاسُونْ	
		اَلْمَنْطَقَهْ		

158*b*

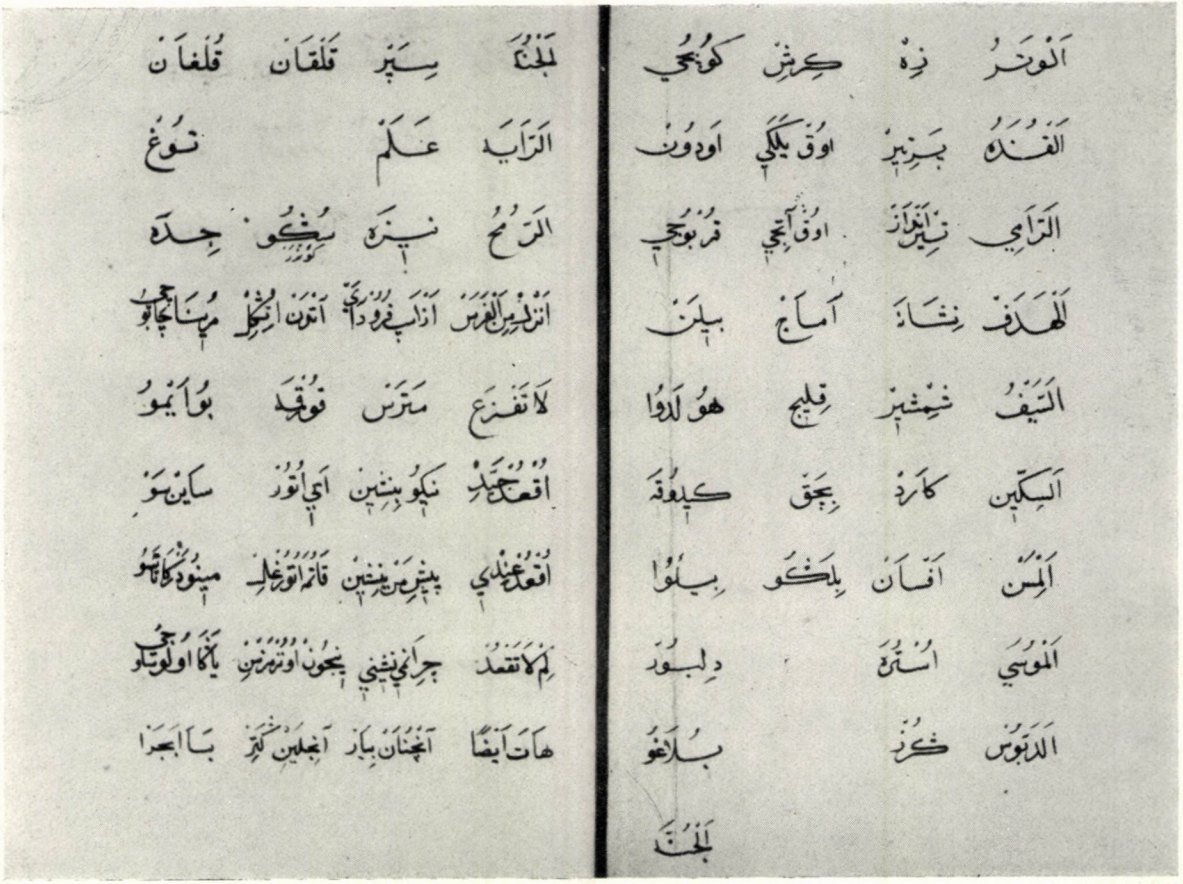
اَلْمَنْطَقَهْ	كَمَرْ	قُوشَاقْ	بُوسَهْ
اَلسَّيْرْ	دُوَالْ	تَيْشِرْ	سُرْ
اَلْمِرْآةْ	آيِينَهْ	كُوزْكُو	تُوبِي
اَلْمُشْطْ	شَانَهْ	تَرَاقْ	سَامَرْ
اَلْحُمَهْ	غَارَهْ	قِرِجَهْ	اِينْكَمَا
وَقَايَةُ الْعَيْنِ قَايَةُ الْعَيْنِ	جَشْمِ بَنْدَهْ	كُوزْ بَاغِي	سِرَا يِجِينْ
لِلْمَطَرِ	يَرَابْ	اَرْكَلَكْ اَتْ	سُبَانْ مُورِي
لِلْمَلَاجْ	رَهْوَارْ	يُوزْغَا	جُورْبَا
اَلْعَدَا	دَوَانْدَهْ	يُوكُرْكْ	قُورْدُونْ

159*a*



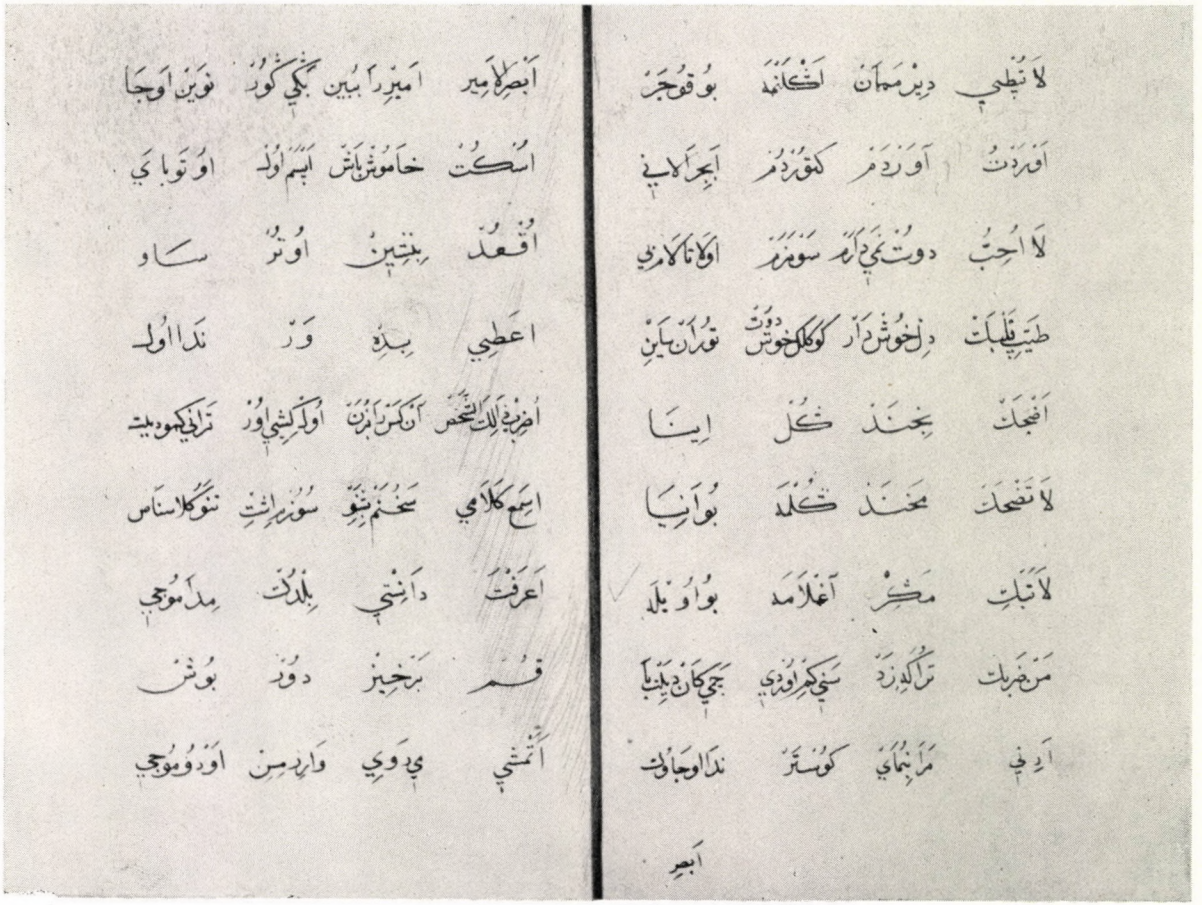
159b

160a



160b

161a



161b

162a

أنا	مَنْ	نَمَكْ
لا تنس	مَلْعَوْلْمَان	اوْقْمَدْ
تسبيح	مَحْرَشِي	صَغْبِنْ
الكرب	سَخْكُوشْ	طَوْقُنْ
الشتاء	صَكُوسُنْدْ	قُورْ
البرد	بَسْ	قُونِي
الجنكيز		قِيَاتَان

1626

LES VERBES DE MOUVEMENT DANS LA LANGUE AZERBAÏDJANAISE

PAR

Ê. V. SEVORTJAN (MOSCOU)

La lexicologie turque, jeune discipline descriptive de la turcologie, n'a au fond, pas encore adopté sa forme définitive. Les contours de la matière qu'elle traite ne sont pas tout à fait distincts, et il reste à préciser la question de la structure du lexique, chose d'une importance primordiale dont dépendent le choix même des problèmes pour la recherche et la spécification des tâches.

Le commencement des recherches lexicologiques spéciales date des années vingt et trente de notre siècle et se rattache en URSS au nom d'un des fondateurs de la turcologie soviétique, le Prof. N. K. Dmitriev dont les premières publications étaient consacrées à l'analyse des éléments étrangers et des barbarismes dans la langue bachkir[1], elles furent suivies d'une étude sur les éléments turcs dans l'argot[2] et la langue littéraire russe contemporaine et, plus tard, d'un travail de valeur sur les éléments turcs du vocabulaire russe.[3] L'un des premiers travaux de lexicologie de N. K. Dmitriev était un petit article sur les éléments lexicaux turcs relevés dans la nomenclature des faucons du tsar Aleksej Michajlovič.[4] Dans son dernier ouvrage de synthèse sur les éléments turcs du vocabulaire russe N. K. Dmitriev a généralisé la théorie et la pratique des recherches étymologiques entreprises jusqu'alors dans ce domaine.

Les études citées représentent par leur tendance la ligne traditionnelle des recherches étymologiques dans les langues turques. Il s'agit du caractère emprunté ou nonemprunté du lexique d'une langue turque concrète, ce qui a juste raison, a toujours été considéré comme l'une des tâches principales

[1] N. K. Dmitriev, Арабские элементы в башкирском языке: Записки коллегии востоковедов V (1930), pp. 119—135; idem, Варваризмы в башкирском языке: Записки коллегии востоковедов, VII, (1929), pp. 73—105.

[2] N. K. Dmitriev, Турецкие элементы в русских арго: Язык и литература VII (Leningrad 1931), pp. 159—179.

[3] N. K. Dmitriev, О тюркских элементах русского словаря: Лексикографический сборник n° III (Moskva 1958), pp. 3—47.

[4] N. K. Dmitriev, О турецких лексических элементах в номенклатуре соколов царя Алексея Михайловича: ДАН-В (Leningrad 1926), Jan.—Févr., pp. 13—16.

des recherches étymologiques, aussi bien avant les années vingt et trente — dont il est ici question — que plus tard.

Les travaux analogues publiés à l'étranger figurent aussi dans cet exposé.[5]

Dans son article *Histoire du lexique des langues turques,* synthèse représentative pourrait On le supprime de lexicologie descriptive, le Prof. L. Ligeti s'occupe en premier lieu des mots d'emprunt des langues turques.[6]

C'est à cette époque et même plus tôt, que commencèrent des recherches dans une branche assez spéciale de la lexicologie turque: études sur les désignati ons du calendrier des peuple turcs. L'un des plus grands orientalistes hongrois, B. Munkácsi traita le même sujet dans son article sur les noms des mois et des jours de la semaine chez les peuples turcs.[7] Les noms turcs des mois furent étudiés, indépendamment de lui, par un autre grand turcologue, le Polonais T. Kowalski.[8]

Un sujet intimement lié aux sujets énumérés plus haut, à savoir, les noms des signes du zodiaque chez les peuples turcs, fut élaboré par G. R. Rachmati (R. R. Arat).[9]

En URSS, les noms des jours de la semaine, en particulier chez les Azerbaïdjanais, furent étudiés à la base d'une vaste matière par A. N. Samojlovič.[10] Un travail de synthèse sur ce sujet parut il y a quelques années.[11]

L'étude des noms du calendrier turc ne dépasse pas les limites des problèmes purement étymologiques, ainsi elle se rattache par son genre aux travaux cités au début de notre article.

C'est ici que nous devons faire mention des recherches assez nombreuses consacrées aux noms de nombres, considérés non pas comme des parties du discours (ce sujet fut traité spécialement dans les années d'après-

[5] A. Caferoğlu, *Azerbaycan ve Anadolu ağızlarındakı Moğolca unsurlar : Türk Dili Araştırmaları yıllığı, Belleten* (Ankara 1954); H. Eren, *Sibirya türk dillerinde Moğol unsurlari : Türk Dili, Belleten*, Seri III, pp. 14—15, 35—43.

[6] *RO* XVII (1953), pp. 80—91.

[7] B. Munkácsi, *Eine altertümliche Zählung der Monatstage bei Türken und Wogulen: KCsA* I (1925), pp. 413—414; le même, *Die heidnischen Namen der Wochentage bei den alten Völkern des Wolga—Uralgebietes : KCsA* II (1926), pp. 42—64; le même, *Nachtrag zur Erklärung der heidnischen Namen der Wochentage bei den alten Völkern des Wolga—Uralgebietes : KCsA* II (1927), pp. 267—274.

[8] T. Kowalski, *Zu den türkischen Monatsnamen : Archiv Orientální* II (1930), pp. 3—26.

[9] G. R. Rachmati, *Zur Frage des 12 jährigen Tierzyklus: Ungarische Jahrbücher* XI (1931), pp. 298—299.

[10] A. N. Samojlovič, Названия дней недели у турецких народов: Яфетический сборник II (1924), le même, Название дней недели у азербайджанских турков: Яфетический сборник III (1925), pp. 65—70.

[11] Seyyid Hasan Taqızade, تركی ما صال و ناه قديم, Zeki Velidi Togan'a Armağa, Istanboul 1955, pp. 38—49.

guerre en URSS), mais comme une catégorie particulière de mots. Le problème des noms de nombre est une des questions étymologique les plus étudiées et les plus anciennes dans la linguistique turque; il tenta déjà les turcologues du siècle passé, en particulier après la découverte par J. Marquart *du système de numération chez les Turcs au temps des inscriptions de l'Orkhone,* découverte qui obtint une brillante confirmation dans les recherches du Prof. S. E. Malov sur la langue saryg-ouigoure et attira l'attention de B. Munkácsi,[13] J. Németh[14] et d'autres savants sur le système de numération des peuples turcs.

L'ample matière qui s'était accumulée autour des noms de nombre turcs permit à A. N. Samojlovič de publier un travail de synthèse contenant le système des noms de nombre et de leurs catégories chez les différents peuples turcs ainsi que les étymologies proposées pour leur interprétation.[16]

Après la deuxième guerre mondiale nous assistons aux premières publications, par des turcologues soviétiques, de travaux de lexicologie descriptive (synchronique), domaine auparavant inconnu ou peu connu en turcologie. L'initiative de la délimitation des tâches de la lexicologie descriptive appartient au Prof. H. K. Dmitriev, membre-correspondant de l'Académie des Sciences de l'URRS, qui en 1939, dans son étude «La structure de la langue turque»[17] donna une analyse succincte des différentes catégories de mots. A la base de cette analyse il est facile d'expliquer comment l'auteur conçoit le sujet et les méthodes de l'analyse lexicologique de façon synchronique.

A partir des années quarante, et particulièrement au cours des années cinquante, nous assistons aux premiers essais de recherches lexicologiques concernant telle ou telle langue turque. Ces travaux ont été stimulés par l'intérêt porté par l'ensemble des linguistes soviétiques au problème du fond lexical, problème très discuté alors et depuis.[18]

[12] S. E. Malov, К изучению турецких числительных: Сборник в честь 45-летия научной деятельности Н. Я. Марра (Leningrad 1935), pp. 271—277.

[13] B. Munkácsi, *Zur Bildung der Zehner-Zahlwörter im Türkischen : KCsA* I (1925), pp. 313—5.

[14] J. Németh, *Die türkisch-mongolische Hypothese : ZDMG* LXVII (1912).

[15] V. N. Zlatarski, *Die bulgarische Zeitrechnung : JSFOu* 40 (1924).

[16] A. N. Samojlovič, Турецкие числительные количественные и обзор попыток их толкования: Языковедные проблемы по числительным I (Leningrad 1927), pp. 135—156.

[17] N. K. Dmitriev, Строй турецкого языка, Leningrad 1939; nouvelle édition-Турецкий язык, Moskva 1960.

[18] K. Achanov, Об основном словарном фонде и словарном составе казакского языка: *Xalyq muvalymy* Nr. 7 (Alma-Ata 1955), pp. 73—78, en langue kazak; I. Krámský, *On the Oldest Stratum of Words in the Basic Lexical Fund of Modern Turkish : Archiv Orientální* XXIV (1956), pp. 225—240.

Au début l'intérêt se concentra surtout sur la question de l'homonymie et de la synonymie dans le lexique turkmène,[19] kazak,[20] uzbek[21] et kirghiz[22] et, en partie, sur l'examen de l'antonymie peu étudiée auparavant.[23]

Après l'investigation des différentes catégories lexicales, les turcologues se mirent à étudier le vocabulaire des langues turques individuelles, en essayant de révéler les principaux problèmes d'égale importance pour le lexique de la langue turque étudiée et pour l'ensemble de toutes les langue turques. Des études de cette sorte furent entreprises sur le turc osmanli,[24] le kazakh[25] et le turkmène.[26]

En même temps les premières recherches fondamentales de caractère monographique furent entamées dans la lexicologie historique.[27]

A Moscou et à Leningrad les recherches lexicologiques revêtirent un caractère un peu différent: dans le domaine de la turcologie descriptive elles se poursuivirent sous la direction scientifique et idéologique de N. K. Dmitriev qui, en 1952, dans ses essais sur la méthode d'enseignement de la langue russe et des langues maternelles dans les écoles russes, développe ses études lexicologiques de 1939.[28]

A l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de l'URRS, l'élaboration des questions relatives au développement historique du lexique des langues turques fut commencée sous la direction de N. K. Dmitriev. La première étape de ces recherches fut achevée après la mort de ce savant et certaines parties de ce travail collectif furent soumises, sous la forme d'un rapport, à la Section altaïque du 25e Congrès des orientalistes à Moscou, en août 1960.[29]

[19] M. Kosaev, Омонимы туркменского языка: Проблемы туркменской филологии, I, Achkhabad 1944.

[20] K. Achanov, Омонимы в казахском языке. Compte rendu de l'auteur, candidat des sciences philologiques (Alma-Ata 1956), pp. 1—15.

[21] S. Mutallibov, Омонимы и полисемантические слова (в узбекском языке): *Sovet maktabi* 1954 n° 9, pp. 28—31, en langue uzbek; S. Usmonov, Хозирги замон ўзбек адабий тилида омонимлар ва синонимлар, Institut Pédagogique, *Ilmij asarlar* XII, (Tachkent 1959), pp. 37—78.

[22] Ju. Janmansin, Омонимы и многозначные слова: *Mugalimderge žardam* 1949, n° II, pp. 36—40, en langue kirghize.

[23] S. Mutallibov, Слова антонимы: *Sovet maktabi* 1955, n° 4, pp. 28–30, en langue uzbek.

[24] V. E. Poljakova, Вопросы лексики современного турецкого литературного языка, Compte rendu de l'auteur, candidat des sciences philologiques, Leningrad 1953, pp. 1—19.

[25] K. Achanov, Вопросы лексики казахского языка, Alma-Ata 1955, 92 p. En langue kazak.

[26] P. Azymov, Хэзирки заман туркмен дили. Гириш. Лексика, Achkhabad 1959, 78 p.

[27] B. M. Junusaliev, Киргизская лексигология, Première partie, Frunze 1959, 246 p.

[28] Очерки по методике преподавания русского и родного языков в русской школе.

[29] N. Z. Gadžieva, F. G. Ischakov et autres, Вопросы исторического развития лексики тюркских языков, Moskva 1960, 27 p.

Étroitement liées à ce sujet sont les intéressantes recherches concernant les verbes de mouvement dans l'osmanli, recherches effectuées à l'Université de Leningrad sous la direction du Prof. N. K. Dmitriev.[30]

Parmi les autres travaux consacrés à l'étude des catégories lexicales, il faut mentionner deux publications sur les termes et le système des rapports de parenté, dont la première est de caractère synchronique descriptif[31] et la deuxième, de caractère comparatif historique.[32]

L'article que voici est consacré à l'étude d'un groupe lexical — les verbes de mouvement dans la langue azerbaïdjanaise contemporaine — et, dans son genre, il se rattache aux travaux énumérés ci-dessus.

Notre méthode repose essentiellement sur les principes suivants: 1. l'analyse du mot dans le cadre d'un groupe homogène et dans son rapport avec celui-ci; 2. l'examen du système des sens (resp. des notions) exprimés par les membres du groupe en question; 3. l'analyse morphémique des unités du groupe lexical en question, sans laquelle l'analyse du groupe entier ne peut être considérée comme achevée; toutefois, l'analyse morphémique du mot et du groupe ne suffit pas en soi: elle doit être accompagnée d'une analyse sémantique.

En ce qui concerne les critères de la classification des mots en groupes lexicaux, pour le moment nous avons adopté en pratique un critère gnoséologique: les mots désignant des réalités homogènes sont réunis dans des groupes lexicaux séparés.

La lexicologie descriptive, n'a fait jusqu'ici que les premiers pas, et bien entendu, il serait encore tôt pour formuler la théorie de la lexicologie turque. Ainsi, sans l'«accumulation initiale» des observations lexicologiques, il est difficile de résoudre la question du caractère systématique du lexique turc et d'entrevoir la voie de perfectionnement des méthodes d'analyse lexicologique.

Notre article sur les verbes de mouvement dans la langue azerbaïdjanaise, a le caractère d'une tentative préliminaire et se réduit à l'analyse sémantique de la matière concernant ce sujet.

Par verbes de mouvement on entend généralement les verbes qui expriment un mouvement mécanique ou le changement de la position d'un corps dans l'espace. Cette définition distingue donc les verbes de mouvement proprement dits des autres verbes dans lesquels l'action, tout en marquant un mouve-

[30] V. F. Veščilova, Глаголы движения в турецком языке. Compte rendu d e l'auteur candidat des sciences philologiques, Leningrad 1951, 16 p.

[31] Ch. G. Jusupov, Термины родства в башкирском языке (из наблюдений над лексикой башкирских говоров), dans Вопросы башкирской филологии, (Moskva 1959), pp. 123—35.

[32] K. Grønbech, *The Turkish System of Kinship : Studia orientalia Ioanni Pedersen.* Septuagenario a. d. VII id. Nov. anno MCMLII (Hauniae 1953), pp. 124—129.

ment mécanique, necon stitue pas le contenu du procès — comme dans les verbes de mouvement — mais seulement sa manifestation extérieure.

Ainsi, dans les verbes transitifs d'action comme *almag* «prendre, recevoir», *vermäk* «donner», *gojmag* «placer, mettre», *ǵätirmäk* «apporter», *vurmag* «battre», *baχmag* «regarder» et beaucoup d'autres, dans plusieurs verbes intransitifs d'action comme *jujumag* «se laver», *danyšmag* «parler, causer», *bähs etmäk* «discuter, parler de quelque chose», *kömäk etmäk* «aider, prêter assistance», *ilišmak* «s'accrocher» et autres, dans quelques verbes désignant un état physique, mental ou émotionnel, comme *titrämäk* «trembler», *aylamag* «pleurer» et autres, les actions et les états exprimés sont accompagnés d'un mouvement ou réalisés par un mouvement mécanique. Celui-ci ne constitue pas l'essence des actions et des états énumérés, mais seulement leur moyen de manifestation. Par contre, dans les verbes de mouvement, leur contenu est le mouvement même dont le moyen de manifestation peut, toutefois, être l'action, ce que témoignent des verbes comme *üzmäk* «nager», *aldymlamag* «marcher», *dyrmanmag* «grimper, escalader», *javašlamag* «ralentir le pas, aller plus lentement» etc.

Les verbes de mouvement peuvent être divisés en catégories selon différents principes. On peut, par exemple, les diviser en verbes de mouvements exécutés par l'homme et en verbes de mouvements propres aux objets. Une telle classification montrerait que les verbes ayant le plus grand nombre de significations et les plus nombreuses relations lexico-sémantiques et grammaticales, sont ceux qui désignent des mouvements génétiquement liés à l'homme (*ǵälmäk, ǵetmäk, ǵirmäk, čyχmag, düšmäk, durmag, galmag,* etc.) fait qui souligne, on ne peut plus clairement le rôle important que jouent, dans le vocabulaire fondamental des différentes langues turques, les mots désignant la multitude des formes de l'activité et de la vie humaines.

On peut encore diviser les verbes de mouvements en mots plus ou moins limités dans leurs sens et, par là, en mots plus on moins limités dans leurs relations lexico-sémantiques et grammaticales. Cette division montrerait que les verbes ayant un sens restreint désignent les formes particulières du mouvement et ceux d'une large sphère sémantique expriment les formes générales du mouvement.

Une autre classification consisterait à grouper ces verbes selon la direction du mouvement dans l'espace: ainsi on obtiendrait un groupe de verbes de mouvement déterminé et un autre contenant les verbes de mouvement indéterminé. Ce groupement soulignerait l'importance particulière des verbes indiquant des mouvements déterminés dans le développement lexico-sémantique de la langue azerbaïdjanaise.

Mais on peut aussi combiner les trois principes de classification, ce qui amène à deux groupes fondamentaux: 1. les verbes désignant des formes de direction déterminée, les plus générales du mouvement, qui comprennent

une gamme de sens très étendue ainsi que ceux exprimant diverses relations lexico-sémantiques et grammaticales avec d'autre mots; les principaux verbes de cette catégorie se rapportent aux formes généralisées des mouvements génétiquement liés à l'homme; 2. les verbes désignant les formes particulières de mouvements dépourvus de direction déterminée, et limités dans leurs sens aussi bien que dans leurs relations lexico-sémantiques et grammaticales aux autres mots.

En ce qui concerne la distribution quantitative de ces verbes, le premier groupe ne comprend même pas la cinquième partie des cent cinquante verbes de mouvement et de repos. Malgré ce petit nombre, le rôle qu'a joué ce groupe dans le développement du lexique azerbaïdjanais n'est pas inférieur à l'importance des verbes d'action productive du type *etmäk, elämäk, almag, vermäk* etc. Comme ceux-ci, les verbes du premier groupe ont aussi servi de base pour la formation d'un grand nombre de nouveaux mots figuratifs contrairement à ceux formés avec des affixes, verbes qui ont, pour ainsi dire, une structure conceptuelle.

Les verbes classés dans le deuxième groupe, représentant la majorité dans l'expression de différents mouvements, n'ont joué aucun rôle dans la formation des mots, car les relations lexico-sémantiques de ces verbes de l'azerbaïdjanais sont restées limitées et, par conséquent, leurs sens n'ont subi aucun développement particulier.

Voyons un exemple. Le verbe *ǵetmäk* signifie historiquement «s'en aller», c'est-à-dire, s'éloigner du sujet parlant. Au cours de l'évolution de l'activité sociale et de la pensée, ses relations lexico-sémantiques commencent à s'élargir et maintenant le verbe s'emploie non seulement en relation avec les personnes mais aussi avec les objets. C'est ainsi que naissent les locutions du type *üreji ǵetdi* «il a eu une crise cardiaque», littéralement «son coeur est parti»; *renǵi ǵedib* «il a pâli», mot-à-mot «sa couleur (de son visage) est partie». Ainsi se développe la nouvelle notion du mouvement sans direction déterminée, comme «aller, marcher»: *jol ǵetmäk* «passer, parcourir un chemin», mot-à-mot «aller le chemin».

Au verbe *ǵetmäk* s'opposent plus d'une vingtaine de verbes dont la plupart désignent la marche (d'une personne). Nous y trouvons des verbes comme *jürümäk, jerimäk,* «marcher, aller, se mouvoir», c'est-à-dire des verbes ayant un sens plus général, plus abstrait que *ǵetmäk,* sans la notion de direction. Par conséquent, on dirait que les verbes *jerimäk* et *jürümäk* doivent avoir de nombreuses et diverses relations lexicales. Mais en réalité il n'en est pas ainsi. Tous les verbes dénotant la marche, à l'exception de *ǵetmäk* et *ǵälmäk,* se sont montrés inutilisables pour la formation de mots. L'un d'eux s'est trouvé impropre à cause de sa signification abstraite, les autres, par contre, ont une signification trop limitée et unilatérale et, en conséquence, leurs relations lexico-sémantiques sont aussi trop limitées et unilatérales. Parmi les verbes

de ce dernier type on trouve, par exemple, *sökmäk* «trottiner, aller vite, à petit pas», *jajχanmag* «aller en se dandinant» etc.

Plus haut nous avons déja fait mention de la structure composée, figurative que possèdent beaucoup de verbes. Par les verbes de structure composée, nous entendons les différentes formations consistant chacune d'un verbe déterminé, qui peut être un verbe de mouvement, et d'un mot exprimant un contenu sémantique défini. Ainsi, par exemple, le verbe *ǵetmäk* peut être lié à un grand nombre de substantifs dénotant la position ou la situation adoptée par le sujet, comme par exemple, *ǵora (ǵor* «tombeau») *ǵetmäk* «mourir», *jola ǵetmäk* «s'accomoder», *sükuta, sükut* («silence, repos») *ǵetmäk* «se retirer en soi-même, rester pensif» et autres. Dans chacun de ces syntagmes lexicalisés ce qui s'exprime historiquement n'est pas la notion mais l'image, ce ne sont pas les noms des idées, mais leur description figurative. Ainsi, par exemple, dans la langue contemporaine les verbes *juχuja ǵetmäk* ou *juχuja batmag* sont perçus dans la même sens que le russe заснуть, уснуть («s'endormir»), tandis que génétiquement ces syntagmes signifient «aller en sommeil, en rêve» *(juχuja ǵetmäk)* ou «plonger dans le sommeil» *(juχuja batmag)*. La différence entre le sens contemporain de tels verbes et leur sens historique ressort particulièrement si l'on compare ces syntagmes aux verbes de formation analytique ou, plus encore, synthétique qui, opposés aux verbes figuratifs, représentent une autre direction du développement. Au fond, la partie nominale des verbes analytiques du type *gäbul älämäk* «recevoir», *söhbät etmäk* «causer», *hästä olmag* «être malade», *načar galmag* «être contraint» et de quelques verbes du type *hava almag* «respirer l'air», *höbör vermäk* «informer, renseigner» etc., c'est-à-dire que les mots *gäbul* «réception», *söhbät* «conversation», *načar* «contraint», expriment l'action ou l'état dénoté par le verbe entier. Les verbes liés à la partie nominale, comme *älämäk* et *etmäk* «faire», *olmag* «être, devenir», *galmag* «rester» etc. expriment une idée très générale de l'action *(älämäk* etc.) ou de l'état *(olmag, galmag* etc.) grammaticalisée à différents degrés; en d'autres termes, les verbes de ces formations lexicales représentent le caractère verbal transitif et intransitif dans le sens le plus général.[33]

Les verbes analytiques du type en question révèlent, par leur structure sémantique, une certaine affinité avec les verbes synthétiques formés à l'aide d'affixes. Ces derniers consistent en un thème (ou racine) et en un affixe formatif. Le thème (ou racine) du verbe synthétique joue souvent le même rôle

[33] Ce serait aller trop loin dans cet article que d'examiner en détail les verbes de ce type, en particulier la dépendance du caractère transitif des verbes composés du caractère transitif ou intransitif de la partie nominale: comme par exemple, *täkmil etmäk (täkmil-* nom transitif déverbatif) «perfectionner» etc. et *täkamül etmäk (täkamül —* nom intransitif déverbatif) «se perfectionner»; *käšf etmäk (käšf-* nom transitif déverbatif) «ouvrir, dévoiler» et *inkišaf etmäk (inkišaf-* nom intransitif déverbatif) «s'ouvrir, se révéler» etc.

que la partie nominale du verbe analytique (composé), c'est-à-dire qu'il lui prête un contenu concret (sémantique), tandis que l'affixe a une fonction semblable à celle des verbes grammaticalisés *(älämäk, etmäk,* etc.), c'est-à-dire qu'il donne un caractère verbal au thème ou à la racine, comme en témoignent les exemples. Ainsi, dans les verbes *av-la-mag* «chasser», *bay-la-mag* «nouer», *az-al-mag* «diminuer», les thèmes-racines *av* «la chasse», *bay* «noeud», *av* «peu» désignent le but et le caractère de l'action d'une façon concrète et les affixes *-la* et *-al* confèrent aux thèmes un caractère verbal.[34]

Ainsi les verbes synthétiques et analytiques du type susmentionné se composent d'une partie lexicale (thème ou racine; nom) et d'une partie grammaticale (affixe, verbe grammaticalisé) et le sens de ces verbes n'est pas seulement la somme des sens de leurs constituants.

Dans les verbes de structure figurative formés de verbes de mouvement cette relation n'existe pas, puisque le constituant lexical ne s'oppose pas au constituant grammatical, ces deux parties du verbe figuratif ayant chacune une signification lexicale. Ainsi le sens général du verbe peut être décomposé conformément aux sens des constituants, comme nous l'avons vu plus haut.

La plupart des verbes de mouvement de la langue azerbaïdjanaise se rapportent génétiquement à l'homme et dénotent un déplacement sur un plan horizontal, ce qui est nécessairement lié à la constitution de l'homme. Ce fait explique que la langue azerbaïdjanaise, comme les autres langues turques, est pauvre en verbes de mouvement vertical. Tandis que pour désigner les différents mouvements dans le plan horizontal et des mouvements de caractère oscillatoire la langue azerbaïdjanaise possède un grand nombre de verbes, ainsi que des verbes de sens général mentionnés plus haut, comme *ġetmäk, jürümäk, jerimäk* et aussi *häräkät etmäk (älämäk)* «se mouvoir» (en général), *janlamag* «s'approcher», *uzaglašmag* «s'éloigner» etc., pour le mouvement vertical dans le sens étroit du mot elle n'en a que quelques-uns, comme *havalanmag* «s'élever en l'air, voler, planer» exprimant le mouvement vers le haut, et *enmäk* «descendre». Tous les autres verbes d'ascension et de descente (y compris ceux de la chute) désignent des mouvements, si l'on peut s'exprimer ainsi, «se rattachant» à la terre ou à l'eau. Les différents mouvements, verticaux des oiseaux, perçus par la conscience et décrits dans le langage, n'ont pas de mots individuels dans l'azerbaïdjanais, ni dans les autres langues turques car ils sont loin de l'activité humaine.

L'action de voler est étroitement liée au mouvement ascendant. A côté de *havalanmag,* la langue azerbaïdjanaise n'a dans ce genre qu'un seul verbe

[34] En ce qui concerne le caractère transitif et intransitif du verbe synthétique, ces deux catégories se distinguent par le sens du thème (racine): les thèmes dénotant l'objet, l'instrument ou le but de l'action donnent au verbe le sens transitif, les thèmes dénotant le mouvement effectué ou l'état du sujet donnent au verbe le sens intransitif.

de contenu général: *učmag* «voler». Pour les différentes espèces de vol et de mouvements verticaux des avions, la langue azerbaïdjanaise se sert de la terminologie sérostatique russe qui parfois emploie des termes de caractère international (du type пикировать) ou a recours à des formes descriptives de composition lexicale différente (par exemple, войти в штопор — faire la vrille, делать вираж — faire des virages; войти в вираж — prendre un virage; сделать бочку — faire un vol en tonneau; сделать иммелман — faire un immelman, etc.).

A côté du nombre très restreint des verbes de mouvement vertical et de vol, les divers mouvements de l'eau et des matières sèches sont richement représentés dans la langue, car ils constituent depuis toujours les conditions matérielles de l'activité productive sociale de l'homme. Les verbes désignant les différents mouvements de l'eau sont particulièrement nombreux car toute l'existence, et tout le travail de l'homme sont directement ou indirectement liés à l'eau. C'est par ces mêmes raisons que s'explique, en dernière analyse, le nombre considérable des verbes de mouvement oscillatoire. La plupart reflètent les manifestations de la vie de l'homme, le reste se rapporte à l'eau (mer, lac, etc.) il en est de même pour les autres verbes de mouvement, ce que, d'ailleurs, nous avons déjà dit plus haut.

En ce qui suit nous allons insister sur les différentes catégories de verbes de mouvement. Mais d'abord il faut voir quels sont les verbes de mouvement et de repos qui sont devenus productifs dans la langue azerbaïdjanaise pour la formation des mots. Nous avons déjà mentionné que les verbes de mouvement de direction déterminée ont acquis une importance particulière pour l'enrichissement lexical de la langue azerbaïdjanaise. La partie fondamentale des verbes de mouvement productifs désigne, en principe, des mouvements rectilignes sur le plan horizontal, dirigés vers le sujet parlant et aussi vers le lieu et vers le temps du récit ou bien s'éloigant du sujet parlant et aussi du lieu et du temps du récit. Certains verbes de mouvement rectiligne, admis parmi les expressions lexicalisées, n'ont pas de direction déterminée, comme par exemple, *kečmäk* «passer» et *käzmäk* «se promener». Le premier est devenu peu productif et le second est rarement employé.

Parmi les verbes de mouvement circulaire dans le plan horizontal, seul *dolanmag* «tourner en rond» a une fonction lexicale. Il n'a, toutefois, produit que peu de verbes nouveaux.

Dans la deuxième catégorie, les verbes qui ont acquis une fonction lexicale désignent, eux aussi, un mouvement rectiligne, mais de haut en bas ou vice-versa, c'est-à-dire un mouvement vertical; ces mouvements ont donc aussi une direction déterminée.

Deux verbes de mouvement de direction déterminée: l'un vers le dedans, l'autre vers le dehors, ont aussi joué un rôle important dans la formation de nouveaux verbes.

Parmi les verbes de repos, *galmag* «rester» s'est montré le plus productif.

Ainsi, à l'exception de *galmag* et de *kečmäk*, tous les verbes participant à la formation de syntagmes signifient un mouvement de direction déterminée. Est-ce un effet du hasard? Cela semble peu probable. Ce riche développement des verbes de mouvement en direction déterminée est directement proportionnel, d'une part, au fait que tous (ou presque tous) ces verbes désignent, génétiquement et par leur sens fondamental, des mouvements de l'activité humaine, d'autre part à la capacité potentielle qu'ils ont d'admettre un grand nombre de différents compléments objectifs ou circonstantiels qui les concrétisent et par cela, de créer des conditions pour la lexicalisation de tels syntagmes et la formation de nouveaux verbes. Tous les nouveaux verbes, formés à l'aide de verbes de mouvement déterminé, prennent pour partie nominale des compléments objectifs ou circonstantiels qui, en liaison intime avec les verbes productifs, évoquent de nouvelles significations verbales. On peut donc dire que l'enrichissement lexical de la langue azerbaïdjanaise est dû, en grande partie, au développement syntaxique du mot, c'est-à-dire à sa capacité d'entrer en liaison sémantique et syntaxique avec un nombre croissant d'autres mots.

Procédons maintenant à l'examen des verbes de mouvement en direction déterminée.

1. Verbes désignant un mouvement horizontal

Le verbe *ǵetmäk*. Sens: «s'en aller, partir; aller; passer (aussi du temps): avoir une direction, une destination; descendre; s'écailler, etc. En nous basant sur les diverses relations de ce verbe avec les autres mots, nous pouvons constater le développement du sens du mouvement (de la marche) dans une direction déterminée, vers une destination déterminée ou d'une qualité déterminée (sans l'indication de la direction).

Le mouvement (la marche) dans une direction déterminée se concrétise: *baš juχary ǵetmäk*, «monter sur la montagne»; *üzärinä ǵ.* «attaquer, se lancer à l'attaque»; *bir jana ǵ.* «aller quelque part», etc.

Le mouvement (la marche) à destination déterminée se concrétise: *gonag ǵetmäk* «aller visiter quelqu'un», etc.

Le mouvement (la marche) d'une qualité déterminée: *elči ǵetmäk* «aller quelque part en ambassadeur», etc.

Étroitement lié à ces sens, le second groupe peut être caractérisé par la privation de quelque chose, le changement de la situation ou de l'activité dans une certaine direction. Par exemple: *üräji ǵetdi* «il a eu une crise cardiaque», *räŋǵi ǵ.* «déteindre, se décolorer, pâlir», *boša ǵ.* «devenir inutile», *gäflät juusuna ǵ.* «s'immerger dans l'ignorance», *ǵäri ǵ.* «devenir chétif, dépérir», *gora g.* «descendre au tombeau», *ǵurultuja ǵ.* «périr en innocent à cause de quelqu'un ou de quelque chose», *iräli ǵ.* «se développer, progresser», *abry ǵ.*

«se couvrir de honte», *läzzäti ǵ.* «cesser de plaire, d'être appétissant, d'être agréable», *ölüm juχusuna ǵ.* «aller dormir du sommeil éternel», *χäjala ǵ.* «rester pensif, se plonger dans la rêverie», *juχuja ǵ.* «s'endormir».

Les exemples démontrent que les sens de privation et de changement naissent d'une certaine liaison sémantique du verbe *ǵetmäk* avec les mots modificateurs (originellement des sujets, des compléments d'objet et des compléments circonstantiels), sans lesquels notre verbe n'est pas en état d'exprimer les sens mentionnés.

Le verbe *čäkilmäk.* En général ce verbe exprime la même direction que *ǵetmäk,* mais sa sphère sémantique est plus limitée, ce qui s'explique par le caractère secondaire de ce verbe dérivé du verbe de mouvement *čäkmäk* «tirer» par l'affixe *-l-* comme verbe réfléchi. Les sens: «s'éloigner, reculer, quitter, se retirer, s'écarter, tomber (se dit de l'eau), s'isoler, se cacher». La plupart de ces sens remontent au peu de liaisons du verbe *čäkilmäk* avec des noms, comme il ressort des exemples suivants: *su čäkilir* «l'eau tombe, coule», *känara č.* «s'éloigner, se retirer à côté», *χälvätä č.* «s'isoler, vivre seul» et quelques autres. Seuls les trois premiers sens peuvent être considérés comme indépendants. Leur comparaison avec le sens fondamental du verbe *ǵetmäk* montre que *čäkilmäk,* par sa signification «s'éloigner» est plus limité que le premier verbe.

Le verbe *ǵälmäk.* Contrairement à *ǵetmäk* indiquant un mouvement s'éloignant du sujet parlant, du lieu ou du temps du récit, le verbe *ǵälmäk* exprime un mouvement en sens inverse effectué dans le plan horizontal, allant vers le sujet parlant, vers le lieu et le temps du récit. Les sens fondamentaux de *ǵälmäk :* «venir, arriver». En relation sémantique avec les autres mots, on obtient le sens de: «arriver à quelque chose, se mettre dans une situation» comme, par exemple, *etä ǵ.* «grossir, se reprendre (mot à mot: entrer en chair)», *insafa ǵ.* «faire appel à sa conscience, prendre quelqu'un en pitié» (littéralement: entrer en conscience)», *jola ǵ.* «consentir, céder (littéralement: entrer en chemin)», *ǵez garsysyna (önüna, gabaγyna) ǵ.* «se lever, se dresser aux yeux de quelqu'un», *lärzäjä ǵ.* «commencer à frémir, à tressaillir», *nizama ǵ.* «se mettre en ordre», *rähmä* (un complément du point de vue de la syntaxe) *ǵ.* ou *rähmi* (sujet, formé par l'affixe de possession, du point de vue syntaxique) *ǵ.* «avoir pitié de quelqu'un, regretter quelqu'un», *sazišä ǵ.* «aboutir à un accord», *gärara ǵ.* «en venir à la conclusion, conclure» et beaucoup d'autres. Les verbes idiomatiques ayant le sens que nous venons d'examiner constituent la grande majorité des formes avec *ǵälmäk.*

Étroitement liée à ce sens est la signification «se présenter, devenir, surgir, arriver» qui s'est développée parallèlement au sens précédent. Exemples: *ät ǵ.* «se couvrir de chair; guérir, se cicatriser», *zähnä ǵ.* «se rappeler», *iräli ǵ.* «sortir de quelque chose», *kejfi (kefi* or *kejfä ; kefä[ǵ.* «se rasséréner», *ǵülmäji* (= infinitif avec l'affixe de possession) *ǵ.* «sentir, vouloir sourire», *lazym ǵ.*

«devenir nécessaire, devenir propre à», *mejdana ǵ.* «apparaître, passer», *ǵezä pärdä ǵ.* «devenir troublé dans les yeux», *täbi ǵ.* «s'inspirer», *dünjaja ǵ.* «venir au monde», *basyna hava ǵ.* «se confondre, perdre la raison», *hasilä g.* «résulter, être reçu, s'élaborer», etc.

En comparant ces deux groupes de sens on entrevoit aisément l'affinité intime et les transitions mutuelles. On peut aussi constater que les formes des noms avec le verbe *ǵälmäk,* tantôt comme sujets, tantôt comme compléments, précisent la signification du verbe idiomatique: en cas de sujet, le verbe idiomatique signifie le plus souvent le «devenir», l'«apparition», en cas de complément il exprime le plus souvent une «transition dans une situation, ou état».

Le groupe suivant, peu nombreux, exprime «l'apparition, l'arrivée d'une certaine façon» et il est intimement lié d'une part au sens fondamental du verbe *ǵälmäk* et d'autre part au sens «venir avec une destination déterminée». Exemples: *tuš ǵ.* «coïncider, se rencontrer» *(tuš* signifie «en ligne droite, directement vers quelque chose»), *üz-üzä ǵ.* «se rencontrer face à face: le verbe *gabag gabaya ǵ.* a le même sens; *garšy ǵ.* «aller à la rencontre, aller contre», etc.

L'autre signification des verbes idiomatiques formés à l'aide de *ǵälmäk* peut être rendue par «se trouver, être». Exemples: *müvafig ǵ.* «être conforme à, correspondre», *uzun ǵ.* «être long», *aχyr ǵ.* «avoir du poids»; être lourd, être vexant», *äksik ǵ.* «se montrer moins, ne pas suffire», *bab ǵ.* «être plus égal, plus conforme par l'âge» etc.

Le verbe *dönmäk* a deux sens fondamentaux: «retourner» et «tourner». Le premier indique la même direction que *ǵelmäk* mais il est restreint. Le second sens est plus général. C'est à partir de ce dernier, qu'au moyen des relations sémantiques avec certains noms, on arrive au sens «se transformer, changer», comme nous le voyons en russe (вращчаться et превращаться).[35] Exemples: *suja dönmäk* «se transformer en eau», *oduna d.* «devenir raide», *pula d.* «être porté au rouge, être chauffé à blanc», *ärijib čöna d.* «maigrir, se transformer en copeau», *daša d.* «se pétrifier». Sur la base du premier sens «retourner» se sont formés des verbes idiomatiques individuels du type *sözündän d.* «manquer à sa parole».

Le verbe *gajytmag* «retourner» coïncide avec *dönmäk* dans sa première acception, mais n'a pas de fonction lexicale.

Encore plus limité est le sens du verbe *čönmäk*[36] qui ne signifie plus, comme *dönmäk,* le tour du corps entier, mais seulement celui de la tête: «regarder dernière soi, regarder en arrière». Toutefois, les sens «se tourner» et même «tourner» ne sont pas exclus.

[35] On connait de semblables parallèles du développement sémantique dans l'azerbaïdjanais et le russe aussi avec le verbe *ǵälmäk,* examiné plus haut, et beaucoup d'autres cas. Ce phénomène a une signification indépendante et doit être étudié à part.

[36] Cf. le thème *čön-* avec *jön* «direction, sens».

Les verbes de rapprochement *janlamag* et *janašmag* sont les dérivés du nom *jan* «côté». Le premier signifie «s'approcher, aborder», le second, «aller tout près; aborder un quai, accoster». Celui-ci exprime donc un plus grand degré d'approchement.

Les verbes d'éloignement sont *uzaglašmag* «s'éloigner» (dérivé du nom déverbal *uzag* intensifié par l'affixe verbal *-laš-* (et *aralanmag* «s'écarter, se retirer» et «s'éloigner», etc.

Quelques verbes de mouvement dirigé vers un but dans le plan horizontal désignent des formes particulières du mouvement sans l'indication de la direction, qui est remplacée par l'indication du but. Exemples: *izlämäk* (dérivé de *iz* «trace») «suivre les traces, guetter», ce qui a donné naissance au sens «chercher, rechercher»; *garšylamag* (de *garšy* «opposé, situé vis-à-vis») «aller à la rencontre, rencontrer»; *doγrulmag* (de *doγru* «droit») «se diriger vers»; *kččmäk* (la racine *köč* signifie aussi «transmigration, vie nomade») «se déplacer, camper ailleurs, déménager».

Les verbes de destination sont *jetmäk*, *jetišmäk* et *čatmag*. Le premier exprime le plus clairement l'idée d'atteindre un lieu, «d'arriver» à un point déterminé de l'espace, c'est-à-dire, de l'environnement extérieur. En dehors de cette signification, le verbe *jetmäk* a développé un sens plus général par la transposition de l'idée de la destination à la vie spirituelle de l'homme, à l'évolution des phénomènes et des procès, c'est-à-dire, à l'environnement qu'on pourrait nommer extérieur. Ainsi à côté des syntagmes du type *daχa jetmäk* «atteindre la montagne» ce verbe entre aussi en liaison lexicale avec des désignations non-spatiales comme, par exemple, *murada jetmäk*, «atteindre le but», «voir son désir s'accomplir», *nähäjätä jetmäk* «arriver à la fin, s'achever», *haggyna j.* «obtenir son droit, recevoir sa rémunération, mériter, obtenir une indemnité etc. Le développement de «atteindre» aboutit au sens «suffire, être suffisant», ce qui est aussi employé dans toutes sortes de relations syntaxiques.

Dérivé de *jetmäk*, le verbe *jetišmäk* représente un élargissement sémantique du dernier cas, à côté de tous les sens de *jetmäk*, il possède un sens additionnel: «croître, arriver à temps, mûrir, atteindre l'âge viril, être élevé, grandir.

Le verbe *čatmag*, alternance phonétique de *jetmäk* équivaut, par son sens, à celui-ci. Il est souvent employé parallèlement à celui-ci comme, par exemple, *kamala č.* «atteindre l'âge mûr, la perfection», se développer tout entier», *mägsädä č.* «atteindre son but», dans le même sens cf. encore *meramyna č.*, *mätläbä č. et murada č.* cf. aussi *haggyna jetmäk* et *haggyna čatmag* dans un sens identique, etc.

Les verbes de mouvement dans le plan horizontal à travers quelque chose. Le verbe principal de ce groupe est *kečmäk* avec le sens fondamental «traverser quelque chose, passer par quelque chose». C'est l'origine du sens développé au moyen de différentes relations sémantiques «s'écouler, avoir lieu, survenir»

et représenté dans l'expression idiomatique *guraglyg k.* «la sécheresse arrive (inf.)». Pour son caractère syntaxique le verbe *kečmäk* régit l'élatif, mais dans plusieurs verbes formés à l'aide de celui-ci le nom est au datif Ainsi le sens général des syntagmes composés de *kečmäk* et d'un nom au datif doit être distingué du sens fondamental «traverser». En effet, nous retrouvons le sens «atteindre, arriver, se trouver, être» dans un grand nombre de verbes idiomatiques avec *kečmäk,* un sens qu'il serait impossible de ramener directement à «traverser», comme par exemple, *gäbula k.* «être recu» (littéralement «arriver à l'acceptation»), *gabaγa k.* «dépasser, distancer» (c'est-à-dire «se trouver au devant»), *älä k.* «tomber dans les mains» dans le même sens, *is basyna k.* «se mettre à la tête de quelque chose». Le sens fondamental se révèle en d'autres verbes idiomatiques comme, par exemple, *gälbindän k.* || *räjindän k.* «penser à quelque chose, vouloir, désirer», *χäjalyndan k.* «songer, réfléchir à quelque chose», *äldän älä k.* «passer d'une main à l'autre».

Le deuxième verbe de ce groupe, *ašmag* signifie une forme plus particulière de mouvement à travers quelque chose, à savoir, «passer, franchir, traverser la montagne». Ce verbe s'emploie dans quelques verbes composés, comme *ašyb dašmag* «devenir abondant, déborder», *ašyb kečmäk* «dépasser» et dans quelques autres.

Autre verbe de ce groupe, *dašmag* a un caractère limité: «déborder, sortir de son lit». Ni *dašmag,* ni *ašmag* n'ont eu une évolution sémantique considérable Nous connaissons des expressions figurées comme *säbr kasasy dašyb,* littérale. ment «la coupe de sa patience a débordé, il est à bout de patience», elles ne sont pas nombreuses.

Il existe une affinité sémantique entre les verbes *dašmag* et *ǰošmag,* mais ce dernier se distingue du premier par le caractère plus impétueux et plus général du mouvement qu'il désigne. Le verbe *ǰošmag* signifie «se gonfler, s'agiter, être déchaîné» et «dépasser les bords» et finalement «s'emporter, s'exciter, tomber en extase», par exemple, *däniz ǰošur* «la mer est houleuse», *ǰošub dašmag* «bouillir fort et déborder».

Le verbe suivant de ce groupe, *önmäk* se rattache par son sens à *kečmäk* et *ašmag,* car parmi ses significations nous retrouvons «passer (en avant)» et «franchir» qui ont produit les sens «devancer, dépasser, distancer» et, de là, «passer en coup de vent, passer en volant». A côté de ces sens additionnels, *önmäk* a aussi un sens figuré: par exemple, *ǧäǰä ǰarydan ötübdür* «il est déjà minuit passé». La relation entre les sens des verbes *ötmäk* et *kečmäk* peut être discernée clairement dans le verbe composé *ötüb kečmäk* «surpasser, distancer, dépasser, laisser derrière soi».

Les verbes de mouvement rectiligne sans direction déterminée.

A côté des verbes exprimant un mouvement rectiligne horizontal, dans une direction déterminée, la langue azerbaïdjanaise connait des verbes de mouvement rectiligne sans direction déterminée. Parmi ces derniers on peut

distinguer des verbes de mouvement plus général et des verbes de mouvement plus particulier. Le premier groupe contient les verbes *jürümäk* «marcher», *jerimäk* «marcher, aller, se mouvoir» et *häräkät etmäk* ou *älämäk* «se mouvoir». Les deux premiers signifient la marche et s'emploient seulement en relation avec des personnes et des animaux. Le verbe *häräkät etmäk* exprime l'idée du mouvement sous la forme la plus abstraite et désigne n'importe quel mouvement mécanique en général sans égard à sa direction, à son caractère (rectiligne, circulaire, etc.) ou à l'exécutant (animé ou inanimé).

Le second groupe contient des verbes de mouvement sans direction déterminée mais ayant des formes particulières: *üzmäk* «nager», avec son alternance phonétique *süzmäk* «voler, planer, voler aisément, être dans l'air» et, au sens figuré, «danser en exécutant des mouvements harmonieux». On voit que l'idée de navigation ou de natation acquiert dans le verbe *süzmäk* un caractère plus imagé par l'association des actions selon leur apparence extérieure et non pas selon leur fonction.

Le verbe suivant de ce groupe, *ǵäzmäk* «se promener, flâner, se ballader,» n'indique ni la direction ni le but du mouvement. Par sa liaison avec des noms, il a donné naissance à un certain nombre de formes lexicalisées de structure plus conceptuelle qu'idiomatique, parmi lesquelles nous signalons: *dalynǰa ǵ.* «suivre quelqu'un, guetter», *uzag ǵ.* «s'écarter, se tenir à distance de quelqu'un ou de quelque chose», *šaχ ǵ.* «se tenir avec dignité, être conscient de sa dignité, marcher la tête haute», *ǰan ǵ.* du même sens que *uzag ǵ.* Etant donné que les verbes fondamentaux de mouvement *gälmäk* et *getmäk* désignent non seulement la marche mais aussi la locomotion en véhicule, le verbe *ǵäzmäk* «se promener, flâner» développe des sens comme «parcourir, faire le tour de quelque chose, visiter» qui n'expriment pas non plus la direction, ni le but. Le plus général des sens de *ǵäzmäk* est «circuler, marcher» qui approche déjà de la signification du verbe *häräkät etmäk.*

Tous les verbes examinés jusqu'ici dénotent des mouvements de caractère uniforme. Toutefois, les mouvements rectilignes dans le plan horizontal comprennent aussi la course. La langue azerbaïdjanaise possède un petit nombre de verbes signifiant la course dont quelques-uns désignent des mouvements dans une direction déterminée, les autres expriment des mouvements sans direction définie. Ceux à direction déterminée sont: *gačmag,* «courir, s'enfuir», *sovušmag* «s'échapper, s'enfuir», *ǰyrmag* «se sauver, s'échapper». Le plus important est le premier, qui a développé le sens général de «s'enfuir», comme il ressort des formations idiomatiques d'une origine étymologique claire: *benizi gačdy* «son visage a pâli, il a pâli, il a perdu ses couleurs», *läzzäti gačdy* «il a cessé d'être appétissant, agréable, il a cessé de plaire», *mejdandan gačmag* «quitter le champ de bataille, prendre la fuite, refuser le combat, éviter quelque chose de difficile», *gabaγyndan g.* «ne pas résister, reculer devant quelqu'un», *näzärdän g.* «se cacher devant les regards», ne pas être pris en considération»,

sözündän gačdy «se soustraire à sa parole (se retracter), ne pas tenir sa parole», etc.

En dehors de leurs autres sens qui ne se rapportent pas à la course, les verbes *sovušmag* et *ǰyrmag* désignent la course, («s'échapper, se sauver») dans le sens direct du mot.

Le course sans direction déterminée se traduit par le verbe *jüjürmäk* dont le contenu est général «courir».

Le moyen et la manière de locomotion dans le plan horizontal. Ici il faut mentionner deux verbes dont le premier s'emploie plutôt en relation avec des personnes, l'autre plutôt pour les bêtes d'attelage. Le premier est *aldyšlamag* «marcher, aller à grands pas, mesurer avec ses pas», dérivé du substantif *aldym* «pas»; l'autre est *jortmag* «aller au trot, aller d'une marche irrégulière» et parfois «courir dans tous les sens''. Les autres verbes de ce groupe ont un sens plus général et s'emploient pour désigner des mouvements du même genre sans égard au sujet; les voici: *jajɣanmag* «se dandiner, aller en se dandinant», *säkmäk* «trottiner, aller vite, à petits pas», *javašlamag* (de l'adjectif *javaš* «lent») «ralentir le pas, aller plus lentement», *sürümäk* «grimper, arriver en rampant, s'approcher en rampant, se trainer», *imäklämäk* «ramper», *dyrmanmag* «grimper, escalader, gravir».

Il faut encore ranger dans ce groupe les verbes *bürdämäk* «trébucher, se dévoyer» et au sens figuré, «s'écarter de la vérité, faire une faute». Ce verbe a une certaine affinité avec *azmag* «égarer, s'embrouiller» (et quelques autres sens figurés).

Les verbes de mouvement circulaire. Les verbes de mouvement circulaire assez nombreux, expriment, d'une façon très nette le caractère différent et la variété des mouvements circulaires. Certains d'entre eux ont un sens très limité et particulier comme, par exemple le verbe *ǵiǰällämäk* désignant l'action d'être pris de vertige (dérivé de l'iranien *ǵiǰ* «sot, stupide»). D'autres, par contre, ont un contenu très abstrait comme, par exemple: *dövr* («cercle, tour» et d'autres significations) *etmäk* «se tourner, tourner, tournoyer, pivoter» et peuvent, en principe, désigner tous les mouvements de caractère circulaire. Une position intermédiaire (en ce qui concerne la sphère d'application) revient aux verbes *härlänmäk, bitmäk, sarylmag, ǰyrlanmag.* Le premier, dérivé du verbe *härlämäk* «faire tourner», signifie «se tourner, pivoter», d'ou «faire un cercle, un tour, se promener, marcher», et encore «aller en cercle, se ballader, flâner», et cela surtout en relation avec les mouvements humains correspondants.

Le verbe *bitmäk* se rapporte aussi bien aux personnes, qu'aux choses et signifie «tourner à une très grande vitesse, jusqu'à donner l'impression de l'immobilité, pivoter sur place dans la danse».

Le verbe *sarylmag* vaut pour les choses et les personnes et signifie «s'enrouler autour de quelque chose» ou «embrasser». Il dérive du verbe d'action *sarymag* «friser, envelopper, enrouler».

A côté de *sarylmag* on connait encore deux formes dérivées: *sarmašmag* et *saryšmag* qui ont le même sens que *sarylmag* cité plus haut.

Le verbe *fyrlanmag* se *rapporte* plutôt aux choses, quoiqu'au sens figuré il puisse aussi être employé pour les personnes; il signifie alors «tourner, pivoter».

Une place particulière revient au verbe *dolanmag* et à sa variante *dolašmag*, dérivés de *dolamag* «enrouler, rouler». Tous les deux se rapportent aux personnes et leur sens est plus général que celui de *härlänmäk*. Le verbe *dolanmag* a une signification quelque peu différente de sa forme sans *-n-*, il veut dire: «parcourir, errer, chanceler, flâner, se tourner» et, en particulier, «tourner (par rapport à la tête)» comme, par exemple, *bašym dolanyr* «la tête me tourne» et encore dans l'expression hypocoristique *bašyna dolanym!* littéralement «puissé-je tourner au-dessus de ta tête!» Le verbe *dolasmag* a presque les mêmes sens, c'est-à-dire «flâner, errer, se tourner» et aussi «parcourir»; mais, contrairement à tous les autres verbes, celui-ci a en outre subi un développement sémantique ayant servi de base pour former quelques verbes idiomatiques, comme *ajaga d.* «déranger quelqu'un», «se troubler, fureter aux pieds de quelqu'un», *sakit d.* «vivre tranquillement», *uzag d.* (= *uzag ǵäzmäk)* «s'éloigner, se tenir à une distance de quelqu'un ou de quelque chose».

Les verbes de mouvement à rotation complexe. Dans leur sens général ces verbes sont proches des verbes de mouvement circulaire, mais ici la rotation ne constitue qu'une partie du mouvement complexe; l'autre élément constitutif est le mouvement rectiligne dans un plan. Les mouvements de cette sorte s'expriment au fond par les verbes *ǵillämäk* «rouler, se rouler», *dyɣyrlanmag* «rouler (de haut en bas), descendre» et aussi par le verbe phonétiquement parallèle à ce dernier, *dirjirlänmäk* qui a le même sens. Le premier de ces verbes (ǵillanmak) exprime le roulement sur un plan horizontal, tandis que *dyɣyrlanmag* et *dijirlänmäk* signifient «rouler d'en haut, se détacher». Les verbes *jubalanmag* (du verbe *jubalamag* «rouler») et le composé *majalag vurmag* s'unissent pas leur sens commun «faire des culbutes». Le premier signifie aussi «dégringoler».

Le verbe *čövrilmäk*, dérivé du verbe d'action *čövirmak* «tourner, retourner», occupe une place à part dans ce groupe à cause de sa signification «se renverser».

2. Les verbes de mouvement vertical

Parmi les mouvements dénotés par ces verbes, il faut distinguer ceux vers le haut et ceux vers le bas. Dans le premier des groupes ainsi formés nous retrouvons trois verbes principaux qui désignent les mouvements de bas en haut: *galχmag, dikälmäk* (racine *dik* «droit, vertical, etc.») et *uǰalmag* (racine *uǰ* «fin, pointe»). Chacun de ces trois verbes a ses sens spécifiques: *galχmag,*

«se lever d'une place, se relever, monter» et, de là, «quitter une place, partir»; *dikälmäk* «s'allonger vers le haut, s'élever, saillir», et, de là, «monter, croître grandir; *uǰalmag* «s'élever» et, de là, croître». Comme il ressort de l'énumération des sens, le verbe *galχmag* signifie, en premier lieu, un changement de position du corps dans l'espace, une transition de la position couchée ou assise dans une position debout. Par son sens fondamental, le verbe *dikälmäk* désigne une tendance vers le haut, c'est-à-dire, un certain procès de développement d'où l'on comprend la signification «croître». Ce sens est, toutefois, limité aux objets de forme allongée (plantes, cimes de montagne, tours, etc.). L'action de s'élever et de croître, exprimée par le verbe *uǰalmag*, se réfère aux objets qui n'ont pas la forme allongée. Il faut encore remarquer que génériquement le verbe *galχmag* désigne le mouvement des personnes, tandis que les autres dénotent le mouvement des objets.

La sphère sémantique du verbe *galχmag* est la plus développée, car elle comprend aussi le milieu où se déroule l'activité humaine. Le sens «s'élever» dans une acception très générale se manifeste dans des locutions figurées comme *ajaχa g.* «se lever», *dik g.* «se lever en sursaut», *zilä g.* «élever la voix, hausser le ton», *ǧöjä g.* «monter haut, en flèche», *mä'räkä g.* «s'élever (en parlant d'un tohu-bohu)», *sazag g.* «se lever (en parlant d'un vent froid)», *šaha g.* «se cabrer».

Le quatrième verbe désignant un mouvement vers le haut est formé avec le substantif *hava* «air, atmosphère», et a été discuté dans l'introduction.

Une place particulière revient au verbe *dyrmanmag* «grimper, ramper, escalader». Il réunit le mouvement vers le haut avec la manière dont il est effectué, ce qui lui donne un sens de caractère particulier, plus limité que celui des autres (à l'exception de *galχmag)*.

Parmi les verbes de mouvement de bas en haut les verbes qui associent l'idée de «s'enfler» forment un groupe spécial par cette particularité sémantique. A ce groupe appartient le verbe *gabarmag* «s'élever, s'enfler, se gonfler», apparaître (en parlant des nodosités), «se boursoufler», le plus général du point de vue sémantique, dont les deux derniers sens, c'est-à-dire les plus concrets, sont les sens primaires, tandis que les autres sont le résultat d'un développement secondaire. Il faut mentionner ici le verbe *köpmäk (köp* «ballonnement du ventre»*)* «se gonfler, s'enfler; se soulever, se lever (en parlant de l'eau)» et aussi «grossir», au sens figuré «s'enorguillir, se vanter, faire la moue». Le sens du verbe *köpmäk* est le plus spécialisé. La différence entre *gabarmag* et son synonyme *šišmak* consiste en ce que celui-ci exprime, par son thème, des phénomènes de maladie, tandis que le premier se rapport surtout à des phénomenes n'ayant pas un caractère pathologique.

C'est à ce groupe qu'appartient le verbe *učmag* «voler, se volatiliser, etc.» dont nous avons parlé dans l'introduction.

Examinons maintenant les verbes signifiant un mouvement de haut en bas. Tout d'abord il faut mentionner le verbe *düšmäk* «tomber» dont l'aire sémantique est la plus développés et la plus riche parmi les verbes de mouvement. Auprès de ce verbe l'azerbaidjanais en connait deux autres — *jyχylmag* (du verbe *jyχmag* «renverser») et *enmäk* dont le premier se rapproche de *düšmäk*, mais le second n'a qu'une ressemblance partielle avec celui-ci. Ce sont ces trois verbes qui expriment dans la langue azerbaïdjanaise tous les mouvements verticaux de haut en bas sauf quelques verbes désignant le roulement, c'est-à-dire un mouvement non pas vertical mais oblique. Contrairement à *enmäk*, d'un contenu sémantique assez limité, «descendre sur la terre de quelque part ou de quelque chose» et, de là, «se poser, descendre, atterrir (en parlant d'un avion, etc.) baisser (en parlant des prix, etc.)», le verbe *düšmäk* exprime l'idée de «tomber» dans le sens restreint et aussi très large du mot, bien que beaucoup des sens de *enmäk* lui soient aussi familiers. Par sa sphère sémantique très développée, le verbe *jyχylmag* «s'écrouler, tomber» se rapproche du verbe *düšmäk*. Primitivement il se rapportait aux objets, puis aussi aux personnes, d'où son sens étendu «tomber, tomber malade».

Une comparaison entre le sens fondamental du verbe *düšmäk* et le sens fondamental des deux autres fait clairement ressortir la différence. Le verbe *enmäk* désigne un mouvement intentionnel, tandis que les deux autres dénotent des mouvements accidentels et inopinés. Contrairement à *düšmäk*, le verbe *jyχylmag*, à son tour, exprime la chute due à l'endommagement ou à la destruction de l'objet, tandis que *düšmäk* signifie une chute accidentelle. Le caractère inattendu (ou soudain) et accidentel du sens général de *düšmäk* «tomber» est d'une importance primordiale pour comprendre la structure sémantique de beaucoup de formations lexicales construites avec ce verbe. Ces traits caractéristiques ne sont pas suffisants pour expliquer tous les sens du verbe *düšmäk* qui se sont développés sur la base des relations multilatérales de ce mouvement dans la vie réelle.

Un rôle non moins important dans le développement lexico-sémantique de ce verbe revient à la réflexion dans la conscience des conséquences de la chute d'une personne, c'est-à-dire à l'idée de douleur et de souffrance, en d'autres termes à l'aspect subjectif du mouvement «tomber». La présence de cet aspect parmi les traits des idées qui reflètent les différents aspects du mouvement en question, explique les nombreuses formations lexicales exprimant les situations défavorables, pathologiques ou douloureuses dans lesquelles une personne peut tomber. Finalement il faut distinguer encore un sens important du verbe *düšmäk*, à savoir, «perdre», qui peut être conçu génétiquement comme la perte (la chute de quelque propriété ou qualité, etc. d'une personne ou d'un objet. A côté des sens généraux, analysés plus haut, du verbe *düšmäk*, qui se sont développés, pour ainsi dire, par voie indirecte, un autre sens général de ce verbe à savoir, «tomber sur. . .» (avec l'indication de la place où l'on tombe)

se développe plus directement a partir du sens fondamental «tomber». C'est à cette ligne de développement qu'il faut attribuer un grand nombre de verbes idiomatiques et de locutions comme, par exemple, *ayyza d.* «être le sujet de la conversation», *ayyza dilä d.* dans le même sens: *baša d.* «comprendre, entendre», *bejninä d.* «se rappeler, se manifester (en parlant d'un désir brûlant)»; *burayana d.* «être pris dans le remous»; *el ajayyna d.* «tomber aux pieds de quelqu'un, implorer, supplier»; *ǵözläri gujuja düšdü* «ses yeux sont cernés», mot-à-mot «ses yeux sont tombés dans le puits»; *χäjalyma düšdü* «je m'en suis souvenu», etc.

Le sens dénotant une situation défavorable où peut tomber une personne a connu un développement particulièrement large. Dans toutes les formations de ce type la partie nominale désigne une situation ou circonstance défavorable à l'homme. Exemples: *azara d.* «tomber malade, attraper une maladie, se trouver dans une situation difficile», *bälaja d.* «avoir de la malchance», *bärkä d.* «tomber dans une situation difficile», *borǰa d.* «contracter des dettes, *gačag d.* prendre la fuite», *eksiklijä d.* «tomber dans l'indigence, s'appauvrir», *än ́älä d.* «tomber dans une situation désagréable», *ǵüǰa d.* «se déranger, s'accabler», *išä d.* «être mêlé à l'affaire», *kasadlyya d.* «sentir le besoin, l'insuffisance», *mühasiräjä d.* «être assiégé, entouré, bloqué», *sojuya d.* «être surpris par le froid», *täläjä d.* «tomber dans un piège» et beaucoup d'autres. Certain syntagmes de ce genre signifient une transition dans un état ou situation sans égard à son caractère défavorable, par exemple, *bärkä boša d.* «en avoir vu bien d'autres, être habitué», *el-ajaya d.* «s'alarmer, s'agiter, s'affairer», *tähärä d.* «prendre un aspect normal, s'arranger», *nizama d.* «se mettre en ordre», *ortaja d.* «se mêler de quelque chose, mettre le nez dans quelque chose» etc. Une particularité caractéristique des ces formes est la datif de le partie nominale.

Le sens de la chute, de la privation, mentionné plus haut peut être illustré par les exemples suivants: *sijahidän d.* «tomber de la liste, n'être pas inclu dans la liste», *gälämdän d.* «être omis (en écriture)», *damaχdan d.* «cesser d'être de bonne humeur»; *güvvädän d.* «être à bout de forces, se fatiguer», *käsärdän d.* «s'émousser», *ǵözdän d.* «tomber aux yeux de quelqu'un, perdre l'importance, se compromettre devant quelqu'un, *ǵüǰdän d.* «s'affaiblir, perdre ses forces», *läzzätdän d.* «cesser de plaire, d'être appétissant», *ištahdan d.* «perdre son appétit, son désir, son intérêt», etc.

Les sens de «apparaître, survenir, devenir, arriver se passer» du verbe *düšmäk* dans les formations idiomatiques peut être démontré par les exemples suivants: *säs d.* «passer se répandre, se propager (en parlant des rumeurs, des bruits)», *birdän d.* «arriver, survenir d'une façon inattendue», *välvälä d.* «s'élever (en parlant d'un tohu-bohu, d'un tumulte)», *söz d.* «commencer à parler de quelque chose», *däjišik d.* «se troubler, être embarrassé», *dän d.* «apparaître (en parlant des cheveux gris)», *küj d.* «s'élever (en parlant du bruit, d'un vacarme)», *läkä d.* «apparaître, (se former) en parlant d'une tache)», *mä'räkä*

d. «se lever (en parlant du bruit, d'un vacarme, d'un tohu-bohu)», *täläsijä d.* «commencer (en parlant de la hâte)», *rast d.* «réussir», *sojug d.* «arriver (en parlant du froid)» et beaucoup d'autres. Le trait caractéristique de ce genre de syntagme est le nominatif de la partie nominale qui est le sujet du second mot.

Les locutions suivantes avec *düšmäk* expriment les différentes sortes de marche: *arγasyna d.* «courir après quelqu'un ou quelque chose», *gabaγa d.* «aller au devant, commander», *gapyta d.* «aller à la quête en demandant l'aumône, mendier», *ǵari d.* «rester en arrière», *jola d.* «se mettre en chemin, partir», *čöllärä d.* «flâner, rôder: partir pour des régions étrangères pour long-temps», *janyna d.* «aller avec quelqu'un, accoster quelqu'un chemin faisant», etc. Comme le montrent les exemples, le trait caractéristique de ces syntagmes est le datif de la partie nominale, c'est-à-dire son apparition dans la fonction syntaxique du complément. Comme nous l'avons vu, il en est de même des locutions désignant des situations défavorables où peut tomber une personne. La différence entre les deux groupes de compléments consiste en ce que, dans les syntagmes signifiant la marche, la partie nominale est limitée dans le sens lexical en tant qu'elle désigne des notions spatiales, tandis que dans l'autre groupe la partie nominale moins limitée dans le sens lexical contient, le plus souvent, des noms désignant des situations défavorables à l'homme; dans ces noms l'idée de la spatialité est exclue.

GYPSY FRAGMENTS FROM THE EARLY 18TH CENTURY

BY

J. VEKERDI

Through the kindness of Mr. P. Domokos — for which I here take the opportunity to thank him — my attention has been drawn to some fragments in the Romany language, discovered by him while preparing for publication some manuscript collections of Hungarian verse — codices written several centuries ago in Transylvania (now an autonomous Hungarian region within the Roumanian People's Republic). The fragments in question were found in the volume called "Bocskor-kódex", belonging to the library of the Transylvanian Museum, (MS. No 12. in-16°). It contains eighty-nine different pieces, all in rhyme; collected and copied (in part perhaps also composed) by a Transylvanian landowner, called J. Bocskor, who lived around 1700 A. D., and is known to have taken part in the Hungarian national uprising led by Prince Rákóczi against the Habsburg dynasty at the time of the War of the Spanish Succession.

Bocskor seems to have been a man possessing the average education of his class and period; it appears from his notes that the codex was finished by the year 1739, and that the majority of the texts had been copied as early as 1716 or even before. Of the verses contained in the volume some are concerned with historical events, some are of religious (Roman Catholic) or moralizing character, while those, which concern us, most are texts or verses of satirical nature. The Gypsy expressions interspersed in some of the latter group, belong to the oldest written records of that language, at least as far as connected texts of such length are concerned. Unfortunately, the corruption of the extant copy renders parts of them quite unidentifiable. One of the texts is written throughout in what may have been thought to be the Romany language (or was intended to be a parody of it); it occurs in two different places in the volume (fol. 11*b* and 17*a*); in the first instance it appears under the heading of Gypsy Paternoster, in the second it is entitled "The Lord's Prayer in Romany". Another piece consists of verses entitled "Gypsy Funeral" (fol. 9*b*—11*a*), written in a mixture ("macaronic") of Romany and Hungarian. Two other pieces, found in the same part of the codex, also refer to the Gypsy people, although written purely in Hungarian. One is a facetious poem entitled

"Cantio" — a prayer of the Gypsies to Jove, that he may give them a church built of pie (fol. 12*a*—15*a*); the other, found on fol. 15*b*—16*b* is called «*Cigány bucsuztatás*» [Gypsy Leave-taking], and is a comic poem purporting to represent a dying Gypsy's last will. Squire Bocskor has apparently grouped in this part of the codex all texts connected with the Gypsies: they are also referred to in the following pages of the collection. Then comes a Latin satiric poem on "Studentes Poloni", and another called "Cantio Slavonica" (written in Hungarian). Preceding the Gypsy poems we find a satiric piece on the origin of the Slovak people, with some interspersed fragments in that language. This last-mentioned, infinished verse ends with a note in Latin, reading: *hic per corruptionem multum deest.* From this we see that the text must have been copied from another source, and the same is likely to have been the case with the other pieces in this part of the volume, all of which — including the Gypsy ones — are intended to make fun of "foreigners". That copying took place is also attested by the first line of the "Cantio", which — as shown by the prosody — is one syllable short. The prosody of this last-mentioned piece incidentally also shows that it must have been composed in the course of the previous century, for by the 18th century this form of verse had gone out of fashion, and Bocskor himself has included no other piece written in the same measure. Accordingly we must suppose the Gypsy poems — as well as the other pieces in the MS — to have originally been composed in the late 17th, or the early 18th century, at any rate earlier than 1716. We have, however, no means of telling whether the extant copy was made direct from the original, or copied at second — or third hand.

In the following pages we will proceed to discuss the piece entitled "Gypsy Funeral" [in Hungarian: „*Cigány temetés*"], the text of which runs as follows:

Avende hol temetni	*Avende* for burying
a Vén Dade	the old *Dade*
Szerelmes gyermekeim	My beloved children,
kérlek a lelketekre	I entreat you, by your soul,
per oppricsán essetek	*per oppricsán* get yourselves
térdetekre.	down on your knees.
Szurkunde Dabule,	*Szurkunde Dabule,*
Bingender meg szardighen	*Bingender* just *szardighen*
is csororom	too, *csororom*
szurkunde Dabule.	*szurkunde Dabule.*
Jertek elé czigány	Come ye forth, Romany
kolykek avende	brats, *avende,*
mert meg holt a	for the curly-headed *bothole*
kondorozot bothole,	is dead,
oda van a kondor haju	gone is now the curly-haired

vén dáde	old *dade*
sane dichesz bingesz	*sane dichesz bingesz Kove*
Kove kohole.	*Kohole.*
s ne bolondoz édes	So do not jest, my sweet
uram gajdule,	husband *gajdule,*
bort hozatok	I'll have wine fetched,
	(or, fetch wine!',)
szonnyas vajda iszole.	thirsty Voivode, wilt thou drink?
Ha nem szollasz	If thou speakest not,
buj hát ide zágule,	get thee in here, *zágule,*
talám ugyan meg doglöttél!	maybe thou art dead already,
Kurule,	*Kurule,*
Pillancs egyet	Do but cast a glance
két fekete szemedel,	with thy two jet-black eyes,
mutas réám ne	point at me,
csalogas kezeddel,	beckon to me with thy hands,
bulteszt káro	*bulteszt káro*
mit használok dögoddel,	What use is thy corpse to me,
ha meg holtál	if thou art dead,
csengesz pangesz Guluda,	*csengesz pangesz Guluda,*
teli hagyod sátorodot	full of children thou wilt leave
gyemekkel,	thy tent behind,
no kákhágyesz	*no kákhágyesz*
miét hajcz itten ezekkel,	why dost leave me here with these
Dik he nem is tudnak	*Dik he* they can't even use
élni eszekkel,	their reason yet,
kokhesz maga (?)	*kokhesz maga (?)*
ezer fotu ribanczos	in my ragged smock,
pendelyemel	patchéd full a thousand times,
csororum szardikhe.	*csororum szardikhe.*
Job let volna még	Thou hadst better have perishéd
az elot el veszned	long time ago
mérges benga horgya el	may the raging *benga* take
dög tested	thy carrion
még mandrom sincs	I've not even *mandro*
vég bocsudat hogy veszed,	while thou takest thy leave,
as pengesz pane dakeve	*as pengesz pane dakeve*
beng csere karo	*beng csere karo*
szurkunde da bule.	*szurkunde da bule.*

In the above piece, as well as in many other parts of the manuscript, the verses follow each other continuously, without any division into lines;

these may be determined with the help of prosody, and sometimes by commas placed at the end of the line. The corruption of the text may be held responsible for some faulty rhythms, as in the last line but three: here we ought to read something like: *mérges benga horgya el (a) dög tested,* or else: *. . .horgya el dög tested(et) ;* while the first word of the second line *(Szerelmes)* seems to be an interpolation. In some places the Gypsy passages are corrupted beyond recognition, such as lines 4 and 6 *(szurkunde dabule),* and, *kokhesz maga* at the end of the 4th stanza, where there are some undecipherable characters written above the final letter *a ;* see also *csororum szardikhe.* As even the Hungarian texts are very carelessly and inconsistently spelt throughout the codex, this may be expected to be case in even greater measure with the Romany expressions, which were probably recorded very inaccurately in the original, and then became even more distorted in the copying. The incosistency of the spelling may be seen also from such variants as *csororom csororum,* or *szardikhe* and *szardighen* occurring in one and the same piece.

Of the Gypsy words themselves, some are easily indentified. The word *avende,* which occurs twice, is shown by the context to represent the 2nd person plural of the Imperative of the verb *avel* "come", with the particle *-de* added. The expression *per oppricsán* means the same as the immediately following Hungarian exhortation, *viz.* 'get down to your knees' *per opre čang,* though the Romany form is in the singular and the Hungarian in the plural — unless we interpret the former as *peren pre čang. Szardighen szardikhe* would mean 'as you see'. *Csoro rom* 'poor Gypsy'. The word *mandro* 'bread' exists in this very form in present-day Hungarian slang, while the regular Romany form should be *manro :* this latter, together with the variant *maaro* survives in present-day's Hungarian Gypsy dialects. *Benga-beng* 'devil'. A distortion of this word might be supposed to lie behind the expressions *bingender* and *bingesz kove.* The former reminds us of *bengendar* (Abl. Plur.), while the latter may represent the Gen. Sing. *bengeskero,* the letter *v* being a copying mistake for *r,* the cursive forms of both letters being rather similar. *Bothole* might also easily be a mistaken copying of *bokhale* 'hungry'. *Guluda* may perhaps represent a distortion of *gulo dad* 'dear father' (literally 'sweet father'), a calque on Hungarian *édesapa,* used also by the present Gypsy population of the country. *Dade,* the vocative of *Dad,* has been borrowed by Hungarian, where it means, par excellence, an elderly Gypsy man or father.

The sense of the remaining Romany expressions in the above text cannot be determined unambiguously. The word *szurkunde* occurs also in "Gypsy Leave-taking": *„Meg bocsás szurkundem hogy árván marattál"* 'Forgive, my *szurkunde,* being left in your bereavement'. The word *dabule* perhaps stands for *de bule* 'futue' — or is it possibly connected in some way with the swearing formula 'matris vulva'? Similar obscence elements may be at the basis of *bulteszt káro* — 'buleste kār'? 'buleskero'? A meaning of this kind for the

expressions listed here appears the more probable if we take in account the line *„buj hát ide zágule"*, which seems to represent a Romany version of another indecent phrase commonly used in Hungarian vulgar speech: the element *-gule* may be a corruption of *bule*. *Sane* might be derived from the verb *šunel* 'hear' *(šunen?)* — quite probable, in view of the form *dikhes* standing next to it. The letter *u* might have easily become *a* in course of copying. *Kohole* at the end of the same line may be distortion of *kodole*, but this interpretation does not bring us any nearer to the solution of the meaning. Or is it *xoxale* 'liar'? The element *-le* may be connected with the verb *lel* 'take'. Considering all these elements and hypotheses in the context of the entire verse, this line could be taken to mean something to the effect of 'see, the devil has taken him' or the like. The word *gajdule* is of uncertain origin, but is known to have been used by the Hungarian population in the last century as a (meaningless) word purporting to be "characteristically" Gypsy (cf. Hung. *gajdol <?)*. The words *csengesz pangesz* seem to suggest the verbal ending of the 2nd pers. Sing. (the combination *sz* being prononunced *[s]* in Hungarian); and it is perhaps possible that we have here the verbal stems *čhinel činel* 'cut', and *phagel (phangel)* 'break'. The form *pangesz* may have been contaminated by the form of the verb *manges* 'beg', known and used in Hungarian slang.

The text of the second stanza, as well as that of the two last lines is very corrupt, as may also be seen from the faulty verse-rhythm referred to above. The threefold occurence of the obscure passage *szurkunde dabule* is also conspicious.

To summarize those passages of the "Gypsy Funeral" which can be indentified and interpreted, make sense within the actual context and fit into the Hungarian text. The piece entitled "Gypsy Paternoster", on the other hand, cannot yet be shown to possess any particular meaning: all we can say at the moment is that it is n o t an intelligible Gypsy text of the *Lord's Prayer*. The literal text is as follows:

Oh duae suae rago kendervári parasztute kakurczu
liliba libita, csiri csava mandro, oszlesz bolesz
kávu, avandre mandre, tutu pangesz szari mari kulesz,
avende, oh kohole koplesz csengesz pengesz,
bingender meg is csororom. Amen!

(Oh duae šuae rago kendervari parastute kakurcu liliba libita, čiri čava mandro, osles boles kavu, avandre mandre, tutu panges sari mari kules, avende, oh kohole koples čenges penges, bingender megiš čororom. Amen!)

The word *kendervári* — unless a corruption of some different original form — sounds like Hungarian, and has the usual form of adjectives from place-

names (usual also in family names): the stem *kendervár* would mean literally a 'castle of hemp', *i. e.* a place-name like „Hemptown, Hempborough". Similar adjectival forms are found in Transylvanian Magyar and Gypsy folk-tales, *e. g.* „*botvári*", „*kendővári*", „*dudumvari*". The word *csiri* suggests *čeri* 'heaven'. *Csava — čavo čhavo* 'son'? *Mandro* is obviously the regular form for 'bread'. *Mandre,* on the other hand, might be *mande,* contaminated by the forms *mandro* and *andre,* occuring earlier in the text; thus *av andre mande,* 'come in to me'? The word *pangesz* (spelt *pengesz* in the subsequent line), and the forms *avende, kohole, csengesz, bingender,* and *csororom* are also found in the "Gypsy Funeral", and have been treated above.

Parts of the latter text may give us the impression of having in fact been taken from the *Lord's Prayer* recited in Romany: these are *čeri, manro, avandre mande* ("Thy kingdom come"), *bingender* ("from evil"); this last-mentioned must origianlly have been the closing word of the Romany text, the equivalent being the end of the Roman Catholic version of the *Lord's Prayer. (NB.* The codex belongs to an area of prevalently Roman Catholic population.) The few words appended after it *(meg is csororom)* have been obviously added with a humorous intent; the expression *meg is* is Hungarian „*mégis*" 'nevertheless', *csororom* = *čoro rom* 'poor Gypsy' (as already mentioned). If our conjecture is correct, it appears that an actual reciting of the *Lord's Prayer* in Romany had been inaccurately jotted down by a Magyar ignorant of the Gypsy language, and then supplemented with some approximately remembered real or supposed Romany words, in order to make up a kind of patter which occasionally rhymes, assonances and consonant-rhymes usual in similar comic verses made out of more or less meaningless gibberish. As a whole, this „prayer" cannot be arrenged into any kind of proper rhythm, although all other pieces in the codex — Gypsy or otherwise — are in verse.

The genre of the "Gypsy Funeral" follows the tradition of "macaronical" poetry which goes back to the Latin verses of the mediaeval *Vagabundi,* and has survived well into the 19th century in Hungarian college poetry. (Cf. also the Slovak, Latin and Roumanian macaronic verses in the same Codex.) But it should be noted that the Gypsy language has very rarely been employed in this mixed-language poetry, whether in Hungary or abroad: there are but two other instances known in 18th century Hungarian literature — besides the Bocskor Codex discussed here —, both written by the well-known Hungarian poet Csokonai in his college days. One is in a humorous poem entitled "Currens de lepore", the other in his comedy "Gerson du Malheureux" (a play performed in 1795 at the college of Debrecen). The Gypsy fragments in these works of Csokonai's as well as those in the Bocskor MS show that a few Romany words *(dikhes, man(d)ro, dade, čoro, raklo* etc.) had entered into Hungarian slang as early as the 17th century, and have continued to exist

there to this very day. A number of expressions consisting of several grammatically connected Gypsy words may likewise be supposed to have been familiar to the Magyar population, and in the texts discussed above the authors have been making use of them: either more or less intelligently as in the "Gypsy Funeral", or, — as in the "Lord's Prayer" —, as elements of meaningless gibberish.

ZWEI DUNKLE STELLEN IN JOSEPHUS

(Bellum Judaicum VI, § 311 und II § 142)

VON

I. HAHN

Der Geschichtsschreiber des jüdischen Krieges zählt, entsprechend dem antiken Brauch, alljene Wunderzeichen und Prophetien auf, die dem verstockten Volk sein bevorstehendes Schicksal, den Untergang des Heiligtums voraus bekündeten (BJ VI §§ 285—315). Am Ende der langen Reihe, deren einzelne Glieder auch bei Tacitus,[1] teilweise selbst in der rabbinischen Literatur,[2] zu finden sind, bespricht er zwei augenscheinlich zusammengehörende, parallele Prophetien (§§ 310—315): »All' das bezeugt — sagt er — daß Gott dem menschlichen Geschlecht die Rettungsmöglichkeiten voraus angibt, die Juden jedoch gingen durch ihre eigene Verstocktheit und ihren Unsinn zugrunde, hatten sie doch das Heiligtum nach der Zerstörung der Burg Antonia viereckig gemacht, obwohl sie in den weisen Sprüchen[3] geschrieben fanden, daß Stadt und Tempel zugrunde geht, wenn das Heiligtum viereckig wird. Was sie jedoch am meisten zum Krieg ermutete, war ein ebenfalls in den heiligen Schriften gefundener Spruch, daß nämlich in jener Zeit jemand aus ihrem Lande die Weltherrschaft erringen wird. Das bezogen sie auf sich selbst und bezüglich dieser Weissagung irrten sogar mehrere Schriftlehrer, da die Prophetie sich darauf bezog, daß Vespasianus — der aus Judaea auszog — Kaiser sein wird«.[4]

[1] Tacitus, Hist. V. 13. — Über das Verhältnis des Tacitus zu Josephus vgl. — seit der bekannten Polemie zwischen HARNACK u. NORDEN—W. WEBER, Josephus u. Vespasian (Berlin 1921); F. DORNSEIFF, Lukas der Schriftsteller, mit einem Anhang: Josephus und Tacitus (ZNW 1936: 129—155); H. DREXLER, Untersuchungen zu Josephus u. zur Geschichte des jüdischen Aufstandes 66—70 (Klio 1925: 277—312); A. SCHLATTER, Der Bericht über das Ende Jerusalems (in: Beiträge zur Förderung Christlicher Theologie. Gütersloh 1923).

[2] Tacitus, Hist. V. 13: »aperti sunt repente delubri fores etc.«, cf. Josephus, BJ VI §§ 293 ff; das talmudische Material bei: STRACK—BILLERBECK, Komm. zum NT aus Talmud u. Midrasch I, 1045f.

[3] *'Εν τοῖς λογίοις* synonym mit *ὁμοίως ἐν τοῖς ἱεροῖς γράμμασι* (§ 312) bezieht sich also ebenfalls auf eine biblische Weissagung.

[4] BJ VI, § 311 im Wortlaut: ... *ὅπουγε 'Ιουδαῖοι καὶ τὸ ἱερὸν μετὰ τὴν καθαίρεσιν τῆς 'Αντωνίας τετράγωνον ἐποίησαν ἀναγεγραμμένον ἐν τοῖς λογίοις ἔχοντες ἁλώσεσθαι τὴν πόλιν καὶ τὸν ναόν, ἐπειδὰν τὸ ἱερὸν γένηται τετράγωνον.*

Die erstere Weissagung fand m. W. bisher keine genügende Erläuterung und scheint auf ersten Blick glatt sinnlos zu sein. Der Grundriss des Tempels, und zwar sowohl des Salomonischen,[5] als des Herodeischen,[6] und ebenso auch des Hesekiel erschienenen, und des in der qumrânischen Eschatologie vorgestellten Tempels,[7] ist gemäß der Bibel, der talmudischen Literatur und auch selbst Josephus,[8] sowohl in seinem Ganzen, als in seinen einzelnen Teilen *quadratisch* gemeint. Man kann sich kaum vorstellen, daß laut einer — uns etwa unbekannter — Tradition das Heiligtum damals zerstört werden sollte, wenn es den biblischen Vorschriften gemäß quadratisch gebaut ist. Dieser Sachlage entsprechend scheinen die Ausleger der genannten Stelle hilflos zu sein. THACKERAY[9] begnügt sich mit einem »authority unknown«, und RICCIOTTI[10] sowohl als VINCENT,[11] der neueste Bearbeiter der Archaeologie des herodischen Heiligtums gehen auch kaum weiter. Aus ihren Ausführungen geht nur soviel hervor, dass diese »bizarre« Tradition — deren Ursprung unbekannt ist — z. Z. der Zerstörung des Tempels schon geläufig war, und auf den Untergang der Burg Antonia durch die Römer im Monat Panemos (Tammuz) d. J. 70 Bezug nimmt (BJ VI § 93). Dadurch, daß das hinzugefügte Gebäude geschleift wurde, kehrte die ursprüngliche quadratische Form der Tempelanlage

[5] Cf. II. Reg. 6, 20; 7,5. s. auch: HAMBURGER: Realencyclopädie des Judentums s. v. *Tempel* (Salomonischer): pp. I 978ff, II 1098ff.

[6] S. das Material bei F. J. HOLLIS, The Archaeology of Herods Temple (London 1934), pp. 12 f, 56 f, Plate I. u. II., welche einen quadratischen Grundriss angeben; J. VINCENT, Le temple hérodien d'après la Mišnah (Revue Biblique 1954: 5ff, 398ff,) auch über die zahlenmäßigen Angaben der Mišnah Middōt (II, 1: quadratischer Grundriss 500 × 500 Ellen des הר הבית II, 5: die Frauenhalle 135 × 135 Ellen, III, 1: der Opferaltar 32 × 32 Ellen etc., die quadratische Gestalt öfter hervorgehoben.).

[7] Esechiel 40—42 passim, cf. 42,16ff. — Die Qumrāner befassten sich mit den Maßen des idealen Tempels im fragmentarisch erhaltenen Werk »Description de la Jérusalem nouvelle« (Rev. Biblique 1955: 222ff). Fr. 3: ורוחבה משחא חדא »et sa largeur une même mesure« stellt sich also auch für die messianische Zukunft eine quadratische Gestalt vor.

[8] Antt. XV § 399—400: *τῆς δομῆς. . .τετραγώνου γενομένης. . .ἑκάστης γωνίας στάδιον μῆκος ἀπολαμβανούσης.* BJ V § 225: *ὁ βωμὸς τετράγωνος ἴδρυτο.*

[9] In Josephus, Loeb Classical Library BJ VI, 311.

[10] Flavio Giuseppe tradotto i commentato (Torino 1937ff.) IV, p. 189: »La fortezza Antonia, riconnettendosi con l'angolo nord-ovest del tempio, sostituiva questo angolo e aboliva il rigoroso carattere quadrangolare di tutto il tempio: distrutta l'Antonia l'area del tempio risultò pienamente quadrangolare, e per questa ragione la città e il santuario sarebbero stati conquistati. Si tratta evidentemente d'una leggenda rabbinica, accolta anche in qualche scritto... di tale scritto oggi non sappiamo nulla«.

[11] VINCENT, l. c. p. 406: »La mesure rabbinique est manifestement idéale et non moins le »carré primordial« que Josèphe lui-même emprunte à quelque spéculation juive déjà courante de son temps. On en verra la preuve dans cette prédiction bizarre qu'il rapporte sans sourciller d'après le folklore courant, que le Temple serait pris dès qu'on l'aurait restreint à une forme carrée (Guerre VI § 311): présage dont il prétend marquer la réalisation après la chute de l'Antonia, qu'Hérode avait englobée dans le périmétre allongé de l'enceinte sacrée.

automatisch wieder. Im Gegensatz zu dieser landläufigen Erklärung spricht jedoch Josephus klar darüber, daß die Juden das Heiligtum viereckig *machten* — er denkt also an ein aktives *Formen*, Bauen der Anlage. Deshalb möchte ich die josephinische Angabe eher auf die erste Erstürmung der Festung durch die Juden i. J. 66 beziehen, als die Burg ebenfalls zerstört, eingeäschert, und danach in kleinerem Format neu aufgebaut wurde (BJ II §§ 430, 435f, 440f). Dieser Zeitpunkt erklärt aus der historischen Situation heraus die Entstehung der Unheilsbotschaft. Als durch die Erstürmung und Zerstörung der Antonia die Juden den entscheidenden Schritt zum Aufstand taten, mussten einige der römerfreundlichen Partei schon sehen, daß damit auch der erste Schritt zum bitteren Ende, zum Untergang »der Stadt und des Heiligtums« getan war. Das Unheil begann damals, »als die Tempelanlage (durch Zerstörung der Antonia) ihre quadratische Form zurückgewann«. Im Hochsommer 70, höchstens einige Wochen vor der endgültigen Niederlage und Einäscherung des Tempels wäre eine solche Entdeckung keine Neuigkeit mehr gewesen.

Inwiefern konnte sich aber diese zeitbedingt geprägte Unheilsprophetie auf ein Bibelwort stützen?

Hier möchte ich eine Vermutung aussprechen, die ich keineswegs als gesichert betrachte, ihr aber ein gewisses Grad der Wahrscheinlichkeit nicht absprechen kann. Unter den zeitgenössischen Rabbinen ist Rabban Joḥanan ben Zakkaj (gest. cca 80 u. Z.) der einzige, der nach der talmudischen Nachricht in der Bibel den Untergang des Heiligtums vorausgekündigt fand. Als sich die heiligen Türen des Tempels 40 Jahre vor dem Untergang auf wundervolle Art von selbst öffneten, sprach er folgendermassen: «O Tempel, warum beunruhigst du uns? Wir wissen, dass du schliesslich wirst zerstört werden, wie es geschrieben ist (Sach. 11, 1): Tue auf, o Libanon (= Tempel) deine Türen, dass Feuer deine Zedern fresse«.[12] Die Parallele zu Josephus ist hier umso überzeugender, als das spontane Sich-Öffnen der heiligen Türen auch bei ihm (BJ VI § 293) als eines der Unheils-Vorzeichen erscheint, allerdings zum Jahr 66 u. Z., während die rabbinische Tradition dasselbe Ereignis auf das Unheilsjahr 30 u. Z., d. h. 40 Jahre vor der Tempelzerstörung setzt. Das zweite Mal prophezeite derselbe Rabbi — laut der nicht ganz glaubhaftigen talmudischen Erzählung[13] — dem damaligen Feldherrn Vespasian seine

[12] b. Jōmā 39 b, cf. auch Jalqût Šim'ôni II. 179, das ganze Material bei STRACK-BILLÉRBÉCK l. c.

[13] Die angebliche Begegnung Joḥanan b. Zakkaj's mit Vespasian ist kaum historisch. Laut den rabbinischen Angaben war er während der Zelotenkämpfe noch in Jerusalem und erlebte daselbst die entsetzliche Hungersnot, cf. Echa rabba I. § 32, ad Thr. 1,5, also bis Anfang 70. Damals stand aber schon Titus an der Spitze des römischen Heeres. Die Begegnung Johanans mit Vespasian und seine angebliche Weissagung wird aus folkloristischen Vorstellungen erklärt in Encyclopaedia Judaica IX., s. v. Joḥanan b. Zakkaj, col. 222ff.

zukünftige Kaiserwürde auf Grund des Prophetenverses »Und der Libanon (= Tempel) wird durch einen Mächtigen (d. h. den Kaiser) fallen« (Jes. 10, 39). Beidesmal wird also der Untergang des Tempels mit Bezugnahme auf die Gleichung Libanon = Tempel erwiesen. »Libanon« ist bekanntlich das ständige Symbol für den Tempel, bzw. die heilige Gemeinde und wurde in diesem Sinne schon vor a. 70 benutzt, sowohl vom pharisäischen Judentum, als auch von der Qumrān-Sekte.[14]

Nun bedeutet jedoch die Wurzel *lbn* auch alles ziegelartige, viereckige.[15] כתב לבונאה bedeutet z. B. in der rabbinischen Terminologie die ziegelartige, eckige samaritanische Schrift. לבנן kann also, als »ad hoc« angebrachtes Wortspiel auch »das viereckige« bedeuten. Die talmudischen Anlehnungen an Bibelverse (אסמכתא) benützen noch viel gewagtere Analogien. Als Urheber dieses Wortspiels können wir füglichst Mitglieder der Friedenspartei, etwa aus dem Kreise des Rabban Joḥanan ben Zakkaj betrachten, dessen gewisse politische und geistige Verwandschaft mit Josephus nicht zu leugnen ist. Die beiden Rabbinen mußten als jüdische Notabeln einander im Römerlager auch begegnen, und da konnte Josephus die oben angeführte Anwendung des Bibelsatzes auf die Zerstörung der Antonia auch kennenlernen. Die dem Wortspiel implizierte Prophetie über den bevorstehenden Untergang des Tempels geriet ihrem zeitbedingten und letzten Endes defaitistischen Charakter gemäß rasch in Vergessenheit — sie ließ in der rabbinischen Literatur und in der jüdischen Folklore keine Spur mehr — und ist nur durch die Römerfreundschaft und den Sammeleifer des Josephus erhalten geblieben.

Wenn unsere Interpretation richtig ist, wird der logische Zusammenhang zwischen Josephus' zwei Prophetien auch hergestellt. Augenscheinlich trägt nämlich die zweite, von Josephus erwähnte Prophetie (BJ VI §§ 312 ff) einen vollkommen verschiedenen Charakter. Im ersten Fall liess das jüdische Volk eine angeblich *eindeutige* Prophetie außer acht, während die zweite schon urpsrünglich als zweideutig (amphibolos) bezeichnet wird, und in ihrem Wortlaut — den delphischen Orakeln ähnlich — geeignet war, in den Juden falsche Vorstellungen zu erwecken. Der angeblich »wahre« Sinn der Weissagung — das sie sich auf Vespasian bezieht — folgt aber aus eben demselben Bibelvers, der angehend als eindeutiges Unglücksorakel herbeigezogen wurde. Es ist derselbe

[14] Libanon, als Symbol des Tempels: b. Joma 39b, Gittin 56a—b, Hieronymus ad Jer. 22,20 (MIGNE, PL 24, 992 D), das Material zusammengestellt bei: GINZBERG, Legends of the Jews VI, 395; RABIN, Notes on the Habakkuk Scroll (Vetus Testamentum 1955: 158), G. VERMÈS: »Car le Liban, c'est le Conseil de la Communauté« (Mélanges Bibliques... A. Robert, Paris 1956, pp. 316—333). Die Gleichsetzung Libanon = Tempel wird zum Beweis des bevorstehenden Untergangs benützt in Sifre Numeri § 134, Mekhilta ad Ex. 17,24.

[15] cf. LEWY, Neuhebräisches u. Chaldäisches Wörterbuch... II, 468ff. s. v. לבן, לבנה, לבינתא, ליבונאה

Satz von Jesaia (10, 39) der auch von Joḥanan ben Zakkaj auf den Untergang des Tempels bezogen wurde. So gibt uns Josephus in beiden Fällen eigentlich nur zwei praktische Anwendungen *desselben* Bibelverses. Dass die zwei Weissagungen durch eine innere Logik verbunden sind, fühlte noch der späte Kompilator des «hebräischen Josephus».[16]

II

Die Nachricht des Josephus über den Eid der Essener (BJ II. §§ 139 ff) und namentlich der Ausdruch: *ἀφέξεσθαι τῆς λῃστείας* (ibid. § 142) haben die Aufmerksamkeit auch der neuesten Forschung erweckt. ThLZ 81, 1956 brachte zwei Beiträge zur Lösung dieser Frage, deren keine vollkommen befriedigen kann. Die eindringliche Untersuchung von E. Kutsch (ThLZ 81, 1956, 496 ff.) denkt an eine falsche Interpretation seitens Josephus eines, ihm unterliegenden aramäischen Textes, der nicht über Strassenraub, sondern über Verfälschung der heiligen Bücher handelte. Diese Interpretation hat, ausser ihrer Kompliziertheit und ihrem hypothetischen Charakter auch jenen Umstand gegen sich. daß es von vorhinein unwahrscheinlich ist, Josephus zur Zeit der Verfassung des BJ noch unmittelbare Kenntnis und Benutzung der ursprünglichen, aramäisch verfassten Vorschriften der Essenersekte zuzumuten.

Deshalb möchte ich, zu Grunde einer Vergleichung mit einer ähnlichen Vorschrift des CDC einen neue Interpretation des schwierigen Textes vorshlagen.

BJ II, § 142 teilt den Eid mit, den die Mitglieder der Essenergemeinschaft bei ihrer Aufnahme in die Sekte ablegen. Wie bekannt, wünschen auch die Sektenschriften einen ähnlichen Eid, wenn auch dessen Wortlaut nicht vollkommen den josephinischen Angaben entspricht.[17] Der Eid schließt laut Josephus folgendermaßen: *ἀφέξεσθαι δὲ λῃστείας καὶ συντηρήσειν ὁμοίως τά τε τῆς αἱρέσεως αὐτῶν βιβλία καὶ τὰ τῶν ἀγγέλων ὀνόματα*. Ganz eigentümlich klingt in diesem Zusammenhang und überhaupt in bezug auf die asketisch-gütergemeinschaftliche Sekte das ausgedrückte Verbot «*λῃστεία*», d. h. Straßenraub,[18] bzw. Raub[19] oder »brigandage«[20] auszuüben. Wie konnte es

[16] Sefer Josippon Cap. XCIV, p. 150a der venezianischen Ausgabe:
בימים ההם נמצא מכתב כתוב על הצור מימים הראשונים ויקראו אותו והנה כתוב בו לאמ׳ בעת אשר ימלא בנין ההיכל ויהיה מרובע אז יהרס..... ונם נמצא כתוב בקיר בית קודש הקדשים לאמר כאשר יהיה הבנין מרובע אז ימלוך מלך על ישראל וימלוך מלך המילך ומושל בכל ישראל ועם הארץ מקצתם אמרו כי הוא מלך ישראל והכהנים אמרו כי הוא מלך הרומיים.

[17] IQ S. I. 24-II. 1; V. 7—11; CD XV. 5—10.

[18] So: Bauer in PWRE Suppl. IV, s. v. *Essener* (p. 402*ff*).

[19] So: H. Bardtke, Handschriftenfunde II. 329.

[20] So: A. Dupont-Sommer, Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte (Paris 1959), p. 41, n. 6.

überhaupt nötig erscheinen, den Mitgliedern einer weltabgewandten, asketischen, Reichtum und Eigentum verwerfenden Sekte eine so brutale Sünde, wie der Straßenraub, noch ausdrücklich zu verbieten? Das eigentümliche Verbot ist m. W. dennoch keinem Forscher aufgefallen. Nur A. DUPONT—SOMMER athetiert den Ausdruck,[21] mit der Bemerkung, daß hier der Text offensichtlich verstümmelt sei. Der griechische Text ist aber in grammatischer Hinsicht einwandfrei, auch die kritische Ausgabe E. NIESES bringt keine einzige Handschriftenvariante und findet auch keine Korrektur nötig.[22] Die Verlegenheitslösung kann also nicht befriedigen, umso weniger, als in der Damaskusschrift (CD XII 6—8) dasselbe Verbot mit ganz ähnlichen Worten vorkommt: »Nicht darf man seine Hand ausstrecken, Blut eines heidnischen Mannes zu vergiessen, um des Reichtums oder des Gewinnes willen. Und ebenfalls darf man nichts von ihrem Vermögen nehmen, damit sie nicht Hohnreden führen,[23] ausgenommen (es geschieht) auf Beschluß der Genossenschaft Israels« (zitiert nach der Übersetzung H. BARDTKES).[24] Das hier verbotene Umgehen ist nichts anderes als Umschreibung des an Fremden vollbrachten Raubes, der *λῃστεία*. Herbert Braun bezieht zwar dieses Verbot auf Notwehr,[25] diese Erklärung ist aber wenig überzeugend. Wie konnte man in Notwehrfall erst die Erlaubnis der «Genossenschaft Israel» gewinnen? Wenn die Deutung H. BRAUNS zutreffend wäre, so wäre die hier implizierte Ausnahme praktisch undurchführbar. Auch der Ausdruck «Hand ausstrecken» lässt eher die Initiative des Täters, als pure Notwehr vermuten.

Die Lösung des Problems bietet m. E. die *politische* Bedeutung der *λῃσται* bei Josephus, und überhaupt in der griechisch-römischen Terminologie. Es bedeutet die Aufständischen, die revolutionären Kämpfer gegen Rom, gleich dem lateinischen *latro*.[26] Namentlich die individuellen Terror ausübende Gruppe der Sicarier wird von Josephus mit diesem Ausdruck bekennzeichnet: *ἕτερον εἶδος λῃστῶν .... οἱ καλουμενοι σικάριοι.* (BJ II § 254). Sie übten in der Menge vermischt, mit ihren, unter dem Mantel versteckten Dolchen systematische Mordanfälle an Römern und Römerfreunden und werden

[21] L. c.: «Le texte grec porte ici un mot qui signifie ‚brigandage'; il doit être, semble-t-il, corrigé«.

[22] Flavii Josephi Opera ed. B. NIESE, Vol. VI, p. 181.

[23] Das ist das bekannte Motiv des חילול השם, welches in der rabbinischen Ethik die jüdische Handlungsweise den Nciht juden gegenüber in rigoristischem Sinn beeinflußt, cf. tos. Baba K. X 15, Baba K. 113b; G. FOOT MOORE: Judaism[6] [Cambridge 1950], II, p. 109.

[24] BARDTKE, op. c. II. p. 269.

[25] H. BRAUN, Spätjüdisch-häretischer und frühchristlicher Radikalismus (Tübingen 1957), I. p. 122.

[26] Дмитрев: Движение latrones как одна из форм классовой борьбы в Римской империи [В. Д. И. 1951 : 4, 61—72].

durch Josephus auch des gemeinen Raubes beschuldigt.[27] Als *λῃσται* werden auch die Zeloten, die organisierten Kämpfer gegen Rom bezeichnet: Beispiele dieser Bedeutung wimmeln wahrhaftig bei Josephus.[28] Trotz der teilweise gleichen Benennung und auch trotz der Ausführungen C. Roths,[29] ist die vollkommene Identität der beiden Gruppen: individuelle Terroristen und organisierte Kämpfer, unbewiesen. Und die typische Bezeichnung der Sicarier als *σικάριος*,[30] der Zeloten jedoch als *ζηλώται* oder *λῃσται* spricht auch gegen die These C. Roths.

Der Text des Essenergelübdes verbietet ihnen also laut Josephus, *λῃστεία* auszuüben, d. h. im organisiertem Kampf gegen Rom. sei es als individuelle Kämpfer, sei es als Krieger, teilzunehmen. Nicht vollkommen so spricht der hebräische Text der CD: dort wird nur der individuelle Terror der Sicarier an den Nichtjuden verboten. Der Ausnahmefall des Erlaubnisses der »Genossenschaft Israel« weist eben auf «zelotische» kollektive Aktionen hin. Gemeinen Raubmord konnte die Gemeinschaft selbstverständlich nicht entschliessen. Gegebenenfalls konnte aber in der sich stets verschärfenden revolutionären Lage ein derartiger Entschluss aus politischen Erwägungen fallen.

Die hier angeführte Interpretation der *λῃστεία* führt zu einigen, nicht unwichtigen Folgerungen:

1) Die Essener standen in der Endperiode ihres Daseins nahe den Zeloten — eine These, die schon von Forschern, wie J. T. Milik[31] und W. F. Farmer[32] angenommen wurde — allenfalls in viel gemäßigterer Form, als die viel weitgehenderen Hypothesen C. Roths.[33]

[27] Jos. BJ II. §§ 254ff, IV. § 405.

[28] Nur einige wenige Beispiele: BJ II, 587 (Johannes von Gischala), IV. 84, 97, 134, 135, 138, 199, 202 etc. Die Verteidiger der Burg Masada werden einmal (BJ IV 504 *λῃσται* andersmal *σικάριοι* genannt. Die Ausdrücke: *τὸ λῃστρικόν, λῃσται, λῃστρικοί* beziehen sich gleichwohl auf Zeloten und Sicarier.

[29] C. Roth: The historical Background of the Dead Sea Scrolls (Oxford, 1958) und ders. The Zealots in the War of 66—73 (Journal of Semitic Studies 1959, 332ff.). Nach den Ausführungen des letztgenannten Aufsatzes wird dieselbe Gruppe der Kämpfer »Zeloten« wegen ihrer Mentalität, und »Sicarier« wegen ihrer Methoden genannt. Jedoch in der Beziehung des Ausdrucks *ζηλωταί* (BJ II, 444 u. 564) auf die geschichtlich bekannten »Zeloten« ist er gegen S. Zeitlin (JSS 1960, p. 388) zweifelsohne im Recht.

[30] BJ II. § 254, IV § 399f, VII § 253, 275 etc.

[31] J. T. Milik, Ten Years of Discovery in the Wilderness of Judaea (London 1959) betrachtet die vierte (u. letzte) Periode der Entwicklung der Qumrān—Sekte: »Essenism with zealot tendencies«.

[32] W. R. Farmer, Maccabees, Zealots and Josephus (N. Y. 1956) sieht in der Milḥamōt-Rolle Ausdruck der Zeloten-Ideologie.

[33] Zur Kritik der Anschauungen C. Roths. S. A. Dupont-Sommer, op. c. pp. 409ff. dem ich aber ebenfalls nicht in allen von ihm angeschnittenen Fragen beipflichten kann, so namentlich nicht in der Datierung der Milḥamōt-Rolle auf das seleukidische Zeitalter.

2) Sie distanzierten sich jedoch — auch in den hebräischen Texten — von den individuell-terroristischen Methoden der Sikarier.

3) Die hier behandelte Vorschrift der CD enstand schon in der Spätzeit der Sekte, der Sekte, jedenfalls nach d. J. 6 u. Z. — in dem die Zelotenpartei und die Gruppe der Sicarier entstand[34] — und etliche Jahre vor dem Ausbruch des Jüdischen Krieges a. 66, als der ursprüngliche Unterschied zwischen den zwei, aktiv römerfeindlichen Gruppen in diesem Sinne gegenstandslos wurde. In Anbetracht dessen, daß die Bücher der Qumran-Sekte — wie es schon öfter beobachtet wurde[35] — wiederholter Überarbeitung bzw. Ergänzung unterlagen, bedeutet das noch nicht, daß CD im Ganzen ebenfalls in diesen Jahrzehnten entstanden wäre. Jedenfalls ist diese Bestimmung nicht die einzige, die späte Entstehung vermuten lässt; anderenorts versuchte ich auch die eschatologische Chronologie der CD in dieses Zeitalter zu verweisen,[36] und spezielle Analogien zwischen CD und der Essener-Schilderung des Josephus aufzuweisen.[37] Es ist leicht möglich, dass mit der Zeit, den sich ändernden Umständen gemäß, auch neue Verfügungen zum Grundstock der ältern Verordnungen kamen, und CD, auch trotz des Daseins einiger spätern Elemente in seinem Grundstock einer ältern Periode angehört. Darüber kann nur die paläographische Durcharbeitung sämtlicher Fragmente endgültige Antwort geben. Jedenfalls muss aber der Kontakt der Essener mit den Zeloten der ersten Jahrzehnte z. Z. auch bei der Datierung anderer Sektenschriften, so des Milḥamōt-Buchs und der Kupferrolle in Betracht gezogen werden.

[34] Zu den Anfängen des Zelotentums: Antt. XVIII, 1ff, BJ II § 118, cf. K. J. Spencer, Judas of Galilee and his Clan (Jewish Quarterly Review 1945/46: 281—286, sowie die Werke C. Roths u. W. R. Farmers.

[35] Guilbert, Deux écritures dans les Colonnes VII et VIII de la Règle de la Communauté (Revue de Qumrān II [1958], pp. 199—212): «Le texte de la Règle de la Communauté n'était pas encore fixé "ne varietur"; sans doute même ne l'a-t-il jamais été».

[36] Zur Chronologie der Qumrān-Schriften (Acta Orientalia Ac. Sc. Hung. XI [1960], pp. 181—189).

[37] Eigentumsverhältnisse der Qumrān-Sekte. (im Druck).

DER HUND IN DER KRIPPE

VON

I. TRENCSÉNYI-WALDAPFEL

Nimmt jemand zu neuen, aufsehenerregenden Funden Stellung, deren wissenschaftliche Aufarbeitung noch am allerersten Anfang steht, so setzt er sich noch öfter als sonst der Gefahr aus, daß seine Beobachtungen gleichzeitig mit ihrer Mitteilung oder noch kurz vorher auch unabhängig von ihm in der Fachliteratur auftauchen. Und doch, *duo quum faciunt idem, non est idem*, solche Doppelheiten sind auch nur selten ganz nutzlos. Wenn wir infolge der manchmal zwangsläufigen Unzulänglichkeit der bibliographischen Orientierung unsere Stellungnahme auch nicht an die unmittelbaren Vorarbeiten anknüpfen konnten, ist es doch erwünscht, wenigstens nachträglich neben den Übereinstimmungen auch die Unterschiedlichkeiten zu klären.

Im vorigen Jahrgang dieser Zeitschrift habe ich, als ich über die griechischen Elemente des in koptischer Fassung unlängst entdeckten, gnostischen Thomas-Evangeliums schrieb, außer manchen, fast handgreiflichen Spuren der herakitischen Dialektik auch auf die Übereinstimmungen des 102. Logions und eines sich wiederholenden Vergleichs Lukians aufmerksam gemacht.[1] Als ich den kleinen Aufsatz veröffentlichte, konnte ich das Buch von W. C. VAN UNNIK noch nicht kennen, das 1960 in deutscher Übersetzung erschien;[2] das nicht lange vorher herausgegebene holländische Original steht mir heute noch nicht zur Verfügung. Im Rahmen dieses Werkes ist ein Beitrag von J. B. BAUER[3] zum ersten Mal erschienen, der den von mir behandelten Vergleich des Thomas-Evangeliums auf ein griechisches Sprichtwort: *κύων ἐν φάτνῃ* zurückführt.[4] Unter den Belegstellen dieses Sprichwortes führt er zwar auch zwei Werke Lukians (Timon 14 und Adv. Indoctum 30) an — und insoweit laufen seine Beobachtungen parallel mit den unsrigen. Allein ist

[1] Das Thomas-Evangelium aus Nagʿ Hammâdi und Lukian von Samosata: Acta Orient. Hung. XIII (1961), SS. 131—133.

[2] W. C. VAN UNNIK, Evangelien aus dem Nilsand (Frankfurt a. M. 1960).

[3] J. B. BAUER: Echte Jesusworte? UNNIK, a. a. O. SS. 108—150; neu gedruckt: Theologisches Jahrbuch (Leipzig 1961), SS. 191—223.

[4] UNNIK, a. a. O. S. 135. Anm. 80; ThJhb, S. 214. Anm. 80. Ähnlich bei A. J. B. HIGGINS: »The proverbial dog in the manger was well known in the second century,

Lukian — und dies ist hinsichtlich der Vollständigkeit ohne Zweifel ein Verdienst — in seiner Aufzählung nur einer von den vielen, und zwar — und damit kann man schon nicht ohne weiteres einverstanden sein — höchstens ein den anderen gleichgestellter Zeuge für das Vorhandensein dieser Redensart. Außerdem erwähnt er ein »äsopisches Sprichwort« in Anlehnung an E. PERRY und C. HALM, ferner zwei Angaben der griechischen Paroemiographen und ein Epigramm von Straton.

HALMS 228. «Fabel» habe ich natürlich auch gekannt, aber ich konnte sie nicht als eine von Lukian unabhängige Angabe betrachten, denn HALM gibt an dieser Stelle — mit ausdrücklichem Hinweis auf die Belegstelle: «ex Luc. adv. Indoctum c. 30» — nichst mehr als ein fast wörtliches — des Vergleichscharakters entkleidetes — Zitat aus Lukian: *Κύων τις, ἐν φάτνῃ κατακειμένη, οὔτε αὐτὴ τῶν κριθῶν ἤσθιεν, οὔτε τῷ ἵππῳ δυναμένῳ φαγεῖν ἐπέτρεπεν.* Vgl. Lukians angeführte Stelle: *Καὶ σὺ τοίνυν ἄλλῳ μέν δεηθέντι χρήσειας ἂν τὰ βιβλία, χρήσασθαι δὲ αὐτὸς οὐκ ἂν δύναιο. Καίτοι οὐδ' ἑ χρησάς τινι βιβλίον πώποτε, ἀλλὰ τὸ τῆς κυνὸς ποιεῖς τῆς ἐν τῇ φάτνῃ κατακειμένης, ἣ οὔτε αὐτὴ τῶν κριθῶν ἐσθίει οὔτε τῷ ἵππῳ δυναμένῳ φαγεῖν ἐπιτρέπει.* Auf Lukian kann auch die paroemiographische Überlieferung zurückgeführt werden, woraus Bauer nur Diogenianus (II. 83) und Macarius (V. 34) zitiert; aber wenn wir auch nur die Ausgabe von LEUTSCH und SCHNEIDEWIN *(Paroemiographi Graeci)* in Betracht ziehen, ist es leicht, auch andere Angaben zu diesen hinzuzufügen, so z. B. ein Vorkommen im Leydener Kodex von Gregorius Cyprius (II, 22), oder gar ein anderes bei Macarius (IV. 43). Aber uns interessiert hier nicht die Zahl dieser späten Zeugen, die auf eine gemeinsame Quelle zurückgeführt werden können, oder einander abgeschrieben haben, vielmehr die Tatsache, daß wir, wo uns in dieser paroemiographischen Überlieferung eine etwas ausführlichere Ausdeutung der Redensart *κύων ἐν φάτνῃ* begegnet, immer Lukians Worte wiederfinden, wie bei Gregorius Cyprius oder bei Diogenianus, der mit Gregorius in diesem Punkte im wesentlichen übereinstimmt und Lukian auch zweimal (I. 52 und II. 89) mit Namen zitiert: *Ἡ κύων ἐν τῇ φάτνῃ: πρὸς τοὺς μήτε αὐτοὺς χρωμένους, μήτε ἄλλους ἐῶντας· πάροσον ἢ κύων οὔτε αὐτὴ κριθὰς ἐσθίει, καὶ τὸν ἵππον κωλύει.* Dies zeugt davon, daß wir es bei der Redensart *κύων ἐν φάτνῃ* eher mit einem infolge der Popularität Lukians sich verbreitenden geflügelten Wort als mit einem von Lukian angewendeten Sprichwort oder gar mit einer »äsopischen Fabel« zu tun haben.

Besonders erwähnenswert ist noch BAUERS Berufung auf PERRY's Sammlung äsopischer Fabeln. Hier müssen wir eine »äsopische Redensart«

---

and probably long before that: Non-gnostic Sayings in the Gospel of Thomas: Novum Testamentum IV (1960, S. 306). Leider ist mir R. M. GRANTS und D. N. FREEDMANS Ausgabe (The Secret Sayings of Jesus according to the Gospel of Thomas), auf die HIGGINS auch in diesem Zusammenhang hinweist, noch nicht zugänglich geworden.

und eine »äsopische Fabel« unterscheiden. Die erste fällt unter eine Beurteilung mit der bereits besprochenen paroemiographischen Überlieferung: sie kommt in der mittelalterlichen griechischen Redensartensammlung vor, deren Moskauer Handschrift von KRUMBACHER zuerst 1900 herausgegeben wurde, und deren erstes, im 18. Jahrhundert nach Dresden gekommenes Blatt wirklich den Titel *Αἰσώπου λόγοι* führt. Doch ist diese Sammlung von sehr heterogenem Charakter, sie enthält auch Sentenzen literarischer und mythologischer Herkunft, wie z. B. *χρυσὸς Δανάην ἔπεισεν ἐθέλουσαν*, mit Anspielung auf die verführerische Macht des Geldes, womit auch z. B. Horaz (Carm. III. 16), aber auch Lukian (Somnium 13—14, und in der unmittelbaren Nachbarschaft von *κύων ἐν φάτνῃ* in Timon 13) den Mythos von Danae erklärt hat. In einer solchen Umgebung zeugt auch das folgende »Proverbium« nicht für die alte »äsopische« Fabel: *Κύων ἀναπεσὼν εἰς φάτνην αὐτός τε οὐκ ἐσθίει τῷ τε ὄνῳ ἐμποδίζει.*[5] Aber auch der einzige Fabeltext fällt nicht schwerer ins Gewicht, der bei PERRY in diesem Zusammenhang zu finden ist; dieser ist nämlich eine lateinische Fabel des Deutschen Steinhöwel vom 15. Jahrhundert, *Canis in praesepio,* die bereits mit humanistischer Bewußtheit die »verschollene« äsopische Fabel auf Grund von Lukian und der paroemiographischen Überlieferung rekonstruiert.[6] Es ist zwar erwähnenswert, daß der Hund bei Lukian das Pferd, in dem vorhin zitierten »äsopischen« Proverbium aber den Esel, bei Steinhöwel — wie im Thomas-Evangelium — das Rindvieh von der Krippe fernhält; diese Unterschiede sind aber kaum so wesentlich, daß wir den Stammbaum des Motivs auf dieser Grundlage zusammenstellen könnten. Und die späteren Vorkommen sind nicht unbedingt geeignet, um im Hintegrund von Lukian und dem Thomas-Evangelium eine frühere Tradition nachzuweisen. Aber wenn auch dieses letztere der Fall wäre, weisen Lukian und das Thomas-Evangelium in der Abfassung und der Anwendung eine so enge Übereinstimmung auf, die bloß durch den Umstand, daß beide die Redensart *κύων ἐν φάτνῃ* vor Augen haben mochten, nicht zufriedenstellend erklärt werden kann. Und ich will noch die Beobachtung, die Lukians Priorität wahrscheinlich macht, wiederholen: der Vergleich bricht bei Lukian aus dem ganzen, über den Bibliophilen spöttelnden Gedankengang hervor, im Thomas-Evangelium, wo er isolierter unter anderen Aussprüchen, die Jesus zugeschrieben werden, steht, wächst er bei weitem nicht so organisch aus der gedanklichen Umgebung hervor. Bei Lukian selbst büßt der Vergleich noch mehr an Geist und Witz ein, wo er ihn im Timon wiederholt, er vergleicht ja hier den Geizhals im allgemeinen mit dem Hund, der in der Krippe liegend nicht von der Gerste frißt, aber auch das Pferd nicht davon fressen läßt; der Geizige entbehrt aber nicht von Natur aus die Fähigkeit, Gebrauch von den Möglichkeiten

[5] B. E. PERRY: Aesopica I (Urbana 1952), S. 276.
[6] Ebd., S. 696.

zu machen, die ihm sein Vermögen bietet, es ist bloß sein Geiz, der ihn daran hindert.

Ein wahrscheinlich älterer Zeitgenosse Lukians war Straton von Sardes, dessen Blütezeit manche auf Grund seines nicht unzweifelhaft authentischen Epigramms (Anth. Pal. XI. 117) in die Zeit Hadrians,[7] andere wieder, die vorsichtiger vorgehen, auch im allgemeinen ungefähr in die Mitte des 2. Jahrhunderts setzen.[8] Wir meinen aber, daß er Lukians Popularität erlebt hat, und sich dem Einfluß des jüngeren Zeitgenossen nicht entziehen konnte. Seine päderastische Dichtung berührt sich hier und da (Anth. Pal. XII. 7) mit den lukianischen (oder pseudolukianischen?) *Ἔρωτες*, ein anderes Mal — und diesmal interessiert uns nur das — spricht der Dichter vom Eunuchen, der im Besitz von schönen Knaben ist: ein Hund inmitten von Rosen, der wie besessen bellt, und anderen entzieht, was er selbst nicht genießen kann (Anth. Pal. XII. 236). Das weder grammatisch noch sachlich in den Zusammenhang passende Wort *φάτνῃ* verrät, daß wir es hier in der Tat mit einer an die Stimmung des erotischen Epigramms angepaßten Umänderung des Vergleichs vom Hund, der in der Krippe liegt, zu tun haben. Es scheint, daß ungefähr zur selben Zeit, als der gnostische Verfasser des Thomas-Evangeliums dem Einfall Lukians eine religiöse Deutung gibt, der ebenfalls aus dem Osten stammende erotische Dichter ihn nicht nur in profaner, sondern in geradezu frivoler, aber dem lukianischen Gesit nicht fremder Weise gebraucht. Übrigens hat die paroemiographische Überlieferung auch Stratons Epigramm berücksichtigt: der Ausdruck *κύων ἐν ῥόδοις* kommt z. B. auch bei Macarius (V. 35) ferner in der sog. Appendix Proverbiorum Coisliniana (III, 54) vor.

Dies alles genügt natürlich noch nicht, unsere Hypothese, die den in Rede stehenden Passus des Thomas-Evangeliums zu Lukian in Abhängigkeitsverhältnis bringt, auf die Stufe der vollen Gewißheit zu erheben. Dazu berechtigt es aber, daß wir auch nach der umfassenderen Untersuchung der Vorkommen der Redensart *κύων ἐν φάτνῃ* diese Hypothese als nicht ganz unbegründet betrachten. Es soll noch hinzugesetzt werden, daß sich auch W. C. Unnik auf Grund ganz anderer Erwägungen dahin äußert, das Thomas-Evangelium sei aller Wahrscheinlichkeit nach um 170 herum in Syrien enstanden.[9] Und wenn wir auch voraussetzen müßten, daß die Redensarten *κύων ἐν φάτνῃ*, bzw. *κύων ἐν ῥόδοις* aus dem Volk stammen, kann es kaum als reiner Zufall bezeichnet werden, daß ihre sämtlichen bekannten literarischen Bearbeitungen, die außerhalb der paroemiographischen Überlieferung vorkommen — Lukians zwei Stellen, das Thomas-Evangelium und Stratons Epigramm — in Raum und Zeit einander so nahe stehen.

[7] Vgl. unter anderen J. Geffcken: R.-E. s. v. »Straton«.

[8] Z. B. Anthologie Grecque, ed. P. Waltz I (Paris 1928), S. XXI. und Anthologia Graeca, ed. H. Beckby I (München 1957), S. 67.

[9] Unnik, a. a. O. S. 60—61.

Nachtrag. Unlängst hat Gy. Moravcsik meinen früheren Ausführungen gegenüber dieselbe Stellung eingenommen wie J. B. Bauer, wobei er sich zum Teil auf dieselben Angaben stützte[10]. Er vermehrte aber die Belegstellen um eine reiche, an sich äußerst interessante Materialsammlung, die aber angesichts ihres späten, byzantinischen Ursprungs m.E. für das 2. Jahrhundert kaum ausschlaggebend sein kann; einige von seinen Angaben beweisen sogar ihre Abhängigkeit von Lukian. Michael Apostolios stimmt, wie es Moravcsik selbst beobachtete, mit Lukians Timon fast wortwörtlich überein; auch bei Michael Choniates weist die Anwendung des Gleichnisses offensichtlich auf Lukians Adversus Indoctum hin. Der byzantinische Gelehrte beklagt sich nähmlich — um 1200 — darüber, daß die Latiner ihn seiner Bibliothek beraubt haben, obgleich sie aus Mangel der nötigen Kenntnisse die Bücher gar nicht benützen können.

[10] Gy. Moravcsik, Kutya a jászolban. Egy görög közmondás történetéhez [Der Hund in der Krippe. Zur Geschichte eines griechischen Sprichworts]: Antik Tanulmányok — Studia Antiqua VIII (1961), SS. 270—272.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója — Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor

A kézirat nyomdába érkezett: 1961. XI. 8. — Terjedelem: 12,50 (A/5) ív, 23 ábra

1961.54387 — Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Orientalia* publish papers on oriental philology and culture in English, German, French and Russian.

The *Acta Orientalia* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Orientalia*, is 110 forints a volume. Orders may be placed with "Kultura" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Orientalia* paraissent en français, anglais, allemand et russe et publient des travaux du domaine des recherches orientales.

Les *Acta Orientalia* sont publiés sous forme de fascicules et seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux »Kultura« (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou â l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Orientalia*» публикует трактаты из области востоковедения на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Orientalia*» выходит отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Orientalia*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultura*» (Budapest I., Fő utca 32. Текуший счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

36,— Ft.

INDEX

L. Ligeti: Un vocabulaire mongol d'Istanboul 3
Ê. V. Sevortjan (Moscou): Les verbes de mouvement dans la langue azerbaïdjanaise 101
J. Vekerdi: Gypsy Fragments from the Early 18th Century 123
I. Hahn: Zwei dunkle Stellen in Josephus 131
I. Trencsényi-Waldapfel: Der Hund in der Krippe 139

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XIV FASCICULUS 2

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1962

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST, V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Orientalia* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Orientalia* előfizetési ára kötetenként belföldre 80,— Ft, külföldi címre 110,— forint. Megrendelhető az „Akadémiai Kiadó"-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra" Könyv és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla: 43-790-057-181) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen »Kultura« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

SUR LE DIALECTE ÜǰÜMÜČIN

PAR

G. KARA

Les nombreuses taches blanches sur la carte des dialectes mongols vivants fournissent une preuve convaincante de la jeunesse de notre science. En effet, malgré que nous possèdions les excellentes études oïrates et khalkha de G. J. Ramstedt et B. Ja. Vladimircov, les monographies ordos du professeur A. Mostaert et même les deux ouvrages méritoires consacrés à la grammaire comparative des langues et dialectes mongols, il existe une quantité de dialectes mongols dont nous ne savons rien ou presque rien. C'est parmi ces dialectes pratiquement inconnus que rentre le üǰümüčin dont je me propose de donner ici la brève description, dans l'espoir de contribuer par là à la liquidation de la «terra incognita» de la dialectologie mongole.

Comme on sait, les Üǰümüčin constituent les deux bannières septentrionales de la confédération Šilingol en Mongolie Intérieure et sur le territoire autonome de la Mongolie Intérieure dans la République Populaire de Chine. Leur territoire est, à l'Est, limitrophe de la région habitée par les Solons de la confédération Khülünbuïr, au Sud-Est et au Sud il est entouré des bannières khorčin, ǰarut, arukhorčin, barin, kešikten, à l'Ouest de la bannière khučit, et au Nord il est borné par la province Sükhbatar de la République Populaire de Mongolie.[1]

[1] Selon le *Huang Ts'ing k'ai-kouo fang-lio* (1786), c'est au printemps de 1638 qu'ils devinrent des sujets mandchous, en même temps que les Khučit, les Abaga et les Sünit (cf. Hauer, p. 459: *Bewirtung des neuangeschlossenen Cecen Jinung und Genossen vom Ujumucin-Stamme)*. Le Sira tuγuǰi (cf. N. P. Šastina, *Šara Tudži, mongol'skaja letopis' XVII veka*, p. 77, Heissig, *Geschichtsschreibung* I, p. 87) les nomme *Üǰümečin* (var. *Üǰünčin* et *Üǰemečin)*. Le célèbre savant Gomboǰab des Baraγun Üǰümüčin, dans sa chronique *Ganga-yin urusqal* de 1735, mentionne son peuple parmi les Barin et les Khalkha (cf. Heissig, *Geschichtsschreibung* I, pp. 113—117, 115, Gombodžab, *Ganga-jin uruschal (Istorija zolotogo roda vladyki Čingisa)* édité par M. L. S. Pučkovskij, dans *Pamjatniki literatury narodov Vostoka, Teksty, Malaja serija X*, Moskva 1960, 43 + 66; compte rendu par Mme N. P. Šastina dans *Narody Azii i Afriki* 1961, n° 3, p. 209), chez Lomi (1735) on lit: *«mongγol-un dotuγadu-dur. üǰümüčin. qoyar qosiγun. qaučin-i qoyar qosiγun. sünid-ün qoyar qosiγun-u ǰasaγ . . .» (Mongγol Borǰigid oboγ-un teüke,* 10 *v,* éd. Heissig). Dans la chronique du ǰarut Siregetü Güüsi Dharma (1739) on rencontre la forme *üǰümüčin,*

Sur la langue des Üǰümüčin nous ne possédons jusqu'à ce jour qu'une seule source, les *Materialy* de A. D. Rudnev, parus en 1911, qui contiennent un choix d'expressions isolées (5 lignes), deux chants (32 lignes) et environ 200 mots dans le glossaire: renseignements trop maigres pour en tirer les caractéristiques dialectales.[2]

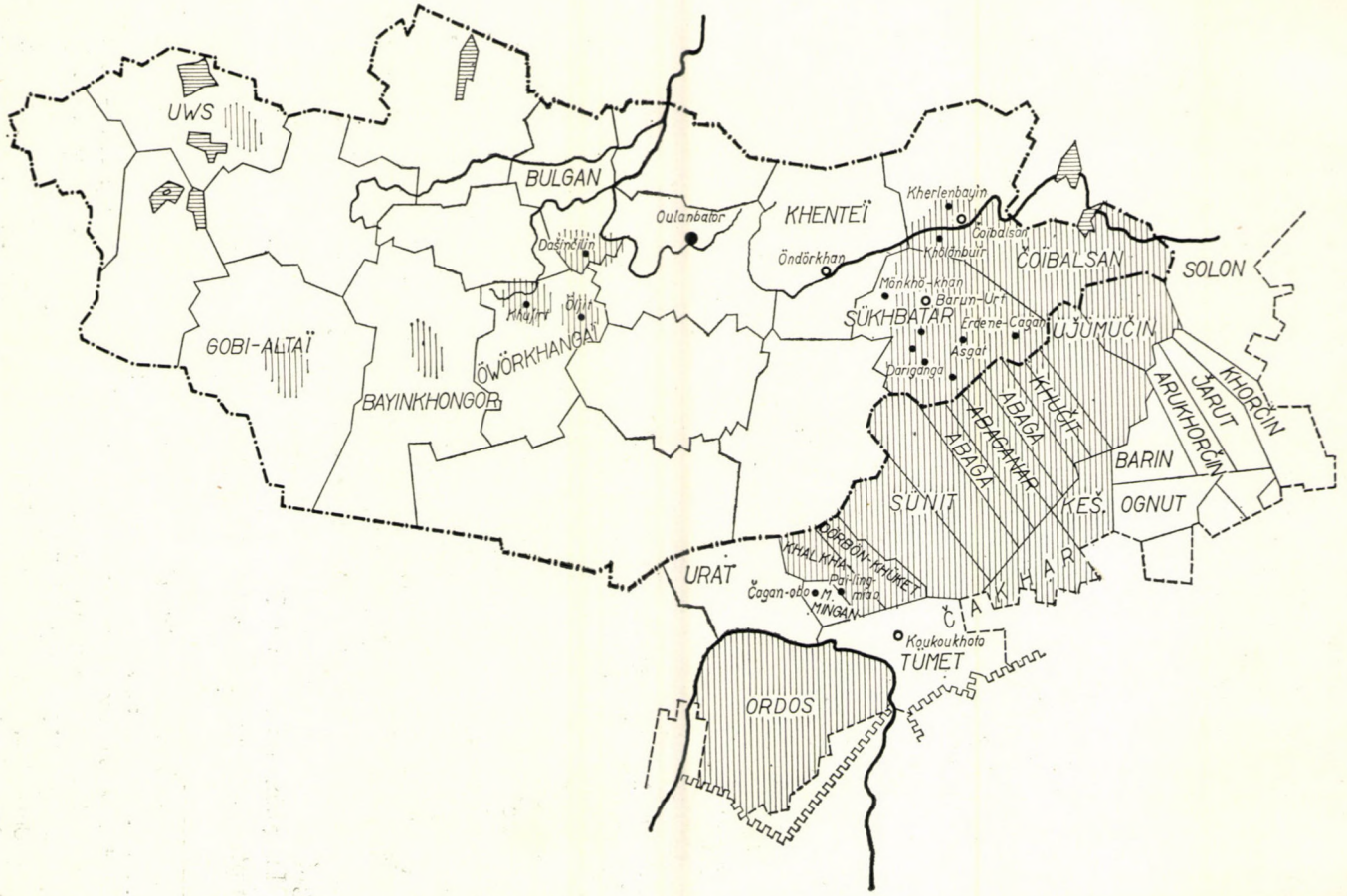
üǰimüčin et, pour la première fois, le nom *J̌egün Baγa Üǰümüčin*. C'est encore lui qui énumère cinq clans des *Baraγun Üǰümüčin* : les *Lausačin*, les *Sarqud*, les *Töbed*, les *Telenggüs*, et les *Sibaγun. (Altan kürdün mingγan kegesütü bičig*, éd. Heissig, VI, 2*v*; IV, 1*v*, 3*r*). Cette énumération revient chez Rasipungsuγ le Barin (1775): *Luusačin, Sarqud, Tebed, Telenggüi, Sibaγučin* (cf. Heissig, *Bolur erike*, Pékin 1946, p. 101). Nous trouvons des Üǰümüčin parmi les collaborateurs du Kanǰur mongol imprimé. (Cf. Ligeti, *Catalogue*, I, pp. 240, 341: *Üǰümčin-ü Mergen gusi, Üǰümčin-ü Ubasi)*. Cf. encore le fragment d'un calendrier xylographique: «. . .*qaračin. üǰümüčin. qaγučid. abaγanar. sunid. ongniyud. kesigten*» chez N. N. Poppe, *On Some Mongolian Manuscript Fragments*, dans *CAJ* V, p. 88. En écriture tibétaine nous avons la forme *'u-ču-mu-čhin* (cf. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei* II, 60) et en chinois 烏珠穆沁 *wou-tchou-mou-ts'in* dans 蒙古王公表傳 *Mong-kou wang kong piao-tchouan* (cf. Wada Sei, *Tōya shi kenkyu, Mōko hen*, Tokyo 1959, pp. 486, 527—530), *wou-tchou-mou-*秦 *ts'in* dans *Mong-kou yeou-mou ki*, cf. P.S. Popov, *Mėn-gu-ju-mu-czi*, pp. 32—34: *Udžumucin'skij ajmak)*.

Selon le *Mong-kou yeou-mou ki*, c'est Törü-bolod, descendant de Gengis khan au seizième degré qui avait conduit les ancêtres des Üǰümüčin de la région des montagnes Khangaï dans la région située au Sud du Gobi, où le troisième fils de son petit-fils, Bodialaγ, notamment Ongγon-dural leur donna le nom de *Üǰümüčin*, transcrit *Üǰüčin* (= *Üǰümčin* ?) par les anciennes sources (chinoises). Au-delà de l'origine de la région du Khangaï on relève encore cette autre information intéressante que «à cause du règne illégal» de Ligdan khan čakhar la bannière Baraγun Üǰümüčin avait fui, sous la direction de Čečen ǰinung chez les Khalkha, et que des Üǰümüčin pâturaient aussi aux alentours du Keroulen.

En ce qui concerne leur nom, on possède deux renseignements intéressants de Timkovskij, du début du siècle passé: «*Oudzemertchi* ou *Oudjoumoutchin*» (Timkowski, *Voyage à Pékin à travers la Mongolie en 1820 et 1821* II, 248, Paris 1827). Ces noms se retrouvent dans le mong. *üǰemerči* «voyant, clairvoyant, devin; nom d'un aimak dans la Mongolie centrale» et *üǰümüčin* «Udsumutchin ou Udsemertchi, aïmak dans la Mongolie centrale» (Kow. I, 545, 549, sans indication de source). Cf. mong. *kelemürči* ~ *kelemeči*?

Dans son *Rapport préliminaire*, p. 17, le professeur L. Ligeti a donné, après le *Mong-kou tche* (1907) et le *Nei-mong-kou ki-yao* (1916) les dernières précisions sur les Üǰümüčin: la bannière de l'aile droite *(ts'in wang)* a eu 21 *sumun*, la bannière de l'aile gauche *(beile)* : 9 *sumun*. Les deux bannières ensemble disposaient d'environ 1800 soldats. Quoique ces données soient anciennes, elles suffisent néanmoins à expliquer l'appellation *J̌egün Baγa Üǰümüčin* «les Petits Üǰümüčin Orientaux».

[2] A. D. Rudnev, *Materialy po govoram Vostočnoj Mongolii*, St. Pbg. 1911, pp. 49—51, 61—162. Des données sporadiques concernant le dialecte üǰümüčin nous sont fournies par les ouvrages suivants: A. Luvsandêndêv, *Dariganga ajalguuny aviany zүjg sudalsan turšlagaas : Šinžlêch Uchaany Chürêêlêngijn Bütêêl, Nijgmijn uchaany angi*, 1957, n°, pp. 49—64; B. Ch. Todaeva, *Mongol'skie jazyki i dialekty ;* Činggeltei: *Mongγol Kele Bičig*, 1957, n° 12; Širab-iši: *Mongγol Teüke Kele Bičig*, 1958, n° 2. Cf. encore *Obrazcy mongol'skogo narodnogo tvorčestva. Mong. tekst i russk. perevod zagadok, sobr. Baranovym*



L'aire de la loi des deux aspirées

Selon la classification de Rudnev, le dialecte üǰümüčin rentre dans le groupe sud-oriental comprenant aussi le khorčin, le barin, le kešikten, etc.[3] Vladimircov, dans *Sravn. gramm.*, p. 9, suppose un groupe čakhar, auquel appartiennent en dehors du čakhar, les sous-dialectes de la confédération Šilingol, parmi lesquels le üǰümüčin est l'intermédiaire entre les dialectes čakhar et les dialectes du groupe oriental (ǰirim et ǰu-uda), toutefois il n'en dit pas davantage. Concernant le dialecte üǰümüčin, dans *Introduction*, p. 21, M. Poppe adopte la classification de Vladimircov.

Les informations les plus récentes ont été apportées par les expéditions linguistiques en Mongolie Intérieure dont les résultats ont été résumés en mongol par M. Činggeltei, en russe et en allemand par M^me^ Todaeva.[4] L'essentiel de leur ouvrage réside en ce que entre l'oïrate et le bouriate, on doit admettre un dialecte oriental, un dialecte central et un dialecte occidental. Ce dernier comprendrait trois groupes, le *šilingol* (sünit, abaga, darkhan—mu-mingan d'Ulančab, le dörbön-khükhet septentrional, etc.), le *čakhar* (čakhar, kešikten, üǰümüčin, la langue de quelques bannières urat, le dörbön-khükhet méridional, etc.), et l'*ordos*. C'est probablement à cause du *č* et du *ǰ* que l'üǰümüčin est entré dans le groupe čakhar, étant donné que selon cette classification une des caractéristiques phonétiques du šilingol consiste dans l'existence des phonèmes *c* et *ǰ* (*ʒ*).

Ce dialecte central est caractérisé en général par «l'alternance des initiales *t* et *d*, *χ* et *g*» (Todaeva, p. 26) ou «. . .üge-yin ekin-dü oruγsan daγu ügei geyigülügči *t*, *χ*, *č* ni qoyinaki daγu ügei geyigülügči (*s*, *t*, *χ*, *č*, *c*, *š*)-yin nölügeber ondoosiǰu daγu ügei bolun qubildaγ bayina» (Činggeltei, p. 40).

Cette classification ne peut pas être considérée comme définitive, ce dont témoignent entre autres les expériences que j'ai rassemblées en 1959 chez les Mu-mingan: il y a bien un «dialecte-*c*», mais il est loin d'être dominant; de même, la dissimilation de certaines initiales, régulière dans le ordos, n'apparaît que sous forme de tendance dans le mu-mingan.

Une partie des Üǰümüčin a, pedant les années allant de la fin de la 2^e^ guerre mondiale à la constitution de la République Populaire de Chine, transmigré dans les provinces Čoïbalsan et Sükhbatar de la République Populaire de Mongolie. Les districts Kherlenbayin et Khölönbuïr de la province Čoïbalsan comptent au nombre de leurs habitants des Üǰümüčin Orientaux (*J̌egün*

---

sredi bargu- i aginskich burjat, a takže otčasti v chošunach Uzumučin i Aru-Chorčin, pod red. A. D. Rudneva: *ZVORAO* XIV (1901), 092—0106.

[3] A. D. Rudnev, *Opyt klassifikacii mongolov po narečijam*, pp. IV—VI, dans la préface de la traduction russe de *Urgamundart*, St. Pbg 1908. Cf. encore B. Ch. Todaeva, *Mongol'skie jazyki i dialekty Kitaja* (Moskva 1960), p. 12.

[4] Činggeltei, *Dumdadu ulus-taki Mongγol törül-ün kele-nügüd* etc. dans *Mongγol Kele Bičig*, 1957, n° 12, p. B. Ch. Todaeva, *Mongol'skie jazyki i dialekty*, p. 22; *Mongolische Dialekte in China : Acta Orient. Hung.* X, 145.

Baγa Üǰümüčin; ᴅžū˜ ûᴅžùmtš‘i˜, ʙaγ û.), le district Erdene-cagan de la province Sükhbatar, des Üǰümüčin Occidentaux (Baraγun Üǰümüčin, *ʙarō˜ û.)* vivant avec des Khučit Orientaux (J̌egün Qaγučid, *χō‘tš‘iᴅ)*. Les matériaux que j'ai recueillis en 1958 dans les distcricts Kherlenbayin et Erdene-cagan révèlent,[5] comme on le verra par la suite, un dialecte fort différent de celui de Rudnev.

[5] Un accord conclu entre l'Académie des Sciences de Hongrie et le Comité Scientifique et d'Enseignement Supérieur de la République Populaire de Mongolie (depuis 1961 Académie des Sciences de Mongolie) m'a permis d'entreprendre, à l'automne 1958, un voyage d'études en Mongolie. Au cours de ce voyage j'ai visité deux groupes üǰümüčin vivant dans la République Populaire de Mongolie.

En compagnie de mon savant collègue mongol, E. Vanduj, je suis parti d'Oulanbator le 22 octobre. Après avoir passé par Öndör-khan et touché *Kerülen Bars Qota*, nous sommes arrivés le 23 octobre dans la ville de Čoïbalsan. Le 24 octobre, je suis allé trouver les Üǰümüčin du district Kherlenbayin *(Chêrlênbajan sum)*, et le lendemain j'ai fait connaissance avec la langue des Anciens et Nouveaux Barga du district Čoïbalsan. N'ayant pas trouvé parmi ces derniers de sujet convenable (l'influence khalkha s'y fait sentir de façon très prononcée) et ne trouvant pas les informations données par les Üǰümüčin de Kherlenbayin assez intéressantes, nous avons poussé jusqu'aux Üǰümüčin vivant dans la province Sükhbātar *(Sûchbaatar ajmag)* sans prendre contact avec le groupe du district Khölönbuïr *(Chôlônbujr)* qui avait déjà fait l'objet des recherches de mes collègues mongols. Comme je ne savais pas encore à ce moment-là que la langue des Üǰümüčin de la province Sükhbatar différait de celle des deux groupes précédents, ce nouveau trajet de quelques centaines de kilomètres avait un caractère fort hasardeux. Ce n'est qu'après coup que j'ai vu combien il avait valu la peine de le faire. J'ai passé deux jours dans la ville de Čoïbalsan où j'ai étudié avant tout le dialecte khalkha oriental, puis, ayant quitté la ville le 28 octobre, nous sommes arrivés le même jour à Barun-urt *(Baruun-Urt)*, capitale de la province Sükhbātar. Le lendemain notre chemin nous conduisit dans le district Erdene-cagān *(Êrdênê-cagaan)* (formé des anciens districts Urt et Dzotol), dont la capitale fut bâtie près des ruines du cloître Yügōdzer (sur les cartes russes Jugodzir). Vers le soir de la même journée nous atteignîmes le centre de la coopérative d'élévage nommèe «Voie du développement» *(Chôgžilijn zam*, ü. *χôGᴅžilī˜ ᴅžam)*, située au bord de la petite rivière Čonotin gol, où je connus la très grande hospitalité du président de la coopérative, M. Damdinsüren, d'origine dariganga. Les membres de la coopérative, des Üǰümüčin et des Khučit ne tardèrent pas à me venir en aide et se firent un plaisir de m'enseigner leur dialecte.

Malheureusement je n'avais que quelques jours pour étudier ce sous-dialecte üǰümüčin — différent de celui des Kherlenbayin, et bien plus intéressant — et encore me fallut-il, n'ayant pu refuser l'invitation par trop cordiale de mes hôtes, passer toute une journée à chasser la gazelle. J'ai quand même recueilli dans cette région plus de 1500 mots üǰümüčin, en partie selon les matières, en partie selon leur ordre phonétique; j'ai noté quelques centaines de lignes de texte folklorique en vers, et autant que le temps me le permettait, j'ai enregistré les particularités de la morphologie. J'adressais les questions en langue khalkha, sans prononcer, bien entendu, le mot cherché, et pour ne pas influencer mes interlocuteurs je l'indiquais par une périphrase. Il était rare que mes amis üǰümüčin se trompent en donnant la solution de mes «énigmes». J'ai ensuite contrôlé les mots recueillis, particulièrement ceux qui posaient un problème quelconque par d'autres

La phonétique üjümüčin

Les phonèmes consonantiques

ʙ	(pᶜ)	(w)		m		
ᴅ	t̪	(z)	s	n	l	r
ᴅž	tš̪ᶜ	j	š̪			
ɢ		(ʀ)	χ	η		

Les variantes du phonèmes oral de la série bilabiale sont occlusives ou fricatives (ces dernières ne se trouvent pas à l'initiale). On trouve ʙ à l'initiale, *b* après *m* (et facultativement après *l*) suivi par une voyelle, *w* (ou rarement *β*, occlusion imparfaite) devant une voyelle, ᴡ ~ ʙ devant une consonne assourdie non-aspirée *(media)* et à la finale *(~p)*, ᴡ ~ *φ* devant une consonne sourde aspirée. Exemples: *ʙómbóɢ* «balle, globe», *ᴅ^mbᴖ* ~ *ᴅ^mʙ* «broc», «théière», *χ^lbᴖ* «ligue, liaison», *^wᴖ* «monceau», *ówgó˜* «vieillard», mais *ó̰ŭg-āᴡ* «le père du père», *aᴡᴅar* ~ *aʙᴅar* «coffre», *laᴡ* ~ *laʙ* «sûr», *óᴡs* ~ *óφs* «herbe», *naφtš̪* «feuille», *aʙʙā* praet. perf. du verbe *aw-* «recevoir». Sa variante mouillée apparaît devant un *i* «mobile»: *ɢ^wᴖ* ~ *ɢ^wᴖʲ* «désert». Dans certains mots le *w* peut disparaître: *š̪ilūᴡ* ~ *š̪ilū* «tibia».

Quant aux bilabiales orales étrangères, elles ne sont pas de phonèmes indépendants et se rencontrent surtout comme initiales dans des mots d'origine tibétaine, chinoise, mandchoue et nouvellement aussi dans des mots d'origine russe, pour les *p (pᶜ)* ou *f*, *w* ou *v* étrangers, par exemple, *pᶜürüᴡ* «nom pr. m.; jeudi» < tib. *phur-bu ; pᶜī* «brique crue» < chin. *p'i ; pʲèl* «assiette» < mandchoue *fila ; pᶜᴬrāns* «français» < khalkha *pᶜᴬrānts* < russe Франция; *ᴅō̰pᶜṵ̄* ~ *ᴅō̰φṵ̄* «fromage de soya» < chin. *teou-fou ; waη* «prince» < chin. *wang ; wār* «tuile; pot» < chin. *wa-eul.*

---

individus et en général l'explication obtenue contenait encore quelques mots de plus qui ne figuraient pas parmi ceux notés jusque-là. J'ai complété ces matériaux üjümüčin par des mots khučit.

Au début de novembre nous sommes repartis pour Barun-Urt, cependant, après Erdene-cagan ayant perdu notre chemin, nous avons échoué dans le monastère lamaïste de Dzotol, près de Dendübling. Cette lamaserie s'était établie à cet endroit, à la suite des fidèles venus de la Mongolie Intérieure. Les lamas habitent des yourtes pouvant être chauffées d'en bas. Leur temple est également constitué d'une grande et d'une petite yourte, cette dernière, qui abrite le sanctuaire, est accessible de la grande. L'entrée du temple est surmontée d'un vestibule construit en pisé. Après avoir bénéficié de l'hospitalité des lamas, on se remit en route. Le lendemain, 2 novembre, j'ai eu la possibilité, à Barun-Urt, de noter quelques textes de chants (khalkha oriental) de la bouche d'une chanteuse populaire célèbre, nommée Ičinkhorlō, puis j'ai pu obtenir de deux hommes abaga quelques précisions intéressantes sur la langue des Mongols de Šilingol. Nous avons quitté Barun-Urt le 3 novembre, et en passant par Mönkhö-khan *(Mönch-chaan)* et Öndör-khan, nous nous sommes retrouvés à Oulanbator le soir du 4 novembre.

Le phonème bilabial nasal: *mᵑr* «cheval», *χᵑmōl* «crottin», *ämtʲēχa˜* «doux, sucré», *am* «bouche, mouillé», *äṁ* ~ *äṁʲ* «vie».[6]

Le phonème D est toujours assourdi non aspiré *(media)* ; devant une sourde aspirée et à la finale (absolue) il peut se changer en sourde *(fortis)*. Exemples: DAMAR «tabac», BŌDĒ «blé», χAD «roc», *irę̄D* ~ *irę̄t* «étant venu». Il y a une certaine alternance D ~ *t* devant le phonème fricatif medio- ou postpalatal *χ* : *zęDχūr* ~ *zętχūr* ~ *zęᶜtʳūr* «cure-pipe».

Le correspondant sourd aspiré du phonème précédant est le *t* dont les variantes diffèrent par la présence ou l'absence du soufle et de l'aspiration. Exemples: *tʲęmę̄* «chameau», *Dᵑtʲᵑr* «sommier», *aᶜt* «chameau châtré», *ɵntʲAχ* «dormir», *alt* > ALT «or», *ęrᶜt* > *ęRt* «autrefois», *aę̄ᶜt* > *art*, *aχt* «cheval châtré», *χaDtʲę̄* «rocheux», *amt* «goût». Selon mes renseignements, c'est dans le sous-dialecte üǰümüčin oriental (üE) que les deux phonèmes occlusifs dentaux ont, comme dans le khalkha central, des variantes mouillées, comme par exemple *Doᶜtʲ* «perroquet».

Le phonème dental nasal apparaît dans les variantes ci-dessous: *n*, *ń* (nasale mouillée ou palatale, sonore ou assourdie *[media]*), et les voyelles naso-orales. Exemples: *nar* «soleil», *sᶜanal* «pensée, intention», *ęn* «ce», *ān* «gazelle mâle»; *ńèmā* «nom pr.; dimanche», (devant une affriquée ou une fricative palatales) *äńDžis* «charrue»; *uńār* «léger brouillard», *χᵑń* «mouton»; *ęnD* ~ *ę˜D* «ici», *Ga˜s* «pipe», *sᵑnsᵑχ* ~ *sᵑ˜sᵑχ* «entendre»; *ɵlā˜* «rouge», *ᵑ˜* «année». Cf. encore *ùnę̄*, üǰümüčin oriental *ùńę̄*.

Le phonème fricatif sourd de la série denti-alvéolaire, comme dans plusieurs dialectes orientaux, surtout à l'initiale, ou dans une articulation énergique, se prononce avec une aspiration.[7] Cette aspiration est particulièrement forte devant les voyelles *ᵑ*, *ɵ* prononcées généralement avec un abaissement du larynx. Exemples: *sᶜar* «lune; mois», *sᶜɵr* «courroie», *ās*ᵑr* «ficelle», *Bᵑsᵑχ* «se lever», *Bᵑsᶜs!* «lève-toi !», *ùs* «cheveux».

[6] Cf. encore khC *pᶜōRt* «auto» < *Ford* ; khC *Boχʲirōs* «espèce de cigarette» < russe *nanupóc;* khC *Bǎiᶜpᶜiĭ* «gaufre fourrée» < russe *вáфли* (allemand *Waffel)*. Que ces sons ne constituent pas de phonèmes indépendants dans les dialectes mongols orientaux, ce dont témoignent les alternances dans le mot mongol: khC *pᶜɵ̀mpᶜɵ̀gɵ̂r* pour *BɵmBɵ̀gɵ̂r*, l'aspirée est secondaire, entre les deux formes il n'y a qu'une différence affective, cf. *Urdus*, § 80; dans un mot d'origine étrangère: ü. *Bār* ~ *wār* «tuile, pot», *B* ~ *w* pour chin *w*.

Le *pᶜ-* du mot *pᶜīr* (khC *Bīr*, ordos *Bīr*, mais bargou N *pᶜīr* [Poppe]) s'explique peut-être par une influence du mot chinois *pi* dont l'initiale est plus sourde que le *B* mongol. Dans le Üǰümüčin, hors de la série, il existe encore un son intéressant, la vibrante bilabiale sourde *ψ*, par laquelle on appelle les moutons: *ψ-ψ*.

[7] Quant au *s* initial aspiré, cf. *Urdus*, § 66; L. Ligeti, *Un vocabulaire mongol d'Istanboul : Acta Orient. Hung.* XIV, dans les mots dahours cités; A. Róna-Tas, *A Study on the Dariganga Phonology*, § 39. Malgré *Urgamundart*, le *sᶜ-* est attesté également dans le khalkha central.

Le *z*, variante assourdie, non aspirée *(media)* du *s*, apparaît à l'initiale des mots de la classe qui sera discutée plus bas (cf. la loi des deux aspirées) et dans des mots d'origine étrangère, pour une affriquée alvéolaire, par exemple, *zᵒχᵒr* «aveugle», *zaχal* «barbe, moustache», *zanda˜* «santal» < tibéto-sanscrit *candan ; ja˜z* «espèce». Ce son ne se rencontre pas dans le sous-dialecte de la bannière üǰümüčin orientale, où on trouve *sᵒχᵒr*, *saχal* (*s* sans aspiration), *sᶜanda˜*, *ja˜s* et *sᶜayal*.

Le phonème fricatif latéral a des variantes «combinatoires» sonore, assourdie *(media)* et sourde (pour tib. *lh)*. Dans les mots de vocalisme palatal, il prend un caractère plus ou moins palatalisé. Une variante plus palatalisée ou bien palatale se rencontre dans des mots de vocalisme vélaire, devant le *i* mobile, une affriquée palatale non aspirée, etc. Exemples: *lā* «cire; bougie» *(~ʟā)*, *alaɋ* «bigarré», *alᴅar ~ aʟᴅar* «renom», *aʟt* «or», *ɵl (~ɵʟ)* «semelle; amadou», *ɋlɋ̄* «milan», *χäl̓ū* «loutre», (ʟ sourd:) *ʟam* «nom pr.f.» (tib. *lha-mo)*.

Les variantes du phonème vibrant sont parallèles à celles du phonèmes précédent, à l'exception de l'initiale qui se prononce avec une voyelle prothétique (dans des mots d'origine étrangère), par exemple, *sᶜarwā* «poulain qui n'a pas encore un an», *irɋɢ ~ irgɋ* «bélier châtré», *ɋàᴅǯir* «terre»; *ɋrintsᶴᶜi˜ ~ rintsᶴᶜi˜* «nom pr. m.» (tib. *rin-čhen) ; χär̓ʲχ ~ χär̓χa* «retourner».

Le phonème ᴅǯ (plus correctement *ɗǯ*) est le parallèle affriqué et fortement palatalisé de l'occlusive dento-alvéolaire assourdie, le ᴅ. Ce phonème, particulièrement chez les Baγa Üǰümüčin (ü. oriental) se présente souvent sous forme d'une variante affriquée prépalatale (*ɗ* ou plutôt *ǯ*). Exemples: *ᴅǯèr* «soixante», *ᴅǯil* «an», *χaᴅǯaχ* «mordre», *nēᴅǯ* «ami; bien-aimé(e)»; *ᴅǯā ~ ɗā* «oui».

Le phonème *tsᶴᶜ*, correspondant aspiré du précédent, est parallèle au *t : tsᶴᶜɵlō* «pierre», *tsᶴᶜɋlmɋɢ* «clair», *iᶜtsᶴᶜɪχ* «aller», *aᶜtsᶴ* «enfant du fils», *tsᶴᶜàmtsᶴ* «chemise».

Le phonème *j* — fricative prépalatale — peut être sonore ou assourdi, comme les phonèmes *l* et *r*. Exemples: *jas* «os; corps (cadavre)», *jiχir* (üǰümüčin oriental *ᴅǯiχir)* «sucre», *ɵjiχ* «lier», *ùᴊ* «membre; temps», *jū?!* «quoi? !», *jɔ̄jɔ̄!* «aïe !». Il y a une certaine alternance *j ~ ϕ* à l'initiale, devant un *i*, par exemple, *jiᶜtʌχ ~ iᶜtʌχ* (üǰümüčin oriental *ɕiᶜtʌχ)* «brûler», *jir ~ ir* «quatre-vingt-dix», *jiχ* (dans une articulation énergique: *ᴊiχ̄) ~ iχ* «grand».

Le phonème *ɕ* est une fricative sourde palato-alvéolaire, fortement palatalisée, qui, particulièrement à l'initiale, peut prendre un caractère aspiré (*ɕᶜ*, bien plus *ɕᴶ*, cf. l'aspiration du phonème *s*). Exemples: *ɕᶜùᴅ* «dent», *ɕᶜar* «jaune», *ʙᵒɕᵒγᵒ* «seuil», *iɕ* «manche; fût».

Le phonème oral non aspiré de la série gutturale a plusieurs variantes occlusives et fricatives, sonores et assourdies, quelque peu parallèles à la bilabiale orale. Toutes ces variantes peuvent être aussi bien médiopalatales que postpalatales. De même que dans le khalkha central, il n'y a qu'un seul

cas où la différence de la variante occlusive, resp. fricative puisse être phonématique: seulement à la finale de quelques mots de vocalisme vélaire, comme *alaɣ* «bigarré» et *alar* «paume» *(~alaγ, alaγa)*, *araɣ* «hotte» et *arar* «moyen» *(~arγa)*. Exemples: *ɣar* «main», *ɢɐr* «yourte, maison», *ʙaɣ* «masque», *tš́ˁaɣɒ̄* «en temps opportun», *ʙaɣwāχā* «chauve-souris», *tš́ˁaɣā˜* ~ *tš́ˁaγā˜* «blanc», *ɢɐɣɐ̄* ~ *ɢɐγɐ̄* «lumière», *ɲɣˁtʳɲrγᵘī* ~ *ɲʀtʳɲrγᵘī* ~ *ɲχtʳɲrγᵘī* «ciel», *ȯɑsȯ˜* ~ *ȯʀsȯ˜* ~ *ȯχsȯ˜* «donné». Devant un *i* *(>è)* on trouve un *ɑ* palatalisé: *tʳɐ ŋgɐr ȧèlwɐ̨ʟɒ̌* «il fait des éclairs» (praet. imperf.).

Le *χ*, phonème fricatif guttural sourd a des variantes médiopalatales et postpalatales qui, surtout après la nasale gutturale, se prononcent avec un élément occlusif. On relève une alternance *χ* ~ *ɢ*, *ʀ* à l'initiale des syllabes suivant un *ɒ* *(>tʳ)*, *s* ou *š́*. Dans des mots vélaires, devant un *i*, il se change ordinairement en *χ́*. Particulièrement chez les *Baya Üǰümüčin*, c'est-à-dire dans l'üjümüčin oriental, on l'entend souvent comme un *ś* ~ *š́*. Exemples: *χɲl* «loin», *χȯl* «pied», *aχ* «frère ainé», *ɐχ* «mère», *χɲŋᵏχɲr* «bassin», *lɲŋᵏχ* «bouteille»; *zɐɒχɐ̨l* ~ *zɐ̨ˁtʳɐ̨l* «esprit, âme», et même *χɲŋᵏχ* ~ *χɲŋᴳʀ* «cloche»; *χ́irȫ* «givre», *χ́il χ́èɒž́rār* «frontière», üjümüčin oriental *š́irȫ*, *š́il*, *š́èɒž́rār ; sīχ* «grand pendant d'oreille», üjümüčin oriental *sīᵏχ ; -ɢχ-* > *-ˁkḱ-* : *mȯrgȯχ* > *mȯrȯˁkkˁȯ* «s'incliner». Cf. encore üjümüčin oriental *ȕχȕr* ~ *ȕγȕr* »boeuf»; *zaχȫs* «esprit gardien», üjümüčin oriental *sˁaγȫs*.

Pour le phonème *ŋ*, la nasale gutturale, médiopalatale ou postpalatale, selon le vocalisme des mots, on a: *ɒɐŋ* «lampe», *ɐsrɐ̨lɐ̨ŋ* «aigre», *maŋnɛ̄* «front; éminent» etc. Devant une consonne palatalisée, il peut se changer en *ń* : *χɲŋš́ār* > *χɲńš́ār* «museau; bec», *χɵŋ š́ɵwȫ* > *χɵńš́ɵwȫ* «cygne». Dans ce dialecte la distinction est nette entre les finales *ŋ*, *n* et *˜*: *ɐ̨ŋ* «une pièce (de drap)», *ɐ̨n* «ce», *ǰùˁtɐ̄˜* «divinité».

Les changements quantitatifs des consonnes sont les mêmes que dans le khalkha central, cf. *Urgamundart*, § 61. Étant donné qu'ils se manifestent régulièrement, je ne les ai pas relevés.

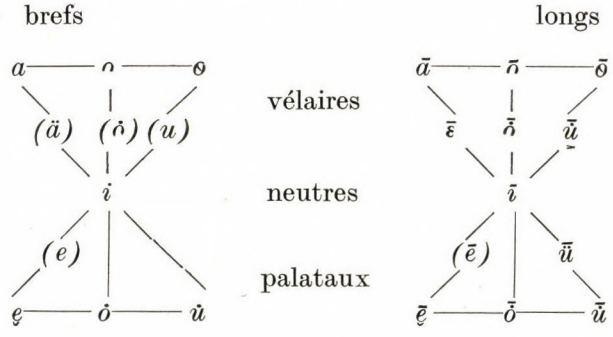
En ce qui concerne l'assimilation des consonnes — traitée plus haut à propos des variantes combinatoires — il reste à remarquer qu'elle peut être aussi bien progressive que régressive, mais que c'est l'assimilation régressive qui est la plus fréquente.

Comme on peut constater dans tous les dialectes orientaux connus, les phonèmes occlusifs de l'üjümüčin se divisent également en sourdes aspirées et en assourdies non-aspirées. C'est la présence ou l'absence d'aspiration qui constitue la différence principale. Dans l'üjümüčin, en dehors du *χ*, les fricatives *s*, *š́* rentrent également dans la classe des aspirées. Toutes les consonnes non-aspirées sont assourdies ou bien elles ont des variantes assourdies (consonnes qui sont demi-sonores; *mediae* sourdes-sonores, sonores-sourdes et *mediae* sans élément sonore, par exemple, *ʙȫ* «chamane», *ɵɢ* «origine», *ɢʌˁtš́ˁir* «joue»).

Quant à l'aspiration et au souffle (c.-à-d. l'aspiration précédent immédiatement les consonnes aspirées), cf. *Urgamundart*, § 5 et *Urdus* §§ 60, 59; je ne mentionnerai ici que les cas où le souffle ne se manifeste pas: en position initiale et après une nasale ou une consonne assourdie homogène.

Dans les mots polysyllabiques ou les mots monosyllabiques alternant avec une forme polysyllabique, l'initiale consonantique suivie d'une voyelle brève — à son tour suivie immédiatement d'une consonne aspirée pouvant être prononcée avec un souffle, ou séparée de celle-ci par une consonne non-nasale — ne peut être qu'une non-aspirée, c'est donc une assourdie. Par exemple, *dаʿtaχ* «tirer», *zaχal* «barbe», *džiχ* «oreille», *ɹiχir* «sucre», *gôχ* «bleu», *ɢoʀtš́* «aigu» (*dаʿtаχ*, *džiχ* etc.), mais *tamšāχ* «manger bruyamment», *sʿànťšʿir* «samedi», *tš́ʿɔηᵏχɔr* «viande offerte en sacrifice», *š́ɔηᵏχɔr* «une espèce de faucon», *χamt* «ensemble». Cette loi, c'est-à-dire la loi des deux aspirées, apparaît quelque peu modifiée dans le sous-dialecte des Baγa Ŭǰümüčin (üjümüčin oriental), en tant qu'elle n'est pas valable pour les initiales fricatives *s* et *š́*.

Les phonèmes vocaliques



diphtongues

ɵi̯, ùi̯, (aɛ̄, oɛ̄) ; uā, uī ; iā, iɔ̄, iū, iē

Le phonème *a* d'une syllabe fermée accentuée ou non accentuée est attesté dans une variante plus ou moins arrondie devant ou après une consonne labiale, par exemple, *dåφχår* «double», *χalbår* «cuillère».

La voyelle *ɔ* est plus ouverte que son correspondant dans le khC, ainsi que le *ɵ* qui de ce fait est par son impression acoustique, plus près de *ɵ* que le *u̯* du khC.

Les voyelle *ä*, *ȯ*, *u* sont des variantes mixtes des phonèmes vélaires lesquelles, accompagnées de la variante mouillée d'un phonème consonantique, peuvent exprimer une différence sémantique, par exemple, *äḿ* «vie» et *am* «bouche», *χäl̓ū* «loutre» et *χalō* «chaleur» (cf. kh. *àḿ* et *am*, mais kalmouk *ämn̥* et *amn̥*, barin et ǰarut *εm* et *am*, où la voyelle *ä* resp. *ε* est déjà un phonème).

Il y a encore des variantes mixtes: la voyelle *ȧ*, secondaire par rapport à la voyelle *ä*, et la variante *o*, secondaire par rapport à la voyelle *ȯ*. Ces variantes se rencontrent en compagnie d'une consonne mouillée ou palatale et dans une syllabe suivie d'un *i*, par exemple, *dž̌ȧdǫ^{a}ē* ~ *dž̌ädǫ^{a}ē* «découvert».

Le phonème *i* se trouve dans plusieurs variantes: *i* fermé, *i* ouvert ~*ė* ; *i* ouvert mixte (*ı* ~ *ė*) et le même prononcé avec un faible arrondissement des lèvres, marqué par *ǫ*, signe qui sert ici à indiquer également le phonème «palatal» *ǫ*, prononcé avec la langue fortement retirée, les lèvres faiblement arrondies et une ouverture de grandeur moyenne. Exemples: (pour le phonème *i*) *dž̌ĭ^{c}tš̌^{c}iɢ* «fleur», *gė^{c}tš̌^{c}inę̄$^{\sim}$* «combien», *dž̌ėdž̌ėɢ* «petit», *mılāχ* ~ *mėlāχ* «bénir», *bǫrō* «veau de deux ans»; (pour le phonème *ǫ*) *bǫdž̌irū̄* «exanthème, pétéchie», *ǫrę̄$^{\sim}$* «tigré».

Les phonèmes *ȯ* et *u̇* (chez Ramstedt *ö* et *ɯ*), ainsi que ses parallèles longs, se prononcent de la même façon que les voyelles correspondantes dans le khC. On a une alternance üj̆ümüčin occidental *u̇* ~ üj̆ümüčin oriental *ȯ*, par exemple, üO *u̇nsǫχ* ~ üE *ȯnsȯχ* «flairer quelqu'un de manifester sa tendresse, baiser», üO *u̇r* ~ üE *ȯr* «descendant; bien-aimé».

Quant aux voyelles longues *ē*, *ō*, *ū̲* et *ū̄*, ce sont des phonèmes indépendantes, et non des variantes, cf. *nēdaχ* «espérer» et *nādaχ* «jouer», *ō̄* «anniversaire» et *ō̄* «poudre», *ū̲laχ* «pleurer» et *ōlaχ* «mettre, poser», *ūl* «travail» et *ū̄l* «nuage». Tous ces phonèmes ont des variantes diphtonguées: *sēχa$^{\sim}$* ~ *sē^{i}χa$^{\sim}$*, *sā^{i}χa$^{\sim}$* (emphat. *s^{e}āχa$^{\sim}$*) «bel», *ťaŋnē* ~ *ťaŋn^{a}ē* «le palais de la bouche», *ō̄mos* ~ *ō̄^{i}mos* «chaussette», *ūmę̄$^{\sim}$* ~ *ū̄^{i}mę̄$^{\sim}$* «désordre», *gū̄^{c}tš̌^{c}iχ* ~ *gū̄^{ic}tš̌^{c}iχ* ~ *gu̇i̯^{c}tš̌^{c}iχ* «finir; attraper», *ū̲laχ* ~ *u̇^{i}laχ* «pleurer».

La voyelle *ē* est la variante du *ī* dans des mots comme *dž̌ēχa$^{\sim}$* (emphat. *dž̌^{l}ēχa$^{\sim}$*) «petit; un peu», *š̌ēr* «patte»; et aussi du phonème *ē* dans le suffixe *-ťē* ~ *-ťē*.

Les diphtongues *^{a}ē*, *^{o}ē* se rencontrent à la finale non accentuée, après une consonne postpalatale, en alternance avec les voyelles longues, par exemple, *dasarχ^{a}ē* ~ *dasarχā* «brisé; fragment», *mɔgǫ^{o}ē* ~ *mɔgǭ* «serpent». L'élément glissant des diphtongues *^{u}ā*, *^{i}ā* etc. est vocalique après une consonne non-aspirée, mais il est consonantique après une aspirée, par exemple, *ǫ^{u}ā* «courge», *χ^{w}ār* «fleur (de tissu)», *sol^{i}ū̄^{c}ťē* «aliéné», *däχ^{j}ā* «poule, coq» (cf. *Urgamundart*, § 61:3).

L'accent de l'üj̆ümüčin, comme celui de la plupart des dialectes mongols connus, est dynamique, expiratoire et il porte ordinairement sur la première syllabe. Dans certains cas, la voyelle longue (ou une voyelle de longueur emphatique) reprend l'accent, par exemple, *bθš̌θ′* «vite !».

Grâce à l'accent énergique, la réduction quantitative et qualitative des voyelles des syllabes non accentuées est très forte et elle entraine une alternance des voyelles réduites brèves avec ∅, par exemple, *bɔš̌ɔŋɔ* ~ *bɔš̌ɔr* «seuil» (apocope). Pour plus de simplicité, je n'ai pas marqué la réduction.

Les voyelles longues non accentuées ne se réduisent que quantitativement. Dans les syllabes non accentuées, on entend une alternance des voyelles brèves *ɵ* ~ *a*, resp. *u̇* ~ *ɐ*, par exemple, *ᴅžɵrɵɢ* ~ *ᴅžɵraɢ* «dessin, image», *u̇χu̇n* ~ *u̇χɐn* «(il) mourut».

Une voyelle brève peut s'assourdir ou devenir sourde au cas où elle est placée entre deut aspirées ou entre une aspirée et une assourdie, par exemple, *ɢɵʙʿtʿas* > *ɢɵɸtʰs* «vêtement» (le *ɵ* et le *a* sont également assourdies our sourdes), *ᴅžiʿtšʿɵ̄* ~ *ᴅžiʿtšʿɵ̄* «égal».

En ce qui concerne les voyelles des syllabes non accentuées, il est connu que la voyelle de la première syllabe détermine les voyelles qui ne peuvent la suivre. Ce phénomène, l'harmonie vocalique verticale, fait partie des caractéristiques d'un dialecte. En effet, l'oïrate, le khalkha, les dialectes connus de la Mongolie Intérieure et le bouriate offrent une divérgence considérable même à cet égard.[8] Dans le dialecte üǰümüčin, l'harmonie verticale des voyelles vélaires et palatales est parallèle et la quantité de la première syllabe — à l'exception du *i*, *ī* — n'a pas d'influence sur les voyelles suivantes. Voici les cas en question:

1. *a*, *ā*, *ɛ̄* : *a*, *ā*, *ɛ̄* ; *(ɵ)*, *ɵ̄* ; *i*, *ī* × *ɔ*, *ɔ̄*.
   e, *ē* : *ɐ*, *ē* ; *(u̇)*, *ū̇* ; *i*, *ī* × *o*, *ō*.
2. *ɵ*, *ɵ̄*, *ū̲* : *a*, *ā* ; *(ɵ)*, *ɵ̄* ; *i*, *ī* × *ɔ*, *ɔ̄*.
   u̇, *u*, *ü* : *ɐ*, *ē* ; *(u̇)*, *ū̇* ; *i*, *ī* × *o*, *ō*.
3. *ɔ*, *ɔ̄*, *ɔ̈* : *ɔ*, *ɔ̄*, *ɔ̈* ; *ɵ̄*; *i*, *ī* × *a*, *ā* ; *ɵ*.
   o, *ō* : *o*, *ō* ; *ū̇* ; *i*, *ī* × *ɐ*, *ē* ; *u̇*.
4. *i* : *i*, *ī* ; *ɐ*, *ē* ; *a*, *ā* ; *(u)*, *ū̇* ; *ɵ̄* × *ɵ* ; *o*, *ō* ; *ɔ*, *ɔ̄*.
   ī : *(i)*, *ī* ; *ɐ*, *ē* ; × les vélaires et les palatales arrondies.

La règle de l'assimilation labiale — abstraction faite cette fois du cas plus compliqué des phonèmes *i* et *ī* — peut être résumée de la manière suivante: une voyelle inférieure ou supérieure de la première syllabe ne peut pas être suivie d'une voyelle moyenne (1—2); une voyelle moyenne ne peut pas être suivie d'une voyelle inférieure ou d'une brève labiale supérieure (3).

Cette règle vaut en général aussi pour la succession des voyelles des autres syllabes, à la différence toutefois que le phonème *ɛ̄* *(~ē*, var. du *ī)* et le phonème *ī* d'une autre syllabe que la première, comme dans l'harmonie vocalique horizontale seront, au point de vue de l'harmonie verticale, neutres.

L'üǰümüčin connaît les types de syllabes suivants:

(C)V *a-waχ* «recevoir», *ǰa-waχ* «aller»
(C)VC *al-ᴅā* «faute», *χɔl-bɔ̄* «ligue»
(C)VCC *ɵls* «contrée», *χɵls* «roseau»

[8] Cf. Sanžeev, *Sravn. gramm.* I, pp. 83—84; Todaeva, *Grammatika sovremennogo mongol'skogo jazyka*, p. 35; Poppe, *Buriat Grammar*, p. 24.

Dans les syllabes non-accentuées on a en plus CVC ~ CC̥: *aq-san* ~ *aq-sn̥* «reçu», (C̥ = *r̥, l̥, m̥, n̥*). N'importe quelle consonne peut se trouver en fin de syllabe, en cas de deux consonnes, l'une sera certainement liquide, nasale, ou fricative.

En conséquence du déplacement de la limite de la syllabe, la syllabe de type (C)VCC peut se dissocier: *alt* ~ *al-ta* «or»; *θls* ~ *θ-lθs* ~ *θl-lθs* «contrée», *amt-laχ* ~ *am-ta-laχ* ~ *am-tal-χa* «goûter».

Le dialecte üjümüčin remonte vraisemblablement à la fin de l'époque du moyen mongol, c'est-à-dire au milieu du XVI[e] siècle, époque à laquelle l'*h* initial (qui avait déjà dans le moyen mongol cessé d'être un phonème à l'opposé des initiales vocaliques) était disparu dans la plupart des dialectes du moyen mongol, dialectes que malheuresement nous ne connaissons que par des traces; dans une partie des dialectes la variante vélaire du phonème *k* (mong. *q*) cède la place à la fricative *χ*, tandis que la variante palatale reste une occlusive; le *š*, ancienne variante du *s* devant *i*, est dans la majorité des dialectes un phonème; les deux-syllabes à voyelle identique ont évolué en phonèmes à voyelles longues, les autres sont généralement devenues des diphtongues; l'assimilation du *i* de la première syllabe (le «breaking») et l'assimilation labiale ont eu lieu; l'ancien *č* resp. l'ancien *ǰ* est encore indivis.[9]

C'est ainsi qu'on peut *grosso modo* esquisser la phonétique de ce groupe de la Mongolie Centrale dont sortit l'üjümüčin, d'abord sans doute comme unité ethnique, mais qui ne tarda pas à avoir son dialecte indépendant.

Selon nos connaissances actuelles, le fond de phonèmes consonantiques de l'üjümüčin n'a point subi de changement quantitatif depuis le XVI[e] siècle. Le changement survenu se traduit dans la formation des différents phonèmes et dans l'augmentation du nombre de leurs variantes.

A la place de l'occlusive *k* (mong. *k* et *q*) on trouve aujourd'hui uniformément la fricative *χ*. La forte palatalisation des phonèmes *č*, *ǰ* et *š*, de même que le développement des variantes fricatives des phonèmes *b* et *g* ont probablement eu lieu à cette époque.

C'est aux XVI[e]—XVIII[e] siècles que devait s'affirmer la tendance des deux aspirées — devenue ensuite loi — et que se sont formées les nouvelles variantes de phonèmes et les nouvelles corrélations les accompagnant.

Le nombre et la proportion des phonèmes vocaliques ont subi un changement considérable. Au lieu des quatorze phonèmes attestés (sans les diphtongues) au XVI[e] siècle, on en trouve aujourd'hui dix-huit, et l'évolution *deux-syllabes* > *diphtongue* > *voyelle longue* une fois terminée, les voyelles longues

[9] Pour le moyen mongol, cf. Sanžeev, *Sravn. gramm.* p. 22—26 et Poppe, *Introduction*, p. 15—16.

[10] Pour les variantes assourdies des phonèmes nasaux, cf. *Urgamundart*, § 46 et Vladimircov, *Sravn. gramm.*, § 277.

gagnent en importance. La monophtongaison des diphtongues et l'apparition de nouvelles longues inconnues au XVI[e] siècle se situent dans le courant des deux derniers siècles. La réduction des voyelles se trouve déjà appuyée par les matériaux de Witsen.

Au phonème *b* (*в*) du moyen mongol correspondent dans l'üǰümüčin, tout comme dans une partie considérable des dialectes mongols vivants, des variantes occlusives et fricatives; plus exactement, toutes les orales labiales d'aujourd'hui se laissent ramener à un *b* antérieur (excepté, bien entendu, les labiales étrangères). Dans certains mots ce *b* disparaît sans laisser de traces, par exemple *širūs* «tendon» ~ mong. *sirbegüsün ;* *вɐ̨rūŋ*^{k}*χī* «articulation mobile de l'os de la cheville (du cheval, d'un animal)» ~ drg. *вerūχī* «a part of the hoof» (Róna), khC *вerewχī*, *вerūχī*, kh. lit. *bêrêvchij* «бабка (у животных)» (Luvsandêndêv), mong. *berbekei* «mal görügesün-ü berbekei» (Šaγǰa, 256); *ɛ̄χťar* «effroyable, terrible» ~ *ɛ̄χφťar*, mong. *ayiqabtur*. Cf. encore *ȯwȯr* ~ *ȯ*^{w}*ȯr* «intérieur» ~ mong. *öbör*.

Les phonèmes étrangers, le *p* et le *w* remontent à un passé assez lointain. Suivant en ceci le ouigoure, la lettre équivalant à *w*, resp. à *v* est utilisée de bonne heure par l'écriture mongole (cf. fragment de Bodhicaryāvatāra de 1310: *galbavragš ;* l'inscription du *K'iu-yong-kouan*, 'phags-pa *galbavaraš*), et il semble que le son ainsi désigné (pour le mongol ce ne pouvait être que le *w*) soit connu aussi par la langue. Il en est de même pour le *p*, phonème attesté, par ailleurs, dans les sources écrites seulement à partir du XVII[e] siècle (cf. l'inscription II de Čoγtu: *Bajar-pani*, Vladimircov, *Nadpisi*, 1262)

Sous l'effet de la loi des deux aspirées, les phonèmes *d*(*д*), *ǰ* (*дж*) > *дž̌*, *g* (*ɡ*, *г*), *y*(~ *й*) ont évincé d'une partie des initiales leurs correspondants aspirées, les phonèmes *t* (*ť*), *č* (*tš*^{ʿ}) > *tš̌*^{ʿ}, *k* (*k̡* > *χ* ; *k̄*) > *χ* et *š* > *š̌*, pour le *s* il s'est développé une nouvelle variante, le *z* assourdi, opposé à l'aspirée (*s*^{ʿ}).

Abstraction faite de l'effet de la loi des deux aspirées, la langue de tous les deux groupes üǰümüčin a conservé le *č* et le *ǰ* antérieurs, toutefois dans deux mots-racines on trouve *š̌* à la place de *č* : *šèдaχ* «pouvoir» (> *šèдal*, *šèдalťɛ̄*) ~ ord. *tš*^{ʿ}*iда-*, khC *tš*^{ʿ}*adaχ ; šȯdȯr* «entrave appliquée à trois pieds (du cheval)»; cf. abaga (beile) *šȯdȯr*, mu-mingan, drg. *šȯdȯr*, abaga (da-wang) *tš*^{ʿ}*ȯdȯr* «id.», ordos *tš*^{ʿ}*ȯdȯr*. Pour le même phénomène de l'urat cf. *Urdus*, p. 168, note 3. Dans l'üǰümüčin occidental, le parler de certains jeunes offre *ťš*^{ʿ} ~ *ts*^{ʿ} au lieu de tous les *tš̌*^{ʿ}, par exemple, *ťš*^{ʿ}*imɛ̄* «bruit», *ťš*^{ʿ}*ȯlō* «pierre», c'est-à-dire même là où le khalkha et l'oïrate ont conservé le *č*. C'est une prononciation semblable que j'ai observée dans la langue des Mu-Mingan, langue qui par ailleurs a conservé indivis le *č* resp. le *ǰ*. Selon mes informateurs abaga il existe aussi un sous-dialecte abaga de caractère khalkha, dans lequel l'ancien *č* et *ǰ* ont comme équivalents, sous l'influence du khalkha, *tš̌*^{ʿ}, *ts*^{ʿ} et *дž̌*, *дz*.

Le phonème *g*, tout comme le *b*, a comme équivalents des occlusives et des spirantes. Les variantes spirantes des anciennes occlusives se sont dévelop-

pées après la disparition des fricatives intervocaliques, caractéristiques de certains dialectes du haut moyen mongol (ou plus exactement: du vieux-mongol encore inconnu aujourd'hui), en tant qu'héritage de celles-ci. La différence des voyelles longues ~ deux-syllabes des dialectes d'aujourd'hui, abstraction faite des formes empruntées à la langue littéraire, s'explique par les flottements d'une période de transition. Cf. üǰümüčin *ɕ́ā* «os de la cheville» ~ abaga *šaγā*, khC *šaγᵃē*, khalkha de Dorno-Gobi, khalkha d'Ulančab *šā*~ mong. *siγai*, Hs *ši'a*, MA *šiγai ;* üǰümüčin *sᶜʊ́* «aisselle» ~ ordos, mu-mingan *sʊ̄*, abaga (da-wang) *sᶜʊ̄*, (beile) *sᶜʊ̲γʊ̲*, khC *sʊ̲γa* ~ *sʊ̲r*, mong. *suγu*, Hs *su'u*, MA *sū*. La différence phonématique entre le *r* relégué, en conséquence du déplacement de la limite des syllabes, à la fin du mot et le *g̲* final original, existe dans le khC, le mu-mingan, le čakhar etc., mais elle est inconnue dans le barin, et le ǰarut, où dans les deux cas on trouve une occlusive en position finale: *arag̲* «manière» et *arag̲* «hotte».

Le phonème *k* du moyen mongol qui par sa désagrégation en variantes *k*—*χ* au XVII[e] siècle, dans le l'üǰümüčin tout comme dans le khalkha, a dû parvenir à une époque assez tardive, notamment au cours des XVIII[e]—XIX[e] siècles jusqu'à son état actuel qui signifie que le *χ* domine et dans la série palatale et dans la série vélaire. L'occlusive d'autrefois n'est attestée que dans certaines positions (cf. *Urgamundart*, § 7), et encore surtout en tant qu'élément d'une affriquée. A cet égard, l'üǰümüčin diffère sensiblement de l'ordos qui semble être le seul dialecte du Sud-Est qui ait conservé le *k* palatal.

Le *k* du mongol ancien a disparu dans *ɵᶜt̠ar* «couteau», cf. ordos *ʊ̲ᶜt̠ag̲a*, kalm. *utχv (Urdus*, § 61), dans les matériaux üǰümüčin de Rudnev sous la forme *χuɨ̯tuγa*. Ce mot offrait de bonne heure, dans l'oïrat, une initiale fricative et il fut enregistré comme une particularité dialectale par Rašīd-ad-Dīn, cf. L. Ligeti, *Un vocabulaire mongol d'Istanboul*, s. v. *kiduga*.

Le *y* du moyen mongol ne disparaît qu'à l'initiale devant *i* et *i* < *e*, ailleurs il reste inchangé. Dans cette position l'initiale *j* (< *ɕ́*) secondaires alternent également avec *ø*.

En ce qui concerne les phonèmes *r*, *l*, *m*, *n*, *ŋ*, c'est l'apparition de variantes palatalisées, resp. palatales qui représente un changement important par rapport à l'état supposé du moyen mongol. Pour ce qui est de l'âge de ce changement on ne possède aucune donnée sûre, ne serait-ce que quelques recoupements pour le *ñ* en écriture tibétaine, datant du début du siècle passé. Un autre changement caractéristique est la disparation du *n* final, resp. le fait qu'il se dissout dans une voyelle naso-orale, cf. ordos, barin et khalkha.

Les variantes palatalisées, resp. palatales se sont en général formées sous l'influence du *i* ou d'une consonne palatale leur succédant. Il semble que dans les mots de la série vélaire, le *i* joue un rôle palatalisant beaucoup plus décisif que dans les mots de la série palatale.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les deux groupes du dialecte üǰümüčin — à l'exception de sous-dialecte supposé d'après les matériaux de Rudnev — sont régis par la loi selon laquelle, comparée à l'état antérieur de la langue, de même qu'à l'oïrate, au bouriate, au khalkha central ou au barin, la possibilité de l'apparition des initiales aspirées est limitée. Cette loi, comme on le sait, a été établie, à la base du dialecte ordos, pour la première fois par le professeur A. Mostaert *(Urdus*, §§ 57, 60): «Pour une foule de mots polysyllabiques commençant par une explosive gutturale ou dentale, ou par une affricative palatale, il est impossible de savoir par le seul dialecte que nous étudions, si primitivement la consonne initiale était douce ou dure. C'est le cas pour tous les mots dont la première syllabe est portée par une voyelle brève suivie immédiatement d'une dure, ou séparée d'une dure suivante par une consonne non nasale.»

Et quoique cette loi agisse d'une façon différente dans les dialectes dont on a eu connaissance depuis que dans l'ordos, cette définition d'une conception historique est essentiellement valable pour tous les dialectes du «type ordos».

L'initiale aspirée sourde originale a été remplacée par l'initiale assourdie correspondante chaque fois qu'il s'agissait d'un mot

1) polysyllabique,
2) dont l'initiale de la deuxième syllabe est une aspirée sourde,
3) dont la première syllabe est portée par une voyelle brève,
4) dans lequel la première syllabe ne se termine pas par une nasale.

Toutes les exceptions sont apparentes et ne témoignent que de l'activité inchangée de la loi: le changement peut survenir aussi dans certaines formes secondaires: cf. *Urdus*, § 61; Ramstedt, *Einführung* I, p. 81; Poppe, *Introduction*, pp. 20—21; Róna-Tas, *Dariganga*, §§ 38, 43 (fournit des exemples de l'ordos); darkhan (khalkha) d'Ulančab *ɢas* ~ mong. *qas ; ɢos* ~ mong. *qous ; ʤaᶜtralaŋ* ~ mong. *čadqulang ;* pour le *ɢas*, cf. *ɢasan tamaɢ* ~ mong. *qas tamaγa.*

Ce phénomène régulier nous est connu aujourd'hui par les dialectes suivants: ordos *(d, dž, g, [z ~ dz, ž])*; čakhar (l'expansion du phénomène à l'intérieur du dialecte demande à être encore élucidée; il n'en reste pas moins que dans certains groupes čakhar on relève aussi le changement, resp. l'alternance *š* > *ǰ* et *s* > *z)*; šilingol (üǰümüčin occidental *d, dž, g, z, ǰ ;* dans l'üǰümüčin oriental, le khučit et le abaga, les initiales *s* et *š* ne sont pas dissimilants), certains dialectes khalkha (khalkha oriental,[11] khalkha du Sud-Ouest,[12] khalkha d'Ulančab[13] et dariganga; dans le sous-dialecte d'Asgat de ce dernier, les initiales *s* et *š* ont également subi une dissimilation: *s* > *dz*,

[11] Selon mes textes recueillis dans les provinces Čoïbalsan et Sükhbatar. Cf. encore Ramstedt, *Einführung in die altaische Sprachwissenschaft* I, p. 81.

[12] Dans la province Bayinkhongor. Communication due à l'obligeance du professeur Š. Luvsanvandan, natif de ce pays.

[13] Selon mes matériaux recueillis à Batu Qaγalγa *(Pai-ling-miao).*

š > *dž*;[14] dans un dialecte du Khangaï Intérieur *[Ȯvȯrchangaj*[15] *ajmag]* et de Bulgan[16] et dans le dialecte des Elǰigen,[17] il semble que seule la gutturale ait été sujette à la dissimilation: *g* < *k*, resp. · < *k*). Le phénomène existe probablement encore dans le kešikten et le dörbön-khühkhet,[18] et sous forme de tendance, il apparaît dans le khalkha centrale[19] et le mu-mingan.[20] L'urat et le

[14] Cf. A. Luvsandêndêv, *Dariganga ajalguu* et A. Róna-Tas, *A Study on the Dariganga Phonology : Acta Orient. Hung.* X, 1—29; *Dariganga Folklore Texts : ibid.*, 171—183; *A Dariganga Vocabulary :* XIII, 147—174.

[15] Cf. G. Rinčinsambuu, *Mongol ardyn baatarlag tuulis : Studia Folklorica* I:7, p. 149: *«Gȯšȯȯ čuluun zȕrcht chȕvêj sajn Bujdar chȕȕ» tuulijg . . . 1957 ond Ȯvȯrchangaj ajmgijn Chužirt sumyn 6-r bagijn ard chalch 46 nastaj Cêndžavyn Dêndêvêês bičiž avsan jum. Ênê tuulijn nêg chuvilbar boloch «Gȯch čuluun zȕrchtêj chȕvêj Bujdar» gêdêg zȕǰlig mȯn ajmgijn Zȕȕn ȯlzijt sumyn 3-r bagijn ard Baryn Namsrajgaas . . . bičiž avsan bilêê.* Dans cette épopée de 1840 lignes (pp. 22—53), notée dans la province Öwör-Khangaï de la Mongolie, on trouve des exemples comme *gatan, gȯšȯȯ, gȯch, garcagataj, galtar* (∼ mong. *qatun, kösiye, köke, qarčayatai, qaltar)*, mais *tatan, cus, sochor, šataagaad* (∼ mong. *tata-, čisun, soqor, sitaya-)*. Comme on peut le constater d'après l'édition de M. Rinčinsambuu, l'épopée *Gȯšȯȯ čuluun zȕrcht* représente une sous-dialecte où la loi des deux aspirées n'apparaît qu'aux initiales gutturales. Cependant il reste à noter que la différence des initiales *χ* et *g* est plus sensible que celle des initiales *t* et *d*, *č* et *ǰ*.

[16] M. N. Poppe, dans *Zametki o govore aginskich burjat : TMK* 8 (Leningrad 1932), pp. 16—17, fait mention d'un sous-dialecte khalkha de *Mišik-güng-khošūn* de la province Tüsēt-khan aïmak d'autrefois, où, dans la classe des mots traitée ici, l'ancien *k* initial est devenu *g*. C'est le district *Mišik-güng-khošūn* où les inscriptions de Čoγtu tayiǰi ont été trouvées (cf. Vladimircov, *Nadpisi*, 1253). Il peut être identifié au district *Dašinčilin* de la province Bulgan d'aujourd'hui. Il est notoire que dans la langue de mes interlocuteurs khalkha, originaires de la province Bulgan, toutes les initiales *k*, *t* et *č* en question sont changées en assourdies, par exemple, *ǫo't* «ville», *geseg* «part», *dasaǫ* «section», *džuχal* «important».

[17] M. Rinčen écrit dans son *Mongγol kelen-ü ǰüi* (manuscrit) que le *q* initial, l'ancienne occlusive, est devenue un glottal stop dans le sous-dialecte khalkha des Elǰigen de la province Uws, par exemple, mong. *qotuγayid* «khotogoït» ∼ elǰigen *·oʔgoed ;* mong. *qota* «ville» ∼ elǰigen *·oʔo ;* mong. *qurča* «aigu» ∼ elǰigen *·urtsʿa*. Tous les exemples énumérés par M. Rinčen offrent une aspirée à l'initiale de la deuxième syllabe. (Malgré Vladimircov, *Sravn. gramm.* 10.)

Un phénomène semblable est attestée dans certains districts de la province Gobi-Altaï *(«Govǐ-Altaj ajmgijn zarim nutagt»)* par M. Š. Barajšir *(Chalchyn ajalguuny zarim chêsgijg sudalsan tuchaj têmdêglêl*, Oulanbator 1957, p. 13), par exemple, *aχāstʿāē* ∼ khC *χaχāstʿāē ; aʿtsʿar* ∼ khC *χaʿtsʿar* «joue»; *ɣsȕr* ∼ khC *χɣsȕr* «ratissoire»; comme M. Barajšir dit: *«ȕgijn êchnij ch aviag maš bȕdêg chêlê ch bujuu ogt chêlêchgȕj».*

[18] Quant au kešikten, nous n'avons qu'un seul mot convenable chez Rudnev, le nom de tribu *kešiχten (Materialy*, p. 100), lire *gešiχten*. Pour le moment nous sommes obligés de nous contenter de la communication laconique de M. Činggeltei. On dira la même chose sur le dörbön-khükhet.

[19] Cf. *Urgamundart, §* 10; L. A. Amsterdamskaja, *Vostočno-chalchaskie narodnye skazki* et Róna-Tas, *Dariganga Phonology, §* 41. (Dans le texte du 2e conte il n'y a pas d'exemples pour la loi des deux aspirées. Il est raconté par une jeune fille originaire du district Binder'jā de la province Khenteï. Tous les autres contes sont notés d'un sujet

tümet de Koukoukhoto[21] ne font pas partie des dialectes du type ordos, tout comme le barin et les autres dialectes de l'Est.[22]

Les différences dialectales du phénomène sont en partie d'ordre quantitatif, c'est à dire, le phénomène se présente pour toutes les initiales (comme par exemple dans l'üǰümüčin occidental), ou seulement pour certaines d'entre elles (notamment pour les initiales comportant un élément occlusif, comme par exemple dans le üǰümüčin oriental), en partie d'ordre qualitatif, c'est-à-dire qu'ou bien le phénomène se rencontre régulièrement, ou bien il représente une possibilité pas toujours exploitée, autrement dit une tendance.

Ainsi, tandis que dans l'üǰümüčin occidental le changement *š* > *ɹ* est régulier et a lieu dans tous les cas possibles, dans l'ordos le changement *š* > *ž*[23] n'a pas lieu nécessairement: dans la catégorie ci-dessus définie des mots le *ž* n'est qu'une variante facultative. Ici on ne peut donc parler que d'une tendance.

L'exemple révèle en même temps une autre différence, à savoir que les couples corrélatives diffèrent selon les dialectes. Cela s'explique par la différence des phonèmes consonantiques des dialectes et se produit dans le cas de deux phonèmes primitifs fricatifs, le *s* et le *š* : ordos *sʊ̲χᾱ̄* ~ *zʊ̲χᾱ̄* ~ *ʣʊ̲χᾱ̄* «tamarisque», drg. Asgat *ʣaχal* «barbe», üO *zɵχᾱ̄* «tamarisque», *zaχal* «barbe», üE *sɵχᾱ̄*, *saχal* (~*sʿaγal*) ; ordos *šarχa* ~ *žarχa* «blessure», drg. Asgat *ʤaχa-* «presser», üO *ɹàχaχ* «presser», *ɹàrχa* «blessure», üE *šàχaχ*, *šàrχa*.

Dans les dialectes de «type ordos» khalkha ou soumis à l'influence du khalkha, le tableau est complété par l'apparition de la couple de phonèmes *tsʿ*—*ʣ*, et à cette base le changement drg. Asgat *s* > *ʣ* s'explique sans aucune difficulté: le système de phonèmes du dariganga ne comportant pas de *z*, la consonne corrélative du *s* ne peut être que le phonème *ʣ* qui en est le plus rapproché. Dans le drg. Asgat également, en cas de *š* il n'existait que la possibilité de la corrélation avec *ʤ*.

Il est intéressant de noter que l'ordos connaît et la consonne *z* et la consonne *ʣ*, cette dernière dans des mots — et non seulement d'origine étrangère — qui ne subissent pas l'effet de la loi (ou de la tendance) des deux aspirées (cf. *Urdus*, p. 167, note 19, les mots à *ʣ* initial et même le mot *ùʣʊ̀k* dans le *Dictionnaire Ordos)*. C'est l'alternance *ʣ* ~ *s* qui a créé la possibilité d'une corrélation *s*—*ʣ*, à côté de *s*—*z*. Le changement *š* > *ž* de l'ordos a été déterminé par des circonstances semblables, à la différence près, qu'en l'absence

---

des environs de la ville Öndör-khan.) La tendance agit également dans certains sous-dialectes khalkha de Gobi-Altaï (cf. Barajšir, *op. cit.*, p. 12).

[20] Selon mes matériaux recueillis à Čaγan Obuγa.

[21] Cf. *Urdus*, p. 167, note 18.

[22] Cf. Chingeltei, *Barin Phonology*, p. 303.

[23] Pour le *š* ~ *ž* de l'ordos, cf. *Urdus*, p. 167, note 19.

d'une alternance d'initiales *š* ~ *dž*, une deuxième corrélation ne s'est pas manifestée.

La corrélation *ś́*—*j* ~ ∅ dans l'üjümüčin occidental et le čakhar Adučin[24] s'explique par le caractère fortement palatalisé du *š* : le *ś́* se rapproche du *χ́*, cf. encore üjümüčin oriental, *χi* = *χ́i* ~ *ś́i*. Dans l'üjümüčin occidental on a à côté de *jiχir* «sucre», *jə̑ʿtar* ~ *ə̑ʿtar* «échec», *jo͡χō* «craie», *jüʿtę̄˜* «divinité», *iś́* «millet» (~ mong. *siker*, *sitar*, *siqui*, *sitügen*, *sisi* ; üjümüčin oriental *džiχir* < *čiker*, *śə̑ʿtar*, *śüʿtę̄˜*, *śiś́*) qui sont réguliers, aussi quelques cas aberrants: *jaχar* «čakhar» qui s'explique par la médiation d'un dialecte *-š* (cf. par exemple le dialecte jarūt où on trouve *š* pour tous les *č* anciens: *šaǫ* «temps», *šemš* «chemise» ~ mong. *čaγ*, *čamča*) et *jarlaǫ* «yak» ~ mong. *sarluγ* ; en ce qui concerne ce dernier, tout ce que je sais pour le moment est que les Üjümüčin ne pratiquent pas l'élevage du yak.

Le mot *jiχir* «sucre» renvoie, au-delà de la loi des deux aspirées, à l'ordos, et par l'intermédiaire de celui-ci, au kalmouk. Cf. ord. *šiʿkχer* et kalm. *šikɣ*.

Dans le cas de la loi des deux aspirées on a affaire à une espèce de dissimilation régressive: c'est l'initiale aspirée qui se dissimile sous l'influence de l'initiale aspirée de la deuxième syllabe, et ceci de façon à perdre le souffle et à devenir assourdie. Reste à savoir ce qui a causé cette dissimilation.

Partant de trois faits, notamment que le phénomène ne se présente que dans les dialectes où la base de la corrélation des phonèmes consonantiques est constituée par l'aspiration ou bien par l'absence de celle-ci, qu'il n'apparaît que dans les mots où la limite de syllabe originale ou même secondaire peut porter le souffle, enfin que le souffle exerce une influence assourdissante ou adoucissante sur la consonne la précédant immédiatement et que cet effet s'étend sur la voyelle brève qui la précède,[25] j'en suis arrivé à conclure que la dissimilation est étroitement liée au souffle, à l'aspiration précédente, plus exactement à l'intensité de celle-ci, et par conséquent à celle de l'aspiration suivante. Ce qui agit dans cette dissimilation régressive, c'est, au-delà de la loi du moindre effort, l'affaiblissement de l'accent dynamique et expiratoire tombant sur la première syllabe (c'est-à-dire que l'effet du souffle se trouve entravé par la voyelle longue et la diphtongue qui, précisément par leur longueur conservent leur accent et ne s'assourdissent pas.

L'histoire de cette dissimilation n'a pas encore été élaborée et les sources connues jusqu'ici ne nous renseignent pas sur la date approximative du phé-

[24] Quant au changement *š* > *j* dans le čakhar Adučin, cf. Rudnev, *Materialy*, §§ 24, 30 (d'après Žamcarano). En 1959 j'ai eu l'occasion à Koukoukhoto d'observer ce phénomène dans le parler des individus čakhar de *Khȯwōt čagān khošūn*. La loi des deux aspirées est également valable pour les initiales *t*, *χ*, *tś́*, *š*.

[25] Cf. encore mong. *gegči* ~ ü. *gę̄ʿtś́*, mong. *tuturγa* ~ ü. *dəχtʿərər* «riz» et *Urdus*, §§ 56, 81. Pour une autre manifestation du souffle, notamment le glottal stop, cf. L. Bese, *Remarks on a Western Khalkha Dialect* : *Acta Orient. Hung.* XIII, 278.

nomène. Tout porte à croire que dans le moyen mongol il n'existait pas encore: le changement, respectivement l'alternance du $d \sim t$, $g \sim k$ que l'on trouve dans les anciens dialectes est d'un caractère tout à fait différent. On n'y rencontre que sporadiquement des recoupements pour le changement qui nous intéresse (IM *daquq*, Qaz. *daqiqu*, Ty *dusu* etc. cf. L. Ligeti, *Un vocabulaire mongol d'Istanboul*, s. v. *tayaqu* et *tosun*, ou le seul mot de l'Histoire de Kirakos, cité déjà par Ramstedt: *Urgamundart*, § 10, p. 12, note 1.) Dans *Urdus*, p. 168, on lit que les textes ordos en écriture mongole reflètent de temps en temps ce phénomène, notamment en rendant *č* par *ǰ*, par exemple, *ǰokin* pour *čokin*. C'est aux recherches futures de déterminer l'âge du phénomène en suivant cette trace. Je pense ici aussi à l'orthographe qui, profitant des possibilités offertes par l'écriture ouigoure-mongole, rend la différence entre le *t* et le *d*, le *k (q)* et le *g (γ)* (par exemple orthographe de l'édition xylographique du *J̌irüken-ü tolta-yin tayilburi)*.[26] De même on pourra recourir aux textes mongols en écriture tibétaine, cf. par exemple dans le dictionnaire de Išidorǰi,[27] éventuellement dans certaines notes européennes (actuellement je n'ai qu'un exemple tardif, le nom *Gechekten* pour *Kešikten*, du récit de voyage des lazaristes Huc et Gabet (cf. R. P. Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, I, p. 21, éd. H. d'Ardenne de Tizac, Paris 1925).

Les différences dialectales semblent témoigner de ce que, à l'origine, le phénomène n'apparaît que dans les initiales occlusives et affriquées comportant un élément occlusif, et qu'il ne s'est étendu que plus tard aux initiales fricatives. Cette hypothèse se trouve appuyée par le fait qu'au moment de son apparition les couples corrélatifs existaient seulement dans le premier groupe des initiales. De même il faut compter avec la possibilité qu'au début que la dissimilation n'a eu lieu que dans les initiales gutturales. C'est à quoi semblent renvoyer les dialectes vivants correspondants: le $a < k$ (mong. *q, k)* du Khalkha du Khangaï Intérieur, de Bulgan, ainsi que · $\sim$ mong. *q* du khalkha Elǰigen et du Gobi-Altaï.

Le fait que dans tous les dialectes de «type ordos» l'initiale *χ-* rentre dans la série dissimilante nous permettrait de conclure à ce que l'ensemble du

[26] Cf. encore la chronique *Asarayči neretü-yin teüke* datée de 1677 (éditée par M. Peringlei *[= Pêrlêê]* dans les *Monumenta Historica* II:4, Oulanbator 1960): *meṭü, iṭegekü, suṭu boγda, suṭai qaṭun, ḏayarilaǰu, ḏeledbei* (p. 53); *Nuyunuqu Ǔiǰeng noyan-u ḏabṭayar köbegün Bayarai qosiγuči-yin köbegün Tümenikin [= Tümengkin] Čoγtu qung tayiǰi-yin köbegün Wčir ayimaγ-un arslan qung tayiǰi. Radna erdiṉi :* (p. 56); *döṭü-ger köbegün* (ibid.) etc. (le *ḏ* et le *ṭ* sont employés selon le système de transcription du professeur Ligeti). — Le passage cité de p. 56 contient une nouvelle mention de Čoγtu tayiǰi des Khalkha. Pour la chronique et son auteur, cf. encore N. P. Šastina, *Mongol'skaja letopis' XVII veka : Narody Azii i Afriki*, 1961, n° 4, pp. 188—194.

[27] Ye-šes rdo-rǰe, *Mkhas-pa rgya-mcho blo-gsal mgul-rgyan : CSM* IV (Oulanbator 1959), p. 101*a*: tib. *dgu-bžur* $\sim$ mong. *yösön güseneg*, tib. *dgu-phrugs* $\sim$ mong. *yösön geseg*, mais p. 142*b*: tib. *rṅub* $\sim$ mong. *thathahu*.

phénomène, inséparable du changement $q > ɢ$ remonte à l'époque précédant l'évolution $q > \chi$ (cf. Róna-Tas, *Dariganga Phonology*, § 47). Toutefois il ne faut pas oublier que le k et le χ existaient pendant longtemps parallèlement, comme les deux variantes du même phonème, et que dans les dialectes modernes dans lesquels l'ancien q, tout comme le k ont comme correspondant la fricative χ, le phonème k a même une variante affriquée offrant un élément occlusif. Le phénomène a donc très bien pu se manifester à une époque connaissant déjà la corrélation $k \sim \chi$—$ɢ$.[28]

La loi des deux aspirées, comme le prouvent les matériaux actuellement à notre disposition, se fait valoir sur un territoire relativement continu et facile à délimiter, ainsi que dans des ilôts dialectaux. Elle produit donc un phénomène régional qui s'adapte aux systèmes de phonèmes différents selon les dialectes. Au-delà des limites de la région, on ne peut parler que d'une tendance.

La dissimilation de «type ordos» des initiales aspirées est loin d'être isolée dans la phonétique des langues et dialectes mongols.

Ce fut M. Poppe qui le premier tenta de rattacher le phonémène à une autre dissimilation, en établissant des parallèles entre les mots offrant les variantes $ɢ < k$ du dialecte khalkha de *Mišik-güng-khošūn* et le mot *gętęhęη* (∼ mong. *gedesün)* du bouriate aga et ekhirit *(Zametki*, p. 16—17). Dans ce dernier cas il ne s'agit cependant pas nécessairement de la dissimilation de deux phonèmes non-aspirés *(g* et *d)*, étant donné que d'une part le *d* est suivi d'un *s* sourd (compte tenu de la fricative pharyngienne du bouriate d'aujourd'hui, celui-ci était probablement aspiré autrefois), d'autre part que le mot *gedesün* est apparenté entre autres au mot *gesel* ce qui offre la possibilité d'une ancienne forme *getesün*, cf. gorlos *gęʿtęᴅ*, mais cf. encore bouriate *godohoη*, kalm. *gosn̥* ∼ *yodusun*, *γudusun ;* khC *ɢuʿtal*. A la base du bouriate on penserait plutôt à une assimilation progressive *χaχalχa* ∼ mong. *qaγal-; χuχulχa*∼ mong. *quγul-*.

Ici il faut probablement tenir compte du phénomène d'assimilation régressive — décrit d'après M. Š. Barajšir par mon collègue Róna-Tas *(Dariganga Phonology*, § 11) — d'un dialecte khalkha occidental qui, pour le moment ne peut pas être déterminé de plus près. L'essentiel consiste en ce que l'initiale non-aspirée s'assimile à la deuxième initiale de syllabe aspirée, par exemple *ťaχ* ∼ khC *ᴅaχ*, mong. *daqu ; tsaχ* ∼ khC *ᴅzaχ*, mong. *ǰaqa ; χorťoɢ* ∼ khC *ɢorťiɢ* ∼ mong. *qortiγ* (cf. Kow. II, 270: *qortiγ yara)*. Des exemples semblables se trouvent chez Širab-iši, *Mongγol ündüsüten-ü kele ba ǰarim ayalγun-u tuqai: Mongγol Teüke Kele Bičig* 1958, nº 2, p. 17.

On pourrait penser à une dissimilation progressive dans quelques exemples de l'üjümüčin oriental: *sʿaγθs* ∼ *saχθs* mong. *sakiγu(l)sun ; sʿaγal* ∼

[28] Cf. encore les formes secondaires ü. *ɢorχō* ∼ *ʀorχō* pour *χorχō*.

sayal, mong. *saqal ;* toutefois, ici c'est l'alternance *ùγùr* ~ *ùχùr* qui brouille la piste. Le phénomène renvoie donc plutôt au dahour, ognūt, ǰostu, cf. Poppe, *Introduction*, § 76.

Certains changements des initiales $l < n$ connus dans les dialectes de l'Est et du Nord de la Mongolie Intérieure et dans le dahour rentrent également dans cette catégorie. Cf. par exemple bārin *lɛɋtš*, *loχt*, *lɛɋt* ~ mong. *nabči*, *noγtu*, *nebte* (c'est-à-dire *n* devant *-bč-*, *-bt-*, *-γt-* etc.), mais *nɛχt* ~ mong. *niγta* (Činggeltei, *Pa-lin t'ou-yu* p. 13).[29]

On trouve deux dissimilations différentes, mais convergentes dans le monguor: a) *k̆uɢuo* ~ mong. *köke; χɯ̱ɒ̆žin* mong. *qaγučin ;* b) *p'ierge* ~ mong. *berke ;* ce sont là des phénomèmes réguliers, mais les lois qui les régissent ne sont pas identiques à celles des dialectes du type ordos. Cf. DeSmedt—Mostaert, *Le dialecte monguor*, *Phonétique*, et Poppe, *Introduction*, p. 16.

Les anciens groupes de consonnes à l'intérieur du mot et qui ne comportaient jamais plus de deux membres (les membres étaient séparés l'un de l'autre par la limite de la syllabe) se sont conservés toutes les fois qu'ils étaient suivis d'une voyelle longue (ou une diphtongue), ou bien si la syllabe contenant le deuxième membre était également fermée. (Les groupes de consonnes du type *bars*, *arslan* étaient étrangers au mongol.) Parmi les groupes en position différente, il n'y en a qu'une partie qui soit stable, ce sont les groupes nasale + orale, *b* + aspirée, *g* + aspirée. Les autres, dont *lb*, *šk* (*<čk*), *dk* sont devenus accidentels, se dissolvent facilement, les membres étant séparés par des voyelles «mobiles». En même temps la chute de la voyelle produit une série de groupes secondaires, parmi lesquels on ne rencontre plus seulement des groupes à deux membres, mais aussi des groupes à trois membres. Dans l'état actuel de la langue, comme on vient de le voir, les deux membres du groupe de consonnes à l'intérieur d'une seule et même syllabe peuvent se trouver à la fin de la syllabe. Si le groupe de consonne comporte trois membres, les deux premiers membres et le dernier sont certainement séparés par une limite de syllabe.

En ce qui concerne la répartition des groupes de consonnes, ainsi que le traitement des membres des groupes stables, on relève des différences suivant les dialectes. Ainsi l'üǰümüčin, en face du *gn* khalkha est caractérisé par la représentation du groupe *nl*, *ηn* par *ηn : aηnaχ* «chasser», *maηnē* «front» ~ khC *aɋnaχ*, *maɋn^{a}ē*, mong. *angna-*, *manglai*. Le groupe *dk* a comme équivalent dans l'üǰümüčin *ɒχ* ~ *ʧɢ*, dans le abaga et le dariganga (excepté le groupe *dki*) *sχ* ~ *sɢ* par exemple, ü. *ɢaɒχɵ̄r* «chose, dans ou sur laquelle on pique ou plante quelque chose» ~ ab. *ɢasχɯ̱̄r*, drg. *ɢasɢol*, *ɢasɢor* (Róna-Tas), à la rigueur *ɢasɢɯ̱̄l*, cf. mong. *qadqu-*.

[29] Cf. encore Rudnev, *Materialy*, § 32.

La métathèse se présentant dans les mots *χawalaɣ* «cuillère» et *ťawaraɣ* «tarbagan« (cf. mong. *qalbaya, tarbayan)* n'est pas une particularité du seul üǰümüčin, elle est connue dans le dariganga *(ťawraɣ)*, dans d'autres dialectes khalkha du Sud, le khūčit, le mū-mingan *(χawlaŋ)*, etc.

De même que pour les mots *ʊᶜťar* «couteau» et *jiχir* «sucre», je suis d'avis qu'en ce qui concerne les mots ʙʊšilaɢ (üO), *ʙȧšlaɣ* (üE) «fromage» (∼ ordos *ʙɣušalaɣ*, khalkha du Dorno-Gobi *ʙašlaɣ)* et *χʊlᴅā* «commerce» il y a également lieu de renvoyer à l'oïrate: *bašlɣ* et *χuldān*.

Comme il fallait s'y attendre, c'est le son *s* qu'on trouve dans le mot *sᶜôn* «nuit» du üǰümüčin (un *š* initial dans ce mot n'a été relevé jusqu'à présent que dans une partie des dialectes khalkha); cependant on a *s* à l'initiale de *sᶜùls* «salive», alors qu'on y attendrait un *š* (cf. mu-mingan *sᶜùles*, ordos *šölösù*, khC *šùls*, mong. *silüsün)*. Pareillement aberrant est le *š* dans üǰümüčin et khučit ʙʌšʌgʌ «seuil», dariganga *ʙošoɣ* «the upper cross bar of the door of the yurt; lintel» (Róna-Tas) ∼ mong. *bosuya*.

D'autres mots üǰümüčin dont les consonnes offrent une «irrégularité»: üO *ʙȯgᴅžiɢ* «anneau», üE *ʙȯgᴅž* ∼ darkhat de Khatkhal *ʙȯgᴅžiɢ* (Kara), des changements de radical resp. de suffixe de caractère dialectal sont nombreux dans le mongol; *χɐŋᵏχɐᴅɐɢ* «thorax» ∼ drg. *χɐŋgɐᴅɐɢ* khC *χɐŋχɐʳtsᶜɐɢ*, kalm. *kɐŋkɽdəɢ* (D), *kɐŋgɽtəɢ* (Ö), *kɐŋkɽgə* (D), ǰarut *χɐgŭᴅɐɢ* etc.; *ʙɐᴅžirù* ∼ *ʙɐrᴅžirŭ* «exanthème, pétéchie», cf. khC *ʙiᴅžrŭ* «id.» et *ʙɣᴅžɣar* ∼ *ʙɣrᴅžɣigar* «frisé»; *nɛ̄mā* «commerçant chinois», pour chin. *mai-mai* (dissimilation). Quant au mot *ᴅamar* «tabac» (chez Rudnev: dürbüt, üǰümüčin, barin, gorlos *tamya*, ǰastu *tamy*, dürbüt, üǰümüčin *tamaya* ; le *t* doit être corrigé en *d* = ᴅ*)*, il est emprunté au mandchou *dambayu*.

Le système des phonèmes vocaliques de l'üǰümüčin, comme nous l'avons déjà indiqué, diffère sensiblement de son prédécesseur moyen mongol. Cette différence — nouveaux phonèmes, variantes, variation de la proportion des différents phonèmes — a été déterminée par l'induction palatale et les effets labiaux, l'intensité de la réduction, l'harmonie vocalique verticale et le déplacement de la base acoustique.

Dans les mots qui ne présentaient pas la possibilité d'induction palatale ou d'un effet labial, les voyelles brèves et longues accentuées sont généralement restées, pour l'essentiel, inchangées; les phonèmes *a*, *ā*, *o*, *ō*, *u*, *ū*, *i*, *ī*, *e*, *ē*, *ö*, *ȫ*, et *ü*, *ǖ* ont dans la même position, comme équivalent üǰümüčin *a*, *ā*, *ʌ*, *ʌ̄*, *ʊ*, *ʊ̄*, *i*, *ī*, *ɐ*, *ɐ̄*, *ȯ*, *ȱ* et *ů*, *ů̄*.

Ne connaissant ni l'histoire phonétique du *ɐ*[30] correspondant au *e* moyen mongol, ni le moment où la voyelle *o* et la voyelle *u* sont devenues plus ouvertes,

[30] Pour la voyelle *ɐ*, cf. Rudnev, *Materialy*, §§ 2, 5, 38; *Urdus*, § 13; Vladimircov *Sravn. gramm.*, p. 151, note; Poppe, *Dagurskoe narečie*, pp. 105—107; Buraev, *Zvukovoj sostav burjatskogo jazyka*, pp. 145 sq.; Chingeltei, *Barin Phonology*, p. 296; Rudnev, *Novye dannye po živoj mandžurskoj reči i šamanstvu : ZVORAO* XXI, 050; etc.

on ne peut guère encore déterminer le taux du déplacement de la base acoustique. La valeur de la voyelle *ö* et de la voyelle *ü* est également incertaine, et quant à la voyelle *ü*, on peut conclure à un *u* remontant à une assez haute époque, uniquement parce que les dialectes vivants, à l'exception de l'oïrate, offrent uniformément ce son. Il semble en même temps, que le phonème *ę* présenté par la majorité des dialectes de la Mongolie Intérieure est secondaire par rapport au phonème *e* du moyen mongol, et que cette fois-ci c'est le phonème *e* du khalkha ou de l'ordos qui se rapproche davantage de l'état ancien, d'autant plus que l'üǰümüčin ne présente pas les variantes fermées et ouvertes de la voyelle *e* bref, variantes connues par le khalkha et l'ordos *(e, ė*, cf. *Urgamundart*, § 42, *Urdus*, §§ 13, 14).

Le breaking de la voyelle *i*, son assimilation à la voyelle suivante s'étaient opérés dans une partie des mots déjà à l'époque du moyen mongol *(čisun > čusun ; ǰiruγ > ǰuruγ ; ǰiγasun > ǰaγasun*, etc., cf. Poppe, *Introduction*, § 16).

Le deuxième breaking, amorcé vers la fin de l'époque du moyen mongol est aussi attesté par de nombreux exemples dans l'üǰümüčin *(šөwө̄* «oiseau», *tš^{ʿ}ɔn* «loup», *š^{ʿ}ar* «jaune» etc.); par contre le troisième breaking, apparaissant en premier lieu dans le khalkha central, est plus ou moins inconnu dans l'üǰümüčin (ü. *χèrө̄* ~ khC *χᴶàrū* «gelée blanche», mong. *kiraγu)*.

L'initiale *i* originale montre une disposition à induire une initiale *j*, à produire une alternance des initiales *i* ~ *ji (ilā* ~ *jèlā* «mouche» ~ mong. *ilaγa)*, resp. leur changement *(jөrө̄l* «bénédiction ~ mong. *irüger)*. Un phénomène parallèle est l'alternance des initiales *ji-* originales et secondaires avec *i-*.

Les voyelles des syllabes non-accentuées, y compris les longues, se sont développées d'abord selon l'assimilation labiale, différant à peine par là du khalkha ou de l'ordos. Plus tard, en conséquence de l'intensification de la réduction, en fin de mot les voyelles brèves se sont amuies ou ont changé de place avec la consonne les précédant; les voyelles à l'intérieur du mot ont subi une syncope, comme on le voit par exemple dans le khalkha central ou le barin. C'est ainsi que sont nées les voyelles «mobiles», les nouveaux types de syllabe et les nouvelles possibilités du déplacement de la limite de syllabe. Cependant les voyelles brèves et réduites disparues réapparaissent souvent, notamment dans une prononciation emphatique, une articulation énergique, conformément aux exigences du rythme de la parole et, naturellement, dans les paradigmes, les formes flexionnelles et dérivées, en tant que «voyelles de liaison».

Une voyelle longue dans une syllabe autre que la première ou une voyelle originalement brève s'allongeant dans la prononciation emphatique, est un fait connu également dans les autres dialectes mongols.

Les deux-syllabes hétérogènes, devenues diphtongues à l'époque mongole ont donné naissance à de nouvelles voyelles longues, mais non à de nouveaux phonèmes *(o'u > ou ~ au < a'u ; ö'ü > öü ~ eü < e'ü* etc.). Ce sont les troisièmes longueurs dans l'histoire aujourd'hui connue de la langue mongole.

Les premières étaient les longueurs primaires, supposées plutôt que connues actuellement, et qui furent suivies par les longueurs résultant des deux-syllabes homogènes. Les troisièmes longueurs connurent dans l'üǰümüčin le même traitement que dans l'ordos et le khalkha. Pour ce qui est des diphtongues à *i* montantes, développées à partir des deux-syllabes hétérogènes contenant un *i* (*i̯a*, *i̯u* etc.), on constate que leur élément *i* a disparu sans laisser de trace dans la majorité des mots palataux, par exemple *ɕrɛ̄˜* «tigré», *ɕlɛ̄* «buse», *gɕlχɛ̄* «guirlande» ∼ mong. *eriyen*, *eliye*, *kelkiye* ; il y a cependant quelques mots dans lesquels le caractère palatal de la consonne a conservé l'effet du *i*, par exemple üE *üńɛ̄* «vache», üO, E *ińɛ̄nɛ̄* «rire» ∼ mong. *üniye*, *iniye-*. Dans les mots de la série vélaire, le *i* semble s'être mieux conservé, cf. *däχʲā* «poule, coq», *däšʲā* ∼ *däšʲā* «côté», *χälʲū* ∼ *χälʲū* «loutre», *zäχʊ̄s* «génie tutélaire» (∼ mong. *takiya*, *tasiya*, *qaliγun*, *sakiγusun*), mais *arʊ̄˜* «propre», *aχʊ̄* «beaucoup plus» (∼ mong. *ariγun*, *akiγu*). Le champ des différences dialectales est, ici aussi, très vaste. Cf. khC *ȧrʲū˜*, ordos *arʊ̯̄˜* ; khC *ťȧχʲā*, drg. *dȧχā*, ordos *daᶜkχā*. Ordinairement il n'est pas conservé après les consonnes *č*, *ǰ*, *š*, par exemple, *alťšʲʊ̄r* «mouchoir», *χadžʊ̄* «côté», *ɢašʲʊ̄˜* «amer» ∼ mong. *arčiyul*, *qaǰiγu*, *γasiγun*.

Les quatrièmes longueurs sont nées des diphtongues à *i* descendantes du moyen mongol: *ai* > *ɛ̄*, *oi* > *ɔ̄*, *ui* > *ʊ̯̄*, *ei* > *ī*, *üi* (et *üi* < *öi*) > *ū̄*. A leur suite apparaissent quatre nouveaux phonèmes, *ɛ̄*, *ɔ̄*, *ʊ̯̄* et *ū̄*. Comparés au barin et au ǰarut, ils n'ont, dans l'üǰümüčin, pas d'équivalents brefs. Parmi les diphtongues descendantes du moyen mongol, l'üǰümüčin n'a gardé que le *ui* d'une syllabe autre que la première, sous la forme de *ʊi̯* ∼ *ᵘī*, toutefois, souvent celui-ci alterne aussi avec une voyelle longue, par exemple *χaraŋgʊi̯* ∼ *χaraŋgʊ̄* «obscurité». Pour *ui* > *ī*, cf. *χańtšʲī* «manche», ab. *χäńtšʲī*, drg. *χantšʲī*, khC *χantsʲᵘī*, ord. *χantšʲʊ̯* ∼ mong. *qančui*, *qančᵘ*. La diphtongue *üi* dans une syllabe autre que la première est représentée dans l'üǰümüčin par un *i* long. Elle est secondaire dans le suffixe *-gùi̯* ∼ *-gᵘī* etc., provenant de la particule négative *ùgᵘī* ∼ mong. *ügei*. Aux diphtongues à *i* descendantes, dans les syllabes autres que la première, correspondent en partie de nouveaux phonèmes, en partie des anciennes longueurs, et ces deux groupes peuvent même alterner, par exemple *nʊχɔ̄* ∼ *nʊχʊ̄* «chien». Le fait que les nouveaux phonèmes peuvent avoir plusieurs variantes de diphtongues (*ᵃɛ̄*, *ɛ̄ⁱ*, *ā̄ⁱ* pour *ɛ̄*), nous permet de conclure que ces nouveaux phonèmes, du moins dans l'üǰümüčin, sont de date relativement récente.

C'est sous l'influence du *i* et *i̯* de la deuxième syllabe[31] que ce sont développées les variantes mixtes des voyelles vélaires brèves: *a* > *ä*, *ȧ* ; *ʊ* > *ʊ́*, *o* ; *ʊ* > *u*, par exemple, *ärwi˜* «beaucoup», *mʊ́r* «cheval», *uńār* «léger brouillard», *χʊ́nʊ́* «partie» ∼ mong. *arbin*, *morin*, *uniyar*, *qubi*. Cet effet peut être entravé

[31] Cf. Ramstedt, *Einführung* I, § 80.

par une consonne labiale, par exemple, *naqtš́* «feuille de l'arbre» ~ mong. *nabči*, oïr. *naptšı*, *namtšı*, mais barin *lɛqtš*. La même induction primaire palatale des consonnes, quoiqu'à des degrés différents, est connue dans l'oïrate, le khalkha, le bouriate et dans les dialectes de la Mongolie Intérieure, cf. Poppe, *Introduction*, pp. 26, 28 etc., Rudnev, *Materialy*, pp. 188 sq.

Sous l'effet du *i* de la deuxième syllabe, le phonème *ā*, *ō* a cédé la place, par l'intermédiaire d'une diphtongue médiane *ai*, *oi*, au phonème long *ɛ̄*, *ɔ̄*, par exemple, *bɛ̄ri˜* «bārin», *t́ɔ̄roχ* «s'égarer», khC *bɑ̀ɛ̀ri˜*, *t́ɔ̀ɛ̨roχ* ~ mong. *bayarin*, *toγori-* ~ ord. *bāri˜*, *t́ōri-*.

Les consonnes palatalisées conditionnent une induction palatale secondaire: à côté des correspondants de *ǰ*, *č* et *š*, le *a* de la première syllabe devient souvent mixte, tandis que le *e* devient *i*, par exemple *dž̌ädg̨^{a}ɛ̄* «découvert» ~ mong. *ǰadaγai ; tš̌^{ʿ}iriɢ* «armée, soldat» ~ mong. *čerig*. Cf. encore le rôle tout à fait semblable de *y* dans le mot *bɛ̨jɛ̨* ~ *biję* «corps» (ord. *bèje*, kh. *bij*, *biji* ~ mong. *beye)*.

Également sous l'effet de *ǰ*, *č* et *š* on trouve à côté de *y* un *i* à la place des voyelles brèves, non accentuées qui les relient, par exemple *χɛl̓tš̌^{ʿ}iχ* «causer, discuter», *bɑ̀dž̌iχ (~ bɑdž̌ɑχ)* «presser, tordre», *g̨ɑ̀dž̌ir (~ g̨adž̌ar)* «terre», *dž̌ĭtš̌^{ʿ}iɢ* «fleur» (~ mong. *kelelče-*, *baǰa-*, *yaǰar*, *čečeg) ; ɵjiχ* «nouer, relier», *bɑji˜* «riche» (~ mong. *uya-*, *bayan)*. Dans ces cas, la voyelle *i* secondaire, comme en témoignent nos exemples, peut constituer la source d'une nouvelle induction palatale. L'effet de *ǰ*, *č* et *š* est une caractéristique générale des dialectes de la Mongolie Intérieure. Des recoupements relevés dans les textes, manuscrits et xylographies mongols classiques et pré-classiques tardifs témoignent de ce que cet effet remonte à une époque lointaine.

Les nouveaux phonèmes et les nouvelles variantes nés sous l'effet de l'induction palatale, au cas où ils se trouvent dans la première syllabe, c'est-à-dire s'ils portent l'accent, palatalisent très souvent les autres voyelles, par exemple *bäŕnā̀*, présent-futur de l'indicatif du verbe *bäriχ* «saisir, tenir».

Les effets labiaux susceptibles de changer les voyelles sont: l'effet de la voyelle arrondie de la première syllabe, l'effet de la voyelle d'une voyelle autre que la première et l'effet des consonnes labiales.

Le premier de ces effets attesté déjà en moyen mongol, du moins dans certains dialectes de celui-ci (cf. *oran* ~ *oron* «place»; *qotala* ~ *qotola* «tous»), s'est traduit dans l'assimilation de *a*, *ā*, *e*, *ē*, (et dans les périodes ultérieures) *u*, *ü*, succédant à *o*, *ō* et *ö*, *ȫ* accentués, par exemple, *gʌ^{ʿ}t́ʌl* «tous» ~ mong. *qotala ; ȯwȯr* «sein» ~ mong. *öber ; ʌlʌχ* «trouver» ~ mong. *ol(u)- ; ȯndȯr* «haut» ~ mong. *öndür*, *ündür*. Ce changement apparaît aujourd'hi comme un des rapports importants de l'harmonie verticale des voyelles.

L'effet de la voyelle arrondie d'une syllabe autre que la première: 1) *e* de la première syllabe, s'assimilant au son *ü* suivant, par exemple *ȯmȯn* «devant» ~ mong. *emüne*, 2) la diphtongue *eü*, qui sous l'influence de l'élé-

ment *ü* est devenue *öü*, puis *ū*, a assimilé, peut-être encore au stade *öü*, le *e* de la première syllabe, par exemple, *ȯrū*, *ęrū* «menton» ~ mong. *eregü* ; 3) le *ȯ* de la première syllabe s'est changé en *ө* sous l'effet du *ө̄* long suivant, par exemple *gөšө̄* «museau, bec; bannière» ~ mong. *qosiγun*.

Pour illustrer l'influence des consonnes labiales en üjümüčin, on trouve des exemples comme *dåφχår* «double» ~ mong. *dabqar (a > å)* ; *jęwęη* ~ *jęwûη* «une pâtisserie ronde (chin. *yue-ping*)» *(ę > û)* ; sur un autre plan, c'est également par l'effet de la labiale qu'on peut expliquer üO *bөšilaq* «fromage», cf. üE *bašlaq*. C'est la disparition de *b(> w)* qui entraine le changement survenu dans les mots *bagөr* «hirsute» ~ khC *baqwaqar* ; ü. *bęrⁱū*, *bȯrū* «le tendon d'Achille» ~ mong. *borbi* et le mot déjà cité *šilū* ~ mong. *silbi*. Des changements identiques ou pareils nous sont connus dans le khalkha et l'ordos.

Ce sont les différences existant entre les voyelles, différences dépendant de la position de la langue et de l'arrondissement des lèvres qui s'égalisent dans *džȯmȯlȯχ* ~ *džөmalaχ* «ébouillanter», *džȯᶜtȯη* ~ *džөᶜtaη* «thé au lait avec du beurre, de la farine et du sucre» ~ mong. *ǰumala-*, *ǰutang* ; cf. bārin *bȯᶜt* «buisson», *moχor* «émoussé» ~ mong. *buta*, *muqar*.

C'est peut être au même phénomène que nous avons affaire dans le mot *gȯwȱ* «pente, flanc de montagne», cf. khC *gûwē*, ici toutefois l'alternance *ö* ~ *ü* de la première syllabe n'est pas exclu non plus.

Quant au phénomène *ȯ* < *o* < *u* dans les mots comme *χȯẃsral* «changement, révolution», *χȯwûη* «seau», *χȱⁱ* «gaine», *χȯrım* «feste, noces» ~ mong. *qubisqal*, *qubing*, *qui*, *qurim*, cf. l'ordos *χorim* et l'oïrate (kalmouk) *χöwşχə* D ~ *χüwşχə* Ö, *χürm̥*, etc.

Voici d'autres mots offrant d'intéressants changements et correspondances sous le rapport des voyelles: *tšᶜīm* «tel» ~ ord. *tšᶜīm*, khC *tᶜīm* ~ mong. *teyimü* ; *malar* «chapeau» ~ ord. *malaqa*, barin *malaq*, khC *malqᵃē* ~ mong. *malayai*, *malaya* ; *ètšᶜiχ* «s'en aller quelque part» ~ ord. *eᶜtšᶜi-*, barin *oᶜtšᶜiχ*, ǰarut *ȯšiχ*, gorlos *ȯśiχ*, khC *oᶜtšᶜiχ* ~ mong. dial. *oči-*, *eči-*, mais ü. *ȯχi˜* «fille» ~ ordos *oᶜᵏχi˜*, ǰarūt *jiχę˜*, dial. du Nord (Rudnev) *eχin*, *jeχin* etc. ~ mong. *ökin* ; *ę̄ⁱᶜtšᶜiχ* «tomber (se dit des dents)» ~ ordos *ȯǭᶜtšᶜi-*, khC *ǫęᶜtšᶜiχ* ~ mong. *oyiči-* ; *šēr* «sabot (de mouton)» ~ khC *šīr*, drg. *šār*, ordos *šīra* ~ mong. *siγira* ; *bөdā* «certaines céréales; millet; repas» ~ ü. (Rudnev) *badā*, ǰarut *bөdā*, barin *badā* ~ mong. *budaγa*.

Notes morphologiques

En ce qui concerne la morphologie de ce dialecte, je ne traiterai ici que de quelques phénomènes intéressants au point de vue de la dialectologie mongole, d'abord parce que l'üjümüčin n'accuse pas autant de particularités morphologiques que de particularités phonétiques, et surtout parce que ces maté-

riaux, réunis en un laps de temps trop court, ne peuvent pas donner une image complète de ce dialecte, en particulier de sa morphologie. Voici les notes.

Comme dans l'ordos (Mostaert, *Textes oraux*, p. XXIII) le barin (Činggeltei, *Pa-lin t'ou-yu*, p. 9.) et le kalmouk (Ramstedt, *Kalm. Wb.*, XIV), l'üjümüčin a également conservé l'ancien comitatif dans les formes *-lɛ̄ (-lɛ̄ⁱ)* vélaire et *-lē (-lę̄)* palatal. Sa signification est la même que celle du suffixe sociatif *-ťɛ̄, -ťē (-ťę̄)*, par exemple, *tš̆ʿamlɛ̄* (ou *tš̆ʿamťɛ̄*), *ōlɒžɨɒžɛ̄sa˜* «(je) t'avais rencontré».

Au lieu du *-rū, -lū* etc. directif connu de l'ordos, du khalkha et du barin, l'üjümüčin se sert de *-ɒžɔ̄, -žū̆*, par exemple *χɔ́ńińɒžɔ̄* «vers les moutons», *nɔʿťaɋɒžɔ̄* «vers le pays natal», *ɋęrɒžū̆* «vers la maison». Il est peut-être en rapport avec le mot *ǰüg* «direction».

Les noms se terminant originalement par *n*, et par analogie une partie des noms se terminant par une voyelle, forment leur génitif en ajoutant le suffixe *-nī ~ nɛ̄ | -nę̄ (-nē) : mɔɒnɛ̄ ünɒʂ* «la racine de l'arbre», *χünē jūm* «les affaires d'un autre», cf. ordos, bārin, kalmouk. La forme adjectivale de ces noms se termine en général par *n : ɵs* «eau» — *ɵsam pʿīr* «pinceau» (chin. *chouei-pi) ; mɔɒ* «bois» — *mɔɒɔ˜ sʿaw* «vase en bois».

Le suffixe de l'*adverbium verb. terminale* dans l'üjümüčin est *-ťar, -ťęr, -ťɔr, -ťɔ̀r*, par exemple *jaɋťar* < *jawaχ* «aller», *ɨʁťęr* < *ɨrę̄χ* «venir»; pour les formes à *r*, cf. ordos; ǰastu chez Rudnev, *Materialy*, p. 244, § 101; Ramstedt, *Konjugation*, § XXIX; Amsterdamskaja, *Vostočno-chalchaskie narodnye skazki*; Poppe, *Alarskij govor* I, p. 12 (bouriate, khalkha); dans le bārin on a *-ťal (Pa-lin t'ou-yu*, 21).

Le suffixe de l'*adverbium verb. successivum* est *-χlā, -χlɛ̄ (-χlę̄), -χlɔ̄, -χlɔ̄*, par exemple, *jawaχlā, ireχlę̄*. Par sa polymorphie, ce suffixe suit le signe *-lā, -lɛ̄ (-lę̄), -lɔ̄, -lɔ̄* du *praesens perfecti*. Cf. les formes sans *r*, dans l'ordos, le barin *(loc. cit.)*, le kalmouk; les formes avec *r* dans le khalkha et le bouriate (Poppe, *Introduction*, § 238).

La négation du *nomen imperfecti* se fait dans l'üjümüčin par l'équivalent de l'ancien *edüi*, par exemple *jawādɪ, irę̄dɪ ;* à côté de ceux-ci, on trouve aussi la forme plus récente *jawāgᵘī, irę̄gᵘī*. Pour la forme plus ancienne cf. encore ordos; Činggeltei: *Mongγol Kele Bičig* 1957, nº 12, p. 36: ǰirim, ǰū-uda *jawūdā̄*, ǰosutu *jawādā̄ ;* p. 42: sur l'ordos et l'üjümüčin.

UN VOCABULAIRE SALAR

PAR

S. KAKUK

En 1960, au cours de mon voyage d'étude dans la République Populaire de Chine, j'ai eu l'occasion de noter des textes, des mots et des éléments grammaticaux salars qui m'ont été communiqués par Han Kien-ye, jeune collaborateur salar de l'Insitut des Langues des Nationalités de l'Académie Chinoise. J'ai publié les textes dans un des numéros déjà parus des *Acta Orient. Hung.*[1] Le vocabulaire présent est également dû aux informations de M. Han Kien-ye et contient aussi des mots ne figurant pas dans le texte.[2]

La majorité de mon matériel est, bien entendu, constitué de mots turcs. En outre, on y relève une proportion relativement importante de mots arabo-persans (7% environ) et de mots chinois atteignant aussi 7%, ainsi que des éléments mongols et tibétains, beaucoup moins nombreux.

Les éléments arabes et persans sont représentés par des mots bien connus de la langue des autres peuples turcs mohamétans, comme par exemple *aqəl* «raison», *ʙeliō* «malheur, danger», *fayᴅe* «profit», *kem* «chagrin», *mahambet* «amitié», *nèt* «intention», *təbət* «tombe» — *āχun* «hodja», *čiraγ* «lampe», *χamsayə* «voisin», *tùšʲmen* «ennemi», *zimi̧n* «terre», etc.

Les éléments chinois sont fort variés, ils comprennent des noms, des verbes, des adverbes et des noms de nombre. La majeure partie des noms d'origine chinoise sont des objets concrets, comme *čᶜaᴅžun* «tasse», *čᶜuŋ* «lit», *χay* «soulier», *pᶜo* «fusil», *qᶜåŋ* «chambre», *šu* «livre», *zåŋər* «épingle à cheveux» — mais on y trouve également des notions abstraites, par exemple *dži̧* «projet», *fazə* «possibilité», *sèʙen* «fortune», — des noms de parenté, par exemple *eťuŋ* «le bien aimé», *ǧūfū* «gendre, mari», *qui* «mari» — des termes relatifs à la terre et aux animaux, par exemple *čìfon* «terre, campagne», *ᴅžunge* «champ», *yüᴅžün* «pré, terre», *šu* «animal», *lōsa* «mule» — et, bien entendu, des termes relevant de l'ancienne et de la nouvelle administration publique, par exemple *χåŋšån*

[1] *Acta Orient. Hung.* XIII (1961) pp. 95—117.

[2] La transcription des sons du vocabulaire s'écarte dans un cas de celle du texte. Afin d'éviter des malentendus ultérieurs, le son vélaire transcrit dans le texte par *ï* — et qui est formé plus en arrière que le son osmanli également transcrit par *ï* — a été rendu dans le vocabulaire par *i̧*.

«empereur», *waŋzə̂* «roi», *činča* «police», *sundan* «maire du village». En plus, on trouve des adjectifs, par exemple *χutu* «bête», *lōx̧i̯* «fort, sûr», *ʤi̯ŋ* «vrai» — des adverbes, par exemple *ɒegō* «brusquement», *yoq̧ō* «entièrement, bien» — des noms de nombre, par exemple *ken* «une pièce» (de vêtement), *ʤāŋ* «un morceau» (de cuir). Des verbes chinois munis des préfixes *-la* ~ *-le*, *-na* ~ *-ne* et *-lan* ~ *-len* se rencontrent bien souvent dans la matière recueillie par moi. Par exemple *be^{n}len-* «changer», *č^{c}oŋnə̂-* «se frapper la tête contre le mur», *ɒ^{c}aŋnə̂-* «devenir qqch», *ʤi̯lla-* «être tranquille», *ʤola-* «accepter comme gendre», *sulen-* «se tromper», *ťåŋna-* «choisir» etc.[3]

Parmi les éléments mongols beaucoup moins nombreux on relève des noms de parenté, comme *iɒžā* «mère», des noms d'objets concrets, comme *čamɒža* «pélerine», *quq̧u* «hameçon», *šira* «table», des termes pour les phénomènes naturels, comme *moren*, *ōzə̂n* «ruisseau, fleuve», quelques verbes, comme *ɒos-* «finir», *qača-* «mordre» etc.

Enfin il y a encore quelques mots d'origine tibétaine, comme par exemple *ʤuɣumo* nom de fillette, *lan* «réponse», *loɒʤi̯ɣa* «de façon inattendue», *p^{c}amin* «famille», *yoɣmu* «serviteur» etc.

Etant donné que le vocabulaire de G. N. Potanin provient de la même région que la matière recueillie par moi,[4] j'indique les données qui au point de vue morphologique ou sémantique s'écartent de celles que j'ai enregistrées. Pour la transcriptions des données de Potanin j'ai suivi le système utilisé par N. N. Poppe, qui, depuis, a aussi été adopté par la littérature.[5] Pour appuyer mes données, je me refère quelquefois au vocabulaire de W. W. Rockhill.[6] La mise au point de N. N. Poppe est invoquée lorsque cela s'impose à propos de l'étymologie du mot.

Je tiens à remercier ici tous mes collègues dont l'aide m'a été très précieuse dans mon travail: mes collègues chinois, avant tout Han Kien-ye; de qui je tiens les textes et le recueil de mots, Wou Lo, qui a bien voulu me servir d'interprète lors de mon séjour à Pékin, et parmi mes collègues hongrois, B. Csongor, G. Kara et A. Róna-Tas grâce auxquels j'ai réussi à éclaircir les problèmes surgissant à propos des éléments chinois, mongols et tibétains enregistrés par moi.

[3] Pour les éléments chinois de la langue salare voir l'étude détaillée de E. R. Tenišev: *Вопросы Языкознания* VII (1959) N° 2, pp. 136—138 — IX (1960) N° 4, pp. 97—102.

[4] op. cit. notes 1 et 8.

[5] *op. cit.* note 3. Dans les données de Potanine le «э» et «е» cyrilliques sont transcrite par *ä* et *e*, le «ы» cyrillique par *ï*. Je n'ai indiqué le signe mou *[«ь»]* que pour les mots de la série vélaire et le *-ś* en fin de mot, ce signe pouvant avoir ici quelque importance. Les signes «л», «лъ» (chez Poppe *ł*) et «ль» (chez Poppe *l*) sont rendus uniformément par la lettre *l*, sauf si le signe mou figure dans un mot vélaire. Là, où l'interprétation de la donnée de Potanine semble incertaine, je donne aussi l'original en caractères cyrilliques (lettre «я» et «ю» à l'intérieur de mot, groupe de lettre «чж», etc.).

[6] op. cit. note 2. Abréviation: R.

VOCABULAIRE

ačəχ- «avoir faim» (Pot. *ačiχ-*)

aD, at «nom»

aDžį, ādžį 1. «amer» 2. «salé»

aDžį, ādžį, aDžDžį, arDžə, arťį 1. «la partie postérieure de qc» 2. «de derrière, suivant» 3. «après» — *aDžįnDa* «derrière»

aDžį gez, aDžį nene 1. «encore une fois» 2. «une autre fois» (Pot. *ardži käz* «de nouveau»)

ādžχlan-, ačχlan- «se mettre en colère» (Pot. *ačiχ kiy-*)

āγəl, une fois *aγəl* «village» (Pot. *agïl (aul)* «village, peuple»)

āγər, āγįr 1. «lourd» 2. «poids de balance» (Pot. *agïr* «lourd»)

aγər-, aγrə- «avoir mal» (Pot. *agrï-, agïr-* «être malade»)

aγəš, àγəš, aγaš 1. «arbre» 2. «en bois» 3. «traverse de chemin de fer (en bois)» 4. «forêt» (Pot. *agaš́*; R. *arashé*, cf. Poppe pp. 451—452)

aγəščі, aγaščі 1. «menuisier, charpentier» 2. «bûcheron»

āγəz, āʾzə «parole» < pers. زبان

aγraχ vaχquDži «médecin»

aγrəχ, aγraχ, aχraχ, aχraχči 1. «malade» 2. «maladie» (Pot. *agrïg*) — *aχraχ vaχ-* «examiner des malades»

aγzə, aγzį, aγzį 1. «bouche» 2. «bec» en effet «sa bouche» et «son bec»; p. 108: *aγ̇zDen* «de la bouche» (Pot. *agsì* «bouche», *agzï* «bec»; R. *aks* «les lèvres»)

aǥu «vieillard, oncle» (Pot. *akù*) < tib.

agu qaraDžį, aǥo qaraDžį̄, Džagu qaraDžį nom de jeune fille (*agu* «jeune fille» < chin.)

aχ «blanc» — *aχ kàn* «étain, zinc» — *aχ saχallį qįš* «vieillard» — *aχ tal* «saule blanc» — *aχ tīmur* «fer-blanc» — *aχ turma* «navet»

āχənda, anDa [< vaχtənda] «au cours de . . .»

aχər- «blanchir»

ahrun [< arfa un] «farine d'orge»

aχsaχ «boiteux»

āχun, aχun : sulimō āχun «hodja Suleyman»

al- 1. «prendre» 2. «acheter» — *alįlməs* «insaisissable», cf. *albįr-, apar-, aqəl-*

ala, alà, allā ; ala bula, allā blā «bariolé»

ala quz «les yeux gris d'acier»

alaη «chaîne au cou des animaux» < tib.

albįr-, albį- «donner, transmettre»

allah «Allah»

alma, ālima «pomme» (Pot. *alima*) — *alma tal* «pommier»

alťį, altsį «six» (Pot. *alči* ; R. *alché*) — *alťuli* nom de lieu = «six frères» — *alťįnDži* «sixième»

altun, altįn «or» (Pot. *altuń [алтунь]* ; R. *altan, altun*)

ama, ami, amma, ana, anə «mère»

ammįš, amįš, amį̄š «soixante» (Pot. *almïš́* ; R. *hamish*)

ana, anā, anə, annà «jeune fille»

ana, anaš «femelle» — *ana išt* «chienne» — *anaš qaz* «oie femelle»

aηγu «lacet» (Pot. *ànku*)

aηna-, aηnə-, aηla- 1. «entendre» 2. «comprendre», p. 101 : *aηγana* «en entendant»

apa, apə, aBa, aBə, aBį, abə, abə «père» (Pot. *aba*); p. 102: *aBaχpa!* «père, père !»

apar-, *aχpa-*, *aχʙaʳ-* 1. «prendre, enlever» 2. «voler»
aqəl, *aqɨl* «raison» — *āqəl woγan* «intelligent»
aqəl-, *aqɨl-* «prendre»
arən, *arən* «bercail, écurie»
arfa «orge», cf. *ahrun*
arχa, *yarχa* 1. «dos» 2. «épaule» — *arχa sn'eχ* «humérus»
armut 1. «poire» 2. «fruit» — *armut qoχ* «pelure de fruit» — *armut tal* «poirier»
arslɨ «propre», p. 98: *arslɨyə·čùχ* «très propre» (Pot. *arì*, *ari*)
aruχ «maigre» (Pot. *arug*)
aruχ «canal, fossé, ruisseau», p. 98: *aartiγɨ su qamā* «comme l'eau du ruisseau»
as- «suspendre»
asət «champ, labour» (Pot. *as*, *asït'*)
aslən «éléphant» — *aslən tɨš* «ivoire»
asman, *asmən*, *asmən* 1. «firmament» 2. «le temps» (qu'il fait) (Pot. *asman*, *osman*) — *asmanɣuχ* «bleu céleste»
ason, *asōn*, *osan*, *oᵡsan* «lent, lentement, doucement» (Pot. *asan* «doucement», *asagan* «plus doucement») < pers. آسان
asqu «portemanteau»
asra-, *asrə-* «nourrir»
aš 1. «nourriture, provision» 2. «gruau» (Pot. *aš* «nouilles») — *aš il'ində* «dans la matinée» — *aš qaynat-* «faire cuire»
aš «affamé»
aš- «ouvrir»
aš- «conduire, diriger»
ašaχ, *ašχa*, *ašaᵈčùχ* 1. «bas» 2. «doux» (son)
ašlɨχ, *ašlaχ* «fruit de grain»
ašqərə, *ašqɨrāčχ* «clair, clairement» < pers. اشکارا — *ašqɨrāčχ yaša-* «expliquer»
at, *atʲ* «cheval» — *atnə min-*, *atnə̂ min-*, *atnɨ̨ min-* «monter à cheval»
ata 1. «père» 2. «grand-père»
atiχ, *atχ* «ours» (Pot. *àčiχ (ačʾχ)*; Poppe pp. 454, 459)
atna, *atʲna* *[< ata + ana]* «les parents»
atoχ, *atχ*, *atuᵒ* «beaucoup, grand»
ay 1. «lune» 2. «mois» — p. 100: *yārəm āyčɨ̨χ* «un demi-mois» — *ay kičilen-*, *ay tutəl-* «la lune décroît» (Pot. *ay tsutsel-*) — *tol ay* «pleine lune»
aya! «ô ! oh !»
ayaχ, *ayyàχ* «pied» (Pot. *ayaχ*, *ayag*, *adaχ*, *adiχ*) — *ayaχ pɨ̨rmaχ* «doigt de pied»
ayat, *ayət* «cour»
ayet ɣun «fête»
ayɨ̨gu «ma chère», dans nom de personne: *ayɨ̨gu ʤžuγumo (ʤžuγumo* < tib.)
az, *as* «peu»
azə̂ «soeur»

ʙaʤža, *badža*, «ami»
ʙaχ, *ʙa*, *baχ*, *baγ*, *paχ*, *paγ* «jardin»
balɨχ *ʙalɨ̨χ*, *ʙaluχ*, «poisson» (Pot. *paliχ*) — *balɨχ tut-* «pêcher»
balɨχčɨ̨ «pecheur»
ʙar qɨ̨š, *ʙār qʲɨš*, *ʙə̂r qʲɨšɨ̨* «homme riche» (Pot. *bar kši*)
ʙas, *bas*, *pas* «tigre» (Pot. *bars*)
ʙasa gun «après-demain» (Pot. *basa guń* ; R. *pa-sagon;* Poppe p. 465)
ʙaš, *ʙāš*, *baš* 1. «tête» 2. «principal» — *baš pɨ̨rmaχ* «gros doigt» — *baš vur-* «s'agenouiller» (Pot. *bašiuri* [башіури] «prier»)
ʙaɣʙurχ «tyran, exploiteur»
ʙelə, *belə* «ici», cf. *elə*

belen «prêt» (Pot. *pälen*) < mong.
beliγ, beliγ, beliγʲ, peliɣ̨i, biligi, pili, belig, beləg «ainsi, de cette manière», cf. *elig*
beliō, beliº, belʹo «mal, danger»
beⁿleⁿ- «changer» < chin.
berket «chance»
bèš, bèš, pèš «cinq» (Pot. *pi*) — *bèšiɣ̨ndžiɣ̨, bèšindži* «cinquième»
bèysiɣ̨ «tel, de cette sorte»
bidžà, biɣ̨dža, bidži, piɣ̨dža [< *bir* + *če* aeqat.] «petit, peu»
bil «taille»
bil-, bil-, pil-, biɣ̨l-, piɣ̨l- «savoir, connaître, comprendre»
biya quš «hibou» (Pot. *piya guš́*)
biz «alène»
boβå, bòβå, bå̀βà, baba «petit vieux, grand père» (Pot. *baba* «oncle, frère du père»)
boγday, būday, poγtə, puγtə «blé» — p. 103: *qizɣ̨il doχdžara* «c'est le blé roux» — *būday čičəχ* «bleuet»
boχor, boχorda «pas longtemps» [< *bɣ̨* + *vaχt* + *or*]
boš «vide» — *boš qun, bošəγan qun* «jour de congé» (Pot. *boša-* «être libre»)
boya, boyaχ 1. «couleur» 2. «teinte» — *boyaχ su* «encre»
boz, boz, buz, bəz «cotonnade, toile» — *šira boz* «nappe»
bozulmiɣ̨š «avarié, rance»
bɣ̨, bɣ̨, pɣ̨, exceptionnellement *pɣ̄r, pÿr, fir* «un» — on emploie souvent devant le verbe, p. ex. *beliγ bɣ̨ yašamièš* «il parlait ainsi» — *biɣ̨rɣ̨nde* «ensemble» — *pirindži, brindži.* «premier» — *bɣ̨čχ, bɣ̨čuχ, bʲrɣ̨čuχ* «seul, unique» — *pror* «seul» — *pɣ̨ yanda . . . pɣ̨ yanda* «d'une part . . . d'autre part» — *bɣ̨ yolәya, bɣ̨ yuliɣ̨a, bɣ̨ yülûγa, bɣ̨ yulə* «ensemble»
buda χ, puta χ, putə χ «branche»
bùga χ «ceinture»
buγriɣ̨χ «rein»
bulut «nuage»
buruš «ride»
buyāγər «enceinte» (Pot. *buyagïr*)
buzu aš «sorte d'insecte» (Pot. *puzu aš* «coquillage»)

čač- «dire»
čadɣ̨r «tente»
čʿadžun, čʿadžon «tasse, théière» < chin.
čaγa- «jeter, semer»
čaγčaχ «sauterelle» < mong.
čaχmaχ taš «silex» (Pot. *čiχmïg* ; R. *chamar tash*)
čala-, čalə̂-, čalə-, čʿala- [< *čaγiɣ̨rla-*], *čārə-* [< *čaγiɣ̨ra-*], *čalə̂barʳ-* [< *čalə̂-* + *bar-* «aller»] «appeler, crier» — p. 107: *čèller* «il crie»; cf. *zaqər-*
čalyan «vague»
čamdža, čàmdža «paletot de femme» (Pot. *čamdžà*) < mong.
čašembe «mercredi»
čat-, džat- «trancher, faire éclater»
čay «thé» < mong.
čeden «panier»
čèl «champ, labour»
čezi, čeza, tezi, tesa, tetsa «voiture» < chin.
čiɣ̨buγan «datte»
čičəχ, džidžəχ, džidžəχ «fleur» — *čičəχ baχ* «jardin d'agrément» — *čičəχ loηχa* «vase à fleurs» — *čičəχ oηa* «corbeille de fleurs» — *džidžəχ qutu* «bouton» (Pot. *čidžek* [чичжек])
čìfon, čifon, džifon, tɣ̨ifan «terre, région» (Pot. *tifan* «terre, pays») < chin.
čiye qol nom de lieu, cf. *qol*

čiχ «feutre» — *čiχ itχ* «botte de feutre»
čiχil-, *čiχl-*, *tiχil-*, *ťil-* «être debout»
čʿile- «apporter» < chin., cf. *džʿiltər-*
činča «police» < chin.
činджir «dé à coudre» (Pot. *čändžir*)
čiraγ, *čirā*, *čira*, *čʿirà* «lampe, lanterne» — *kiči čira* «veilleuse»
čiralič «veilleuse»
čirəχ, *čiriχ* 1. «soldat» 2. «armée»
čiš «cuivre» (Pot. *čïš*)
čišt «chienne» [< *tiši išt*] (Pot. *či*) < chin.
čiz, *čiza* «drapeau» (Pot. *či*) < chin.
čiχ-, *čəχ-*, *čiχ-* «sortir, partir» — *iš čiχ-* «préparer, faire» — *qun čiχ-* «le soleil se lève» — *qun čiqqan yanə* «orient» — *quye čiχ-* «se marier» (Pot. *čik-*)
čiχaryil- «porter dehors, passer la tête par la fenêtre»
čiχʙar-, *čiχbar-*, *čiχba-*, *čiχva-*, *čiχʙər-*, *čiχbə-*, *čəχʙar-* «partir»
čiχə, *čīχə* «bâton»
čiχgel-, *čiχɢel-*, *čiχɢə-* «venir» (Pot. *čik kel-*)
čiχɢi- «partir»
čiχsu «rosée»
čiη «juste» < chin., cf. *dõ*
čʿit-, *čiχ-* «saisir, empoigner»
čoγ «cuillère» (Pot. *džog*)
čʿoηnə-, *džʿoηna-* «se fracasser la tête contre le mur» < chin.
čʿop, *čʿup*, *čʿp* «herbe» (Pot. *čöb*)
čōp, *čùp*, *tùp* 1. «portion, tas» 2. «faisceau, gerbe, bouquet»
čòtər 1. «avoine» 2. «mince, rétréci» (oeil)
čʿölli qul- «fourrer, mettre»
čʿöm-, *čöm-*, *čʿömišʙar-* «nager»
čʿömiš «nage»
čönə- «mastiquer»
čöy- «se déshabiller»
čʿöy- «mettre»
čuγun «bâton, pilier de soutien» (en bois) < chin.
čuχur, *čʊχur*, *čʿʊχur* «maintenant» — *čuχurga* «jusqu'à présent»
čʿuη «lit» < chin.
čùp qiš «épouvantail»
čùr-, *cùχir-* «tourner» — *čʿùrli ɢi-* «détourner» — *ʌdžina čʿur-* «tourner le dos à qqun»
čùrʙiguдži «traducteur, interprète»
čʿuyдʊγo! «c'est bien !»

дaγə, *дāγə*, *дāχə*, *tāγə* 1. «encore, néanmoins» 2. «pourtant»
дaγət-, *daγət-* 1. «désagréger, défaire» 2. «déchirer»
дaniš «connaissance»
дʿaηnə-, *ťoηna-* «devenir qqchose» < chin.
дastər «turban»
дaťə-, *дʿatə-* «tirer, retirer» < mong.
дė-, *дi-*, *diš-*, (*дʿė-*, *дʿi-*, *дʿiš*), *dė-*, *di-*, *diš-* (*dʿi-*), *ti-*, *eдi-*, *edi-*, *eд-*, p. 98: *дži-* «dire» — comme participe: *keldži diyen qš* «l'homme qui est venu» — pour exprimer la volonté: *qš pilmeyā дišā* «si tu veux que les hommes n'en sachent rien»
dėдilen- «dire en méditant»
дegō «soudain» < chin.
дər, *tər*, *dər* «il est» (Pot. *dur*, *tur*, *duru*)
дʿeri- «ramasser»
derya «mer»
дezeχ, *dėzi* «fumier»
дʿiri «vivant»
diriš-, *дʿiriš-*, *дʿiril-*, *tiril-*, *ťil-* 1. «vivre» 2. «reprendre vie»
дō «juste» < chin., cf. *čiη*
doa et- «prier»
дoγ-, *doγ-* 1. «naître» 2. «accoucher (Pot. *tug-*)
дolaχ «jambière»

dombaχ, *dœmbaχ*, *dᵘmʙəχ*, *dombaχ*, *dumbaχ* «récit, conte» < tib.
dos-, *dˁos-* «être complet, s'accomplir» (Pot. *tos-*) < mong.
dostan'i «ami, camarade»
dœp «une paire»
döy, *dˁöy* «noce» (Pot. *toy*) — *döy et-*, *döy qəl-*, *döy yįqįl-* «faire la noce»
dˁöy-, *dˁöγ-* «battre» — *dˁöyįl-* «se battre, être battu» — *dˁöy ùldˁir-* «frapper à mort» (Pot. *togmaχ tuy-* «battre le blé»)
dˁùš- onomatopée, p. 115: *pˁō dˁušəʙa* «claquent les fusils»
duš-, *dˁœš-* «tomber par terre»
düšembe «lundi»

džalə- «broder» < chin.
džamba «joue» < tib.
džambįr, *d'ambįr* «cahier» < chin.
džan «âme»
džåη, *dzåη* «une» (peau) < chin.
džaηganaχ «tonnerre» (Pot. *džanganaχ* «tambour à main, tambourin»)
džar qįšį, *džarįgan qįšį* «esclave» (Pot. *džarïkči*, *džargan kši*) < mong.
džatəχ, *džaʙəχ*, *džataχ*, *čataχ* 1. «grand, gros» 2. «intense» (son), (Pot. *džadïχ*)
džatəχlan- «augmenter»
džį «projet, conception» < chin.
džida «pique, lance» < mong.
džįlla- «percer» < chin.
džįllā- «frapper, taper» < chin.
džįlla- «être tranquille» < chin.
džˁįltər- «faire apporter» < chin; cf. *čˁįle-*
džįnšįn «vie» < chin.
džīzaχ «plaine», cf. *tüz*
džįη «vrai» (Pot. *džingačà* «la parole vraie») < chin.
džoap «réponse» (Pot. *džuab*)

džola-, *džœlə-*, *ťolə-* «trouver un gendre, recevoir comme gendre» < chin., cf. *ɣufu džola-*, *qui džola-*
džˁona- «placer» < chin.
džˁosə, *čosə* «quelques»
džuγu «ouverture ronde, oeil de boeuf» < ?tib.
džuγumo v. *ayįgu*
džùi, *džui*, *džuyi*, *čui*, *čuyi* 1. «partie inférieure de qc.» 2. «inférieure» 3. «en bas» — *džûįnda* «au-dessous, au pied» — *ayaχ čuyi* «plante du pied» (Pot. *ayag čuì*) — *χay čui* «semelle» — *čuyi duda χ* «lèvre inférieure» (Pot. *džiy totaχ* [джи])
džuma, *duma*, *tuma* «vendredi; semaine»
džunge, *džonge* «champ, labour» (Pot. *džunge(?)*, *čunge*) < chin.

eči, *àča* «il y a longtemps» [< *er* + *če*] — *àča yildə* «l'année passé»
ečiχ «toit»
edįʙu «sa capacité» (p. 111)
eγir, *eyir*, *yiγir* «courbe»
el, *il* «main» — *el adžį* «dos de la main» (Pot. *ardži*) — *el iľi* «plat de la main» — *el qoy-* «saisir»
elə «là» — *eləbelə ɣür-* «aller çà et là»; cf. *belə*
ele-, *eli-* «tamiser»
elèχ, *eliχ*, *elįχ* «tamis» (Pot. *iläχ*)
elig «de cette manière là»; cf. *ʙeliγ*
elli, *èlli* «cinquante» (Pot. *ilä*)
em «remède» — *em oy* «pharmacie»
em- «téter»
emdžiχ «sein» (Pot. *emdžiχ*)
emeχ, *emiχ* «pain» (Pot. *ämmeχ* ; R. *émé*) — *emeχ χatərgudži* «boulanger»
emərdžiχ «oesophage»
emes, *emesa*, *emestər* «il n'est pas» (Pot. *emes*, *imes*, *imäsari*)

en- ; engi-, ingi- «descendre»
endi̯r- «faire descendre»
enə, ene 1. «ou» 2. «eh bien !»
engeχ, engəχ «lourd»
engeχči, engeči 1. «excusez-moi de vous avoir dérangé» 2. «merci» (Pot. *änkeči* «au revoir !, pardon !»)
ensa «crosse de fusil» (Pot. *insà* [инся])
enše, enʲšà 1. «en bas» 2. «qui se trouve en bas» (Pot. *inšyani* «à bas»)
eŋer, eŋėr «selle» (Pot. *iŋer*) — *et eŋer* «bosse de chameau»
eŋli̯χ «rouge pour les joues»
er «tôt, de bonne heure» — *er yili* «autrefois»
erden, ᵊldən 1. «anciennement» 2. «déjà»
erkeχ, erkē 1. «homme» 2. «mâle» p. ex. *erkeχ qaz* «jars»
er qi̯š «homme» (Pot. *er kši*)
eski, eskīᵉ «ancien» — *eski yil* «l'année passée» (Pot. *iški yil*, en effet *iski yil* — *eski sùz, eski qača* «proverbe, dicton» — *eski yol* «habitude, tradition»
èši̯χ «âne»
ešqu «chèvre» (Pot. *iški ;* R. *esko*)
et «viande» (Pot. *ät*)
et-, it--, eχ-, eᵡ- «faire» — *etəl-* «être capable de faire qc.» — *etquʤži̯, eχquʤži̯* «faisant» p. ex. *sẽ naŋ etquʤži̯ʤiri?* «quelle est ta profession ?» — *etti̯r-* «faire faire»
eti̯χ, iʤi̯χ, idi̯χ «jupe, tablier»
ette, ete, ettesi, etise «matin, demain» (Pot. *ätä, ätesi, itsa*) — *ette ɋureša, ette goreša, eʤe goreša* «au revoir !»
ettilùχ, etilùχ, etelùχ «petit déjeuner»
etᶫuŋ «le cher» < chin.
eyā ! «ah ! eh !»
eyisə 1. «propriétaire» 2. «maître»
fa falle- «enfreindre la loi» < chin.
fayʤe «utilité» — *fayʤe woγan* «utile»
fazə «possibilité» < chin.
fi̯r-, fʲr- «souffler» (le vent) — *fʳʤərʙār-* «emporter»
fi̯rqi̯n uni «aboiement»

ɋaɋa, ɋaɋə «frère» (Pot. *kaga (aga)?*)
ɋalə-, ɋalə-, ɋàlla- «aimer»
gėčiš «nuit»
gėʤže, gėʤži, kėʤže, kėʤži, gėʤži ; gėʤžėsə, gėʤžisi, kėčį̇sį̇ 1. «la nuit» 2. «hier» — *gėʤžėsə ɋundùsə* «nuit et jour»
geʤželǐχ, geʤžilǐχ «dîner»
gel-, gil-, kel-, kil-, gel-, gil-, geˡ-, gī-, gi-, ki- «venir» — pour exprimer la volonté, p. ex. *men vaγur giler* «je veux aller»
gelʤžan «rouleau à pâte» cf. *galčan*
geme «souris» (Pot. *keme, geme*)
gėš ; gėšli̯χ, gėšliγu, kešli̯γᵘ 1. «le soir» 2. «tard» (Pot. *käšlügu* [кэшлюгу], *(käšlik), kišli̯χ* «le soir»)
gez-, gez- «se promener»
gī-, gi-, gᶜi- [< git-] «aller, partir»
gindi̯χ «nombril» (Pot. *gendï̯χ*)
goʤža, ɋōʤža «pays, patrie» < chin.
gȯl «lac» (Pot. *köl*) — *ɋȯlčį̇, ɋȯlčį̇, ɋùlčiè* «étang»
ɋȯlə-, ɋōlə- «poursuivre»
goynə, ɋoyna «poitrine» en effet «sa poitrine»
ɋudrə, gudrə, qudrə «un peu»
ɋūfū, ɋūfu, qufū «gendre, mari» <chin. — *ɋūfu ʤžola-* «accepter comme gendre»
guguχ «coucou»
guli̯χ, qulə̄χ «bête de joug, vache, boeuf» (Pot. *kuli̯χ* «vache») — *guli̯χ sut* «lait de vache»
gulu, guli 1. «roue» 2. «rond» < chin.

gululi̯χ, gulilu χ, gulülü χ, gʷl̓ùl̓ū «rond» (Pot. *kulülu χ* [кулюлух]) < chin.
gumi̯r, gūmi̯r, gūmi̯rr «charbon» (Pot. *gümïr ; R. kuomeur)*
guryunč «pigeon» (Pot. *kürgendžü χ, kürgündžü χ)* — *guryunč oŋa* «colombier»

hã «hé là !»
χaɒži, χaɒži̯ «chinois» — *χaɒži söz, χaɒži ɢača* «parole chinoise» (Pot. *χadžu söz, χaɒžu söz* [хачжу сӧзь])
χaχāɒe ɢul̓i- «rire aux éclats»
χaχɒ, χaγət «papier» (Pot. *χàgi (χagit)*)
hal, hāl «force» — *hal wara ; halugudži* «fort» — *hal yoχa ; halu yoχmagudži* «faible»
χalən «épaisse, gros» (Pot. *χalun)*
χalla- 1. «suspendre» 2. «étendre du linge»
χamsaye «voisin» < pers. همسایه
χan «temps»: *qašqu χanə yoχa* «ils n'ont pas le temps de fuir» (p. 101) < pers. آن
χanbaχ nom de lieu
handži̯ «pélerin»
χanti̯r, χantar «chemise»
χåŋšan, χåŋɢån «empereur» < chin.
χap «sac»
χaqi̯rdaχ «trachée»
χarə, χar «vieux» (Pot. *χari, kari)* — *χar bɑbɑ* «petit vieux» — *χar ninà* «petite vieille» — *χar qi̯š* «homme vieux»
χarsə, χarsi̯, χarəsi, χars «mari» en effet «son mari»
χasken, hasken «vite»
χaṣ̌u «cuillère, pelle»
χàt «lettre»
χat-, χot- «ajouter, mêler»
χatə, χattə «dur» (Pot. *χatì)*
χatəl- «s'endurcir»
χatər- «cuire du pain»; cf. *emeχ χatərɢudži*
χaťᶜime nom de femme
χatuγun «beau, petit» (pied)
χay, χày «soulier» < chin. — *χay paχ* «lacet de souliers»
hayvan, heyvan «animal»
χàyzanɒži «cordonnier» < chin.
hazər «maintenant, tout de suite»
heli, ʰeli «argent» (Pot. *χelli* «plaque de cuivre, argent»)
hem «aussi»
heminemē, heminemè «quelque chose»
hešbeš, χežbeš [< hič + bir + šey] «rien»
hikāye «récit»
χi̯si̯raχ at, χi̯sraχ at «jument»
χona «table a pétrir» (Pot. *χoonà, kona)*
χorχ-, χorχa- «avoir peur de qc» — *χoʳχtər-* «effrayer»
χorχu «peur»
χoy, χuy «forêt» < chin.
χubden «la prière dernière, le temps de cette prière»
χudā «dieu»
χurχu, ɢurχu, qurχu «queue» en effet «sa queue» (Pot. *kuyruχ yultus* «comète»)
χus, qᶜoz «noix» (Pot. *χos)* — *χus tal* «noyer»
χusaχ, χusaγə «ventre» (Pot. *kusaχ)*
χušan «aigre» — *χušan armut* «prune» — *χušan sut* «lait acidulé»
χut- «se lever»
χutu «sot, stupide» < chin.
χutulen-, χutᶜəlen- «devenir sot» < chin.

iblis «diable»

iDžā, ịDžā, ič'a «mère» (Pot. *idža*) < mong. Cf. *ɢayna iDžā, uγu iDža*

iγer, ịγγirDžaχ «fuseau, axe» (Pot. *iχ*) ; cf. *yịγn'iš*

īγer- «filer»

iχ-, yiχ-, ịχ-, eχ- «semer, labourer» (Pot. *äχ-, iχ-, yaχ-* «labourer»)

īχen, ịχən «semis, champ» — *īχən iχ-* «semer, labourer le champ»

īχịnDži, yīχịnDži «agriculteur»

ii, ī, i «bon, vrai, juste»

īl'ender- «faire tourner, faire marcher»

ili, il'i 1. «partie antérieure» 2. «antérieure» — *il'inDa* «devant» — *aš il'inde* «dans la matinée» — *ili yilde* «l'année passée»

imam «prêtre mahométan» — *imam bịrmaχ* «indicateur» (Pot. *ömän birmaχ*)

in «toi même»

ịnDžị, iDžị, ịnDžie, iDžie, ịnDzịā, iDžị, iDžị^e, Dži^e «maintenant»

inDžiχ, ịnDžịχ «jambe» (Pot. *indžiχ, indžig(?)*) — *šira inDžiχ* «pied de table»

in'eχ «vache»

ini, in'i «petit frère» (Pot. *ine*)

ịr- «être»

iri- «fondre»

irîχ, yịrịχ, örüχ «prune» — *irîχ tal* «prunier»

iski-, iski- «sentir, flairer»; cf. *tahli iskil-*

iš, ịš, iš, ịš «travail» — *iš et-, iš it-* «travailler» — *iš ekken yèr* «lieu de travail» — *iš ekken qun* «journée de travail» — *iš etqu* «travail»

iš-, ịš- «boire» (Pot. *iš-, iš-*) — *išilmes* «non potable» — *ulilịχ iš-* «déjeuner»

išči «ouvrier»

išči [< *üsti*] 1. «partie supérieure» 2. «supérieure» 3. «en haut» — *išči-Da* «sur lui» — *išči Duda χ* «lèvre supérieure» (Pot. *iči totaχ*) — *oy išči* «toit»

iši «partie intérieure» — *išịnDa, iṣ̌ịnDa, iṣ̌ịnDa* «a l'intérieur» (Pot. *išinde*) — *išinā, iṣ̌ịnā, ịṣ̌ịnā* «dedans»

išịqquDži «travailleur»

išmeχ, iṣ̌meχ, yišmeχ «manteau de fourrure»

išt, iṣ̌t, ịš «chien» (Pot. *it, ist* [en effet *išt*]) — *išt oŋa* «niche» — *išt pala* «petit chien»

ištə-, iṣ̌tə- «chercher»

išten «pantalon» (Pot. *ištan*) — *išten Baχ* «ceinture» — *su išten* «caleçon de bain»

išti- «entendre» (Pot. *išit-*)

itiχ, ītîχ, itχ «bottine, botte»

īzə, ịzə, īzə «lui-même»

ižGen «pauvre, malheureux»

ịŋgịrDžaχ «selle de bagage» (Pot. *ïngïrčaχ*)

ịsị, ịsị, qʿịsị «chaud, bouillant» (Pot. *isi (issi)*)

iṣ̌qị, iṣ̌qị, iṣ̌qī, iṣ̌qī, iṣ̌qị, šqị «deux» (Pot. *iški, iki* ; R. *ské*) — *iṣ̌qịnDžị* «deuxième»

iṣ̌qur- «courrir»

kʿègileχ «perdrix» (Pot. *kegeliχ*)

kekliχ «papillon» (Pot. *kendeliχ*)

kʿeli-, kʿelị-, kʿelə- «falloir» (Pot. *keli-, keliver-*) — p. 101: *nèγ^e īzən tutma gibri?* «pourquoi faut-il me saisir?» [probablement <*geli* + *bar-*]

kem «chagrin» < ar. غم

kem, kʿem «qui?, celui qui»; acc. *kemni* ; gen. *kemniγi* ; loc. *kemde* ; abl. *kemden* ; dat. *keme* ; comit. *kemla;* Cf. *kimorč*

kemen «binette»
ken, qʿàn «pièce» (de vêtement) < chin.
kàn «acier» (Pot. *kän*), cf. *aχ kàn, qara kàn* < ? tib.
kes-, kʿes- «couper, trancher» — *kesken tal* «souche sur laquelle on coupe le bois»
kàto «fichu» (Pot. *kätù*)
kiči, qi̯čči, qʿi̯ʒi̯, qi̯ččia, qʿi̯či, qʿšči̯ «petit» (Pot. *kiči*)
kičilen- «diminuer»
kĭdžir «bague» (Pot. *kändžir, kädžir*)
kilim, kėlim, kelem, kalem «crayon, plume» (Pot. *kelem*)
kimo «canot» (Pot. *keme*)
kimorč, kimorš «quelqu'un»; cf. *kem*
kʿinə, kʿine, kʿinà, kʿi̯nə, kʿimi «femme» en effet «sa femme» (Pot. *kän, keni*)
kʿʿirà «saleté»
kirit, kirèt «clef» (Pot. *kelit*) < pers.
kirš «brique»
kišaŋ «rue» < chin.
kiy-, kʿiy-, giy- ; kʿiyu qul- «mettre la robe» — *giyɒir-* «habiller»
köm-, kʿöm- «enterrer» (Pot. *küm-*)
köp, kʿòp «beaucoup» (Pot. *kob, köb, köp, kup*)
kùχ, gùχ ; quχli̯, gùχlī «bleu, bleu d'azur, gris» (Pot. *köχ, kuχ*)
kùrə «boisseau»
kùrəχ, tʿürə «pelle, rame» (Pot. *kuräχ*)
küše- «ruminer» (Pot. «ronger»)

la «bougie» < chin.
lan «réponse» < tib. — *lan vèr-* «répondre»
lan′ «poutre» (Pot. *lan* [лян] «poutre, toit») < chin.
lanza «armée» < chin.
lanzaχ «saleté»
lemdir «éclair»
lemdirle- «briller»
lėzgɪdžuχ «mince» < tib.
limon «limon»
lola- «rôtir» (Pot. *loula-*)
loŋa, l′oŋa «bas, chaussettes» (Pot. *luŋa* ou *lüŋa* [люŋа], *lenga*)
loŋχa «bouteille» < mong. — *čičəχ loŋχa* «vase à fleurs» — *su loŋχa* «gourde à boire»
lɵrdžiχā, lodždži̯ya «soudainement, inopinément» < tib.
lōsa, lōsə̀, lòsan, lōsə̀n «mulet» (Pot. *losà*) < chin.
lōšči̯ «fort, solide» < chin.

ma «et»
maγla «haricot»
mahambet «amitié»
mal «bétail, marchandise» — *mal qutqudži* «berger»
malʹə, mālʹə «vite»
malo «perle» (Pot. *malu*) — *malo quz* «des yeux de perle»
mamχ «coton» (Pot. *mamχu badam(?)* «étoffe de coton»)
māsi̯m bi̯rmaχ «doigt annulaire» (Pot. *mazì birmaχ*)
māzə̀ 1. «stigmate de variole» 2. «grêlé» < chin.
meγrib «occident» [archaïque] (Pot. *megrib*) < ar.
meliki «arc-en-ciel» (Pot. *melekè, meke*)
men, mẽ, me «moi» (Pot. *men* [мень мянь]; R. *men*) — acc. *mini* (Pot. *meni*) ; gen. *miniγi, minʹiγi, mi̯ni̯γi̯, mini, min, mĭ, mī, mi̯, mī̯ ; menon* (Pot. *meniŋ, mening, miniŋ, minigi, meni, mini, min*) ; dat. *maŋa* ; abl. *mi̯nden*
menzi, menzə 1. «apparence, extérieure, forme» 2. «front» en effet

«sa forme, son front» (Pot. *mïngzì* «front»)

meŋ «grain de beauté»

mešrib «orient» [archaïque] (Pot. *mešrib*) < ar.

mimlǐχ «plumage» (Pot. *memeliχ*)

min-, *miɲ-*, *miʃ-* «monter»; cf. *atnə min-*

miŋ «mille» — *miŋ zanza* «dix millions»

miŋə «cerveau» (Pot. *mïns* (*mïŋïs?*))

miɲχiɲl «moustache»

miɲšaχ «mou» (Pot. *yumšaχ*)

miɲšiχ, *miɲšiɲχ*, *miɲšuχ* «chat» (Pot. *möšiχ* ; R. *mishu*) — *miɲšiɲχ palasə* «minet»

møden «balle de poil» (Pot. *mudan*) — *mūden* DŽIDŽƏχ «obier»

moγariɲ «bas de laine» (Pot. *muuarï(?)*)

moγol «mongol» (Pot. *mogol*) — *moγola* «en mongol»

mōχulȧn, *moχ^{ul}ən*, *moχ^{l}ən*, *mōlȧn* 1. «très» 2. «beaucoup»

mōlen «étoffe bleue de coton» (Pot. *moulan* «manteau de femme»)

moŋus «corne»

moren, *mōrȧn*, *müren* 1. «rivière» 2. nom de Huang-ho (Pot. *muren* ; *Muren*, *Murän*) < mong.

mu particule interrogative

muχǐl- «trembler, s'écrouler»

muryiɲ «visage» < chin.

muz «glace» (Pot. *muz*, *mus*) — *muz doŋ-* «geler» (Pot. *mus toŋ-*) *muzdiyin* «patinoire»

naŋ «que?, qu'est-ce que?» (Pot. *nan*, *nan'*) — acc. *naŋi* ; gen. *naŋiyi* ; dat. *naŋa* ; loc. *naŋde* ; abl. *naŋden* ; comit. *naŋla* — *naŋor* «comme !»

nëγe «pourquoi?»

neχDžə, *neχDži*, *nëˁDžiɲye* 1. «combien de?» 2. «comme !» (Pot. *(n)äči*, *äčä* «combien de?»)

neme, *nemi* «nourriture» — *neme iš-* «manger, déjeuner» — *neme iški* «appétit»

nėnè «quelque chose» (Pot. *nämä*) ; cf. *hemenemɛ*

nene, *nėne*, *enā* «de nouveau» (Pot. *yene*)

nenter «joue»

nėt, *n'ėt*, *niɲt*, *n'it* «intention, plan» < ar. نِيَّة

niˇᵊχ, *niˇχ*, *niˇχli*, *niˇχli*, *niˇχlə* «comment?»

ningen, *n'ingen*, *lingen* «vite» (Pot. *lingen*, *nigan*, *ningˁan* ou *ningen* [НИНГЯН])

niqˁāh, *n'iqˁāh*, *n'iqˁāhə̂ čˁoŋna-* «se marier» [*čˁoŋna-* «finir, terminer» < chin.]

o «ô ! oh !»

oˇəχ, *aˇaχ* «foyer» (Pot. *očag*, *očakì*)

oDun, *otˁun* «bois à brûler» (Pot. *otsun* (*?*), *otun*, *otïn*)

oglən «garçon» dans un nom de personne: *qusqur oglən*, — *oglin*, — *oglɨn*, — *oγlən*, — *oγlin*, — *oγliɲn*

oγrə̂, *oγru* «voleur» (Pot. *ugrì*)

oˇᵛrəndən tāγəndən «furtivement»

oγul, *oγə̂l*, *oγiɲl*, *oul*, *aul*, *aɨl*, *ol*, *ou*, *au* ; *oγlu*, *oγla* «fils» — *oDen* «du fils» [abl.] — *osə* «son fils» — *ōŋ* «ton fils» (Pot. *ogul* ; R. *ao*, *ōll*)

oχ, *uχ* «flèche»

oχla-, *uχla-*, *oχul-*, *oχə̂l-* «dormir» (Pot. *uχlà-*)

ɵχɵs qiɲl- «se fermer»

ȯχreš- «se quereller»

oχšaš «semblable»

oχu-, *oχɵ-*, *ɵχa-* «lire, étudier» (Pot.

uχu-) — *oχar-* «faire lire» — *oχul-* «être lu»
oχuguᴅži, oχoguᴅžĩ, oχaguᴅži «homme sachant lire; écolier»
oχuš, ōχ^{ə}š, ōχš, ōχš, oχš 1. «étude» 2. «école» 3. «écriture, écrit, caractère»
olaχ, ollaχ «petite chèvre»
on «dix» — *onənᴅži* «dixième»
ona- «approuver, consentir»
oη, åη «roi» < chin. — *on'iγį* «du roi«
oηa «nid, niche» (Pot. *on'a (oηa) (ova?)* «nid» — *oηa* «tanière, trou»)
or- «faucher, moissonner»
oraχ, urlaχ «faux, faucille» — *qįči oraχ* «faucille» — *uzun saplu oraχ* «faux»
oryen-, ȯ^{r}γen-, uryen- «étudier» (Pot. *urken-)* — *oryengen yer* «salle de classe»
oryenguᴅži «écolier, élève»
oryet- «apprendre, enseigner»
oryetquᴅži «maitre d'école»
oryuᴅži «moissonneur»
ormən «forêt» rarement usité, en général *χoy*
ornaš qul- «aller bien»
ot, oχt «feu» — *ot taš* «silex»
ot^{ʿ}asįnda, ot^{ʿ}alarįnda «entre, au milieu de qc» (Pot. *paš otasï* «sommet de la tête») — *otu bįrmaχ* «doigt du milieu»
ȯt-, öt-, uṭ-, oχ- «bâtir»
ȯt- «passer»
otəχ, otaχ «désert, pâturage»
ōt^{ʿ}ər-, ot^{ʿ}ur-, ȯtr-, ot^{ʿ}-, oχ- 1. «être assis» 2. «se trouver» 3. «rester» (Pot. *otur-, utor-)* — *oχqən ot^{ʿ}įšį* «son être»
ȯtiχ «seuil» (Pot. *otsig, ütüg)*
ōtoχ [< oturuχ] «séjour»
ȯtsįnᴅà «derrière qc»
otuz, otus «trente»
oy «maison» (Pot. *üy)* — *oy ваši* «chef de famille» (Pot. *üy baši* «maître de maison») — *oy ᴅžiᴅžəχ* «fleur cultivée» — *oy saχət* «l'aménagement de la maison, mobilier» — *kičі oy* «tonnelle»
oyna- «jouer» (Pot. *uyna-)* — *oynayan at* «cheval» (jouet) — *oynaš-* «jouer ensemble»
oynaǥusə «jouet»
oynašə «jeu, plaisanterie»
ōzən, ozən, ȯzen «rivière, ruisseau» (Pot. *uzen)* < mong.
öχt- [< ört-] «couvrir»
öt «bile»

paγa, paχa «grenouille» (Pot. *paga)*
paγla-, ваγlə- «lier»
paγrį «foie», en effet «son foie» (Pot. *bagrï (pagïr)*)
p^{ʿ}åγzuχ «viscères» (Pot. *bagartsuχ* [багарцзух])
paχ, ваχ «ceinture, bande, ficelle» — *saš paχ* «ruban pour les cheveux»
pal «miel» (Pot. *pal, pal')*
pala, вala «enfant, les petits des animaux»
palčįχ «boue» (Pot. *pal'čig* «argile»)
palᴅžiin «abeille» (Pot. *džiin* [джиин]), cf. *poχčiin*
palta «hache»
p^{ʿ}amin «famille» < tib.
panᴅžər, panᴅžįr «bracelet» (Pot. *pandžir)*
para «tortue» — *para qoχ* «carapace de la tortue»
pas- 1. «presser» 2. «mettre le pied sur qc, marcher sur qc.» — *ayaχ pasqu yir* «escalier»
pašqa, вašqa «autre»
pašlə-, вašla- «conduire»

pašlaguⱳži, *bašlaguⱳži* «conducteur, chef»
pat, *baⱳ* «canard» (Pot. *pat*, *su-pat*) < pers. ﭘﺎﺗﻪ
pat- «tomber en décadence» — *qun pat-* «le soleil se couche» — *qun pakkən āχənda* «au coucher de soleil» — *qun pakkən yanə* «occident»
pazər, *bazər*, *bazər*, *pazār*, *bazar* 1. «ville» 2. «maison» 3. «mur, clôture» 4. «foire, marché» (Pot. *bazïr*, *bazar*)
peγ, *beγ* «souverain» (Pot. *peχ*)
pəχ-, *bəχ-* «fermer»
penger, *benger*, *bengi̯r*, *pengu̇r* «bâton, canne, poutre»
pentəŋ, *penⱳeŋ* «banc» < chin.
pešembe, *pe^{r}šembe* «jeudi»
pėʸqaraχ, *bėʸqaraχ*, *pēqaraχ*, *pėqaraχ*, *bėqaraχ*, *pėqraχ*, *bėχraχ* «robe, paletot» (Pot. *pekarïχ*)
pidžin, *pīⱳžin* «singe»
pīχi p^{ʻ}īχi, *p^{ʻ}ī̯χi̯*, *p^{ʻ}i̯χə* «haut» [<*piyik*]
pili, *bili* «cette année» (Pot. *pil*, *piyl*)
pirə «esprit, diable»
pišti «écriture, écrit»
pišti-, *pšti-* «écrire» (Pot. *bičï-*) — *pištir-* «faire écrire»
pištiguⱳži «écrivain; qui écrit»
pi̯̊čaχ «petits pois»
pi̯̊čaχ, *pš̊čaχ* «couteau, couteau de poche» (Pot. *pičag*)
pi̯̊rmaχ, *bi̯̊rmaχ* «doigt» (Pot. *birmaχ*, *barmaχ*)
pi̯̊rnə, *p^{ʻ}i̯̊rna*, *purnə*, *purna* «nez» en effet «son nez» (Pot. *burun*) — *purnayzə* «narine» — *p^{ʻ}i̯̊rnə su* «morve» (Pot. *purnì su*)
p^{ʻ}o, *pu* «fusil» < chin. — *po yem* «poudre»
poγⱳaχ, *boγⱳaχ*, *poγⱳayə* «gorge»
poχčiin «mouche», cf. *palⱳžiin*
p^{ʻ}ola «panier à farine» (Pot. *pola*)
poŋ, *p^{ʻ}oŋ* «corps, taille, tronc» — pp. 105, 106, 107: *p^{ʻ}oŋənlarəŋ* «ta taille, ton corps»
porsuχ «blaireau» (Pot. *borsug*)
pōsə, *bōsə*, *p^{ʻ}ōsə*, *b^{ʻ}ōsə*, *pōsə*, *pōsa*, *bōs*, *bos*, "vieux" < chin. — *pōsčχ*, *pōčəχ*, *bōčəχ* «petit vieux»
poynə, *boynə* «cou» en effet «son cou» (Pot. *puyni*) — *poin tuloχ* «joug»
pser, *psėr*, *psir*, *ps̱r* «nous» (Pot. *piser*) — acc. *psin'i* ; gen. *psin'iyi*, *psin'i* ; dat. *ps̱iγa* ; comit. *ps̱i̯la* — *ps̱i̯šində* «entre nous, chez nous»
pšir- «faire cuire»
pu, *bu*, *bu* «celui-ci» (Pot. *bu*, *pu*, *vu*) — acc. *muni* ; gen. *munī* ; dat. *muŋa*, *muŋ* ; loc. *munda*, *mi̯̊nda* ; *mi̯̊ndačuχ* «ici, à l'instant»; abl. *muŋden*, *mi̯̊nden*, *mi̯̊nⱳən* ; *muŋden aⱳži̯̊* «ensuite»
puγnaχ «tempête, tonnerre, éclair» (Pot. *puganïk*, *puganïg*)
puγu «vapeur»
puγum «phalange»
puγu̇n, *puguⱳn*, *bugu̇n* «aujourd'hui» (Pot. *bügün*)
puχⱳži, *buχⱳži̯̊* «cette nuit, ce soir»
pūχta, *buχⱳa* «en ce temps-là»
punχu «arrosoir» < chin.
purə, *pura*, *pūr*, *būr* «loup» (Pot. *puri*) — *purə išt* «chien-loup»
puyi, *buyi* «araignée» (Pot. *pïy*) — *puyi oŋa* «toile d'araignée» (Pot. *pïy tor*)
puzā, *buzā* «veau» (Pot. *pïzù*)

qača, *qačə*, *ɢača*, *ɢaⱳža*, *q^{ʻ}ača*, *ɢ^{ʻ}aⱳža* «parole» < tib.
qača- «mordre» — *tš̊i̯̊nə br^{o} qačami̯̊š* «il serra les dents» (p. 98), (Pot. *kadža-*) < mong.

qačan «quand?» — *qačanᴅan* «depuis quand?»
qʿačįlaš- «converser» < tib.
qaᴅə̂χ «clou» (Pot. *kadaχ*)
qal- «rester»
qala «panier» (Pot. *kalà*)
qala- «allumer, brûler» < mong. — *ot qala-* «faire du feu»
qalaγusə̂ «bois à brûler»
qalay, qaləy «hirondelle»
qalčan «rouleau» (Pot. *kaľčan*), cf. *gelᴅžan*
qamaγa, qamā, qamala, qamāˡčîχ, qʿamasor «pareil»
qamagu «fou» — p. 99: *qamaʙu*
qamᴅžį, ǧʿamᴅžį 1. «fouet» 2. «fléau»
qamįš, qāmį̂š «canne»
qan, ǧan «sang»
qanat «aile»
qʿåη «chambre» < chin.
qaηqanə̂ (p. 98), *qə̂ηə̂n* (p. 99) «scellé»
qar «neige» (Pot. *karʹ*) — *qar yaγ-* «il neige» (Pot. *kar yag-*)
qara, qaŋə̂, ǧara «noir» (Pot. *kara, χara*) — *qara kȧn* «plomb» — *qara tuz* «sel noir» — *qara taχta* «tableau noir» — p. 107: *qara qaηə̂rten, qarà qarə̂ηᴅen* «de tes prunelles noires»
qaralə̂χ «obscurité»
qaraηgu «sombre, noir»
qarə̂n «ventre» (Pot. *karïn* «estomac»)
qarγa, qarga «corneille»
qarγaš tal «ormeau» (Pot. *kargaš́ tal*)
qarįš «empan»
qaror «noirceur, noir»
qaš-, qʿaš-, ǧaš- «courir, se sauver»
qatįn qįš, qatįn qį̂š «femme» (Pot. *katun kši, katïn kši*)
qavē «café»
qay : qada, qaᴅa «ou?» — *qaᴅorᴅa* «quelque part» — *qaᴅən* «d'ou?» (Pot. *kadan*) — *qaᴅorᴅən* «de quelque part» — *qala* «où?» — *qaysį* «lequel?» (Pot. *kayssï*) — *qays vaχta, qaχta* «quand?» — *qaχįlta, qaχə̂lta* «quand? jusqu'à quand?»
qaya «rocher»
qʿåyən 1. «temps» 2. «vie» < chin.
qayįn ᴅal «bouleau»
qayį̂š «ceinture de cuir»
qayna ᵃʙāsį «beau-père» — *ǧaynāsį, ǧayna ⁱᴅžāsə̂* «belle-mère»
qaynašqan, qaynȧšqan «jeune»
qaynat- «faire la cuisine» — *qaynatʙiguᴅžį* «qui sait faire la cuisine»
qaz «oie» — *qaz balā, qaz balasə̂* «petite oie»
qaza-, qazį- «creuser» (Pot. *kazì-, kaza-, aza-*)
qazįn, ǧazįn «chaudron, chaudière» — *qazįn baš* «poêle, foyer» (Pot. *kazïmaš*) — *aš qazan* «estomac» — *kiči qazįn* «casserole»
qə̂rχ, qə̂rə̂χ «quarante» (Pot. *kïrïχ*)
qįl-, qʿįl-, qə̂l-, qį̂l-, cį̂l- «faire, produire»
qⁱlį̂š «sabre» (Pot. *kiliš*)
qįr-, cį̂r- ; qįrbaʳ-, qįrʙə̂ʳ- ; qįrcįl-, qį̂rcⁱʳ-, cį̂cį̂r- «entrer» — *qį̂rį̂l-, cį̂rį̂l-* «arriver; tomber dans qc»
qįr- «raser» — *ayaš qįr-* «raboter le bois»
qįrγa «bord, rive» — *qįrγįnᴅa* «à côté de, chez lui» — *qįrγįna* (dat.) «chez lui»
qįrqįs «kirgiz»
qįsqa «court»
qį̂š «hiver» (Pot. *kïšˇ*) — *qšįn* «en hiver»
qį̂š, qį̂š, qⁱš, qⁱš, qⁱšį̂, qš, qʿš «homme, personne» (Pot. *kiši, kši ;* R. *kishi*)
qį̂šor, qⁱšə̂r, qšor 1. «un homme» 2. «quelqu'un»
qį̂šqus [< qįsquš] «pince»

qiya, *qəya* 1. «qui louche» 2. «faux»
qiz, *qəz* «jeune fille» (Pot. *kïs pala*)
qizil, *qəzəl* «rouge» (Pot. *kïzïl*) — *qizil čiš* «cuivre rouge» (Pot. *kïzïl čïš*) — *qiziltuχ* «rougeâtre»
qizi- «avoir la fièvre»
qo, *qō*, *qʿō*, *qaʊ* «porte» (Pot. *kàu*, *koo*, *kō*, *ko*)
qoχ [< *qabuχ*] «enveloppe: peau, écorce, écaille, cuirasse, carapace» (Pot. *koχ*, *goχ*)
qoχqa «côte» (Pot. *koχkà*)
qol, *ɢol* «bras» (Pot. *gol*, *goľ*) — *qol tuzə* «coude»
qol «vallée d'un fleuve» (Pot. *gol* «fleuve») < mong.
qomusɢən, *qomusqən* «fourmi»
qʿon «large» < chin.
qonəχ «hôte»
qʿonəl- «s'élargir»
qʿonləχ «largeur»
qoŋer, *qaŋər*, *ɢaŋər* «clochette au cou des animaux» (Pot. *koŋrì*)
qos «charbon ardent, charbon de bois»
qoš, *qʿoš*, *qʿuš* «paire, couple»
qoš- «atteler»
qošlʊχ «matinée»
qošqun «croupière de cheval»
qošqʊr, *qošqur* «mouton»
qoy, *ɢoy* «agneau, mouton» (Pot. *koy*, *kuy* ; R. *koyé*) — *qoy dʒidʒəχ* «varicelle»
qoy-, *ɢoy-* «placer»
qoyγusə «récipient» — *šatan qoyγusə saγət* «sucrier»
qōzə, *ɢōzə*, *ōzə*, *qōza* «agneau» (Pot. *kòzï*)
qu, *qù* «sottise» < chin.
quɢu «crochet» < tib.
quχsū, *qoχsu* «salive»
qui, *quⁱ*, *ɢui*, *quyi*, *ɢuyu*, *quⁱsə* «mari» (Pot. *gui*) < chin. — p. 99: *qùχim* «mon mari» — *qui dʒola-* «recevoir comme gendre» — *quyē čiχ-* «se marier»
qʿul «cendre» (Pot. *kül*)
qul- verbe auxiliaire, p. ex. *ťerin qul-* «trembler», *tāχən qul-* «mettre», sa forme négative *quma-*, p. ex. *kel quma!* «ne viens pas !»
qulaχ, *quləχ*, *qlaχ* 1. «oreille» 2. «manche, crochet»
quľe-, *ɢuľi-*, *qʿuri-*, *qʿalə-* «rire» (Pot. *küle-*)
quliχ, *qulliχ* «sourcils, cils» — *su quliχ* «sourcils» (Pot. *kulüχ*, *kurlüχ*(?) [кулюх, курлюх] «sourcils» — *su kürlüχ* [су кӱрлюх] «cils»)
qum «sable» (Pot. *gum*)
qumiš, *ɢumiš* «argent» (Pot. *kümïš* ; R. *kumush*)
qumsən «parent»
qumür, *qʿumür*, *qumur*, *qumir*, *qumir* «pont» (Pot. *kumïr*)
qun, *ɢʊn* «cuir de vache»
qun, *kʊ̀n*, *ɢun*, *gʊ̀n*, *gun*, *gʊ̀n* 1. «soleil» 2. «jour» (Pot. *kün*, *gun′*) — *bi gʊ̀ndə*, *bi gʊ̀nor* «une fois» — *bi gʊ̀n bi gədʒe* «un jour et une nuit» — *gədʒəsə gʊ̀ndʊ̀sə* «nuit et jour» — *ɢundəsinə* «de jour» — *gun čičəχ* «tournesol»
qunə, *qunə*, *ɢunə*, *ɢunə* «coeur» — *qunundiyi* «qui se trouve dans son coeur» — p. 103: *išiɢ qugənə* «l'intérieur» (acc.), *išiɢ qugᵘnnieᵉ* «ton for intérieur» (acc.)
quniš yanə «nord»
quŋur «coq» (Pot. *kùn′gu*)
qur-, *ɢur-* «voir» (Pot. *kur-*, *kür-*) — *qurⁱl-*, *ɢurəl-* ; *quriɢ-* «se voir» — *ɢureš-* «voir l'un l'autre»
quran kitab «le Coran» (Pot. *kuren* «livre»)

qurban «sacrifice»
quru «sec» (Pot. *guri(?)*) — *quru emeχ* «biscuit»
quru-, *ɣuru-* «se dessécher»
qʿusqər «rond» nom de personne: *qusqur oglin*, *qʿusqur—*, *qʿusqər—*, *qʿus-*, *qi̯r—*, *ɣusqur—*, *ɣusɣur—*, *ɣusqi̯r—* (Pot. *koskur* «roue, rond») < tib.
quš «force» — *quš vara*, *quči vara* «fort» (Pot. *küšlüg*, *kuči ular par*) — *quči yoχa* «faible»
quš «oiseau» — *quš pala* «petit oiseau» — *quš oyi* «nid»
qušə «poudre, poussière»
qut «ver» (Pot. *gut*) — *qi̯či qut* «insecte»
qut- «garder le bétail»
qutquᴅži «berger, vacher» (Pot. *kütküdži*)
quz «automne»
qūz, *ɣūz*, *ɢoz* «oeil» (Pot. *köz* ; R. *kuso*, *kos*) — *quz malo* «globe de l'oeil» — *quz ɢarasə* «pupille» (Pot. *közniη karasï*)
quzgu, *qusqu*, *guzgu* «verre, vitre, miroir» — *qusqu ᴅovaχ* «plat de verre»
quzli̯χ, *quslı̯χ*, *quzl'i̯χ* «lunettes»

rəlla-, *rəla-* «s'éprendre» < chin.
riγi, *rīχ* «très»
rūχ, *rōχ*, *ruχ* «balcon, étage, maison à étage» < ar. روا ق

saγ «bien portant»
saγər, *saγrə* «sourd» (Pot. *sagïr*)
saγət, *saγat* «vaisselle, instrument, outillage» — *iš etqusə saγət* «outil de travail»
saγləχ «brebis laitière, brebis»
saχ, *sχχ* «droit» — *saχ el* «main droite» — *saχ yanə* «le côté droit» — *saχ yandə* «sur le côté droit»
saχal «barbe» (Pot. *sagal* ; R. *sah'al*)
saχlə-, *soχ̂l-*, *sqəl-* «se cacher»
saχsaγan «pie»
sal- «mettre dans qc, jeter dans qc»
sala-, *salə-* ; *saləbi-* «essuyer, étendre»
salaγusə «crème»
salar, *salər*, *sali̯r* «salar» — *salərn'igi* «du salar» — *salər qi̯šı̯* «homme salar» — *salarᴅža*, *salər ɣačla*, *salərla* «en salar»
samzaχ «ail»
san «nombre»
sana-, *sanə-* «compter»
sanduχ «caisse, valise»
saη, *tsaη* «rame» < chin.
sap «manche, anse»
sarəʸ, *sarə* «palais»
sarı̯, *sarə*, *sar* «jaune» (Pot. *sari*) — *sarı̯ čiš* «laiton» — *sar goa* «concombre» — *sar turma* «carotte» — *sarı̯ yuγur* «ouïgour jaune» — *sarı̯ntuχ* «jaunâtre»
saš, *saᴅži̯* «cheveux» (Pot. *saš́*)
sat- «vendre» (Pot. *satu ber-*)
satquᴅži, *sadaχči* «marchand» (Pot. *sačiχčari (?) (sadiχči)* ; Poppe p. 459) — *sadaχčiliχ* «commerce»
sᵊʙen «argent, richesse» < chin.
seᴅži bi̯rmaχ «petit doigt» (Pot. *čedži birmaχ*)
sekis, *sə̀kis* «huit» (Pot. *säkiz* ; R. *sekése*) — *səχsənᴅži*, *səksənᴅži* «huitième»
səksən «quatre-vingts» (Pot. *säksän* ; R. *siksän*)
sems «gras» (Pot. *semiz*)
sen, *sĕ*, *se*, *sən*, *sə̀n*, *san*, *sə̊n*, *senº r* «tu» (Pot. *sen* [сень, сянь]) — acc. *sinə*, *sini*, *sı̯nı̯* ; gen. *siniγi*, *sin'iγi*, *sinə*, *si*, *sı̯nı̯gi̯*, *sı̯nnə̀* (Pot. *senigi*, *senige*, *sennige*, *seniη*, *seni*) ; dat. *saηa* ; comit. *selā* ; plur. *seler*,

sələr «vous», *selānį* «vous» (acc.), *silan'iγi*, *slan'iγi* «votre»; *selerčuχ* «vous seuls»
senden «enclume»
ser- «semer, disperser»
sʿéyʙu, *sʿéyiʙů* nom de personne < ?tib.
seyʙu «grand couteau» (Pot. *seytu*)
seyšembe «mardi»
si- «uriner»
sidiχ «urine» — p. 101: *χorχu sdugude engimiš* «ils furent pris de grande peur»
siʙžə, *oy ṣiʙžə* «moineau» (Pot. *üy seʙže* [ÿй сечже])
sin «lettre» < chin.
sinʙžir, *sįnʙžįr* «chaine» < pers.
sin'iχ, *sn'iχ sn'eχ* «os» (Pot. *sinäχ*)
siŋil «petite soeur» (Pot. *siŋne*)
sîrγî taraχ «peigne fin»
sįγ- «traire»
sįrγa «boucle d'oreille» (Pot. *sïrgà*)
soγan, *soγån* «oignon»
soχlən, *suχlən*, *sχlən* «aigle»
soluχ al- «respirer» (Pot. *suluχ* «souffle»)
son «bout» — *ayaχ son* «talon» Pot. *ayag sun*) — *χay son* «talon de chaussure»
sor- «demander» — *sorəl* «être demandé»
sorma «vin» (Pot. *sormà* «eau-de vie»; R. *sorma* «vin»)
souχ, *soχ* «froid» (Pot. *suχ* ; *sok su* «eau froide»)
soulʙžaχ «ver, ver de terre»
sowən, *so^{w}en*, *soγen* «charrue» (Pot. *sovan*)
sökil «tache de rousseur, tache hépatique»
sön-, *söndil-* «s'éteindre»
söy- «ôter, peler»
söyįn-, *sȯyin-*, *soyən-*, *sůyun-* 1. «se réjouir» 2. «tomber amoureux»
su, *sů* «eau» (Pot. *su*, *suχ*) — *su kičilen-* «baisser» — *su loŋχa* «gourde à boire»
suʙžaχ «cuve, seau» (Pot. *sučaχ* «tonneau de vin», *sapčaχ* «seau, cuve à vin»)
suʙži «marinier»
suχlən, *sůχlən* «faisan» (Pot. *süχülün* [сюхЎлюн])
suχu, *sū* «lit» < chin.
sulen- «se tromper» < chin.
sulimō, *sulʲmå* nom de personne
sumůrla-, *sumůlla-*, *sůmůʳla-*, *sįmůlla-*, *sumrə-* «penser»
sundan «le maire de village» < chin.
sundįr- «casser»
sunza «petit-fils» (Pot. *sundzï*) < chin.
sůŋna- 1. «ramasser» 2. «faire» <chin.
suret, *sůret* «portrait» < ar.
sůsu «parole d'honneur, serment» < chin.
sut, *sůt* «lait» (Pot. *süt*) — *sut sayat* «pot au lait»
suwa-, *sůwa-* «avoir soif»
suwar-, *suar-* «abreuver les animaux»
suz, *sůz*, *söz* «parole» (Pot. *süs*, *söz*)
süpsü «balai» (Pot. *sipsä*) — *süpsü sapə* «manche de balai»
sür- «balayer, brosser» [< *süpür-*]
sür- «mener, chasser»

šalaŋ «rare, clairsemé»
šʿaŋsə «une sorte de poisson» < chin.
šatan «sucre» < chin. — *šatan sayət* «sucrier»
šembe «samedi»
šemšer «buis»
šəša, *šošə* «école» < chin.

šeytan «diable» (Pot. *šitan*)
šiban «pierre» (Pot. *šiban kaya* «roche») < chin.
šinaγa «puisoir en bois» (Pot. *šinaga*) < mong.
šira «table» < mong.
šu «livre» < chin.
šu «animal» < chin.
šuqun, šqun, ušqun, išqun «fichu, mouchoir, essuie-main, nappe» (Pot. *šukun* [шукюн] «fichu») — *šira škun* «nappe»; cf. *zosošqun*

tȧ, ta, ᴅȧ, ᴅa, ᴅə, dȧ «et, aussi»
tˁaᴅā- «détruire, abattre»
taγ, ᴅaγ «montagne» (Pot. *tag*) — *taγdiγi* «de montagne» — *taγ ᴅozᴅa* «sur monts et plaines» — *taγ ᴅžiᴅžəχ* «fleur des bois»
tˁaγən «farine d'orge grillé» < tib.
taχ onomatopée; cf. *tal toχ*
tāχən-, ᴅāχən-, tāχəl- ; tāχən qul-, tāχəl qul- 1. «être suspendue» 2. «mettre, porter»
tahli, ᴅahˡie, tali «doux, savoureux, odorant» (Pot. *talì ; talˈaru* «il est doux») — *tahli iskil-* «embaumer»
taʒt, tat «odeur»
taχta «planche»
tal, ᴅal «arbre» — *tal poŋ* «tronc d'arbre» — *tal qoχ* «écorce» — *tal toχ* «pic» — *tal uzeχ* «racine d'arbre» — *tal yaraχ* «feuille»
talar, talər, talir «plat, plateau, assiette»
tam, ᴅam «mur»; p. 100: *tˁan*
tamir «artère»
tamna-, tamnə- «porter, soulever» (Pot. *tamna-* «pêcher») < mong. < chin.
tanə «taureau»
tanį-, tˁanə- «connaitre, savoir» (Pot. *tanigu* «comprendre»)
tˁànnaⁿ et-, tˁànᴅan et- «saisir, conquérir» < chin.
tˁanšen «mécontent» < chin. — *tˁanšen et-* «être mécontent»
tanzį 1. «balle de fusil» 2. «grêle» (Pot. *tanzï* «grêle», *tantsï* [тяницзы] «balle de fusil») < chin.
taŋ «aurore» — *taŋᴅa* «en aurore»
taŋgun «cruchon d'argile» (Pot. *tangïn*)
tˁåŋna-, ᴅˁoŋna-, ᴅˁona- «choisir» < chin.
tar, tˁar, ᴅar, ᴅˁar «étroit»
tara-, ᴅara- «peigner, herser» — *taral-, tarin-* «se peigner»
taraχ, ᴅaraχ «peigne»
taš «pierre» (Pot. *taš*)
tašči «carrier»
tāšį, ᴅàšį, ᴅaši 1. «partie extérieure de qc» 2. «extérieur» — *tašįnda* «à l'extérieur» (Pot. *tašinda*) — *ᴅāšį goᴅža* «l'étranger»
tāšįlanquᴅžiᵉ «qui traine qc»
tašlį, ᴅašlį «de pierre»
tata «père, petit frère du père»
təbət, tˁept «tombe» (Pot. *turbet*)
tˁėᴅži, tˁėᴅža, čˁėǰži «fenêtre» (Pot. *teredže*) < pers.
tėγe, tėye «bouc»
telli, tellį, ᴅelle «stupid, fou» (Pot. *telle*)
tˁəŋtˁaŋ vul-, tˁəŋtsˁaŋ vul- «tomber amoureux» < chin.
ter, tėr «sueur» (Pot. *ter*)
tˁerin-, tˁėrin-; tˁerin qul- «tourner, bouger, trembler»
terle- «suer»
tėrmen, tėrmėn, ᴅėrmen, ᴅėrmėn «moulin» (Pot. *termen*)
tiχ-, čįχ- «coudre» (Pot. *čiχ-*)
tiχquᴅži «tailleur»
tˈiken, ᴅiggen 1. «épine» 2. «piquant, blessant»

til, tʿil «langue» (Pot. *til ;* R. *tili)*

tīmər, dīmɨr, dɨ̄mɨr, dīmur, tīmur, témɨr, tėmir «fer» (Pot. *temir, temïr ;* R. *témur)* — *dīmɨr toχmaχ* «marteau» — *dīmɨr döy-* «battre le fer» — *tīmər yol* «chemin de fer»

timərdži, tėmɨrdži, dėmirdži «forgeron» (Pot. *temirdži)*

tʿirə, tʿirᵊ, tʿirà, tʿīrᵊ «peau» (Pot. *tere)* — *tʿirᵊnʹiγi* «de peau»

tirəχ, tiri «poteau, pilier, colonne» (Pot. *tergeχ)* — *taš tirəχ* «colonne de pierre»

tʿiridži, tʿiridži «fourreur»

tiš «rêve» — *tiš qur-* «faire un rêve»

tʿiš, tɨš, tši «dent» (Pot. *tiš̌ ;* R. *tʼich)*

tiši «trou, ouverture» (Pot. *tišaχ (tešiχ?)* «narine») — *taγ tiši* «tunnel, grotte» — *yėr tiši* — «grotte»

tiz, tɨz, tuzə «genou» — *tizin* «à genoux». Cf. *qol tuzə*

tʿilɨgu, tʿilɨγu, tʿilɨγɵ, tʿilɨgi, tʿilɨgə «renard» (Pot. *tülgö* [тюльго]) — *tʿɨlɨgu tʿɨrà* «peaude renard»

tɨn, dɨ̄n «repos, vacances»

tɨn-, dɨ̄n- «se reposer»

tʿi̯ŋa- «écouter»

tɨrmaχ, tarmaχ «râteau, herse»

tɨrna «grue»

tɨrnaχ «ongle, griffe, sabot» (Pot. *tïrnag, tïrnaχ)*

tõ «île» (Pot. *taŋ)* < chin.

toγan «crochet, canne à pêche»

tōγɵ «cheville du pied» en effet «sa cheville» [< *topuγə*]

toχ «rassasié»

toχ, tᵒχ «poule» (Pot. *toχ (tauχ?) ;* R. *tʿoχ)* — p. 100: *tᵒχ moʰʳγənda* «quand le coq chante» — *toχla* «poussin» [< *toχ pala*]

toχ- «faire un noeud, lier»

toχmaχ, tᵒχmaχ, tʿomůχ «batte, marteau» (Pot. *toχmaχ, togmaχ)*

tōχriyečůχ, dogrìʸečɨ̯χ «directement»

toχsan, doχsən «quatre-vingt-dix»(Pot. *toksan)*

tol, tʿolɨ̯ «complet, plein» — *tol yoχa* «incomplet»

tol-, dʿol- «être complet»

ton, don, don «paletot, manteau»

toŋ-, doŋ- «geler»

toŋas «porc» (Pot. *toŋus)* — *toŋas pala, qɨ̯čɨ̯ toŋas* «cochon de lait»

tʿoŋnən-, tʿonən- «être décidé» < chin.

topla-, dobla- «ramasser, préparer, faire»

toqus, toqos, doqus doqos «neuf» (Pot. *tokuz ;* R. *tokos)* — *toχsindži, doχsəndži* «neuvième»

toraχ, tʿorəχ «terre, poussière, argile»

tōšən, tōšən «lièvre» (Pot. *tušan geme* «marmotte»)

tovaχ, dovaχ, toaχ, tōχ, toχ, tʿoχ «assiette, plat, pelle à puiser» (Pot. *tavaχ)*

tovaχ, toχ «couvercle»

tovaχla-, tuaχla- «couvrir»

toy-, doy-, tȯy- «se rassasier»

töt, tȯt, tōt, döt, dȯt «quatre» p. 105: *tʿöttün* (Pot. *tört)* — *tōtindži, dōtindži* «quatrième» — *töt šli* «carré»

ṭsbahā, tusbaha «rosaire» (Pot. *tespigà)*

tudi «perroquet»

tůnya «monde»

turma, tʿurma «rave» — *gululɨ̯χ turma, qɨ̯čɨ̯ turma* «radis»

tʿuru, tʿürü, tʿirə «clair, tranquille» (eau)

tůšʲmen «ennemi»

tut-, tuχ- «tenir, prendre»

tutaχ, dudaχ, totaχ «lèvres» (Pot. *totaχ)*

ťûtən, čičin «fumée» (Pot. *čičin*)
ťutįš «devinette»
ťûtra- «trembler»
ťuťuliχ «cheminée»
ťuťuryan «riz, brouet» (R. *tsut'uran*)
tuz, tùz «sel» — *tuz sayət* «salière»
tüγme «bouton» (Pot. *tugmà* ou *tügmè* [тугмѝ])
tüχ «poil» (Pot. *tüχ* [тюх])
tüχür- «charcher» (Pot. *čüχür-* [чюхур])
tüχürdžaχ «crachat, salive»
ťüit «tibétain» — *ťüitle* «en tibétain»
tüm, DÜM «fumée»
tümlüχ «cheminée»
tür- «plier, rouler»
tüyə, DÜYƏ, *düyə, ťôyį* «chameau» (Pot. *tüvä* ; R. *teuyé*)
tüz, DÜZ, *tûz*, DÙZ 1. «plat» 2. «plaine» (Pot. *tïs (tüs)* «plaine»), cf. *tay* DOZDA

u, ʊ «il, celui-là» (Pot. *ol yanda* «sur ce côté-là») — acc. *anį, ānį, ānіʸᵉ, anə̂, ānə̂* ; gen. *an'iγi, aniγi, on'iγi, oniγi, ān'i* ; dat. *aŋa* ; loc. *anda, andə̂* ; *andačə̂χ* «précisément»; *andə̂ mįndə̂* «ci et là»; abl. *anden, andən* ; plur. *ular, ulər, ullar, ullər, ũlar, ũlər* ; acc. *ulāni* ; gen. *ulan'igi*
ûčra- «trouver»
ūdžį, ūdžə̂ «poignée»
udžį «pointe» — *kelem udžį* «bec de plume»
udžį «arbre»
uγu idža «belle-mère»
uχli, uχli, uχlį, uχlə «nous deux»
uχsįr- «tousser»
ul-, ûl-, ûl'-, ül-, û-, ü- «mourir» (Pot. *ül-*) — *ûlγen* «mort» — *uldįr-, ûldûr-, ûld'ûr-, üldür-* «tuer»
ule, uli «midi» (Pot. *ülä*) — *ulede* «à midi» — *uli son, uli sonda* «après-midi»
ulə̂, ullu «grand» (Pot. *ullè*)
ulilіχ, ulilûχ «déjeûner»
un «farine»
uni, unį̂, ūn'i «voix» (Pot. *ün*)
unut- «oublier»
urχan, ʊrχan, orχan, urχə̂n, ûrχân «corde»
urus «russe» — *urusča* «en russe»
uš, ûš, ûš «trois» (Pot. *üš* ; R. *ush*) — *učįndži, ûštįndži* «troisième»
uš-, uš-, ûš- «voler» — *ušqən, ûškən* «volant»
ušį «vol»
uši, ušə «humide, vert»
ušįr-, ušį-, ušįl-, ûšil-, ûšįl- «voir, regarder» (Pot. *ušer-*)
uta-, uda- 1. «il se fait tard» 2. «être en retard»
uygur «ouïgour» — *uygurla* «en ouïgour»
uzaχ, uzə̂χ «lointain» — *uzā gun* «avant-hier»
uzan- «s'étendre, être couché»
uzat-, ùzə̂- «donner, tendre, faire cadeau» — *uzatbar-, uzatγûr-* «emporter, faire parvenir» — *uzatčə̂χ-* «tendre» — *uzatqər-* «donner en mariage»
uzun, uzîn «long»
uzuŋgu «étrier»

vaχ-, baχ- 1. «voir, regarder» 2. «garder les malades, guérir» (Pot. *vaχ-* «garder») — *vaχčə̂χ-* «regarder»
vaχa «à, vers» p. ex. *aŋa vaχa* «vers lui, à lui»
vaχqana, vaχkənə «en comparaison de qc» (Pot. *baksa, voχsa, agsa* «comme»)

vaχquɒʒi, ayrəχ vaχquɒʒi «médecin» (Pot. *baχumdʒi*)
vaχt «temps»
waŋzə «roi» < chin.
var, vara, wara, ʙar «il y a» (Pot. *var, bar, par, per*)
var-, vaʳ-, vā-, và-, va-, war- «aller» (Pot. *var-, va-, ve-*) — *varəl-* «parvenir à qc»
vėr-, vir-, vė-, vī-, vi- «donner» (Pot. *ver-, ber-*)
voɒžėn, vòɒžen «chose, quelque chose» < chin.
vul-, vu-, vol-, vo-, vɵ-, wu-, wɵ--, ol-, ɵl- «être» (Pot. *bol-, boľ-, bo-, bou-, vo-, ol-, oľ-*)
vunlən qul-, vũllən qul-, unlən qul- «rester tranquille, ne pas bouger» < chin.
vur- «frapper, battre» — *vurəl-* «être frappé» — *vurəš-* «se battre»
vuryusə «battoir»

yā «ô ! oh !»
ya «arc»
yaγ, yaʸ «beurre, huile, graisse» (Pot. *yag*)
yaγ- «il pleut» (Pot. *yag-*)
yaγla-, yaγlə- «pleurer» (Pot. *yiglà-*)
yaγli «fécond» (terrain)
yaγmur, yaγmi̯r «pluie» (Pot. *yagmur, yagmïr*) — *yaγmur yaγ-* «il pleut»
yaγrə «épaule» (Pot. *yagrin* «omoplate») — *yaγ̣ sn'eχ* «humérus, omoplate»
yaχ «colle»
yaχ- «coller»
yaχa «col»
yaχən «proche» (Pot. *yaχïn*)
yaχən- «approcher»
yaχši̯, yaχša, yaχša ; yaχši̯ečχ, yaχšačɵχ, yaχčuχ, yaχ̌čuχ, yaččuχ, yačuχ «bon, beau, bien» (Pot. *yaχši, yakši*) — *yaχši̯ !, sen yaχši̯mu?* «bonjour !»
yala- «lécher»
yalaŋas «déshabillé, nu» (Pot. *yalaŋaš́ ; yalaŋ-adaχ* «nu-pieds»)
yalγan «mensonge»
yama- «rapiécer, repriser» — *yamə-ʙìguɒʒi̯* «qui sait coudre»
yamen, yaman «brave»
yan, an «côté» — *yanənda* «à côté de» — *yanden* «de lui» — *yanà, yanə* «chez lui, vers lui»
yan-, yàn-, yen- ; yangil-, yangi̯l- ; yanvar-, yanbar- «retourner, revenir» (Pot. *yan(?)kel-*)
yånyi «pomme de terre» < chin.
yaŋaχ «menton» (Pot. *yanaχ (yaŋaχ)*)
yaŋə, yaŋa «nouveau»
yaŋgu, yàŋgu, yàŋgù «belle-fille, jeune femme, jeune fille»
yàŋgùr «vraiment»
yaŋqi̯nagɵ «fiancée, jeune femme, belle-fille»
yaŋχɵ «allumette» < chin.
yar, yara «ami»
yar- «trancher, fendre»
yaraχ, yari̯χ «feuille» (Pot. *yarvaχ*)
yara-, yarə- 1. «convenir» 2. «consentir»
yarasən «chauve-souris» (Pot. *yarasan'*)
yārəm, yari̯m «moitié» (Pot. *yarïmtuχ, yarumtug*) — *yārəm gėɒʒi* «minuit»
yarəšqan «convenable»
yarmaχ «argent»
yaruχ, yaroχ «brillant, clair»
yaruχlan-, yarχulan- «briller»
yasa-, yasà- «exécuter, décorer»
yasi̯lan- «être orné» — *yasi̯languɒʒi̯* «ornant»
yastuχ, yastoχ, yatuχ, yatoχ «oreiller»
yaš «légume» — *aχ yaš* «chou» — *yaš paχ* «jardin potager»

yaš 1. «âge» 2. «jeune»
yaša-, yašə-, yaᵡšə-, γašə-, γaᵡšə-, γàⁿša- «dire, parler» (Pot. *yaša-, yayša-, yanša-, äyša-*) — *yašəlmas* «qu'on ne peut pas dire» — *yašaš-* «causer»
yašɨl, yašɨ̨l «vert»
yašquzə «larme» (Pot. *yaškuzö*)
yat- «être couché»
yata- «être fatigué» (Pot. *yatà-* [ятя̀], *yata-, yada-*) < mong.
yaz «printemps»
yəχšembe «dimanche»
yėl, yil «vent» — *yel χut-* «le vent souffle»
yėm «nourriture»
yemen «mauvais» (Pot. *yaman*)
yenᴅžuχ «poche»
yėr, yir, rûr «terre, place» — *yėr taχta* «plancher»
yėt-, yėᵡ-, yi-, yɨ̨- «obtenir qc, atteindre, compenser qc»
yetim bala «orphelin» (Pot. *yečim kši*)
yi-, yɨ̨-, rɨ̨-, ɣɨ̨- «manger» (Pot. *dže-*)
yigirmə, yigirmi, yɨ̨gɨ̨ʳmi «vingt» (Pot. *džigirme* ; R. *igérmi*) — *yigimbɨ̨* «vingt-et-un» — *yigimški* «vingt-deux» — *yigimøš* «vingt-trois», etc. — *yigirmiyinᴅžə* «vingtième»
yiγli, yiχli, yišli, šli «tranchant» — *yiχli emes* «émoussé» (Pot. *agsï* «fil», *pičag iglari* «fil du couteau», *igli imäsari* «émoussé»)
yiγne, yɨ̨γne «aiguille» (Pot. *ignä*)
yiγniliχ «nécessaire de couture»
yɨ̨γn'iš «filage»; cf. *iγər-*
yiγusə, yɨ̨γusə «victuailles»
yil, yɨ̨l «année» (Pot. *il*) — *yaŋa yil* «nouvelle année» — *yüz yil* «siècle»
yilən, yilàn «serpent» (Pot. *ilan* ou *ilen* [илян]) — *yilàn qoχ* «peau du serpent»
yilenqut, relėnqut «ombre» (Pot. *ilankut* ou *ilenkut* [илянкут] «ombre, fantôme») — *yilenqut yanə* «sud»
yīmiš, yėmuš «soixante-dix» (Pot. *itmïš (yitmiš)* ; R. *yémush*)
yɨ̨nda mɨ̨ndà «de toute manière»
yiŋ, yiŋi «manche» (Pot. *iŋ*)
yip, yipeχ «fil» (Pot. *ispäχä, ipäχ, ib*)
yɨ̨rəχ, rɨ̨rɨ̨χ, ɣɨ̨rɨ̨χ, rîrîχ, ɣîrîχ, ɣɨ̂rɨ̨χ «coeur» (Pot. *iräχ*)
yīsar «ruine d'une ville» < ar. حصار
yitti, yitə, yɨ̨ᴅžɨ̨ «sept» (Pot. *idi*) — *yitinᴅži* «septième»
yiy «été» (Pot. *iy (= yay?)* R. *yé*)
yɨ̨γ- «recueillir, moissonner»
yɨ̨γɨ̨š, yiγiš 1. «moisson» 2. «fruit»
rɨ̨γɨ̨t «jeune homme» (Pot. *igit kši*)
yɨ̨γquᴅži «moissonneur»
yɨ̨χə- «tendre la main vers qqun»
yɨ̨lba «glissant, nu» — *yilba emesa* «grossier»
yɨ̨ldɨ̨rᴅžan «éclair» (Pot. *ildïrdžan*)
yɨ̨lɨ̨ɢuᴅžɨ̨ «barbier»
yɨ̨raχ, yɨ̨raχ, yɨ̨rəχ, ɣîrəχ «au loin, lointain» (Pot. *iraχ*)
yoγmu, yoγmō «domestique» < tib.
yoɢō «bien, complètement» < chin.
yoχ «il n'y a pas» (Pot. *yoχ, yuχ*) — *yoχmasa* «sans», p. ex. *sen yoχmasa* «sans toi» — *yoχ qɨ̨šɨ̨* «homme pauvre»
yol, yøl, yəl, yɨ̨l «chemin» — *munī yolɨ̨nᴅen* «c'est pourquoi» — *nanɨ̨ yolɨ̨nᴅen* «pourquoi?» (Pot. *nan yulla*)
yoləχ, yolɨ̨χ, yoluχ «gauche» (Pot. *sol*) — *yoluχ el* «main gauche» — *yoluχ yanᴅə* «à gauche»
yoryan «couvre-pied» (Pot. *yurgïn*)
yowa, yowan «fourche» (Pot. *yuva*)
yu-, rɨ̨- «laver» — *rûtuʳ-* «faire laver»
rûγur-, ɣûγur- «pétrir»

yuʏurdaχ «poing» (Pot. *džugurduχ*)
ʏûˣqur-, *χüˣqûr-*, *χi̯ˣqûrwar-* «courir» (Pot. *yükürüb yür-*)
yûinᴅži menuisier, charpentier» (Pot. *üinči(?)*)
yul «source, torrent» (Pot. *yuľ*)
yula «lanterne»
ʏûla- «peindre»
yultuz, *yulᴅi̯s*, *yi̯ldi̯s* «étoile» (Pot. *yulduz*, *yultus* ; R. *yuldus*)
yumaχ «balle, ballon, pelote»
yumi̯l «léger»
yumutta, *yumi̯tta*, *yumuta* «oeuf» (Pot. *yumïta* ; R. *umota*)
yûŋ «laine»
ʏüᴅžün, *ʏüdzün* «champ, labour» < chin. — *ʏüᴅžün ᴅ'öy-* «défricher le champ»
ʏür, *χür*, *χürüχ* «chant, chanson» — *χürüχ unor* «un chant»
ʏür-, *ʏîr-*, *ʏi̯r-*, *ʏi̯r-*, *χür-*, *χîr- χi̯r-* ; *ʏŏrü-* «aller» (Pot. *yür-*, *yüri-*) — *ʏürbar-*, *χi̯rᴅar-* «sortir» — *χi̯rɑil-* «venir»
ʏüriš «marche»
ʏürla-, *ʏürlə-*, *χürla-*, *χχürla-*, *ʏîrla-* «chanter» (Pot. *yirla-*)
yüz «cent» — *yüz zanza* «million» — *yüzᴅen bi̯* «un pour cent»
yüz, *yîz*, *ʏüz*, *ʏîz*, *ʏi̯z*, *χüz*, *χi̯z* «visage» (Pot. *yüz*, *üzi* [юз, ӱзи])

zaman «temps»
zanza, *sanza* «dix mille» — *on sanza* «cent mille» — *yüz zanza* «million» — *miŋ zanza* «dix millions»
zanzi̯, *zanzi̯*, *zanzə̂*, *zanza*, *zenze* «tasse, jatte» (Pot. *sandzï*, *sanzu*) < chin.
zåŋə̂r «épingle à cheveux» < chin.
zaqə̂r-, *zaqra-* crier» (Pot. *sïkara-*)
zelle- «couper» < chin.
zenza, *tsenza* «ciseaux» (Pot. *sinza*, *čandzï*) < chin.
zə̂ŋ, *hizə̂ŋ*, *tsə̂ŋ* «puits» < chin.
zilinᴅ'e «bicyclette» < chin.
zimi̯n, *zīmi̯n*, *zimən* «terre» (Pot. *džemin*)
zoχlə- «saisir, tirer» [< *zorla-*]
zoraχ «bonnet» (Pot. *zoraχ*, *zorag*, *suraχ*, *tsoraχ*)
zosošqun, *zosušqun* «fichu»; cf. *šuqun*

DIE STAMMESGLIEDERUNG DER KIRGISEN UND DIE FRAGE NACH IHRER HERKUNFT

VON

S. M. ABRAMZON (Leningrad)

Die Zahl der Kirgisen, die auf dem Gebiete dreier Staaten beheimatet sind, beträgt mehr als 1,060.000: der Grossteil davon lebt in der Sowjetunion (974.000 Menschen im Jahre 1959),[1] in der Chinesischen Volksrepublik, wo ihre Anzahl für das Stichjahr 1953 mit 71.000 angegeben wird,[2] ferner in Afghanistan, wo ungefähr 15.000 Kirgisen zuhause sind.[3] Innerhalb der Sowjetunion ballt sich 85,9% der kirgisischen Bevölkerung in der Kirgisischen SSR zusammen, die übrigen in der Usbekischen und der Tadshikischen SSR (118.000), während kleinere Gruppen auf andere Republiken entfallen. Die überwiegende Mehrheit der Kirgisen der Chinesischen Volksrepublik wohnt im Sinkiang-Uigurischen Autonomen Gebiet, und zwar ungefährt 50.000 im Kirgisischen Autonomen Kreis Kizil-Suu. Einzelne Gruppen der Kirgisen von Afghanistan führen ein Nomadenleben auf dem Grossen und dem Kleinen Pamir sowie auf den Abhängen des Hindukusch.

Somit muss das Verbreitungsgebiet der Kirgisen, das sich vom nördlichen Vorland des T'ienshan bis zu den Ausläufern des K'un-lun und des Hindukusch im Süden sowie von der Oase Kutscha im Osten bis zu den Westabdachungen des Turkestanischen Gebirgsrückens erstreckt als ein äusserst weites bezeichnet werden.[4] Durch den Umstand dieser unerhörten Ausdehnung des

[1] Mitteilung der Zentralverwaltung für Statistik beim Ministerrat der UdSSR: «Об уровне образования, национальном составе и возрастной структуре населения СССР по данным Всесоюзной переписи населения 1959 года.» «Правда» vom 4. 2. 1960.

[2] S. I. Bruk, Расселение национальных меньшинств Китайской Народной Республики: Советская этнография 1958/1, S. 77.

[3] Ders., Этнический состав стран Передней Азии: Советская этнография 1955/2, S. 75.

[4] Einige Quellen sprechen dafür, dass die Kirgisen noch im 19. Jahrhundert sich auch im Westen ausbreiteten, und zwar bis zur Samarkandischen, ja auch Bucharischen Strecke des Serawschan. Vgl. J. Virskij, Сведения о Заревшанском округе. Материалы для статистики Туркестанского края IV (1876), S. 10—55, 87, 110; Заметки о Бухарской части долины Зеравшана: Известия Туркестанского отдела Русского Географического Общества I (1899), H. 2. Taschkent 1900, S. 181—193; Материалы по районированию Средней Азии I. Территория и население Бухары и Хорезма, Teil 1 Бухара (Ташкент 1926), S. 214, 262—266.

Siedlungsbereiches erhält die Frage nach der Herkunft des kirgisischen Volkes einen besonderen Reiz.

Zu den wichtigsten Quellen bei der Lösung dieses Problems gehören die Angaben über die stammesmässige Gliederung der Kirgisen. Ohne die eingehende Untersuchung jener ethnischen Komponenten, die an der Herausbildung des kirgisischen Volkes beteiligt waren, ist auch die Lösung der Frage nach der Ethnogenese der Kirgisen schlechthin unmöglich. Wichtige Belege für die Untersuchung enthalten die Erinnerungen und Vorstellungen, die in der Überlieferung der ältesten Generationen zum Teil klar umrissen und bis heute erhalten sind, also Erinnerungen an eine Stammesstruktur, die sich dank der besonderen Wege der historischen Entwicklung der Kirgisen als ausserordentlich widerstandsfähig erwiesen und auf soziale Lebensweise und Bewusstsein dieses ehemals nomadisierenden Volkes zweifelsohne stark eingewirkt hatten.

Wertvolle Berichte enthalten die chinesischen Quellen des 18. Jahrhunderts über die Stammesgliederung der Kirgisen. Sie spiegeln zweifellos ihre eigenen, kirgisischen Anschauungen wider und wurden auf die eine oder die andere Weise bereits in den Arbeiten von I. Bičurin, A. N. Bernštam, A. A. Kondrat'ev erörtert.[5] Hinzu treten als Ergänzung die Berichte des Russen I. G. Andreev aus dem 18. Jahrhundert.[6] Ähnliche Mitteilungen über die stammesmässige Giederung der Kirgisen hat während seiner Reisen auch Čokan Valichanov eingeholt.[7] Die Arbeiten von M. Venjukov, W. Radloff und N. A. Aristov haben ebenfalls bedeutende Beiträge geliefert zu der Erforschung der ethnischen Zusammensetzung der Kirgisen.[8] Einen Überblick über die stammesmässige Gliederung der pamirisch-ferganischen Kirgisen enthalten die Arbeiten von N. F. Sitnjakovskij. Kornilov führt entsprechende

[5] I. Bičurin, Описание Чжунгарии и Восточного Туркестана в древнейшем и нынешнем его состоянии (St. Petersburg 1829); A. N. Bernštam, Источники по истории киргизов XVIII века. Вопросы истории 1946/11—12; A. A. Kondrat'ev, Исторические сведения о киргизах в китайских источниках: Материалы первой Всесоюзной научной конференции востоковедов в Ташкенте (Taschkent 1958).

[6] I. G. Andreev, Описание Средней Орды киргис-кайсаков...: Новые ежемесячные сочинения (St. Petersburg 1795—1796), Teil CX—CXVIII, Кар. III «О диких черных или закаменных киргизцах.»

[7] Č. Č. Valichanov, Сочинения: Записки Русского Географ. Общества по отделению этнографии, XXIX (1904); Избранные произведения (Alma-Ata 1958).

[8] M. Venjukov, Очерки Заилийского края и Причуйской страны: Записки Русского Геогр. Общества 1861/4; V. V. Radlov, Этнографический обзор турецких племен Сибири и Монголии (Irkutsk 1929); N. A. Aristov, Опыт выяснения этнического состава киргиз-казаков большой орды и каракиргизов на основании родословных сказаний и сведений о существующих родовых делениях и о родовых тамгах, а также исторических данных и начинающихся антропологических исследований: Живая старина 1894, Bd. 3—4.

[9] N. F. Sitnjakovskij, Перечисление некоторых родов киргиз, обитающих в восточной части Ферганской области: Известия Туркестанского отдела Русского Геогр.

Angaben über die Kirgisen in Ostturkestan an.[10] In den Werken sowjetischer, z. T. kirgisischer Autoren (V. N. Dublickij, G. E. Grum-Gržimajlo u. a.,[11] bzw. S. I. Il'jasov, B. D. Džamgerčinov, B. M. Junusaliev[12]) werden neben auch früher bekannten ergänzenden Daten neue Berichte angeführt.

Eine neue Quelle eröffnete sich im Laufe der Geländearbeit der Kirgisischen Archäologisch-Ethnographischen Expedition in den Jahren 1953—1955, wobei S. M. Abramzon im nördlichen, S. M. Abramzon und J. R. Vinnikov im südlichen Bereiche Kirgisiens neues Material sammelten.[13] Dank den in verschiedenen Zeiten gesammelten Berichten sowie den Materialien, die uns der chinesische Gelehrte Hu Chen-hua (Peking) liebenswürdigerweise zur Verfügung stellte, ist es nun möglich, auch die stammesmässige Gliederung der Kirgisen im heutigen Sinkiang zu überblicken.

Die im Leningrader Archiv aufbewahrten und von A. T. Tagirdžanov und V. A. Romodin beschriebenen und untersuchten Abschriften des in tadshikischer Sprache abgefassten Werkes von Saifu-'d-dīn Aḫsīkandī, der »Sammlung von Geschichten« (Maǰmūʿ-at-Tawārīḫ, aus dem 16. Jahrhundert), liessen ebenfalls wertvolle neue Angaben erschliessen über die stammesmässige Struktur der Kirgisen. Diese Angaben dienen als Beweise für die tiefverwurzelte alte Tradition der genealogischen Vorstellungen der Kirgisen.[14]

Общества, Bd. 2, Teil. 1. (Taschkent 1900); Ders., Таблица киргизских родов Ошского уезда. Ebenda Bd. 2, T. 2 (Taschkent 1900).

[10] Kornilov, Кашгария или Восточный Туркестан (Taschkent 1903), S. 233—236.

[11] V. N. Dublickij, Родословная (кара) кыргыз, проживающих в Джетысуйской области и краткая их история (Alma-Ata 1923); G. E. Grum-Gržimajlo, Западная Монголия и Урянхайский край. Bd. 2 (Leningrad 1926).

[12] S. J. Il'jasov, Пережитки патриархально-родовых и феодально-буржуазных отношений у киргизов до проведения сплошной коллективизации: Труды Института языка, литературы и истории Киргизского филиала Академии Наук СССР, Bd. II (Frunze 1945); B. D. Džamgerčinov, Из генеалогии киргизов: Sammelband Белек С. Е. Малову (Frunze 1946); B. M. Junusaliev, Проблема формирования общенародного киргизского языка: Вопросы языкознания, 1955/2.

[13] S. M. Abramzon, Полевые этнографические исследования в Киргизской ССР в 1953 году: Советская этнография 1954/2; Ders., Предварительные итоги полевых этнографических исследований в Киргизской ССР в 1954 г.: Краткие сообщения Института этнографии 1956, Bd. 25,; Ders., Вопросы этногенеза киргизов по данным этнографии: Труды Киргизской археолого-этнографической экспедиции, Bd. 3 (Frunze 1959); Ders., Этнический состав киргизского населения северной Киргизии: Труды Киргизской археолого-этнографической экспедиции, Bd. 4 (Moskau 1960); J. R. Vinnikov, Родоплеменной состав и расселение киргизов на территории Южной Киргизии: Труды той же экспедиции, Bd. 1 (Moskau 1956).

[14] Vgl. die erste Mitteilung über die Handschrift in Проблемы востоковедения 1960/2 (хроника); V. A. Romodin, Некоторые источники по истории Ферганы и Кокандского ханства (XVI—XIX вв.) в рукописных собраниях Ленинграда: Доклады делегации СССР на XXV Международном конгрессе востоковедов (Moskau 1960); «Собрание исто-

Die vorhandenen umfangreichen Berichte ermöglichen eine sehr genaue Rekonstruktion jenes verwickelten und gleichzeitig ziemlich elastischen Systems der Stammesverfassung, die sämtliche Gruppen der in verschiedenen Gebieten lebenden Kirgisen umfasste. Unabhängig vom Vorhandensein zahlreicher Varianten genealogischer Überlieferung bezüglich dieser oder jener Glieder der gemeinsamen Kette oder betreffs einzelner sagenhafter Urahnen oder Strukturen einzelner Stämme, entsteht die Stammesverfassung der Kirgisen als ein einheitliches und strenges, allumfassendes System vor uns.

Der Vergleich der in den erwähnten Handschriften des 16. Jahrhunderts auf uns gekommenen Berichte mit den von uns aufgesammelten genealogischen Überlieferungen gestattet festzustellen, dass mindestens die Hälfte jener legendarischen Vorfahren der Kirgisen, die dort Erwähnung finden, auch in den heute noch bekannten Genealogien vorhanden ist. Zu diesen Vorfahren gehören *Analkhak, Arslan-bij, Marï-bij, Šukur-bij, Sangin-bij, Sarï-bij, Dombur* (oder *Dombul), Dolon-bij, Ak-uul (Agul, Abïl), Kuu-uul (Kuul, Kuwul, Kabïl), Tagaj, Adigine (Adine).*

Wie auch in jüngerer Zeit, teilten sich die kirgisischen Stämme bereits im 16. Jahrhundert auf eine rechte und eine linke Flanke *(oŋ* bzw. *sol).* Jedoch während im 16. Jahrhundert die rechte Flanke in die Gruppe »*otuz-uul*« (dreissig Söhne) und die Gruppe der Nachkommen Bulgačis geteilt wurde, wurden in der Folgezeit unter der Bezeichnung »*otuz uul*« die Kirgisen beider Flanken zusammengefasst, die Gruppe der Nachkommen Bulgačis erhielten dagegen den Namen »*ičkilik*«.[15]

Im Aufbau der rechten Flanke unterscheiden die Kirgisen drei Zweige: die *tagaj,* die *adigine* und die *munguš.* Zur ersten Gruppe gehören folgende Stämme: *sarï bagïš, bugu, solto, tïnïmsejit, sajak, čekir-sajak, čerik, ǰediger, azïk, bagïš, moŋgoldor, suu murun, baarïn.* Der Zweig der *adigine* umfasste die Stämme *ǰoru, börju, bargï, kara bagïš* und *sarttar.* Der Zweig der *muŋguš* teilte sich in zwei Unterabteilungen — *ǰagalmaj* und *koš tamga* —, die ihrerseits wiederum auf verschiedene Gruppen zerfielen.

Zu der linken Flanke wurden gewöhnlicherweise folgende Stämme gerechnet: *kušču (kutču), saruu, munduz, ǰetigen, kïtaj, basïz, töböj* und *čoŋ bagïš.*

Die Gruppe der ičkilik umfasste die Stämme der *kïpčak, najman, tejit, kesek, ǰoo kesek, kaŋdï, boston, nojgut, töölös (döölös),*[16] *awagat (awat).*

рий» Маджму ат-таварих. Подготовил к изданию A. G. Tagirdžanov, Восточный факультет Ленинградского Университета. Иранская филология, Bd. 2 (Leningrad 1960).

[15] Wie seinerzeit bereits N. F. Sitnjakovskij (s. o.) bemerkt hatte, auch innerhalb der Gruppe »*ičkilik*« lässt sich eine Gliederung in »*on*« und »*sol*« nachweisen. Nach Hu Chen-huas Mitteilung besitzen die Kirgisen Sinkiangs einigermassen abweichende Vorstellungen über die Stammesstruktur. Zur linken Flanke wird bei ihnen die gesamte Gruppe »*otuz uul*«, zur rechten aber die ganze Gruppe »*ičkilik*« gerechnet.

[16] Viele Kenner der Genealogie behaupten, der Stamm *töölös* bilde keinen Bestandteil der rechten, noch der linken Flanke oder der Gruppe »*ičkilik*«.

Ausserdem waren in der ethnischen Zusammensetzung der Kirgisen einzelne Elemente nichtkirgisischer oder gemischter Herkunft vertreten. Zu ihnen gehören die Sart-Kalmïken *(sart-kalmak)*, die Kalmak-Kirgisen, die Čala-Kasaken und noch einige.

Seltene Ausnahmen abgerechnet sind sämtliche stammesmässige und andere Gruppen der Kirgisen in der Sowjetunion vertreten. Gemäss ihrer hauptsächlichen Verbreitung können sie folgendermassen gegliedert werden: Beinahe alle grösseren Stämme des tagajischen Zweiges der rechten Flanke wohnen im zentralen und zum Teil auch im westlichen T'ien-shan, im Issikkulschen Talkessel und im Čujtal; die Stämme der linken Flanke im Talasstal und im Čatkaltal sowie in den Ausläufern der gleichnamigen Bergrücken, zum Teil aber auch im Vorgebirge des Ferganarückens; die Stämme der adigine und der munguš der rechten Flanke sind auf den Abhängen des Fergana- und des Alairückens sowie im Osten des Ferganischen Talkessels beheimatet; die Stämme der Gruppe ičkilik leben im Vorgebirge des Alai- und des Turkestanischen Rückens sowie in den angrenzenden Bezirken des Ferganakessels, ferner im westlichen Alaital und strichweise auch in Nordkirgisien.

Was die Chinesische Volksrepublik anbelangt, so müssen wir gleich jetzt festhalten, dass hier bei weitem nicht alle Gruppen der Kirgisen vertreten sind. Von der rechten Flanke finden wir in Sinkiang grössere Gruppen der *čerik* (hauptsächlich im Kreis Ak-čij, insgesamt etwa 10.000 Menschen), der *bugu* (vor allem im Kreise Tekes im Kasachischen Autonomen Bezirk Ili, aber auch im Kreis Wen-su, ungefähr 10.000 Menschen), der *ǰooš* (von den *muŋguš)* in den Kreisen Ulugčat und Ak-čij (über 2000 Menschen), kleinere Gruppen der *ǰoru* (von den *adigine)*, *sajak*, *sarï bagïš*, *kara bagïš*, *solto* u. a., letztere in Horsten innerhalb grösserer Gruppen.

Die linke Flanke ist in Sinkiang durch zwei grössere Gruppen vertreten, und zwar durch die *kutču* (in den Kreisen Ak-čij und Artuš) und die *čoŋ bagïš* (in den Kreisen Ulugčat und Artuš, ungefähr 10.000 Menschen); in der Sowjetunion sind von diesem Stamme bloss einige kleinere Gruppen ansässig), gleich jenen kleinen Gruppen, die sich zu den Stämmen *munduz*, *saruu* und *kïtaj* zählen.

Im Süden des Sinkiang-Uigurischen Autonomen Gebiets ist ein bedeutendes Massiv jener kirgisischen Bevölkerung zusammengeballt, welche sich der Herkunft nach zu den unter dem Namen *ičkilik* zusammengefassten Stämmen rechnet. Ihre grösste Gruppe bilden die *kïpčak*, die vor allen Dingen im Kreis Ak-too, aber auch im Dritten Rayon des Kreises Ulugčat zuhause sind. Sie zählen über die 10.000 Seelen. Die Grosszahl der sesshaften kirgisischen Bevölkerung, die seit alters her mit Uiguren zusammen lebt in einer ganzen Reihe von Siedlungen zwischen den Städten Kaschgar und Jangi-Hissar, nennt sich *kïpčak*. Es ist sehr wichtig zu wissen, dass es unter diesen Kïpčaken nur wenige Unterabteilungen gibt, die ihrem Namen nach auch unter den fergani-

schen Kïpčaken eine Entsprechung haben. So sind zum Beispiel die bei ihnen vorhandenen Unterabteilungen *toguz-kïpčak, towur-kïpčak, kara-kïpčak* und *χan-kïpčak* bei den ferganischen Kïpčaken unbekannt. Die nächste Gruppe — die *najman* — bewohnt denselben Kreis (Ak-too) und zum Teil auch den Kreis Taš-kurgan in der Tadshikischen Autonomen Region. Eine verhältnismässig kleine Gruppe der *tejit* lebt im Kreis Ulugčat, während eine Gruppe der *kesek* im Kreis Ak-too ansässig ist. Teile der sesshaften Bevölkerung gehören auch zu den *najman* und den *kesek*.

Unabhängig davon, dass für die überwiegende Mehrheit der kirgisischen Bevölkerung in der jüngsten Vergangenheit noch eine mit der nomadischen Viehzucht verbundene einheitliche Lebensform charakteristisch war, und dass alle Kirgisen eine gemeinsame Volkssprache hatten, liessen sich sowohl bei den Kirgisen der Sowjetunion, als auch bei jenen in Sinkiang zwei Gruppen klar auseinanderhalten. Sie unterschieden sich nicht nur in ihrer stammesmässigen Gliederung, sondern zugleich in vielen Besonderheiten ihrer materiellen und geistigen Kultur, in ihrem Brauchtum, ja sogar in manchen charakteristischen Zügen ihrer kirgisischen Dialekte.

Zur ersten Gruppe gehörten die Stämme, die im Grunde genommen im nördlichen Kirgisien bzw. Sinkiang beheimatet sind und sich zu der Gruppe »*otuz uul*« rechneten. Zur zweiten Gruppe hingegen gehörten jene Stämme, welche im Süden des heutigen Oš-Gebietes der Kirgisischen SSR und im südlichen Sinkiang siedelten und sich zu den »*ičkilik*« zählten, teilweise aber auch die Stämme der rechten Flanke von den Zweigen *adigine* und *muŋguš*. Letztere haben in ihrer Kultur und Lebensform manche Züge bewahrt, die sie mit den übrigen Stämmen der rechten Flanke verbinden lassen, aber gleichzeitig konnten sie auch von ihren Nachbarn, die zu den *ičkilik* gehören, manche wichtigen Besonderheiten der Kultur und der Lebensweise sich aneignen. Hinzu kommt, dass während die Kultur der meisten Kirgisen in Sinkiang jahrhundertelang durch die Beziehungen zur uigurischen, chinesischen und sonstigen Bevölkerung Sinkiangs beeinflusst wurde, erfuhren die nördlichen Gruppen der Kirgisen der Sowjetunion im vergangenen Jahrhundert den guten Einfluss der russischen Kultur. Die Kultur der südlichen Gruppen der Kirgisen stand gleichzeitig in engster Wechselwirkung zur Kultur der sesshaften usbekischen und tadshikischen Bevölkerung mehrere Jahrhunderte hindurch.

Eine für die Kirgisen der Chinesischen Volksrepublik und der Sowjetunion gemeinsame ethnographische Gruppe bilden die *Sart-Kalmïken*. Ihr Grossteil — einige Tausende Menschen — lebt in den Siedlungen Börjubaš und Čel'pek, unweit von der Stadt Prževal'sk (Vorissikkulien), wo sie endgültig in den achtziger Jahren des 19. Jahrhunderts sich niederliessen. Dieser Teil der Sart-Kalmïken ist gemäss seiner Zusammensetzung gemischt. Einige Hunderte Sart-Kalmïken leben in Sinkiang, im Kreise Mongol-Kure (Chao-su), unter Kirgisen und Kasachen. Sowohl diese, als auch jene Sart-Kalmïken sind

nach ihrer Konfession Anhänger des Islams und seit langem auch zweisprachig Infolge des langen Zusammenlebens mit Kirgisen rechnen sie sich ebenfalls zu den letzteren.

In Sinkiang, im Kreis Dörböljin des Mongolischen Autonomen Bezirks Emēl-gol siedelt eine sehr eigenständige Gruppe der Kalmak-Kirgisen, insgesamt ungefähr 1000 Menschen. Zu dieser gehören einzelne kirgisischen Gruppen *(sarï bagïš, munduz, baarïn)*, aber in kleinerer Zahl auch Chinesen, Tuwinen (aus der Gruppe *kök-monček)* und Kasachen. In der Lebensform steht diese Gruppe in engster Verwandtschaft mit den Mongolen und konfessionsmässig befolgt sie den Lamaismus. Die Kalmak-Kirgisen sprechen Kasachisch, aber mit vielen erhaltenen Resten des Kirgisischen. Die Lamas und die Alten können auch Mongolisch. Sie behaupten vor ungefähr dreihundert jahren »aus Alatoo« hierher gekommen zu sein. Heute zählen sie sich alle zu den Kirgisen, obwohl manche von ihnen wissen, dass ihre Vorfahren keine Kirgisen waren. Es ist keineswegs ausgeschlossen, dass die Nachkommen jener Kirgisen die Grundlage dieser Gruppe bildeten, die im angehenden 18. Jahrhundert aus Sibirien durch die Džungaren weggeführt wurden.

In der Kirgisischen SSR leben überdies einige Gruppen, die *Čala-Kasaken* genannt werden, sich aber trotzdem zu den Kirgisen zählen. Eine von diesen Gruppen ist in Kïzïl-Asker in der Nähe von Frunze beheimatet, zwei weitere im Talasstal. Diese Gruppen setzen sich zum Teil aus Abkommen verschiedener kirgisischer Stämme *(solto, moŋgoldor* u. a.), zum Teil jedoch aus Vertretern anderer Nationalitäten (Usbeken, Uiguren) zusammen.

Manche unserer Gewährsleute verbinden auch die Herkunft der ethnographischen Gruppe der *Dolonen* mit den Kirgisen. Die Dolonen leben in Sinkiang und lassen sich heute von den Uiguren sowohl in ihrer Sprache als auch in ihrer Lebensweise kaum unterscheiden. Die Gewährsleute behaupten, die Dolonen selbst halten dafür, sie seien herkunftsmässig ebenfalls Kirgisen. Sie heben hervor, dass die Dolonen nach ihrem physischen Typus den Kirgisen nahestehen und manche kirgisischen Sitten heute noch bewahren, so das Ziegenbockrennen, das Pferderennen u. dgl. Eine kirgisische Legende berichtet, dass drei von den fünf Söhnen des kirgisischen Stammvaters Dolon bij infolge von Familienzwistigkeiten nach China — wo ihre Nachfahren auch wohnen — übersiedelten und sich *üč-dolon* nennen. Die weitere Klärung der Frage nach den möglichen ethnogenetischen Beziehungen der Kirgisen zu den Dolonen wäre von Belang für die Wissenschaft.

Die Frage nach den Beziehungen der unter dem Namen *taglïk (oj-taglïk, taglïk-kïrgïz)* zusammengefassten Gruppe zur kirgisischen Ethnogenese — obwohl sie im Kreise Ak-too im Sinkiang-Uigurischen Autonomen Gebiet wohnt und viel Gemeinsames mit den Kirgisen aufzuweisen hat (so in der Wirtschaft, im Wohnungsbau und manchen Sitten), muss negativ beantwortet werden. Die wichtigsten Charakteristika, nämlich der physische Typus und die

Sprache (ein uigurischer Dialekt) ziehen zwischen Taglïken und Kirgisen — wie auch ihre eigene Benennung — eine scharfe Trennungslinie.

Anhand der Frage der Herkunft der Kirgisen der Chinesischen Volksrepublik und der Sowjetunion sei vor allen Dingen festgestellt, dass ihre Lösung dank der bereits erwähnten Kirgisischen Archäologisch-Ethnographischen Expedition und der ihr folgenden wissenschaftlichen Sitzung, die im November 1956 in Frunze vom Institut für Geschichte an der Akademie der Wissenschaften der Kirgisischen SSR sowie von den Instituen für die Geschichte der materiellen Kultur und für Volkskunde an der Akademie der Wissenschaften der Sowjetunion veranstaltet worden ist, weitgehend gefördert wurde.[17] Im Ergebnis der Arbeit der Expedition und des in der Sitzung erfolgten Meinungsaustausches konnte festgestellt werden, dass der Grundstock oder mindestens eine der grundlegenden Komponenten des kirgisischen Volkes mittelasiatischer Herkunft ist. Die anthropologischen, sprachwissenschaftlichen und volkskundlichen Untersuchungen haben nachgewiesen, dass die Stämme, welche am Aufbau des kirgisischen Volkes beteiligt waren, sich östlich und nordöstlich von der heutigen Kirgisischen SSR herausgebildet hatten. Dieser Prozess soll laut Ergebnissen gegen Ende des 1. und Anfang des 2. Jahrtausends u. Z. am intensivsten gewesen sein.

Die Fakten der Sprache (die nahe Verwandtschaft des Kirgisischen aufgrund einer ganzen Reihe wichtigster Klassifikationsmerkmale mit dem Bergaltaischen), aber auch viele anderen Tatsachen, zum Beispiel, verschiedene Gebiete der materiellen Kultur, der Wirtschaft, der Weltanschauung, der volkstümlichen Überlieferungen und der Ethnonymik zeugen von den ethnogenetischen Beziehungen der kirgisischen Stämme zu den Völkerschaften des Altais, des Vorirtyschgebietes, der Mongolei, des heutigen Sinkiang-Uigurischen Autonomen Gebiets der Chinesischen Volksrepublik, aber zum Teil auch zu den Völkern der vortibetischen Gebiete.

Der Prozess der Entstehung jener Stämme, die letzten Endes die Herausbildung des kirgisischen Volkes herbeiführten, ist während beinahe zwei Jahrtausende und auf einem riesigen Gebiet verlaufen. Die Vorfahren der kirgisischen Stämme waren gemäss ihrer Herkunft mit den ältesten Stammesverbänden *Schaka, Wu-sun, Ting-ling* und *Hsiung-nu* aufs engste verbunden.[18]

[17] Стенограммы докладов, содокладов и выступлений участников сессии: Труды Киргизской археолого-этнографической экспедиции Bd. III (Frunse 1959). Vgl. auch G. F. Debec, Проблема происхождения киргизского народа в свете работ последних лет: Материалы Первой всесоюзной научной конференции востоковедов в Ташкенте (Taschkent 1958). Eine abweichende Behandlung erfährt das Problem in K. I. Petrov, К историн движения киргизов на Тянь-Шань и их взаимоотношений с ойратами в XVIII—XX вв. Frunse 1961.

[18] Vgl. A. N. Bernštam, К вопросу о происхождении киргизского народа: Советская этнография, 1955/1; Ders., О появлении киргизов на Тянь-шане в IX—X вв.:

Die Analyse der kirgisischen Ethnonymik und ihrer Stammesgliederung ermöglicht uns jene ethnische Umwelt, woraus sich die späteren kirgisischen Stämme entwickeln konnten, ziemlich klar zu umreissen. Diese Umwelt bildeten die altaischen Türken, die Karluken, die Uiguren und andere Türkvölker, deren historische Entwicklung auf den Grenzgebieten des heutigen Kirgisien in Mittelasien (einschliesslich das heutige Sinkiang) verlief. Gerade mit den Gebieten des südlichen Altais, Vorirtyschiens und des östlichen Vorlands des T'ien-shan war die Herausbildung solcher kirgisischen Stämme, wie der *töölös, munduz, kïpcak, kaŋdï* (d. i. *kaŋglï), kušču, bugu, azïk* u. a. stärkstens verknüpft. Selbst die Kirgisen rechnen zum Beispiel die Stämme *kïpčak, munduz, kaŋdï* und *kutču* zu den ältesten kirgisischen Stämmen. Dies wird auch durch verschiedene historische Quellen erhärtet. So wird in Muhammed Sadik Kašgaris »Tazkira-i-hoǰagan«[19] erwähnt, der Stamm *kušču* habe noch Mitte des 16. Jahrhunderts im heutigen Kaschgarien, der Stamm *kïpčak* aber bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts an dem Ili-Fluss gelebt. Dadurch wird unsere Annahme vollkommen gerechtfertigt, der altkirgisische Stamm *kïpčak* sei herkunftsmässig näher mit dem unter Kasachen lebenden Stamme *kïpčak* als mit der kïpčakischen Gruppe Usbekistans verwandt. Die Einbeziehung solcher Stämme wie der *najman, nojgut, baarïn* u. a. in den Bestand des kirgisischen Volkes fällt aller Wahrscheinlichkeit nach in eine spätere Zeit, und zwar in das 11—14. Jahrhundert.

Im «Tazkira-i-hoǰagan« werden auch andere Stämme angeführt, die bis heute in Sinkiang ansässig sind *(čoŋ bagïš, najman)*. Unter dem Namen *sarï kalpak* (in der Quelle: *sarïg kalfak)* sind heute nur kleinere Gruppen innerhalb der Stämme *bugu, sarï bagïš, solto* und *čekir-sajak* bekannt. Dasselbe bezieht sich auf die in der Quelle angeführte Bezeichnung des Stammes *munki*. Unter den Kirgisen des Čuitales sind äusserst kleine Gruppen mit den Namen *möŋkö* bekannt. Denselben Namen trägt auch eine kleinere Gruppe innerhalb des Stammes *tïnïmsejit* am T'ien-shan.

Die engen Beziehungen vieler Stämme, die heute in der Kirgisischen SSR leben, zu Sinkiang werden nicht bloss durch geschichtliche Angaben, sondern auch durch die Volksüberlieferung unterstützt, des weiteren durch das Vorhandensein einzelner vollkommen übereinstimmender Benennungen kleine-

---

Советское востоковедение, 1956/4; Ders., Археологический очерк Северной Киргизии (Frunze 1941) u. dgl. m.; S. V. Kiselev, Древняя история южной Сибири (Moskau—Leningrad 1951); Ju. A. Zuev, Термин «кыркун»: Труды Института истории АН Киргизской ССР, Bd. 4, 1958; Ders., К этнической истории усуней: Труды Института истории, археологии и этнографии АН Казахской ССР, Bd. 8. Новые материалы по древней и средневековой истории Казахстана (Alma-Ata 1960).

[19] M. A. Salachetdinova, Сочинение Мухаммед—Садыка Кашгари «Тазкира-и-ходжаган» как источник по истории киргизов: Известия Академии наук Киргизской ССР Bd. 1, T. 1 (Geschichte). Frunze 1959.

rer Sippschaften hüben und drüben, die jetzt Bestandteile der Stämme *saruu, kušču* usw. bilden. Ähnliches bezeugt die Toponymik.

Die Deutlichkeit der kirgisischen Stammesstruktur, die uns in der erwähnten ältesten Quelle (»Maǰmūʿ-at-Tawārīḫ«) belegt ist, erlaubt uns die Feststellung, der ethnische Bestand des kirgisischen Volkes vermochte sich im 16. Jahrhundert zu festigen. Dies konnte unmöglich sehr weit von jenem Gebiet vor sich gehen, wo wir die Kirgisen im 16. Jahrhundert belegen können. Die zur Verfügung stehenden Belege bezeugen, dass die türksprachigen Stämme, die die Grundlage bildeten bei der Entstehung des kirgisischen Volkes, nicht aus fernen Gebieten dorthin verschlagen worden waren, sondern sich an Ort und Stelle integrierten, und zwar auf dem Gebiete des heutigen Sinkiang und der angrenzenden Bereiche.

GLOSSES ON SAYF-I SARĀYĪ'S GŪLISTĀN BI-T-TŪRKĪ

BY

A. BODROGLIGETI

While preparing a philological edition of Sayf-i Sarāyī's *Gülistān bi-t-türkī* (Leyden University Library, Co. or. 1553, Dozy 355), a translation of Sa'dī's didactic work, well known and widely spread already in the first centuries after the poet's death, in Kipchak Turkish language,[1] on pages 1*r* and 186*v* of the MS and on the margin of 185*v* I found several glosses of historical, linguistic and literary interest,[2] which furnish new data not only for tracing back the fate of the MS, which has not been satisfactorily cleared up yet,[3] but also for ascertaining some historical dates. On the whole, they contribute to the history of the Golden Horde khans, their relations with the Grand Duchy of Moscow, and offer further material to the knowledge of language and literature in the Golden Horde.

This paper is devoted to three of such glosses, all recorded on the last page of the MS mentioned above. The later one is an enumeration of certain historical dates concerning the reign of J̌alāl ad-Dīn, son of Toχtamīš, Ḥāǰī Girey, the founder of the Crimean Tartar dinasty and his son Mengli Girey, second successor of Ḥāǰī Girey *(area C*:2—3 on the facsimile enclosed). The record was made — unless the deciphering does not deceive us — by a certain Navāī Yārsīz Amīr (?), probably a court scribe in the Golden Horde, whose name, as far as we know, does not occur in other sources. The other two records, written by the same hand (as judged from the script) contain two lists of presents exchanged between the envoy of the Grand Duchy of Moscow and one of the khans of the Golden Horde. List *A* details the presents brought by the Grand Duke's envoy to the khan's court *(area BC*:4), while list *B* contains the presents given to the envoy of Moscow *(area A*:2—3—4). Several words of gloss *C* are completely faded on the microfilms in my possession, but probably decipherable in the original. The glosses do not contain any direct data concerning place and date of origin.

[1] The MS was published in facs. by F. N. Uzluk (Ankara 1954). The glosses in question are almost completely faded in Uzluk's edition.

[2] The record on the margin of 185*v* is a folk song consisting of four couplets.

[3] Sayf-i Sarāyī's translation was dedicated to Amīr Tayχāṣ, minister of state *(ḥājibu 'l-ḥuǰǰāb)* in the Mameluke Court of Egypt.

Record on the Reign of J̌alāl ad-Dīn, and the First Great Khans of Crimea

From the end of the 14th century, after the defeat of Toχtamïš by Timūr's army in the decisive battle of 1395, the Golden Horde, its military authority in Eastern Europe and its importance in commercial life took a course of gradual but inevitable decline.[4] Nor Toχtamïš himself, nor those following him in the aspiration of restoring the Great Horde to its former glory, could achieve a solidly united, powerful state organism, capable to resist inner rebellions and plots set afoot by the numerous pretenders and defy the attacks of Tīmūr and his successors from the east and the struggles of the Grand Duchy of Moscow from the west, the latter striving to get rid of the Tartar yoke.

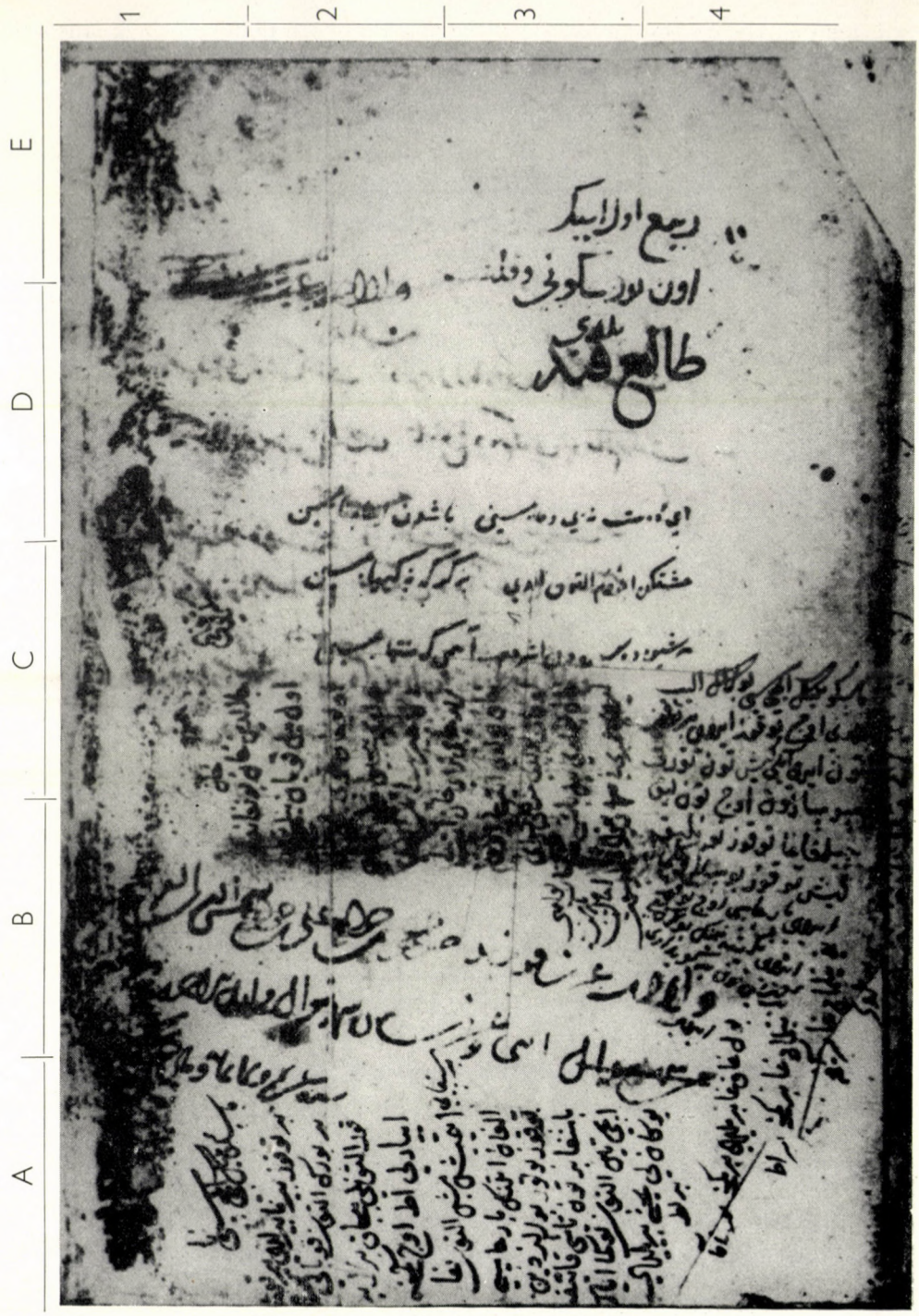
With the weakening of the central power, precipitated by internal strifes and outside enemies' attacks, the Golden Horde lost its leading role in the transmit commerce between Europe and Asia, as there was no security for the caravans taking the route along the Volga through Khwarezm into China. This had a serious effect on the economic life of the Golden Horde and resulted in the decline of the productive forces on the one hand, and in the impoverishment of the population on the other. Having lost their economical basis the khans endeavoured to sustain their might by pursuing a policy of plunder, looting and robbery, which met with an ever growing resistance from the neighbouring states, gradually acquiring significant economic and military superiority over the Tartar khans. Due to these circumstances the Golden Horde at the beginning of the 15th century was in a state of decay and disintegration.

One of the provinces striving to break away from the Golden Horde was Crimea, which with its ports played a very important role in the transmit commerce and, therefore, was the cause of frequent warfares between the khans of the Golden Horde and those trying to establish a separate rule on this peninsula. The separationist efforts of the khans setting up their rule on Crimea were always supported by the Grand Dukes of Lithuania and Moscow, because they aimed at the weakening of the central power of the Golden Horde khans and, at the same time, wanted to have an ally against them. Consequently in the first part of the 15th century Crimea was an arena of frequent battles and it was only the Girey dynasty, that could establish here, not without foreign help, a long lasting khanate.

Ḥāǰī Girey and his son and second successor Mengli Girey, the first great khans of the new khanate[5] lived in constant hostilities with the khans of the Great Horde. In alliance with the Grand Duke of Moscow, they often waged

[4] *Cf.* B. D. Grekov—A. J. Jakubovskij, *Zolotaja orda i ego padenie* (Moskva 1950), pp. 408, 365.

[5] Grekov, *ibid.*, pp. 421—426 etc.



The last page of Sayf-i Sarāyī's Gülistān bi-t-türkī

war against the central forces, frustated the European policy of the khans and even devastated their country.[6]

In the light of these historical circumstances it seems somewhat striking, that the glossator puts in his record the Gireys together with a khan of the Golden Horde. As far as historical sources show, Ǧalāl ad-Dīn, son of Toχtamïš and Ḥāǧī Girey, brother of Davlat Berdi, though both originating from the stem of Ǧūǧī, are not directly related in family lineage. Nor are there any immediate historical connection between them, for Davlat Berdi seized the throne of the Golden Horde khanate eight years after the death of Ǧalāl ad-Dīn, as the fifth ruler in the line of Ǧalāl ad-Dīn's successors.

When speaking of the first khans of Crimea the recorder does not mention the name of Nūr Davlat, the immediate follower of Ḥāǧī Girey, ruling for the first time from 1466 up to 1468.

These inconsistencies, the lack of historical unity of content show that the record in question was made without any particular purpose. The recorder's only aim was to fix some dates and events he occasionally heard.

Judging from the fact that the last date recorded is that of Mengli Girey's ascending the throne of the Crimean khanate, the record dates from a time after this event, most probably soon after 1467 and was made, presumably, in the capital of the Golden Horde. The most significant items of information it contains are some dates in the terms of the Tartar cycle, refering mostly to the reign of Ǧalāl ad-Dīn and raising serious problems in the chronology of the Golden Horde rulers. These are 1) the date of Ǧalāl ad-Dīn's seizure of the throne of the Golden Horde in the year of the hare (i. e. 1411—12); 2) the date of his elevation to the rank of Great Khan in the year of the sheep (1415—16?); 3) the date of the expelling of *Yaγaylï* and taking his country in the year of the monkey (1416—17?).

The date of Ǧalāl ad-Dīn's ascending the throne of the Golden Horde completely coincides with the information supplied by most of the extant historical sources, all asserting that this event took place in the spring of 1412 by the aid of Witold, Duke of Lithuania. Less reliable sources give more or less earlier dates, e. g. ʿAbd al-Ġaffār, who says, Ǧalāl ad-Dīn succeded to the throne immediately after the death of his father, Toχtamïš. Misled by the erroneous data of such sources Prochaska considers 1409 as the year of the enthronement.[7] Historians, among them Spuler, do not accept Prochaska's dating and our record supplies fresh proof in their favour.

The second date given in the record, *i. e.* Ǧalāl ad-Dīn's becoming Great Khan in 1415—16 seriously contradicts the historical facts as known on the

[6] A. N. Kurat, *Topkapu Sarayı Milli Arşivindeki Altın Ordu, Kırım ve Türkistan Hanlarına ait yarlık ve bitikler* (Istanbul 1940), 54, 79.

[7] B. Spuler, *Die Goldene Horde* (Leipzig 1943), p. 148.

basis of other sources. According to a Russian annual[8] J̌alāl ad-Dīn was killed in a battle against his brother Karim Berdi already in the year of his ascending the throne. Eastern sources, however, as Grekov says, do not confirm this information.[9] Spuler, on the other hand, refering to various croniclers, mostly of European origin, holds J̌alāl ad-Dīn's reign very short, which, as he says, came to end in August 1412 due to the machinations of Edigü.[10]

How to explain now the other two dates contained in the record? Until further data turn up and make this problem clear we cannot but accept the information of those sources, which speak of the early death of J̌alāl ad-Dīn, in spite of Kurtoğlu's assertion, not supported by reliable sources, that „this khan *(i. e.* J̌alāl ad-Dīn) was killed in 1426 by his brother Karim Berdi".[11] The only supposition acceptable at this stage of research is that the recorder, or rather the one he got his information from, erroneously ascribed two historical events to J̌alāl ad-Dīn, which actually took place during the reign of an other Golden Horde ruler, most probably Karim Berdi, a brother of J̌alāl ad-Dīn. The events belonging to the year of the sheep and the year of the monkey in the same cycle seem to correspond to those mentioned in our record.

During the reign of Karim Berdi, successor of J̌alāl ad-Dīn, Witold, the Lithuanian Duke, displeased with the change in policy of the Golden Horde, now more and more directed against his interests, in alliance with Jagello, placed a new pretender upon the throne, another son of Toχtamïš, called Kibek Khan. The new khan, however, was not able to secure his position in the Golden Horde and had to ask for new assistance already in July 1415. His efforts were in vain, Karim Berdi regained his throne, made peace with one of his greatest enemies, Edigü, and became more powerful and much higher in rank than before. This took place in 1415, which coincides with the date of our record, *i. e.* the year of the sheep.

As to the expulsion of Yaγaylï, if the identification of this name with Jagello, the Lithuanian Duke holds good, the following historical fact is worth noticing. A year after the defeat of Kibek Khan, Karim Berdi, together with Edigü led a successful campaign against their Western enemies, took Kiev and devastated the frontier territories of Poland and Lithuania.[12] The date of this event agrees with the third item of our record, *i. e.* the defeat of Yaγaylï in the year of the monkey.

Whether we are justified in supposing here a simple mixing up of the names of J̌alāl ad-Dīn and Karim Berdi, or had rather attribute to J̌alāl ad-Dīn

[8] *Polnoe sobranie russkich letopisej* XI, p. 219 (Grekov).

[9] Grekov, *ibid.*, 403.

[10] Spuler, *ibid.*, 150.

[11] Fevzi, Kurtoglu, *Son Altın Ordu hükümdarın osmanlı hükümdarı Mehmet II-ye bir mektubu : Belleten* 11 (1938), p. 247, n. 1.

[12] Spuler, *ibid.*, 151.

all the three events mentioned in the record, accepting a later date for his death, in spite of the fact that no such dates are attested in other historical sources, is hard to decide, especially because the spelling of *C* 1 in the MS admits two readings, one of which permits a third solution, not less probable than those mentioned before. It we read *C* 1: *χān J̌alāl-dīn χān bolγanda* 'of the one who became khan after J̌alāl' (for the use of J̌alāl as a short form for J̌alāl ad-Dīn cf. Steingass 367b), then the khan recorded in the first part of *C* would be not J̌alāl ad-Dīn, but his successor, Karim Berdi, and all the dates in question would belong to his reign, where they coincide with actual historical events. The only difficulty of this solution is that the name of Karim Berdi is not mentioned in the record.

Transcription of Record C

(1) *χan*
J̌alāl ad-Dīn χan bo[l]γanda
(2) *ol yïl qoyan yïlï turur*
(3) *ulu χan qoy yïlï-dan*
boldï (4) *bičin yïlï Yaγay-*
lï qačïrïp el aldï
(5) *marid (?) Ḥāǰī Giräy χān it-li*
χan boldï (6) *it-li oq*
auqat buldï (7) *Mängli Giräy*
χan boldï (8) *yïl bašï farä (?) yïl sanar (?)*
erdi (9) *ömrini ..ar ..vād qïlsun.*
(On the left margin:) *Navāī Yārsïz Amīr (?)*

Lexical Notes

1) *qoyan* (MS قويان) 'hare' (*C* 2). — Coman *Cod. Cum. coyan* (read *qoyan)* 'hare' (Grönbech, *Wb.*, 198). Leyden Anonym. *qoyan* (Houtsma, 94. On page 11 of the Arabic text the author, trying to make a distinction between the two main Turkish dialects existing in those days among the Mamelukes, opposes it to طوشان, which he considers a Turkmen word). Abū Ḥayyān *qoyan* (Caferoğlu, 80), Bulġat al-Muštāq *qoyan* (opposed to *davašγan)* 'hare' (A. Zajączkowski, *Vocabulaire Arab-Kipchak* [Warszawa 1958], p. ١٠), Quṭb *qoyan* 'hare' (A. Zajączkowski, *Najstarsza wersja Turecka Ḫusräv u Šīrīn Quṭba*, 3d Part, Glossary [Warszawa 1961], p. 125), Chag. *qoyan* (PdC, 441), *qoyan* = *köyön*, *qoyon* 'hare' (Radl. II, 526). — Bashk. *quyan (Baškirsko-russkij slovarj* [Moskva 1958], 352a), Kazak *qoyan* (Sauranbaev, s. v. заяц*)*, Uzb. *quyon* (Borovkov, 628a). — *qoyan yïlï* 'the year of the hare', in our case 1411—12, the date of the enthronement of either J̌alāl ad-Dīn or Karim Berdi.

2) *ulu* (MS اولو) 'great' (*C* 3). In the language of the yarlïqs this form interchanges with *uluγ*. Fatih Sultan Mehmed's yarlïq (Arat: *Türk Mecm.*, VI, 285—322) has *ulu*, Ḥājī Girey khan's yarlïq (Kurat, *Topkapu Sarayı Milli Arşivindeki Altın Ordu, Kırım ve Turkistan Hanlarına ait yarlık ve bitikler* [Istambul 1940], p. 64) has *ulu* (11) and *uluγ* (5, 47). — Coman *Cod. Cum. vlu, olu, oulu* (read *ulu)* 'great' (Grönbech, *Wb.*, 265), Leyden Anonym. *ulu* (Houtsma, 54), Abū Ḥayyān *ulu* (Caferoğlu, 111), Qavānīn *ulu* (S. Telegdi, *Eine Türkische Grammatik in Arabischer Sprache aus dem XV Jahd. : KCsA* 1. *Suppl.* [Budapest 1937]. p. 326), Quṭb *ulu* and *uluγ* (Zajączkowski, *Glossary*, 198), Kāšγarī *uluγ* (Atalay, 691), Rabγ. *uluγ* (Malov, *Pamjatniki*, 438a), Chag. اولوق and اولوغ (read *uluγ)* 'grand, agé' (PdC, 80). — Tel., Alt., Shor, Leb., Kaz., Kirg., Crimean, Com., Osm. *ulu* 'great' (Radl. I, 1692). Kazan Tatar *olo* 'gross' (Bálint Gábor, *Kazáni-tatár szövegek és fordítás* [Kazan Tatar texts and translation. Budapest 1875], p. 29), Kirgiz *ulu* (Judachin, 540a), Bashk. *olo* (*Bašk.-russk. slov.*, 414a).

3) *qoy yïlï* 'the year of the sheep', the 8th year of the Tartar Cycle, in our case 1415—16.

4) *bičin* (MS بيچين) 'monkey' (*C* 4). A Mongol loan word, not attested in Coman and Mameluke Kipchak. — Chag. *bičin* (PdC, 182, Radl. IV, 1781). Cf. P. Pelliot, *Les formes turques et mongoles dans la nomenclature zoologique du Nuzhatu'-l-Kulūb : BSOAS* VI, pp. 555—586 n° 28. — *Bičin yïlï*, in Ulugh Muh. khan's *yarlïq* (Kurat, p. 10) *yïl bičin* (18), is the 9th year of the Tartar cycle, in our case 1416—17.

5) *Yaγaylï* (*C* 4). Reading very doubtful. Perhaps to be identified with the name of Jagello, Duke of Lithuania, later King of Poland, who in this period was engaged in several battles with the Golden Horde khans.

6) *marid* 'rebellious' (*C* 5) < Ar. مريد. Reading doubtful.

7) *Ḥājī Giräy* (MS حاجى كيراى). — Name of the first khan of Crimea, a brother of Davlat Berdi, or, as some think, Davlat Berdi himself. The date of the beginning of his rule in Crimea is not known. He died in 1466. Cf. Kurat, p. 79, Veljaminov—Zernov, *Isledovanije o kasimovskich carjach i carevičach* I [Sanktpeterburg 1863], p. 95).

8) *auqat* (MS اوقات) 'wealth, property' (*C* 6) < Ar. اوقات. Not attested in early Kipchak sources. — Kaz. *auqat* 'means of living, property' (Radl. I, 70).

9) *bul-* 'find' (*C* 6). MS بولدى is ambiguous. Considering Radloff's Kazak example (I, 70, *s. v.* auqat) *auqatïη özüη tap* 'earn your living yourself' I read *bul-* holding the expression of our record for an Oghuz rendering of Kaz. *auqat tap-*. As Mameluke Kipchak sources show *tap-* is a Kipchak, *bul-* 'to find' a Turkmen word. *Cf.* Abū Ḥayyān, *s. v.* بلدى (Caferoğlu, p. ٣٢). Coman *Cod. Cum.* only *tap-* (Grönbech, *Wb.*, 235).

10) *Mängli Giräy* (*C* 7). Ḥājī Girey's son and second successor. He ruled from 1467 (the year of the mouse) up to 1515, with two years intermission in 1476—78, when his brother Nūr Davlat seized the throne. (*Cf.* Veljaminov—Zernov, *op. cit.*, pp. 91—148).

Translation of the Text

(1) On khan J̌alāl ad-Dīn's becoming khan. (2) That year is the year of the hare. (3) He was Great Khan from the year of the sheep. (4) In the year of the monkey he drove Yaγaylï away and took his country. (5) The rebellious Ḥājī Girey khan was a mean khan. (6) He also aquired his wealth in a mean way. (7) Mengli Girey became khan. (8) The beginning of his reign is counted from the year of the mouse. (9) May... make his life...

Moscow Envoy in the Court of the Khan of the Golden Horde

The record on J̌alāl ad-Dīn's reign supplies a useful, though not in every respect sufficient indication, which, in default of definite data, enables us to make approximate conjectures concerning the date and place of origin of the other two records containing the lists of presents given to and brought by the envoy of Moscow.

Record *C* terminates with the mentioning of Mengli Girey's ascending the throne of the Crimean khanate. As seen on the MS, records *A* and *B* preceded record *C* in chronological succession. The court scribe after finishing record *C* could not write his name in the following line, obviously because this place had already been taken by text *A*, and therefore he put his signature on the left hand margin of his writing. From this we gather that this record originates from a time before 1467, the date of Mengli Girey becoming khan of Crimea. As witnessed by numerous sources, the khans of the Golden Horde had a lively diplomatic intercourse with the neighbouring states, among them with the Russian Dukes.[13] In 1432 Vasiliy III was given the title of Grand Duke of Moscow and from this date it was he among the Russian dukes who had the exclusive right to send envoys to the khanate of the Great Horde. Not only for this reason, but also on the basis of other considerations, we suppose that our records date from Vasiliy's reign (more likely than his successor's, Ivan III, the latter leading a consistent policy of national unity and independence openly opposed the khans of the Great Horde).

Notwithstanding the frequent coming and going of envoys between Moscow and the Golden Horde court, mentioned or even described by historical sources, we had no direct knowledge of presents the envoys of Russia brought to the khanate, nor of those that the khan gave to them, as no list of such presents were found in the historical and literary monuments of those days. The two records on the last page of Sayf-i Sarāyī's translation are the first lists of such kind.

As seen from these records the Moscow envoy strictly observed the Mongols' habit of giving presents to superiors by nines. The presents he offerred consisted mostly of furs and fur coats, pelisses, articles that had been the main products which Russia exported. The khan repayed the envoy's presents with horses and also with other goods he imported from Persia and Egypt. It is noteworthy that the type of presents brought by the Moscow envoy is called *böläk*, and those given to the envoy *bernä*.

[13] Spuler, *ibid.*, 346, *etc.*

A. Presents Brought by the Envoy of Moscow

(1) maskov-ning elčisi böläk alïp
käldi (2) üč toquz erdi (3) bir toquz
ton (4) ayrï iki kiš ton (5) tört
susar ton üč tonlïq
(6) s.lmγaγa (?) toquz tonlïq
kiš (7) toquz büsälä (?) vä čäkmän
erdi (8) barča-sï üč toquz
erdi (9) Näginä-ning böläk-i
bir kiš ton bir küydäri
erdi.

Lexical Notes

11) *Maskov* (MS ماسكو) 'the Grand Duchy of Moscow' (*A* 1, *B* 1). Forms with *a* in the firts syllable are not attested both in Turkish and in old Russian sources (*cf.* Vasmer, *s. v.*, Preobraženskij, *s. v.*, Radl. IV, 2128).

12) *böläk* (MS بولاك) 1. 'present, gift' (*A* 1);2. 'share, portion' (*A* 9). From *böl-* 'to divide' with suff. *-k* (Brockelmann, *Ostt. Gr.* § 43). Originally it means 'part, subdivision' (Brockelmann's 'Ableitung' in § 140 i. is simply an erratum for 'Abteilung'), of which the meaning 'present' has developed in some dialects. In the language of the yarlïqs it occurs in the expression *ayïr salām yängil böläk* 'heavy greeting (and) easy present', (*cf.* T. Halasi Kun, *Monuments de la langue tatare de Kazan : Bibl. Orient. Hung.* V. [Budapest 1942—47], p. 151, note 2.), which seems to be a diplomatic term to denote a sort of relation between rulers, *e. g.* in Ahmed Khan's yarlïq: *ayïr salām vä yängil böläk birlä elči vä kelāğilärimiz barsun kelsün* 'our envoys and interpreters (Cf. Halasi Kun, *op. cit.*, p. 148, n. 1) may come and go with heavy *(i. e.* 'precious' *cf.* Radl. I, 157, *s. v. ayïr)* greatings and easy *(i. e.* 'fine' *cf.* Halasi Kun, *l. c.)* present'' (15), in Mahmud Khan's yarlïq: *böläk salāmlarï yätišüp* 'his presents and greetings arrived' (10), *cf.* Kurat, p. 38. — According to Samoilovič *(Izv. Ross. Ak. Nauk* 1917, p. 1278, refered to in the above article of Halasi Kun) *böläk* means 'cadeaux d'honneur'. — Rbγ. *böläk* 'gift, present, (Brockelmann, *Ostt. Gr.* 141 i.). — Chag. *böläk* 'troup, excepté' (PdC, 177), 'Teil, ein anderer, anders, das Geschenk' (Radl. IV, 1700), Karaim *böläk* 'Herde, Gruppe' (T: Kowalski 171; L: Radl. IV, 1700), Kazan Tatar *büläk* 'present', *bülek* 'part, chapter' (Bálint, 168), Kazak *bölek* 'part, the other' (Mahmudov-Musabaev, 117b), Kkalp, *bölek* 'part, department, spare part of engines' (Baskakov, 117a), Bashk. *bölek* 'section, part', *böläk* 'present' *(Bašk.-russk. slov.*, 124a, 125a).

13) *toquz* (MS توقوز) 1. 'present, gift' with or without the attendant meaning 'offered by nines to a superior, kings etc.' (*A* 2, 8). 2. 'nine pieces, nine units', used as a kind of auxiliary numerals (*A* 3, *B* 1); 3. 'nine' (*A* 6, 7, *B* 8). — Early sources have it in the original sense: Coman *Cod. Cum. togus* (read *toγuz)* 'nine' (Grönbech, *Wb.*, 248), Abū Ḥayyān *toquz* 'nine' (Caferoğlu, 106), Chag. *toquz* 'nine' (PdC, 239). — In Turkish historical works and documents it is often used in the sense of 'nine pieces, nine units' (*cf.* L. Fekete, *Doquz a törökben és a perzsában* [Doquz in Turkish and Persian]: *Pais-Emlékkönyv* [1956], pp. 647—52). In Persian, under Mongolian influence, it developed the meaning 'present, gift consisting of nine pieces' (*cf.* Vullers, *s. v.* توز) which then penetrated some Turkish dialects (*cf.* L. Ligeti, *Az ajándék két török-perzsa neve* [Two

Turkish-Persian names for 'present']: *Magyar Nyelv* LIII [1957], pp. 157—159. — Kazak *toγuz* 1. 'nine', 2. 'a present consisting of nine animals, a nine times payment for theft' (Radl. III, 1165), Kirgiz *toγuz* 1. 'nine', 2. 'novena', 'present or penalty consisting of nine cattles' (Judachin, 504b).

14) *ton* 1. 'fur coat, a pelisse' (*A* 3, 4, 9, *B* 2), 2. 'fur' (*A* 5). Coman *Cod. Cum. ton* 'vestimentum' (Grönbech, *Wb.*, 249), Qavānīn *ton* 'Kleid' (Telegdi, 325), Abū Ḥayyān *ton* (Caferoğlu, 105) *etc.* (for further details and complete bibliography *cf.* L. Ligeti, *Sur un passage du Rāsāvavādaka-sūtra ouigur :* Németh Armağani, now printing). — Pelisses of sable, marten etc. were among the articles foreign envoys used to offer to the Golden Horde khans (cf. Spuler, *Die Goldene Horde*, p. 356).

15) *kiš* 'sable' (*A* 4, 6, 9). — Coman *Cod. Cum. chis* (read *kiš)* 'Zobel, zebelin' (Grönbech, *Wb.*, 148) Ibn Muhannā *kiš* (Battal, 41b), Abū Ḥayyān *kiš* (Caferoğlu), QBW *qara kiš* 'black sable' (Miller, *Pamjatniki*, 394b), Kāšγarī *kiš* 'sable' (Atalay, 334), Chag. *kiš* 'martre-zibeline' (PdC, 486), Alt., Tel., Tob., Com., Crimean, Chag. *kiš* 'sable' (Radl. II, 1391), Kirgiz *kiš* 'sable', *kiš telpek* 'sable cap' (Judachin, 264a), Bashk. *keš* 'sable' *(Bašk.-russk. slov.*, 255a), Uzb. *kiš* 'sable' (Borovkov, 215a).

16) *susar* (MS سوسار) 'marten' (*A* 5).—Chag. *susar* and *susur* 'marten' (PdC, 356), Chag., Kaz., Kirg., *susar* = *suzar* 'marten' (Radl. IV, 782). — Zenker has *saŋsar* and vulg. *samsar* 'house marten' (513c). — Kazak *susar* (Machmudov-Musabaev, 308a), Kirgiz *susar* (Judachin, 453a), Kkalp. *suysar* (Baskakov, 591a).

17) *tonlïq* (MS تونلیق) 'material for a pelisse' (*A* 5, 6). — Chag. *tonluq* 'garment' (PdC, 427), Tob., *tonlïq* 'das zu einem Kleide nötige Zeug, Futter etc.' (Radl. III, 1178).

18) *čäkmän* (MS چکمان) 'mantle, cloak' (*A* 7). — Coman *Cod. Cum. çacman* instead of *çecman*, *čekmen* (read *čäkmän)* 'pannum lane, pannus' (Grönbech, *Wb.*, 74). — Kazan Tatar *čikmän* 'Kaftan aus Tuch' (Bálint, 95). Tel, Chag. *čäkmän* 'das Tuch', Chag., Osm. 'der Mantel, der Regenmantel', Tar. 'der gefütterte Rock' (Radl. III, 1956). *Cf.* Preobraženskij *s. v.* чекмень.

19) *Nägīnä* For the meaning *cf.* Steingass, 1424b., *s. v.* نگین=نگینه 'a ring, especially the seal ring of a prince; a precious stone set in a thing'. In poetry it very often denotes the mistress or the wife of a prince, king, *etc.* Here we take it for a proper name.

20) *küydäri* (MS کویداری) 'a fur of muskrat' (*A* 9). Not attested in early Turkish sources. We connect it, tentatively, with WM *küderi* 'animal du musc' (Kow. III, 2394).

Translation of Text A

(1) The Russian envoy brought a gift. (2) It was three presents (3) once nine pelisses (4) two separate sable pelisses (5) four pieces of marten fur necessary for three fur-coats. (6) For *s.lmγa* (?) there was sable fur for nine pelisses, (7) nine garments and mantles. (8) It was altogether three presents. (9) The share of Negine was a sable pelisse, a fur of muskrat.

B. Presents Given to the Envoy of Moscow

(1) *maskov-nïng elči-si-nä*
bir toquz bernä berildi (2) *bir ton*
(3) *bir börk* (4) *altun qobalï kösälä*

qur (5) *altunlï bïčaq birlä* (6) *bir*
eyerli aṭ (7) *üč kimχa*
(8) *bir sayγalï itmiš beš altun-γa*
(9) *alγan anïng barčasï*
toquz bolur (10) *bulardïn*
bašqa bir ton taši qatifä
ičï-tin altun tügmä etäk
(11) *yügänli yaχši (bir aṭ) berildi*
(12) *bulï-γaf-γa (?) berildi bir kimχa bir aṭ*
(13) *tïlmač-γa bir kimχa bir aṭ*
(14) *taqï tïlmač-γa bir kimχa*
berildi.

Lexical Notes

21) *bernä* (MS برنا) 'present'. From *ber-* 'to give'. Rarely attested in earlier sources. Coman *Cod. Cum. bernalu* (read *bernälü), berneli* (read *bernäli)* 'schuldig' (Grcnbech, *Wb.*, 56). — Karaim *bernä* 'Gabe, Geschenk' (Kowalski, 168), Kaz., Bashk. *birnä* 'das Geschenk (der Braut an die Verwandten des Bräutigams)', (Radl. IV, 1755), Bashk. *birnä* 'present given by the bride to the relatives of the bridegroom' *(Bašk.-russk. slov.*, 102a).

22) *börk* (MS بورك) 'fur cap' (*B* 3). — Coman *Cod. Cum. borc* (read *börk)* 'capellus' (Grönbech, *Wb.*, 66), Ibn Muhannā *börk* 'cap' (Battal, 21b), Kāšγarī *börk* (Atalay, 108), Quṭb *börk* (Zajączkowski, 36), Chag. *börk* 'fur cap' (PdC, 166). — Karaim *börk* 'cap' (Kowalski, 172), Kazan Tatar *bürek* 'Pelzmütze, Schopf', (Bálint, 168), Chag., Tar., Kar. T., Com., *börk*, Kaz. *börük* 'cap' (Radl. IV, 1700), Kirgiz *börük* (Judachin, 99b), Kkalp. *börik* (Baskakov, 118b). — Fur cap is among the gifts contemporary sources mention (*cf.* Spuler, p. 356).

23) *qobalï* 'embellished with plates' (*B* 4). Meaning conjectured from the context on the basis of Chag. *qoba* 'fleshy excrescence' (PdC, 420). In the example given by the same author *qoba qalmaqï* 'coat of mail' *qoba* denotes the steel plates which this kind of armour consisted of. (*Cf.* Chag. *qalmaqï* 'a kind of corselet made of steel leaves polished and fitted one above the other', PdC, 419.) In our case *qoba* seems to denote 'lamellar ornaments, plates, knobs, used on leathern articles, such as belts, saddles etc.' So *altun qobalï qur* in our view means 'a belt ornated with golden plates, knobs (or things like that)'.

24) *qur* 'belt' (*B* 5). — Coman *Cod. Cum. cur* (read *qur)* 'corigia', *altïn qur* 'balteus (Grönbech, *Wb.*, 203), Kāšγarī *qur* 'belt' (Atalay, 379), Quṭb *qur* (Zajączkowski), Chag. *qur* 'ceinture' (PdC, 425), Tar., Alt., Tel., Leb., Shor, Kazak, Sag., Koib., Com., Osm., Chag. *qur* 'der Leibgurt, der Kreis' (Radl. II, 916), Kaz. *qur* 'woollen tape for fastening the lattice joints of the yourta' (Machmudov-Musabaev, 474b), Kkalp. *qur* 'woollen tape' (Baskakov, 411a), Kirgiz *qur* 'belt, big kerchief used instead of a belt' (Judachin, 400b, *s. v. qur* IV.).

25) *kimχa* (MS كمخه) 'a silken horse-cloth' (*B* 7, 12, 13, 14). Not attested in early Kipchak sources. Of Persian *kimxā* or *kimxāb* 'pannus pictus versicolor' (Vullers, II, 885), 'der Damast, das Seidenzeug' (Radl. II, 1405). One of the most important articles in Eastern commerce in the Middle Ages. Athanasius has it in the form of *kamka (Choždenie za tri morja Afanasia Nikitina 1466—1472 gg.* [Moskva 1958], p. 16).

26) *sayγa-lï* (MS سيغالى) 'a bag made of the Tartar antilope skin' (*B* 8). Meaning conjectured from the context on the basis of Chag *sayγaq* 'espèce d'antilope' (PdC, 346), 'eine Art Gemse' (Radl. IV, 222), Bashk. *sayγa*, *sayγaq* 'Tartar antilope' (*Bašk.-russk. slov.*, 458), Kkalp. *sayγaq* (Baskakov, 556b), Kirg. *sayγaq* (Judachin, 427b).

27) *taš* 'the top of a fur coat' (*B* 10). Spuler says, the Tartars in the Golden Horde wore their pelisses and fur coats with the hairy side next to the body, while the outside was covered with woven materials. One of them seems to be the velvet. — Kazan Tatar *tïš* 'das Äussere, Umschlag, Überzug, Einband' (Bálint, 114), Tar. *taš* 'the upper cloth of a garment' (Radl. III, 931), Bashk. *tïš* 'cover, right side of a garment' (*Bašk.-russk. slov.*, 562b), Kkalp. *tïs* 'exterior, cover' (Baskakov, 670b).

28) *qatifä* (MS قاتيفه) 'velvet' (*B* 10). — Coman *Cod. Cum. catifa* (read *qatifa*) 'velvet' (Grönbech, *Wb.*, 196). Of Ar. قطيفه pl. قطائف vulg. *qadife* (Redhouse, 1463b), Ar. *qatifa* 'Samt, Plüsch' (Wehr, 694b).

29) *tügmä* (MS توكما) 'button' (*B* 10). — Coman *Cod. Cum. tuuma* (read *tüvmä*) 'pomellus, grupus' (Grönbech, *Wb.*, 261), Abū Ḥayyān *tüvmä* 'button' (Caferoğlu, 110), Kāšγarī *tügmä* (Atalay, 667). — Kazan Tatar *töjmä* (Bálint, 120), Chag. *tügmä* (PdC, 241), Chag., Tar., *tügmä* (Radl. III, 1541), Bashk. *töymä* (*Bašk.-russk. slov.*, 537b), Kazak *tüymä* (Machmudov-Musabaev, 364a), Kkalp. *tüymä* (Baskakov, 660b), Kirgiz *tüymö* (Judachin, 524). Golden buttons were used as ornaments on belts, caps and garments.

30) *tïlmač* 'interpreter' (*B* 13, 15). Instead of this the yarlïqs use the word *keleči* (cf. Halasi Kun, *Monuments*, p. 148 Note 1.). For the etymology of *tïlmač cf.* J. Németh, *Zur Geschichte des Wortes tolmács Dolmetscher : Acta Orient. Hung.* VIII, pp. 1—8.'

Translation of Text B

(1) The envoy of Moscow was given a present consisting of nine units (2) a pelisse (3) a fur cap (4) a belt of cordovan leather embellished with golden knobs (5) together with a gilded dagger, (6) a saddled horse, (7) three silken horse cloths, (8) a Tartar antilope bag for 75 pieces of gold. (9) Taking all together it is nine. (10) By the side of these a pelisse, the outside of which was made of velvet and had a trimming with gold buttons from the inside (11) and a good bridled horse were given. (12) *bulï γaf* (?) was given a silken horse cloth and a horse, (13) to the interpreter a silken horse cloth and a horse, (14) to the other interpreter a horse cloth was given.

OLD TIBETAN *DRA-MA DRAṄS*

BY

G. URAY

1. The interpretation of the phrase *dra-ma draṅs* (pf.): *dra-ma draṅ* (fut.) often recurring in early Tibetan historical sources, especially in the *Ann.*[1], and that of the two hapax legomena, inseparable from the former, i. e. the phrase *dra-čen draṅ(s)* (pf.) and the noun *dra-ma* without the verb *draṅs*, have so far remained unsolved problems, although the phrase *dra-ma draṅs* has been discussed on many occasions.

F. W. Thomas was the first to investigate the above phrases. Having come across the phrase *dra-ma draṅ* (fut.) in the fragmentary document *Ch. 82, xii, 3*:.4 he translated it by "a net (handcuff?) conveyed to" *(TLTD* II:404.19) with regard to the well-known Cl. T. word *dra-ba* "grate, lattice; net, net-work, web" / *dra-ma* "ouvrage en fillet; balustrade" (Jäschke, *Dict.*[3], p. 260*a*; Das, *Dict.*, p. 646*b*—647*a*; Desgodins, *Dict.*, p. 493*b*) ~ O. T. *dra-ba'* "net (handcuff?)" *(Ch. 73, xiii, 8*:.1, see below, n. 17), on the one hand, and to the content of the document, on the other. He noticed the repeated occurrence of *dra-ma draṅs* in the *Ann. II, 1* only later. According to him, "the most obvious interpretation of this phrase would be «led an expedition»", but finally, considering the earlier translation of the document *Ch. 82, xii, 3*, he still chose the interpretation "drew a [strategical] network, an encirclement" *(DTH*

[1] For the abbreviations used in this paper see *Acta Orient. Hung.* X (1960), pp. 55—57, for the form of source references, for the transcription of the specific graphs and spelling peculiarities of the Old Tibetan texts, see *ibid.*, pp. 32—33 n. 7. Furthermore, in connexion with the quotation of texts I wish to note that the sign —·—·— stands for gaps of unassertainable extent in the text whereas the sign . . . indicates the suppression of certain parts in a quotation. The transcription of letters or passages of inecaxt or indistinct graphs are given in square brackets [ ], whereas the substitution of letters of passages missing on account of corruption or omitted by the scribe, as well as my own amendments and other comments are in parentheses ( ).

The *Ann.* and the *Chr.* are quoted from the microphotostatic copies of the original manuscripts, placed at the disposal of the Library of the Hungarian Academy of Sciences by the Bibliothèque Nationale, Paris, the British Museum, London, and by the India Office Library, London. All other sources are taken from text editions.

:69.28—35). He used this translation consistently (:63,17, :64:27, :66.3), rendering, accordingly, the phrase *dra-čen draṅ(s)* by "drew a great net-work" (:65.36—37) and the separate noun *dra-ma* by "the network" (:66.5).

J. Bacot and Ch. Toussaint have advanced three different interpretations. All of them rely on another Cl. T. word *dra-ma*, partly on its meaning "*ya-rabs*: nobility, noble race", partly on its meaning "experienced, practised, learned" (Jäschke, *Dict.*[3], p. 260*b*; Das, *Dict.*, p. 647*a*; Desgodins, *Dict.*, p. 493*b*; cf. also Central Tibetan *trà-ma* "very good, experienced", B. Gould—H. E. Richardson, *Tibetan Word Book*, Oxford 1943, p. 196, nr. 1766). Thus in the report of 714 A. D. of the *Ann. I* Bacot translates *dra-ma draṅs* by "invitèrent les nobles" and comments: "Dans l'incertitude nous maintenons ce sens malgré la note donnée par M. Thomas" (*DTH*:44.4 and n. 1). On the other hand, Bacot and Toussaint interpret the negative phrase *dra-ma ma draṅs* in a passage of the *Chr.* as "alors que la noblesse était... adverse" (*DTH*:136.6). Finally, in the Index to the translations, under the entry [*]*dra-ma 'dren-pa*, Bacot, *DTH*, p. 196, suggests the meaning "expérimenter".

After the text editions published by Bacot and Toussaint, Thomas reverted to the question but specified his opinion only in connexion with Bacot's interpretation of "expérimenter"[2] saying that it "may represent a late (if any) usage". As to the rest he only refers to the new data found in the text editions (*TLTD* III:105.19—23).

Nor does H. E. Richardson agree with Thomas's interpretation: "Dr. F. W. Thomas translates «draṅ ba» as «to draw a net round». This seems an unneces[s]ary introduction of metaphor into the Tibetan which is generally straightforward and unadorned. I take the word as being derived from «h̲dren pa» and meaning simply «to make war» or «dead troops»" (*AHE*, pp. 22—23 n. 13).

In replying to Richardson's objections Thomas justly points out that Richardson misunderstood him: his own translation "drew a (strategic) net" refers to the phrase *dra-ma draṅ*, whereas Richardson speaks only of the interpretation of simple *draṅ*. (In the interpretation of the latter term there is, indeed, no contradiction between them in the rendering of the term but only in its linguistic interpretation; see below p. 224.) On the other hand, Thomas tries to introduce, beside the metaphoric usage, a concrete meaning in the interpretation of *dra-ma draṅs* and stresses that the meaning "drew a (strategic) net" may also include the "erection... of a boundary palisade of trees" (*TLTD* III:6.21—26).

[2] Thomas is mistaken in ascribing the interpretation "expérimenter" to "the Lithaṅ lama", i. e. to *dge-bšes Bka'-čhen-don-grub* because there is no asterisk at the end of the relevant entry in the Index of the *DTH*.

2. In my endeavour to clarify the meaning of the above phrases I concentrate my investigation around the report of the year 762 (762—763)[3] in the *Ann. II, 1* and the parallel passage of the *ŽRdor*:S which I propose to subject to a t w o - f o l d analysis. *a)* I re-examine all the interpretations suggested as general solution (i. e. not only occasionally to single instances) in order to determine the meaning of the above phrases, relying on the context of the report from 762 A. D. in the *Ann. II, 1,* since this report contains the only passage in which the *dra-ma draṅs* occurs in a relatively long and semantically obvious context and includes the two hapax legomena *dra-ma* and *dra-čen draṅ(s)* as well. *b)* The interpretation thus obtained will be checked against the formal correspondence between the *Ann. II, 1* and the *ŽRdor.*:S. By this two-fold analysis I wish to counterbalance the uncertainty factor due to the hapax quality of the simple *dra-ma.*

The relevant passage in the report of 762 A. D. in the *Ann. II, 1* reads: *žaṅ Rgyal-žigs-daṅ žaṅ Stoṅ-rcan-las scogs|-pas|Bum-lĭṅ-lčag-zam rgal-te||d r a - č e n d r a ṅ-ste*|[4]*'Bu-šiṅ-kun-daṅ Zin-ču-daṅ Ga-ču-las scogs-pa|Rgya'ĭ mkhar maṅ-pho phab|-ste*|[4]*žaṅ Rgyal-zigs slar Bod-yul|-du*|[4]*mčhis-te*|[4]*žaṅ Rgyal-žigs|||*[5] *-daṅ|blon Stag-sgra-daṅ žaṅ Stoṅ-rcan-daṅ žaṅ|Bcan-ba|-las|scogs-pas|Keṅ-šĭr d r a - m a d r a ṅ ste Ke(ṅ)-ši phab|||*[6]*Rgya-rĭe bros||-nas|Rgya-rĭe gsar-du bčug|-nas|*[7]*d r a - m a|slar log-nas||žaṅ Rgyal-zig(s) Bod-yul-du mol-čen-la*|[8] *mčhis|-par lo gčig (Ann. II, 1*:.51—55 = *DTH*:59.12—60.7[9]).

In his translation of the relevant passages, *DTH*:65.35—66.6, Thomas renders, as mentioned above, the terms in question by "drew a great network", "drew a network" and "the network" but these are the passage where it becomes evident that their meaning cannot be explained on the basis of the word *dra-ma|dra-ba* "net-work". In connexion with *dra-čen draṅ(s)* and *dra-ma*

[3] I wish to discuss the chronology of the *Ann.* in detail in another place. Here I just want to note that some events described in the *Ann. II, 1* in the section on the Tiger year corresponding to the year 762 A. D. took place, in fact, in the Hare year.

[4] *DTH* omits the *šad* in all these four instances.

[5] *DTH* : *šad* occurs twice only.

[6] *DTH* : *šad* occurs twice only.

[7] Here *žaṅ* is cancelled.

[8] *DTH* omits the *šad.*

[9] In the corresponding passage of *Ann. II, 2* : 20—25 the personal names at the beginning and the end of the passage are missing, while certain parts of the text are repeated twice or three times and there are many mis-spellings too: *-las scogspas Bumriṅ-lčag-zampa rgyal-de dračen draṅ-te lascogspa Bum-lĭṅ-lčag-zam (rgya* crossed out) *rgaldtedra-čentraṅ-ste žaṅ Rgyal-zigs-daṅ žaṅ Stoṅ-rcan-las scogspa Bum-ruṅ lčagzam rgalde dračen* (originally *dučen* but the graph *u* was corrected to *r!*) *draṅ-ste 'Bu-šiṅ-kun-daṅ Zin-čuṅ-las scogspa Rgya'imkhar maṅ-po phabte žaṅ Rgyal-zigs slar Bot-yul-dus mčhisste žaṅ Rgyal-zigs-daṅ bloṅ Stag-sgra žaṅ Stoṅ-rcan-daṅ žaṅ Bcan-balasscogs* (cf. *DTH*, p. 59 n. 18—p. 60 n. 4).

draṅs as used here one may think of the encirclement of towns or of building dug-outs for laying siege ("palisade of trees"), although the *Chiu-T'ang-shu* speaks about a raid-like Tibetan attack, the defection of a Chinese general and partly about the evacuation of the Chinese capital much rather than about encirclement and siege (S. W. Bushell, *The Early History of Tibet, from Chinese Sources : JRAS* n. s. XII, 1880, p. 476; P. Demiéville, *CL* I, p. 171 n. 3 and p. 300 n. 1). On the other hand, the translation of *dra-ma slar log-nas* by "the network having come back" can, in my opinion, by no means be fitted in with the context. Here the withdrawal of the encirclement has n o l o n g e r any sense because any possible encirclement must have lost its original quality p r i o r t o t h i s, i. e. by the capture of *Keṅ-ši*. On the other hand, it is highly unlikely that the passage refers to the removal of the palisades because the victorious Tibetan troops most probably carried back more valuable booty than the heavy wood of the palisades.

It seems that the interpretations relying on the word *dra-ma* "nobility" must also be discarded. This meaning could be fitted in but then it should be assumed that the whole army marching against the Chinese capital consisted of nobles and this would contradict everything we know about the Tibetan army. Another flaw with this interpretation is that the word *dra-ma* as a social term is not known up till now from Old Tibetan texts.

Even less compatible with the context of the examined report is the meaning "expérimenter" or any other interpretation relying on the meaning "experienced, practised, learned" of the word *dra-ma* because the relevant terms in this passage obviously refer to some military action.

Of all the interpretations so far advanced only the interpretation "led an expedition" of the phrase *dra-ma draṅs*, and the meaning "expedition" derivable therefrom for the word *dra-ma*, can be reconciled with the context of the investigated passage, although even these require a closer definition. The English word "expedition" used by Thomas, has not one but two meanings, an abstract one and a concrete one: "warlike enterprise : men sent on this" (cf. *The Concise Oxford Dictionary of Current English*[4], Oxford 1952, p. 417*b*); hence it must be made clear whether to attribute a double meaning to the word *dra-ma* or only an abstract one or only a concrete one. In the phrase *dra-ma slar log-nas* the only meaning that can stand is the concrete one: "after the army (or troops) sent on the enterprise (or campaign) had come back" and not "after the enterprise (or campaign) had come back". For the passage where *dra-ma draṅs͡te* and *dra-čen draṅ-ste* occur both the concrete and the abstract meanings can be used: "having led a (great) army or troop sent on enterprise or campaign" or "having led a (great) enterprise or campaign", and, as we shall see, this double interpretation is possible in every other case when *dra-ma draṅs* occurs. Such interpretations might lead to the tempting conclusion that the word *dra-ma* has a double meaning, a concrete

one and an abstract one, like the English word "expedition". We must not forget, however, that there is not much difference between "led an army or troops sent on enterprise or campaign" and "led an enterprise or campaign", as far as the g e n e r a l meaning of the phrase *dra-ma draṅs* is concerned, because they mutually involve each other. On the other hand, the only occurrence of *dra-ma*, without *draṅs*, obviously requires the concrete meaning. Hence the word *dra-ma* itself has to be interpreted, at least for the time being, as meaning "army or troop sent on an enterprise or campaign, expeditionary army".

Summing up our analysis we can state that the terms *dra-ma draṅs*, *dra-čen draṅ(s)* and *dra-ma* occurring in the report of 762 in the *Ann. II, 1* cannot be accounted for by any of the Cl. T. words *dra-ma* but, in accordance with the context, must be translated as follows: *dra-ma* "army or troop sent on enterprise or campaign, expeditionary army"; **dra-ma 'dren*: pf. *dra-ma draṅs*: fut. *dra-ma draṅ* "to lead an army or troops sent on enterprise or campaign, lead an expeditionary army: to lead an enterprise or a campaign"; **dra-čen 'dren*: pf. *dra-čen draṅ(s)* "to lead a great army on campaign, to lead a great expeditionary army: to lead a great campaign".

Let us investigate now the correspondences between the parallel passages of the report of 762 in the *Ann. II*, 1 and of the *ŽRdor.*:S. The text of the latter passage runs: *Ňan-lam Klu-khoṅ-gis| |Rgya-yul-gyi thild|Rgya-rǰe'i pho-braṅ Keṅ-šir|Bod-gyis d m a g t r a ṅ (= d r a ṅ)-ba'i bka'-gros-gyi mgo čhen-po gsold-nas|Keṅ-šir d r a ṅ-ba'i dmak(!)-dpon čhen-phor| |žaṅ Mčhims-rgyal Rgyal-žigs Šu-theṅ-daṅ| |blon Stag-sgra Klu-khoṅ gñis|bka' scald-te|Keṅ-šir d r a ṅ s-nas| |Či'u-čir-gyi rab-ṅogs-su Rgya-daṅ thab-mo čhen-pho byas-te|Bod-gyis g-yul bzlog-nas| |Rgya maṅ-po btuṅs-pas| |Rgya-rǰe Kvaṅ-peṅ-'vaṅ yaṅ| Keṅ-ši'i mkhar-nas byuṅ-ste'|[Šš]em(?)*[10]*-či'ur bros-nas|Keṅ-ši phab-ste (ŽRdor.*:S.53—63 = *AHE*:18.12—22).

Within the above-quoted passage of the *ŽRdor.*:S, and between this and the *Ann. II, 1* the following correspondence can be observed: *(*dra-ma 'dren)*; pf. *dra-ma draṅs* ~ *(dmag 'dren)*: fut. *dmag traṅ(= draṅ)* ~ *('dren)*: pf. *draṅs*: fut. *draṅ*.

In the first place the correspondence justifies the above statement concerning the interpretation of the phrase *dra-ma draṅs* because the meaning of the phrase *dmag 'dren* is, according to the dictionaries, "to lead, conduct an army into, to wage war against, to invade" (Jäschke, *Dict.*[3], pp. 284*b*, 421*b*; Das, *Dict.*, p. 698*b*; Desgodins, *Dict.*, p. 533*b*), and this, in the general sense, does not differ from the above-defined meaning of *dra-ma draṅs*.

The problem of *dra-ma* must be discussed more extensively. In the light of the correspondence shown in the foregoing, one might be tempted to attri-

[10] Cf. *AHE*, p. 20 n. 11.

bute to *dra-ma* a meaning identical with that of *dmag*. Such an inference, however, would not, in my opinion, be sufficiently founded. The correspondence *dra-ma* ~ *dmag* is not attested in any other collocation, and the correspondence *dra-ma drańs* ~ *dmag trań* in itself testifies to the identity of their general meaning only but not to the identity of the meanings of their components. On the other hand, not only the meaning of the two phrases is identical but so are their verbal components too and, accordingly, the meanings of the two nouns must also be, if not identical, but related. Now, not only does the word *dmag/mag* occur more frequently than *dra-ma* but it has a wider meaning since it is used also in compounds denoting offices of permanent, organisational and not occasional character (e. g. *dmag-pon*, for which cf. M. Lalou, *Revendications des fonctionnaires du Grand Tibet au VIII^e siècle : Journ. As.* 1955, p. 193) whereas *dra-ma* occurs only in connexion with military expeditions against foreign territories or with the termination of the former. Accordingly, we must ascribe to *dra-ma* a meaning which is related to the meaning "army, host, troops, soldiers" of the word *dmag* (Jäschke, *Dict.*[3], p. 421*b*; Das, *Dict.*, p. 980*b*) but somewhat narrower yet comprising the connotation "military expedition". Hence the meaning here required is exactly the one defined on the basis of the context of the report of 762 in the *Ann. II, 1.*

Mention must be made of the simple *drańs* : *drań*. Richardson, *AHE*, pp. 22—23 n. 13, as we have seen, regards it as the derivative of the verb *'dren* and as meaning "to make war, to lead troops" and translates them in *AHE*:21.15 by "for the attack" and "attacked". The interpretations suggested by him indeed fit in well with the context yet the correspondences within the *ŽRdor.*:S and between this and the *Ann. II, 1* reveal that *drańs* : *drań* is the elliptic form of the phrases *dra-ma drańs* ~ *dmag trań(= drań)* in much the same was as "*drańs :* sc. *dmag-drańs* «led an army» «marched»" assumed by Thomas *DTH*:68.5 in connexion with other passages. This means that we can attribute to the verb *('dren)*: pf. *drańs*: fut. *drań* as a separate word only the meaning "to draw, drag, pull; to conduct, lead, guide; to cite, quote; to invite, call etc." (cf. Jäschke, *Dict.*[3], p. 284*b*; Das, *Dict.*, p. 698*b*—699*a*; Desgodins, *Dict.* p. 533*b*; cf. also *TLTD* III, vocabulary, p. 147*a*), and only as the elliptic form of the phrases *dra-ma drańs* ~ *dmag trań(= drań)* has it the meaning, now more clearly defined, "to lead (an army or an expeditionary army : enterprise or campaign)".

Before discussing the other passages, let us fix the wording of the translation according to the results of our analysis:

Ann. II, 1:.51—55: "By Uncle *Rgyal-zigs* and by Uncle *Stoń-rcan* and by others the *Bum-liń* iron bridge having been crossed, a great expeditionary army (or great campaign) led, *'Bu-šiń-kun* and *Zin-ču* and *Ga-ču* and others, many Chinese fortresses subjugated, Uncle *Rgyal-zigs* having gone back to Tibet, (then) by Uncle *Rgyal-zigs* and by Councillor *Stag-sgra* and by Uncle

Stoṅ-rcan and by Uncle *Bcan-ba* and by others an expeditionary army (or campaigne) having been led to *Keṅ-ši, Ke(ṅ)-ši* was captured. After the Chinese ruler had fled, after a Chinese ruler had again been appointed, (and) after the expeditionary army had returned, Uncle *Rgyal-zig(s)* went to Tibet for a great conference, so one year."

ŽRdor.: S.53—63: *"Ṅan-lam Klu-khoṅ* having put forward the great head (i. e. the major part) of the advice that into the Centre of China, to the residence of the Chinese ruler, to *Keṅ-ši* an army should be led by the Tibetans, to the great army commander leading (army or campaign) to *Keṅ-ši* order was given Uncle *Mčhims-rgyal Rgyal-zigs Šu-theṅ* and Councillor *Stag-sgra Klu-khoṅ,* these two;[11] after (the army or campaign) had been led toward *Keṅ-ši,* a great battle was made with the Chinese at the ford of the *Či'u-čir;* after the battle lines had been driven back by the Tibetans, many Chinese were killed; after the Chinese ruler *Kvaṅ-peṅ-'vaṅ,* too, had therefore come out of the fortress *Keṅ-ši* and fled to *[Šš]em(?)-či'u, Keṅ-ši* was captured."

3. Now the task remains to apply our results to the other passages where the phrase *dra-ma draṅs* occurs and thereby to check them.

Ann. I:.195—196 = *DTH*:21.20—22, winter, 714 A.D.: *'bon Da-rgyal--daṅ|blon čhen-pho Khri-gzigs-gñis-gyis|'Bu-šiṅ-kun-[d]u*[12] *dra-ma draṅs͡te|slar 'khord-par lo gčhig* "by the Nephew, the *Da-rgyal,* and by Great Councillor *Khri-gzigs,* by these two, an expeditionary army (or campaign) having been led to *'Bu-šiṅ-kun,* was brought back, so one year". — This interpretation is confirmed by the report of the *Chiu T'ang shu* according to which in the autumn of the second year of the period K'ai-yüan (714) the Tibetan generals Fên-ta-yen and Ch'i-li-hsü, with an army of over hundred thousand men, assailed Lin-t'ao-chün, Lan-chou and Wei-chou, but the Chinese attacked them and made them retreat (Bushell, *op. cit.*, p., 459; cf. Thomas, *TLTD* II, p. 5 n. 1).

Ann. II, 1:.15 = *DTH*:56.14, end of summer (autumn?) of the year 755 A. D.: *Te'u-čur dra-ma draṅs͡te* "to *Te'u-ču* an expeditionary army (or campaign) was led". — The place name *Te'u-ču* occurs also in another passage relating to events earlier that summer of the same year *blon Khri-bzaṅ-d͡aṅ|žaṅ Stoṅ-rcan gñis-gyis|mkhar Te'u-ču phab (Ann. II, 1*:.13 = *DTH*:56.8—10) "by Councillor *Khri-bzaṅ* and by Uncle *Stoṅ-rcan,* by these two, the fortress

[11] For the government of the double nominative of *scald* see *Acta Orient. Hung.* X (1960), p. 50 n. 37. — At that time I had, unfortunately, no access to Li Fang-kuei's paper, *Tibetan glo-ba-'dring : Studia Serica Bernhard Karlgren dedicata,* Copenhagen 1959, pp. 55—59, but now I avail myself of the opportunity to note that, following T. Wylie's suggestion, Li in his paper (p. 57) published, prior to my article, a translation of the report of 699 in the *Ann.I*:. 129 = *DTH*:18.21—22 essentially identical with the one advanced in my above-quoted note.

[12] *DTH : tu,* the graph permits both readings.

Te'u-ču was captured". One might think that the late summer report refers to a Chinese counterattack since Chinese military operations are sometimes mentioned also in other passages of the *Ann. II, 1* (:.4—5, .10 = *DTH*:55.10—11, .23—25 = :62.14—16, :62.31—63.1). Since, however, the word *Rgya* "Chinese" does not occur in this report, I should rather think that the town was recaptured by the Chinese during the summer and later it was the Tibetans who launched another attack to re-occupy it. But either way the text describes military operations undertaken for the occupation of a border town and therefore the interpretation of the phrase *dra-ma draṅs͡te* can by no means be doubtful.

Ann. II, 1:.32—33 = *DTH*:57.26—28, end of winter of 758 A. D. (spring of 759?): *blon Khri-bzaṅ-daṅ Skyes-bzaṅ Stag-snaṅ-las scogs-pas Khar--can-Leṅ-ču-phyogsu dra-ma draṅs-par lo čig* "by Councillor *Khri-bzaṅ* and by *Skyes-bzaṅ Stag-snaṅ* and by others an expeditionary army (or campaign) was led to the region of *Khar-can-Leṅ-ču*, so one year". — This campaign obviously belongs to the raids launched by the Tibetans beginning from 755—756 A. D., against the western territories of China, left without garrisons after the rebellion of An Lu-shan (Bushell, *op. cit.*, p. 475 and esp. Demiéville, *CL* I, p. 169 n. 1, p. 300 n. 1). For the time being, however, it seem to me that Richardson's assumption, in *AHE* p. 23 n. 14, cannot be proved that the following passage of the *ŽRdor.*:S.26—28 = *AHE*:17.12—14: *Khar-can-phyogs-su thog-ma draṅs--pa'i|dmag-dpon-du|bka' scald-gyis kyaṅ* "and since order was given (him, i.e. *Ṅan-lam Stag-sgra Klu-khoṅ)* to the army commander leading (an army or a campaign) to the region of *Khar-can* for the first time" refers to the campaign in question in the region of *Khar-can-Leṅ-ču* in 758. The identification of the events described in these two sources has, in my opinion, the prerequisite of clarifying the whole chronology of the events related in *ŽRdor.*:S.21—49, a very intricate problem on account of considerable gaps in the text of the *ŽRdor.*:S.34—40.

The phrase *dra-ma ma draṅs-par* of the *Chr.* must be discussed at some length since Bacot and Toussaint advanced an ad hoc interpretation of it. The course of the narration containing this phrase and, within this, the Tibetan text of the relevant passages are as follows: Some subjects of *Ziṅ-po-rǰe Khri-paṅs-sum*, ruler of *Ṅas-po*, came into conflict with their master, therefore through the mediation of *Ches-poṅ Nag-seṅ* they appealed to *Stag-bu Sña-gzigs*, king of *Spu*, and secretly swore allegiance to him; *'uṅ-gi rǰes-la|Ziṅ-po-rǰe-la*[13] *d r a - m a m a d r a ṅ s - p͡a r*|[14]*rgyal Stag-bu dguṅ-du gšegso (Chr.*:163—164 = *DTH*:104.27—29); *Ches-poṅ Nag-seṅ*'s serf *Spug|Spuṅ Gyim-taṅ Rmaṅ-bu*, also let into the conspiracy, was afraid lest he should devulge the secret in his

[13] *DTH*: *lo*.
[14] *DTH* omits the *šad*.

sleep and his wife should make it public, so he bit off her tongue and she died of this; *'uň*[15]*-gi 'og-du Ziň-po-rǰe-la m a d r a ň s - p a r | |Gyim-taň Rmaň-bu nad-kyis btab-ste rabs čhad-de ši-'o (Chr.*:.171—172 = *DTH*:105.3—4); the new king, *Slon-mchan|bcan*, and his younger brother take the oath of the conspirators; later *bcan-po Khri Slon-bcan-gyis|žabs-kyis bcugste*[16] *|dmag khrǐ-daň čhaste d r a ň s - s o (Chr.*:.180 = *DTH*:105.19—21). — The translation of the relevant passages advanced by Bacot and Toussaint reads "... Après cela et alors que l a n o b l e s s e é t a i t ainsi a d v e r s e à Ziň-po-rǰe, le roi Stag-bu s'en alla au ciel. ... Après quoi, p l e i n d e h a i n e pour Ziň-po-rǰe, Gyim-taň rmaň-bu fut enlevé par une maladie et périt sans descendance. ... Le roi Khri-slon-bcan partit avec dix mille soldats sous son commandement" (*DTH*:136.6—7, .22—23, :137.13—14). This translation fits in well with the narration but the translation of the first two passages is unacceptable not only on account of the problems connected with the interpretation of *dra-ma* as "noblesse" (see above p. 222) but also for reasons of Tibetan morphology, since it confuses the verb *'dren :* pf. *drańs* "to draw, conduct, lead etc." having alternating finals *-n* : *-ň* with the verb *dran* "to think of, to ponder, to remember, to become conscious of, to think of with love or affection, to be attached to" having a constant final *-n* (Jäschke, *Dict.*[3], p. 261*b*; Das, *Dict.*, p. 650*a—b*; Desgodins, *Dict.*, p. 495*b*). If, on the other hand, the phrase *dra-ma ma drańs* is regarded as the negative form of *dra-ma drańs* "led an expeditionary army: led a campaign", and *ma drańs* is looked upon as the negative elliptic form of the same phrase, then the new interpretation of the passages not only fits in well with the general course of the narrative, but it also becomes evident that the first and second of the above-quoted passages refer to the third: "After this, when expeditionary army (or campaign) had not (yet) been led against *Ziň-po-rǰe*, king *Stag-bu* went to heaven. ... After this, when (expeditionary army or campaign) had not (yet) been led against *Ziň-po-rǰe, Gyim-taň Rmaň-bu*, afflicted by disease, died without offspring. ... (The soil) having been touched with the feet by King *Khri Slon-bcan*, going with ten thousand soldiers (an expeditionary army or campaign) was led."

The test of the correctness of our interpretation will be in the first place the *dra-ma draň* (fut.) of the document *Ch. 83, xii, 3* because, as we have seen, it was this occurrence that led Thomas to give up the essentially correct interpretation "led an expedition". This fragmentary document registers the duration of the prison guard and private services and the allowance of some persons. Within this context occurs the following fragmentary passage: (.4) ...*||J̌aň-lag-du dra-ma draň-ba['i]* — • — • — (.5) *sraň brgyad 'chal|nas phul phyed-daň bži 'chal|*... (*TLTD* II:404.6—8). This is the translation suggested by Thomas:

[15] *DTH*: *'uň.*
[16] *DTH*: *bcugs te.*

"For a net (handcuff?) conveyed to the hand of Jań (?) eight *sraṅ* are asked; of barley four less one-half *phul* (handfuls) are asked" (:404.19—21). As Thomas's own question marks indicate, his interpretation is problematical. *J̌aṅ-lag* can hardly be translated by "the hand of Jań" because this interpretation would require the form **J̌an-gi lag*, on the one hand, and the meaning "net" of *dra-ma* does not fit the context and its meaning "handcuff" is not attested, on the other[17]. I cannot, however, see any reason why the phrase *dra-ma draṅ* (fut.) should not, in this case too, be translated "to lead a troop sent on enterprise : to lead an enterprise" because the persons marked out for guardians could obviously be employed to arrest rebels or criminals or to take part in enterprises undertaken for the tracking of escaped convicts. On the strength of these considerations I suggest the following translation: "— · — · — [by whom] an expeditionary troop (or an enterprise) will be led to *J̌aṅ-lag* (cf. below p. 229), eight *sraṅ* are asked, four less one-half *phul* of barley is asked".

We have now surveyed all occurrences — at least all certain ones[18] — of the phrase *dra-ma draṅs* and can regard the meaning of this phrase, determined from the text of the report of 762 in the *Ann. II, 1,* as conclusive and final.

4. In connexion with the above-discussed passages a problem of rection arises: what is the difference between the illative *(-du/-tu/-su/-r* 'in den') and

[17] For the confirmation of his interpretation, Thomas, *TLTD* II:404.26—27 refers to the fragmentary document *Ch. 73, xiii, 8* as one in which we have again "*dra-ma(ba)* with *lag*", but it should be noted that the collated passages of the two documents differ in syntax and content to such an extent that they defy comparison. The text of the *Ch. 73, xiii, 8* and its translation, as given by Thomas, are as follows: (.1) ||*Me-ja-ne-'i lag-na|dra-ba' gñis|drgyal-pa če-čuṅ bču|Hel-ke* — · — · — (.2) *drṅa-bal-ki pha-ca gčig|ra-bal-pha-ca gčig khe-te-re gčig|* |*thag-pa bži|* |*me* — · — · — "In (On?) the hand of Me-dza-ne nets *(dra-ba,* handcuffs? . . .), two; sacks *(rkyal-pa),* great and small, ten . . . Hel-ke . . . parcel *(pha-tsa)* of camel-hair, one; parcel of goat hair, one; each of one *khe-te;* ropes, four . . ." *(TLTD* II:379.9—17). Although the interpretation of the word *pha-ca* cannot be attested with certainty and although the interpretation of *re* as a distributive adverb is problematical, Thomas was undoubtedly right in recognizing that the document is a list of objects possessed by, or given for use to, various persons. In this case, however, the second alternative, queried by Thomas, of item one: "On the hand . . . handcuffs" may be discarded, and only the first alternative: "In the hand of Me-dza-ne nets, two" remains valid.

[18] The phrase *dran.ma.draṅ.de* in the fragmentary text at the end of the manuscript of the *Ann. II, 2* (:.28 = *DTH*:61.3) but not belonging to the *Ann.* can, for the time being, not be looked upon as a doubtless occurrence of the *dra-ma draṅs*, although Thomas, *DTH*:66.24—25, :69.28—30 and :71.41, regards it as such. The context of the fragment is, unfortunately, obscure and, in my opinion, is not suited for linking up the two phrases of different form.

the allative *(-la* 'auf, an den') rections of *dra-ma draṅs* ~ *dmag-traṅ(= draṅ)* ~elliptical *draṅs?*[19]

The occurrences discussed above of *dra-ma draṅs* ~ *dmag traṅ(= draṅ)* ~ *draṅs* allow of several interpretations but the analysis of a few further passages, where elliptic *draṅs* is used, brings us to an unequivocal conclusion. It is, naturally impossible, nor is it necessary, to consider all the occurences of the elliptic *draṅs* not discussed so far because many of them are problematical and their elucidation would require a separate study. It seems to be sufficient to quote some of the indisputable passages of the *Chr.*:

Chr.:.380—381 = *DTH*:114.35—115.2: *Sbraṅ Rgyal-sgra Leg-zigs-kyis|stod-phyogs-su draṅs͡te|Mu-yuṅsu*[20] *g-yul bzlog*[21]*-nas|luṅ-gĭ rgyal-po Nuṅ-kog man-čhad 'baṅs-su bsdus* "by *Sbraṅ Rgyal-sgra Leg-zigs* (an army or campaign) having been led to the upper (i.e. western) regions, and after the battle lines (of the enemy) had been driven back at *Mu-yuṅs,* the kings of the valleys downward (i.e. estward) from *Nuṅ-kog* (or from *Nuṅ* and from *Kog?)* were gathered among the subjects".

Chr.:.391—392 = *DTH*:115.18—20: *'Bro Khri-gzu' Ram-šags-kyis|stod--pyogs-su draṅs͡te|Lĭ 'baṅs-su bkug-nas dpya' phab-bo* "by *'Bro Khri-gzu' Ram-šags* (an army or campaign) having been led to the upper (i.e. western) regions, and after *Li* (Khotan land) had been bent to subjection, tax was levied on (it)".

Chr.:.433—434 = *DTH*:117.15—17: *Žaṅ-žuṅ-gĭ rgyal-po-la draṅs-ste| . . .| |Žaṅ-žuṅ-gĭ rgyal-po Lĭg Myi-rhya (-'i)*[22] *srid brlag-ste| |Žaṅ-žuṅ thams-čhad 'baṅs-su bkug-go* "against the king of *Žaṅ-žuṅ* (an army or campaign) having been led, . . ., the power of *Lig Myi-rhya,* king of *Žaṅ-žuṅ,* having been overthrown, the whole of *Žaṅ-žuṅ* was bent to subjection".

According to the above-quoted examples, before the phrases *dra-ma draṅs* ~ *dmag traṅ(= draṅ)* ~ elliptical *draṅs,* the name of the place toward which the enterprise proceeded is allways in allative: *Keṅ-šĭr/šir (Ann. II, 1*:.54, *ŽRdor.*:S.54, .56, .59), *'Bu-šĭṅ-kun-[d]u (Ann. I*:.196), *Te'u-čur (Ann. II, 1*:.15), *Khar-can-Leṅ-ču-phyogsu (Ann. II, 1*:.33), *Khar-can-phyogs-su (ŽRdor.*:S.26), *stod-phyogs|pyogs-su (Chr.*:.380, .392); consequently, the word *J̌aṅ-lag (Ch. 82, xii, 3*:.4) with an illative *-du* must also be a place name. On the other hand, the denomination of the person against whom the enter-

[19] In denoting and interpreting the Tibetan adverbial cases, I follow A. Schiefner, *Tibetische Studien* IV, *Beiträge zur Casuslehre : Mélanges Asiatiques* V (1864—1868), pp. 178—194.

[20] *DTH*: *juṅsu*; but in the translation, *DTH*:153.23 in correct form: *-yuṅs.*

[21] *DTH*: *bǰlog.*

[22] *DTH*: *dhya*, but cf. *DTH*, p. 117 n. 1. — For the emendment of *-'i* see *Chr.*:.432= *DTH*:117.14: *Lĭg Myi-rhya-'ĭ (DTH*: *rhya'i) srid brlag-go.*

prise is undertaken, is invariably in allative: *Ziń/Ziń-po-rǐe-la (Chr.*:.163, .172), *Žań-žuń-gǐ rgyal-po-la (Chr.*:.433).

5. We could sum up the results of this analysis in the following:

a) The meaning of the O. T. word *dra-ma*, which occurs in the phrases *dra-ma draṅs* (pf.): *dra-ma draṅ* (fut.) and *dra-čen draṅ(s)* (pf.) and also separately in the *Ann. II, 1*:.55, is "army or troop sent on an enterprise or campaign, expeditionary army", whence it should be distinguished from the words O. T. *dra-ba'* ~ Cl. T. *dra-ba/dra-ma* "grate, lattice, net, net-work; balustrade" and from the Cl. T. *dra-ma* "experienced, practised, learned; nobility".

b) The meaning of the O. T. phrase **dra-ma 'dren* : pf. *dra-ma draṅs* : fut. *dra-ma draṅ* is: "to lead an army or troops sent on enterprise or campaign, lead an expeditionary army: to lead an enterprise or a campaign", and hence it is essentially identical with, and can be substituted for, the phrase Cl. T. *dmag 'dren* ~ O. T. fut. *dmag traṅ(= draṅ)* "to lead, conduct an army, to wage war, to invade". Instead of both the phrases *dra-ma draṅs* ~ *dmag traṅ (= draṅ)* the verb *('dren)* : pf. *draṅs* : fut. *draṅ* "to draw, conduct, lead" is used as an elliptic form. For indicating direction, with all these phrases, place names take the illative *-du/-tu/-su/-r* and/or personal names the allative *-la*.

c) The O. T. **dra-čen 'dren* : pf. *dra-čen draṅ(s)*, which can hardly be anything more than an occasional variant of the phrase *dra-ma draṅs*, means "to lead a great army sent on campaign, lead a great expeditionary army : to lead a great campaign".

EIN BRIEF AN SCHELOMO NACH DAMIETTA IN SACHEN EINES LEHRERS

AUS DER KAUFMANN-GENISA

VON

A. SCHEIBER

Die Wichtigkeit der Privatdokumente, Privatbriefe der Genisa wurde von Professor GOLDZIHER bereits im Jahrzehnt der Entdeckung der Genisa, im Jahre 1906, betont. »Ich kann sagen, dieser Inhalt der Dokumente hat meine Aufmerksamkeit in ausserordentlicher Weise gefesselt. Gar nicht zu sprechen von den ungefähr 80 Briefen und Listen (seit der Verfassung des Katalogs kamen noch weitere derartige Dokumente in grosser Anzahl zum Vorschein), die allerlei Beziehungen des Lebens unmittelbar bezeugen, sind diese Schriftdenkmäler nicht nur gegenständlich interessant, sondern darüber hinaus auch sehr wichtig als Materialien für die Kenntnis der Gemeinsprache wie der epistolaren Technik dieser alten Zeiten.«[1] In der Tat sind so wenige Daten über die inneren Angelegenheiten, das Privatleben, die materiellen Verhältnisse des mittelalterlichen Judentums auf uns gekommen, dass jeder Beitrag von Nutzen sein kann und unsere Kenntnisse zu erweitern vermag. Wir weisen hier auf die Tätigkeit von Prof. S. D. GOITEIN hin, dem es gelang, auf Grund der Privatbriefe der Genisa die letzte Reise und das Todesdatum des Jehuda Hallevi zu ermitteln.[2] Und in seinem jetzt erscheinenden Buche beschreibt er die Geschichte des Handels der Juden mit Indien.[3]

Der Brief, den wir im weiteren darbieten, stammt aus der Kaufmann-Genisa, die sich im Besitze der Landesrabbinerschule in Budapest befindet. Er ist, wie sein Zusammenlegen zeigt, dem Adressaten zugesandt worden. Seine Ausmasse sind: 14 cm × 30.5 cm. Papir. Quadratschrift. An vielen Stellen von Motten zernagt und so anstatt der Schrift Löcher.

[1] I. GOLDZIHER: Akadémiai Értesítő XVII (1906), p. 310; Microcard Catalogue of the rare hebrew codices, manuscripts and ancient prints in the Kaufmann Collection (Budapest 1959), p. 17; S. D. GOITEIN: Tarbiz XX (1949), pp. 191—204.

[2] S. D. GOITEIN: Tarbiz XXIV (1954/55), pp. 21—47; Proceedings of the American Academy for Jewish Research XXVIII (1959), pp. 41—56.

[3] S. D. GOITEIN, מסוי הודו (Jerusalem 1962); S. D. GOITEIN: Geniza Papers of a Documentary Character in the Gaster Collection of the British Museum: JQR N. S. LI (1960/61), pp. 34—46; S. D. GOITEIN: L'état actuel de la recherche sur les documents de la Geniza du Caire: REJ CXVIII (1959/60), pp. 9—27.

Schreiber und Adressat sind nicht genannt. Der Anfang des Textes ist verstümmelt, hier mochten diese fehlenden Angaben ihren Platz gehabt haben. Der Name des Adressaten war wahrscheinlich Schelomo, hierauf weist das in dem einleitenden Gedicht fünfmal refrainmässig zurückkehrende Wort שלומות hin (Zeile 3., 5., 7., 9., 12.). Der Briefschreiber lebte zweifellos in Ägypten, unweit von Damietta. Paläographischen Beobachtungen zufolge können wir den Brief ins XII. Jahrhundert verlegen. Der Adressat war ein angesehener Mann — sicherlich Präses der Gemeinde —, von dem der Briefschreiber über die Flüssigmachung des Gehalts des Lehrers sich Weisung holt. Wir erfahren über ihn nur so viel, dass er Söhne hat (Zeile 41.).

Aus dem Postskript erhellt, dass der Adressat nach אי חנם reiste. Dieser Ortsname kommt bereits in der Bibel vor (Jes. XXX. 4.). Die ägyptischen Juden bezeichneten mit diesem Namen Damietta am Gestade des Mittelmeeres.[4] So kommt er auch in der Megillat Ebjatar vor.[5] Hier gab es schon im Jahre 989 eine jüdische Gemeinde.[6] Von hier stammte die Familie des Chalfon b. Netanel, des Freundes von Jehuda Hallevi.[7] Benjamin Tudela im XII. Jahrhundert erwähnt 200 Juden.[8] In dieser Stadt lebte auch der Dichter, der zu Ehren des Abraham Hakkohen Gedichte schrieb.[9] Die Identifizierung mit dem Ort Henassijeh ist somit irrig.[10] Mosche Maimūni schreibt in einem seiner Briefe דמיאט.[11]

Der Anfang des Briefes ist ein Gedicht, das Weitere ist Prosa in Versen. Der Gedankengang des Briefes ist folgender:

Der Briefschreiber habe den Brief des Adressaten erhalten. Er nennt diesen »den Herrn seiner Seele, die Krone seines Hauptes« (אדון נפשי ועטרת ראשי: Zeile 15.). Nachdem er sich einen Pfeilschuss weit (Gen. XXI. 16.) — also nicht weit — entfernte, interessiere ihn kein Buch, so sehr sehne er sich nach ihm (Zeile 19—21.). Er sei sehr beschäftigt, sonst hätte er ihm schon früher geantwortet (Zeile 26—28.). Er wünsche, er möge zurückkommen. Seine guten Wünsche münden in messianische Hoffnungen (Zeile 28—33.).

[4] J. MANN: The Jews in Egypt and in Palestine under the Fātimid Caliphs 1 (Oxford 1920), p. 188; S. ASSAF: Texts and Studies in Jewish History (Jerusalem 1946), p. 113.

[5] S. SCHECHTER: JQR XIV (1902), p. 461; Saadyana (Cambridge 1903), p. 91.

[6] J. MANN, Op. cit., II (Oxford 1922), pp. 69—70; siehe noch S. ASSAF: Yerushalayim IV (1953), p. 112.

[7] S. D. GOITEIN: Tarbiz XXIV (1954/55), pp. 21—22.

[8] E. STRAUSS, תולדות היהודים במצרים וסוריה. I (Jerusalem 1944), p. 32.

[9] J. KOMLÓS: Tarbiz XXVII (1957/58), pp. 544—548; J. SCHIRMANN: ibid., pp. 548—549; XXVIII (1958/59), pp. 402—403; J. RATZAHBI: ibid., pp. 404—406; N. ALLONY: אוצר יהודי ספרד. I (Jerusalem 1959), pp. 54—61.

[10] R. GOTTHEIL—W. H. WORRELL, Fragments from the Cairo Genizah in the Freer Collection (New York 1927), p. 148.

[11] S. ASSAF, Op. cit., p. 166; R. GOTTHEIL: Occident and Orient. Gaster Anniversary Volume (London 1936), pp. 174, 177.

Er teilt ihm mit, R. Jehuda, der Lehrer, gehe täglich mit ihm in die Synagoge (בית הכנסת), um dort den Bibel- und Mischnaunterricht zu versehen (Zeile 34—35.). Jetzt sei der Lehrer erkrankt und wolle weggehen, bitte somit um seinen Gehalt — zehn Sus — und weitere fünf Sus für den Unterricht des Sohnes von Mosche Hakkohen (Zeile 35—37.).

Er bittet ihn, je früher nach Hause zu kommen. Warum wolle er seine Söhne und Geliebten zu Hause lassen, um sich zu seinen Feinden zu begeben? (Zeile 38—41.). Offenbar ist hier von Geschäftskonkurrenten die Rede. Seine Sehnsucht nach ihm habe ihn diesen Brief schreiben lassen (Zeile 44—46.). Vor Eile habe seine Hand gezittert (Zeile 47—48.).

Im Postskript gibt er ihm den Rat, den Zoll denjenigen zu überlassen, die sich bisher damit befassten, und sich in Damietta mit seinen eigenen Angelegenheiten zu beschäftigen, denn er hasse die aus Kontroversen entspringende Niedergeschlagenheit (Zeile 49—52.). Er wünsche ihm, seine Arbeit möge erfolgreich sein (Zeile 54.).

Aus dem Briefe ergibt sich Folgendes:

1) Der Adressat begibt sich auf eine Handelsreise von einer Ortschaft in Ägypten nach dem naheliegenden Damietta. Auf die Handelsreise weist das Vorkommen des Begriffs »Zoll« (מכס) hin (Zeile 49.).

2) Es kommen zwar Namen darin vor: Schelomo, der Lehrer Jehuda und Mosche Hakkohen. Diese sind jedoch so allgemein, dass sie kaum zu identifizieren sind. Deshalb wollen wir uns gar nicht aufs Raten verlegen.

3) Wichtiger als dieses ist, dass wir daraus einiges über den Wirkungskreis und die Dotierung des Lehrers erfahren. Der Unterricht geschieht in der Synagoge — was im Mittelalter ganz allgemein ist[11a] — und seine Aufgabe besteht in der Erklärung der Bibel (מקרא) und der Mischna (פתרונים). Der letztere Fachausdruck bedeutet mehrerlei: Bibelerklärung, Mischnaerklärung,[12] selbst Predigt.[13] Hier jedoch bezieht er sich — parallelen Quellen zufolge — zweifellos auf den Unterricht der Mischna.[14] Der Gehalt des Lehrers ist monatlich zehn Sus. Sus bedeutet Dirhem (die Araber übernahmen das Wort aus dem griechischen *δραχμή*).[15] $13^1/_3$ Dirhem sind gleich einem Dinar. Welchen Wert dies repräsentiert, dafür sei zur Orientierung erwähnt, dass eine Braut 59 Sus als Mitgift von ihren Eltern erhielt.[16]

[11a] A. Scheiber : Acta Antiqua X (1962), pp. 233, 235. S. D. Goitein veröffentlicht dieses Jahr ein Buch (החינוך היהודי לאור כתבי הגניזה) von der jüdischen Erziehung, wie sie sich in den Genisa-Texten spiegelt. Siehe: Zion XXVI (1961), p. 170.

[12] Elieser Ben Jehuda, Thesaurus XI (Jerusalem 1945), pp. 5335—6.

[13] J. Mann, Texts and Studies I (Cincinnati 1931), p. 315.

[14] Mose ben Maimon Responsa. Ed. A. Freimann (Jerusalem 1934), p. 99; S. Assaf, מקורות לתולדות החנוך בישראל. III (Tel Aviv 1936), p. 2; N. Morris, A History of Jewish Education I (Tel Aviv 1960), p. 354; R. Moses b. Maimon Responsa II. Ed. J. Blau (Jerusalem 1960), p. 591.

[15] R. Gottheil—W. H. Worrell, Op. cit., p. XXIX.

[16] J. Mann, Texts and Studies I, p. 430.

Dass der Brief in Eile geschrieben worden, ist nicht nur aus der nachlässigen Schrift zu ersehen, sondern auch daraus, dass die biblischen Zitate aus dem Kopf und ungenau angeführt sind. Auch sein Hebräisch ist nicht tadellos.

Nun geben wir den Text selbst[16a] samt seinem Lichtbilde.

Postskriptum : Über Schelomo, den Adressaten.

Nach Absendung meiner Arbeit in die Druckerei gelang es mir, den Adressaten zu identifizieren. Als Aufseher des Distrikts Damietta betätigte sich anfangs des XII. Jahrhunderts — als Leiter des Ackerbauwesens — Schelomo Abu'l Munağğa Ibn Schaʿja, der einen nach ihm benannten Kanal im Nil konstruierte. Nach Eröffnug des Kanals im Jahre 1112 wurde er wegen Überschreitung des Kostenanschlages in Alexandrien eingekerkert. Im Kerker kopierte er den Koran, und schrieb als Kolophon: »Abgeschrieben durch Abu'l Munağğa, den Juden.« Da die Juden den Koran amtlich gar nicht studieren durften, erregte dieses Koran-Exemplar auf dem Markt von Alexandrien grosses Aufsehen, lenkte die Aufmerksamkeit auf seinen Kopisten, der demzufolge freigelassen wurde. Über all dies unterrichten uns arabische Quellen.[17]

In der Genisa befinden sich zu seinen Ehren geschriebene Gedichte und ein arabischer Brief, dessen Einleitungsgedicht viel Ähnlichkeit zeigt mit dem Einleitungsgedicht unseres Briefes. In beiden Briefen kommt auch das Zitat aus Prov. III. 4. vor. Vielleicht ist der Schreiber beider Briefe identisch. Eine Urkunde aus dem Jahre 1139 hinwiederum bestätigt unsere Vermutung, der wir in unserer Arbeit Ausdruck gaben, dass Schelomo zugleich Präses der Gemeinde war.[18]

Schelomo hielt sich offenbar deshalb in Damietta auf, weil dies in merkantiler Hinsicht ein wichtiges Zentrum war. Es spielte als der östliche mediterrane Hafen Ägyptens eine grosse Rolle.[19] Betreffs des jüdischen geistigen Lebens, das darin wogte, kam jetzt ein interessanter Beitrag zum Vorschein.[20] Im Besitze des Kantors, der sich um 1100 dort betätigte (אבי אסחאק חזאן דמיאט), befand sich ein Exemplar von Isaak Ibn Chalfons Gedichten.[21]

[16a] Sefunot V (Jerusalem 1961), pp. 461—466.

[17] I. Goldziher: JQR XV (1903), p. 74; W. J. Fischel, Jews in the Economic and Political Life of Mediaeval Islam (London 1937), pp. 87—88; S. W. Baron, A Social and Religious History of the Jews III (Philadelphia 1960), pp. 155, 305.

[18] J. Mann, The Jews in Egypt I, pp. 215—217; II, pp. 264—269; Kandel Sámuel, Genizai kéziratok (Budapest 1909), p. V.

[19] S. D. Goitein: The Documents of the Cairo Geniza as a Source for Mediterranean Social History: Journal of the American Oriental Society LXXX (1960), p. 95.

[20] S. D. Goitein: Tarbiz XXIX (1959/60), pp. 357—358.

[21] A. Scheiber: Acta Orientalia X (1960), pp. 91—95; A. Mirsky, שירי ר' יצחק אבן-כלמין (Jerusalem 1961), pp. 56—58, 155—157.

. . . . . .

או יחזק במעוזי· יעשה של[ום לי]

י) עוזי ומעוזי גוחי מ[בטן מבטחי]

שלומות אגודות אגודות ל . . . ב ול . . . [בן]

בארץ משרישות וברוח מעני[נות] לו . . . [בן]

שלומות גודרות כל פרץ פרוץ [וכ]ל חרבן

דבוק (?) ויבא בלו[י]ת . . . . . מצ[י]בן

שלומות הבטחות מחיצות בנחץ להק[ר]יבן

וגלויות עשר בעשר לארצן להשיבן

שלומות זקופות קומות כפופות להציבן

חסד מושבות וחן נותנות להאדיבן

דכ ומצא חן ושכל טוב בעיני אלהים ואדם

עם שאר השלומות והברכות· [כב]ארבעה ועשרים נערכות· מפי הנביאים

המתנבאים· והחוזים והרואים· והצדיקים והיריאים· [ב]רוב זכותם· וגודל

ענותם· יהי רצון מלפני בורא נשמותם· שנחילך מעלותם· ויחברך [ת]ורתם

הגיע כתבך אדון נפשי· ועטרת ראשי· וישמרך יוצר נֶשי· ויפארך

בבגדי שש ומשי· על צמאון מני אלון· וקראתיו והיבנתי מליו· אשר הם

מתוקים כמָן ושליו· וכשגמלתי העמידה עליו· שקט לבי ושָלוֹ· וה

והודיתי רחום תחלה· אשר שאך תהלה· לכן לו הממשלה· והגבורה

והגדולה· ועתה לְוֹ הגדתי לך עָם באיבי ושברון לבבי· מעת

1 או] ישׁ׳ כז, ה. 2 י עוזי] יר׳ טז, יט. גוחי] תה׳ כב, י. 5 גודרות] ישׁ׳ נח, יב.
9 זקופות] תה׳ קמה, יד; קמו, ח. 10 חסד] תה׳ קט, יב. 11 דכ] משׁ׳ ג, ד. 12 כבארבעה
ועשרים] כלומר בכתבי הקודש. 15 ועטרת] איוב יט, ט. 16 בבגדי] בר׳ מא, מב. 17 כמן] שמ׳
טז, טו. ושליו] שמ׳ טז, יג. שקט] איוב ג, כו. וה] אות השלמה. 18 והגבורה] דבה״י א׳ כט, יא.

שרחקתה ממני במטחי קשת לא היה יכילנו סֵפֶר כי נכספה נפשי לראות
פניך המזהירים כזוהר הרקיע ולפני קרוב לכל קוראיו אפיל תחנתי בעבור
שיקרב קבוצינו ויעודנו אל מחוז חפצינו וישביעיני מראות זיו פניך
והדרו והבהקת אורו לקיים עליך קרא דכ גדול כבודו בישועתיך
[הוד] ו[ה]דר תשוה על[יו כי תש]יתהו ברכות לעד תחדיהו
בשמחה את פניך וע . . . . . ומחמד עיני כי לולי
אהיה בדוחק [ב]מלא[כת]י . . . . . מ[ר]גוע שעה אחת
היתה אגרו[ת]י תבו[א אלי]ך כחול הים וכב[דה ה]רדת ותדע כי אין לי
מ[נו]חה [בכל שחרית ו]ערבית אבקש שוש[י]בך [ב]טח ושאנן ובמשכנות
מבטחים ויא[ם]פך עם [ב]נים ו[א]חם ויקרב י בלב אב[ות] על בנים
אנו[חם] ו[מו] שבעה רו[עים] . . . ל . . . [וישמנה] נסיכים מ . . ז[ב]חם
ל . . . ך על . . ך להקרי[ב פסחים שלום] מ[ש]מיעים ששים [וישמחים]
כל והביאותים אל הר קדשי ו[שמחתים בבית תפל]תי עולותיה[ם וזבחיהם]
לרצון על מזבחי כי ביתי [בית תפ]לל[ה] יקרא לכל העמים ועוד מו[ד]יע
אני הדרתו כי ר יהודה המלמ[ד] יבא אתי בכל יום אל בית הכנסת וג[ר]אה
בפתרונים ובמקרא והוא [חפ]ין ללכת והכפליו על העשרה הזוזים
אשר חקקת עלינו חמשה אחרת [ב]כל חודש וחודש בשביל בן של כגן

20 כמטחי] בר׳ כא, טז. נכספה] תה׳ פד, ג. 21 המזהירים] דנ׳ יב, ג. קרוב] תה׳ קמה, יח. אפיל] ר׳ ט, יח, כ. 22 מחוז] תה׳ קז, ל. זיו] דנ׳ ד, לג. 23 דכ] תה׳ כא, ו. הפסוק מנוקד לעיל. 25 ומחמד] יח׳ כד, כא. 26 מיגוע] יר׳ ו, טז. 27 כחול] איוב ו, ג. 28 ובמשכנות] ישׁ לב, יח. בכ״י הנון חסר במעות. 29 ובנים] דבה״י א׳ כו, ט. בלב] מלאכי ג, כד. 30 שבעה] מיכה ה, ד. נסיכים] שם. 31 שלום] נחום ב, א. 32 כב] ישׁ נו, ז. 35 בפתרונים] פירושים למשנה. עי׳ בתשובות הרמב״ם. הוצ׳ אברהם חיים פריימן. ירושלם, תרצ״ד, עמ׳ 99 סי׳ ק״נ: ״ללמדם מקרא ומשנה״. 36 חודש וחודש] מעל לשורה בכתב: ״זהוב וחצי״. כגן] ראשי תיבות: כבוד גדולת קדושתו.

משה הכהן והיה המלמד חולה ישלח לו הבורא רפואה מאת[ו]·

ועתה אני משביעך שאם יכולת לבוא לא תשב שעה אחת

כי עינינו מצפות לבואך וכי בעת אשמע דבריך הנעימים· ומילך

המחוכמים· ישמח לבי שמחה גדולה ותפרחנה עצמותי בגילה

ואיך יתכן לאדם שיעזוב בניו ואוהביו· וידבק בשונאיו ובמריבו·

והקבה יאבד אויבו ומבקשי רעתו· וישמם תחת רגליו כעפר לדוש

ויקים עליו קרדכ לא יתיצב לפניך עד כלותך אותם וכ והו אויבך

נגפים לפניך וג ולא כתבתי זה הכתב אלא ונפשי יגיעה ועיני מצפה ונכספת לשור

דמותך להתרפות במראיך ולהרויח קשי צערי בבואך

כי קולך ערב ומראך נאוה·

והתה ידי רועשת מרוב

שמיהרתי

ואני איעצך שתניח המכס לבעליו

ותתעסק במלאכתך באי חנם [ו]תהה

כמלך לבדך· כי העצבת נפשך בכל

מחלוקת ו[בכ]ל דבר אשנא· יי[טב] לך

39 עינינו] תה׳ סו, ז. דבריך] משלי כג, ח. 40 המחוכמים] משלי ל, כד. ישמח] דבה״י א׳ כט, ט. 42 ומבקשי] תה׳ עא, יג, כד. לדוש] מל׳ ב׳ יג, ז. 43 קרדכ] קרא דכתיב. לא] דב׳ ז, כד: לא יתיצב איש בפניך עד השמדך אתם. בכ״י נקוד עליו. והיו] דב׳ כח, ז: יתן ה׳ את אויביך הקמים עליך נגפים לפניך. בכ״י נקוד עליו. 44 ונפשי] תה׳ פד, נ. לשור] במ׳ כג, ט. ונכספת] בכ״י מעל לשורה כתוב: יגיעה ועיני מצפה. 46 כי קולך] שה״ש ב, יד. ואני] מכאן ואילך כתוב בראש הגייר על הגליון.

50 באי חנם] בשם זה כינו בימי הבניים את דאמייטה שבחוף הים התיכון. עי׳ ח. שירמן בתיביון, כרך כ״ו, תשי״ח, עמ׳ 549. 52 יושב] דב׳ ד, מ.

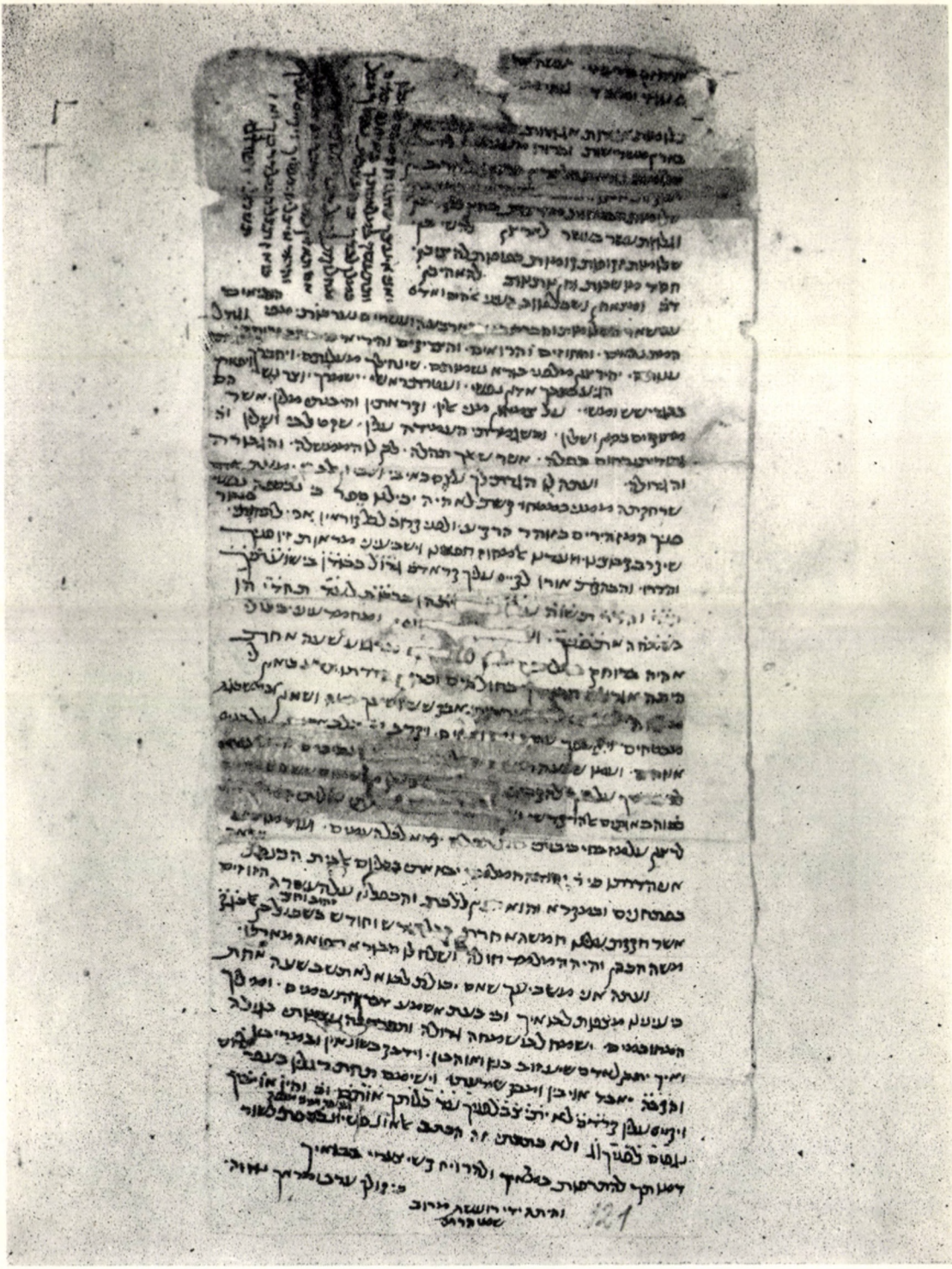
אם תאזין מ[פי את] הדברים· ישיבך יי

והבורא יצליח מעשיך ויקיים עליך

55 כי אז תצליח בכל דרכיך ואז

תשכיל· ושלום·

53 אם תאזין] איוב לג, א. 54 יצליח] דבה"י ב' לב, ל. 55 כי אז] יהושע א, ח: כי אז תצליח את דרכך ואז תשכיל. — האגרת פורסמה ב„ספונות", ספר חמישי. מוקדש לישעיהו זנה זכרונו לברכה. ירושלים, תשכ"א, עמ' תמא — תסו.



MS. KAUFMANN

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója — Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor

A kézirat nyomdába érkezett: 1962. II. 7. — Terjedelem: 8,25 (A/5) ív, 3 ábra

61.54863 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Orientalia* publish papers on oriental philology and culture in English, German, French and Russian.

The *Acta Orientalia* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Orientalia*, is 110 forints a volume. Orders may be placed with "Kultura" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Orientalia* paraissent en français, anglais, allemand et russe et publient des travaux du domaine des recherches orientales.

Les *Acta Orientalia* sont publiés sous forme de fascicules et seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux »Kultura« (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Orientalia*» публикует трактаты из области востоковедения на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Orientalia*» выходит отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Orientalia*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultura*» (Budapest I., Fő utca 32. Текущий счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

24 —, Ft

INDEX

G. KARA: Sur le dialecte üǰümüčin 145
S. KAKUK: Un vocabulaire salar 173
S. M. ABRAMZON (Leningrad): Die Stammesgliederung der Kirgisen und die Frage nach ihrer Herkunft 197
A. BODROGLIGETI: Glosses on Sayf-i Sarāyī's *Gülistān bi-t-türkī* 207
G. URAY: Old Tibetan *dra-ma drańs* 219
A. SCHEIBER: Ein Brief an Schelomo nach Damietta in Sachen eines Lehrers 231

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XIV FASCICULUS 3

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1962

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST, V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Orientalia* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Orientalia* előfizetési ára kötetenként belföldre 80,— Ft, külföldi címre 110,— forint. Megrendelhető az „Akadémiai Kiadó"-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra" Könyv és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla: 43-790-057-181) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen »Kultura« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

SIR AUREL STEIN

(ON THE CENTENARY OF HIS BIRTH)

The following concise and lapidary lines are engraved upon stone, a tomb-stone in the heart of Asia.[1] Short as they are, they convey the essential about Aurel Stein, his oeuvre, his character:[2]

MARK AUREL STEIN
OF THE INDIAN ARCHEOLOGICAL SURVEY
SCHOLAR EXPLORER AUTHOR
BY HIS ARDUOUS JOURNEYS IN
INDIA CHINESE TURKESTAN
PERSIA AND IRAQ
HE ENLARGED THE BOUNDS OF KNOWLEDGE
BORN AT BUDAPEST 26 NOVEMBER 1862
HE BECAME AN ENGLISH CITIZEN IN 1904
HE DIED AT KABUL 26 OKTOBER 1943
A MAN GREATLY BELOVED

The fact that he was "born at Budapest" was a considerable determining factor in Stein's life, including what it could offer to him as a child and youth, and what it could not offer to him as a scholar of widening horizons. His school-years in Budapest and in the Dresden Kreuz-Schule laid an excellent intellectual foundation for his later university studies. The short Tükör Street where he was born was only a few hundred yards from the Palace of the Hungarian Academy of Sciences which was soon to be finished and opened. Even in his old days he had happy memories of the Academy: „Many plesants memories of my youth are connected with the beautiful library of the Academy... Apart from the paternal home I

[1] For the text of the inscription and for the photograph of the tomb I am indebted to Professor Louis Ligeti.

[2] For Stein's life and work, see the 114 item bibliography: L. Rásonyi, *Stein Aurél és hagyatéka* (Aurel Stein and his Legacy), Budapest 1960, 37 p. (Publicationes Bibliothecae Academiae Sc. Hung. no. 18). — For his connexions with Great Britain, see Rásonyi, *Sir Aurel Stein and his Legacy : The New Hung. Review* II (1961) no. 3, pp. 217—24.

SIR AUREL STEIN

spent my happiest hours there and it was there that I began my studies to become an orientalist, taking pains to learn the Sanskrit grammar etc.; even later I obtained useful guidance and stimulation from my old benefactor, the late Pál Hunfalvy."[3]

From 1879 on the young Aurel Mark[4] studied at the universities of Vienna, Leipzig, then Tübingen where he could attend the lectures of the best professors of his time in Indology and Iranian studies. As a beloved pupil of Rudolf von Roth, the pioneer scholar of the Vedas and the Avesta, he became doctor of philosophy in 1883, at Tübingen. With the scholarship renewed from year to year by the Hungarian State he studied Iranian linguistics in Cambridge, Oxford and London in 1884 and 1885.

As an honorary lecturer in 1886 he took part in the VIIth International Congress of Orientalists (Vienna) and embarked upon the period of his life which was to be linked up with the British Empire. The entries in his London "Post-Diary" after the laborious days before going to bed in the small hours reveal the progress of the career of this young orientalist, who with his wide-ranging knowledge could attract the sympathy and earn the support of the outstanding orientalists of those days, among others, of Henry Rawlinson.[5]

Besides his scientific connections of decisive importance he got on friendly terms with Theodore Duka,[6] retired Surgeon-Colonel of the Indian Army, external member of the Hungarian Academy of Sciences. Stein stayed in London until September 22 when he took leave from Sir H. Rawlinson and Dr Rost[7] who the day before had come to an agreement about the assistance to be extended to Stein during his trip in India. He went via Paris to Budapest where he said farewell to his mother's tomb. On board the ship

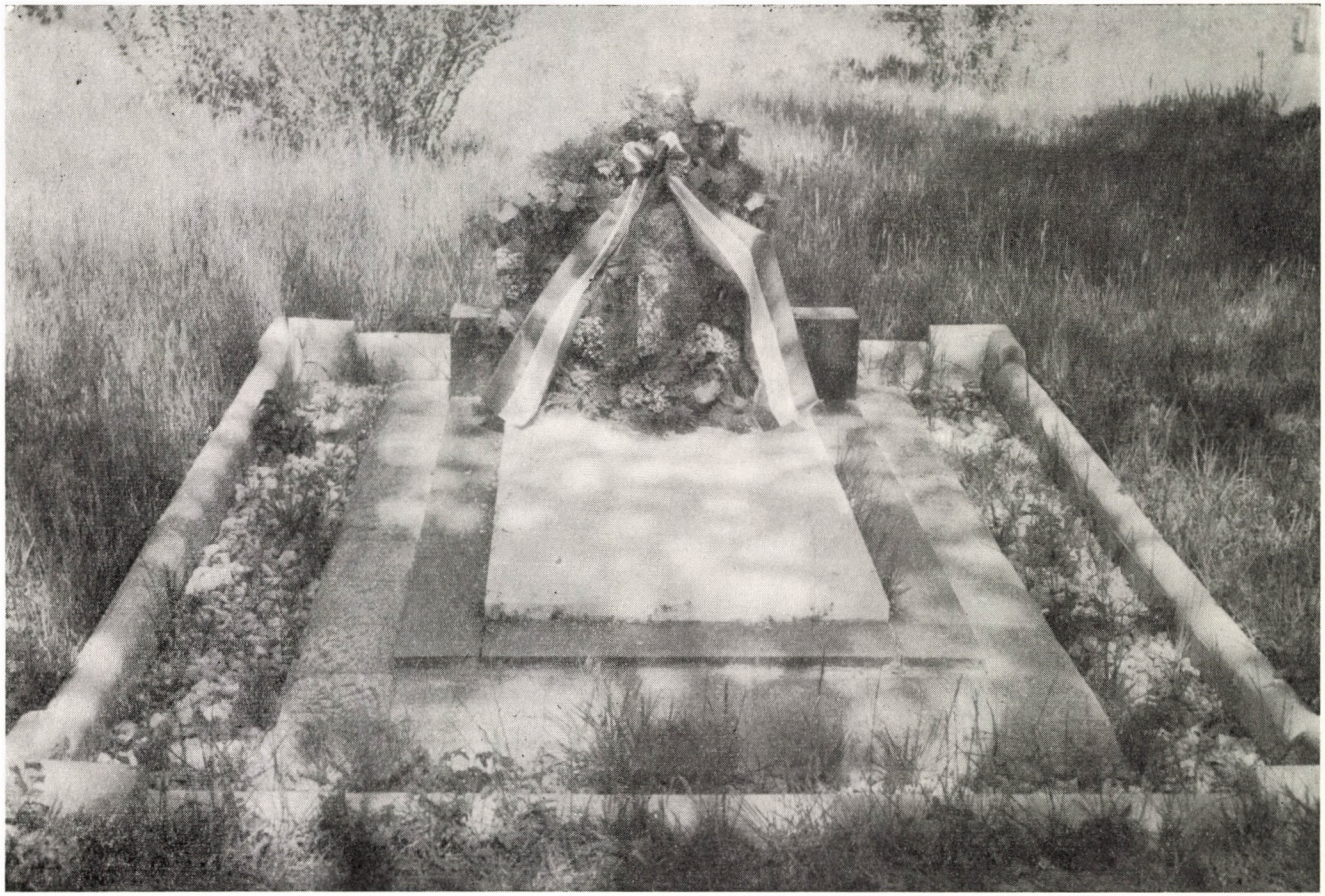
[3] *Akadémiai Értesítő* 1922 pp. 38—9. Stein's letter to Kálmán Szily.

[4] He obtained the name of Mark after his uncle. This talented family of merchants has given other outstanding representatives too such as, for instance, the son of Stein's elder brother, Ernest, Ernst Stein (1891—1945), late professor at the University of Louvain, and excellent historian of the declining age of Antiquity.

[5] Sir Henry Rawlinson (1810—1895) served in the Indian army, then became a British diplomat, M. P., a member of the Indian Council and curator of the British Museum. He was an outstanding expert for deciphering Old-Persian inscriptions and in the field of Assyrology. For his merits he was elected external member of the Hungarian Academy of Sciences.

[6] Theodore Duka (1825—1908) officer in the 1848—49 War of Independence then in emigration graduated at the London University as doctor in medical sciences. He became surgeon- colonel in the Indian army. When pensioned he became a publicist in London and as the biographer of Sándor Kőrösi Csoma he was elected honorary member of the Hungarian Academy of Sciences. For details see Stein's commemoration of him: *In Memoriam Theodore Duka*, London 1914.

[7] Reinhold Rost (1822—1896), secretary of the Royal Asiatic Society, librarian of the India Office.



Sir Aurel Stein's tomb in Kabul

bound for India Lord Reay,[8] Governor of Bombay, to whom he had been recommended by H. Rawlinson, took an interest in him. On December 31st ųe received an invitation to Lahore, and this event bound Stein's further life to India.

As the principal of the Oriental College, Lahore, he must have set to work with an impetus characteristic of him, devoting all his time to this task and further studies. By 1889 he had adapted himself to the new environment, and in the early autumn he spent two and a half months studying Kashmir. He was deeply impressed by the gigantic mountains, by the grandeur of nature and by the atmosphere of thousands of years of history. In the early days of October he bade farewell to Srinagar. Towards sunset he embarked on a boat together with three young Pandit friends of his. The buildings of the town and the surrounding heights were still glowing under the rays of the setting sun when his boat glided under the seven bridges of the "City of Happiness". The Pandits disembarked one after the other at several ports, the last of them, Govind Kaul disappeared from sight on the wide steps leading up the Temple of Ram Jiv. Darkness fell, the town passed out of sight, and he was left alone, lying awake on the boat floating downstream, alone with his thoughts: "*tristissima noctis imago, quae mihi supremum tempus in Urbe fuit*".[9] The Ovidian melancholy of this farewell came from the impatience of youth. His ambitions, his research work bound him to this landscape for good.

Towering above the deep valley of the Sind are the ice-covered peaks of the nineteen thousand feet high Haramukh. One of its promontories is the Mohand Marg. This is where Stein was soon to pitch his tent and to come back many times during the subsequent years to synthesize the results of his fertile research work. This was when he started to collaborate seriously with the Pandits, especially with Govind Kaul.[10] He published a new critical edition of the history of the Kashmir kings, the Kalhana's Rajatarangini (1892) and later, having devoted eight summer vacations to the study of the traditions in Kashmir, to its folklore, archaeology and historical geography, and having been able to elucidate, on the spot, the archaeological problems connected with the chronicle, he published the translation of, and very precious comments on, the Chronicle in 1900.

But before achieving this much he had to face a difficult problem of his life: his ambitions were not satisfied by his work as a director of the Lahore

[8] Lord Donald James Mackay, governor of Bombay in 1885—90, then undersecretary of Indian affairs, chairman of the Royal Asiatic Society.

[9] Stein, *Eine Ferienreise nach Srinagar*, München 1889. "Dem Andenken seines heissgeliebten, am 10. Mai 1899... geschiedenen Vaters in tiefer Trauer gewidmet".

[10] Stein, *In Memoriam Pandit Gôvind Kaul*, London 1923 (p. 15: "my best Indian friend").

College. To be able to spend a few weeks on the green and snow-covered mountains of Kashmir in studying archaeology and historical geography he had to toil ten months every year in the hot climate of Lahore... In 1894 he asked Ignác Goldziher,[11] excellent professor of the Budapest university in Islamology, "whether it would be possible to get an appointment in Budapest or Kolozsvár as a Sanskrit Scholar". Having been recommended by Goldziher and Arminius Vámbéry and elected an external member of the Hungarian Academy of Sciences in 1895, in a letter to Goldziher of December 31, 1896, he wrote that he had to consider his scientific career and that one of the outstanding Indologists of that period, Albrecht Weber had suggested to him to settle down at Göttingen as an honorary lecturer. "Before taking a decision, however, I would like to look around at home. If there is the slightest possibility of obtaining a paid job after a few years either in Budapest or at Kolozsvár, I would rather prefer to stay at home." He had no illusions about the possibilities, as shown by his letter of June 24th: „my field of research is indeed rather far from the sphere of scientific interest at home". Goldziher's answer was probably in the negative: Budapest could not ensure financial support for him, and Stein stayed in Lahore.

It was at this time that an intellectual atmosphere developed in Lahore, a friendly circle which made the town more attractive to him than before. Although he had long been on friendly terms with such people as Mr. Lockwood Kipling and his wife, the parents of Rudyard Kipling, but there was a great disparity of age between them and Stein. Lockwood Kipling was the director of the School and Museum of Applied Arts at Lahore. Stein kept up good relations with this highly educated couple also later in London.[12] He had contracted a lasting friendship as early as in 1892 with Lionel Charles Dunsterville, officer and writer (1865—1946), Kipling's Stalky and friend of the Hungarian novelist Zsigmond Justh. Dunsterville,[13] however, was assigned to different posts (China, Africa, Iran) and could not meet Stein very often. In 1897 a new professor of history, the great humanist Percy Stafford Allen (1869—1933)[14] came to the Lahore Government College, and Stein lived together with him and with Thomas Walker Arnold (1864—1930), Islamo-

[11] In Ignace Goldziher's (1850—1923) correspondence in the Library of the Hungarian Academy of Sciences there are thirty-seven letters from Stein.

[12] Elek Máté's interview with Stein: *Pester Lloyd*, 1, Jan. 1938.

[13] Lionel Charles Dunsterville, *Stalky's Reminiscences*, London 1928, p. 110; "Providence had to bring my lifelong friend all the way from Budapest...". For his necrologue, written together with Sir Percy Sykes, about Stein, see *Journal of the Roy. Central Asian Soc.* 1944.

[14] P. S. Allen (1869—1933) the greatest authority on Erasmus, member of the British Academy and at the end of his life, President of Corpus Christi College. Stein's frequent host.

logist,[15] "the saint" of the little trio, in the Mayo Lodge. "And so started one of the truest friendships" wrote Mary Allen, who in 1939 published the correspondence of her husband. "The bulk of the letters", she said in the foreword, "are to Sir Aurel Stein. This correspondence began in 1901 and was carried on with faithful devotion for over thirty years. The weekly letter, written under various conditions, in the train, on the steamer, in the British Museum... followed Sir Aurel Stein in all his wanderings. More remarkable still, these hurried greetings were kept safely by Sir Aurel amid the difficulties of a life continually on the move... Most remarkable of all, in spite of long marches ending at midnight, or of dust-laden days of excavation in the desert, these letters were answered with never failing regularity". Stein had a fourth friend in Lahore, — the director of the School of Art, J. H. Andrews. He was also his collaborator who for forty years worked with the finds recovered by Stein. This circle of friends had a great influence on Stein.

In 1897 Stein delivered his inaugural lecture "White Huns and kindred tribes in the History of India" to the Hungarian Academy of Sciences. In these years he revealed himself more of an archaeologist and historian than a philologist. Having joined a British expedition column, he penetrated the unknown regions of Kashmir, covering part of the earlier Udyâna, today Bunēr, examining the archaeological relics and getting a deeper insight into the scene of the Indian campaign of Alexander the Great. On Aprils 24th, 1899, he received a cable from Calcutta inviting him to accept the directorship of the Moslem University. In September he was still busy studying the archaeological monuments of Bihar but then the preparations for the most successfull expeditions of the 20th century took up all his time and energy.

In the first half of this century our historical horizon considerably widened and deepened. But even compared to this fact, the richness of discoveries which revealed the early history of the Tarim basin and enabled us to evaluate its significance in the history of civilization is indeed striking. Stein devoted the most successful decades of his industrious life to these discoveries.

In earlier times before the rivers rushing down from the glaciers of the Kuen-lun and the Tien-shan were lost in the sand of the desert, they had fed more and larger oases and cities than now, as we know it today from Stein's explorations. Through them led the transcontinental caravan routes connecting the East with the West in the ancient times and in the Middle Ages. After the 6th and 7th centuries Turkic peoples began to settle in this area of migrations, subject to the expansion of the Chinese Empire, and that is how this territory became Turkestan. This centre of civilization absorbed not only eastern

[15] The British Academy's obituary on Th. W. Arnold was written by Sir Aurel Stein: *In Memoriam Th. W. A. L. ; Proceedings* XVIII, 1932.

and western cultural influences but was affected also by southern influences. Rudolf Hoernle was the first to realize the importance of this terrirory for the history of Indian civilization: from the ruins atound Kucha and Khotan the local treasure-seekers recovered Indian linguistic documents some fifteen hundred years old which through the medium of J. A. Bower and of the British general consul at Kashgar G. Macartney, the Russian general consul M. Petrovskij and the French Dutreuil de Rhins finally reached the philologists. It was at this time that Aurel Stein first suggested to European specialists the idea of organizing expeditions to the Tarim basin, designed to conduct systematic archaeological explorations. By this time Sven Hedin had also appeared on the scene. When in 1898 the Russian academician Klementz leader of a minor expedition recovered valuable finds in Turfan, Stein had had his plans ready. The viceroy of India, Lord Curzon (1898—1905), an outstanding geographer of the East himself, stood up for him, and the first expedition, assisted by the Indian government, could start on May 25th, 1900, from Kashmir to penetrate the gigantic northern mountains.

From his notes, from the books he had studied it becomes apparent that Stein acquired a thorough philological, historical and geographical knowledge with great circumspection before embarking on the series of his long expeditions into Central Asia which were to last seven years up to 1916. "He makes discoveries because he knows what he is looking for" — wrote Emil Sénart in 1909 (Société Asiatique). Lonesome, as the only European of his party, dependent on himself, organizer, leader, physician, archaeologist, geographer, interpreter, leading cartographer of his expedition, and if necessary — as shown by the detection of Islam Akhun, forger of antiquities at Khotan — even its policeman, he never shrank back from the strains and troubles of his journeys. During the first expedition, covering mainly the innumerable ruins around Khotan, he unearthed the remains of many cities abandoned in the 4th and 5th centuries and since buried in sand (Niya, Keriya, Endere, Rawak etc.). After more than one year's wanderings[16] he was granted leave as Inspector of the School of the Punjab to arrange the vast material collected for the British Museum.

In spite of his achievements and the celebrations Stein met with considerable difficulties when he tried to organize the second expedition. From 1904 on, as the Archaeological Surveyor of the Northwestern Frontier Province and Baluchistan he was overburdened with administrative work when, prompted by his success, German and French scholars appeared on the scene as explorers of the Tarim basin.[17] Stein deserves particular credit for not

[16] A. Stein, *Sand-buried Ruins of Khotan*, London 1903; *Ancient Khotan*, I—II, Oxford 1907.

[17] In his letter to Duka: *Akadémiai Értesítő* 1907 pp. 53—4.

having been disheartened when he was only able to secure the possibility of studying the archaeological and cultural historical problems of Central Asia, his favorite field of research, by spending much of his time and energy to do cartographical jobs imposed on him by the Indian government. Nevertheless he could always draw on his scientific enthusiasm and never failed to strive for the great aims he had set himself from the start.

The second expedition was financed jointly by the Indian Government and by the British Museum. It lasted from April 1906 till January 1909. The main stations were Loulan, Miran and Tun-huang. In a letter to Lajos Lóczy and Theodore Duka, from 1907, he wrote that he looked forward to Tun-huang with great expectation because Lóczy — who in 1879 visited the place as a geographer of the Széchenyi expedition — had directed his attention to the cave temples and their artistic monuments. In Tun-huang Stein was overwhelmed with the beauty of the frescoes of the Caves of the Thousand Buddhas and thrilled with the discovery of the shrine containing tens of thousands of invaluable manuscripts. He knew how to get along with people: got the Buddhist monk Wang to open the store-room which had been walled up some nine hundred years before. With the money assigned for the restoration of the temples he acquired several manuscripts, such as Chinese rolls, minor documents, Tibetan manuscripts, Khotanese Saka, Sogdian, Kuchean Tokhar, and Turkic documents in runic, Sogdian, Estrangelo writing. This large material was, however, only a minor part of the many manuscripts of which one year later Paul Pelliot perused fifteen thousand rolls and bought part of them. It was during this expedition that Stein found the westernmost part of the Great Wall, north of Tun-huang. In the summer months he drew maps of the glaciers and clefty ridges of the Kuen-lun and of the Nan-shan. Towards the end of his journey he discovered the ancient caravan route from Khotan to Ladakh. Following this route the toes of his right foot got frozen and had to be amputated.[18]

In May 1909 Stein was awarded the Founder's Medal by the Royal Geographical Society and, following this exceptional distinction, he became the Honorary Doctor of the Universities of Oxford and Cambridge, honorary member of various geographical societies and of the exclusive Alpine Club, in 1912, Knight Commander of Indian Empire. Then he was also awarded the Drexel Gold Medal which up to 1930 was conferred on very few archaeologists by the Pennsylvanian University, the commemorative medal of Hardy of the Bavarian Academy of Sciences, the Julian prize of the French Académie des Inscriptions, the Lóczy Medal of the Hungarian Geographical Society, the Petrie Medal of the London University and finally, the Gold Medal of

[18] Stein, *Ruins of Desert Cathay*, I—II, London 1912; *Serindia*. Detailed Report, I—V, Oxford 1921.

the Society of Antiquaries in 1935. He was elected a member of the British Academy in 1921, of the Russian Academy of Sciences, in 1925.

By this time he had scored new successes with further expeditions. In spite of a grave accident and of temporary lameness, he led his third great expedition to Central Asia from July 1913 to March 1916, with the assistance of the Office of the State Secretary of India. The main stations of the long expedition were Domoko, Niya, Miran, Loulan, Tun-huang, Karakhoto, Kan-chou, Turfan, Murtuk, then after climbing the Pamir, the Kuh-i Khvâǰa of Seistan in Iran, and the ancient Parthian Limes.[19]

During the three expeditions he covered about twenty-five thousand miles and, with the help of excellent Indian geodesists, charted vast territories little known in those days. His principal merit, however, consists in the recovery of valuable archaeological finds, historical and geographical findings, in the reconstruction of the function and the life of the ancient routes and relations. There was hardly any greater admirer and more successful explorer of the tremendous role "the glory of Chinese civilization" played in Central Asia than Stein.[20] Speaking of the vast amount of finds in 1919 Vincent A. Smith said: „The mass of material brought home from all the three expeditions is so enormous that it may be said that work on it will never be finished... Scores of experts may work at the hundreds of cases for generations without exhausting the object".[21]

The third phase of Stein's work was yet to come in the next decades. As shown above, the first phase centered around the problems of the historical geography and archaeology of Northern India. The investigations of the second phase were concerned with the routes and the cultural ties between India and China as expressed by the term "Serindia". The central problems of the third phase, the ancient links between India (Mohenjo Daro) and Asia (especially Mesopotamia), are closely connected with those of the second phase.

After he had cleared in the course of his "happiest wanderings" (1926) in the territory of the upper reaches of the rivers Swat and Indus, and in the region of the Pir-sar mountain ridges, the circumstances of Alexander the Great's Indian campaign and the location — till then yet unknown — of the rock fortress of Aornos,[22] he proceeded to explore still more ancient links

[19] Stein, *Innermost Asia*, Detailed Report, I—IV, Oxford 1928. "To the Memory of General Sir Henry Rawlinson". — A summary of the events and results of the three great expeditions was given by Sir Aurel Stein himself in his lectures delivered at the invitation of Harvard University: *On Ancient Central Asian Tracks*. Brief Narrative of Three Expeditions, London 1933. For a shorter survey, see: *Archeological Explorations in Central Asia* in the volume "Revealing of India's Past", 1939, pp. 172—98.

[20] Cf. L. Rásonyi, *Stein Aurél és hagyatéka*, p. 23.

[21] *JRAS* LV (1919), p. 60.

[22] Stein, *On Alexander's Track to the Indus*, London 1929.

between the Orient and Occident. Assisted by the British Museum, the Harvard University, the British School of Iraq, the Iranian Government and other institutions, he led seven minor and major research expeditions to Baluchistan, Southern and Western Iran, to Iraq and Syria between 1915 and 1941. Beside two bulky volumes[23] he extended our knowledge of the wanderings and migration routes of the ancient peoples and cultures by numerous minor papers covering the vast territory from the Chinese Limes lost in the Central-Asiatic desert to the Roman Limes lost in the desert of Asia Minor.

He spent his last years in his beloved India and on minor Indian expeditions into regions what are today partly Pakistan. About these regions he wrote in his old days: It was "the region in which I have spent so many happy years of my semi-nomadic life. It is indeed that border region which attracted me in my early boyhood, which led to the Sanskrit studies of my youth".[24] In 1940 he explored the valley of the Sarasvati, the former great river of the Vedas. By climbing the „route of the hanging chains", the wild precipices and the sixteen-thousand foot mountain passes of the upper reaches of the Indus in 1941 and 1942 he found out where the Chinese Buddhist monks Fa-hien and Hsüan-tsang had descended to India in the 5th and 6th centuries. He was eighty by that time, but after a sixteen-hour climb he only complained that the steep slopes were "a bit fatiguing". Then he visited the State of Las Bela in Southern Baluchistan from where he started on the homeward route of Alexander the Great, through the uninhabited regions of ancient Gedrosia. Stein succeeded in establishing the exact route and circumstances of this part of the campaign.

On October 15th, 1943, he still wrote to his friend C. E. W. Oldham a letter full of plans for a minor expedition to Afghanistan, and remarked that he was feeling "very fit". Eleven days later, at the zenith of his fame and in full possession of his faculties, he died in Kabul. We know from Sir Edward Maclagan[25] that "One of Stein's last remarks was, 'I have had a wonderful life, and it could not be concluded more happily than in Afghanistan, which I had wanted to visit for 60 years'."

He who wants to write Aurel Stein's biography will have to undertake an attractive but very difficult task. He will have to follow in Stein's wake in Britain, Hungary, Pakistan and India. Stein was a philologist for sixty

[23] Quoted in *Archeological Reconnaissances in North-Western India and South-Eastern Iran*, London 1937; and in *Old Routes of Western Iran*, London 1940.

[24] *Early Relations between India and Iran*, London 1937, p. 1.

[25] Stein dedicated his book *Old Routes* in the following words: „To Sir Edward D. Maclagan... Late Governor of the Punjab. The Friend whose Sympathy and Help encouraged and furthered my Efforts from the Start of my Indian Career"... On this friendship *cf.* E. D. Maclagan: *The Hung. Quarterly* 1938, n° 2. pp. 275—79.

years, an exploring geographer and archaeologist for fifty-five. The whole world opened up before him and he opened new windows for the world on the secrets of ancient cultures that had vanished thousands of years ago. The finds he recovered have filled museums in London, in Calcutta, New Delhi, Lahore and in the Harvard University. To quote his old friend C. E. W. Oldham: "Stein was exceptionally endowed by study and by character for work on exploration. Rare linguistic attainments; familiarity aided by a remarkable retentive memory, with all previous relevant records; careful planning in every detail; economy of time, labour and expenditure; an almost uncanny flair for grasping topographical features influencing human movement and settlement; tenacy of purpose; instinctive tact in dealing with men of all races; wiry physique and indefatigable energy of body and brain; accuracy of observation and discernment in inference and meticulous attention to accuracy of detail in recording results — all contributed to his preeminent success".[26] Even without the fashion for archaeologic novels, his romantic life is a tempting subject for a novelist: many features of his character are akin to the heroes of English romanticism — an idealist in the setting of his aims but a realist, bold and tenacious in achieving them; a faithful friend attracting faithful friends, responsive to what Nature offers, so much so that no solitude exists for him.

In Hungary Sir Aurel Steinis remembered with particular affection. Throughout his life he preserved his patriotism which had manifested itself in the diaries of his early childhood and youth, and never ceased to be grateful to the Hungarian Academy of Sciences and to his Fatherland, as shown by his will: "I give all my books (other than those selected as hereinafter provided) to the Hungarian Academy of Sciences at Budapest, to be added to its library in token of my grateful remembrance of the help I received from the latter as student and of the encouragement which the Academy accorded me as one of its members".[27]

The new palace of the Library of the Academy will probably be erected on the spot where Stein's native house was destroyed by the bombs of the last war. Thus his books, and a few relics of his youth will come back where they had been three generations before, as a symbol of the effective help his legacy and spirit give and will give to Hungarian scholars in their endeavour to renew and strengthen the cultural ties between East and West to the setablishment of which he so laboriously contributed.

L. Rásonyi

[26] Obituary notice. *JRAS* 1944 pp. 80—5 and *Proceeeings of the Br. Acad* 1943 : pp. 329—48.

[27] *Times* March 29, 1944: Wills and Requests.

SUR LE FOLKLORE ET LA LANGUE DES SALARS

PAR

Ê. TENIŠEV (Moscou)

Les Salars habitent les régions occidentales de la République Populaire Chinoise. La plus grande partie de ce peuple occupe un territoire peu étendu sur la rive droite du fleuve Houang-ho, dans la partie sud-est de la province Ts'inghai. Le 24 février fut organisé le District autonome des Salars Siun-houa avec Tche-che pour chef-lieu. A l'est il confine au district chinois Min-ho, au nord au district dounganais Houa-long, à l'ouest il est limitrophe des districts tibétains Kouan-tch'a et T'ong-jen, au sud et vers le sud-est le district Kansou Siun-houa touche à la province de Kansou habitée par des Chinois et d'autres peuples. Ainsi le District autonome des Salars est entrouré de régions de population chinoise, dounganaise et tibétaine. Il est donc naturel que les Salars aient, depuis long temps, subi l'influence de ces peuples.

En dehors du district de Siun-houa on trouve aussi des Salars dans certaines autres parties de la province de Ts'inghai comme à Kan-tou et Pa-yang-jong (district de Houa-long), Siang-tang (district de Min-ho), à Dulan (aux environs de Tsaïdam) et dans la ville principale de la province, Si-ning.

Un nombre moins considérable de Salars est établi dans la province voisine, Kansou, dans les localités de *Ta Xo-za*, *Lin-ça*, *Be-zaŋ*, etc. ainsi qu'à *Çinziaŋ*, à l'ouest du District autonome des Ouigours vivant au sein de Ili. Le chiffre total de la population salare dans la République Populaire Chinoise (selon les données de 1958) dépasse légèrement les 30 mille.

Le district Siun-houa se divise en onze rayons. Les sept rayons septentrionaux sont habités surtout par des Salars, tandis que les autres ont une population tibétaine, chinoise et dounganaise (houei).

Les rayons de population salare sont les suivants:

1. *Gaǐ-cə (Alzijyli)*,[1]
2. *Su-ʈʂi*,
3. *Syn-jaŋ (Poler)*
4. *ʒi-ʂi (Jazə)*
5. *Tʂʿiŋ-ʂuǐ (Seŋər)*

[1] Le nom officiel du rayon en chinois est donné en premier lieu et le nom populaire en langue Salare est en parenthèses.

6. *Ne-mən* ou *Kōva (Kō)*

7. *Beĭ-ʦuaŋ (Aχvar)*

Les colonies des Salars forment une zone prolongée s'étendant de *Su-ʦĭ* à l'ouest à travers *Tʂʿiŋ-ʂuĭ* jusqu'à *Beĭ-ʦuaŋ* au sud-est. La localité de *Meŋ-ta (Tʂʿi-zə)*, un peu éloignée de cette zone, est située dans une région montagneuse et boisée peu praticable, dans la partie nord-est du district autonome.

L'ancienne division administrative en *kong* s'est conservée dans la mémoire des Salars. Au début, en 1731, il y en avait douze *(ʂieĭguŋ)*, puis, en 1781, leur nombre se réduisit à huit *(paguŋ* ou *sekis guŋ)*. Les personnes d'un âge avancé se servent encore aujourd'hui de cette division en huit *kong (guŋ)*.

De nos jours, la division officielle ne coïncide pas exactement avec la précédente.

Le rayon de *Gaĭ-cə* comprend maintenant deux *kong: Gaĭ-cə-guŋ* et *Tʂʿaga-guŋ*, celui de *Tʂʿiŋ-ʂuĭ* en comprend également deux *Seŋər-guŋ* et *Tʂʿizə-guŋ*. La région à l'ouest du chef-lieu du district Tche-che s'appelait autrefois (et parfois même de nos jours) *ʂan-sə guŋ* [les quatre *kong* supérieurs (le long du fleuve Houang-ho)] et la région vers l'est se disait *χa-sə guŋ* ('les quatre *kong* inférieurs'). Ces deux régions (soit les huit *kong)* constituaient auparavant les «*kong* intérieurs» des Salars.

Les cinq «*kong* extérieurs» se trouvaient sur la rive gauche du fleuve Houang-ho. Il n'en est resté qu'un seul — le *Gandu-guŋ* — qui maintenant fait partie du district voisin de Houa-long.

Tout cela nous rappelle vivement la division en *salor*s «intérieurs» et «extérieurs» chez les Turkmènes.

Le physique des Salars avec leurs traits mongoloïdes très peu prononcés, le caractère de leur culture agraire ainsi que le fait qu'ils sont des Sunnites suggèrent l'idée que le peuple salar s'est formé à partir d'un groupe ethnique venant de l'ouest.

Le nom même de ce peuple — *sałár* ou *salər* — remonte au nom de la tribu *salor* (ou *salər)* des Turkmènes.

En ce qui concerne leur provenance, les Salars sont une des plus anciennes tribus ogouzes.

Dans son travail connu, Maḥmūd al-Kāšγarī (XI^{e} siècle) mentionne la forme la plus ancienne de ce nom ethnique — *sałγur*,[2] avec dans le mot, la consonne *γ* disparue depuis. Les Salors (ou Salours, Salyrs) sont mentionnés aussi dans les travaux de Rašīdu-'d-dīn[3] (XIV^{e} siècle) et d'Abū-'l-γāzī(XVII^{e} siècle).[4]

[2] Besim Atalay, *Divanu lügît-it-türk tercümesi*, I, 56_{7}, III, 141_{14}, 414_{26}.

[3] Рашид-ад-Дин, Сборник летописей, I (Moskva—Leningrad 1955), p. 89.

[4] A. N. Kononov, Родословная туркмен. Сочинение Абу-л-Гази хана Хивинского (Moskva—Leningrad 1958), p. 111.

Les données des sources sur les Salors ont été soumises à une analyse approfondie par l'académicien W. Barthold.[5] Dans l'histoire des dynasties chinoises, les Salars sont mentionnés dès les premières années de l'époque Ming (1368—1644).[6]

Les informations chinoises sur les Salars sont assez laconiques et ne contiennent aucune indication concernant leur origine.

Pour compléter ces informations, nous avons recours aux histoires favorites des Salars *(salarnigi lişi)* transmises oralement de génération en génération lesquelles racontent les exploits des ancêtres Qaraman et Aχman qui étaient venus de Samarqand dans la province Ts'inghai.

En ce qui concerne la cause de la migration, ces histoires sont assez laconiques. Les différentes routes de migration par la Chine mentionnées dans les variantes font croire que le déplacement des Salars eut lieu en plusieurs étapes.

Il y a une date, l'année 1370, qui s'est conservée invariable dans ces histoires: c'est l'année où les Salars s'installèrent dans la province Ts'inghai

Cette information semble être confirmée par les sources chinoises de l'époque Ming. Qui plus est, le clan *qaraman*, comme nous le savons, est attesté parmi les noms des tribus salares chez les Turkmènes.[7]

Les traditions orales des Salars contenant ce fait historique sous une forme légendaire sont les sources les plus précieuses de l'ancienne histoire des Salars.

Par conséquent, il y a lieu de croire que les Salars de la République Populaire Chinoise sont les descendants d'une très ancienne tribu ogouze des Salors.

C'est justement cette tribu qui se retrouve aujourd'hui chez les Turkmènes.

Une autre partie de cette tribu s'est dissoute dans la grande masse des peuples de langue turque appartenant au groupe sud-occidental.[8]

Finalement, quelques clans se déplacèrent vers l'est il y a presque six siècles, arrivèrent en Chine et s'installèrent sur les rives du fleuve Houang-ho, dans le voisinage des peuples chinois et tibétain.

Au cours des contacts et des relations avec ces peuples, les Salars se sont formés en un peuple indépendant qui appartient maintenant à la famille

[5] V. V. Bartoljd, Очерк истории туркменского народа, dans Туркмения I (Leningrad 1929), pp. 43—44, 46—47, 52, 57.

[6] Généalogie de *Χetşou*, vol. IV, p. 23 (en langue chinoise).

[7] N. A. Aristov, Заметки об этническом составе тюркских племен и народностей: Живая старина, вып. III—IV, год 6-й (St. Pbg. 1896), p. 415.

[8] V. A. Gordlevskij, Государство сельджукидов Малой Азии (Moskva—Leningrad 1941), p. 45.

multinationale des peuples de la République Populaire Chinoise. La Libération du pays a créé des conditions favorables pour le développement de tous les aspects de la vie des Salars.

Grâce à l'aide quotidienne du Parti Communiste Chinois et du Gouvernement populaire, le peuple salar a parcouru un chemin considérable dans le développement de son économie et de sa culture.

Aujourd'hui il y a plusieurs communes populaires sur le territoire du District autonome des Salars qui s'occupent du relèvement continuel du niveau de vie du peuple.

Avant la libération, les Salars n'avaient pas de langue littéraire ni d'écriture. Bien que l'écriture arabe ait été en usage parmi les Salars d'érudition mahométane, elle n'a jamais atteint le niveau littéraire comme, par exemple, chez les Ouigours.

De nos jours la langue chinoise est adoptée comme langue littéraire, étant donné que presque tous les Salars la connaissent à fond. Ce fait permet aux Salars de prendre part à l'instruction secondaire et supérieure.

Les Salars font leurs études secondaires dans le district et leurs études supérieures à Pékin, à Sining et dans d'autres villes du pays.

Les Salars appartiennent au petit nombre de peuples de langue turque qui ont été très peu étudiés et constituent une «terre inconnue» dans la science. Les recherches n'ont gère affecté la langue, l'histoire, ni même l'ethnographie des Salars.

Nous connaissons un petit recueil de mots et phrases salars de la fin du siècle passé effectué par des savants russes G. N. Potanin,[9] V. Ladygin[10] et par le voyageur savant américain W. W. Rockhill.[11]

Le premier des turcologues à visiter les Salars, vers la fin de l'année 1910, a été le Professeur S. Je. Malov qui prit des notes de leur langue.[12] Ces notes sont restées jusqu'à nos jours en manuscrit.

A partir de 1957 on procède à la collection systématique des matériaux linguistiques salares et la langue est étudiée avec succès à l'Institut des langues des minorités de l'Académie des Sciences de la République Populaire Chinoise, à Pékin. Les savants salars participent à l'étude de leur langue maternelle.

[9] G. N. Potanin, Тангутско-тибетская окрайна Китая и Центральная Монголия, (St. Pbg. 1893), I, pp. 169, 173—4; II, pp. 426—34.

[10] F. Pojarkov—V. Ladygin, Салары: Этнографическое обозрение, 1893, № 1, pp. 32—6.

[11] W. W. Rockhill, *Diary of a Journey through Mongolia and Tibet in 1891 and 1892* (Washington 1894), pp. 373—376.

[12] S. E. Malov, Отчет о путешествии к уйгурам и саларам. Изв. Русского Комитета для изучения Средней и Восточной Азии, 1912, série 1, № 1, pp. 94—99.

L'auteur de cet article visita les Salars de la province de Ts'inghai au cours de l'été 1957.[13] Des textes ont été notés dans les lieux suivants: *Gaǐ-cə* (localité *Alʒijyli*), *Tʂʿiŋ-ʂui* (localité *Uɬɬāyəɬ*), *Su-tʂi* (localité *Utʂirem*), *Məŋ-ta*, *Beǐ-tʂuaŋ* (localité *Eǐše Aχvar*) et *Gandu* (localité *Jarɬuχ*).

On a des matériaux grammaticaux et folkloriques, des contes, «histoires», chansons, etc. en transcription, ainsi que des enregistrements de la langue parlée des Salars. Dans les localités *Alʒijyli* et *Uɬlayel* on a eu la chance de découvrir deux livres manuscrits du XVII[e] et du XVIII[e] siècles en langue salare, en écriture arabe, ils contiennent des informations précieuses concernant l'histoire de la langue salare et des autres langues du groupe sud-occidental.

La langue folklorique des Salars ne se distingue que très peu de leur langue parlée: nous citons ci-dessous un conte et une chanson qui, tous deux, sont remarquables par leur langue. Le conte présente aussi de l'intérêt par son argument.

Textes

1. *Tombaχ.*

(Récit de *Xaǐ ji-ɛ̄ō*, homme agé de 57 ans, et noté le 7 mai 1957, à *Uɬlāγeɬ*)

Ƥiř kʿuŋ taγta atuř paɬoř qōtuχlāmiʃ. Ƥu bała čąŋnāmiʃ, jā-oχ oǐnāmiʃ. Oχ oǐnagāne χutu jaχʃar. Ƥu ō (< pu avu) sumurłamiʃ : — maŋa iʒɛ joχar apa joχar, ķaķa joχar, ini joχar, aze-siŋni joχar. Men uruχāre, ķaķa iʃtigur, tynɛ, ini iʃtigur! Bu avū jāne kʿūmiʃ, oχune cʿutmiʃ. Ū kʿuŋ taγden čiχəp kiǐmiʃ. Ƥiř jere jehmiʃ. Ƥiř taʂten ʒʿyʒyn čəχkeǐmiʃ. Ana oχune ahmməʃ (< ahtməʃ) İçindige kejiʃ jeʃaməʃ : sen urχare vāguʒe vūsa, uruχare var, sen ʒʿyne vagūʒe vūsa, ʒʿynɛ var!

Ƥu oγlen jiʃaʒe : orχare ķaķa iʃtigučidər, ʒʿynɛ ini iʃtigučidər. Maŋa-ƥu kiʃi jeʂaʒe — maŋa ķaķa-ine joχter, sen o̧je gel!

Pu iʃkəsə paʃtaʃip nene piř jere varʒi. Piř ayačtan ʒʿyʒyn čəχkelʒi, aŋa ƥiř oχ atcə. U kiʃi jiʂaʒi : orχare varsa, orχare var, ʒʿynɛ varsa, ʒʿynɛ var, mini o̧jəma oχ acəp nahkure?

Ƥu avū jiʃaʒe : orχare ķaķa iʃtigučidər, ʒ'ynɛ ini iʃtigučidər. İʃkəsə o̧je varʒi. Uʃ kiʃi volʒi. Pu ucəsə sôrəʃʒi : kem ķaķa deŋnayu? Kem ini deŋnayu?

[13] Ê. Tenišev, Отчет о поездке к уйгурам, саларам и сарыг-югрaм. Известия АН СССР, Отделение языка и литературы, том XX, вып. 2 (M. 1961), pp. 180—184. — Nous donnons en transcription les matériaux relatifs à la grammaire ainsi que des textes folkloriques, contes, «histoires», chansons et autres. Au printemps de l'année 1960, S. Kakuk a enregistré des textes salares à Pékin, cf. S. Kakuk, *Textes Salar ; Acta Orient. Hung.* XIII, 95—117.

ʦep sǫriʃʒe. Taʃten čəqqan — Taʃǧaʒa, aʒaʃten čəqqan-Aʒaʃǧaʒa, ahtten čəqqan — Māsembu.

İnʒi pučosə kiĭne iʃtep vāmiʃ. Piř ciʃaŋa vāniʃ. ʦiř ǫje kirʦāmiʃ. U oĭde kiʃ joχar. Qazan iʃində jigusə-iʃkusə cəŋnap čuĭparar. Pučosə ānə jiĭmiʃ, ičmiʃ ohturmiʃ. İtisənа pučosə taqqa jirtəχ vurma vāniʃ. Keʃlugu janəχ kiĭmiʃ (<janeр kiĭmiʃ). Kelse, qazan iʃənda jānpu emex, ča, cəŋnap čuĭpərar. Kiʃi joχar. Pučosə jiĭʃazə : — mune kem cəŋnap par-u? Mune ētisəna piř kiʃe qałał-da sǫχłaʒa! Ētisəna Taʃǩagane qałdərmiʃ, iʃkisə jirtaqqa vāmiʃ. Taʃǩaga kyri ʒyjina jaʃinmiʃ.

Qurgunʒyx uʃuʃip kiĭmiʃ. Mimilux tonənə čǿĭmiʃ. Ana uʃa ʦelle(m)miʃ. ʦire nimɛ cəŋnamiʃ, ʦire kyřine pɛnteŋ qujəp oht qałamiʃ, ʦire ajat cyrmiʃ. Pučosə piře-Kʿyn-ana, piře-Aĭ-ana, nene piře-Jułtus-anа. Pučosə nēmine cəŋnap vuličilɛ, mimilux tonənə kijiʃčilɛ uʃip vāmiʃ.

Keʃlugu jertaqqa vāguči keĭmiʃ. Bu nemine kem cəŋnar-i? ʦep sormiʃ. Taʃǧaga jiʃamiʃ : qurgunʒyx uʃuč kilip mimilux tonənə čuĭjirə. Ana uʃa ʦellinərə. Pire nimɛ cəŋnəre, ʦire oht qałəre, piře ajet syrere vuličəlɛ, mimilux. tonənə kijiʃčilɛ u ʃip vārəre-ʦep jiʃaʒe.

Arcə gune Aʒaʃǩaga izə səχłaʒə : sē iʃkisəŋ var! Bu iʃkəsə jertaqqa vāmiʃ. Aʒaʃǩaǩa səχłaʒe. Nene pu uʃqurgunʒyx kelʒe. Pučosə neme qaĭnatquče, oht qałaʒuče, jer syrgyče vuličilɛ nene uʃip vāmiʃ. Keʃluguna jiʃamiʃ : jen (< jyɛn) pilisi qurgunʒyx uʃuč kilip neme tʂəŋnaʒuče, oht qałaʒuče, jer syrgyče vuliʃčilɛ uʃčilɛ vǫrər. Pu Masembu jiʃamiʃ : iʃkisəŋ jaramaʒar, ehtɛ men qałyə, sen iʃkisəŋ var!

Masembu qałmiʃ. Ʀcexta faŋnamiʃ.

Pu qurgunʒyx ucisə nene kiĭmiʃ.

Mimelux tonənə čǿĭmiʃ. ʦire neme cəŋnamiʃ, ʦire oht qałamiʃ, ʦire ajet syrmiʃ.

Masembo icixten čǿmnɛp iŋkiĭmiʃ, pučosənige mimelux tonəne ohta qałamiʃ. Qałaʒane pučosə : varałmamiʃ.

Kʿyn-anа jahzyxar, izəna toraχ, qařa pidža sałamiʃ. Keʃlugu niŋkisə kiĭmiʃ. İnʒi ucocoya kiĭne ʦiř-ʦiř teggař. Seleř taŋna! Taʂǩaga Aĭ-anane taŋnaze. Aʒaʃǩaga Jiłtus-ananə taŋnaze.

Masemboya Kʿyn-ana qałʒi. Etisə jyzine jyʒi. Kʿyn-ana, iʂkisəna vaχsa, jahcyx volʒi. Ǩaga iʃkisə kǿŋnite impamazi. Øglinigi kiĭnina vaχsa, Masambunige kiĭne jahzyχar. Øglɛ etisə na taqqa vareł-da Masambunə tēʃyxiʃina čeyap keler ʦep soruʂzi. Ētisəna pučosə taqqa jertaqqa varzi. ʦiř icičilɛ tiʃykkɛ čirzi. Ǩaga iʃkisə Masembunige jā oχne cucəp jaŋ kelʒe. Anden Kʿyn-anane kiʃnige ojənda qoĭ kǿterzi. İzə iʂkisə kiĭniłarne paʃlap varzi. Masembu tiʃyx iʃinda otərsa, piř quʂ ʦiř kʿynda biř-biř teʃyx iʃina iŋ kiĭmiʃ. Masembu pu quʂa kʿaza suřcə : sen ʦir kʿynda ʦiř-ʦiř kilere, sen naŋ iʃe kiĭpoř?

Quʂ′ jiĭʃaze : minigi pu tiʃyx ičinda pała var, aŋa kiĭpoř. Quʂ′ pu kiʃa surcə : sen munda icippor?

Masembu quʂ'a jiʃaze : mine ʈagam iʂkisə tiʂykkɛ čagap jyrze. Tiʃyx tiruŋar, men cəχparəłmayar. Quʂ' jiʃaze : k'øhkiʈa čəχarpaye, maŋa jïkusə-sedžɛ pïř jyz kelɛr. Ēte men vāye-da sedžeden pïř jyz cuckïge! Quʂ' sedže pïř jyzne cucəp akïïmiʃ, Masemboya viïmiʃ. Quʂ' jiʃamiʃ : sen minige arχama ūsəł. Pu sidže čosənə tut, men pïř čurilep kïïgu, agzəmne aʃqu, pïř-pïř qoï-ta ver!

Masembu quʂ'ne arqasəna uʂəlmiʃ, sidžini c'ummiʃ. Quʂ' učmiʃ. Pïř čurilip kïïgu, agzəne pïř aʃmiʃ. Sedže pïř-pïřne qoï perip tosmiʃ. İʃcina čəχkïïmiʃ.

Masembo inzi jyrmiʃ, pïř jere jehmiʃ. Ʈpu izənige kïïne jānəna jehmiʃ, Kïïne kiʃnige qojəne kycyp parar.

Masembu jiʃaze : ei anā, sen mī baʃimda piʃtur vaχ-ta ver! Ana vaχ verzi. Ana jəyłazi. Masembo surzi : sen nege jəyłapoř?

Ʈpu ana jiʃaze : sinige pāʃiŋda meŋur vāřəř, u meŋ, minigi kujəmnigi pāʃindigi meŋi oχʂiře, elehku jeyłappar!

Masembu sorcə : sinigi kujəŋ qāła varzi? Ana jiʂazi : minigi kujəmne ʈaʈa iʃkisə tiʂykkɛ čayāmiʃ, mine kiʃnige yjinda qoï kytyrəre.

Masembu anaya sorzi : sen mine tānər-o? Ana jiʃaze : tānəmər!

Masembo jiʃaze : men sinigi kujuŋ iter. Men tiʃyxtɛn čəχ kelzi!

Ʈpu iʃkisə kiʃnigi qojənə zołazi.

Ʈpu iʃkisə paʃlap ʈaʒa iʃkisənə iʃtɛp varzi. Ʈpïř jertɛ tapci. Ʈaʈa iʂkisə oχ oïnap varar.

Masembu jiʃaze : member (< men pir) oïnayə! etizi. Pu iʃkisə : sen mune q'alałmas! Pu minigi Masembo oïnagan jā — oχtər. Masembo jiʃaze : men q'alałər, men beř vaχqə! Jā-oχnə Masembuya verzi. Masembo jāne tutəf oχne qojep pïř atce. Ʈaʈasə iʂkisene ylterzi. Masemboya kïïne uʃtigzi.

2. *Salar jïřə*

(Récit de Uʂamo, homme de 30 ans, et noté le 9 mai 1957 à Ułhayeł)

Sini ałye-ju,
seni ałmasa,
gǫhur joχar-ju,
A-ja, minigi,
aχur emesken,
ʈaror emesken,
ʈoyci jenʂeïli.
A a a a ... ʂonseï χu, jeŋgo,
senuř ʈpir, a-jo, jeŋgoliri-mo!

Traduction

1. *Le conte*

Sur une montagne inhabitée, une jument donna naissance à un enfant. Il grandit et (commança à) jouer avec un arc et des flèches. Il (apprit à) bien

décocher des flèches. Et voici que ce jeune homme se mit à réfléchir: — je n'ai ni mère, ni père, ni frère aîné ou cadet, ni soeur aînée ou cadette. (Je vais) vers le haut et je cherche un frère aîné et en bas — un frère cadet!

Le jeune homme accrocha son arc sur son épaule et prit les flèches dans sa main. (Ensuite) il descendit de cette montagne déserte. Il arriva à un endroit. (Là) de la fumée montait d'une pierre. Il tira une flèche dans la pierre. Un homme se mit à crier là-dedans: — si tu as pris le chemin vers le haut, va en haut, si tu marches vers le bas, va en bas!

Le jeune homme fit: — En haut je cherche un frère aîné, en bas, un cadet!

Moi — dit l'homme — je n'ai pas de frères (non plus). Va dans la maison!

Ils se joignirent et continuèrent la marche.

(Ils virent que) de la fumée s'élevait d'un arbre. Ils tirèrent une flèche dans l'arbre. Un homme se mit à crier (à l'intérieur): — si tu as pris le chemin vers le haut, va en haut, si tu marches vers le bas, va en bas!

Pourquoi tires-tu dans ma maison?

Le jeune homme fit: — Vers le haut je cherche un frère aîné, vers le bas, un cadet! Les deux s'avancèrent (vers lui pour entrer) dans la maison. Ils étaient trois. Ils se mirent à conférer: qui (doit être) appelé frère aîné et qui — frère cadet. Celui qui était sorti de la pierre (fut nommé) Taš-gaga, celui de l'arbre — Agaš-gaga, et celui né de la jument — Masembou.

Alors ils se mirent en route pour chercher des femmes. Ils arrivèrent dans une localité et entrèrent dans une maison. Il n'y avait personne. La nourriture cuisait dans un chaudron. Ils mangèrent, burent et restèrent assis quelque temps. Le matin ils allèrent à la chasse dans la montagne. Le soir ils rentrèrent. Dans le chaudron il y avait du pain, du thé. (Tout) bouillait. Il n'y avait personne.

Tous les trois firent: — qui cuit cette nourriture?

Laissons un de nous à la maison pour qu'il veille. Le matin ils laissèrent là Taš-gaga et les deux s'en allèrent à la chasse. Taš-gaga se cacha au-dessous du boisseau. Trois pigeons arrivèrent en volant.

Ils se dépouillèrent de leurs vêtements de plumes et se transformèrent en trois jeunes filles. Une d'elles fit la cuisine, la deuxième ayant arrangé la place pour s'asseoir, alluma le feu et la troisième balaya la cour.

La première était Kün-ana («jeune fille Soleil»), l'autre Ay-ana («jeune fille Lune»), la troisième Yultuz-ana («jeune fille Étoile»). Ayant fini, elles remirent leurs manteaux de plumes et s'envolèrent.

Le soir les chasseurs rentrèrent et demandèrent: — «Qui a préparé cela?»

Taš-gaga dit: — trois pigeons sont arrivés en volant, ont jeté leurs manteaux de plumes et se sont transformés en trois jeunes filles. L'une a fait la cuisine, l'autre a allumé le feu et la troisième a nettoyé la cour. Ensuite elles remirent leurs manteaux de plumes et s'envolèrent! Le lendemain Agas-gaga, lui même, (resta là) pour guetter.

Les trois pigeons arrivèrent de nouveau en volant. Dès qu'ils eurent préparé la nourriture, allumé le feu et nettoyé la cour, ils s'envolèrent de nouveau.

Le soir (Agaš-gaga) dit: — exactement les mêmes pigeons sont arrivés en volant, ont fait la cuisine, allumé le feu et nettoyé la cour. Puis ils se sont envolés ! Masembou dit: — vous deux, vous n'êtes bons à rien, demain c'est moi qui resterai et vous deux, vous vous en irez !

Masembou resta et se cacha dans la maison. Ces trois pigeons arrivèrent de nouveau en volant. Ils ôtèrent leurs manteaux de plumes. Une des jeunes filles fit la cuisine, l'autre alluma le feu et la troisième balaya la cour.

Masembou sauta de la maison et jeta les manteaux de plumes au feu. (Ainsi) ils ne pouvaient (plus) s'envoler. La plus belle, Kun-ana se souilla de poussière et de suie.

Les autres arrivèrent le soir. Alors à chacun d'eux échut une femme. Choisis !

Taš-gaga choisit Ay-ana, Agaš-gaga Yultuz-ana. Pour Masembou restait Kun-ana. Le lendemain elle se lava le visage. Par rapport aux deux autres Kun-ana se montra la plus belle. Cela ne plaisait pas aux deux autres frères. La femme de Masembou est plus jolie que les leurs ! Ils décidèrent: — Allons le matin dans la montagne jeter Masembou dans un précipice *(litt.* ouverture).

Le matin ils partirent pour la chasse. Ils bousculèrent Masembou et le jetèrent dans un précipice. Les deux frères prirent l'arc et les flèches de Masembou et rentrèrent (à la maison). Ils envoyèrent Kun-ana dans une autre maison pour faire paître des moutons. Eux, ils prirent leurs femmes et s'en allèrent. Dans le précipice Masembou (vit) qu'un certain oiseau descendait dans le précipice plusieurs fois par jour.

Masembou dit à l'oiseau: — tu apparais quelques fois par jour, pourquoi viens-tu? L'oiseau répondit: — j'ai un enfant dans ce précipice, je viens à cause de lui !

(Puis) l'oiseau demanda à l'homme: — et toi, qu'est ce que tu fais ici?

Masembou répondit: — mes deux frères m'ont jeté dans ce précipice Il est profond et je ne peux pas sortir !

L'oiseau dit: — je vais t'emporter sur mon dos, ma nourriture c'est cent moineaux. Demain je viendrai et je prendrai une centaine de moineaux:

L'oiseau apporta cent moineaux et (les) donna à Masembou.

Alors l'oiseau dit: — assieds-toi sur mon dos. Prends tous les moineaux, quand je ferai un tour et ouvrirai la bouche – jette les (y) un par un! Masembou se mit sur le dos de l'oiseau, prit les moineaux (dans sa main). L'oiseau prit son vol, fit un cercle et ouvrit la bouche. (Masembou) y jeta les moineaux — un par un tous jusqu'au dernier. Ils s'élevèrent. Masembou se mit à marcher.

Ils arriva à un certain endroit et aborda sa femme. (Alors) elle faisait paître les moutons.

Masembou dit: — holà, jeune fille, cherche sur ma tête ! La jeune fille se mit à chercher et fondit en larmes.

Masembou demandit: — pourquoi pleures-tu?

La jeune fille répondit: — Tu as une marque (de naissance) sur la tête, elle ressemble à la marque de mon mari, voilà pourquoi je pleure.

Masembou demanda: — et ton mari, où est-il?

La jeune fille répondit: — les frères de mon mari l'onet jeté dans un précipice et m'ont obligée de faire paître des moutons chez un étranger !

Masembou demanda: — tu me reconnais?

La jeune fille répondit: — je ne te reconnais pas !

Masembou dit: — je suis ton mari. Je suis sorti du précipice !

Les deux rendirent les moutons au patron et se mirent à chercher les deux frères. Les frères jouaient avec l'arc et les flèches. Masembou dit: — donnez les moi et je vais jouer ! Ils répondirent: — tu ne peux pas bander l'arc. Masembou a joué avec cet arc et ces flèches !

Masembou dit: — je peux le bander, donnez-le que j'essaye !

Ils donnèrent à Masembou l'arc et les flèches. Masembou prit l'arc y inséra une flèche et tira. (Ainsi) il tua ses deux frères. Les trois femmes lui restèrent, à lui seul.

2. *La chanson*

Je te prends (pour femme),
ne pas me marier,
je ne peux pas du tout.
Ah, ma chérie,
ni blanche,
ni noire,
mais d'une couleur de blé mûr.
A-a-a-a — précieuse jeune fille,
Il n'y a que toi, oh, parmi les jeunes filles.

Caractère de l'argument

Par son contenu, le conte appartient au type folklorique «mariage héroïque» et «le retour du mari».

Ces thèmes sont représentés dans plusieurs versions de l'épopée héroïque des peuples parlant des langues turques, «Alpamyš» et dans l'«Odyssée» de Homère.

La première partie (ligne) du récit en langue salare se présente d'une façon originale. Le héros Masembou a une naissance miraculeuse dans une

contrée inhabitée: il est le fils d'une jument. Dès son enfance Masembou a le goût de tirer de l'arc. C'est un bon tireur. Il ne râte pas la pierre ni l'arbre pour se procurer des frères.

Les fiancées des frères sont des jeunes filles qui, se couvrant de manteaux de plumes, se transforment en oiseaux.

Masembou se procure une fiancée non pas par la victoire dans une compétition avec elle ou avec ses fiancés, comme dans quelques variantes de l'«Alpamyš», mais par son esprit naturel: en jetant le manteau (de la jeune fille) au feu.

La seconde partie (ligne) du récit rappelle le motif épique connu «le retour du mari». Au cours d'une chasse, ses frères jettent Masembou dans un précipice et chassent sa femme.

À l'aide d'un oiseau le héros se libère de sa prison d'une manière extraordinaire et se met à la recherche de sa femme.

Masembou a beaucoup changé, sa femme le reconnait seulement à la marque qu'il a sur la tête. Masembou rencontre ses frères, mais n'est pas reconnu d'eux. Ni l'un, ni l'autre n'est capable de courber l'arc.

Masembou vient facilement à bout de ses frères. Ils les tue l'un après l'autre pour les punir de leur perfidie.

Le conte salar contient certains traits totémistiques (Masembou est un poulain, sa femme un jeune oiseau féminin) qui font croire que cette version est une des plus anciennes de cet argument folklorique.[14]

La phonétique

A) *Les voyelles*

1. Le phonème *a*.

Voyelle ouverte postérieure. Sous l'influence des consonnes dans la première syllabe on reconnait certaines différences de nuance *ạ* et *ə* : *čạŋnami* 'il poussa', *sạχlaγa* || *səχlaγə* «je vais guetter!». Sous l'influence de *j*, *c* et *l* la voyelle *a* s'amollit et se rétrécit — $a > e$, $a > \varepsilon$: *ajet* (< *ajat*) 'cour', *čegap* (< *čagap*) «ayant jeté», *oγlɛn* (< *oγlan*) «jeune homme».

L'amollissement de l'*a* sous ces conditions est connu dans la langue «karamalik» et dans les dialectes de la langue turque osmanli,[15] c'est-à-dire dans le groupe proche de la langue salare. Dans le langage affecté par des émotions on retrouve le *ā* emphatique: *ei anā* «holà, jeune fille!», *qōtuχlami* «elle accoucha», *čạŋnāmiſ* «il poussa», *uruχāre* «en haut, vers le haut», *oĭnāmiſ* «il joua».

[14] V. N. Žirmunskij, Эпическое сказание об Алпамыше и «Одиссея» Гомера: Извєстия АН СССР, Отделение литературы и языка, XVI/2 (Moskva, 1957) pp. 97—113.

[15] N. K. Dmitriev, Материалы по османской диалектологии. Фонетика «карамалицкого» языка. Вокализм. «Записки коллєгии востоковедов», т. III, вып. 2, стр. 417.

2. Le phonème *e*.

Cette voyelle subit souvent une contraction, plus rarement un élargissement:

a) *e* < *i* : *-jertaq* || *jirtəχ* «chasse»,
teʃyχ || *tiʃyχ* «ouverture»,
sedže || *sidže* «moineau»,

b) *e* < *ɛ* : *-sedže* || *sɛdžɛ* «moineau»,
tiʃyχtɛn «de l'ouverture»,
iʃtɛp «en cherchant».

3. Le phonème *o*.

Parfois cette voyelle se rétrécit en *u* *(o* > *o̩* > *u)* :

soruʂʒi || *sa̩rô|ʒi* «ils conférèrent»,
sorcə || *surcə* «il demanda»,
vuličilɛ «étant devenu», cf. *volʒi* «il devint».

4. Phonème *ø*.

Comme dans le cas précédent, la voyelle *ø* se rétrécit en *y* : *yjinda* «à la maison, dans la maison» (au lieu de *øjinda)*.

Toutefois elle perd souvent sa mollesse *(ø* < *o̩* < *u)* : *o̩je gel* 'va à la maison' (au lieu de *øje gel)*, *čuǐjirə* 'il ôte', cf. *čø̆ǐmi* | 'il enleva'. La fluctuation des voyelles *a*, *e*, *o* et *ø* suggère la conclusion que le vocalisme des mots salars est extrèmement instable.

5. Les voyelles *ah*, *eh* et *oh*.

La lettre *h* après les voyelles indique le caractère pharyngien dont le degré varie selon les individus:

ahməʃ (< *ahtməʃ)* 'il tira',
nahkure (< *naŋ+ehtkur-e)* 'quoi faire?',
jehmiʃ (< *jehtmiʃ)* 'il parvint à',
ehtɛ (< *ehrtɛ)* 'le matin',
oht 'feu'.

Cette particularité phonétique, la pharyngalisation des voyelles, dans la langue des Salars s'explique par la présence des consonnes aspirées. L'élément aspiré de ces consonnes se dissout dans la voyelle voisine et lui donne une qualité particulière.

A côté de la langue salare, on trouve aussi des voyelles pharyngalisées dans la langue des Saryg-Ouigours[16] et des Touviniens,[17] c'est-à-dire dans les langues ayant des consonnes aspirées.

[16] S. Je. Malov, Стенографический отчет заседания Ученого Совета ИНМ АН СССР 10 мая 1941, стр. 14; Язык желтых уйгуров, Алма-Ата 1957, стр. 163.

[17] A. A. Pal'mbach, Долгие и полудолгие гласные тувинского языка. «Исследования по сравн. грамматике тюркских языков». 1. Фонетика. М. 1955, стр. 179—80; S. G. Ischakov, Тувинский язык, Очерк по фонетике, М.—Л. 1957, стр. 31—3.

6. L'harmonie vocalique est, dans le salar fortement violée pour les voyelles palatales aussi bien que pour les voyelles vélaires: *arqasəna* «sur son dos», *viĭmiʃ* «il donna», *kujuŋ* «ton mari», mais: *taγden* «de la montagne», *iʃkese* «à deux, tous les deux», *taʂten* «de la pierre», *agaʃten* «de l'arbre», *jeʃamiʃ* «il dit, disait», *iʃtigučidər* «je cherche», *jigusə-iʃkusə* «nourriture et boisson», *keʃlugu* «le soir».

B) *Les consonnes*

La valeur sémantique des consonnes se distingue non pas par leur surdité et leur sonorité, comme dans la plupart des langues turques, mais par la présence ou par l'absence d'aspiration.

Aussi les consonnes aspirées sont fortes et sourdes, comme en chinois, tandis que les consonnes simples, non-aspirées sont faibles, sourdes ou demi-sonores.

1. Les phonèmes *ʒ—ʒ^{c} (tç—tç^{c})*.

Ces deux sons, des affriquées médio-linguales, dont l'articulation commence par une implosion (fermeture) et se termine par un frottement, se retrouvent dans les mots chinois ainsi que salars: *iʒe* «mère», *jahʒyχar* «beau», *ʒyji* «en bas, vers le bas», *inʒi* «maintenant», cf. *indi*. Dans le dernier exemple *ʒ* remplace le *d* atténué. Une atténuation semblable a lieu, à la forme du passé devant les voyelles palatales, (le *ə* final $<$ *e, i) : kelʒe* «il est venu», *səχłaʒe* «il a guetté, gardé», *varʒi* «il est parti», *čəχkelʒi* «il apparut», *jyrʒi* «il alla», *volʒi* «il devint, se transforma», *ʒołaʒi* «il donna», *ʂorəʃʒi* «il consulta», le *ʒ^{c}* aspiré remplace le *t* palatalisé: *ʒ^{c}yʒyn* «fumée», cf. turc *tytyn*, *ʒ^{c}yne* «le bas», cf. la forme parallèle *t^{c}yne* avec un *t* très atténué.

2. Les phonèmes *c—c^{c} (ts—ts^{c})*.

Ces deux sons sont des affriquées prélinguales du type occlusive-fricative. Ce sont des sons caractéristiques du chinois et apparaissent en salar près des voyelles vélaires: *arcəgune* «le lendemain», *ʂoγci* «blé», cf. turc *buγdaĭ*.

Au passé: *tapci* «il trouva», *atcə* «il tira», *suĭrcə* «il demanda». Le son *c* apparaît aussi au lieu de l'affriquée *č* qui contient l'élément occlusif *t : ucəp* «en s'envolant», *ucəsə* «à trois, tous les trois».

L'affriquée aspirée *c^{c}* se développe au lieu de la consonne sourde *t : c^{c}utmiʃ* «il attrapa, saisit», cf. turc. *tutmuʂ*.

3. Les phonèmes *k—k^{c}*.

A côté des mots chinois et tibétains, ils se retrouvent aussi dans des mots de racine salare:

ʂkaqa || *ʂakʂa* «frère ainé»,
k^{c}uŋ «désert, inhabité»,
k^{c}aza «mot», *k^{c}umiʃ* «il accrocha (a son épaule)»,
k^{c}yn «jour».

4. Les phonèmes *q*—*qʿ*.

Le cas suivant est caractéristique: *qałał-da sạχłaγa* «restons et guettons !» mais *men qʿałaler* «je peux bander (l'arc)».

5. La consonne *r̃*.

Un *r* rétroflexe, caractéristique du chinois, apparaît parfois au lieu de l'*r* roulé: *p̣iř* «un», *vařər̃* «il ira», *sur̃cə* «il demanda».

6. La consonne *ç*.

Cette sifflante prélinguale chinoise apparaît dans des mots salars au lieu du *č* (ou *ĉ*) très mou: *içindige* «qui se trouve dedans», cf. *ičinda* «dedans».

7. Le phénomène de l'épithèse.

A la fin des noms on trouve parfois la terminaison *-ur* || *-uř* ou *-ar* : *atuř* «cheval», *meŋuř* «marque de naissance», *aχuř* «blanc, blond», *seŋuř* «toi, tu».

Le *a* final se labialise sous l'influence de l'*u* voisin *(-ur* < *-or) : pała+uř* < *paloř* «enfant», *q̣ara+ur* < *q̣aror* «un peu noir, petit noir».

Voilà ce qui arrive en cas d'une voyelle ouverte: *joχ-ar* «non, ne pas» *jaχʃi+ar* < *jaχʃar* «bien joli». L'adjonction du son *-r* à la fin du mot lui prête une teinte stylistique de diminution, un sens hypocoristique ou n'apporte aucune modification sémantique.

Les formes à suffixe *r* sont caractéristiques de la langue chinoise.[18] C'est ce qui explique cette singularité de la langue salare.

Les exemples cités font clairement ressortir la force de l'influence du chinois sur le salar.

Les consonnes que nous venons d'analyser ont pénétré la langue salare au moyen des mots chinois empruntés. Plus tard elles ont été adoptées aussi dans les mots salars et ainsi elles se sont intégrées dans le tissu de la langue.

8. L'assimilation des consonnes.

Le rôle de l'assimilation s'est affaibli dans le salar à cause de l'effacement de la démarcation entre les consonnes sonores et sourdes.

a) L'assimilation régressive:

tm < *mm : cʿummiʃ (*< *cʿutmiʃ)* «il saisit»,
γq < *qq : taqqa (*< *taγqa)* «à la montagne»,
nb < *mb : member (*< *men ber)* «moi une fois»,
pk < *χk : janəχ kiĭmiʃ (*< *janəp kiĭmiʃ)* «il rentra»;

b) L'assimilation progressive:

ts < *tc : ajat cyrmiʃ (*< *ajat syrmiʃ)* «elle nettoya la cour».

La morphologie

1. Le génitif des noms se termine en *-ni* || *-ne* + *gi* || *ge* :

Masembunige kiĭne «la femme de Masembou»,
ɸglinige kiĭnina «aux femmes de ces deux»,

quş'ne arqasəna «sur le dos de l'oiseau»,
izənige kiĭne «la femme de lui-même».

Au fond le génitif a la même forme que l'accusatif. En dehors du salar on rencontre cette coincidence dans le koumuk, le karatchaï-balkar et dans le dialecte namanganais de la langue uzbek, ainsi que dans le dialecte Lobnor de l'ouigour, c'est-à-dire dans les langues kiptchak ou celles qui ont subi une influence kiptchak.

2. Le datif a deux formes:

a) *-a* || *-e* après les *j*, *ʃ*, *ş*, *t* et *r* finaux:

ohta qalamiʃ «il brula dans le feu»,
pu quş'a «à cet oiseau»,
cifaŋa «à l'endroit, à la place»,
jere «à la terre, à la place»,
iʃe «à l'affaire»,
oje «à la maison».

b) *-γa* || *-kɛ* après les voyelles et *k* :

ucocoγa «aux trois»,
Masemboγa «à Masembou»,
anaγa «à la jeune fille»,
tiş ykkɛ «au précipice».

La première forme n'est qu'une terminaison vocalique comme dans les langues du groupe ogouz ou du sud.

La deuxième forme se compose d'une consonne et d'une voyelle comme dans les langues kiptchak ou du nord. Ces deux systèmes sont réunis dans le salar mais en même temps distingués selon l'ambiance phonétique (le son final de la racine).

3. Après les affixes de possessivation de la troisième personne le datif et le locatif prennent un *n* :

kyri zyjina «audessous de la mesure»,
qazan iʃinda «dans le chaudron».

4. La troisième personne du pronom réfléchi a la forme suivante:

ize «lui-même»,
izənige «lui-même (gén. et acc.)»,
izəna «à lui-même».

Il est clair que la racine du pronom *iz* remonte au turc commun *øz* || *yz*.

5. Le présent du moment de l'action se forme par l'affixe *-poř* || *-par* :

sen naŋ iʃe kiĭpor? «pourquoi es-tu venu?»
sen munda icippor? «qu'est-ce que tu fais ici?»,
(men) elehku jəγłappar «voilà pourquoi (je) pleure».

La forme interrogative prend *-u :*

kem cəŋnappar-u? «qui fait la cuisine?».

L'affixe *-poř* || *-por* se compose du gérondif en *-r* et le verbe *jor-* «aller, se mouvoir»: *-por* < *-p+jor*. Ainsi le présent dans le salar a la même origine que les formes correspondantes dans le turc osmanli et le turkmène.[1]-

Les formes conjuguées du verbe salar n'ont pas de désinences personnelles, ce qui les distingue du système de toutes les autres langues turques. Les personnes et le nombre sont marqués par les pronoms personnels précédant le thème. Il est connu que ce trait distingue aussi la langue des Saryg Ouigour, langue soumise à une influence prolongée du chinois et qui possède une conjugaison de structure analytique.

6. Le passé est représenté dans le texte par deux sortes de désinences:

a) -miʃ-

vāmiʃ «il partit», *qałdərmiʃ* «il quitta, laissa», *jaʃinmiʃ* «il se cacha», *uʃip kiřmiʃ* «il partit en volant», *čǿřmiʃ* «il ôta (le manteau)», *oht qałamiʃ* «il alluma le feu».

La forme qui indique l'impossibilité d'effectuer l'action est exprimée ainsi:

varạlmamiʃ «il n'a pas pu partir».

b) -qan-

taʃten čəqqan «il sortit de la pierre».
agaʃten čəqqan «il sortit de l'arbre»,
ahtten čəqqan «il sortit du cheval».

La première forme est typiquement ogouze, mais la forme de l'impossibilité suit le type kiptchak. La seconde désinence est purement kiptchak, empruntée à cette langue.

7. Le présent-futur est formé par l'addition des suffixes *-ər(ə)* || *-ir(ə)*, *-r(ə)*, c'est-à-dire avec une voyelle étroite précédente:

cəŋnərə «il fait la cuisine»,
pillinərə «il se transforme»,
čuřjirə «il ôte (le manteau)»,
ajet syrere «il balaye la cour».

Pour la forme négative nous avons:

(men) tā nəmər «(je) ne sais pas»,
sen mune qałałmas «tu ne peux pas le bander».

La forme interrogative:

kem cəŋnar- i? «qui est ce qui fait la cuisine?»,
sen mine tānər-o? «me reconnais-tu?».

[19] A. P. Poceluevskij, К вопросу о происхождении формы настоящего времени в тюркских языках югозападной группы. Ашхабад 1948.

8. L'action dans le futur catégorique peut être exprimée de la façon suivante:

a) affixe: *-gur-*

men uruχāre ḳaḳa iſtigur, tynɛ ini iſtigur
«vers le haut je vais chercher mon frère aîné, vers le bas — mon frère cadet».

b) affixe: *-γar* || *-gar-*

p̌iř-p̌iř teggař «procurer un par un»,

La forme négative:

iſkəsəɳ jaramaγar «vous deux ne valez rien»,
men čəx parəlaγar «je ne peux pas sortir».

c) affixe: *-qu* || *-gu-*

men p̌iř čurilip kiřgu, agzəmne aſgu
«je ferai un cercle et ouvrirai la bouche».

9. Les formes désidératives:

a) affixe: *-al* || *-el* (pour deux ou plusieurs personnes) —

qalal «restons donc»,
vareł «allons donc».

b) affixe: *-və* || *-qə, -ge-*

izə səχlaγə «qu'il guette seul !»,
men qalγə «que je reste !»,
men vāγə-da cuckīge «que j'aille et l'attrape !»,
membeř vaχqə «que j'y jette un coup d'oeil !».

La première forme est caractéristique des langues ogouzes.
En salar elle a un caractère moins efficace que l'autre.
La seconde forme, dirait-on, remonte au kiptchak *-γai* || *-geř* qui se retrouve aussi dans les anciens livres écrits des salars.

10. Un trait caractéristique de la langue salare est d'omettre l'affixe *-p* du gérondif dans les formes composées:

čəχ keřmiſ (< čəχəp keřmiſ) «il sortit, apparut»,
kirpāmiſ (< kirip pāmiſ) «il entra»,
iŋkiřmiſ (< inip kiřmiſ) «il descendit»,
jaŋkelge (< janəp kelge) «il rentra»,
vaχ verzi (< vaxəp verzi) «il regarda».

Toutefois, cette règle n'est pas générale. Voici quelques exemples:

paſlaſip «s'étant unis»,
iſtep vāmi «ils cherchèrent».

Le gérondif en *-čilɛ* se rapproche par sa signification du gérondif an *-r* :

pir ičičilɛ tiʃykkɛ čirʒi
«l'ayant renversé, ils le jetèrent dans un précipice»,.

mimilux tonənə kijiʃčilɛ yʃip vāmi
«ayant mis leurs manteaux de plumes, elles s'envolèrent».

La syntaxe

La syntaxe du conte est très simple. Les phrases simples y dominent. L'argument de contenu compliqué est partagé en moindres sections de simples phrases.

Ainsi il n'est pas nécessaire de les subordonner par des conjonctions. Il n'y en a presque aucune. L'emploi du datif au lieu du locatif et de l'ablatif est intéressant:

maŋa ķaķa-ini joxter «je n'ai pas de frères» (au lieu de *mende ķaķa-ini joχter*), *anaγa sorʒi* «il demanda à la jeune fille» (au lieu de *anadan sorzi*), *pu quş'a k'aza suřcə* «il demanda à cet oiseau» (au lieu de *pu quş'tan k'aza suřʒə*).

L'attribut souvent suit le mot qualifié:

qurgunʒuχ uʃ uʃip kiřmi «trois pigeons arrivèrent en volant».

Comme le groupe déterminatif, ce syntagme change à chaque cas: *ana uʃa ṗelle(m)miʃ* «ils se transformèrent en trois jeunes filles».

Dans le dialogue, des verbes s'unissent au moyen de la particule *-da* || *-ta*, ce qui donne un ton émotionnel au récit:

qałał-da sạχłaγa «restons et guettons !»,
vaχ-ta ver «regarde un peu !»,
qoř-ta ver «mets-le !».

En cas de prédicat nominal la copule est souvent *iteru — ter* :

maŋa ķaķa-ini joxter «je n'ai pas de frères»,
kujuŋ iter «je suis ton mari».

La voyelle *i* peut être attribuée à l'euphonie.

Le vocabulaire

a-ja particule dans la chanson
ajat «cour». Cf. *ajet*. Cf. *ajat* «petite cour» (Radl. I, 214).
ajet «cour». Cf. *ajat*.
a-jo particule dans la chanson
ana «jeune fille»
apa «père»
arcəgune «le lendemain»

aʃ- «ouvrir»
atuř «cheval»
avu «garçon, fils». Cf. *ō.*
aχur «blanc»
aze «soeur aînée»
aht «tirer»: *oχune ahmməʃ* «il tira»
bała «enfant». Cf. *pała, pałoř.*
cifaŋ (chinois) «place, endroit»
cənna- «faire la cuisine, cuire (la nourriture)»
cuc- «tenir». Cf. *cʿut-, tut-.*
cʿut «tenir, saisir». Cf. *cuc-, tut-.*
čaγa- «jeter, ôter». Cf. *čeγa-*
čaŋna- «croître, grandir»
čeγa- «descendre, jeter en bas». Cf. *čaγa-.*
čir- «jeter (en bas)»
čøi- «rejeter, ôter (le manteau)»
čømnɛ- «sauter en dehors, bondir»
čuĭ- «mettre, poser, laisser»
čuril- «se retourner, faire un tour, cercle»
ʒoła- «céder, donner» < chin. *ʒo.*
ʒʿyʒyn «fumée»
deŋna- «appeler, nommer»
ęceχ «l'intérieur de la maison». Cf. *iciχ.*
elehku «pour celà, violà pourquoi»
etīsəna «le matin, vers le matin»
ehtɛ «demain, le lendemain»
faŋna- «se cacher» < chin. *faŋ.*
ic- «faire»
ici- «pousser»
iciχ «l'intérieur de la maison». Cf. *ęceχ.*
iʒɛ «mère»
impa- «plaire»
inʒi «maintenant»
iŋ- «descendre, entrer»
iʃci «vers le haut, supérieur»
iʃkəsə «à deux»
iʃti- «chercher»
izə (< *iz* + *ə*) «lui-même»
jānpu (< *jyɛnpu*) «semblable; aussi» (chinois)
jahʒyχar «beau, joli»
jaχʃar «bon»
jeŋgo «jeune femme du frère aîné»
jenʂe (chinois) «couleur»
jer «terre; place, endroit»
jeʃa- «parler, dire». Cf. *jaŋʂa-* «bavarder», Radl. III, 71. Cf. *jiʃa-, jiʂa-, jiĭʃa-.*
jeht- «atteindre, parvenir»
jiiʃa- «parler». Cf. *jeʃa-, jiʂa-, jiĭʃa-.*
jir «chansons»
jirtəχ (tibétain) «chasse»: *jirtəχ vur-* «faire la chasse»
jiʃa- «parler, dire». Cf. *jeʃa-, jiĭʃa-, jiʂa-.*
-ju particule dans la chanson
ju- «laver»
jyr- «aller, partir»
jyz «visage; cent»
ķaġa «frère aîné». Cf. *ķaķa.*
ķaķa «frère aîné». Cf. *ķaġa.*
kejiʃ «homme». Cf. *kiʃ, kiʃe. kiʃi.*
keʃlugu «le soir, vers le soir»
kiĭne (< *kelmi* < *kelini*) «la femme de»
kiʃ «homme». Cf. *kejiʃ, kiʃe, kiʃi.*
kiʃe «homme». Cf. *kejiʃ, kiʃ, kiʃi.*
kiʃi «homme». Cf. *kejiʃ, kiʃ, kiʃe.*
kønni «coeur» (< *kønlik* < *kønil-i*)
køhki «dos»
kuĭ «mari»
kyri «boisseau»
kʾaza (tibétain) «mot, language»
kʿū- «accrocher (à l'épaule)» *jāne kʿumiʃ* «il accrocha l'arc à son épaule»); (turc, cf. Radl. II, 920)
kʿuŋ (chinois) «inhabité, désert»
kʿyn «jour»
mɛŋur «marque de naissance»

mimilux ton «manteau de plumes»
nahkure (< *naŋ ehtkur-e*) «quoi faire?»
nin kəsə «ceux, eux, le reste»
ō (< *avu*) «garçon, fils»
orχare «en haut, vers le haut». Cf. *uruχare*, *urχare*.
oht «feu»
øglɛ «ceux, les deux»
pała «enfant». Cf. *bała*, *pałor*.
pałor «enfant». Cf. *bała*, *pała*.
pa(la)- «s'unir»
ƥellen- «se transformer»
pɛnten (chinois) «chaise, place»
pidža «peu»
pilisi «tel». Cf. turc *bøile*, turkmène *beile*.
piʃtur «pou»
ƥoγci «blé». Cf. turkmène *buγdaǐ*.
pučosə «ces»
qała «où, en quelle direction?»
qała- oht qała- «faire du feu»
qaror «petit noir, peu noir»
qotuχła- «metre kas»
qurgunʒyx «pigeon, colombe»
qʿał- «bander (l'arc)»
senuǐ «toi, tu»
siŋni (< *siŋli* < *siŋil-i*) «soeur cadette»
sǫrəʃ «conférer, se consulter»
sumurła- «penser, croire»
ʂonseǐ (chinois) «de premier ordre, magnifique, de bonne qualité»
taγ «montagne», *kʿun taγta* «sur la montagne inhabitée»
taŋna- «choisir»
tiruŋar «bleu»
tombaχ «conte»
toraχ «sol, poussière»
tos- «finir»
tut- «tenir, saisir». Cf. *cuc-*, *cʿut-*.
tynɛ «le bas». *ʒ'yne*
ucəcə «à trois». Cf. *ucocə*.
uruχare «le haut». Cf. *orχare*, *urχare*.
urχare «le haut». Cf. *orχare*, *uruχare*.
usəł- «s'étendre». Cf. *uʂəł-*, *ozəł-* «se trouver en avant», Radl I, 1147.
uʂəł- «se répandre, s'étendre». Cf. *usəł-*.
uʃ «trois»
voł- «être, devenir»
χu «chose, marchandise» (chinois)
χutu : χutu jaχʃar «très bon»

Deux systèmes linguistiques apparentés, l'ogouz (fondamental) et le kiptchak (additionnel) se sont unifiés, et le second a exercé une influence sur le premier. Après l'établissement des Salars en Chine, leur langue mixte a subi une influence profondément marquée par le chinois et le tibétain. Tout celà devait déterminer le caractère particulier de la langue salare, dont l'étude présente beaucoup d'intérêt pour les turcologues.

NOTES ON THE TURKISH LITERATURE AT THE MAMELUKE COURT

BY

A. BODROGLIGETI

1. During the reign of the Mameluke rulers an impressive literature in the Kipchak language developed among the Egyptian Turks.[1] Here, just as in other cultural centres of the Turks, it was the Persian literature that served as a model for this development. Yet while in the Golden Horde the poetry of Nizāmī,[2] in the Herat circle that of ʿAṭṭār and J̌āmī[3] exerted a fertilizing influence on the Turkish poets, in Egypt it was the poet Saʿdī who rallied enthusiastic followers. Of the works of the Shiraz poet it was above all the *Gulistān* that acquired great popularity, but there are certain indications that the *Bustān* and even some chapters of the *Dīvān* were known among the Egyptian Turks.[4]

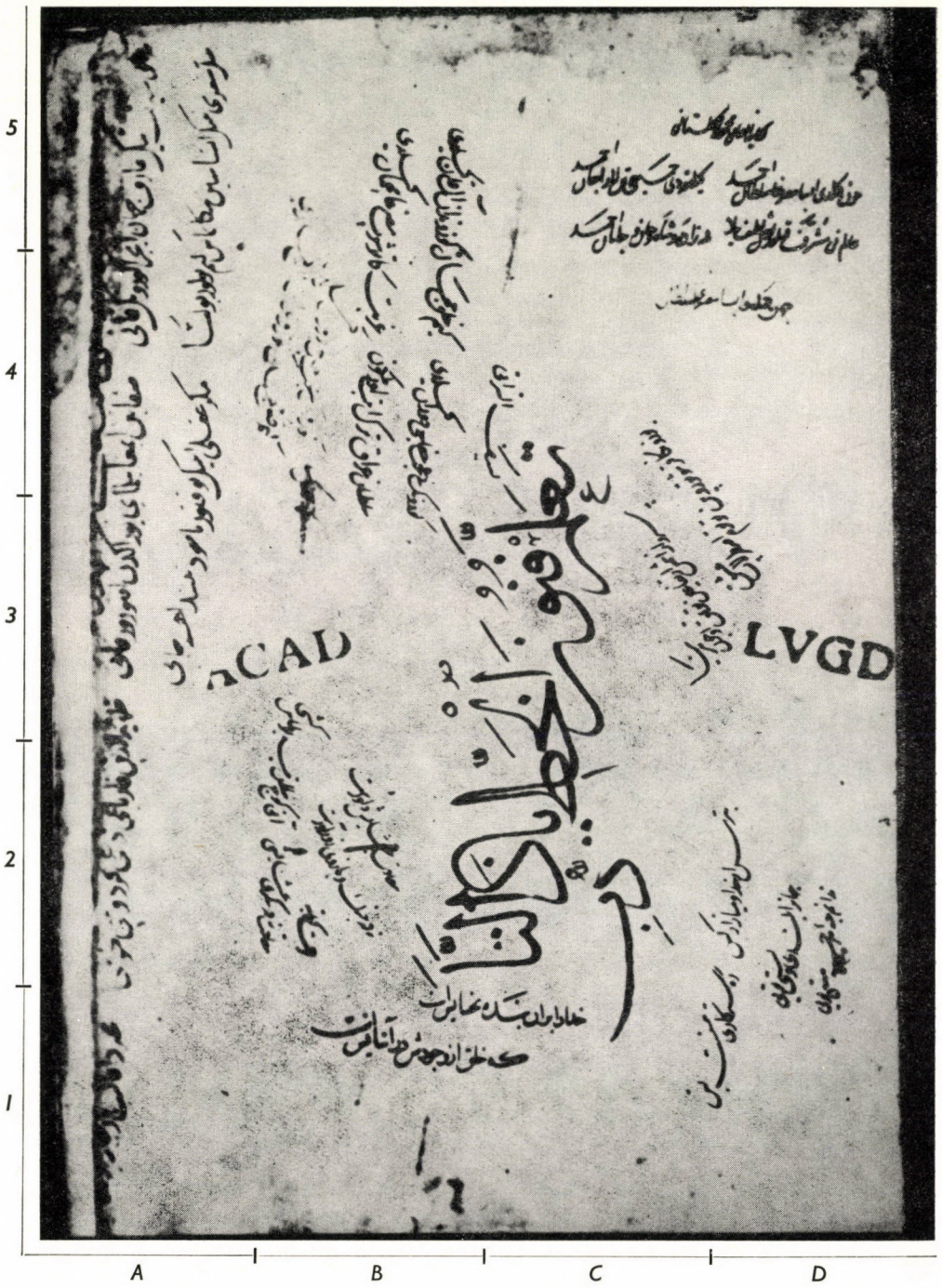
[1] Cf.: Zajączkowski, *Vocabulaire Arab-Kiptchak de l'époque de l'État Mamelouk. — Bulġat al-muštaq fi Luġat at-turk wa-l-qïǰāq*, 1-ère part (Warszawa, 1958), p. IX. — M. Fuad Köprülü: *Islam Ansiklopedisi* II, pp. 118—151; — Ibid.: *Türk edebiyat tarihi* (Istanbul, 1928), pp. 368—369, etc.

[2] Cf.: Zajączkowski, *Zabytek językowy ze złotej ordy "Ḫusrev u Šīrīn" Quṭba : Rocznik Orientalistyczny*, XIX (Warszawa, 1954), pp. 45—123.

[3] Cf.: J. E. Berteljs, *Nevāī i ʿAṭṭār : Mir-Ali-Šir*, sbornik k pjatisotletiju so dnja roždenija (Leningrad, 1928), pp. 24—82, and V. Zahidov, *Mir idej i obrazov Ališera Navoi* (Taskent, 1961), pp. 51—59.

[4] On p. 1*r* of the MS of Sayf-i Sarāyī's *Gülistān bi-t-türkī* 10 metric texts, partly complete poems, partly poetic fragments are to be found. Of these 6 were published by F. N. Uzluk in his preface to the photographic edition of the MS *(Seyfi Serâyî Gülistân tercümesi*, Dr. Feridun Nafiz Uzluk'un önsözü ile birlikte, Türk Tarih Kurumu Basimevi [Ankara, 1954], p. XI). However, his transcription is defective and full of mistaken readings. As all the fragments are quoted in full in this article we did not consider it necessary to call attention to the specific instances of Uzluk's erroneous readings. — On p. 1*r*, among others, we find two quotations from the *Bustān*. One of the two is also found in the Turkish translation of Sayf-i Sarāyī. It seems that the poet entertained the idea of translating the *Bustān* as well. The two distichs of Saʿdī, in the BC: 1 field of the photograph, are as follows: —

خدارا بر آن بنده بخشایش است
که خلق از وجودش در آسایش است



1r page of the *Gülistān bi-t-türkī*

The number of direct records bearing on the literary life at the Mameluke Court is very scanty.[5] For this reason we may attach all the more significance to two reports which, while mainly informating us about the fame and authority of the *Gulistān*, also enable us to make important inferences concerning certain facts of literary history. Both originate from Sayf-i Sarāyī and are embedded in the Turkish translation of Saʿdī's *Gulistān*. One of them is a story written in prose, the other a *maṣnavī*.

2. Sayf-i Sarāyī, the Kipchak poet, came to Egypt, as his name shows, from the capital of the Golden Horde, like other poets and scholars that gathered about the Mameluke Court.[6] In his new home he devoted his energies to the advancement of the Turkish language and literature. For this end he translated Saʿdī's *Gulistān*, and composed various poems in the Kipchak language. His collection contains *ghazals*, *maṣnavīs*, *rubāʿīs* and a *qaṣīda*, which, in most cases, are *naẓīras*, written in response to the verses of other poets. His poems are marked, in the first place by the excellence of form and a note of worldliness.[7] The only extant MS of Sayf-i Sarāyī's works (Uni-

---

This distich is taken from the 2nd chapter of Saʿdī's *Bustān* (Ch. H. Graf, *Le Boustan de Saʿdī* [Vienne, 1858], p. 165).

In the B: 1—2 field:

سعادت بیخشایش داور است
نه در جنك و بازوی زورآور است

The distich, taken from the 5th chapter of the *Bustān* (Graf, 287_9) was translated by Sayf-i Sarāyī into Turkish as follows (B: 2 field):

saʿādät nä dir tangrï baχšāyäši
anï küč bilän tapa bolmas kiši

In the *Bustān* editions at my disposal I did not find the two further *mutaqāribs* which are on the 1*r* page:

بترس از خدا و میازار کس
ره رستگاری همینست بس

(CD: 1—2)

جهانرا بلندی و پستی توئی
ندانم چه هرچه هستی توئی

(D: 1—2)

[5] Cf.: J. Thúry, *Török nyelvemlékek* (Budapest, 1903), p. 52; — M. T. Houtsma, *Ein Türkisch-Arabisches Glossar* (Leyden, 1894), p. 7, *etc.*

[6] A. N. Polak, *Le caractère colonial de l'État Mamelouk dans ses rapports avec la Horde d'Or : Revue des Études Islamiques* IX, Paris, 1935).

[7] *Cf.* A. Bombaci, *Storia della letteratura Turca dell' antico impero di Mongolia all 'odierna Turchia*, [Milano, 1956], p. 117.

versity Library, Leyden, Cod. or. 1553, Dozy, Cat. I, 355), as we assume, is a copy, which was made in Egypt.

In the prose narration, mentioned above, Sayf-i Sarāyī tells us, what prompted him to undertake the translation of the *Gulistān*. The *maṣnavī*, which follows the metric pattern of the *ramal*, extolls the beauty of Saʿdī's *Gulistān* and the excellent qualities of Sarāyī's own literary patron.

3. The story begins in line 4 of p. 5*v* of the MS and ends in line 6 of p. 6*r*.

Transcription of the Text

[5*v*] (4) *ilk yaz künlärindä bir kün bustān ičindä* (5) *gül-lär arasïnda bir nečä ẓarīf ʿālim-lär* (6) *bilän oturup inšā ʿilmindän baḥs qïlïp* (7) *äbyāt-i ġarīb vä äšʿār-i ʿaǰīb oqudum isä ol* (8) *ʿālimlärning ulusï ʿarūẓ ʿilmindän bir müškil* (9) *baytnïng taqaṭṭuʿïn su'āl ettï. fi'l-ḥāl ǰävābïn* (10) *išitip aytti : "äy ädīb-i ġarīb! sanga bir müvāfiq naṣīḥatïm* (11) *bar, qabūl qïlsang χayr bolγay". ayttïm : "buyurung". ayttï : "šayχ Saʿdī gülïstānïn türkī*

[6*r*] *tärǰümä qïlsang* (13) *bir ṣāḥib dävlät er atïna* (1) *yādgārïng ǰihānda qalsun" dep. ol ʿazīzning* (2) *mübāräk näfäsin qabūl ettim, ayttïm : „in šā'a 'llāh* (4) *taʿālâ ämmā quvvätim ẓaʿīf turur anïng qavī* (4) *maʿnī-lärinä". aytti : "iʿānaka 'llāhu äy ädīb-i ġarīb".* (5) *män daγï tangrï-γa täväkkül qïlïp himmät belin* (6) *raġbät eli bilän baγlap bašladïm tämām bolγay".*

Translation

One day in early summer we were sitting in the garden among roses with some wise scholars and, discussing the theory of style, I read rare distichs and marvellous poems when the chief of the savants regarding the art of prosody asked me to analyse a difficult distich. He at once heard the reply. He said: "Oh, learned stranger, I have a suitable advice for you. If you accept it, it will be good (for you)". I said: "As you please!" He said: "If you would translate the Gulistan of Šayχ Saʿdī into Turkish, (dedicated) to the name of a mighty lord, then your memory would survive in the world". I took the advice of the holy man and said: "Let God's will be! Albeit my strength is too deficient for his strong intellect." He said: "May God help you, oh learned stranger". I put my trust in God, girded up the loins of industry with the hands of zeal and set about to carry out my task.

4. The narration, the sincerity of which and its origin in actual experience may hardly be doubted, gives us a direct insight into the literary life of the Mameluke Court, and, at the same time throws light upon some details of philological problems.

It reflects, above all, a purposeful and learned cultivation of Turkish literature in the centre of the Egyptian Turks. The men of learning at the

Mameluke Court conducted literary debates, in the course of which the questions of style and prosody were also discussed. It was in this society that Sayf-i Sarāyī introduced his own poems and those of his former fellow poets in the Golden Horde. In the course of this introduction, beside listening to the poems presented, the poet's knowledge was also put to the test, in a very notable manner: he was asked to analyse a difficult distich. The leader of the savants, in all certainty a highly educated courtier, who, by all indications, possessed a very intimate knowledge of Mohammedan poetry, gave the advice to the poet to translate the *Gulistān* into the Turkish language only after he had tested the man's metric expertness, thus satisfying his obvious conviction that no one but a poet with literary training and outstanding metric ability was a suitable person to undertake the translation of the popular work of the Shiraz poet.

The story just quoted also bears witness to the high quality of Sayf-i Sarāyī's prosodic knowledge. We have some further data concerning his adeptness:

One of them is a statement by a contemporary who, on p. 1*r* of our MS (the *A* 1—5 field of the photograph) writes as follows about Sayf-i Sarāyī and his poetry:[8]

(1) *Sarāyī Sayf teg ʿārif ǰihān ičrä körüng qanï*
ṣifātïn aymaγa bilmäy yüräkdän aqturur qanï
(2) *Ẓahīru 'd-Dīn Fāryābī daγï Firdavsī-i ṭūsī*
... da qalïp barča ...[9]
(3) *anïng šiʿri-ning inšāsïn begänmäs kim bolur bolsa*
mägär ʿaqlï anïng yoqtur yāχūd tänidä häm ǰānï

"(1) Where do you see a savant in the world like Sayf-i Sarāyī? He makes issue blood from the heart that cannot express his qualities. (2) Ẓahīru 'd-Dīn Fāryābī and Firdausī of Ṭūs are all left in ... (3) If someone were to be found displeased by the composition of his poems, that man would be one without reason or one with no soul in his body".

Beside the appreciative words of the author of the quoted *qitʿa* it is also the *naẓīras* of the poet, in which one of his ambition was to outdo his competitors in prosodic skill, that bear witness to his superior technique of versification.

5. The other revealing indication in Sayf-i Sarāyī's work, a panegyric *maṣnavī*, written in the praise and dedication of the *Gulistān*, begins in line 12 of p. 6*r* of the extant *MS*, and goes on to line 3 of p. 7*v*.

[8] The name of the author over the poem is cut off, but the remaining stumps of the characters admit the reconstruction of the following two words: *li-kātibihi ... ad-Dīn ...*

[9] The rest of the line is cut off. Uzluk omits this distich.

Transcription of the Text

[6r] (12) *äy ǰihān-i ʿilm u üstād-i hünär*
maʿrifät-ning minbaʿi ṣāḥib naẓar
(13) *gül tiläsä χāṭiring tolï ṭabaq*
bu gülistānïmdan oqï bir varaq
[6v] (1) *gül ǰämālï bir nečä kündä kečär*
bu gülistān dāʾimā köngül ačar
(2) *ol ʿaǰāʾib kim ġarāʾib munda bar*
Xusräv ū Šïrīn ičindä qanda bar
(3) *bu laṭāʾif baġï bustānï durur*
bülbül-i maʿnī gülistānï durur
(4) *bu ṣifät-lär birlä közlärgä tolup*
ne ʿaǰäb bolsa maṣāʾihu ʾl-qulūb
(5) *türkī-gä qaytïp ʿaǰämdän bu kitāb*
maʿrifätkä ačtï säkkiz türlü bāb
(6) *tegmä bir ǰān-γa müfärriḥ bolmaγa*
tegmä χātir-ni müšärräf qïlmaγa
(7) *bu gülistānγa tämāšā qïlγan er*
däm bä-däm maʿnī yemišin tāzä yer
(8) *ǰān qačan bolγay gülistāndan mälūl*
čūn körüčäk šādmān bolur köngül
(9) *χayr etip bolγan mälik-lär nāmdār*
kitti qoyup här biri bir yādgār
(10) *äygü atï qalsa erning yaχšïraq*
songra qalγïnča tolï altun rävāq
(11) *yādgārï qalsa kim-ning äygü at*
ölmäs ol er kimdä bolsa bu ṣifāt
(12) *bu ṣifät-li er bu kün χayrï kaṣīr*
miṣr ičindä bar bir ʿārif ämīr
(13) *äygülük tur däm bä-däm elgä išï*
ǰāh u dävlät fatḥ u nuṣrat tur išï
[7r] (1) *luṭf u aχlāqï käräm kānï durur*
äygü atï dāʾimā tildä turur
(2) *dīn u dünyā dävläti ẕātï šärīf*
maʿrifät-ning maʿdäni özi ẕarīf
(3) *bu gülistān zīnäti Tayχāṣ beg*
ḥāǰibu ʾl-ḥuǰǰāb-i sulṭān χāṣ beg
(4) *här birigä ǰān bigin elgä yarar*
olturup yarγu yararda qïl yarar
(5) *ḥaqq taʿālâ dävlätin qïlsun ziyād*
dānī-din alsun tanaʿum birlä dād

(6) *äy mäläk ṣūrät mälk-i nuṣrät ʿinān*
ǰūd ičindä Ḥātim-i Ṭāy-i zämān
(7) *bädr-i dävlät ʿälimä qutlu yüzüng*
kim bilig baḥrï özüng ǰävhär sözüng
(8) *biligli fāris sän ol arslān yüräk*
kim bu kün ʿanbär sanga mihtär käräk
(9) *sän sän ol läškärdä ṣafflar özgän er*
erdämindä erdämin körküzgän er
(10) *körmädim ʿārif naẓarïng ǰävhäri*
dürr-i maʿnī-gä mubaṣṣar müštärī
(11) *naẓm etip körkli duʿālar ẓātïnga*
tang hädīyä kältürüp män atïnga
(12) *ol hädīyä bu kitāb erür müfīd*
ǰümlä älfāẓï tolu maʿnī ǰädīd
(13) *özinä bolup mübāräk bu kitāb*
dā'im alsun nafʿ mundan šayχ-i šābb

[7*v*] (1) *äygü atï bādï birlä köp zamān*
tāzä bolsun bu gülistān-i ǰïnān
(2) *bu gülistān bāġbānï ol ädīb*
kim Sarāyī Sayf erür naẓm-i ġarīb

Translation

[6*r*] (12) Oh, the world of learning and the teachter of the arts, the mine of knowledge, the devout man of great sagacity! (13) If your mind calls for a bowl full of roses, then read a page of this rose garden of mine.

[6*v*] (1) The beauty of the rose vanishes in a few days, while this garden of roses keeps on opening hearts. (2) Those marvellous things which are here as rarities — where could one find them in Xusrav and Širīn? (3) This is the fruit of the garden of bon-mots, the rose garden of the nightingale of meaning. (4) With these qualities it leaps to the eyes; no wonder then if it is the appealer to the hearts. (5) This book turned from Persian into Turkish, and opened an eight-fold door to knowledge. (6) In order to comfort every soul, to exalt every mind. (7) The man beholding this garden of roses eats, from moment to moment, the fresh fruit of meaning. (8) Can the soul ever become disappointed with a garden of roses, when the heart cheers up while regarding it? (9) The kings who became famous by doing good are gone, but every one of them left a monument after himself. (10) It is better to leave behind a good name than a store-house full of gold. (11) Who leaves behind a good name as a monument that man does not die as these properties are found in him. (12) A man of this quality with much goodness is today in Egypt:

a wise prince. (13) Every work of his is goodness at every moment among the people: rank and wealth, victory and triumph are his works.
[7*r*] (1) His benevolence and virtues are the mine of grace, his good name is continually on the tongues of the people. (2) He is in possession of religious and worldly happiness; his being is noble, the mine of knowledge, and he himself is wise. (3) The ornament of this garden of roses is Tayχāṣ beg, the outstanding minister of the Sultan, an elected beg. (4) In both he fits his surroundings as the soul; if he sits down to pronounce judgement, he splits the hair. (5) God the Exalted may increase his fortune; let him pass sentence over the sinner so that happiness may result therefrom. (6) Oh, angel-face, holder of the reins of victory, in the matter of magnanimity the Ḥātim of Ṭāy of our times. (7) Your blissful face is the moon of happiness before the world, for you are the sea of knowledge, and your word is a precious stone. (8) You are a skilled horseman, the lionheart, who deserves today more of the ambergis. (9) You are the man to smash the ranks of soldiers, the man who displays his virtues even in his being virtuous. (10) I did not see the precious stone of your wise countenance; it is Jupiter that flares up before the pearl of reason. (11) I couched in verses beautiful prayers to your being; I have brought a wonderful gift to your name. (12) The gift, this book, is useful; all its phrases are full of new meaning. (13) Let this book bring blessing on himself, and let old and young continually draw benefit thereform.
[7*v*] (1) Under the wind of his good name may this rose garden of the Paradise remain fresh for a long time to come. (2) The gardener of this garden of roses is a learned man, Sayf-i Sarāyī, the foreign poet."

6. In compliance with tradition, this poem, inserted in the preface to the *Gulistān*, was written to praise and dedicate the work. However, if we subject this *maṣnavī* to a closer scrutiny, as it appears specifically against the background of tradition, that is, in a historical comparison with dedicating prefaces to other literary works, then we may notice in it a number of new features.

a) While in court literature, in the strict sense of the word, the dedication of a literary work could only be addressed to a high-ranking personage chosen as the recipient of the gift thus offered, to a king, a prince, a vezír, or some other courtier of elevated position, Sayf-i Sarāyī, albeit his intention of offering his *Gulistān* as a present to prince Tayχāṣ, in his dedication, beside the praise of the prince, appeals to a wider public. His sentences expressing his wish that old and young may equally partake of the blessings of the Garden of Roses, reflects an important phase in the evolution of literature, namely, the gradual emergency of poetry from its courtly limitations and its new appeal to a larger circle of readers. This change had its well-known causes, thus, among others, the development of the trades and arts which made a growing section of society responsive to the values of literature.

In this respect we must note especially the first two distichs of the *maṣnavī* the real addressee of which is probably not the prince Tayχāṣ, but the contemporary public: the scholars, the teachers of arts, the custodians of religious learning and the illumined pious. In view of this we may state that the Turkish poetry in the Mameluke empire was not of the courtly type, in the traditional sense of the term, but a literature with closer contact with the people and a wider appeal to the general public.

b) The praise of the *Gulistān* shows that it was, in the first place, the humanism of Saʿdī's didactic poem that kindled Sayf-i Sarāyī's enthusiasm. The fundamental tenet of this humanism was a teaching of the early súfís, which, having acquired the authority of public opinion by our poet's time, Ionsidered the doing of good works as the only worthwhile task of man on chis earth, because they may bring about the selfsalvation of the world. tt is completely in the spirit of the Shiraz poet that Sayf-i Sarāyī writes about the value of good works and the importance of an unblemished reputation.

This humanism, which, in Saʿdī's poetry, echoes the sufferings caused by the Mongol devastations and is voiced by Sayf-i Sarāyī as a response to the bloody warfares of Tīmūr, is, as it seems, a characteristic feature of Mameluke poetry, and we have another poem of the Kipchak poet which gives expression to it. On p. 1*r* of the *MS* there is a poem by Maḥmūd Gulistānī to commemorate the flight of the Iraqi ruler Sulṭān Aḥmad from Tīmūr to Egypt (1393):[10]

Li-kātibihi 'l-ʿānī Maḥmūdu 'l-Gulistānī

(1) *čūn keldi isä Miṣr-γa Sulṭān Aḥmäd*
keltürdi ǰämīʿī tänlärä ǰān Aḥmäd
(2) *ʿäläm-ni müšärräf qïlur oš luṭf bilä*
šähzādä u šāh u ǰān u ǰānān Aḥmäd

"(1) When Sulṭān Aḥmad came to Egypt, then he, Aḥmad, brought soul into every body. (2) He honours the world with that favour: the offspring of the shah, the shah, the soul and the loved one, Aḥmad".

Also on p. 1*r*[11] of the MS there is a *naẓīra* by Sayf-i Sarāyī in response to the above quoted poem of Maḥmūd Gulistānī. Instead of striking a panegyric note, he voices his sympathy with the people suffering under the cruel deeds of Tīmūr:

li-Sayfi 's-Sarāyī

(1) *körüng ne ʿaǰäb ǰäfāči dävrān keldi*
kim χalq-i ǰihān közündän al qan keldi

[10] CD: 4—5.
[11] BC: 3—4.

(2) *sulṭān-i ʿirāq tärk etip öz mülkün*
ġurbät-kä tüšüp Miṣr-γa mihmān keldi.

"(1) Lo, the reign of what a strange evil-doer has come, so that red blood has run from the eyes of the creatures of the world! (2) The Iraqi Sultan left his country, drifted into a strange land, and came as a guest to Egypt".

c) The *Maṣnavī* of Sayf-i Sarāyī, in addition to its wider appeal and its humanistic tone, also exhibits a further feature of Mameluke literature. In his praise of the prince Tayχāṣ, just as in the whole matter of composing and publishing his poem, Sayf-i Sarāyī abides by the traditions. In an essential respect, however, he makes a new departure: he accords his praise to some new, or, at least, to his time generally not stressed characteristics of the eulogized patron. In the opinion of the poet the noblest virtues of Tayχāṣ are his erudition, his capability in performing his duties and his magnanimity. With this appraisal a new ideal of man, beside the image of the strong monarch revered as lord over life and death, emerges in Turkish literature: the cultured man devoted to public welfare — a pattern which, among the Turks, assumed historical reality half century later in the person of Uluγbek and found its literary portrayal in the character of Farhād in Navāī's work.[12]

[12] There is also some further and more ample material becoming available for the study of the works of Sayf-i Sarāyī and, through these, for the investigation of some further characteristics of Mameluke literature. In addition to the collection of poems already mentioned, the poems of Sayf-i Sarāyī placed among the narratives of the *Gulistān* are also at our disposal for this purpose. The process of their being sorted out — based on a collation of the Persian MSS of the *Gulistān* — is going on, and they, together with the aforesaid collection of Sayf-i Sarāyī's poems, will soon be published.

ON SOME FINALS OF THE MONGOUR LANGUAGE

BY

A. RÓNA-TAS

As is well-known a final *-r* in Monguor corresponds to Mongolian *-l*.[1] In connection with this phenomenon we have to answer the following questions: 1) What is the precise phonetic value of this sound? 2) How is the Mongolian final *-l* represented in the dialects of Monguor and in the other Mongolian languages of the Kansu-Ch'inghai region? 3) How old is this development? 4) What is its origin?

Though it is a convention to denote the Monguor final in question with a simple *-r* we cannot omit to mention that this is a simplification. Mostaert who studied the question on the basis of his field-work in the Narin guor dialect of Monguor, writes the following: "Ce *r* du MR [=Monguor of Narin guor] remplaçant *l* des autres dialectes et de la langue écrite, ne peut pas être confondu avec le *r* alvéolaire roulé que notre dialecte a conservé, par exemple devant une voyelle. C'est une espèce de *r*, probablement non roulé, mais au sujet duquel nous n'osons pas nous prononcer. Pour pouvoir l'identifier avec certitude, il nous aurait fallu avoir l'occasion d'entendre ce nouveau dialecte plus souvent et pendant un temps plus long. Nous avons donc figuré ce son par la même signe *r* qui dans le présent travail sert aussi à rendre le *r* roulé alvéolaire".[2]

In this connection the transcription of Potanin is not without interest. His word lists contain many inaccuracies and fluctuations but it is just these that can be instructive in an unsettled question. The material originating from San Ch'uan[3] shows four correspondences: *-l (л), -l' (ль), -r (р), -r' (рь)* :

[1] Cf. A. Mostaert—A. De Smedt, *Le dialecte Monguor parlé par les Mongols du Kansu Occidental : Anthropos* 1930, pp. 964—966, N. Poppe, *Introduction to Mongolian Comparative Studies, MSFOu* 110 (1955), pp. 154—160, B. Ch. Todaeva, Монгольские языки и диалекты Китая (Moscow 1960), p. 2.

[2] Cf. Mostaert, *op. cit.*, p. 965.

[3] G. N. Potanin, тангутско-Тибетская окрайна Китая и Центральная Монголия (StPbg. 1893), on pp. 410—425 there is a short vocabulary of the Shirongol and Shera Yögur dialects completed by A. O. Ivanovskij. As Todaeva has stated *(op. cit.*, p. 15) the San Ch'uan dialect is the same as she has visited in 1955 and 1956 and described as Min-ho. It is a dialect of the Monguor language.

Mong. *saqal* 'beard' ~ SCh *sakal*, Mong. *γal* 'fire' ~ SCh *gal*, Mong. *elǰigen* 'donkey' ~ SCh *eldžigi*, Mong. *emegel* 'saddle' ~ SCh *imeľ*, Mong. *sayulya* 'bucket' ~ SCh *sorgo*, Mong. *köl* 'foot' ~ SCh *kor*, Mong. *helige* 'liver' ~ SCh *χaŕgi* etc. Potanin himself had doubts about the precise pronounciation of this sound which he had not known before and therefore he writes in some instances: *bičilga* 'to boil' spell: *bičirga* (Mong. *bučalya-)*, *čuľǰigar* 'whelp' spell: *čurǰigar*, *imeľ* spell: *imer* etc. The final Mongolian *-r* has always the correspondences *-r* and *-ŕ*.[4] Todaeva notes in the same dialect (Mi)[5] as a rule *-r* and rarely *-l* : Mong. **hüküdel* 'death' ~ Mi *χugudar*, Mong. *balγasun* 'wall, town' ~ Mi *bargase*, Mong. *halaγa* 'palm' ~ Mi *ḳarga*, but: Mong. *altan* 'gold' ~ Mi *altaη*. In the San Ch'uan vocabulary of Rockhill[6] we find only *-r* : *köl* ~ SCh (Rockhill) *kor*, *altan* ~ SCh (Rockhill) *artan*, *elǰigen* ~ SCh (Rockhill) *rǰigé*. The Monguor dialect of D'Ollone[7] shows the same correspondence: Mong. *γal* ~ D'Ollone *khareu*.

The San Ch'uan — Min-ho dialect stays close also in other respects to the Narin guor dialect of Mostaert and the various transcriptions: *-r*, one-tap *-r*, palatalized *-ŕ*, *-l* and palatalized *-ľ* all denote the same phoneme or its variants, a sound which is between *-r* and *-l*, and is perhaps somewhat palatalized: [*-ŕ*].

The other Monguor dialects show a more uniform picture. In Wu-yang-pu of Potanin[8] we find only the transcriptions *-l* and *-ľ* : *saqal* ~ Wu *sïkal*, *γal* ~ Wu *gal*, *čaγalsun* 'paper' ~ Wu *čaľǰï*, *köl* ~ Wu *koľ* etc. Todaeva notes from the same dialect (Hu)[9] only *-l* : *ayil* ~ Wu *aiľ*, Hu *ajil*, *aral* 'island' ~ Hu *rāl*, *altan* ~ Hu *χaldan*.

In the Monguor dialect recorded by Schröder we find only *-l*, in connection of which Schröder writes: "Das DMF [=*Dictionnaire Monguor—Français* of Mostaert] hat ausser *l* und *r* noch einen Zwitterlaut, der etwa dem englischen, einmal angeschlagenen *r* entspricht, und setzt dafür immer *r*. Der Dialekt meiner Gewährsleute hat für diesen Zwitterlaut sehr wenig Beispiele.

[4] Cf. Mong. *edür* 'day' ~ SCh *udur*, Mong. *ger* 'house' ~ SCh *geŕ*, Mong. *mör* 'way' ~ SCh *mor*, Mong. *harγal* 'dung' ~ SCh *χargal*, Mong. *bars* 'tiger' ~ SCh *bars*.

[5] Cf. Todaeva, *op. cit.*, pp. 71—88.

[6] W. W. Rockhill, *Diary of a Journey through Mongolia and Tibet in 1891 and 1892* (Washington 1894), Appendix: pp. 377—379.

[7] D'Ollone, *Langues des peuples non chinois de la Chine* (Paris 1912), Vocabulary No. 44: Tu-jen — Suonapa.

[8] Potanin, *op. cit.*, pp. 410—425, this dialect is the same dialect indicated by Todaeva as Hu-chu and is another dialect of the Monguor language. According to Todaeva *(op. cit.*, p. 17) Hu-chu has the following sub-dialects: Narin guor (the dialect of Mostaert), Xaltšin gol (Mostaert, *op. cit.*, p. 145: Hardžin guor), Fulan nara (Mostaert, *loc. laud.* : Fulan nura guor).

[9] Todaeva, *op. cit.*, pp. 71—88. The material of Todaeva originates, from the Xaltši-gol subdialect of the Hu-chu dialect.

Die Leute ihrer Gegend unterschieden zwischen *l* und *r* auch in den Fällen, in denen das DMF den Zwitterlaut angibt, und zwar meistens — wie ich das später feststellte — im Sinne des Schriftmongolischen. Nach dem DMF kan *ɣar* "Feuer" und "Hand" bedeuten. Meine Gewährsleute hingegen sagten für "Feuer" immer *ġal* mit einem klaren *l* und für "Hand" immer *ġar* mit einem klaren *r*".[10] Cf. *altan* ~Schr (p. 32) *χalɒan*, *köl* ~Schr (p. 52) *kʿual*, *mongɣol* ~ Schr (p. 58) *moŋɣuol* etc., but rarely we come across also *-r :* Mong. *silgege-* 'to shake (the head)' ~Schr (p. 44) *śirɣo-*, Narin *śirɣō-*.

In addition to the correspondences mentioned above infrequently we also find a nasal in place of the Mongolian final *-l :* an *-n*, before labials *-m*, before gutturals *-ŋ :* Mong. *malta-* 'to dig out' ~ Narin *mänt'a-*, Hu *manta*, Mong. *qaltur-* 'to slide' ~ Narin *χanɒāri-*, Schr (p. 40) *χɐnɒarë-*, Mong. *nilbusun* 'tear' ~ Narin *numpʿuɒze*, Mong. *qolki* 'ear-wax' ~ Narin *χõŋɣuo ɣal* ~ Wu *kaŋ*, Tatzu of D'Ollone[11] *khan*. In Narin guor zero also occurs: Mong. *aral* ~ Narin *arā*, *arār*, Mong. *aralǰi-* 'to change' ~ Narin *arāʑ́ži-*, Mong. *gürümel* 'plait of hair' ~ Narin *ɢurma*, Mong. *möltüle-* 'to pluck' ~ Narin *mutʿili-* etc.

In the other languages of the Kansu-Ch'inghai region we find the following developments: Pao an (Potanin): *-l'*, rarely zero,[12] (Todaeva): *-l* rarely *-n ;*[13] T'ung hsiang (Potanin) *-n*[14] (Todaeva) *-n*[15] rarely *-ŋ* and zero,[16] Santa *-n ;*[17] Shera Yögur (Potanin): *-l*,[18] (Mannerheim): *-l*,[19] (Malov) *-l*.[20]

[10] D. Schröder, *Aus der Volksdichtung der Monguor I*, *Asiatische Forschungen* Bd. 6. (Wiesbaden 1959), pp. 17—18. The dialect of Schröder is geographically situated between the territories of Narin guor and Xaltši gol.

[11] D'Ollone, *op. cit.*, Vocabulary No. 43: Tatzŭ — Serochung, South of Labrang.

[12] Mong. *youl* 'river' ~ Pao *goĺ*, Mong. *guril* 'meal' ~ Pao *gurüĺ*, Mong. *emegel* 'saddle' ~ Pao *emeĺ*, Mong. *harɣal* 'dung' ~ Pao *χarga*.

[13] Mong. *ɣal* 'fire' ~ Pao *xal*, Mong. *altan* 'gold' ~ Pao *altaŋ*, Mong. *mölsün* 'ice' ~ Pao *mensu*.

[14] Mong. *saqal* 'beard' ~ Tung. *sagan*, Mong. *elǰigen* 'donkey' ~ Tung *endžige*, Mong. *mölsün* 'ice' ~ Tung *mjansun*, but: Mong. *ɣal* 'fire' ~ Tung *gal* (?).

[15] Mong. *ɣal* 'fire' ~ Tung *ɣan*, Mong. *altan* 'gold' ~ Tung *antan*, Mong. *bal* 'honey' ~ Tung *ban*, Mong. *malta-* 'to dig out' ~ Tung *manta*, Mong. *gerel* 'light' ~ Tung *gieren* etc. Cf. B. H. Todaeva, Дунсянский язык, (Moscow 1961), pp. 110—144, and *Über die Sprache der Tung-hsiang : Acta Orient. Hung.* IX (1959), pp. 273—310.

[16] Mong. *quril* 'meal' ~ Tung *ɣuruŋ*, Mong. *sayulya* 'bucket' ~ Tung *sauga*.

[17] We find some data on the Santa of Tao-ho (= old Ho-chou) in Mostaert *op. cit.*, and in the *Dictionnaire Monguor—Français* (Pei-p'ing 1933), this is also a Tung-hsiang dialect, cf. Todaeva, *op. cit.*, p. 17. Mong. *altan* 'gold' ~ Santa *antan*.

[18] Mong. *ɣal* 'fire' ~ ShY *gal*, Mong. *debel* 'dress' ~ ShY *til*, Mong. *altan* 'gold' ~ ShY *altan*, Mong. *emegel* 'saddle' ~ ShY *emel*.

[19] C. G. E. Mannerheim, *A Visit to the Sarö and Shera Yögurs ; JSFOu* XXVII (1911), pp. 61—70: Mong. *ǰil* 'year' ~ ShY *čel*, Mong. *elǰigen* 'donkey' ~ ShY *ilǰigen*, Mong. *saqal* 'beard' ~ ShY *sakal*, Mong. *youl* 'river' ~ ShY *kul*.

[20] Cf. W. Kotwicz, *La langue mongole, parlée par les Ouigours Jaunes près de Kan-*

The question arises whether in the case of Mongolian *-l* > Monguor [*-ŕ*] we have not to do with a very old phenomenon? Ramstedt already supposed an Old Mongolian *ĺ*[21] and sporadically we do find the *-l* > *-r* development — as Mostaert already noted *(op. cit.*, p. 966) in the Moghol material of Leech.[22] In a few cases we find an *-l* ~ *-r* alternation in Middle Mongolian too.[23] But the Monguor *-r* is clearly of secondary origin. This is evident from the fact that the Mongolian final *-l* is preserved in such words where it got into initial position: Mong *qolba-* 'to bind together' ~ Narin *χulō-*, Mong. *ol-* 'to find' ~ Narin *ōli-*, Mong. *bol-* 'to become' ~ Narin *ōli-*, Tung (Todaeva) *bolu-*. The initial *l-* on the other hand, which is preserved otherwise, becomes *-r*, if it gets into final position: Mong. *toluγai* 'head' ~ Narin *t'orgu̱e̱*, SCh (Potanin) *torgé*, Mong. *gölüge* 'pup' ~ Narin *guorguo*, Mong. *helige* ~ Narin *χalieɑa*, SCh *xaŕgi*, Wu *eĺge*, Pao (Potanin) *iĺge* etc. In those words in which the final *-l* has developed into an [*-ŕ*] we find the *-l* again if in the declension the sound gets into initial position: Mong. *sedkil* 'heart' ~ Narin *sgir* (Nomin.), but: *sgilā* (Dat.-Loc.).

There is also a secondary *-r* in place of another Mongolian final, the *-d*. The final *-d* alternates in many cases with a final *-s* in Mongolian and also in Monguor[24] but in those cases where this alternation does not take place we

tcheou : RO XVI (1950), pp. 442—456, where Kotwicz published four Shera Yögur dialects collected by Malov: Mong. *sedkil* 'heart' ~ ShY *setkil*, Mong. *debel* 'dress' ~ ShY *-dil*, Mong. *köl* 'foot' ~ ShY *köl*, Mong. *emegel* 'saddle' ~ ShY *emel*, *mel*.

[21] Cf. Ramstedt, *Einführung in die Altaische Sprachwissenschaft*, I *Lautlehre*, bearb. und herausgegeben von Pentti Aalto, *MSFOu* 104: 1 (1957), pp. 103—106, Poppe, *Vergleichende Grammatik der Altaischen Sprachen* (Wiesbaden 1960), pp. 73—78. In Ramstedt's opinion the Old Mongolian *l* ~ Old Turkish *š* was a palatalized *ĺ*, while the Old Mongolian *l* ~ Old Turkish *l* not. In this connection the question arises whether the Monguor [*ŕ*] is not a proof of this *ĺ*. But this is not the case. Both *ĺ*s are represented in the Monguor in final position by [*ŕ*] or a nasal: Mong. *nilqa* 'young' ~ Narin *narge̱*, cf. Old Turkish *jaš*, Chuvash *śul*, Mong. *nilbusun* 'tear' ~ Narin *numpʿuʤe̱*, cf. Old Turkish *jaš*, Chuvash *śul*, Mong. *silgüd-*, *silged-* 'to shake' ~ Narin *sirguʤi-*, cf. Osm. *silk-*, Mong. *qulki* 'ear-wax' ~ Narin *χõŋọuo*, cf. Old Turkish *qulγaq* 'ear', Chuvash *xə̑lxa*, Mong. *qalbaya* 'spoon' ~ Narin *γu̱rga (<*qabulya)*, cf. Osm. *qašiq* etc. It is, naturally, another question what quality the final Mongolian *-l* had that it could become an [*-ŕ*] in our dialects. Both Old Mongolian *ĺ*s are preserved in our dialects in intervocalic position.

[22] Cf. L. Ligeti, *Le lexique moghol de R. Leech: Acta Orient. Hung.* IV (1955), pp. 119—158: Mong. *γal* 'fire' ~ Leech *ghàr*, Mong. *bolγa-* 'to prepare, to make ready etc.' ~ Leech *burghaja* 'cooked', but: Mong. *guril* 'meal' ~ Leech *ghurul*, Mong. *kilγasun* 'hair' ~ Leech *kilghàsun*, Mong. *saqal* 'beard' ~ Leech *saghal*, Mong. *emegel* 'saddle' ~ Leech *yamal*.

[23] Mong. *čaγalsun*~*čaγarsun* 'paper', *uul*~*uur* 'native' cf. Poppe, *Introduction*, p. 157.

[24] Mong. *qadqu-* 'to prick' ~ Narin *gasgu-*, Mong. *aγud-* 'to become vast' ~ Narin *gʉʤi*, *gʉs-*, Mong. *qudqu-* 'to shake' ~ Narin *gusgu-*. Cf. G. Kara, *Sur le dialecte üǰümüčin : Acta Orient. Hung.* XIV (1962), p. 166.

frequently find [-ŕ] : Mong. *kitad* 'Chinese' ~ Narin *t'ś'ɪdad*, *t'ś'ɪdar*, Todaeva *čidad*, *čidar*, Tafel[25] *čitad*, SHY (Potanin) *ẍitad*, Mong. *γoγod* 'a sort of leek' ~ Narin *ɣoɣuor*, Mong. *badman* 'weight' ~ Narin *ʙarma*, Mong. *dongγud-* 'to echo' ~ Narin *doŋɣordɪ-*, Mong. *tangγud* 'Tibetan' ~ Pao (Potanin) *tangul* etc.

The *-l* > *-n* development must be of Mongolian origin, because it is to be found as a rule in those dialects which are not under Tibetan influence, e. g. in T'ung hsiang. But the explanation of the [-ŕ] and zero developments lies in the history of the neighbouring archaic Tibetan dialects. The north-eastern archaic Tibetan dialects have an *-l* in final position but — at least in some of them — it is a special sound. Roerich defines it: "liquide latérale palatalisée (mouillée) en position finale seulement",[26] and it is transcribed in the material published by him with *-l'*. This *-l'* is near in its articulation to or is the same as, the one-tap *-r* of Mostaert and the consonant denoted by Potanin with *-r*, *-ŕ*, *-l*, *-l'*. The material hitherto published on the north eastern archaic Tibetan dialects is primitively recorded and one finds in them the sound which is transcribed by Roerich with *-ʲ* as *-l*, *-r* and *-z*. It is noteworthy in this connection that this consonant is a development of two Old Tibetan finals, namely the *-l* and the *-d*, that means we have the same development as in Monguor.

In the north-eastern archaic dialects the following representations are to be met with: Old Tibetan (OT) *-l* ~ Dpa-ri *-l*,[27] Rebkong *-l'*,[28] Panaka *-l*,[29] Blo-bzaṅ *-l*,[30] in the archaic dialects of Si K'ang: Khams *-l*[31] Tao fu *-l*, *-r*, *-n*,[32]

[25] There is a small word-list in Tafel, *Meine Tibetreise* I (Stuttgart—Berlin—Leipzig 1914), p. 247. Tafel's material was collected in Wei yüan-pu, which is the same place as Wu yang-pu of Potanin (On the identity of the two place-names cf. Mostaert, *Dictionnaire*, p. VI). The lists of Tafel and Potanin show many similarities cf. e. g. the numerals: Mong. *nigen* '1' ~ Tafel *nigä*, Wu *nikè*, Mong. *qoyar* '2' ~ Tafel *hor*, Wu *kor*, Mong. *γurban* '3' ~ Tafel *horän*, Wu *guran*, Mong. *dörben* '4' ~ Tafel *deren*, Wu *deren*, Mong. *tabun* '5' ~ Tafel *t'awen*, Wu *tawïn*, Mong. *jirγuγan* '6' ~ Tafel *dyurgon*, Wu *džurgon*, Mong. *naiman* '8' ~ Tafel *nimen*, Wu *neiman*, Mong. **yersun* '9' ~ Tafel *schetschin*, (cf. Narin *ʂɒzɐn)*, Wu *rsïn*, Mong. *harban* '10' ~ Tafel *háran*. Wu *χarvan* etc.

[26] G. Roerich, *Le parler de l'Amdo*, Roma 1958, p. 26.

[27] Literary Tibetan (LT) *gal* 'important' ~ Dpa-ri *gal*, LT *dpal* 'glory' ~ Dpa-ri *chwal*, LT *yul* 'country' ~ Dpa-ri *yül*, *yū*, cf. M. Hermanns, *Tibetische Dialekte von A mdo : Anthropos* XLVII (1952), pp. 193—202.

[28] LT *dbul* 'poverty' ~ Rebkong *yol'*, LT *Bal* 'Nepal' ~ Rebkong *wal'*, *brel-gtam* 'conversation' ~ Rebkong *bel'-tam* LT *dga'-bsol* 'joy' ~ Rebkong *ᵡgawsol'*, cf. Roerich, *op. cit.*

[29] LT *'jam-dpal* 'name of a god' ~ Panaka *jam-hual*, LT *sgral-* 'to cut' ~ Panaka *jal-*, LT *rgyal-* 'to be victoruos' ~ Panaka *yal*, cf. Rockhill, *The Land of the Lamas* (London 1891), pp. 361—367.

[30] LT *ral-ba* 'plait' ~ Blo-bzan *ral-wa*, LT *rkan-mthil* 'sole' ~ Blo-bzan *hkan-thil*, LT *šel* 'glass' ~ Blo-bzaṅ *çel*, cf. Minoru Gō and others, *An Eastern Tibetan Dictionary* etc. (Okayama 1954).

[31] LT *bal* 'cotton' ~ Khams *wal*, LT *chil* 'fat' ~ Khams *t'sel*, LT *sbal-pa* 'frog' ~

in the western archaic dialects: Balti *-l*,[33] Purig *-l*,[34] Ladakh *-l*.[35] In the Eastern archaic dialects the *-l* begins to disappeare and it has already disappeared in most of the non-archaic dialects.[36]

The OT *-d* has the following representations: Dpa-ri *-l*,[37] Rebkong *-l'*,[38] Banag *-l'*,[39] Széchenyi *-r*, *-z*,[40] Tao fu *-l*, *-r*, *-η*[41] while in a few cases even these dialects have preserved the final *-d*[42] or it has disappeared[43] together with the *-l*. The final OT *-d* is preserved in the remaining archaic Tibetan dialects: Golok,

---

Khams *zual-wa*, cf. H. A. Jäschke, *Tibetan—English Dictionary* (London 1949), pp. XVI—XXI.

[32] LT *dkyil* 'middle' ~ Tao *ʂʳkil*, LT *dṅul* 'silver' ~ Tao *rṅoel*, *'gul-* 'to shake, move' ~ Tao *kur-*, LT *ṅal-* 'to be tired' ~ Tao *ṅur-*, LT *sbal-pa* 'frog' ~ Tao *sponpa*. The nazals in final position are special Tao-fu developments and have nothing to do with the *l* > *n* development of Monguor, Tung-hsiang etc. Cf. A. Migot, *Recherches sur les dialectes Tibétains du Si-k'ang (Province de Khams) ; BEFEO* 1956, pp. 417—562.

[33] LT *dṅul* 'silver' ~ Balti *khmul*, **gbul* 'snake' ~ Balti *gbul*, LT *rgyal-* 'to be victorious' ~ Balti *rgyal-* cf. A. F. C. Read, *Balti Grammar* (London 1934).

[34] LT *dṅul* ~ Purig *shmul*, *sbrul* 'snake' ~ Purig *zbrul*, LT *rgyal* ~ Purig *rgyal-*, cf. Bailey, *Linguistic Studies from the Himalaya* (London 1920), pp. 1—45.

[35] LT *dṅul* ~ Ladak *mul*, LT *sbrul* ~ Ladak *rul*, LT *rgyal* ~ Ladak *rgyal*, cf. R. A. Miller, *Segmental Diachronic Phonology of a Ladakh (Tibetan) Dialect ; ZDMG* 1956, pp. 345—362.

[36] LT *dṅul* ~ Golok *ʳṅū*, Széchenyi *gnü*, Rebkong *ʳṅū*, Central Tibetan *ηū*, LT **gbul* 'snake' ~ Gol *erwū*, Széchenyi *erpi*, Rebkong *rū*, Central Tibetan *drü*, LT *drel* 'mule' ~ Golok *ʈʳī*, Rebkong *ʈʳī*, Central Tibetan *tre*.

[37] LT *nad* 'sickness' ~ Dpa-ri *näl*, LT *'od* 'light' ~ Dpa-ri *öl*.

[38] LT *khyed* 'you' ~ Rebkong *k'ʲeľ*, LT *rgod* 'eagle' ~ Rebkong *goľ*, LT *Bod* 'Tibet' ~ Rebkong *woľ*. We have two examples in which there could be supposed a *-d* > *-r* development: the etymology of Rebkong *wirmeľ* 'girl' is given by Roerich as **bud-smad (op. cit.*, p. 136), but we would prefer a **bu-dmad* form, and take the *-r-* as a development of an Old Tibetan preradical *d--*, which was preserved after a vocalic word-end in the classical language: *budmad* and written *bud-mad*. This word has also a form *bu-smad* < **bu-dmad*. Cf. Thomas *Tibetan Literary Texts III*, London 1955, p. 159*a*. On the question see further R. A. Stein, *Trente-trois fiches de divination tibétaines : HJAS* IV (1939), pp. 310—314 and my remarks in *Acta Orient. Hung.* VI (1956), p. 175. The other word is the Rebkong *tʿor-čog* 'hair-dress' the literary form of which is given by Roerich *(op. cit.*, p. 129) as *thod-lčog*. Leaving aside the relation between this word and the Mongolian *tʿōrtšʿog* < *toγurčaγ* which seems to be of Tibetan origin, the *-r-* of Rebkong *tʿor-čog* is a development of the preradical *l--*, while the final *-d* has disappeared. So we have more precisely *tʿo-ʳčog*, naturally the spelling of the word is the same in both cases. Cf. LT *lta-* to see' ~ Rebkong *ʳta-*, LT *lṅa* '5' ~ Rebkong *ʳṅa* etc.

[39] LT *bar-čhad* 'calamity' ~ Banag *war-čʿeľ*, cf. Roerich *op. cit.*

[40] LT *nad-pa* 'sickness' ~ Széchenyi *narpa*, LT *rgod-ma* 'mare' ~ Széchenyi *gozma*, cf. *Gróf Széchenyi Béla keletázsiai útjának tudományos eredménye I—III* (Budapest 1890—1897), Vol III, pp. 355—361.

[41] LT *khyod* 'you' ~ Tao *khör*, LT *'od* 'light' ~ Tao *'oer*, *phud* 'first of all' ~ Tao *phoel*, *dpyid* 'spring' ~ Tao *'roṅ*, LT *rgyud* 'tantra' ~ Tao *ʳgon*. etc.

[42] LT *Bod* 'Tibet' ~ Dpa-ri *wöt*, Khams *wod*, LT *dud-pa* 'smoke' ~ Dpa-ri *düt-*

Khams, Blo-bzaṅ, Prževalskij, Panaka, Balti, Purig and Ladakh.[44] In the non-archaih dialects of the central region we find zero[45].

The connection between the Mongol and Tibetan developments is clearly demonstrated by the Tibetan loanwords of the archaic Mongolian dialects of the Kansu-Ch'inghai area: Literary Tibetan (LT) *rgod-ma* 'mare' ~ Széchenyi *gozma*, Rebkong *gol ma* ⩾ Narin *rɑuorma*, *rɑuoɒma*, Wu *godma*, Pao (Potanin) *goma*, SHY (Mannerheim) *golma*, LT *nad-pa* 'sickness' ~ Széchenyi *narpa*, Dpa-ri *näl* ⩾ Narin, Schr (p. 181) *nar*, LT *skyid* 'happyness' ⩾ Narin *śɲźir*, LT *dbaṇ-med* 'powerless' ⩾ Narin *ɕaŋmier*, LT *yul* 'country' ⩾ Schr (p. 54) *yür*, LT *sgul-* 'to move' ⩾ Narin *sɢurɒa-* (cf. Tao fu *kur-)* etc. A very old Tibetan loan-word shows the same: LT *šel* 'glass' ⩾ Narin *śier*, Schr (p. 99) *śiel*.

Concerning the chronology of the question we have to refer to the fact that this development is relatively a recent one. It operates only in one part of the eastern archaic Tibetan dialects, it is not present in the western ones, and even in the eastern, we find in some words *-d* remaining, as we do in Monguor.[46] In connection with the chronology of the Mongolian side of the question Professor Ligeti has already called the attention to the traces of the $l > r$ development in the Sino-Mongolian vocabulary *Yi yü* of the 16th century.[47] On the other hand the $-l > [-ɾ]$ development cannot be older than the settling of the Mongols in Kansu in the time of the Yüan dinasty[48] because it was in those times that the contacts began between the Mongolian and Tibetan dialects.

---

pa, LT *bsad* 'killed' ~ Banag ^{w}*sed*, LT *med* 'not' ~ Széchenyi *met*, LT *ro-stod* 'back' ~ Széchenyi *rosztot*, *bstad-* 'sat' ~ Tao *stad*.

[43] LT *khyod-cho* 'you (plur.)' ~ Rebkong *č'ō-zō*, *mčhod-* 'to offer' ~ Rebkong *č'oł-*, *č'o-*, LT *skad-čha* 'talk' ~ Rebkong ^{x}*ka-č'a*, Golok ^{š}*ka-č'a*, LT *thod-pa* forehead' ~ Széchenyi *totpa*, *topa*, LT *nad* 'sickness ~ Tao *nā* etc.

[44] LT *brgyad* '8' ~ Golok ^{w}*gʲad*, Blo-bzaṅ ^{v}*gyet*, Prževalski дзать, Balti *bgyah*, Purig *rgyăt*, Ladak *rgyat*, LT *dpyid* 'spring' ~ Golok ^{x}*č'id*, Khams *xšid*, Blo-bzaṅ *hshit*, LT *'od* 'light' ~ Khams *γod*, Blo-bzaṅ *ot-*, Balti *ot*, Purig *ot*, Ladak *'od*.

[45] LT *brgyad* '8' ~ Central Tibetan *dē*, LT *skad* 'voice' ~ Central Tibetan *ké*, LT *lud* 'dung' ~ Central Tibetan *lù* etc.

[46] See notes No 42 and 44, and in Monguor: LT *skad* 'voice' ⩾ Narin *sɢaɒ*, *sɢar* LT *mčhod* 'to offer' ⩾ Narin *nʧ'ioɒluo-*, *nʧ'üerla-*, LT *stod* 'upper' ⩾ Narin *sɒor*, Schröder (p. 34) *sɒoɒ*, LT *dpyid* 'spring' ⩾ Narin *ɕeɒ*, *ɕer*, the same as in words of Mongolian origin: Mong. *kitad* 'Chinese' ~ Narin *ʧ'iɒaɒ*, *ʧ'iɒar*, Mong. *töbed* 'Tibetan' ~ Narin *t'iweɒ*, *t'iwer*.

[47] Cf. Ligeti, *Le lexique moghol*, p. 133, and his university lectures.

[48] Some authors, e. g. Tafel *(op. cit.*, p. 247) have expressed the opinion that the Monguors are descendants of the Tu-yü-huns. But after the historical studies of Schram *(The Monguors of the Kansu-Tibetan Frontier I—III*, Philadelphia 1954—1961) and Serruys *(The Mongols of Kansu During the Ming : Mélanges chinois et bouddhiques* 1955 [1961] pp. 215—346) we can have no doubt about the ethnic identity of the Monguors of Kansu and the Mongols of Čingis qan. The linguistic side of the question, however, has to be cleared up.

The study of the Monguor finals permits also another conclusion which provides clues to establish a relative chronology in a hitherto unsettled question. The OT final *-s* has disappeared from the non-archaic and from the eastern archaic dialects but is preserved in the western.[49] Monguor has preserved the Mongolian *-s* in final position: Mong. *bös* 'silk' ~ Narin *bos*, Wu *bos*, Mong. *ǰes* 'copper' ~ Narin *ɒ́ziäs*, Volpert[50] *djes*, Mong. *kömüske* 'eyebrow' ~ Narin *kʿuomosɑuo* 'eyelid' etc. But in the Tibetan loan-words of the Monguor language the OT *-s* can not be found in any case: LT *lag-phyis* 'kerchief' ⩾ Narin *lɑɑśī*, LT *rǰes* 'trace' ⩾ Narin *rɒ́zie*, *sa-las* 'work' ⩾ Narin *salɛ̄*, LT *dgos-* 'to be necessary' ⩾ Narin *rɑōlie-* etc. We have only one example which seems to be an exception: Rebkong *lex-ka* 'work' ⩾ Narin *lisɑɑ*. The LT form of the word was given by Roerich *(Le parler*, p. 149) and Mostaert *(Dictionnaire*, p. 123) as *las-ka*. But this is hardly defensible. The word goes back to **las-dka'* 'troublesome work, hard work > work'[51] The Rebkong word has thus to be devided as *le-ɤ̯ka*. This is to be found in the dictionary of Minoru Go—Blo-bzaṅ bstan-'jin: *li-h/ka*. The Rebkong *ɤ̯-*, Blo-bzaṅ *h-*, Narin *s-* are all developments of the preradical *d--* of *dka'* and not of the final *-s* of *las*.[52]

All this help to establish that the Tibetan *-s* > zero development had run its course before the commencement of the Tibeto-Monguor contacts, because in the opposite case, either some Tibetan loan-words of Monguor would have preserved the Tibetan final *-s*, or along with the disappearence of the Tibetan final *-s* the final Monguor *-s* would have also begun to disappear.

[49] LT *dbus* 'middle' ~ Gol *γuǔ*, Potanin *ɤyŭ*, Rebkong *γʷe*, Panaka *dwu-*, Blo-bzan *hwui-*, Central Tibetan *'u*, but Ladakh *'us ;* LT *lus* 'body' ~ Dpa-ri *lü*, LT *gñis* 'two' ~ Golok *ñī*, Nishida *xñï*, Prževalskij *ны*, Blo-bzaṅ *hpi*, Rebkong *γñī-*, Central Tibetan *ñī*, but: Balti *n͡gis*, Purig *nyis*, Ladak *nyis*, LT *čhos* 'religion' ~ Khams *č'o̱* Dpa-ri *chö*, Potanin *цоŭ*, Blo-bzan *chī*, Rebjong *č'ɔ̄*, Panaka *čh'ua*, Thao *čhü*, Central Tibetan *čʿo̱*, but: Balti *chhos*, Ladak *tšhos*, Western Tibetan *č os*.

[50] Cf. Volpert, *Etwas über die T'u yen, Ureinwohner von Westkansu*, *Anthropos XVIII—XIX (*1923—1924*)*, pp. 553—556. The word list is of a Monguor dialect.

[51] The confusion is perhaps due to the fact that the spelling of *las-ka* and *las-dka'* is the same in Central Tibetan: *lē-ka*. All the dictionaries at my disposal have only the form *las-ka*, but Jäschke mentions the composition *dka'-las* 'troublesome work' s. v. *dka'*, and Sumatiratna has *dka'-las* 'berke üiles *(id.)*'. The connection of 'wok' and 'trouble' is a well-known feature of the semantics of class-societies.

[52] Cf. *Remarks on the Phonology of the Monguor Language : Acta Orient. Hung.* X (1960), pp. 263—267.

РУКОПИСИ КАИРСКОЙ ГЕНИЗЫ В ВЕНГРИИ

Т. ШЕР

В 1906-ом году Академии наук Венгрии подарили весьма ценную коллекцию: в целях продвижения востоковедческих исследований в Венгрии семья Гомперц предоставила в распоряжение Академии, состоящую из восточных, особенно ивритских и арабских рукописей и книг библиотеку безвременно умершего профессора Давида Кауфманна.[1] На заседании 26-го февраля 1906-го года Академия наук приняла ценный подарок «с большим признанием»,[2] и поручила пользующемуся международным авторитетом венгерскому востоковеду, академику Игнацу Гольдциэру установить научную ценность коллекции и дать заключение. На заседании 23-го апреля 1906-го года Гольдциэр доложил о материале коллекции Кауфманна.[3] Его доклад разделяется на пять частей.

I. Рукописи, II. *гениза*, III. печатные издания, IV. относящаяся к ним литература, V. иллюстрированные рукописи.

Во второй части своего доклада Гольдциэр обсуждает особую часть рукописей коллекции — генизы.

«...II. Как особый класс рукописей я отделяю документы и фрагменты отчасти на арабском, отчасти же на ивритском языке, приобретенные из египетских *гениз*. Здесь имеется два рода литературных памятников: во-первых *письма*, *документы* семейного, делового и официального характера из XIII и XIV столетий, во-вторых множество *фрагментов книг* различного содержания. Я тщательно пересмотрел и привел в общий порядок арабскую часть (№№ 592—594) этой коллекции. Я должен признаться в том, что содержание этих документов особенно захватило мое внимание, не говоря уже о примерно 80 письмах и сводках (со времени составления каталога это число значительно возросло), относящихся к различнейшим сторонам быта. Кроме того, что эти памятники интересны в вещественном отношении, они являются не менее важными источниками обиходного

[1] *Akadémiai Értesítő* XVII (1906), стр. 126—127.
[2] Там же, стр. 306—314.
[3] Ук. место.

языка тех времен, а также и эпистолярной техники. Их значение подтверждается и тем, что даже такое важное научное издание как *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer* с удовольствием предоставляет место разработке таких документов коллекции папирусов им. Райнера венской придворной библиотеки. Я надеюсь, что и в изданиях нашей Академии мы сможем в будущем читать расшифровку и изучение документов, попавших в библиотеку Академии.

Я уже упомянул, что к этой части коллекции принадлежат еще 130 различного объема фрагментов из различных отраслей ивритской, ивритско-арабской литературы. Сам этот факт указывает на то, что эти материалы в библиотеке нашей Академии будут служить весьма важным литературно-историческим источником. При первом пересмотре я нашел фрагменты неизвестных или считавшихся потерянными трудов, которые я желаю при случае рецензировать или передать своим ученикам для разработки. Безвременная смерть бывшего собственника этой коллекции воспрепятствовала ему подробно рассмотреть и привести в порядок эти ценности своей библиотеки. Я сам взялся за изучение этих нетронутых вещей и, натолкнувшись на множество интересных деталей, я скопировал их или сделал для себя выдержки. До сих пор материал приведен лишь в общий порядок, потому что сначала я должен был по-отдельно определить содержание каждой рукописи и группировать их по содержанию. Следует еще привести материал в более подробный порядок и зарегистрировать рукописи, что требует долгого времени.»

Гольдциэр правильно указал на чрезвычайное научное значение коллекции Кауфманна, но он еще не понял, какие огромные ценности в ней таятся.

Исследование гениз началось на самому деле только в конце XIX века. Само название *гениза* было заимствовано ивритским языком из персидского: глагол גנז означает 'укрыть, накопить'. Отглагольное существительное: גניזה — 'вклад, сокровищница'. Гениза означала укрывание книг. Потертые, поврежденные тексты, церковная утварь были укрыты, чтобы их не использовали для светских целей. Но укрыли — положили в генизы — и те книги, которые раньше принадлежали к священному писанию, но потом — из-за столкновений различных принципов и интересов — объявились апокрифичными и были исключены из канонов. Но укрывали иногда и переведенные на иностранные языки святые писания. (I. Гамлиэль велел замуровать в стену перевод книги Иоба.[4]) Кроме «святых» или «лишенных священности» книг, в генизы было положено и много других документов. Ивритский язык считался «священным языком» вследствие чего написанные на этом языке или ивритским письмом тексты имели священный характер.

[4] Сав. 115*a*.

Сочиненные на ивритским языке письма, стихотворения и песни, а также официальные документы, как например, таковые о бракосочетании, о разводе, договоры, приговоры пользовались таким «иммунитетом» и береглись от недостойного применения. Таким образом гениза стала своеобразной комбинацией святой кладовой старых еврейских общин и сборника документов светского содержания, но на ивритском языке.

Укрывание документов представляло собой не завершение судьбы попавших в генизы текстов, а фазу, предшествующую своеобразному действию. Собранный в генизы материал, при соответствующих церемониях, был похоронен, как покойники на кладбище.[5] Следовательно, гениза первоначально означала хоронение свертков торы или трудов нежелательного или еретического содержания.[6] Хизкийаху укрыл, т. е. изъял из публичного употребления книгу, трактующую о способах лечения.[7] Процесс хоронения укрытых книг, имевший место при торжественных обстоятельствах, был точно предписан законами еврейской религии. Например Маймуни и Каро предписали использование гончарных изделий для погребения неупотребляемых свертков торы.[8] Случалось, что свертки, например документы о женщине, обвиненной в неверности, укрывались под порогом храма.[9]

Кумранские находки были укрыты опять-таки другим способом, который здесь не будем подробно рассматривать.[10]

Местом гениз обыкновенно служила синагога, или подвал под столом для чтения торы, или же какая-то ниша в стене, но чаще всего — неупотребляемое место на чердаке. Накопление и укрывание книг и рукописей в генизах продолжались еще и в средних и даже в новых веках. Важнейшими

[5] Пес. 11*б*. בית גניזה.

[6] Мег. 26*б*. ואמר רבא ספר תורה שבלה גניזין אותו אצל תלמיד חכם... מספחות שבלו טושין עותן תכריכין למת מצוה היא גניזתן.

Когда книга становилась непригодной, ее хоронили в могиле ученого... Из потерых частей материи, покрывающей книги готовили саван.

Положение книг в гроб практиковалось и египтянами (Birt, *Antike Buchwesen*, стр. 280). Л. Блау рассматривает этот обычай как в своём роде генизы. Это подтверждается и тем, что найденные в гробах экземпляры обыкновенно фрагментарны (Blau Lajos, *Óhéber könyv*, стр. 102).

[7] Бер. 10*б*.

[8] Мишне Тора, Н. Сефер Тора X. 3.; Сульхан Арух, Йор. D. 282. §. 10.

[9] Тосеф. Сота II. 2.

[10] M. Burrows, *The Dead Sea Scrolls* (1955). Суконик и Генрих Дель Медико первоначально считали, что и кумранские пещеры служили генизами. Позже Сукеником было принято мнение, по которому рукописи попали в кумранские пещеры, когда секта покинула Иудею и хотела с быть срук поврежденные и неполные рукописи. Дель Медико *(ук. соч.*, стр. 70—71) упоминает два случая, когда в римскую эпоху собрали и укрыли книги неортодоксального характера: в годы, предшествующие первому еврейскому восстанию, при Гамлиэле I-ом, и между 92 и 100 годами, при Гамлиэле II-ом.

являются генизы в восточных религиозных центрах, например в Тегеране, Бухаре, Алеппе, но в этих местах материалы не сохранились.[11] Они, погребенные в земле, очевидно уничтожились. Гениза, найденная Готтхейлем на кладбище пустыни Аль Басатин, содержавшая материал предположительно из Каира, представляет собой исключение: здесь песок пустыни консервировал памятники. С точки зрения богатства материала и научно-исторической важности самой значительной является каирская гениза, сохранившаяся лишь благодаря тому, что о ней забыли.

Синагога, в которой она была найдена, служила первоначально коптским храмом в древнем городе Каира. Чтобы добыть денег, необходимых для оплаты огромных налогов, требуемых господствующим Ахмед ибн Тулуном (868—884 гг.) коптский патриарх Михаил в 882 году продал здание храма святого Михаила каирским евреям,[12] которые после небольшой перестройки использовали его в качестве синагоги. По другим исследователям, это случилось в 616 году, после того, как Хосроес занял Египет. Как известно, в еврейских храмах отгорожено место для женщин: это обыкновенно галерея. В конце галереи упомянутого храма было помещение без двери и окон, доступное лишь с западной стороны при помощи лестницы через отверстие. Это было чердачное помещение храма. Хотя отдельные части синагоги перестроили в 1890-ом году, этой части здания не тронули, итак накопленные здесь в течение веков примерно двести тысяч документов, фрагментов, писем и книг остались нетронутыми.[13]

Хотя и знали о существовании каирской генизы, ее обнаружили лишь во второй половине прошлого века. Й. Сафир в 1864-ом году вошел в темное помещение, но из-за необозримости материала и вековой пыли он не взялся за безнадежную работу: лишь наугад захватил некоторые фрагменты рукописей.[14]

При открытии материала различных гениз деятельность Абрама Фирковича (1785—1874 гг.) имеет важное значение. Фиркович был выдающимся специалистом древних восточных рукописей и эпиграфов, особенно интересующимся вопросом проникновения караитской секты в Европу и ее поселения в Крыму. По его мнению караиты являются потомками исчезнувших в течение истории десяти племен народа Израиля, которые в VI-ом веке до н. э. поселились на Крымском полуострове. Чтобы доказать правильность своего мнения Фиркович с неутомимым усердием исследовал генизы Турции, Египта и Палестины. В результате его розысков ему уда-

[11] Encyclopaedia Judica VII, 250—255.

[12] Paul E. Kahle, *The Cairo Geniza*, London 1947. Цитирует: Jacob Mann, *The Jews in Egypt under the Fāṭimid Caliphs* (Oxford 1920), vol. I, 999. 14, 169.

[13] S. Schechter, *Studies in Judaism*, vol. II (Philadelphia 1908), стр. 5.

[14] Eben Saphir (Lück 1866), стр. 21.

лось собрать самую большую в мире коллекцию ивритских рукописей, караитские и самаританские документы которой являются единственными в своем роде.[15]

Фиркович собрал две огромных коллекции. Первую он сам продал ленинградской публичной библиотеке в 1867-ом году, вторую же купила эта же библиотека после смерти Фиркович в 1876-ом году. Вторая коллекция, хотя объемом и меньшая, в качественном отношении превышает первую. Это подтверждается и тем, что Фиркович, будучи самым выдающимся знатоком рукописей своего времени, не хотел расстаться с нею до своей смерти. Материал каирской генизы попал в эту коллекцию: 159 полных свертков на пергаменте или папирусе, кроме того свыше 1000 ивритских и свыше 2000 арабских рукописей. Помимо этого, коллекция содержит несколько тысяч фрагментов ивритских рукописей из библии. Изучение материала позволяет установить, что 14 фрагментов относятся к 929—1121 годам, и написаны известным масоретом первой половины X-го столетия Арон бен Ашером.[16] Ввиду того, что Фиркович не отметил места происхождения материала, перед исследователями стоят еще огромные задачи. Но кроме коллекции Фирковича, ленинградская библиотека располагает и другой коллекцией, состоящей из примерно 1200 фрагментов рукописей, происходящих из каирской генизы. Она известна под названием собрания Антонина. Материал этот был собран русским архимандритом, служившим в Иерусалиме.

Каирская синагога была реставрирована в 1890-ом году. По этому случаю обнаружили отдельные фрагменты рукописей, которые тогда продавались служащими храма иностранным туристам. Таким образом после поездки в Каир двух англичанок (Mrs Lewis и Mrs Gibson) некоторые фрагменты попали в Кембридж. Выдающийся ориенталист С. Шехтер установил, что эти фрагменты происходят из затерянного ивритского оригинала Бен Сира. Под впечатлением этого открытия Шехтер поехал в Каир, где при чрезвычайно неблагоприятных условиях, в непроветренном помещении, при свете мигающей лампады, в 1896—97-ых годах он систематически изучал материал каирской генизы целый год. Собранные Шехтером примерно 100 000 фрагментов на пергаменте и бумаге попали в библиотеку университета Кембридж, где они зарегистрированы как коллекция Тейлор—Шехтер.[17]

14-го июня 1898-го года руководство кембриджской библиотеки опубликовало следующий доклад.[18]

[15] Paul E. Kahle, *ук. соч.* стр. 4—5. A. Katsh *(Ginze Russiyah)*, vol. II (New York 1958), стр. 7.

[16] Paul E. Kahle, *ук. соч.* стр. 4—5.

[17] S. Schechter, *Studies in Judaism* II (Philadelphia 1908), стр. 9.

[18] *Cambridge University Reporter* 1897—98.

«...среди сокровищ коллекции большой ценности имеются:

1) Фрагменты из книги Бен Сира на ивритском языке.

2) Палимпсесты, на которых оригинальное письмо на греческом языке, и которые сохранили для нас фрагменты из Гексаплы и из перевода Акви-ласа.

3) Фрагменты из библии ранним ивритским письмом отдельные экземпляры с надстрочной пунктуацией.

4) Литургические фрагменты.

5) Отрывки из Талмуда и из относящихся к ним комментариев.

6) Исторические документы.

7) Арабоязычные фрагменты ивритским письмом.

8) Фрагменты на сирийском языке.

Фрагменты части привезенного Шехтером из Каира в Кембридж материала, ученый оставил нерассмотренными из-за их плохой сохранности. Когда в 1933-ом году библиотека университета переселилась в новое здание, эти фрагменты, заполняющие ряд ящиков, остались в Arts School. В 1956-ом году, когда их зарегистрировали при перемещении в окончательное место, Х. Ширманн, профессор Еврейского Университета нашел еще одну страницу рукописи Бен Сира (Тарбиз XXVII [1957/58], стр. 440—443).

При дальнейших исследованиях Ширманн нашел еще два фрагмента: одну страницу рукописи В и две — рукописи С, которая точно пополняет опубликованную Шехтером рукопись. В последних двух рукописях имеются неизвестные до сих пор выражения, во второй же можно найти часть, цитированную Саадьей (Тарбиз XXIX [1959/60], стр. 125—134).[19]

В 1896-ом году и Елькану Н. Адлеру удалось войти в каирскую генизу, откуда он унес мешок рукописных фрагментов, которые попали в США.[20]

Продолжительное пребывание Шехтера в Каире возбудило большой интерес к каирской генизе. Большая часть материала попала в торговый оборот. Джек Моссери купил примерно 4000 экземпляров, в том числе и некоторые собственноручные писания Маймуни.[21]

Обнаружение материала каирской генизы было эпохальным событием. Он служит ценным источником для ознакомления с историческими, лингвистическими, правовыми, фольклорными, литературными и экзегетическими текстами еврейской и еврейско-арабской культуры. Материал каирской генизы в настоящее время находится в различных библиотеках, боль-

[19] Scheiber Sándor: *Antik Tanulmányok* VII, 1960, стр. 272—273.

[20] Paul E. Kahle, *ук. соч.* стр. 5, *Jewish Quarterly Review* IX (1897), стр. 669—673.

[21] *Encyc. Jud.* т. VII, стр. 250—255.

шей частью в некаталогизированном, неразработанном виде. Это, разумеется, очень затрудняет исследования.

В настоящее время следующие библиотеки располагают материалами каирской генизы:

1) СССР: Ленинградская публичная библиотека.

2) Великобритания: Кембридж, Оксфорд, Британский музей, Манчестер, библиотека им. Джон Райлендз.

3) США: Jewish Theological Sem. (Нью-Йорк), Dropsie College (Филадельфия), Hebrew Union College (Цинциннати), Smithsonian Institute (Вашингтон), University of Pennsylvania.

4) Израиль: Еврейский университет, Иерусалим.

5) Египет: Коллекция Моссери, Каир.

6) Австрия: Коллекция Райнер, Вена.

7) Венгрия: Восточная библиотека АН Венгрии, Коллекция Кауфманн, Будапешт; Педагогическое училище раввинов, Будапешт.

8) ГФР: Франкфурт ам Майн.

9) Франция: Библиотека Alliance Israelite, Париж.

В материале генизы встречаются следующие темы: библия, ивритская грамматика, комментарии к библии, таргум, мидраш, мишна, вавилонский и палестинский талмуды, гаоника, ивритская поэзия, децизоры, караитская литература, литургия, исторический материал на ивритском, ивритско-арабском и сирийском языках.[22]

Каталоги этого материала огромной ценности составлены лишь спорадически. Из-за характера материала разработка весьма трудна. Каталогизирование материала имело бы важное значение, потому что различные части того же самого материала очень часто находятся в разных библиотеках, что затрудняет составление относящихся друг к другу текстов и пополнение пробелов. Фрагменты рукописи Саадьи משלי אשא, опубликованные в Иерусалиме в 1943-ом году Б. М. Левиным, хранятся в пяти местах.[23] Часть тетради опубликованных Ш. Шейбером в 1953-ом году в Будапеште стихотворений, посвященных багдадскому благородному лицу, хранится в библиотеке Академии наук Венгрии, другая ее часть — в библиотеке университета в Кембридже, третья же в библиотеке Британского музея.[24] Часть автографного ивритского дневника норманского прозелита XII столетия, Обаадьи была найдена в нью-йорском материале, другая часть — в Камбридже, начало же — в Будапеште.[25] Часть сборника

[22] Katsh, *ук. соч.*, стр. 7.

[23] Scheiber, *Genizah Publications* VIII.

[24] A. Scheiber, *Panegyrics in Honour of a Bagdad Dignitary : Acta Orient. Hung.* III (1953), стр. 107—133.

[25] A. Scheiber: *Acta Orient. Hung.* IV, стр. 271—196. Ср. Рец. С. Д. Гойтейна: *Hâárec* XII (1955) стр. 9.

вопросов, относящихся к библии, стала известной в Кембридже, дальнейшая часть этой же рукописи была обнаружена полвека спустя в Будапеште.[26]

Приводим список печатных каталогов материала каирской генизы, опубликованных до сих пор:

1) Neubauer—Cowley, *Catalogue of the Hebrew Manuscripts in the Bodleian Library* II, (Oxford 1906). О бодлейском материале.

2) B. Halper, *Descriptive Catalogue of the Genizah Fragments in Philadelphia* (Philadelphia 1924). О материале Дропси Колледжа.

3) R. Gottheil—W. H. Worell, *Fragments from the Cairo Genizah in the Freer Collection* (New York 1927). — Готтхейль имел в виду составить большой каталог, охватывающий все фрагменты гениз. С венгерской стороны его сотрудником был бы профессор Лайош Блау, но смерть Готтхейля помешала осуществлению этого плана.

4) *Catalogue of Hebrew Manuscripts in the Collection of Elkan N. Adler* (Cambridge 1921).Каталог коллекции им. Адлера в американском Jewish Theological Seminary.

5) S. Widder, רשימת הפיוטים והשירים בין כתבי הגניזה בספרית דויד קויפמאן שבאקדימיח חמדעית ההונגרית בבודאפאשט (Semitic Studies in Memory of Immanuel Löw) [= Сематические исследования в память Иммануэля Лёва], Будапешт 1947. Еврейская часть: стр. 15—113. Поэтический материал генизы АН Венгрии.

6) Dr Max Weisz, *Katalog der hebräischen Handschriften und Bücher in der Bibliothek des Prof. Dr. D. Kaufmann* (Frankfurt a. M. 1906), стр. 183—184. О генизе АН Венгрии.

7) O. Komlós: רשימת התרגומים של גנזי קויפמאן *(Sinai*, т. XV, №№ 9—10, 1952, стр. 237—240. Таргум в генизе АН Венгрии.

Материал генизы в Венгрии и его разработка

В Венгрии, в коллекции Кауфманна имелось 700 фрагментов гениз. Характерно для неосведомленности в материале гениз, что выдающийся ученый и специалист по исследованию гениз, П. Кахле в появившемся в 1947-ом году труде *The Cairo Geniza* не упоминает о коллекции Кауфманна. Во втором издании (Оксфорд 1959) он уже говорит о ней.[27]

В настоящее время имеется 660 фрагментов гениз в Венгрии[28] отчасти в АН Венгрии, отчасти же в Педагогическом училище раввинов. Сорок фрагментов, подаренных Гольдциэру самим Кауфманном, поги-

[26] A. Scheiber: *Acta Orient. Hung.* VII (1957), стр. 27—63.

[27] P. Kahle, *The Cairo Geniza* (Oxford 1959), стр. 8.

[28] Scheiber—Löwinger, *Genizah Publications* (Budapest 1949), том IX.

бли во время осады Будапешта в 1944 году.[29] Это были магические тексты, заклинания и клятвы. В своем труде *Arabok és más sémiták eskü* Гольдциэр разработал часть этих текстов. К счастию рукопись этой статьи сохранилась, благодаря чему можно реконструировать оригинальные фрагменты гениз.[30] Гольдциэр интересовался в первую очередь арабско-ивритскими рукописями. Под названием *Mélanges judés-arabes* он многое опубликовал о них в *REJ* и старался возбудить интерес своих учеников к ним, отмечая в качестве докторской диссертации разработку того или другого фрагмента.

В области отожествления и научного исследования фрагментов гениз значительную деятельность развернул и др. Микша Вейс. Под названием שרידים מהגניזה он опубликовал целый ряд гаонических и литургических текстов.

Важное значение имеет работа Шаламона Виддера, который особенно интересовался поэтическими частями материала гениз в Венгрии. Он не только опубликовал много фрагментов, но многолетней кропотливой работой он составил полный каталог поэтического материала фрагментов гениз в коллекции Кауфманна.[31]

Разработка коллекции Кауфманна является большой задачей, требующей широких знаний и долгого времени. Из исследователей материала гениз, работа Шандора Шейбера имеет особое значение: он является выдающимся ученым в этой области и в международных масштабах.[32] Относительно 148 фрагментов гениз Шейбер определил,[33] что отсутствующие части их находятся в Кембридже и в Британском музее в Лондоне.[34]

Арабско-ивритские тексты он разработал вместе с Иштваном Ган.

Относительно одного из фрагментов гениз — книги документов-формуляров Саадьи — Шейбер и Ган определили, что будапештский фрагмент принадлежит рукописи, другие части которой находятся в Бодлеанской коллекции.[35]

[29] Там же.

[30] J. Somogyi, *A Collection of the Library Remains of Ignace Goldziher : JRAS* 1935, стр. 149—154.

[31] *Semitic Studies in Memory of I. Löw* (Budapest 1947), еврейкая часть: стр. 15—113.

[32] См. о нем: S. D. Goitein: *REJ*, том CXVIII (1959/60), стр. 25—26.

[33] A. Scheiber, *Panegyrics in Honour of a Baghdad Dignitary : Acta Orient. Hung.* III (1953), стр. 107—133.

[34] S. Schechter, *Saadyana* (Cambridge 1903), стр. 63—74. I. J. Mann: *JQRNS* IX, 1918/19, стр. 53—160.

[35] Scheiber—Hahn, *Two Fragments from the Kitab al Sahadat wa-l-Wata'iq of Saadia : Acta Orient. Hung. :* V (1955), стр. 231—247.

Знаменитым трудом еврейской юридической литературы является арабоязычный судебник гаона Саадьи. Он часто цитировался без того, чтобы когда-либо видели его подлинник. Один фрагмент этого труда был найден недавно в Ленинграде, другой был обнаружен в нью-йоркской коллекции.[36] Ассаф нашел дальнейшие фрагменты в коллекциях в Оксфорде, Кембридже и Нью-Йорке, но его смерть воспрепятствовала их изданию.[37] Шейбер и Ган обнаружили дальнейшие части этого труда в коллекции Кауфманна и опубликовали их.[38]

Открытие и исследование материала гениз есть важное научное задание, ибо в нем таится множество данных, не фигурирующих в других источниках.

[36] D. H. Baneth, רב סעדיה גאון (Jerus. 1943), стр. 365—381.

[37] S. Assaf, תקופת הגאונים וספרותיה (Jerus. 1955), стр. 192—193.

[38] Scheiber—Hahn, *Leaves from Saadia's Kitâb al-Sarâi : Acta Orient. Hung.* том VIII (1958), стр. 99—109; Scheiber—Hahn, *Further Chapters from Saadia's Kitâb al-Sarâi : Acta Orient. Hung.* IX (1959), стр. 97—107.

SOME NUMERAL CATEGORIES IN ANCIENT RABBINICAL LITERATURE: THE NUMBERS *TEN*, *SEVEN* AND *FOUR*

BY

G. NÁDOR

I

As regards its construction, the fifth chapter of the Aboth differs, in an interesting manner, from the rest of mishna collection. In this chapter the principle of arrangement is furnished by certain numbers: 10, 7 and 4. In this way, the things under the same headling are quite heterogenous, gathered together merely by their numeral qualities *(e. g.* the *Ten Divine Words*, the *Ten Generations*, the *Ten Trials*, *Ten Miracles)*.

This method of literary construction certainly deserves our special attention. By considering all the pertinent texts of the *Aboth de-Rabbi Nathan* and thus enlarging the material to draw upon, we may have a fuller conception of the role of numeral categories in the systematizing logics of ancient Judaism. In these texts, beside the numbers already mentioned, certain other numbers (12, 5, 6 ,3 *etc.)* also have their systematizing functions. Here, however, it is practicable to concentrate our investigations on the analysis of some of the most important numeral categories (10, 7 and 4).[1]

II

Like all peoples of antiquity, Biblical Judaism entertained certain ancient beliefs concerning the mystical qualities of numbers. These convictions had no small influence upon the various aspects of life, the ways of camping and tribal organisation. We have even in the later, medieval *Midrash* the vividly preserved tradition that the twelve tribes of Israel, during their march, formed a squadron, a quadrangular encampment in order to partake of the cosmico-mystical conformation of the square.[2]

The ancient Israelites took over the mystical categories of numbers, particularly those of 12, 10, 4 and 3, from the cultures of the other peoples

[1] In this way we can also to a certain extant lay the foundation for the understanding of the other numeral categories. 6, for instance, figures in some instances as the sum of two 3-s. *Cf. Aboth de-Rabbi Nathan*, *ed.* S. Schechter, chapter 37 (*A* version): »Six traits mark man; in three he is like a beast, in three like the angels».

[2] שהן כנגד ד' פנות העולם *Midrash Haggadol.* On the Pentateuch, Numbers, *ed.* Frisch (Manchester 1940), p. 168.

of the ancient East; or, more precisely, this conception of the numbers was a general feature of ancient eastern culture.[3] Although the teachings of the prophets opposed all manifestations of polytheism and astrology — and the mysticism of numbers was closely integrated with these — popular belief continued to hold this mystical regard for numbers, a regard which revealed its presence, whenever it was possible, either in open or disguised fashion.

Yet even apart from the mystical and mythologicl connotations which numbers carried, the cultures of the ancient East were aware of and actually employed the numeral categories as abstract principles of literary construction.[4] Thus the 30th chapter of the *Mishle,* in using the numbers 3 or 4 to string its teachings together in a series, observes by this a playful sort of literary custom which was undoubtedly widespread in the literature of the ancient East. It may be safely assumed that this special role of numbers was evolved in an age when oral composition was the only form of literature, and so the consideration for aiding the memory in retaining what had been orally transmitted, was of primary importance.

It was in the age in which the orally instilled Doctrine was developed that the method of arranging doctrinal contents by numbers assumed special importance in Jewish literature. The foremost principle in arranging the theses of the *Halachah* is by numbers:[5] one numeral category is used to cover all the *halachot* which are formulated in terms of the same command or prohibition. In view of the fact that the cultivation of the oral teaching continued to be, for a long time, through oral tradition, it must be assumed that the numeral categories, the method of stringing precepts together in series, by numbers, was of great practical importance and usefulness.[6]

From the beginning of the Alexandrian Age, Jewish literature received another impulse towards the use of typical numbers and numeral categories. In the scholarly circles of Alexandria the so-called ,,Canons'' emerge: lists of the best representatives of poetry, philosophy, rhetorics, with a predetermined number of names in each list (9 lyricits, 3 writers of tragedies, 3 of comedies etc.). Various ,,canons'' come into being, with various names in each,[7] according to the taste of individual scholars or expert circles, the number however remaining constant in each case.

[3] See, for instance, A. Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients* (Leipzig 1906[2]), *passim.*

[4] Of distant cultures, it is that of India that has a predilection for numeral categories. Such is, *e. g.* the doctrine of Buddha concerning the fourfold truth. *Cf.* L. Renou—J. Filliozat, *L'Inde Classique* (Paris 1953), II, 517 sq.

[5] *Cf.* S. Funk, *Die Entstehung des Talmuds* (Leipzig 1908[4]), p. 21.

[6] Cf. M. Guttmann, *Zur Entstehung des Talmuds* (in: *Entwicklungsstufen der jüdischen Religion ;* Giessen, 1927), p. 46.

[7] Cf.Rademacher's article on »Kanon» in *P.-W. Realenc.*

All these motives — the tradition of ancient Eastern culture, the mystical regard for numbers, mnemotechnic aid,[8] the canons of Alexandrian philosophy — exerted their influence, to a greater or lesser degree, upon Talmudic Judaism, and this influence resulted in the use of numeral categories, as principles of grouping and construction, both in the *Halachah* and in the *Haggadah* texts. In this employment of the numeral categories, the fifth chapter of the *Aboth* occupies a peculiar place inasmuch as in it a further step is taken on the road of progressive abstraction: now it is without any regard to contents that the groups of cases *(Ten Generations, Ten Trials)* subsumed under specific numbers are juxtaposed; thus it is on a higher plane that the abstract numeral category becomes a principle of arrangement when the common number has the role of integrating the contents of each of the structural units. In the case of the fifth chapter of the *Aboth* as well as of the corresponding parts of the *Aboth de-Rabbi Nathan* we may observe a fully conscious principle of construction: the editor obviously proceeds from the higher numeral categories towards the lower ones: 10, 7, 4.

Let us also keep the same order when we proceed to investigate the above mentioned numeral categories.

III

The Category of the Number Ten

Already in the ancient culture of the East, 10 had a special significance; thus, for instance, the number of the ancient kings of Babylon was, according to Babylonian tradition, ten.[9] In the culture of Israel, the *Decalogue*, the *Ten Plagues* etc. surrounded the number 10 for millennia to come with a religious and theological halo.[10] The theological role and radiance of the number 10 is derived, above all, from the *Decalogue*.

For the thematic classification of the Haggadic material grouped under the number 10 the following headings might be suggested: 1. Numeral mysticism, 2. Theology, 3. Ethics.

[8] In his study of the numeral categories of the Talmud, A. Wünsche thinks, in the first place, of mnemotechnic motives. *Cf.* Wünsche: *Die Zahlensprüche im Talmud und Midrasch*: ZDMG 1911.

[9] To this list of the Babylonian kings corresponds the genealogical table of the ten generations from Adam to the deluge in Genesis 5. *Cf.* Gunkel, *Genesis* (Göttingen 1922), 131 sq.

[10] Through the two *Tables of the Law*, this theological nimbus of the *Decalogue* is also transferred to the number 2 (for instance, in the *Passover Haggadah*, in the numerical play *Echad mi yodea*, at the number 2 the two Tables of the Law are mentioned).

1. *Numeral Mysticism*

Of ancient cultures it was the Babylonian in which numeral mysticism, closely allied — particularly in later ages — with star worship and astrological beliefs, flourished most vigourously. In Greek culture it was Pythagoreanism and especially Neo-Pythagoreanism that cultivated the belief in the mystical properties of numbers. Beginning with the Hellenistic Age, and throughout the whole course of later antiquity, the mystical regard for numbers played a remarkably important role in various religious, mystical and even philosophical trends. We shall see that even the Judaism of the age of the Mishna was not left unaffected by its influence, and also that numeral mysticism was instrumental in preserving a number of ancient polytheistic beliefs.

„The world was created with the ten sayings" — reads the fifth chapter (1) of the *Aboth*, and instantly we are surrounded by the aura of „heathen" cosmogonies. In view of the passive construction of the sentence, the name of God *(Yahweh, Elohim)* is not even mentioned in connection with the work of the creation, and this is no coincidence since the implied reference is meant to be directed to the Demiurge who brought the world into being with the help of creative words, *maamarot*, logoi. The sentence savours of Neo-Platonism. Yet, behind this mysticism, lurk ancient beliefs. One creative word is not enough; further creative words and acts are needed, until the mystic number 10 is reached. It is but natural that the extant formulation of the *Mishna* should not try to emphasize but rather to tone down these ancient motifs of Gentile origin; it tries to rationalise ethically the use of number 10 which, in the context of numeral mysticism, would call for no special explanation and justification.[11]

It is probably possible to identify further traces of the same religious traditions of the ancient East in the sentence which enumerates the ten names of God in the *Bible*.[12] We notice, already in the *Bible*, that the elements of the ancient heathen tradition can but linger on pallidly in forms accomodated to monotheism, and that their new shapes can but faintly recall their original forms: it is the various names of the One God that figure here to replace the plurality of independent deities and their functions, as, for instance, in *Genesis*, where we find different names to head the successive aeons of cosmic history.[13] In the *Talmud* these polytheistic traces are still less discernible: instead of a pantheon of gods, we merely find the enumeration of the names of the One God.

[11] »...in order to punish the wicked who destroy the world brought into being by ten words, and to reward the just who uphold the world created by the ten words». Also *cf. Chagiga*, 12/a.

[12] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 34, (*A* version): עשרה שמות של שבח נקרא ה׳ק׳ב׳ה׳.

[13] *Cf.* Gunkel, *Genesis (ed. cit.)*, 264 sq.

One might regard this cataloguing of God's names as a merely lexical operation. But the fact that, in the text, the ten names of God are immediately followed by the ten names of the ,,idols'',[14] and above all, the use of the mystic 10 — as in the cosmogonic text quoted above — suggest the inference that we have here the peculiar survival of memories of ancient, polytheistic traditions, in the forms of faint recollections.

What then are more than pallid traces and impress themselves upon us as (integrally preserved) survivals of the religious past are the numeral categories themselves, the mystic numbers 12, 10, 7 and 4. The memory of the mystic connotation of these numbers was so deeply rooted in the popular mind that not their suppression, but, at most, their reinterpretation could be sought after an attempt to give them new contents: the numbers themselves retained their original power. They then became the numeral categories of literary construction and systematization, the ciphers to denote ,,full'' numbers. Theology pressed them into her own service: the heroes of faith, the miracles etc. — as we shall see — were grouped under the numbers of mystic connotation. In this way, the mystic numbers began to acquire more and more theological lustre.

2. *Theology*

This survey, from the theological point of view, sums up the events of primeval history which fit into the category of the number 10 (ten generations from Adam to Noah, ten generations from Noah to Abraham), as well as the further happenings of Biblical history which somehow bear the merk of the number 10. In all these cases the series of events were already connected with the number 10 in the *Bible* and — as we have seen — this bears out the relationship which the *Bible* has to ancient Eastern tradition. It is again a biblical text that is quoted and used as a basis of exposition when the *Mishna* speaks of the ten cases in which Israel ,,put God to trial''.[15] With these are connected certain other, theologically relevant events.

3. *Ethics*

The following text displays a peculair amalgamation of theology and ethics: ,,There are ten things the weight of which equals all the prohibitions of the *Torah :* the prayer *Shema'*, the *Tefillin*, the *Zizit*, the *Sabbath*, the *Abodah*, circumcision, tithe, justice, almsgiving and the abstention from ido-

[14] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 34 (*A* version): עשרה שמות של נגאי נקראת ע"ז.

[15] *Aboth*, V/7 quotes the Biblical passage where this is said.

latry".[16] This extension of the category 10 to include ethics, and moreover this integration of theology with ethics in terms of the number 10 appears but natural in view of the mighty formative role of the *Decalogue*, as already referred to above.

In Jewish literature, the background to the numeral category 10 is always the *Decalogue :* it is the *Decalogue* that furnishes the theological and ethical contents of this category and makes 10 a sacred number. Added to this is the influence of numeral mysticism which, at the same time, shows the traces of the ancient polytheistic tradition (the 10 names of God, the 10 divine *logoi).*

IV

The Category of the Number Seven

Seven is one of the numbers which, for thousands of years, have played an extraordinary role in the cultural history and religious life of mankind. It was, in the beginning, the observation of the lunar cycle and the number of the planets that gave rise to this role.[17] By the peoples of antiquity the number 7 was given particular significance in the ancient East. 7 was „die Zahl des Opferers, der Sühne, der Rache, des Gebets".[18] Also among the Greeks *seven* was considered a basic category[19] to which a number of significant phenomena were ascribed (the *Seven Wonders of the World*, the *Seven Sages* etc.). The Pythagoreans gave special emphasis to the mysterious sacredness of the number 7. In Judaism the holiness of the Sabbath shed its rays upon this number in general. In Christianity we may observe the practically unimpaired survival of the numeral mysticism of the Pythagoreans, 7 being the *numerus perfectionis*. It is possible that, by this cult of number 7, Christianity has tried to counterbalance the numinous prestige which number 9 once enjoyed in the ancient heathen world.[21] Even as late as the 17th century certain thinkers — as for instance, Comenius — indulgend in mystic and theosophic speculations con-

[16] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 38 (*B* version).

[17] Boll, *Die Lebensalter* (in: Boll, *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums*. Leipzig 1950), 183 sq.

[18] A. Jeremias, *op. cit.*, p. 59.

[19] Already at an early date the Greeks put down in writing, in the Hippocratic work entitled *περὶ ἑβδομάδων*, their conviction concerning the basic character of the number 7. — As to the date of the work's composition, *cf.* W. Jaeger, *Paidea* III (Oxford 1947), 6 sqq.

[20] Cf. Joseph Sauer, *Symbolik des christlichen Kirchengebäudes*, 75 sqq.

[21] Boll, *op. cit.*, p. 184, who refers to the statement of W. Schulz on this matter.

cerning this number.[22] However, already in the 18th century, the great English writer, Sterne, scoffed at the theological role of the number 7.[23]

The Jewry of the Mishna Age —as we shall soon see — attached very great importance to this number and linked a great number of phenomena with it. Strangely enough, however the collection in the *Aboth* is somewhat parsimonious in the use of this category; it gives the impression of slurring over it in order to get all the quicker to the really important part of the collection in which the number 4 is employed. Fortunately, the parallel passages in the *Abot de-Rabbi Nathan* are fairly rich in pertinent material and so give a vivid idea of the role which this category of the number 7 played in the religious life of contemporary Judaism.

1. *Numeral Mysticism*

In the cosmogonic speculation of the Babylonians we often find the number 7. The stairways leading up to temple towers frequently have 7 steps,[24] these being ciphers for the sevenfold stratification of the *Kosmos*. Undoubtedly, it is traces of such speculations of the ancient East concerning the *Kosmos* that the text of the *Talmud* exhibits when it speaks of the seven heavens.[25]

The remaining vestiges of ancient Eastern religions are medited, in the allegorising spirit of Hellenism, by a *Haggadah* which reports on the seven beings in the service of God as follows: „Seven properties (middot) are serving before the Throne of Glory. These are: Wisdom, Righteousness and Justice, Love and Mercy, Truth and Peace".[26] So God's Throne is not surrounded here by gods and demigods, not even by angels, but by allegoric embodiments of abstract concepts, the hypostatic figures of properties. The concept of the mystic excellence of the number 7 is the constant factor which keeps its identity unaffected throughout its passage from the world of ancient eastern religions, through the allegorising practice of Hellenism, to the Judaism of the Mishna Age and thence into Christian thought. Incidentally, this portrayal in the *Mishna* of the Seven Properties as allegoric persons is an indication of the early emergence of mystical trends.[27]

[22] Thus, for instance, on the seven eyes of God, and, in general, on the function of the number 7 in the universe.

[23] In: Tristram Shandy, 2nd book, chapter 17.

[24] Cf. A. Jeremias: *op. cit.*, p. 16.

[25] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 37 (*A* version): ז׳ מדורות הן.

[26] Ibid.: שבעה מדות משמשות לפני כסא הכבוד.

[27] Cf. G. Scholem, *Major Trends in Jewish Mysticism* (New York 1946), p. 74.

The mystical regard for numbers is the basis of that doctrine concerning the hierarchy of Being in which seven grades of beings are distinguished: heaven, stars, trees, spirits, animals, man and angels.[28]

This idea of a hierarchic order in the world of beings must have come to Judaism by the meditation of Aristotelianism. The concept was however expanded — as indicated by the above quotation — in order to make room for further elements, thus filling up the framework offered by the mystic number of 7.

2. *Theology and Ethics*

The theological and ethical teachings connected with the numeral category 7 centre around the correlatives sin-atonement,[29] with special reference to rewards and punishments in the world to come.

The *Mishna* knows of seven deadly sins to which correspond seven punishments.[30] God will give seven kinds of reward to the just in the other world;[31] there are seven human types and occupations which rebar men from the world to come,[32] also excluded from the world to come are seven Biblical figures („Three kings and four commoners"[33]).

With its peculiar regard for the number seven, together with the relevant cosmogonic, theological and even ethical teachings, Jewish thought became the preserver of ancient eastern traditions of a general nature, of ancient mythological material and beliefs of the East, *(NB.* The tradition of numeral mysticism has an extraordinarily stubborn persistence. The Hungarian preacher of the 16th century, Peter Bornemiszsza recorded a number of ancient incantations which were still used even in this time. In these magical charms the most important magical numbers are „seven" and „five").

In the age of the *Talmud* numeral mysticism permeates all the cosmogonic, theological and ethical concepts that are associates with the number 7. In later ages also this number retains its mystic character. In the speculations of the cabalists, especially in the historico-philosophical theories concerning

[28] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 37 (*A* version): שבעה בריות זו למעלה מזו וזו למעלה מזו.

[29] As already in the Babylonian religion seven was the number of sin and punishment. This idea found its way into the Bible also. Cf. *Genesis* 4/24.

[30] *Aboth*, V/11 and *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 38 (*A* version). — *NB.* Christianity too knows of seven deadly sins!

[31] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 43 (*B* version): שבעה מתנות טובות עתיד ה'ק'ב"ה לתת לצדיקים לעתיד לבוא.

[32] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 36 (*A* version): שבעה אין להם חלק לעולם הבא Some of the categories here listed are obviously mentioned by way of joking.

[33] Ibid.

the aeons, the number 7 has a dominating position (Thus *e. g.*, the mystical work *Temunah* published in the 12th century distinguishes seven aeons).[34]

4. *Riddles*

Beside numeral mysticism — sometimes intertwined with it, at other times, independent of it — we may find in every culture another important function of the numbers: riddles that are connected with them. Among primitive peoples such playful questions are also in great vogue.[35] There are also definite traces of these riddles in the literature of the Israelitish folk wisdom.[36] On the *Aboth de-Rabbi Nathan* we may observe interesting examples, in connection with the number 7, of this playfulness which hails from the spirit of contemporary school life, the *Bet-hamidrash* and the wit of social amusements. The text as it has come down to us in the *Aboth de-Rabbi Nathan* is no longer in question-form as in a riddle but as a statement in a proverb or wise saying. However, it is quite easy to reconstruct the original interrogative sentence.[37] We have already quoted the saying: „Seven persons are excluded from the world to come . . ." The original form must have been something like this: „Who are the seven persons that are excluded from the world to come?" The person to whom this was addressed could have answered the question in several ways. He could have enumerated some of the great villains of the *Bible*, or, in jocose vein, the professions and occupations habitually berated by his contemporaries.[38] Indeed, we find both kinds of answers in the texts investigated. So we assume the original existence of a single question, as a numeral riddle which was then replaced by the two versions of the text in statement form.[39] The riddle origin and the playfulness of diction often associa-

[34] G. Scholem: *op. cit.*, 178 sq.

[35] Cf. Fettweis, *Das Rechnen der Naturvölker* (1927). For example, we give here a riddle of this kind: »Four brothers, two quarreling, two mediating between them. What is that?» The answer is: the four walls of the house.

[36] In the 30th chapter of the *Mishleh* we find in succession several such plays with numbers.

[37] In the text of Herakleitos too, the riddle form, can be restored in several instances. Cf. Nádor, *Egy sajátos aforizmatípus szerkezetéről és antik előzményeiről* [On the Structure and Ancient Antecedents of a Peculiar Aphorism Type]: (*Antik Tanulmányok* 1958, pp. 3—4).

[38] That riddle-guessing games were widely in favour in the age of the *Talmud*, is obvious by *Aboth* IV/1.

[39] One may observe, also in Greek culture, the phenomenon that different members of a company give different answers to the same riddle, *cf.* for example the 8th and 9th chapters of Plutarch's *conviv. sept. sap.* — As regards the riddle-guessing games of the Greeks, see K. Ohlert, *Rätsel und Rätselspiele der alten Griechen* (Berlin 1912).

ted with it, may also account for the phenomenon observed above that list enumerating the professions barring one from salvation is jocular in tone and gives the subject an ironical twist (*e. g.*, not even the best of physicians can be saved; nor the man who accepts the office of the judge in his own town etc.).

5. *Typology*

The application of the numeral category to psychology, and typology deserves special treatment. We shall see later that certain numbers (for example 4) acquire such a mystic prestige that they actually give rise to consummate ideologies which then have their corresponding projections in the realm of psychology. The numeral category 7 was likewise of such a fundamental and comprehensive efficacy that it occasionally insoired certain theories in psychology and typology.

Thus the *Mishna* enumerates seven qualities of spirit and character which mark the wise man.[40] This same use of typology is to be found in a list full of self-irony and self-criticism which enumerates the seven sorts of Pharisees, those who genuinely fear and love God and also those who are selfish and hypocritical.[41]

*

On the basis of numeral mysticism, the number 7, as a comprehensive category, permeates the various fields of ideology, from cosmogony to psychology. The number 7 charged with mystic significance becomes a solid category to serve as a much-liked and often applied instrument[42] in all cases that are even in the slightest degree, amenable to being put or squeezed into the pattern furnished by this number.[43]

The material thus held together by means of numeral mysticism often preserves some mythical elements, certain survivals, faint traces of ancient beliefs from times preceding the era of monotheism. That this is so is borne

[40] *Aboth* V/10.

[41] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 37 (*A* version).

[42] Psychology has recently investigated the problem wheter or not there is some kind of a connection between the use of the numeral category 7 in the modern sciences and the magical number seven. *Cf.* G. A. Miller, *The Magical Number Seven : The Psychological Review*, 1956/2.

[43] In his tetralogue *Joseph, and his brethren*, Thomas Mann shows nicely that the frameworks, patterns and schemats of mysticism and numeral mysticism are always but »idealized images», and that in most cases, it is only in the sense of approximation that reality fits into these categories. In connection with number 7, it is the Egyptian seven years of great plenty and seven years of famine that prompts the writer to express his views on this matter.

out in many respects by certain literary manifestations of the age of the Talmud which centre the number 7 around.[44]

In the world of Judaism the number 7 — in continuing the ancient eastern tradition — stands, in the first place, for the correlatives sin-atonement,[45] punishment-reward.

Beside numeral mysticism, some of the other motives mentioned above were also instrumental in making the category 7 a principle of classification.

V

The Category of the Number Four

Theoretically, all numbers (especially those with the lowest values) have the inherent capacity of discharging magical functions and, on the basis of numeral mysticism, of becoming centrally important principles of arrangement. Yet this probably holds true to a greater degree of the number 4 than of any other number. Cassirer, in his pioneering work on the theory of symbols, explains the magical and mystic function of the number 4 by referring to the four cardinal points and to the desire of man to orientate himself in the world of spatial experience.[46] Indeed, the symbols built on number 4 and the beliefs concerning the mystic function of 4 are of ancient origin and have had a world-wide currency. Let us take just a few items from the vast store of evidence. In India, the doctrine of the fourfold truth of Buddha is a tenet of great importance.[47] In the religions of North America, as well as in the ancient religious systems of China, the number 4 is a universal principle of ordering the experience of the world (4 points of the compass; to each correspond a number, an element, an animal species, a part of the human body . . .)[48] The ancient Babylonians had four aeons, each ruled over by a different deity.[49]

In the numeral mysticism of the Pythagoreans it is again 4, as the cipher for spatiality, that plays a greater role, than any other number. Yet even apart from the teachings of the Pythagoreans, Greek thinking attaches an extraordinary significance to the number 4. Empedokles explains the world as consisting of four elements. The medical school of Hippokrates guilds up

[44] Incidentally, number 7 also played its part in the practice of sorcery in the age of the Talmud. *(Cf.* Blau, *Das altjüdische Zauberwesen* (Budapest 1898), p. 86. The *Talmud* explicitly states the popularity of the number 7: כל השבועין חביבין. *Pesikta, ed.* Buber, 154/b.

[45] Also *cf. Sukkah* 32/a: »The evil Impulses have seven names».

[46] E. Cassirer, *Philosophie der symbolischen Formen* II. Das mytische Denken (Berlin 1925), pp. 182 sq.

[47] *Cf.* L. Renou—J. Filliozat, *L'Inde Classique* II (Paris 1953), 517 sq.

[48] See the collected date and references in Cassirer's *loc. cit.*

[49] *Cf.* Gunkel, *Genesis (ed. cit.)*, 266 sq.

a whole system on this number: four elements, four fundamental properties of the body, four senses, four kinds of bodily humours, four kinds of character.[50] This classification, through the mediation of Plato, the Stoics and the Roman physicians in the Age of the Emperors, also found its way into the world view of medieval Christianity.[51]

Ancient Judaism is also familiar with the ancient Eastern tradition of the four aeons and the four world empires *(e. g.* the *Book of Daniel)*.[52] The four-letter name of God *(tetragrammaton)* gives a mystic character to the number 4. In the thought of Philon the holiness of the *tetragrammaton* is combined with a numeral mysticism of Pythagorean origin.[53]

We cannot expatiate here on the further role of this numeral category. It will suffice now to refer to the shape of the cross, the extraordinary reverence which the Gnostics paid to the number 4 and to the tetradic philosophy of history as expounded by Joachim de Fiore *etc.*

In the Rabbinical texts on which our investigation is based, the numaral category 4 plays a manysided role.

1. *Numeral Mysticism*

In these texts it is possible to observe a connection between the number 4 and those theological speculations in which the seeds of early Jewish mysticism, the so-called *Merkaba mysticism*, can be seen. For instance, we find the following theological sentence: „The Throne of Glory has four banners: Righteousness, Justice, Love, Truthfulness."[54] Only the comparative history of religion is equipped to get behind this mystic *theologoumenon* and discover the faint traces of the ancient mythology which still recognised four deities each of whom headed a period of the tetradic world cycle.

Among the Gnostics the number 4 had an outstanding role and significance. So it cannot be regarded as a mere coincidence that we may find this number in those texts also, in which evidence of early Jewish mysticism can be found. It will now suffice to quote the best known of these passages: „Four went into the Paradise" *(Chagiga* 14/b); „Better were it for one inquiring

[50] *Cf.* Boll, *Die Lebensalter (ed. cit.)*, 174 sq.

[51] R. Gabler, in *Historiarum libri V*, reconstructs six series of tetras: 4 elements, 4 cardinal virtues, 4 evangelists, 4 senses, 4 rivers in the Paradise, 4 world cycles. — *Cf.* Hans Liebeschütz, *Das allegorische Weltbild der heiligen Hildegard von Bingen* (Berlin 1930), pp. 102 sq.

[52] Cf.: Gunkel: *Genesis*, p. 266.

[53] »The theologians say that it *(scil.*, the name of God) consists of four letters; these are probably the symbols of the first four noumbers: 1, 2, 3, 4. Number 4 contains in itself the mesure of all things: the point the line, the plane and the body» (Philon, *De vita Mosis*, 470).

[54] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 43, (*B* version): רי רגלים לכסא הכבוד.

about the following four things that he had never been born. These are; what is above, what is below, what was before the world and what will be after the world?" *(Chagiga* 16/a).

2. *Ethics*

Already the ethics of the Greeks, enumerated four cardinal virtues. In Platons philosophy the doctrine of the four virtues is an integral part of a comprehensive, tetradic conception of the world.[55]

In the ancient Rabbinical texts also four is the number of the fundamental good deeds, these of course, being different from the Greek virtues. It is interesting, that, in this grouping of four, the first three form a consistent group by themselves, while the fourth, the weight of which equals that of the first three, stands apart; „There are four good works by the doing of which a man may acquire a merit the fruits of which he enjoys in this world, while the capital remains for the other world. These are: respect for parents, alms-giving, peace-making among men; the study of the *Torah*, however, is worth as much as all the others tohgeter."[56] This formulation recalls Plato's solution in which the fourth virtue also has a distinguished role inasmuch as it extends its influence to the first three.

However, we must note that, in Talmudic literature, there is also a number of other lists of cardinal virtues and sins. In these, not only the number 4, but also some other numbers *(e. g.*, 3) are used as categories of classification.

It also occurs that the same thought (aphorism, gnome) is presented in two versions, either 3 or 4 being the string to hold the traditional material together:

1st version :

„Ahabiyah ben Mahalael said:
Give thought to three things,
and thou wilt not commit
sin. Consider whence thou
hast come, whither thou goest
and to whom thou wilt
have to give account of thy deeds".[57]
(Aboth, III/1)

2nd version :

„Ahabiyah ben Mahalael said:
Who gives thought to these
things will no longer sin:
whence he comes, whither he
goeth, what he will
becomein the future and who
will be his judge."[58]
(Aboth de-Rabbi Nathan, 19,
A version)

[57] עקביה בן מהללאל אומר הסתקל בג' דברים ואין אתה בא לידי עבירה דע מאין באת ולאן אתה הולך ולפני מי אתה עתיד ליתן דין וחשבון.

[58] עקביה בן מהללאל אומר כל הנותן ד' דברים אל לבו שוב אינו חושא מאין הוא בא ולאן הולך ומה עתיד להיות ומי הוא דייני.

[55] Cf. Ernst Hoffmann: Platon (Artemis Verlag. 1950) 13 Sq.

[56] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 40 (*A* version).

3. *Riddles*

The example above leads us to the riddles, playful puzzles. We cannot rule out the possibility that an original in riddle form may account for the two versions of this aphorism. In the schools, in the places of learning the question was possed: ,,To how many things must a man give thought to avoid sin?'' ,,To three things!'' — said one of the heareres. ,,To four!'' — said another. Either of the two numeral categories can be used in formulating the answer, the essential meaning of the ethical maxim remains unchanged.

The vivacious spirit of social life is expressed by the jocular saying about the four characteristics of women, the original form of which might also have been a riddle, as: ,,What are the feminine qualities?'', or, ,,In how many things do women differ from man?'' It may be supposed that the original occassions for these good-humoured railleries were the wedding feastes:

,,Unlike men, women possess four characteristis: women are gluttonous, envious, lazy and unduly curious''.[59]

That these saying bear the mark of playful riddles is also betrayed by the existence, in the tradition, of a counter aphorism almost — as if it were meant as an answer to the ,,misogynous'' saying just quoted — now on the side of ,,feminism'', preserving the memory of some fencing-bout of wit, for the sequence to the former saying is as follows: ,,Rabbi Jose said: the four traits which mark women also mark men. Men are gluttonous, envious, lazy and unduly curious . . .''[60]

Similarly the saying about the love-making capacity of men or the lack of it seems to have been born of the same spirit of convivial entertainment by posing riddles: ,,For four it is difficult to perform the act of love-making; for one who has just returned from a journey, for one who has been but reading all day, for one who is convalescing and and for one who has just come out of gaol.''[61]

4. *Typological Systematiaztion*

The texts under investigation show that ancient Judaism took a vigourous interest in typology. The field to which typology was applied seems to have been wide: they attempt to classify people by their faculties, character, religious and ethical attitudes etc. The basic numeral category of these classifications — probably under the influence of the Greek theories of types (the Hippocratic list of tempers)[62] — is the ,,four''.

[59] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 45 (*B* version).
[60] *Ibid.*
[61] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 41 (*A* version): ארבעה דברים קשה להם תשמיש המטה.

Typology has two parallel methods. In part, it is effected by the use of metaphors, employing, as it were, poetic methods and, in part, in a purely logical fashion, tabulating the properties of the objects under scrutiny.

The first method proceeds by elevating the spontaneously occuring classifications of everyday life to the rank of a system. „His mind is like a sponge" — a random simile of everyday life. Yet the following maxim avails itself of these observations by fashioning them into a system: „There are four types of those who listen to wise men: the sponge, the funnel, the filter and the sieve."[63]

Then the Rabbinical text, by using striking metaphors, enumerates four types of foolish persons[64] and four types of cool-headed people.[65]

The other method of setting up typological categories is of the logical kind. In this too the numeral category has a dominating role. Since we have already discussed this theme in this periodical, we do not wish now to go into further details.

Number four is a category of central importance in the thought of Judaism in the Mishna Age. This number with its mystical recollection serves as a string to arrange theological and ethical teachings in convenient series. The same reason also accounts for the predilection for this number in the amusements of the *Bet-Hamidrash* and social gatherings.[66] Then 4, as a small and so easily retainable unit, also proves eminently practicable in becoming an instrument of comprehension and classification.

Our investigations, which have been concentrated on one given text, have of course by no means produced an exhaustive treatment of the whole material of the numbers in question. Beside the investigation of the numbers here discussed, there is also the task of considering the other numbers with special connotations. An especially exciting undertaking would be the investigation of number 3. This theme, however, has many ramifications and would call for a separate investigation.

[62] It is worth noticing that in India also they have the practice of making comprehensive divisions, on the basis of the number 4, in classifications.

[63] *Aboth* V/18.

[64] *Aboth de-Rabbi Nathan*, chapter 40 (*A* version): ד׳ מדות בטפשים.

[65] *Ibid.*: די מדות במיושבים.

[66] We have already seen above that, in the riddle-guessing games of several peoples, the number four plays a prominent part.

COMPTES RENDUS
BUCHBESPRECHUNGEN — REWIEVS
БИБЛИОГРАФИЯ И КРИТИКА

PENTTI AALTO, *Qutuγ-tu pañcarakṣā kemekü tabun sakiyan neretü yeke kölgen sudur.* Nach dem Stockholmer Xylograph 15.1.699 herausgegeben von —. 211 pages. *Asiatische Forschungen*, Band 10. Wiesbaden 1961. Otto Harrassowitz.

C'est à B. Ja. Vladimircov que revient le mérite d'avoir attiré l'attention sur un fait extrêmement important au point de vue de l'histoire de la langue mongole, à savoir que les traductions mongoles de plusieurs ouvrages bouddhiques des Yuan nous ont été transmises sous une forme qui, à quelques changements près, reflètent fidèlement la traduction originale. Il a particulièrement insisté sur quatre traductions mongoles qui, étant donné leur haute date, présentent un intérêt spécial. (Cf. B. Ja. Vladimircov, *Mongoljskij sbornik razskazov iz Pañcatantra*, Petrograd 1921, pp. pp. 43—45; le même, *Sravniteljnaja grammatika mongoljskogo pisjmennogo jazyka i chalchaskogo narečija, vvedenije i fonetika*, Leningrad 1929, pp. 36—37.) Les principales caractéristiques de ces quatre traductions ont été brièvement analysées par M. Poppe *(Beiträge zur Kenntnis der altmongolischen Schriftsprache*, dans *Asia Major* I [1924], pp. 668—675). Il s'agit des oeuvres suivantes:

1. La traduction mongole de *Bodhicaryāvatāra* faite par Čhos-kyi 'od-zer au début du XIV^e^ siècle. Le texte mongol a été publié par Vladimircov d'après un manuscrit et d'après la version imprimée se trouvant dans le Tanǰur mongol *(Bodhicaryāvatāra Çāntideva.* Mongoljskij perevod Čhos-kyi ḫod-zer'a I. Tekst. Izdal B. Ja. Vladimircov. *Bibliotheca Buddhica* XXVIII, Leningrad 1929, VI et 185 pages). Sa mort prématurée avait malheureusement empêché Vladimircov de publier le II^e^ volume qui aurait contenu la traduction, les notes et le vocabulaire. La traduction de Čhos-kyi 'od-zer connut deux versions ultérieures qui, toutefois, n'apportaient que des changements insignifiants aux textes; nous avons, d'ailleurs sur ce sujet des connaissances assez précises, depuis que le texte et le commentaire du *Bodhicaryāvatāra* dûs à Čhos-kyi 'od-zer nous sont devenus accessibles grâces aux fragments d'une xylographie datant de l'époque Yuan (E. Haenisch, *Mongolica der Berliner Turfan-Sammlung* I. *Ein buddhistisches Druckfragment vom Jahre 1312*, Berlin 1954; F. W. Cleaves, The *Bodistw-a čari-a awatar-un tayilbur of 1312 by Čosgi odsir : HJAS* XVII [1954], pp. 1—129).

2. La traduction mongole du *Subhāṣitaratnanidhi*, oeuvre d'un traducteur inconnu du début du XIV siècle, conservée sous forme d'une copie remontant probablement au XVII^e^ siècle. Le texte qui avait été préparé pour la publication par Vladimircov n'a malheureusement jamais vu le jour. Moi-même j'ai retrouvé en 1930, en Mongolie Chinoise, une copie plus ancienne et plus complète que les versions connues jusqu'alors, et qui contient aussi le colophon original. Ce colophon a permis de constater que la traduction est l'oeuvre de Sonom gara. J'ai publié le fac-similé du manuscrit nouvellement découvert, accompagné d'une brève introduction il y a plus de dix ans. (L. Ligeti,

Le Subhāṣitaratnanidhi, un document du moyen mongol. Partie Ire. Le manuscrit tibéto-mongol en reproduction phototypique avec une introduction. XIII et 124 pages. Budapest 1948. *Bibliotheca Orientalis Hungarica* VI.) La IIe partie prévue comprendra la transcription paléographique du texte mongol et tibétain, avec la traduction, des notes abondantes et un vocabulaire mongol et tibétain. Pour cette mise au point j'ai pris en considération toutes les versions importantes tibétaines et mongoles, ainsi que tous les commentaires du texte, ce qui n'alla pas sans pertes de temps, vu les difficultés auxquelles se heurtait l'acquisition de certaines photocopies. Ce travail étant terminé, j'espère pouvoir bientôt publier le volume. L'authenticité de la traduction mongole qui nous a été transmise se trouve une fois de plus brillamment soutenue par les fragments récemment découverts qui datent des Yuan. Ces fragments remontent à la version en écriture 'phags-pa de la traduction de Sonom gara, version qui se rattache presque mot à mot au manuscrit de Budapest. (P. Aalto, *Altaistica* I: *Studia Orientalia* XVII: 7; le même, *A second fragment of the Subhāṣitaratnanidhi in Mongolian quadratic script : JSFOu* LVII: 5; le même, *Fragmente des mongolischen Subhāṣitaratnanidhi in Quadratschrift : Mitteilungen des Institutes für Orientforschung* III, 1955, 279—290; le même, *Zu den Berliner Turfan-Fragmenten T III D* 322 *: JSFOu* LXI: 6 [1959]; James E. Bosson, *A rediscovered xylograph from the Mongolian 'Phags-pa version of the Subhāṣitaratnanidhi : Central Asiatic Journal* VI [1961], pp. 85—102.) Je compte d'ailleurs reprendre la question dans un des prochains numéros de notre revue.

3. *Burqan baysi-yin arban qoyar ǰokiyangyui.* L'original tibétain est l'oeuvre de Čhos-kyi 'od-zer, sa traduction mongole celle de Šerab sengge (Šes-rab seṅ-ge). La publication de cette traduction avait été inscrite au programme de M. Lewicki qui malheureusement n'eut pas la possibilité de mener à bien cette tâche. Un de mes élèves se prépare à publier ce manuscrit intéressant.

4. *Pañcarakṣā.* L'ouvrage est connu en deux traductions du XIVe siècle. L'une est généralement attribuée à Čhos-kyi 'od-zer, l'autre à Šerab-sengge. Selon une autre hypothèse cette dernière ne serait qu'une revision de la première, revision qui, pour l'essentiel, n'a pas modifié la traduction originale. La traduction au fond inchagée du XIVe siècle aurait été par contre sérieusement remaniée par Ayusi guusi en 1587. Les modifications apportées par ce dernier seraient telles que l'ouvrage devrait être considéré comme une version entièrement nouvelle.

M. Pentti Aalto s'occupe avec succès depuis des années de la traduction mongole du *Pañcarakṣā* et des autres textes y relatifs. Il a rendu compte de ses résultats dans une série de publications remarquables *(Notes on the collection of Mongolian books in the Ethnographical Museum of Sweden : Ethnos* 1950, p. 7; *A Catalogue of the Hedin collection of Mongolian literature*, Stockholm 1953, pp. 81, 100—101; *Altaistica* I; *Prolegomena to an edition of the Pañcarakṣā : Studia Orientalia* XIX: 12).

Le livre qui est devant nous est le résultat le plus important des recherches qu'il a entreprises jusqu'à ce jour à propos de la traduction mongole du *Pañcarakṣā*. C'est un ouvrage dont le plus grand éloge est sans doute que nous aurons à le consulter souvent. En ce qui suit, je voudrais attirer l'attention de M. Aalto, — qui n'a certainement pas encore clos ses recherches concernant le *Pañcarakṣā* — sur quelques problèmes qui ne manqueront pas de se poser au cours de son futur travail, à moins qu'il ne les ait déjà vu surgir. Je suis d'ailleurs convaincu que mes remarques touchent de près certaines questions qui se présentent à propos de toute publication de textes mongols.

Voici pour commencer le problème de la transcription. Il ne s'agit pas cette fois du cas où l'éditeur commettant une erreur de leçon, transcrit le mot en question sous une forme incorrecte. Par ailleurs M. Aalto offre dans son ouvrage presque sans exception des leçons correctes (dans les rares cas contraires — abstraction faite de quelques excep-

tions — je corrige tacitement les leçons vicieuses et je les remplace par les miennes). Il s'agit bien du système de transcription qui, à mon avis, est recommandé pour la transcription des textes mongols préclassiques.

Avant tout, je dois dire que je suis entièrement d'accord avec M. Aalto en ce qui concerne un problème essentiel: lors de la publication d'un texte il y a lieu de s'appuyer sur un manuscrit ou une xylographie unique, celui, ou celle qui est le plus ancien, le plus original; les leçons divergentes des autres manuscrits (xylographies) doivent figurer dans l'appareil critique. Autrement dit: on doit éviter, à partir de six variantes de texte, d'en mettre au point une septième qui est peut-être plus belle, plus claire, plus intéressante que les autres, mais qui a le tort de n'avoir jamais existé. De même que M. Aalto, j'estime aussi que les fautes de copie, les erreurs de scribe du texte original peuvent être corrigées, mais, à mon avis, ces corrections évidentes doivent également être indiquées dans l'appareil critique.

Ce que, par contre et en opposition avec M. Aalto, je trouve inadmissible, c'est d'offrir au lieu de *luγ-a*, la transcription *luya*, au lieu de *maq-a* la transcription *maqa*. Dans la transcription de nos textes préclassiques je suis, en effet, contre toute normalisation. Et ceci non pas par quelqu'acribie philologique onéreuse et en plus inopportune, mais parce que toute normalisation, qu'elle soit partielle ou totale, efface les différences existant entre les textes mongols préclassiques et les textes mongols classiques. Dans l'édition de nos textes préclassiques nous devons utiliser une transcription qui marque soigneusement les écarts de l'orthographe préclassique (part rapport à l'orthographe classique) et qui permette de restituer sans ambiguïté l'écriture ouigouro-mongole originale.

Quels sont ces écarts orthographiques? A titre d'illustration voici un exemple parmi tant d'autres.

Deux signes, le *t* et le *d* de l'écriture ouigoure ont passé dans l'alphabet mongol sous leur forme originale, sans toutefois garder leur valeur primitive. A l'encontre de l'ouigour, les deux signes pouvaient désigner dans le mongol *t* aussi bien que *d*. Lorsque se constitua la langue mongole classique, bien entendu, l'orthographe fut aussi normalisée. C'est également à cette époque que s'est développé l'usage orthographique généralement maintenu jusqu'à ce jour, et selon lequel nous avons établi les règles de la transcription de nos textes classiques en caractères latins. Conformément à cet usage orthographique classique, le *t* ouigour ne figure dans les mots mongols qu'en position initiale et en position finale, indépendamment de ce que, au début du mot, ce signe équivaut non seulement à un *t*, mais encore à un *d*, et indépendamment aussi du fait qu'à la fin des mots mongols on n'a besoin que du signe *d*. L'explication de cette règle particulière est fournie par l'orthographe ouigoure, laquelle, conformément aux caractéristiques phonétiques de la langue ouigoure ne connaissait en position initiale et en position finale que la seule consonne *t-*, et par conséquent n'employait que cette lettre. L'orthographe mongole classique n'utilise le *t-* ouigour à l'intérieur du mot qu'en position préconsonantique. En ce qui concerne le signe *d* original de l'ouigour, selon l'orthographe mongole classique, il ne peut figurer qu'à l'intérieur du mot, soit en position intervocalique, soit en position post-consonantique. Au cas où le texte préclassique observe ces règles orthographiques, nous n'indiquons rien, et notre transcription sera la même qu'elle serait dans les mots classiques correspondants. Toute dérogation à cette pratique doit être soigneusement marquée, en recourant — selon le cas — au signe *t̲*, ou au signe *d̲*. On procèdera donc de la façon suivante: a) le signe *d* ouigour en position initiale est transcrit par *d̲*, indépendamment de sa valeur phonétique propre: *d̲emdeg (temdeg)*, *d̲arm-a (darm-a)* ; b) de même c'est par un *d̲* qu'on transcrira le *d* ouigour en position finale: *mayad̲ (mayad)*, *mod̲ (mod)* ; c) on trouve également un *d̲* pour le *d* ouigour en position pré-consonantique: *sed̲kiǰü (sedkiǰü)* ; d) le signe *t* de l'ouigour est transcrit

par *t* s'il est en position intervocalique ou post-consonantique, et ceci indépendamment de ce que selon la phonétique mongole, il équivaut à *t* ou à *d* : *metü (metü), metetügei (medetügei), il-teb (ildeb).*

L'orthographe des textes mongols préclassiques diffère de l'orthographe classique non seulement en ce que l'emploi de certains caractères ouigours est quelque peu flottant par rapport au classique, mais aussi en ce qu'elle reflète encore visiblement quelques-unes des particularités de l'orthographe ouigoure du temps (certaines voyelles ne sont pas marquées, dans les lettres *ö* et *ü* on relève l'absence du *yod*, etc.), enfin, mais non en dernier lieu, aussi en ce que le dernier élément du mot, surtout les désinences sont écrites séparément. Sous ce rapport je me contenterai de citer un exemple, qui d'ailleurs se rapporte également aux signes *t* : *d* ouigours. Selon l'orthographe classique on écrit la désinence du dat.-loc. après certaines terminaisons, sous la forme *-tur*, après d'autres sous la forme *-dur* (tout en s'adaptant aussi à des faits linguistiques). Or les textes préclassiques offrent, dans la plupart des cas, *-tur* au lieu de *-dur (bidan-tur, modun-tur)*, en même temps qu'au lieu de *-turiyan, -duriyan* on a en général *-duriyan.*

J'estime qu'il n'est pas besoin d'autres arguments pour prouver que la transcription non-normalisée des textes préclassiques fournira des matériaux indispensables pour qui entreprendra d'écrire l'histoire de l'orthographe mongole. La mise à jour de l'histoire de l'orthographe mongole permettra de soulever et de résoudre encore nombreux problèmes importants, problèmes pour la solution desquels on ne dispose actuellement que de moyens très rudimentaires. Le développement de l'orthographe mongole est inséparable de l'histoire de l'orthographe ouigoure des Yuan. Les matériaux accessibles de nos jours indiquent fort bien que l'histoire de l'orthographe mongole est loin d'avoir suivi une ligne droite, mais qu'au contraire, elle a évolué au prix de luttes parfois très âpres entre les différentes écoles et les divers groupes. Aussi pourra-t-on aboutir à des conclusions intéressantes quant au lieu et au milieu d'origine de certaines oeuvres de l'époque mongole, d'après l'appartenance des oeuvres en question à des groupes orthographiques.

Il va de soi qu'on ne peut pas se passer non plus du témoignage de l'orthographe si le manuscrit original datant de l'époque Yuan ne nous a pas été conservé, c'est-à-dire qu'on ne dispose, par exemple, que d'une copie relativement tardive des XVI—XVII^{es} siècles. Ces copies offrent très souvent non seulement les particularités lexicales et grammaticales de l'ancien manuscrit, mais encore ses caractéristiques orthographiques. Le témoignage des ces caractéristiques est d'autant plus précieux qu'au cours de la modernisation du texte c'est précisément l'orthographe que les remanieurs, voire même les simples copistes s'attachaient à modifier, et c'est sur ce point que leur travail s'avéra le plus efficace, étant donné que des changements de ce genre se heurtaient à un minimum de résistance.

Or, en ce qui concerne la filiation des variantes de texte du *Pañcarakṣā*, ou plus-exactement la question de ses diverses traductions et l'interdépendance de celles-ci, je dois avouer que je crois y voir un certain nombre de problèmes dont à mon avis, il faudra encore chercher longtemps la solution.

M. Aalto estime que nous sommes en présence de trois grandes unités de traductions, qu'à partir des colophons il divise en sous-groupes. Voilà selon lui la filiation:

A) La traduction de Čhos-kyi 'od-zer, de l'époque de l'empereur Külüg (1308—1311). Le traducteur a vraisemblablement utilisé, à côté du texte sanscrit original, une traduction ouigoure et une traduction tibétaine. La traduction mongole a été revue plus tard par Šerab sengge, notamment au temps de l'empereur Toγan-temür (1333—1368). Cette traduction du XIV^{e} siècle, considérée en fin de compte comme inchangée aurait trois versions:

Aa: Xylographie de Pékin datée de 1686. Dans son édition de texte M. Aalto s'appuie sur une version de cet ouvrage (version de Stockholm 15. 1. 699) que dans l'appareil critique il interprète, au besoin, à l'aide d'une autre version conservée également à Stockholm (H 3504). C'est dans ce groupe que rentre, selon M. Aalto, la xylographie de la collection Schilling von Canstadt de Paris (cf. L. Ligeti, *La collection mongole Schilling von Canstadt à la bibliothèque de l'Institut : T'oung Pao* XVII 1930, pp. 128—132).

Ab: La même xylographie de Pékin, avec un colophon plus long. M. Aalto renvoie à l'existence d'un seul manuscrit se trouvant au British Museum.

Ac: Le manuscrit de Léningrad contenant un colophon quelque peu différent du précédent (Ž 130). La photocopie du manuscrit a été publiée par M. Aalto en annexe de son livre, dans une reproduction malheureusement à peine lisible.

B) Le remaniement d'Ayusi guusi (1587) qui, pratiquement, peut être considéré comme une traduction indépendante. M. Aalto en distingue deux versions:

Ba: La traduction de Šerab sengge: à la base du manuscrit H 1829 de Stockholm.

Bb: Une version de la même traduction, incorporée au Kanǰur mongol imprimé.

C) Une nouvelle traduction datant de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle. (Cette dernière traduction, vu sa date tardive, sera laissée de côté dans ce qui suit.)

Il est certain que pour éclaircir les rapports des traductions du *Pañcarakṣā*, il faut attribuer une très grande importance au témoignage des colophons. Il n'est pas moins certain, d'autre part, qu'il est difficile et dangereux de traiter de ces questions uniquement à la lumière des colophons. Je suppose que M. Aalto a collationné les textes intégraux des versions mentionnées plus haut. Moi-même n'étant malheureusement pas en mesure de contrôler ce travail dans toute son ampleur, j'ai dû me contenter du témoignage des versions suivantes:

1) Xylographie se trouvant dans la bibliothèque privée de M. G. Kara. Format: 19×54 cm (13,4×47 cm). Nombre des folios: 36 ff., 46 ff., 32 ff., 17 ff., 13 (14) ff. Le colophon est identique au colophon de la xylographie **Aa** d'Aalto.

2) Xylographie se trouvant à la bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences. Cote:Mong. 3. Format: 41,5×12,2 cm (36×9,4 cm). Nombre des folios: 43 ff., 54 ff., 39 ff., 21 ff., 15 (16) ff. Sigle 班. Le colophon est identique au colophon de la xylographie **Ab** d'Aalto.

3) Manuscrit se trouvant dans la bibliothèque privée de M. G. Kara. Format: 14×37 cm (11,5×27,5). Foliotage: 42 ff., 47 ff., 32 ff., 17 ff., 13 ff. Le ms (abrégé en Km.) reflète une variante de la version **B)**.

4) Manuscrit se trouvant à la bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences. Cote: Mong. 78. Format: 20×59 cm (15×48 cm). Nombre des folios: 37 ff., 51 ff., 35 ff., 19 ff., 14 ff. Son colophon est pour l'essentiel identique au colophon de la version **Bb** de M. Aalto, toutefois, avec cette différence que, dans notre manuscrit, le colophon est prolongé, et que les pages V, 12b4—14a14 offrent un nouveau texte qui contient les noms des copistes: *burqan baysi bidan-u ... dalai metü ǰarliγ-ača boluγsan : tegülder yeke tabun ayimaγ-ud kölgen sudur-un : tegüs yeke buyan-u ači sedkiǰü : terigülesi ügei ečige eke amitan-i :: amuγulang-un tulada : chul-khrim rgy-a-mchô : yôndan bjôd-pa : ǰokis-tu ubasi : badm-a : mergen uran nomči : badm-a nayar (?) : edün šabinar bürin bičibei ::*

L'exemple, que nous venons de citer prouve que les écarts plus ou moins grands des colophons permettraient d'augmenter encore le nombre des sous-groupes établis par M. Aalto. Ceci pourtant ne change rien à ce que malgré les nombreuses versions on n'a visiblement affaire qu'à deux traductions sensiblement différentes.

La première (I) est celle dont le texte vient d'être publié dans le livre de M. Aalto, tandis que la seconde (II) est comprise, entre autres, dans le ms Mong. 78 de Budapest. Cette traduction, comme l'a indiqué fort justement M. Aalto, a la particularité de donner les noms, voire même les mots communs indiens, non sous leur forme originale, mais en traduction mongole. On peut se demander à quel moment la traduction des termes et noms sanscrits a-t-elle pu avoir lieu? Je ne crois pas que c'est le traducteur mongol qui doive être mis en cause. En effet, je suis d'avis que les formes *qamuγ-un bayasqulang* et *časutu ayula* de la II^{e} traduction, en face des formes *ananda*, *kimavat* de la I^{ère} ne remontent pas aux noms sanscrits *ānanda* et *himavataḥ*, mais tirent leur origine des traductions tibétaines de ces termes, c'est-à-dire de *kun-dga'-bo* et *gaṅs-ri*.

Il faut dire que les traductions mongoles offrant les formes mongoles des noms et termes sanscrits, même lorsque ces traductions s'appuyent sur des antécédents tibétains sont assez rares: malgré l'original tibétain, les noms et termes indiens apparaissent sous une forme sinon directement sanscrite, du moins par l'intermédiaire de l'iranien, comme c'est généralement le cas dans les traductions bouddhistes ouigoures.

Si les deux traductions se trouvent séparées par une différence fondamentale, elles sont, en même temps reliées par une particularité non moins importante: elles portent toutes deux les marques incontestables de la langue préclassique. Voici quelques exemples.

Orthographe

Dans la xylographie Aa publiée par M. Aalto, l'orthographe préclassique n'a pas laissé de traces. Je n'ai pas eu la possibilité de vérifier si cette absence reflète l'état de la xylographie 15. 1. 699 de Stockholm, ou si on a affaire ici à une normalisation. On voit, par contre, que la xylographie de M. Kara, qui est en essence identique à la xylographie de Stockholm, offre plus d'une caractéristique de l'orthographe préclassique. Voici quelques exemples pris au début de l'ouvrage: (13a): *balγasun-ṯur*, *balγasun-ṯaki*, *qoṯon-ṯur*, *sanaγ̃čin-ṯur* (Aalto: *sayaγčin-dur* ; la leçon *sanaγ̃čin* est par ailleurs assurée par le tib. *rcis-mkhan-pa* «mathematician, astronomer, soothsayer; accountant», Jaeschke, p. 440; le Mong. 78 offre pour ce mot *toγolaqun toγolačin* qui a le même sens; notre *sanaγ̃či[n]* doit être rattaché à ouig. *sana-* «compter, calculer»), *boγol-ṯur*, *sibegčin-ṯür*, *ǰarudasun-ṯur*, *burqan-ṯur*, *nom-ṯur*, etc.

Il est par contre très intéressant de constater que Mong. 3 de Budapest qui reflète Ab a, pour l'essentiel, complètement éliminé l'ancienne orthographe, pour adapter le texte presque partout à l'orthographe classique.

Ac, c'est-à-dire le ms Ž 130 de Léningrad conserve, avec quelques hésitations, les vestiges de l'orthographe préclassique. Voilà nos exemples précédents dans le même ordre: *balγasun-dur*, *balγasun-ṯur* (sic), *qoṯon-ṯur*, *sanaγčin-ṯur*, *boγol-ṯur*, *sibegčin-ṯür*, *ǰarudasun-ṯur*, *burqan-ṯur*, *nom-ṯur*.

Pour ce qui est de la II^{e} traduction, je ne connais pas le comportement de **Ba**, par contre le ms Mong. 78 de Budapest qui peut être rattaché à **Bb** offre quelques vestiges de l'orthographe préclassique. Au lieu de répéter les exemples précédents, j'en choisis quelques autres au hasard: *oi-ṯur*, *balγasun-ṯaki* (I, 2b), *boγol-ṯur* (I, 3a), *nom-ṯur* (I, 3a), *yosuṯu* (I, 4a), *ünür-ḏen* (I, 5b), *köl-ḏen* (I, 10a), *sayiṯur* (I, 26a), *üiled* (II, 4a), *linqu-a* (III, 26b).

Grammaire

Les remanieurs et copistes ont régulièrement remplacé les anciennes formes grammaticales reconnues dans les copies tardives, corrigées des anciens textes par des formes vivantes, seules formes qu'ils comprennent et considèrent comme correctes. Toutefois les vieilles formes incomprises ou dépourvues de l'ancienne fonction se montrent assez résistantes à la revision. Sans vouloir entrer ici dans les détails de cette ques-

tion (c'est d'ailleurs M. Aalto, le savant éditeur de notre texte que nous préférerions voir se charger de ce travail), je voudrais, à titre d'indication préalable, renvoyer à quelques particularités de ce genre.

Suffixe du datif-locatif suivi de *i* pronominal: *mani amidu büküi-ṯür-i* (A. p. 89: III, 16b; K. III, 16b; M 78: III, 17a), *qamtudqaysan-ṯur-i* (M 87: I, 30a; A. p. 32: I, 3 30b), *qamtuduysan-ṯur-i* (K. I, 30b).

Pluriel en *-n : sanayčin* (tib. *rcis-mkhan-rnams), sibegčin, üilečin* (A. p. 6; I, 3a; Ž 130: I, 2a); *toyolayčin* (M 78: I, 2b); *ulus-tur bükün ... ubasanča-nuyud* (A. p. 7: I, 3a), *ulus-tur bükün buyan-i sakiyčid* (M 78: I, 3a).

Double pluriel: *yekes noyad* (K. I, 3a; Ž 130: I, 2a; A. *yeke noyad) ; dörben yekes qad* (A. p. 50: II, 16b; K. II, 16b).

Présent inachevé en *-ui*. Limité dans notre texte à un seul verbe, il est attesté le plus fréquemment dans M 78: *bolui* (M 78: I, 5a; 12a, sur ce dernier feuillet on le rencontre jusqu'à 21 fois; etc.), *bolui* (A. p. 48: II, 14b; M 78: II, 14a).

Converbe (adverbe, pour nous) préparatif *-run, -rün*. En mongol classique il ne figure que dans les *verba dicendi et sentiendi*, et a effectivement la fonction d'un adverbe préparatif. Dans les textes préclassiques l'emploi de cet adverbe verbal est plus général (il ne se limite pas à une catégorie sémantique étroite des verbes), sa signification par contre peut être conditionnelle, modale et temporelle. Voici quelques exemples de notre texte: *modun qayalur-un* (M 78: II, 3a); *čöle qayal-y-a-yi erir-ün* (A. p. 47: I, 12a); *tu-sa kürger-ün* (A. p. 55: II, 22b; K. II, 22b: *tusa kürger-ün) ; uyungy-a-si bayulyar-un* (M 78: III, 17a).

L e x i q u e

C'est peu-être la matière la plus riche de notre texte, conservée intacte depuis la plus ancienne traduction. Nous en mentionnerons les exemples suivants.

tülesi. Dans notre texte nous avons: *dörben ǰüg-tür bas-a : tülesin-ü öglige-yin usun-i sačuǰu* (M 78: I, 7a; le même passage est ainsi conçu dans A. p. 11, I, 8a; K. I, 8a; M 3: I, 8a: *dörben ǰüg-tür yal mandal-un usun-i sačuǰu) ; ene tülesi-yi abudqun* (M 87: I, 15b, A. p. 18: 16b; M 78: I, 16b, A. p. 19: I, 17ab; M 78: I, 17a, A. p. 19: I, 17b; M 78: I, 36a, A. p. 37: I, 35b); *tülesi idesiten* (M 78: II, 2b, A. p. 39: II, 3a; M 78: II, 23b, A. p. 56: II, 23a; M 78: II, 40b, A. p. 68: II, 38a; M 78: II, 47b, A. p. 72: II, 43b); *tülesi-yi kereg ǰaray-ača : tülesi-eče... sakituyai : namayi* (M 78: II, 24a, A. p. 56: II, 23b). Au point de vue de la forme notre *tülesi* est identique au mong. class. *tülesi* «combustible, bois de chauffage», dérivé du verbe *tüle-* «brûler», tandis qu'au point de vue sémantique cependant c'est un mot entièrement différent qu'on retrouve dans le verbe *tülesile-* de l'*Histoire secrète ;* cf. A. Mostaert, *Sur quelques passages de l'Histoire secrète des Mongols*, dans *HJAS* XIII, 1950, pp. 302—304, note 14, et qui s'est conservé dans le mot ordos *t'üliši* «mets offerts aux mânes des ancêtres (on les brûle)». Le traducteur du *Pañcarakṣā* a recouru à cet ancien terme mongol pour rendre le tib. *sbyin-sreg* d'acception bouddhiste et signifiant «burnt offering» (Jaeschke, p. 405; Das, p. 940), «holocauste» *(Dict. Tib.—Lat.—Fr.*, p. 733; *sbyin-sreg-za* «qui mange les holocaustes, les génies»). Pour *yal mandal*, voir Kow. II, 996*a*: «holocauste, tib. *sbyin-sreg, ho-ma*» (quant à ce dernier, voir, Das, p. 1329: «prop.: burnt-offering of clarified butter»).

bilegür. Principaux recoupements: *bilegür idesiten ... namayi sonosudqun* (M 78: II, 2; A. p. 38: II, 3a), *bilegür idesiten-eče ... sakin üiledtekü* (M 78: II, 24a; A. p. 56: II, 23a), *bilegür idesiten sakituyai namayi* (M 78: II, 40b; A. p. 68: II, 38a), *bilegür idesiten ... -i ber daban üiledtekü busu bui* (M 78: II, 47b; A. p. 72: 43b). Jusqu'à présent nous n'avons connu ce mot, dont la signification est 餘胙 *yu tsou* «le reste de la viande de sacrifice offerte aux mânes des ancêtres», que par le recoupement de l'*Histoire secrète*. Sur l'interprétation correcte du mot mongol voir Mostaert, *op. cit.*, p. 306. Dans notre texte,

bilegür est la traduction du tib. *lhag-ma* (II, 3a) «the remainder» (Jaeschke, p. 600), «the remainder, the excess» (Das, p. 1336). *bilegür idesiten* signifie, bien entendu, démons, plus précisément une catégorie de démons.

gemür čimur. C'est un *hendiadyoin* qui se rencontre dans ce passage: *tendeče basa gemür čimur keregür barayur temečeldüküi : bayilduqui činadus-un čerig kiged : qamuy dayisun-ača yarsuyai* (M 78: I, 28*b*; A. p. 30: I, 29*b*; les leçons *kemür* et *barilduqui* ne sont pas à retenir), en tib. *de-nas khrag-khrug daṅ | 'thab-pa daṅ | rcod-pa daṅ | 'gyed-pa daṅ | pha-rol-gyi dmag-'chogs daṅ | dgra-rnams-las rgyal-bar 'chal-bas* (I, 35*a*) «de l'inquiétude, la discorde, les hostilités, les armes de l'ennemi, de tous les ennemis je veux triompher». Le premier terme de l'expression se retrouve aussi ailleurs: *ada todqor gemür kimuralduqui : keregür barayur : küliküi temečeküi : bayilduqui-ača okilaqui-tur kürtele* (M 78: I, 25*b*; A. p. 28: I, 26*b*; à ce dernier endroit il figure de façon un peu différente: *ada todqar gemürküi čau : keregür barayur : küliküi temečeküi bayilduqui-ača olgiqui-tur kürtele) ;* en tib. *'khrug-pa daṅ | khrag-khrug daṅ | thab-mo daṅ | bčiṅ-ba daṅ | rcod-pa daṅ | 'gyed-pa-nas phra-ma'i bar-gyi* (I, 31*b*) «de 'l 'obstacle', de l'inquiétude, de la discorde, des hostilités à la calomnie («aux pleurs» *[okilaqui]* repose manifestement sur une erreur)». Le mot *gemür* est attesté par ailleurs dans le *Houa-yi yi-yu*, dans le sens de «inquiétude, souci» (II A 16a), son dérivé *gemüri'ül-* «mécontenter» apparaît dans l'*Histoire secrète* (cf. A. Mostaert, dans *HJAS* XIII, pp. 327—328). La forme *gemüri-* déduite de ce dernier se rattache au mong. class. *gemere-* «faire des reproches, réprimander». La forme *čimur* (pouvant être lue, à la rigueur, *čimür)* se rattache à *čimar* «blâme, reproche, mauvaise humeur», bien connu aussi de l'*Histoire secrète*. L'expression toute entière figure dans l'inscription mongole en écriture 'phags-pa de *Kiu-yong kouan*, au pluriel, sous la forme *gemüd čimud*, et a été mal interprétée par Lewicki *(Les inscriptions mongoles inédites*, p. 71) qui y a cru voir le pluriel de *gem čim (čimun)*. Poppe a, à son tour, considéré ce terme comme le pluriel de *gem čim (The Mongolian monuments in ḥP'ags-pa script*, p. 115, note 140).

irgen oryon. Ce *hendiadyoin* mérite d'être retenu pour son deuxième membre. A titre d'exemple on peut renvoyer aux passages suivants: M 78: I, 25*b*, A. p. 28: I, 27*a*; M 78: I, 26*a*; A. p. 28: I, 27*a*. Le terme mong. *irgen oryon* est la traduction du tib. *yul-'khor* (I, 31b) qui signifie «country, province» (Jaeschke, p. 513); la correspondance n'est pas parfaite, le terme mongol étant employé plutôt dans le sens de «peuple, gens». Sur *orqo, orqa, orqan* transcriptions chinoises du mot, voir A. Mostaert, dans *HJAS* XV, pp. 360—361.

aylay aranyadan. On lit: *aylay aranyadan-dur ba yaǰar-un üǰügür kiǰayar-tur ülemǰi urin sedkilten čidküd . . . ayu* (A. p. 107: IV, 5*b*; M 3: IV, 6*a*; K. IV, 5*b [aranyadan-tur, sedkil-den] ;* Km. IV, V, 5*a [aranvadan-dur, yaǰarun, sedkil-den])*,* en tib. *dgon-pa daṅ | bas-mtha'i gnas-ma-la 'di-dag-na | šin-tu sdaṅ-ba'i gnod-sbyin daṅ | sriṅ-mo daṅ . . . mčhis-so* (IV, 6*b*—7*a*) «dans les monastères, sur les lieux (d'habitation), aux bords de la ville, ici, il y a des démons fort en colère, malfaisants etc. . . .». (M 78: IV, 5*b* offre la leçon erronée *aylay ary-a-tan-tur.)* Nous citerons encore de la traduction mongole de *Brahmajālasūtra : aranyadan-dur orusibasu ber bolqu*, tib. *dgon-pa-na gnas-kyaṅ ruṅ* «tu peux aussi habiter dans un monastère» (cf. F. Weller, *Der gedruckte mongolische Kanǰur und die Leningrader Handschrift*, dans *Zeitschr. d. D. Morg. Ges.* XC [1936], p. 418). L'expression ne figure dans le dictionnaire (Kow. I, 138) que sous la forme *aylay keyid* (tib. *'brog-dgoṅ)* «un monastère retiré». Seul le deuxième terme de l'expression était considéré comme problématique jusqu'à ce jour; celui-ci, en effet, remonte clairement au sanscrit, quoique, cette fois encore, par l'intermédiaire de l'ouigour. Pour ce qui est des équivalents ouigours, voir L. Ligeti, *Sur quelques transcriptions sino-ouigoures des Yuan*, dans *Ural-Altaische Jahrbücher* XXXXIII (1961), pp. 237—238.

dörben nuγus. Nous avons: *küǰis-iyer dügürgegsen ayaγas-i dörben nuγus-tur talbiydaqui* (M 78: III, 23b; Km. III, 28; A. p. 95: III, 23*b* [la leçon *uyud (?)* n'est pas à retenir]; M 78: III, 25*b*; Km. III, 23*b* *[dörben nuγus-tur])* ; en tib. *spos-kyis bkaṅ-ba'i phor-parnams | grva-bži dag-tu bžag-par bya* «posez les récipients remplis d'encens aux quatre côtés (correspondant aux quatre coins du monde)». La signification du tib. *grva* est «angle, corner; lap, lappet, extremity» (Jaeschke, 76), 1. «angle; corner; side; 2. lap; lappet, extremity» (Das, 238). C'est ce mot tibétain que traduit le mot mong. *nuγus*, pluriel de *nuγu* «coins»; *dörben nuγus* «quatre coins, c'est à dire les quatre points cardinaux». Le mot est attesté dans de l'*Histoire secrète ;* pour son interprétation voir A. Mostaert, *Erdeni-yin Tobči, Mongolian Chronicle by Saγang Sečen (Scripta Mongolica II)* I, p. 75; F. W. Cleaves, *An early Mongolian version of the Alexander romance*, dans *HJAS* XXII (1959), p. 70, note 75.

qalaγar. A l'heure actuelle je ne puis renvoyer qu'à un seul recoupement dans notre texte: *γurban ǰüil-tü nigül-i keǰiy-e ber ülü üüledün : qalaγar üüledbesü ber niγun ülü bučaγči* (A. p. 24: I, 23*a*; M 78: I, 23*b*; M 78: I, 21*b*) «tout en ne commettant jamais les trois sortes de péchés, si quelqu'un, soudainement les commet tout de même, il ne cache point cela, en le dissimulant»; tib. *sdig-pa-rnams gsum nam-yaṅ mi byed-čiṅ || glo-bur byas-na 'aṅ 'čhab-par mi byed-la* (I, 26*b*). Le terme mong. *qalaγar* est la traduction de tib. *glo-bur* «suddenly, instantaneously» (Jaeschke, 82). Malgré une apparente difficulté sémantique, c'est ici qu'il faut tenir compte de Hs *qala'ar* «sicherlich, bestimmt» (Haenisch, *Wörterbuch*, p. 57) et de Hy *qala'ar* «unbedingt, immer» (Haenisch, *Sinomongolische Dokumente vom Ende des 14. Jahrhunderts*, p. 52). Au point de vue des rapports existant entre les recoupements indiqués, le terme *qalat* «heftig, ungestüm; plötzlich» de l'*Histoire secrète* mérite d'être mentionné (Haenisch, *Wörterbuch*, p. 57).

buča-. C'est dans la phrase citée plus haut lors de l'explication de *qalaγar* qu'on relève cet ancien verbe, signifiant «dissimuler, cacher». Son équivalent tibétain est *'čhab-pa* «to conceal, to keep secret» (Jaeschke, 168). Le mot mongol apparaît dans l'*Histoire secrète : buča-* «verheimlichen, verschweigen» (Haenisch, p. 20).

bili-. On le rencontre dans l'expression *terigün-i biliǰü* «en caressant la tête» (A. p. 22: 20b; M 78: I, 20*b*; M 3; I, 22*b*). Dans la II^{e} traduction on relève une autre version du même mot: *terigün-i inu iliǰü* (M 78: I 19b; Km. I, 23*b*). Son correspondant tibétain est: *mgo-la byug-ste* (I, 24a). Le mot mong. *bili-* (tib. *'byug-pa* «to stroke, to pat», Jaeschke, 397) apparaît dans l'*Histoire secrète* sous la forme de *bili-* «streicheln, streichen» (Haenisch, *Wörterbuch*, p. 16). La forme *bili-* est en tout cas authentique à côté des variantes du mong. class. *ilbi-* et *ili ;* cf. L. Ligeti, *Les anciens éléments mongols dans le mandchou*, dans *Acta Orient. Hung.* X, p. 237.

Afin d'illustrer les proportions des correspondances et des différences existant entre les traductions I et II, il nous a semblé utile d'insérer ici un petit récit. Le texte du récit provient de M 78 (III, 23*b*—24*b*), les leçons variantes du texte de M. Aalto (p. 94: III, 22*a*—*b*) et, dans certains cas, d'autres textes sont indiquées entre parenthèses:

Bürin-e öggügči (A. braqmadati, *biraqmadati; K. braγmadati) *qaγan-u ulus-a* (Km. id.; A. ulus-tur) *Ǔlemǰi qadun* (Km. qad-un; A. Uǰiyani): *yeke balγasun-tur* (K., Km. id; A. balγasun-dur) *eregü* (A. erekü) *üüledügsen nigen kümün-i Bürin-e öggügči* (A. braqmadati) *qaγan : kümün alaγči yaryačin* (A. čandalčid-i, * čandalčin) *iregülǰü ene kümün-i aladqun kemen ǰakirumui* (A. ǰarliγ bolbasu): *tendeče tede kümün alaγči yaryačin* (A. čandalčid): *qaγan-u ǰakiruγsan-iyar* (A. ǰarliγ-un yosuγar) *tere kümün-i nigen ayula-yin qabčaγai-tur* (A. qabčaγai-dur): *uduridču odču qoyina-ača* (recte quyača; A quy-ača) *ildü yaryaǰu alan tuγurbiγsan-tur* (A. toγurbiγsan-dur): *tere čaγ-tur tere kümün yeke uqaγan-u tarnis-un qatun* (A. arwis-un erketei): *Öber-e öber-e dayaγči-yi* (A. maqa bradisari) *egüni oyin-tur-iyan* (A. duran-dur-iyan; K. duran-tur-iyan) *duradbai :*

bičiǰü ber barayun yar-tur-iyan ǰegügsen aǰuyui (A. aǰuγu): *tere yeke amidu ene* (A. -yin) *yeke uqayan-u tarnis* (A. arwis) *-un küčün-iyer : ildü yal bolun sitaǰu : toyosun* (A. tobroγ) *sačuysan metü keseg keseg bolun odbai : tendeče tede yaryačin* (A. čandalčid, * čandalčin) *ene ünen üge-yi qayan-a narin-a öčibesü : tendeče qayan masida kilinglaǰu : ai ta* (A. nei-te) *arad nigen ǰüg-tür* (A. γaǰar-tur) *qour öggügčin-ü* (čidküd-ün) *aqui yeke* (A. aγui nigen) *ögür* (A. önggür Ž 130 *ükegür) bui* (A. buyu): *tende* (A. tede) *tügükei* (A. tüikün, * türigün?; Ž 130 *tükei) miq-a* (A. miqan) *idegčid olan ǰayun mingyan qour öggügčid* (A. čidküd-üd) *bui : tegüni tende abču odču talbidqun* (Ž 130 *talbituγai) kemen ǰakirbai* (A. ǰarliγ bolbai): *tendeče* (A. deest, * tendeče) *tere kümün* (A. kümün-i) *tede yaryačin* (čandalčin) *tere qour öggügčid* (A. čidküd-üd): *aqui* (A. aγui) *yaǰar-a abču odču talbibai : qour öggügčid* (A. čidküd-ün) *tere oron-tur* (A. oron-dur) *talbiγuluγad sača : tendeče tede qour öggügčin* (A. čidküd-üd): *kümün-ü miq-a* (A. miqa) *idesügei kemen bayasču güildüǰü irebei* (A. irebesü): *ene yeke Öber-e öber-e dayayči* (A. maqa bratisari)-*yin küčün-iyer : tere kümün-i tede qour öggügči-de* (A. čidküd, * čidküd-te) *nigen keseg yal bolǰu : gerel badaran masida dürbeljen* (A. durbaljin; Km. durbaljan; Ž 130 *durbaljan) büküi-yi* (A. bükü-yi, * büküi-gi) *üǰegdebei : üǰeǰü ber qotolayar ayuǰu mengdeǰü öber-e öber-e* (A. öber-ün öber-ün) *beyeben tülegdeküi-yi* (A. ajoute encore ber) *üǰegdebei : tendeče teden-e* (A. tede) *qour öggügčid* (A. čidküd-üd) *yayiqaǰu tanglaǰu* (A. tengleǰü) *tere kümün-i uduridču ireǰü qayalγ-a-yin* (A. qaγalγa-yin) *yadan-a* (A. γadana) *talbiǰu toγuriquyača terigüleǰü : tede yaryačin* (A. čandalčin) *qayan-a narin-a öčigsen-tür* (K. id.; A. üǰegsen-dür): *kürtele uridučilan kü buyu : tendeče qayan düledte* (A. tüledte) *masi kilinglaǰu ayurlaǰu* ⟨*teyin*⟩ *ker ber teyin bolbasu : ele* (A. ele ta) *odču tere kümün-i küliǰü mürentür* (A. mören-dür) *orki* (K. oγorudqun; A. uγurudqun; Ž 130 *oγortaqun) kemen ǰakiruγsan-tur* (A. ǰarliγ bolbasu): *tede yaryačin* (A. čandalčin) *abču odču müren-tür* (A. mören-dür) *orkibai* (K. oγorbai; A. uγurbai): *usun-tur* (A. -dur) *orkiyad* (K. oγoruγuluγad; A. uγuruγuluγad Ž 130 *oroγuluyad) sača : tere kümün yambar ködege-tür* (A. ködögedür) *yaryačin* (Km., A. deest) *sayuysan* (A. deest) *büküi* (A. bükü) *metü usun inu ügei bolǰu : küliyesün ber* (A. inu ber) *keseg keseg tasu tasu* (A. tasuraǰu) *odbai.*

Le texte mongol qu'on vient de lire est la traduction du texte tibétain suivant: (III, 24*b* et suiv.) *rgyal-po Chaṅs-pas byin-gyi yul groṅ-khyer čhen-po 'Phags-rgyal-du mi žig-la ñes-pa byuṅ-nas | rgyal-po Chaṅs-pas byin-gyis | gšed-ma'i mi-rnams-la khyod-kyis mi 'di soṅ-čig čes bsgo'o || de-nas gšed-ma'i mi de-dag-gis | rgyal-pos bsgo-ba bžin-du | mi de khrid-de ri-sul žig-tu phyin-nas | ral-gri šubs-nas (šubs* «sheath» J., 560; mong. *qui*, id.) *phyuṅ-ste bsad-par bšams-pa daṅ | de'i che mi des | rig-pa'i rgyal-mo čhen-mo So-sor 'braṅ-ma čhen-mo 'di yid-la dran-čiṅ | yi-ger bris-nas lag-pa g-yas-pa-la btags-šiṅ 'dug-go | sems-čan čhen-po de'i rig-pa 'di'i mthus | ral-gri me-lče gčig-tu gyur-nas | rdul gtor-ba bžin-du dum-bu dum-bur gyur-to || de-nas gšed-ma mi de-dag-gis ṅes-par 'di rgyal-po-la žib-tu bsñad-do || de-nas rgyal-po de rab-tu 'khrugs-nas | kye mi-dag sa-phyogs šig-na gnod-sbyin-gyi phug (phug* «caverne» J., 343) *yod-de | de-na gnod-sbyin phrag brgya-stoṅ ma'i-po ša rǰen (rǰen* «raw, not rosted or cooked» J., 181) *za-ba gnas-kyis | der khrid-de bor-čig čes bsgo'o || de-nas mi de gšed-ma mi de-dag-gis gnod-sbyin-gyi phug der bor-ro || gnod-sbyin-gyi phug der bor ma thag-tu | de-nas gnod-sbyin de-dag thams-čad yid dga'-ste | mi ša bza'o sñam-du brgyugs-pa daṅ | de-dag-gis So-sor 'braṅ-ma 'di'i mthus mi de-la me-lče gčig-tu gyur-pa'i 'od 'phro-bar ('phro-ba* «to proceed, issue, emanate from, to spread» J., 361) *rab-tu 'bar-bar ('bar-ba* «to burn; to cath fire, to be ignited, to blaze; to beam, radiate» J., 392) *mthoṅ-ṅo || mthoṅ-nas kyaṅ thams-čad dṅaṅs-nas raṅ-raṅ-gi lus chig-par yaṅ mthon-ṅo || de-nas gnod-sbyin de-dag ṅo-mchar skyes-nas mi de khrid-de sgo' phyi-rol-tu bžag-nas | bskor-ba bya-bar brcams-pa-nas | gšed-ma mi de-dag-gis rgyal-po-la žib-tu bsñad-pa'i bar-du sṅa-ma bžin-no || de-nas rgyal-po čher 'khrugs-te rṅams-nas gal-te de-ltar-na khyed-čag deṅ-la mi 'di čhiṅs-la čhur bor-čig čes bsgo-ba daṅ | gšed-ma mi de-*

dag-gis khrid-de čhur bor-ro || mi de čhur bor ma thag-tu mi de ǰi-ltar thaṅ-la 'dug-pa bžin-du čhu-med-par gyur-to || čhiṅs-ma de-dag kyaṅ dum-bu dum-bur čhad-do.

Traduction du texte mongol:

«Dans le pays du roi *Bürin-e öggügči*, dans la grande ville de *Ǔlemǰi qad-un*, on infligea un châtiment à un homme. Le roi *Bürin-e öggügči* fit venir les bourreaux tueurs d'hommes et leur ordonna: «tuez cet homme». Sur ce, conformément à l'ordre du roi, les bourreaux tueurs d'hommes emmenèrent cet homme dans le ravin d'une montagne, tirèrent l'épée du fourreau, et lorsqu'ils se préparaient à le tuer, cet homme invoqua dans son esprit la grande reine des tantras, *Öber-e öber-e dayayči*, l'inscrivit (son nom) et le suspendit sur sa main droite; par la force de ce grand tantra du grand vivant, l'épée prit feu, acheva de se consumer et tout comme la poussière se disperse, elle tomba en morceau. Alors ces bourreaux racontèrent ceci en détail, conformément à la vérité, au roi; le roi se mit en colère et dit: hé, les hommes ! à un certain endroit les démons malfaisants (yakchas) possèdent une grande caverne, où ils se tiennent. Là il y a des centaines et des miliers de démons malfaisants, mangeurs de viande crue. Emmenez celui-ci (cet homme) et laissez-le là. C'est ce qu'il ordonna. Alors ces bourreaux emmenèrent cet homme à l'endroit où se tenaient les démons malfaisants et ils l'y laissèrent. Lorsque ces bourreaux l'eurent laissé sur le lieu de séjour, ces démons malfaisants accoururent pleins de joie (disant) que nous mangerons de la chair humaine. Par la force de cette grande *Öber-e öber-e dayayči* il parut cependant à ces démons que cet homme s'enflammait, et que, versant de la clarté, il reluisait fort. Comme ils regardaient ainsi, ils eurent peur et furent pris de terreur, et il leur sembla qu'ils brûlaient eux-mêmes. Alors ces démons malfaisants s'étonnèrent et s'ébahirent, ils emmenèrent cet homme et le laissèrent hors de la porte. Depuis le moment qu'ils s'étaient mis à faire le tour (?) jusqu'au moment où ces bourreaux en rendirent compte au roi dans le détail, tout se passa comme avant. Alors le roi se fâcha encore davantage et fort en colère il dit, même si les choses en sont là, allez tout de même, ligotez cet homme, et jetez le dans le fleuve. Quand il eut ordonné ceci, ces bourreaux l'emmenèrent et le jetèrent dans le fleuve. Quand ils l'eurent jeté à l'eau, ce fut comme s'il avait été dans le désert, il n'y avait plus d'eau, et ses liens s'en allèrent en morceaux.»

D'après le texte mongol qu'on vient de lire, il est facile de constater que la II^{e} traduction ne mérite pas d'être publiée intégralement, les divergences qu'elle présente avec la première se limitant à des mots et à des expressions détachées. Par contre on ne peut pas éviter de se demander s'il n'aurait pas été opportun que M. Aalto donnât aussi dans l'appareil critique du texte de la I^{ére} traduction les leçons de la II^{e} traduction. Il me semble qu'on doit y répondre par l'affirmative, car il est extrêmement intéressant de jeter un coup d'oeil sur l'ensemble des leçons divergentes qui n'apparaissent que si un nom ou un mot étranger est remplacé par une intérprétation mongole, ou bien lorsqu' un mot ou une expression mongole vieillie, peu comprise est échangée contre un terme contemporain clair et compréhensible. Il est indéniable que ces nouvelles leçons facilitent considérablement même le travail des philologues modernes, travail qui par ailleurs est loin d'être toujours aisé, notamment lorsqu'il s'agit d'interpréter des mots et expressions mongoles recueillies dans des copies présentant des leçons aberrantes. Comme on l'a vu, le bref échantillon de texte publié plus haut offrait quelques cas intéressants des difficultés de ce genre.

Finalement il convient de dire deux mots du problème d'un accés plutôt délicat et qui consiste à établir les rapports entre la I^{ère} et la II^{e} traduction et les noms figurant dans les colophons.

Au témoignage des colophons il faut, pratiquement, tenir compte de quatre noms: hos-kyi 'od-zer, Šes-rab seṅ-ge, Esen temür dew-a-ta et Ayusi guusi.

Le cas le plus simple est celui d'Esen temür diwa-da. Ce personnage figure dans le colophon de **Ab** en tant que traducteur *(toγan temür qan-u yeke suu-ṯur inu dulduyidču esen temür diu-a-da orčiγuluγsan)* ; cf. Aalto, *Prolegomena*, p. 38; Mong. 3: V, 14*b*. On ne risque guère de se tromper en supposant que c'est par la faute des copistes que par la suite ce nom était passé parmi ceux des traducteurs. Il est en tout cas curieux de voir que dans une série de colophons le nom du personnage qui avait commandé la traduction de Šerab sengge soit appelé Esen temür *(Dayidu qota-da esen temür neretü kümün duradqan ügülegdeǰü saky-a-liγudun toγin sirab singgi töbed-eče mongγol-un ayalγus-tur orčiγulbai)* ; col. du **Ba**, Aalto, *Prolegomena*, p. 40; Ligeti, *Catalogue du Kanǰur mongol imprimé* I, p. 57; Mong. 78, V, 11*b*; H 3504 de Stockholm, Aalto, *Pañcarakṣā*, p. 126, note; Km. V, 10*b*; W. Heissig, *Die Pekinger lamaistischen Blockdrucke in mongolischer Sprache*, pp. 17, 82.

En ce qui concerne les autres personnages, il me semble que, jusqu'à plus ample information, on peut risquer l'hypothèse suivante.

L'auteur de la II^{e} traduction est fort probablement Ayusi guusi. La date de la traduction justifie la nécessité de rafraichir quelques-unes des particularités grammaticales et des éléments lexicaux vieillis de la langue préclassique, toutefois le taux de la correction n'est pas aussi considérable qu'il l'aurait été plus tard, dans les années qui ont suivi la formation de la langue classique. Nous ne réussirons à mettre cette question en pleine lumière que lorsque les autres problèmes relatifs à l'activité d'Ayusi guusi comme traducteur et comme remanieur auront été éclaircis. Cf. W. Heissig, *Zur geistigen Leistung der neubekehrten Mongolen des späten 16. und frühen 17. Jahrhunderts*, dans *Ural-Altaische Jahrbücher* XXVI (1954), pp. 101—116. Au fond tout ceci correspond aux vues aujourd'hui généralement adoptées à propos de Esen temür dewa-da et Ayusi guusi.

La difficulté proprement dite consiste à déterminer les rapports entre la traduction de Čhos-kyi 'od-zer et celle de Šes-rab seṅ-ge. L'intervalle entre les deux traductions n'a guère été de plus de trente, à la rigueur quarante ans. Pour quel motif Šes-rab seṅ-ge aurait-il remanié la traduction de son prédécesseur, traduction qui ne pouvait en aucune manière être considérée comme vieillie? Il est d'autant plus difficile de répondre à cette question, que pour l'instant les xylographies et les manuscrits qui sont à notre disposition ne présentent nulle trace de ce remaniement supposé. Je suis d'avis qu'un remainement de ce genre ne fut jamais entrepris et qu'au XIV^{e} siècle, le Pañcarakṣā ne connut qu'une seule traduction. En effet, en lisant le colophon (**Aa**, **Ab**) avec attention, force est de constater que le texte en vers n'affirme nullement que Čhos-kyi 'od-zer aurait été le traducteur du Pañcarakṣā, mais simplement qu'il avait été un des traducteurs renommés de l'époque de Külüg qaγan. Son nom figure dans le colophon au même titre que celui du lama 'Phags-pa, par exemple. Le colophon de **Aa** omet tout simplement de mentionner le nom du traducteur. Le véritable (et unique) traducteur du XIV^{e} siècle fut Šes-rab seṅ-ge. Son nom se rencontre dans tous les manuscrits et xylographies contenant la II^{e} traduction et toujours avec la mention que sa traduction a été modernisée par Ayusi guusi. Mais de plus, le nom de Šes-rab seṅ-ge apparaît aussi dans le colophon du H 3504 de Stockholm où figure la I^{ère} traduction. Bien entendu, ici encore, c'est seulement lorsqu'on aura des précisions complémentaires sur l'activité de Čhos-kyi 'od-zer et de Šes-rab seṅ-ge comme traducteurs, qu'on sera en mesure de prendre définitivement position dans cette question.

Il ne nous reste qu'à féliciter M. Aalto de s'être chargé de cette tâche exigeant un travail considérable et ingrat, et à espérer qu'il continuera ses recherches sur le *Pañcarakṣā* mongol pour mettre bientôt entre les mains des spécialistes la traduction annotée et le vocabulaire du texte qu'il vient de publier.

L. Ligeti

Б. Х. Тодаева, Монгольские языки и диалекты Китая: Языки зарубежного Востока и Африки. Под редакцией проф. Г. П. Сердюченко. Издательство Восточной Литературы. Moskva 1960. 139 p., 1 carte.

Il semble difficile, voire superflu d'écrire un compte rendu d'un ouvrage dont une version a déjà été publiée dans notre revue. Si, après la parution de l'article de Mme Todaeva, collaboratrice de notre revue, nous entreprenons tout de même de discuter son livre, c'est, au-delà de la valeur des matériaux qu'elle y présente — et dont l'importance ne peut pas être assez soulignée —, d'abord parce que la version publiée à Moscou est plus riche que celle parue dans nos *Acta*, et que sous cette forme plus étendue, en langue russe, elle permet à tous les mongolisants de s'initier aux matériaux et aux résultats des premières grandes expéditions chez les groupes mongols vivant sur le territoire de la Chine, expéditions auxquelles l'auteur a pris une part active. (Les travaux effectués par ces expéditions ont été relatés par M. Činggeltei dans une longue série d'articles publiés en langue mongole dans la revue philologique, *Mongyol Kele Bičig*, paraissant en Mongolie Chinoise et difficilement accessible aux les spécialistes européens.)

L'ouvrage de Mme Todaeva est la première tentative depuis Rudnev à donner, à la base de nouveaux matériaux, une image synthétique de la langue des Mongols vivant en Chine. Dans son livre, intitulé *Materialy po govoram Vostočnoj Mongolii*, Rudnev s'était contenté de décrire certains dialectes de la Mongolie Chinoise, et ne s'était pas étendu par exemple ni au čakhar, ni au tumut, dialectes pourtant si importants au point de vue de l'histoire de la langue littéraire mongole et de la réforme de la langue. En même temps, faute de s'être appuyé sur des enquêtes systématiques, il ne réussit pas toujours à séparer le casuel du régulier. (C'est d'ailleurs pourquoi la majorité des mongolisants finit par témoigner à son livre une certaine méfiance, en passant à côté des valeurs auxquelles l'auteur ne sut pas ménager la place qu'elles méritaient.) L'ouvrage de Mme Todaeva repose sur une enquête infiniment plus vaste, et lors de la mise au point des matériaux son attention se porte toujours, non sur le causel, mais bien sur les phénomènes généraux.

Ce livre est le premier à nous offrir en langue européenne les nouvelles données territoriales, administratives et démographiques des groupes mongols vivant en Chine. Les plus frappants sont peut-être les renseignements qu'il donne sur les 3,5 mille Mongols vivant au Yunnan au milieu des nationalités tibéto-birmanes. De même, c'est pour la première fois que nous sommes en présence d'une classification des langues et dialectes basée sur des matériaux nouveaux, classification qui ne tient pas compte de l'ancien système tribal ni plus tard du système militaire, mais qui se construit avant tout sur des critères linguistiques. Cette classification connaît six langues mongoliques en Chine: le mongol, le dahour, le monguor, le tonghiang, le paongan et la langue des Ouigours Jaunes; à l'intérieur de la langue mongole elle distingue cinq dialectes: le bouriate—bargou, le dialecte oriental, le dialecte centre (comprenant le khalkha d'Ulānčab), le dialecte occidental et l'oïrate. Cette division des dialectes diffère sensiblement et de la division de M. Sanžeev et de celle de M. Poppe selon lesquels, par exemple, le bouriate, le khalkha et l'oïrate seraient des langues indépendantes. (Dans son *Introduction*, M. Poppe parle d'une langue kalmouck et d'une langue oïrate séparées.) Sans entrer ici dans la discussion des différents points de vue non-linguistique ayant présidé à la division dialectale, on dira que la classification des langues et dialectes adoptée par Mme Todaeva peut être rapproché de celle de Vladimircov qui, en raison de sa conception plutôt historique et du fait qu'il partait de la langue écrite mongole (point de vue qui est aussi celui de nos collègues de Mongolie Chinoise), considérait l'oïrate (= kalmouck), le bouriate, le khalkha et les dialectes orientaux, voire les langues périphériques comme

les dialectes d'une seule et même langue. La classification ici représentée se trouve donc à mi-chemin entre deux opinions extrêmes: elle considère comme dialectes d'une et même langue ceux qui d'une part se trouvent reliés par la langue écrite commune (écriture ouigouro-mongole et oïrate), d'autre part elle considère comme langues indépendantes celles qui, par rapport à l'état des groupes précédents, offrent des différences fondamentales dont l'apparition est régulière et jamais inattendue. Telles sont les langues périphériques qui ne sont liées entre elles que par quelques archaïsmes conservés, mais qui par contre offrent une multitude de différences en matière de néologismes.

En ce qui concerne la langue mongole proprement dite, l'ouvrage de Mme Todaeva est le premier à fournir des renseignements sur la langue des Anciens Bargou (Khūčin Bargu), sur plusieurs membres du groupe des dialectes orientaux, sur la langue des Mongols des environs de Koukounor etc., tout ceci, bien entendu, de façon succinte, puisque dans les 30 pages qui étaient réservées à ces problèmes il fallait non seulement faire entrer les principales caractéristiques phonétiques et morphologiques de 5 dialectes soit de 15 sous-dialectes, mais encore les textes. On ne peut que regretter que la langue mongole, et bien entendu, avant tout la langue des Mongols de la Mongolie Chinoise n'ait pu faire l'objet d'une monographie au moins aussi importante que celle-ci, ou que la monographie récemment publiée dans laquelle l'auteur traite en détail de la langue tonghiang (= santa), dont il est aussi question dans le présent ouvrage. Ainsi les caractéristiques des dialectes rassemblés dans la langue mongole ne sont peut-être pas assez nettes (par exemple dans le domaine du système des phonèmes, et de la base acoustique qui diffèrent sensiblement des divers dialectes). Le manque de place n'a pas permis à l'auteur de présenter chaque groupe dialectal séparément, ni, à plus forte raison, de traiter le fond historique qui faciliterait l'orientation dans cet ensemble si complexe des dialectes. La comparaison des dialectes a lieu — manifestement et tacitement — à la base «de la langue mongole littéraire contemporaine», c'est-à-dire du khalkha littéraire qui ne permet pas toujours de comprendre les écarts des dialectes mongols orientaux ni leurs changements apparemment irréguliers (par exemple la loi des deux aspirées, cf. chez A. Mostaert, *Le dialecte des Mongols Urdus (Sud)* et mes notes *Sur le dialecte üǰümüčin*, p. 160 sq., l'harmonie verticale des voyelles, etc.). Il aurait été mieux fondé de recourir à la langue littéraire de Mongolie Chinoise et à l'ancienne langue écrite qui, bien que n'étant pas le prédécesseur direct de ces dialectes, peut, grâce à son caractère archaïque, être considéré — sous certaines réserves — comme référence. L'ouvrage de Mme Todaeva ne fournit pas moins des indications sur toute une série de phénomènes regardant la linguistique comparative-historique (par exemple khošut *j* < *-l-* ; khorčin *j* < *n-*, *-n-*, *·ije-* «rire», apparemment avec un glottal stop; le sort du *h* pharyngal dans l'«ancien» bargou, etc.). Les correspondances dialectales indiquées à la page 48 présentent un intérêt considérable au point de vue du lexique. Une enquête systématique apporterait encore beaucoup de données nouvelles dans le domaine du fond lexical mongol. Parmi les mots énumérés, le mot *geyičin* «hôte» existe non seulement dans l'oïrate *(gīč)*, mais aussi dans les dialectes orientaux (ǰarut *gīšin)*, le mot *ergeneg* «étagère» se rencontre, en dehors du dialecte occidental, dans le dialecte central (mū-mingan *ergeneg)*, le mot *täwūr*, ayant le même sens, est relevé non seulement dans l'oïrate, mais encore dans le khalkha *(tawiūr)* ; le mot *damag* «tabac» n'est pas propre à tout le groupe dialectal central, cf. ordos *tamaki*. L'image se complique encore si l'on y ajoute les différences lexicales qui apparaissent à l'intérieur d'un même groupe de dialecte, les problèmes du langage des femmes, des enfants, du tabou etc.

Les brefs specimens de textes aru-khorčin, čakhar, torgoute de Tourkestan, d'Alašan et d'Etsin-gol, ainsi que bargu-bouriates illustrent clairement la thèse soutenue par Mme Todaeva.

Dans la partie suivante, non moins intéressante pour le mongolisant, elle décrit les langues périphériques, avant tout le dahour. Cette étude d'une étendue d'environ une feuille est, depuis Poppe, le premier ouvrage notable sur le dahour. L'auteur s'est appuyé en premier lieu sur les dialectes de Butkha et de Tsitsikar plus archaïques tandis que Poppe avait rassemblé ses matériaux à partir du dialecte de Hailar. (A ce sujet voir Ligeti, *Rapport préliminaire*, pp. 42—43). La description de la phonétique et de la grammaire est également accompagnée de textes: fragments de contes notés l'un en dialecte de Butkha, l'autre en dialecte de Tsitsikar. Dans ce chapitre dahour, l'auteur, en traitant des deux correspondants dahours (Ts χ, H $\varnothing$) de l'*h* initiale prend comme base de comparaison la langue écrite mongole. Il aurait peut-être été préférable de partir du moyen mongol. En ce qui concerne l'écriture des Dahours, il n'aurait pas été dépourvu d'intérêt de faire état du dahour en écriture mandchoue, ou de l'orthographe en caractère latins de Merse (cf. Poppe: *Asia Major* X, pp. 1—32 et 183—220 Poppe, *Dagurskoe narečie*, pp. 6—7; Ligeti, *Rapport*, pl. IX) et aussi de l'orthographe de l'écriture en caractère cyrilliques qui avait été introduie il y a quelques années en Mongolie Chinoise et qui fut d'ailleurs de courte durée. Elle était basée sur les dialectes des environs de Tsitsikar, c'est-à-dire sur des dialectes archaïques, et fut utilisée dans plusieurs brochures imprimées à Koukoukhoto. (*Daur urgil* «Contes dahours», *Daodago biteg* «Manuel de lecture» etc.)

Plusieurs chapitre, semblables en structure et en étendue au chapitre dahour, nous font connaître les trois groupes des langues mongoles archaïques du Kansou—Ts'inghai, deux dialectes sensiblement différents de la langue monguor, le tonghiang (avec son dialecte de Sounaba) et le paongan pratiquement inconnus jusqu'ici. (Malheureusement la langues des Ouigours Jaunes n'a pas fait l'objet d'une analyse détaillée.) Au point de vue de l'histoire de la langue mongole, la représentation variée de l'*h* initial du moyen mongol dans les langues périphériques est extrêmement intéressante; à côté de *f*, χ, et *š* on rencontre aussi la fricative laryngale.

Les riches matériaux du livre sont utilement complétés par des tableaux morphologiques et une bibliographie.

G. Kara

Mongolische Handschriften, Blockdrucke, Landkarten. Beschrieben von Walther Heissig unter Mitarbeit von Klaus Sagaster. Mit 16 Lichtdrucktafeln. *Verzeichnis der Orientalischen Handschriften in Deutschland.* In Einvernehmen mit der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, herausgegeben von Wolfgang Voigt. Bd. I. Franz Steiner Verlag GMBH, Wiesbaden 1961. XIV p., XVI planches, 494 p.

Le professeur W. Heissig, un des spécialistes les plus actifs de l'histoire de la littérature mongole vient d'enrichir les différents domaines de la philologie mongole d'un nouvel ouvrage de haute importance. Ce livre fort bien présenté et qui compte plus de 500 pages, est le catalogue de mongolistique le plus vaste et le plus complet dans son genre, il contient notamment la description succinte, mais toujours d'un niveau élevé du riche matérial des anciens manuscrits, xylographies et cartes mongols conservés dans les bibliothèques d'Allemagne.

Dans son introduction, M. Heissig fait connaître le lieu actuel, l'origine, ainsi que le caractère de l'ensemble des matériaux portant sur 853 ouvrages. Parmi les collectionneurs des livres, illustres savants et voyageurs allemands des deux derniers siècles, on rencontre les noms de Jaehrig, Zwick, Schott, Jülg, Le Coq et Grünwedel, chefs de l'expédition prussienne au Turfan, celui de Grube et, bien entendu, le nom de l'auteur même.

Le dernier de la série est M. Bischoff qui, il y a quelques années, a enrichi la collection mongole de Marburg de manuscrits rares et précieux, datant du début du XVII[e] siècle, parmi lesquels il faut avant tout mentionner le *Yamandaga-yin qoyar ǰerge-yin tayilburi*, texte de territoire khalkha datant de 1611 et offrant une orthographe préclassique («*metü, er ketü* usw. werden mit Mittel *-t* ... geschrieben», n° 365).

Comme l'indique l'auteur dans son introduction, l'une des principales caractéristiques du catalogue est qu'il contient la description d'un nombre relativement élevé (environ 200) de manuscrits oïrates (kalmoucks), d'ouvrages bouddhistes et historiques, des traductions attribuées à Jaya Paṇḍita, de plusieurs livres bouddhistes apocryphes et de recueils de contes, en outre, il fait connaître quatre xylographies oïrates de date plus récente. Au point de vue de l'histoire de l'imprimerie oïrate on remarquera particulièrement le fragment de manuscrit n° 253, *Vajracchedikā*, dont le colophon daté de 1742 avait appartenu à une version imprimée de l'ouvrage. A la base des colophons fragmentaires ou réduits, présentés par les n[os] 240—243, les n[os] 244, 246—248, 253 et de deux manuscrits complets provenant d'Oulangom, on est en mesure de restituer le colophon original:

arsi šaky[a]müniyin zarliq biliq baramidiyin sudur.
ali šütüqsen tödüyiken-yēr arya biliq tögüsken.
ayous tamu terigüüten orčilonggiyin kürdü tasuluqči.
ašida bišilyaχulā mungχagiyin sümir taq ebdeqči očir öüni.
dayin zuryān züyil amitani tusa büteküyin tula.
dayisun dörbön šumnušiyin bayilduyāni sayitur darun.
darouda χoyor čoulyani tögüsken χošlon oroχui kereqleqči.
dāre eke terigüülen kereqleqsen oloni duraduqsan-du.
panja ündüsüni eke boluqsan χamuq amitan.
baramidiyin nidüni olǰi balai mungχagi daruyād.
bayasχulanggiyin dēdü burχani χutuq olχuyin tula.
paṇḍida ja-ya kemekü cecen rab-'by[a]ms-pa orčōlbai.
eyin üyiledüqsen burχani aoya küčün-iyēr.
ene oron-ēce terigüüten χamuq yertüncü-dü.
erdeni šaǰin ariun todorχoi delgerēd.
eke boluqsan amitan ötör burχan bolχu boltuyai.
ene tasuluqči očiriyin suduri. urida rab- 'by[a]m-pa χutuqtuyin
gegēn körböülüqsen-ēce. zabsartu bičīči terigüüteni erkēr
üleqsen tasuruqsan endöüreqsen bügüdeyigi. šarayin saǰini
öqligöyin ezɛn dgā-ldan-c̲ering wangpo tani zarliyār. sāngnāqpā
dge-slong bz̲angpo rgy[a]m-c̲o. tos-bsam-gling dge-slong lhün-grüb
rgy[a]m-c̲o tayilbur kigēd maši ariun eke bičigüüd-tü tulyan
šöüǰi ariudχād tömör takā ǰil-dü mongyol-yēr keb-tü daroulbai·:·

N[os] 240, 241, 242, 243, fragm. 253, mss d'Oulangom: 1*abcd*′, 4*a*′*bcd* et le colophon en prose de la version corrigée et imprimée en 1742. N° 244: 1*d*, 2*abcd*, 3*abcd*, 4*abcd* : n° 246: 1*abcd*′, 3*abcd*, 4*abcd* ; n° 247: de 1*c* = n° 244; n° 248: 1*abc*. Le vers 1*d*′: *ariun süzüqtü dāre eke terigöülen oloni duraduqsan-du* est destiné à remplacer la «rime» de 1*d* et le sens de 2*d*: le vers 4*a*′: *ene metü rab-'byam ja-ya pandida orčiuluqsan buyan-yēr* remplace la «rime» de 4*a* et le sens de 3*d*.

Les matériaux oïrates du catalogue peuvent non seulement faire avancer l'étude de la littérature oïrate, branche fort intéressante de la littérature mongole, mais aussi

celle de l'écriture et de la langue littéraire oïrates qui, bien que faisant depuis longtemps l'objet de recherches, offrent pourtant encore beaucoup de problèmes intéressants.

La littérature en écriture ouigouro-mongole est représentée dans le catalogue par plus de 230 xylographies de Pékin, 100 xylographies bouriates et 140 manuscrits. La couche la plus ancienne de ces matériaux comporte les précieux fragments rapportés par l'expédition du Turfan, les documents bouddhistes et laïques de la langue mongole préclassique. A cette couche appartiennent organiquement les documents de la littérature des traductions bouddhistes de l'époque des Yuan, notamment des fragments de xylographies en écriture 'phags-pa, en partie déjà identifiés (comme le *Subhāṣitaratnanidhi)* et en partie encore inconnus.

Le catalogue comprend surtout des traductions d'ouvrages de caractère bouddhiste, circonstance qui reflète fidèlement les proportions caractéristiques de l'ancienne littérature mongole, dans laquelle la littérature laïque — c'est-à-dire des ouvrages historiques, des oeuvres littéraires en prose traduites soit directement, soit indirectement du chinois, du folklore écrit, des documents officiels et le manuscrit original de Inǰanasi, fameux poète mongol du siècle passé, fragments du Livre Bleu (photocopie) — tiennent une place relativement moins importante. Dans cette première partie du catalogue, laquelle est consacrée à la description des livres et des manuscrits, l'auteur a classé les ouvrages en des groupes de matière bien délimités ce qui permet au lecteur de s'y reconnaître facilement.

L'importance des cartes géographiques décrites dans la deuxième partie du catalogue est à peine moins grande que celle des livres oïrates. L'intérêt de ces matériaux réside précisément dans les informations qu'ils sont susceptibles de nous donner au sujet de la géographie mongole, du système des noms géographiques, de leur histoire, de l'établissement des groupes ethniques et de leur répartition administrative. C'est avec impatience qu'on attend la mise au point de ce recueil de cartes géographiques, de même que celle des documents relatifs aux sources de l'histoire mongole, travail entrepris, comme nous l'avons vu dans l'introduction, par M. Sagaster.

Dans la troisième partie, le lecteur trouvera les registres indispensables à l'utilisation d'un aussi vaste ensemble de matériaux: les index des noms de personne, des noms de lieu et de titres, la liste des cotes, ainsi qu'une bibliographie, un supplément et d'autres indications utiles.

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques mots sur la transcription, c'est-à-dire sur l'interprétation phonétique des mots en écritures mongole et oïrate. La méthode de transcription utilisée par le professeur Heissig qui lit des deux lettres polyphones de l'écriture oïrate, notamment le *c*—*č* et le *z*—*ǰ* invariablement *č* et *ž*, ne soulève pas de difficultés spéciales, toutefois elle contredit la phonétique oïrate laquelle de bonne heure déjà, à l'époque de Jaya Paṇḍita connaissait la double valeur des signes *c*—*č* et *z*—*ǰ*. Une autre question d'ordre général est de savoir comment on transcrit les noms étrangers, surtout tibétains et sanscrits en écriture mongole. Les noms tibétains ont généralement une leçon régulière, abstraction faite des différences orthographiques existant entre la translittération mongole du tibétain écrit et la notation mongole du tibétain parlé, ainsi que des différences de prononciation reflétant les divers dialectes tibétains. Par exemple la forme mongole régulière du nom tibétain *Ṅag-dbaṅ dar-rgyas* figurant dans le n° 7 est *Agwang-dar-rgyas*, celle du tibétain *theg-čhen* est *tegčin*. Dans les textes de l'époque classique les règles pour le sanscrit sont les mêmes que pour le tibétain, toutefois il y a toujours lieu de compter avec la possiblité d'une transmission précoce ouigoure, ce qui complique considérablement l'interprétation phonétique des noms sanscrits originaux.

Ainsi en suivant l'ouigour, on écrit avec une initiale *t* le mot *tidsi* «disciple» (< ouig. < chin.) qui fait partie du fond lexical des textes préclassiques. Sa présence dans la biographie de *Neyiči-toyin*, datant du XVIII[e] siècle en est d'autant plus intéressante (n° 29). Une forme paralogique méritant d'être soulignée est, dans n° 62, le mot oïrat *aliχa takilmiq* pour le mong. (< ouig.) *ayaγ-qa tegilmig* ~ *ayaγa tegilmig*, ou le mot oïr. *aliχa* ~ mong. *alaγan* «paume» a remplacé l'ouigour *ayaγ-qa* (cf. encore Aalto: *Studia Altaica*, 12—17). Ce qui fait l'intéret de ce mot, c'est que d'habitude les textes oïrates offrent plutôt l'équivalent phonétique tibétain *dge-sloṅ* de ce mot d'origine ouigoure. Quant à la forme *guosi*, cf. Ligeti: *UAJ* XXXIII, 241—242 et l'oïr. *gûši*. Dans le n° 702 on doit lire *Onggi* et *Tamir*.

Tout ce que nous venons de dire témoigne seulement de ce que cet ouvrage de grande envergure qui vient de paraître grâce aux soins du professeur Heissig a, en mettant au point les colophons, en déterminant l'époque et en jetant de la lumière sur l'activité des auteurs, des traducteurs, des scribes et des graveurs sur bois (ces derniers relèvent déjà en partie de l'histoire des arts décoratifs), ou simplement en mentionnant leur nom, soulevé, résolu ou éclairci toute une série de problèmes de l'histoire de la littérature mongole. En même temps il a ouvert de nouvelles voies à la recherche dans le domaine de l'histoire des langues littéraires mongoles.

Pour terminer, il nous reste à féliciter M. Voigt de la publication de cet ouvrage de valeur qui constitue le premier volume de l'importante série de catalogues des 60 mille manuscrits orientaux conservés dans les bibliothèques d'Allemagne.

G. Kara

Sedklin kür. Bart beldsnj Bukšan Badm. Chaljmg degtr γarγač. Êlst 1960. 86 p.

Une des réalisations intéressantes des nouvelles éditions kalmouck est le recueil de contes intitulé *Sedklin kür* publié à Elista par l'Institut des Recherches de Littérature et d'Histoire Kalmouck *(Chaljmg kel literatur boln tuuǰ nomar sinǰlgč institut)*. Les contes figurant dans le recueil ont été rassemblés dans le district de Gorodovikovsk qui appartient à la RASS Kalmouck, le nom du conteur est Burinä Muutl. L'ouvrage de belle présentation et qui consiste d'environ cinq feuilles, comprend 12 contes kalmouck, dont deux proviennent du recueil intitulé *Siddhi-kūr*.

On sait que le recueil *Siddhi-kūr*, d'origine indienne est, à travers le Tibet, passé chez les Mongols, où il est extrêmement répandu sous formes folkloriques et sous formes littéraires. Les versions littéraires sont assez bien connues, grâce aux recherches de Bergmann, Golstunskij, Jülg et Vladimircov, par contre un recueil folklorique dont les morceaux sont reliés par un récit de cadre n'a pas encore été publié. Dans le folklore des Kalmouck et dans celui des autres peuples mongols, on ne connaissait jusqu'à présent que certains contes détachés, mais pas l'ensemble réuni par un récit de cadre. Ce qui précisément donne de l'importance à l'ouvrage qui vient d'être publié, c'est qu'il est la première variante folklorique connue du recueil du *Siddhi-kūr* en langue mongole. Il présente en plus l'intérêt de réunir par le récit de cadre des contes ne figurant pas dans les versions connues du *Siddhi-kūr*.

L'étymologie populaire relevée dans le titre fait partie du caractère folklorique de l'oeuvre: *Sedklin kür* «Mots du coeur» au lieu de *Siddhi-kūr* «Le cadavre ensorcelé». Ce changement a été permis par les homonymes kalm. *kür* «cadavre» (Ramstedt *kūr* p. 250) et *kür* «conversation» (Ramstedt *kūr* p. 250).

En ce qui concerne les contes, l'un des contes de *Siddhi-kür* figurant ici est le récit de cadre, enrichi de quelques motifs intéressants qui n'étaient pas dans l'équivalent littéraire. L'origine de cet apport est à chercher dans le folklore. A la différence des versions littéraires, les garçons apprenant la sorcellerie sont au nombre de trois, dont deux sont tués par un sorcier. Ici tous savent pratiquer la sorcellerie, ils se transforment en chien, en cheval, etc., et c'est le père qui vend ses fils transformés. Il manque par contre l'épisode intéressant dans lequel le jeune prince traverse le pays des morts. Motif remarquable dans la version folklorique: l'argent reçu pour les fils vendus se transforme dans les mains du père en fumier de cheval. Nous avons rencontré le même motif dans une version tibétaine écrite en dialecte de Purig, mais là c'est en pierre que se transforme l'argent dans la main du frère. (A. H. Francke: *ZDMG* LXXV, pp. 74—77). Le conte nº 7 du recueil provient également du *Siddhi-kür* et il est identique au conte nº 5 des versions littéraires, le *Aq-a degüü qoyar* «Les deux frères» (~ AaTh 315 + 303). Dans les versions littéraires la reine simule une maladie et, pour guérir, demande au roi qu'on lui cuise dans l'huile le coeur de son beau-fils. La version folklorique porte *šöl* «soupe» au lieu de *günǰid-ün tosun* «huile de sézame», étrangère à la vie quotidienne des Kalmouck. Bon nombre de motifs du conte littéraire ont subi des modifications dans le folklore qui s'expliquent quelquefois par la ressemblance et l'interpénétration de plusieurs contes folkloriques. Dans la deuxième moitié du conte, les dragons des versions littéraires se sont transformés en démons, et la lutte contre ces démons rappelle de près le conte littéraire nº 4, sur le *Γaqai üǰemerči* «Devin [ayant une tête de] cochon» (~ AaTh 1641).

Le conte nº 2 du recueil folklore est la réplique du conte intitulé «Le cadeau du roi des oiseaux» que nous connaissons à travers une version commentée du *Subhāṣitaratnanidhi* (cf. Groenbech—Krueger, *Classical Mongolian*, pp. 64—68), tandis que d'autres contes, comme le *Dambin Ulan Batr* (nº 7) et le *Sampan Deldn* (nº 10) renferment des traits de caractère épique.

La publication du recueil a été fort utile, étant donné que les spécialistes y trouvent de nouveaux matériaux intéressants pour l'étude de la littérature des contes kalmouck et en même temps pour la mise à jour des rapports tibétains dans la littérature populaire kalmouck.

L. Lőrincz

Arabische, türkische und persische Handschriften der Universitätsbibliothek in Bratislava. Bearbeiteten: unter der Redaktion Jozef Blaškovič's die arabischen Handschriften Karel Petráček, die türkischen Handschriften Jozef Blaškovič, die persischen Handschriften Rudolf Veselý. Die Universitätsbibliothek in Bratislava. Bratislava 1961. 552 S. XXII Tafeln.

Il est fort regrettable que la description des recueils de manuscrits arabes, turcs et persans ne puisse pas encore être considérée comme achevée. Les études préparatoires de ces dernières dizaines d'années ont soigneusement mis au point les précieuses collections des bibliothèques de l'Europe Occidentale. Mais abstraction faite de quelques catalogues turcs publiés au cours de ces dernières années, le monde scientifique n'a reçu que quelques vagues informations concernant les collections de manuscrits extrêmement intéressantes conservées en Turquie et dans les pays balkaniques en tant que legs de l'ancien empire ottoman. C'est ce qui explique pourquoi l'ensemble des manuscrits arabes, turcs et persans que nous a légués l'empire ottoman offre encore bon nombre de lacunes aux chercheurs.

Le catalogue des manuscrits publié sous la direction du Dr. J. Blaškovič a le mérite de supprimer une de ces lacunes; en mettant à jour les rapports intérieurs des matériaux, il attire une fois de plus l'attention sur l'importance de cette tâche pleine d'intérêt et d'enseignements.

La collection de manuscrits arabes, turcs et persans que possède la bibliothèque universitaire de Bratislava est d'origine balkanique: le fond est constitué par la collection du Dr. Safvet Beg Bašagić, orientaliste réputé de Saraïevo. Le point de vue unitaire qui a présidé au rassemblement des matériaux a créé un lien organique entre les divers manuscrits dont l'ensemble présente de ce fait une valeur toute particulière. La collection de Bratislava fournit un point de repère très utile pour l'étude de l'écriture de l'empire ottoman en Roumélie, et c'est précisément ce qui fait l'intérêt de l'excellent catalogue mis au point à Bratislava.

Dans la préface et dans l'introduction de sont ouvrage fort représentatif, M. J. Blaškovič retrace l'histoire de la collection des manuscrits et les circonstances de la naissance de l'oeuvre, en esquissant les principes de rédaction qui furent observés par les membres du groupe travaillant sous sa direction. Cette introduction est suivie de la description détaillée des manuscrits arabes (p. 393), turcs (p. 117) et persans (p. 88) description répondant aux exigences de la philologie moderne. Les études qui précèdent les différents groupes de manuscrits, bien qu'elles aient pour but principal de résumer les principes ayant trait à la rédaction des divers chapitres, relèvent déjà du domaine de l'élaboration des matériaux. L'indication des ouvrages les plus importants, l'esquisse de l'arrière-fond social et littéraire de la Bosnie-Herzegovine apportent une aide considérable aux chercheurs futurs qui sortiront certainement des rangs des collaborateurs de ce volume, ou de leurs élèves. L'ouvrage est complété par un long résumé en langue slovaque, par l'index des noms d'auteurs et par la liste des ouvrages figurant dans le volume et par quelques fac-similés.

La détermination des principes devant être observés pour la transcription s'est montrée une tâche délicate pour les auteurs qui voulaient satisfaire et aux exigences de la translittération et à celles de la transcription. La difficulté d'une transcription convenant aux trois langues a été augmentée par le fait que dans certains cas il fallait également tenir compte des rapports linguistiques serbo-croates. La tentative remarquable des auteurs du volume met une fois de plus en relief la nécessité de reconsidérer et d'unifier les règles ou plutôt les expériences relatives à la transcription des ouvrages osmanlis. Quelques problèmes de ce genre ont surgi à plusieurs reprises au cours des années écoulées, et plus d'un auteur a annoncé son intention de consacrer une étude spéciale à la normalisation de la transcription. Il serait souhaitable et cela servirait les intérêts de l'unité future que de telles tentatives pussent être discutées devant le public plus large des organes opératifs. De notre côté, nous proposerions comme base de discussion le système de transcription du professeur A. Zajączkowski (cf. *Etudes sur le vieil-osmanli* I, Kraków 1934, pp. XXIII—XXVI), système hautement différencié qui — éventuellement au prix de certaines modifications — semble le plus apte à approcher et à interpréter les particularités locales.

Le catalogue attire l'attention des turcologues et des balkanisants sur un grand nombre d'ouvrages de littérature et d'histoire intéressants et inconnus jusqu'à ce jour. Il suffit de renvoyer à ceux qui fournissant une contribution précieuse à l'histoire locale de la Bosnie (451, 452) ou au ḳānūn-nāme janissaire (p. 439) ou bien au defter de Temesvár de l'année 1659/60.

L'élaboration linguistique des manuscrits turcs provenant de la plume d'auteurs locaux — compte tenu de ce que l'écriture arabe constitue sous ce rapport un obstacle indéniable — apportera la solution des problèmes relatifs à l'histoire des dialectes

de la Roumélie et à l'analyse plus approfondie des caractéristiques de l'époque du moyen osmanli. Les mises au point ultérieures devront prendre en considération avant tout ces rapports linguistiques.

La publication des manuscrits de Bratislava constitue une aide efficace aux spécialistes intéressés, en premier lieu aux turcologues et aux balkanisants qui y trouveront des matériaux facilitant leurs recherches ultérieures. Ces matériaux nous permettront d'avoir une image plus nette de l'usage de l'écriture sur le territoire de la Roumélie et de voir plus clairement ses rapports avec Istanboul.

En outre, les orientalistes tchécoslovaques ont attiré l'attention sur la portée que peuvent avoir les recherches et l'élaboration des collections balkaniques — yougoslaves, bulgares etc. — non encore découvertes. Il faut espérer que grâce à une collaboration plus étroite avec les chercheurs locaux on sera bientôt en mesure de mener à bien cette tâche importante.

G. Hazai

Ю. Н. Рерих, Тибетский язык: Языки зарубежного Востока и Африки. Под общ ред. проф. Г. П. Сердюченко. Moscow 1961. 153 p.

The passing away in 1960 of Professor G. Roerich was a bereavement not only for Soviet Orientology but also for international Tibetology. Shortly before his premature death, he published his valuable paper on the main tasks of Tibetology (*Основные проблемы тибетского языкознания: Современный Восток* 1958/4, pp. 102—112) and now, as a posthumous work, we have in our hands his comprehensive introduction to the Tibetan language.

The book of Prof. Roerich consists of two parts. In the first part he discusses the geographical division of the Tibetan dialects and sketches the development of literary Tibetan (LT). After a brief survey of the history of Tibetan literature, he makes a succinct account of the Tibetan script and its origin.

The second part is devoted to the grammar of the Tibetan language. After a detailed phonetical discussion follow a chapter of morphology and a remarkable treatment of syntax. Two subsequent chapters deal with the honorific language and the Tibetan lexical stock, respectively. The volume is made complete with several types of texts; and the beginner can also find a short bibliography on the most important questions.

Though the work is of an introductory character and gives in the first place an up-to-date summary of the results of recent research, it contains in many respects new statements and material. One has to mention e. g. the classification of the Tibetan dialects. On the basis of his field-work, Prof. Roerich mentions many Tibetan dialects that are referred to for the first time in the book under reviev. A few other dialects are known only from his earlier publications (cf. *Modern Tibetan Phonetics with Special Reference to the Dialect of Central Tibet : JASB* 1931, pp. 285—312; *Tibetica I. Dialects of Tibet. The Tibetan Dialect of Lahoul* [New York 1933]; *Bod-skad-kyi rnam-gžag, Textbook of Colloquial Tibetan. Dialect of Central Tibet* [1957]; *Le parler de l'Amdo. Étude d'un dialecte archaïque du Tibet* [Roma 1958). If in the future it will be possible to establish a linguistically valid classification of the Tibetan dialects, this will be due in great measure to Prof. Roerich's pioneering work.

Concerning the periodization of the history of the Tibetan literary language, it is noteworthy that the author divides the Old Tibetan period into two phases, the phase of the 6th—7th and the 7th—9th centuries. Within the second he distinguishes between the language of the chronicles, annals and inscriptions, that is the secular

language, and the language of the early Buddhistic translations. The conditions for a discussion of the dialectal background of the Old Tibetan language are not yet ripe, though F. W. Thomas has made an attempt to clear up some aspects of the question (*Ancient Folk-Literature from North-Eastern Tibet* [Berlin 1957], pp. 14—76).

The part given to grammar discusses both the grammar of the literary language and the grammar of the Lhasa, more exactly, of the Central Tibetan (CT) dialect and gives in some places hints at other dialects as well. Perhaps it would have been methodically more to the purpose to keep the written and the spoken language apart, as the latter appears in the book in most cases as the "reading" of the literary language and this gives rise to some misunderstanding.

One should stress the importance of the discussion of the connection between the syllabic vowels and the finals in CT. Roerich gives a clear proof that the disappearence of the finals is combined with the change of the timbre of the vowels. With the disappearence of the final *-s* the vowel is lengthened and palatalized, with the disappearence of the *-d* the vowel is only palatalized, with the disappearence of the final *-l* the vowel is only lengthened and with the disappearence of the final *-n* the vovel is lengthened, palatalized and nasalized. This means that in the place of the finals we find the quality of the syllabic vowel as a phonematic-distinctive element. It would have been interesting to examine the correlation between the disappearence of the finals and the tone. It is known that in the present Tibetan spoken language of the central regions the pitch is connected with the original value of the radical consonant, and it is not impossible that the tone has to be connected with the finals.

Among the questions which are likely to give new impetus to further investigations one has to mention the problem of the *'a-čhuṅ*. Roerich (pp. 45—46) demonstrates that the *'a-čhuṅ* in radical position of LT sounds as a bilabial semivowel in CT: LT *'o-ma* 'milk', CT *ɣö-ma*. In a former work Roerich stated that in his opinion the *'a-čhuṅ* "represented originally a soft guttural fricative" (*Tibetica*, pp. 14—18), but he does not repeat this statement in the book under review. Other authors also seem to be undecided on the question whether the *'a-čhuṅ* was originally a letter for denoting a vowel or a consonant (*cf.* G. Uray, *On the Tibetan Letters Ba and Wa : Acta Orient. Hung.* V [1950], p. 110). The question of the history of the *'a-čhuṅ* is of a great importance in view of the phonetical structure of the OT language and the history of the Tibetan language alike. This was stressed by Prof. Ligeti who demonstrated that in a part of the recent dialects the *'a-čhuṅ* has zero correspondence but in some dialects we find the following representations: *spiritus asper* (Lahul), *ɣ* (Lahul, Purig, Balti), *ɣ* (CT), *γ* (Rebkong—Amdowa, Khams), *χ- ʂ-* (< *γ* Monguor), *h* (< *γ* Prževalskij) (cf. *Trois notes sur l'écriture 'phags-pa : Acta Orient. Hung.* XIII [1961], pp. 226—227). We find in Tao-fu aspiration, aspiration+*r* (< *γ*) and rarely *rw-*, in K'ang-ting, Kan-tse and Derge *w-* and zero (Migot, *Recherches sur les dialectes Tibétaines du Si-k'ang : BEFEO* 1956, p. 435). According to Chin P'eng the Chamdo dialect has voiced *h-* and *w-* (*Ts'ang-yü La-sa Ji-kê-tse Ch'ang-tu hua-ti pi-chiao yen-chiu* [Peking 1958], p. 47).

The question arises whether these dialectal correspondences are secondary developments from a voiced incursion of a vocalic radical or OT had a consonantical radical which disappeared in some dialects and developed in others into the correspondences: *γ-*, *h-*, *ɣ-*, *ɣ-* etc. We have also to answer the question that if there was such a consonantical radical, was it voiceless, as Roerich supposed it to be, or was it voiced? We have also to try to outline the chronological and dialectal boundaries involved in the question.

Principally it is possible to suppose that the various spirant correspondences all go back to a (voiced) incursion of the radical vowel, that is, historically we have to treat these correspondences as phenomena which are structurally parts of the radical vowel.

To make sure that the incursion of the vowel has historically nothing to do with the various consonantical correspondences of the recent dialects, we have to look for such words in which the *'a-čhuṅ* is in radical position and is not followed immediately by the syllabic vowel. This very rare phonetical position is to be found in the Tibetan word which is written in the LT orthography with *wa* and has the meaning 'fox'. Already Francke, then Roerich and Uray *(op. cit.*, p. 110) have pointed out that the *akṣara wa* originally consisted of an *'a-čhuṅ* and a *va-zur*. As Uray has shown, this is the case with the word *wa* 'fox' *(loc.laud.)*. But it has not been stressed that the *'a-čhuṅ* is here in a radical (and not in a preradical) position and that the *va-zur* is spelled between the radical and the syllabic vowel, so that the *'a-čhuṅ* can not be the notation of any incursion of the vowel *-a- : 'ua*. This is clear from those dialects in which the development of the *'a-čhuṅ* is preserved: Dpa-ri *chwa* (= *γu̯a* and not *χu̯a*, because in the transcription of Hermanns both *γ-* and *χ-* are transcribed with *ch- :cf.* LT *dpal* 'glory' ~ Dpa-ri *chwal* (= *χu̯al)*, LT *dben* 'solitude' ~ Dpa-ri *chwäm* (= *γu̯äm)*, LT *g-yag* 'yak' ~ Dpa-ri *chyach* (= *γyaγ)* etc.]. Klaproth *kwa* (< *γu̯a)*, Blo-bzaṅ bstan-'jin *γʷa*, Széchenyi *ra* (< *γa)*, Rebkong *γa*, Prževalskij *ua* (= *γā)* (> Pao an *ga)*. In these dialects we find the correspondence *γ-*, the same as in the cases where there is no *va-zur* between the *'a-čhuṅ* and the syllabic vowel: LT *'o-ma* 'milk', Khams *γo-ma*, *'ar-po* 'angry', Khams *γar-po etc.*, and not a nasal as in those cases where the *'a-čhuṅ* is in preradical position. In the remaining dialects the word 'fox' has the form: *wa*. The correspondences *wa*, *γa* and *γwa (γu̯a)* can be explained only as developments of an OT **γwa (γu̯a)*, where in the examples *γa (γā)* the *u̯* has disappeared *(cf.* LT *chva* 'salt', Rebkong *ʦ̲ʿā etc.)*, in the case of *wa* the *γ-* has disappeared, becoming a secondary preradical, together with the primary preradicals. In Dpa-ri and in the material of Blo-bzaṅ bstan-'jin the OT form was preserved among many other archaisms. As it is evident that in the case of the word 'fox' the *γ-* was separated from the *-a-* by a semivowel *u̯* it is not possible to take the *γ-* as a development of the incursion of the *-a-*.

A further reason for taking the *'a-čhuṅ* as the sign of an OT voiced consonant is the pitch of those words which have the *'a-čhuṅ* as their radical. We know from the description of Miller *(Tibetan Writing*, [Washington 1956], pp. 3, 12) that such words have a low pitch which is a suprasegmental quality of words having originally a voiced consonant as radical.

Among the recent representations of the OT **γ-* the most problematic is the glottal stop. But we find analogous developments in Tibetan linguistic history. Miller *(op. cit.*, p. 14) cites a word from CT which he transcribes as *ʾorog* 'crow (bird)'. The word is well-known from the literary language in the form *pho-rog 'id.*' and Bell *(Manual of Colloquial Tibetan*, Calcutta 1905, p. 328) and Richardson *(Tibetan Word Book*, Oxford 1943, p. 254) gives the CT form as *pho-ro*. The radical *ph-* never becomes a glottal stop or zero in CT, but we know dialects where the word has a radical *h- :* Rebkong *horoγ*, Golog *horog*, Széchenyi *horuk*. We can explain the *ʾorog* of Miller only as a loanword from a dialect which had a radical spirant with the development *h-* < *ʾ-*. This is parallel to another development. Miller gives as the CT equivalent of LT *dbul-po* 'poverty': *ʾüpo*. This transcription is no doubt more precise as those which are giving a pure vocalic initial in the word (Jäschke, *A Tibetan—English Dictionary*, London 1949, p. XX has Tsang *'ul-po*, Dbus *u̯l-po)*. In the archaic dialects we find an initial spirant: Khams *γwol*, Panaka *wul-*, Rebkong *γol'*, Tao-fu *rboempo*. Here we have the development *γ-* > *ʾ-*.

Concerning the chronological question we can refer to the statement of Prof. Ligeti *(op. cit.*, p. 229), that in the Chinese texts in 'Phags-pa script the *'a-čhuṅ* has the value of a glottal stop, and in the Mongolian texts in 'Phags-pa script the *'a-čhun*

denoted either a glottal stop or a consonant which made the impression of a glottal stop *(op. cit.*, p. 230). Hattori, Nomura and recently Bese *(Remarks on a Western Khalkha Dialect : Acta Orient. Hung.* XIII [1961], pp. 278—279) have shown that this glottal stop can make in certain cases the impression of a spirant. In this connection it is not without any importance that in the Deb-ther sṅon-po (1476—1478, Roerich, *The Blue Annals*, p. 301) the proper name 'A-mdo is written as *Ha-mdo*, which shows that in the time of 'Gos lo-cā-va there prevailed some dialects, perhaps also in 'A-mdo which had a spirant spelling of the radical *'a-čhuṅ*, but in the dialect of 'Gos lo-cā-va the *'a-čhuṅ* did not serve for the notation of this spirant. This means that in the 14th—15th centuries we can already find the glottal stop, the spirant and the zero correspondences.

Concerning the dialectal background of the question, we would only point out here that the *ɣ-* correspondences are only found in the western dialects (and from here in the literary language and CT), while the *γ-* correspondences are to be found in the North-Eastern and Eastern archaic dialects.

A final solution of the question, however can not be yet given.

One could easily cite a great number of such stimulating statements by Prof. Roerich also from the morphological and syntactical parts of his work.

In publishing this work we are indebted to the editors of the valuable series. This book will be of good service both to those who need an introductory work of high standard and also to those who wish to deal with some question of detail.

A. Róna-Tas

LIBRES REÇUS
AN DIE SCHRIFTLEITUNG EINGEGANGENE BÜCHER — BOOKS RECEIVED БИБЛИОГРАФИЯ

— *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes.* XXXIII (1960). Wiesbaden.
— *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae.* Tome XIII, fasc. 1—4 (1961); tome XIV, fasc. 1—2 (1962). Budapest.
— *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae.* Tome IX, fasc. 1—2, 3—4 (1961); tome X, fasc. 1—3 (1962). Budapest.
— *Acta Asiatica.* Bulletin of the Institute Eastern Culture. 1 (1960), 2 (1961). Tokyo.
— *Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae.* Tome X, fasc. 1—2, 3—4 (1961). Budapest.
— *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae.* Tome X, fasc. 1—2, 3—4 (1961). Budapest.
— *Al-Machriq.* LV (1961). Beyrouth.
— *Annali.* Institutio Universaitario Orientale. Sezione Linguistica. II (1960), III (1961). Napoli.
— *Annual Bibliography of Oriental Studies.* The Research Institute for Humanistic Studies Kyoto University. 1958 (1960), 1959 (1961). Kyoto.
— *Archiv Orientální.* Vol. XXIX (1961). Praha.
— *Arts Asiatiques.* VII (1960). Paris.
— *Bijutsu Kenkyū. The* —. The Institute of Art Research. No. 213—215 (1960—61). Tokyo.
— *Bulletin of the American Schools of Oriental Research.* No. 157—164 (1960—61). Jerusalem—Baghdad.
— *Bulletin of the Israel Exploration Society.* XXIV (1960), XXV (1961). Jerusalem.
— *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities. The* —. XXXII (1960), XXXIII (1961). Stockholm.
— *Bulletin of the Schools of Oriental and African Studies.* University of London. XXIV (1961). London.
— *Chinese (Oriental) Culture and Society.* No. 8 (1960). Kyoto.
— *Chōsen Gakuhō.* Journal of the Academic Association of Koreanology in Japan. No. 14 (1959)—21/22 (1961). Tambaichi.
— *Chūgoku bungaku hō.* Journal of Chinese Literature. No. 14—15 (1961). Kyoto.
— *Cog.* Mongolyn zochiolčdyn êvlêlijn chêvlêl. Choër sard nêg udaa gargadag. Vol. XVIII, No. 1, 2 (1961). Ulaanbaatar.
— *Contemporary China.* Economic and Social Studies, Documents, Chronology, Bibliography. III. 1958—59 (1960), IV. 1959—60 (1961). Hong Kong.
— *East and West.* XII (1961). Roma.
— *Epigrafika Vostoka.* XIV (1961). Moskva—Leningrad.
— *Farhang-e Īrān zamīn.* Revue Trimestrielle des Études Iranologiques. Groupe Bibliographique National Iranien. VIII (1960): 1—2. Tehrān.
— *Finnisch-Ugrische Forschungen.* Band XXXIII, Heft 1—2 (1958), Heft 3 (1960). Band XXXIV, Heft 1 (1961). Helsinki.
— *Folia Orientalia.* II (1960). Kraków.
— *Hokudai Shigaku.* The Journal of Historical Science Hokkaido University. IV (1957)—VIII (1961). Sapporo, Japan.
— *Iberiul-ḳavḳasiuli enatmecniereba. Ibero-Caucasica.* Enatmecnierebis Instituti XII (1960). Tbilisi.

— *Indo-Iranica*. XIV (1961). Calcutta.
— *Israel Exploration Journal*. X (1960). Jerusalem.
— *Izvestija Akademii Nauk Kazachskoj SSR. Serija Ekonomiki, Filosofii i Prava*. 1960, 1961. Alma-Ata. *Serija Filologii i Iskusstvovedenija*. 1960, 1961. Alma-Ata. *Serija Istorii, Archeologii i Etnografii*. 1960, 1961. Alma-Ata.
— *Izvestija Akademii Nauk Tadžikskoj SSR. Otdelenie Obščestvennych Nauk*. 1961. Stalinabad.
— *Jimbun-Chiri. The* —. The Human Geography. XI (1960), XII (1960). Kyoto.
— *Jinbun Gakuho*. The Journal of Humanistic Studies. XIII (1960), XIV (1961). Kyoto.
— *Journal Asiatique*. CCXLVIII (1960), fasc. 3—4. Paris.
— *Journal of Asiatic Studies. The* —. III (1960). No. 2. Seoul.
— *Journal of Semitic Studies*. V (1960). Manchester.
— *Journal of the Burma Research Society*. XLIII (1960). Rangoon.
— *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society*. VII, No. 2 (1961). Colombo.
— *Journal of the Oriental Institute of Baroda*. X, No. 3—4 (1961). Baroda.
— *Kabul*. Journal of Pastho Academy. 1960. Kabul.
— *Ketābhā-ye Īrān*. Bibliography of Persia. The Book Society. III (1958)—VI (1960). Tehrān.
— *Kirjath Sepher*. XXXVI (1960—61). Jerusalem.
— *Kōkogaku Zasshi*. Journal of the Archaeological Society of Nippon. XLVI (1960—61). Tokyo.
— *Kratkie Soobščenija Instituta Narodov Azii*. 1961: No. 42, 44—45, 47—48, 49, 57, 59. 1962: No. 52. Moskva.
— *Lishi Yanjiu*. 1961. Peking.
— *Literaturnaja Gruzija*. 1960. Tbilisi.
— *Madžalle-ye Dāneškada-ye Adabiāt*. Revue de la Faculté des Lettres. VIII (1960—61). Tehrān.
— *Mecnierebat'a Akademiis Moambe*. XXV (1960)—XXVII (1961). Tbilisi.
— *Memoirs of the Institute for Oriental Culture. The* —. No. 21 (1960)—24 (1961). Tokyo.
— *Miscelanea de Estudios Arabes y Hebraicos*. IX (1960). Granada.
— *Monumenta Serica*. Journal of Oriental Studies. XIX (1960). Tokyo.
— *Muséon. Le* —. Revues d'Etudes Orientales. LXXIV (1961). Louvain.
— *Narody Azii i Afriki*. 1961: No. 2—6. Moskva.
— *Nihonbunka-Kenkyusho-Kiyo*. Transactions of the Institute for Japanese Culture and Classics. No. 1 (1957)—9 (1961). Tokyo.
— *Nový Orient*. XV (1960), XVI (1961). Praha.
— *Obščestvennye Nauki v Uzbekistane*. 1961. Taškent.
— *Očerki po istorii russkogo vostokovedenija*. Sb. 4 (1959), 5 (1960). Moskva.
— *Orientalia Christiana Periodica*. XXVII (1961). Roma.
— *Orientalistische Literaturzeitung*. 56. Jhg. (1961). Leipzig.
— *Palestinskij Sbornik*. VIII (1961). Moskva—Leningrad.
— *Patma-Banasurakan Handes*. 1960—1961. Jerevan.
— *Peredneaziatskij Sbornik*. I (1961). Moskva.
— *Problemy Vostokovedenija*. 1961: No. 1. Moskva.
— *Przegląd Orientalistyczny*. 1961. Warszawa.
— *Rāhnemā-ye ketāb*. The Journal of the Book Society of Persia. III (1960—61). Tehrān.
— *Renmin Yinyue*. 1960, 1961. Peking.
— *Rivista degli Studii Orientali*. XXXV (1960). Roma.
— *Rocznik Orientalistyczny*. XXIV, fasc. 2 (1961), XXV (1961). Warszawa.
— *Sabčota Celovneba*. 1960—1961. Tbilisi.
— *Sangīt*. XXVII (1961). Hathras.
— *Şarkiyat Mecmuasi*. IV (1961). İstanbul.
— *Sefarad*. XX (1960), XXI (1961). Madrid—Barcelona.
— *Semitica*. X (1960). Paris.
— *Shirin or the Journal of History. The* —. XLIV (1961). Kyoto.
— *Silpākon*. IV (1960—61). Bangkok.
— *Sinologica*. VI, No. 3—4 (1961). Basel.
— *Sophia*. IX (1960). Tokyo.

— *Sovremennaja kitajskaja literatura po obščestvennym naukam.* Referativnyj sbornik. No. 30 (1958)—46 (1961). Moskva.
— *Studia Orientalia.* XXIV (1960)—XXVI (1961). Helsinki.
— *Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae.* Tome VII, fasc. 1—3 (1961). Budapest.
— *Studies in the Japanese Language.* No. 44—47 (1961). Tokyo.
— *Study of Cultural Science. The* —. No. 20 (1961). Niigata.
— *Sumer.* XVI (1960). Baghdad.
— *Suomalais-Ugrilaisen Seuran Toimituksia. Mémories de la Société Finno-Ougrienne.* CXXIII (1961). Helsinki.
— *Tetsugaku Kenkyū. The* —. XL (1959—60). Kyoto.
— *Tōhō Gakuhō. The* —. XXX (1959)—XXXI (1961). Kyoto.
— *Tōhōgaku.* Eastern Studies. No. 22 (1961). Tokyo.
— *Toshokan Zasshi.* The Library Journal. LV (1961). Tokyo.
— *T'oung Pao.* XLVIII (1960). Leiden.
— *Trudy Instituta Etnografii im. N. N. Mikluho-Maklaja.* LX (1960), LXXII (1961). Moskva.
— *Trudy Instituta Istorii.* XIV (1960) — XV (1961) Baku.
— *Trudy Instituta Istorii, Archeologii i Etnografii.* VIII (1960)—X (1961). Alma-Ata.
— *Türk Dili.* Aylık fikir ve edebiyat dergisi. Cilt X, sayı: 117, 118, 119, 120 (1961); XI: 121, 122, 123 (1961), 124, 125. 126, 127, 128 (1962). Ankara.
— *Türk Folklor Araştırmaları.* 1961: 138—150. İstanbul.
— *Türkiye Bibliyografyasi.* 1960. Istanbul.
— *Türkiye Makaleler Bibliyografyasi.* 1959—60. İstanbul.
— *Učenye zapiski.* Tom 167 (1960). Leningradskij Gosudarstvennyj pedagogičeskij institut imena Gercena. Kafedra jazykov narodov Krajnego Severa. Leningrad.
— *Učenye Zapiski.* XX (1960). Čeboksary.
— *Učenye Zapiski Instituta Vostokovedenija.* II (1960). Baku.
— *Ürgediglig pičikter. Učenye zapiski.* Vol. VIII (1960). Abakan.
— *Vizantijskij Vremennik.* XX (1961). Moskva—Leningrad.
— *Voprosy dialektologii tjurkskich jazykov.* II (1960). Baku.
— *Wen Wu.* 1961.
— *Zinbun.* Memoire of the Research Institute for Humanistic Studies. V (1961). Kyoto.
— Aalto, Pentti, *Qutuγ-tu pañcarakṣā kemekü tabun sakiyan neretü yeke kölgen sudur.* Nach dem Stockholmer Xylographe 15. 1. 699 herausgegeben von —. 211 pages. *Asiatische Forschungen,* Band 10. Wiesbaden 1961. Otto Harrassowitz.
— Aalto, Pentti, *Qas buu tamaγa und chuan-kuo hsi.* Tirage à part des *Studia Sino-Altaica,* pp. 12—20.
— Abaev, V. I., *Kuljt „semi bogov" u skifov.* Tirage à part du *Sbornik statej Akademiku V. V. Struve* (Moskva 1962), pp. 445—450.
— Abaev, V. I., *Ob istorii v opisateljnom jazykoznanii.* pp. 56—63. Tirage á part.
— Afšār, Iraj, *Index Iranicus.* Répertoire méthodique des articles persans concernant les études iranologiques, publiés dans les périodiques et publications collectives. L. 1. vol. 1910—1958. Tehrān 1961. 948 p. (Entešārāt-e Dānesgāh-e Tehrān. 697.)
— Afšār, Iraj, *Ketābšenāsi-ye fehresthā-ye noshehā-ye hatti-ye fārsi dar ketābhānehā-ye donyā.* (Bibliographie des catalogues des manuscrits persans.) Tehrān 1958. 88 p. (Entešārāt-e Dānesgāh-e Tehrān. 485.)
— Aubin, Françoise, *Index de „Un code des Yuan" de P. Ratchnevsky.* Extrait des *Mélanges publiés par l'Institut des Hautes Études Chinoise,* tome second, pp. 423—515. *Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoise,* tome XIV, Paris 1960.
— Avrorin, V. A., *Grammatika nanajskogo jazyka.* Tom II. Morfologija glagoljnych i narečnych častej reči, meždometij, služebnych slov i častic. 294 pages. Moskva—Leningrad 1961. R. 1.71.
— Babakaev, V. D., *Assamskij jazyk.* 122 pages. Jazyki zarubežnogo vostoka i Afrika, pod obšč. red. prof. G. P. Serdjučenko. Moskva 1961. R. 0,40.
— Baskakov, N. A., *Javlenija leksikalizacii affiksov v tjurkskich jazykach.* Tirage à part du *Rocznik Orientalistyczny,* tome XXIV, fasc. 1(1960), pp. 19—26.
— Bertagaev, T. A., *K issledovaniju leksiki mongoljskich jazykov.* 160 pages. Ak. Nauk SSSR, Sibirskoe otdelenie. Burjatskij Kompleksnyj Naučno-issledovateljskij Institut. Ulan-Udê 1961. R. 0,51.
— Bawden, C. R., *The supernatural element in sickness and death according to Mongol tradition.* Réimprimé de la revue *Asia Major,* vol. VIII (1961), pp. 215—257.

— *Bibliografija literatury po tatarskomu jazykoznaniju*. 40 pages. Kazanj 1957.

— Bira, Š., *Mongoljskaja tibetojazyčnaja istoričeskaja literatura (XVII—XIX)*: *Studia Historica*, tom. III, fasc. 1. 84 pages. Ulaanbaatar 1960. T. 5,40.

— Bira, Sh., *Historical science in the Mongolian People' Republic*. Réimprimé du *Journal of Asian Studies*, vol. XX (1961), pp. 417—422.

— Bira, Š., *Šagdaryn Damdiny „Altan dêbtêr" gêdêg nomny tuchaj*. Tirage à part du *Šinžlêch Uchaan* 1960, pp. 52—60.

— Blaškovič, Jozef, *Arabische, türkische und persische Handschriften der Universitätsbibliothek in Bratislava*. Unter der Redaktion J. B. s bearbeiten: *Die arabischen Handschriften* Karel Petráček, *Die türkischen Handschriften* Jozef Blaškovič, *Die Persischen Handschriften* Rudolf Vesely. 551 pages et XXII planches. Bratislava 1961.

— Bodrogi, Tibor, *Art in North-East New Guinea*. 228 pages. With 8 Colour Plates and 232 Illustrations. Budapest 1961.

— Borovkov, L. K., *„Badā'i' al-luġat"*. Slovarj Taliʿ īmānī geratskogo k sočinenijam Ališera Navoj. 265 et 180*a* pages. Moskva 1961. R. 1,80.

— Bosson, James E., *A rediscovered xylograph fragment from the Mongolian 'Phags-pa version of the Subhāṣitaratnanidhi*, Réimprimé du *Central Asiatic Journal*, vol. VI (1961), pp. 85—102.

— Clauson, Gerard, *Ak Beshim — Suyab*. Tirage à part du *JRAS* 1961, pp. 1—13.

— Clauson, Sir Gerard, *Notes on the „Irk bitig"*. Tirage à part de la revue *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIIII (1961), pp. 218—225.

— Clauson, Gerard, *The initial labial sounds in the Turkish languages*. Tirage à part du *BSOAS*, vol. XXIV (1961), pp. 298—306.

— Cleaves, Francis, Woodman, *An early Mongolian version of the Alexander romance*. Translated and annotated. Tirage à part du *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. XXII (1959), pp. 1—99, I—VIII planches.

— Csongor, B., *Li Taj-po versei* [Les poésies de Li T'ai-po]. Postface et commentaire par B. Cs. Traduction hongroise en vers par: András L., Bernáth I., Deményi O., Dudás K., Franyó Z., Garai G., Illyés Gy., Kalász M., Kálnoky L., Károlyi A., Kemenes I., Kosztolányi D., Nagy L., Nemes Nagy Á., Orbán O., Rónay Gy., Szabó L., Szedő D., Szerdahelyi I., Timár Gy., Weöres S. 342 pages. Budapest 1961. Európa Könyvkiadó. Ft 16,—.

— Debreczeni, Árpád, *Hindi nyelvkönyv*. [Manuel de hindi.] 94 pages. Budapest 1959.

— Dêndêv, L., *Manž chêlnij surach bičig*. 109 pages. *Chêl zochiol*, vol. I, fasc. 13. Ulaanbaatar. T 1,20.

— Deny, J., *Le passé et le nom turcs d'Odessa*. Extrait du *Journ. As.*, année 1961, pp. 39—61.

— Dmitriev, N. K.—Baskakov, N. A.—Ubrjatova, E. I., *Issledovanija po sravniteljnoj grammatike tjurkskich jazykov*. Častj tretjja. Sintaksis. 232 pages. Moskva 1961. R. 1,08.

— Dobson, W. A. C. H., *Early Archaic Chinese. A Descriptive Grammar* by —. XXXI et 288 pages. 1962. University Press of Toronto. S 15,—.

— Doržsürên, C., *Umard Chunnu*. 112 pages. *Studia Archeologica*, tomus I, fasc. 5. Ulaanbaatar 1961. T. 4,15.

— Drimba, Vladimir, *Dialectul tat din Dobrugea*. Tirage à part du *Fonetică şi Dialectologie*, vol. III, pp. 67—150. Avec résumés en russe et en français.

— Drimba, Vladimir, *Issledovanija po fonetike gagauzskogo jazyka* I. Tirage à part de la *Revue de Linguistique*, tome VI (1961), pp. 239—258.

— Duda, Herbert W., *Das türkische Volkstheater*. Tirage à part de la revue *Bustan*, Österreichische Zeitschrift für Kultur, Politik und Wirtschaft der islamischen Länder. vol. 1961, No. 2, pp. 1—8.

— Duljzon, A. P., *Slovarnye materialy XVIII v. po ketskim narečijam*. Tirage à part des *Učenye Zapiski*, tom XIX, vyp. 2, pp. 152—189. *Tomskij Gosudarstvennyj Pedagogičeskij Institut* (Tomsk 1961).

— Eren, Hasan, *Anadolu'da Kafkasya türkleri*. Tirage à part du *Türk dili araştırmaları Yıllığı — Belleten*, 1961. (Ankara 1962), pp. 319—357.

— Farquhar, David M., *A Note on the Mongolian Books in the Gest Chinese Research Library, Princeton University*. Réimprimé du *Central Asiatic Journal*, vol. VI (1961), pp. 103—104.

— Fehér, Géza jun., *A pécsi Janus Pannonius Múzeum hódoltságkori török emlékei. Denkmäler aus der Zeit der türkischen Unterwerfung im Janus Pannonius Museum in*

Pécs. (En hongrois, avec résumés en allemand et en russe.) Tirage à part des *Annales du Musée Janus Pannonius*, 1959, pp. 103—149, avec I—XII planches.

— Fehér, Géza jun., *Pierres commemoratives à inscriptions turques en provenance de Hongrie.* Tirage à part du *Folia Archaeologica*, vol. X (Budapest 1958), pp. 173—178, planches XXV—XXVI.

— Fehér, Géza jun., *La tente turque du Musée National Hongrois.* Tirage à part de la revue *Folia Archaeologica* (Budapest), 1961, pp. 213—223.

— Fehér, ifj. Géza—Parádi, Nándor, *XVI—XVII. yüzyıllarda Macaristandaki türk zanaatı.* Tirage à part du *Belleten*, vol. XXIV, sayı 96 (1960), pp. 547—566.

— Fekete, Lajos, *Török nyelvü forráskiadásaink kérdéséhez [A propos de nos éditions de source de langue turque].* Tirage à part de la revue *Magyar Nyelv*, vol. LVII (1961), pp. 319—325.

— Fokos, D., *Uráli és altaji összehasonlító szintaktikai tanulmányok [Etudes comparatives sur la syntaxe des langues ouraliennes et altaïques].* Tirages à part de la revue *Nyelvtudományi Közlemények*. I. vol. LXII. (1960), pp. 213—241; II. vol. LXIII (1961), pp. 63—81; III. vol. LXIII (1961), pp. 263—291.

— Franke, Herbert, *Studia Sino-Altaica.* Festschrift für Erich Haenisch zum 80. Geburtstag. Im Auftrage der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, herausgegeben von —. 223 pages. Wiesbaden 1961.

— Gabain, Annemarie von, *Maitrisimit. Faksimile der alttürkischen Version eines Werkes der buddhistischen Vaibhāṣika-Schule* II. In Faksimile herausgegeben von —, mit einem Geleitwort von Richard Hartmann. 94 pages. Berlin 1961. Akademie Verlag.

— Gabain, Annemarie v., *Das uigurische Königreich von Chotscho*, 850—1250. *Sitzungsber. d. A. Ak. d. Wiss. zu Berlin.* Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst. Jahrgang 1961, Nr. 5. 81 pages. Berlin 1961. DM 12,40.

— Gabain, Annemarie v., *Der Buddhismus in Zentralasien.* Tirage à part du *Handbuch der Orientalistik.* Erste Abteilung: Der Nahe und der Mittlere Osten. Achter Band: Religion; Zweiter Abschnitt: Religionsgeschichte des Orients in der Zeit der Weltreligionen (Leiden—Köln 1961), pp. 496—514.

— Giraud, René, *L'empire des Turcs Célestes. Les règnes d'Elterich Qapghan et Bilgä (680—734).* Contribution à l'histoire des Turcs d'Asie Centrale. Illustré de 4 cartes en hors texte. 222 pages. Paris 1960. Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve.

— Giraud, René, *L'inscription de Baïn tsokto.* Édition critique. 166 pages. Paris 1961. Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve.

— Gumilev, L. N., *Velikaja rasprja v pervom tjurkskom kaganate v svete vizantijskich istočnikov.* Tirage à part du *Vizantijskij vremennik*, t. XX, pp. 75—89.

— Gunda, B., *Műveltség és hagyomány* [Civilisation et tradition]. *Studia ethnologica Hungariae et Centralis ac Orientalis Europae* III. Mélanges publiés par les soins de B. G. Budapest 1961. Tankönyvkiadó.

— Haenisch, Erich, *Weiterer Beitrag zum Text der Geheimen Geschichte der Mongolen.* Tirage à part du *ZDMG*, vol. 111 (1961), pp. 139—149.

— Hambis, Louis, *Mission Pelliot. Documents archéologiques publiés sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.* I. *Toumchouq.* Planches. Edité avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres (Fondations Benoît-Garnier, Fontane et Senart) du Centre National de la Recherche Scientifique et de l'Institut des Hautes Études Chinoises. Sous la direction de —. 10 pages avec CLIX planches et avec 12 plans et cartes. Paris 1961.

— *Harvard Journal of Asiatic Studies.* Edited by John L. Bishop. *Index* Volume 1 (1936)—Volume XX (1957). 91 pages. Cambridge Mass. 1962.

— Haussig, H. W., *Wörterbuch der Mythologie.* I. Abteilung. *Die alten Kulturvölker.* I. —3. Lieferung. 1—464 pages. Ernst Klett Verlag. Stuttgart.

— Hazai, G., *Über den osmanisch-türkischen Abschnitt des dreisprachigen Sprachführers von Saloniki.* Tirage à part des *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIII, pp. 66—72.

— Hazai, G., *Contribution à l'histoire d'une limite dialectale dans les Balkans.* Tirage à part de la revue *Orbis*, tome X (1961), pp. 15—19.

— Hazai, G.—Árpád, I., *Szenvedélyek tengere. A török költészet antológiája.* [L'océan des passions. Anthologie de la poésie turque.] Choix et rédaction: G. H. et I. Á. Traduction hongroise en prose et notes par G. H. Traduction en vers par: Csukás I., Deményi O., Devecseri G., Jávorszky B., Jobbágy K., Kalász M., Kónya L., Lányi S., Somlyó Gy., Szabó L., Tarbay E., Timár Gy., Tóth T., Urbán E., Vas I., Végh Gy., Vidor M., Weöres S. Postface par L. Rásonyi. 456 pages. Budapest 1961. Európa Könyvkiadó. Frt. 32,—.

— Hazai, G., *Remarques sur les rapports des langues slaves des Balkans avec le turc-osmanli*. Tirage à part des *Studia Slavica Hung.*, t. VII (1961), pp. 97—138.

— Heissig, W., *Die Schwänke des „verrückten" Šiγdar*. Tirage à part des *Studia Sino-Altaica* (Wiesbaden 1961), pp. 92—101.

— Heissig, Walther, *Erdeni-yin erike. Mongolische Chronik der lamaistischen Klosterbauten der Mongolei von Isibaldan* (1835). In Faksimile mit Einleitung und Namensverzeichnis herausgegeben von —. XXIX et 141 pages. *Monumenta Linguarium Asiae Majoris*. Fundavit K. Grönbech. *Series Nova*, Herausgegeben von Prof. Dr. Walther Heissig, Univ. Bonn. *Die mongolischen historischen Handschriften der Sammlung Kaare Grönbech*, Königliche Bibliothek Kopenhagen. Band II. Kopenhagen 1961. Ejnar Munksgaard.

— Heissig, Walther, *Mongolische Handschriften, Blockdrucke, Landkarten*. Unter Mitarbeit von Klaus Sagaster. Mit 16 Lichtdrucktafeln, XXIV, 494 pages. *Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland*. Mit Einvernehmen mit der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft herausgegeben von Wolfgang Voigt. Band I, Wiesbaden 1961. Franz Steiner Verlag GMBH.

— Heissig, Walther, *Beiträge zur Übersetzungsgeschichte des mongolischen buddhistischen Kanons*. 1—59 pages, avec 20 planches. *Abhandlungen der Ak. d. Wiss. in Göttingen*, Phil.-Hist. Klasse. Dritte Folge, Nr. 50. Göttinger 1962.

— Henning, W. B., *A Sassanian silver bowl from Georgia*. Tirage à part du *BSOAS* Vol. XXIV (1961), pp. 353—356.

— Heyd, Uriel, *Studies in Islamic history and civilisation*. 228 pages. *Scripta Hierosolymitana*, Publications of the Hebrew University, Jerusalem. Jerusalem 1961. Vol. IX. S 6,—.

— Ikegami, Jiro, *Orok texts*. Tirage à part des *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, No. 17, Tokyo 1958, pp. 85—95.

— Ikegami, J., *The verb inflection of Orok*. Tirage à part du *Kokugo Kenkyu*, 1959, No. 9, pp. 34—73.

— [Iliškin, I. K.—Očirov, U. U.,] *Kalmyckie narodnye skazki*. 255 pages. Êlista 1961. Kalmyckoe gosudarstvennoe izdateljstvo. R. 0,49.

— Imanishi, Shunju, *A Study on Ningguta* (en japonais). Tirage à part du *Chôsen Gakuhô*, No. 21/22 (1961), pp. 147—180.

— Iwamura, Shinobu, *The Zirni Manuscript. A Persian-Mongolian glossary and grammar*, with the collaboration of Natsuki Osada and the late Tadashi Yamasaki, with Preliminary remarks on the Zirni Manuscript by Nicholas Poppe. IX, 160, 1, 42 pages. Kyoto 1961.

— Johansen, Ulla, *Tranken die alten Türken Milch-Branntwein?* Tirage à part des *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIII (1961), pp. 226—234.

— *K 35-letiju Instituta kuljtury*. Sbornik statej, 307 pages. *Burjat-mongoljskij naučno-issledovateljskij Institut kuljtury*. 307 pages. Ulan-Udê 1958.

— Kakuk, Zs., *Die türkische Mundart von Küstendil und Michailograd*. Tirage à part des *Acta Linguistica Hung.*, tome XI, (1961), pp. 301—386.

— Kałużyński, St., *Mongolische Elemente in der jakutischen Sprache*. 170 pages. *Zakład Orientalistyki Polskiej Akademii Nauk*. Warszawa 1961. Zl. 72.

— Kara, G., *O neizdannych mongoljskich tekstach G. Balinta*. Tirage à part de la revue *Narody Azii i Afriki*, 1962, No. 1, pp. 161—164.

— Kiselev, S. V., *Gorod mongoljskogo Isunkê na r. Chirchira v Zabajkalje*. Tirage à part du *Sovetskaja archeologija*, 1961, No. 4, pp. 103—127.

— *Kitaj. Japonija*. Istorija i filologija. *K semidjesjatiletiju akademika Nikolaja Iosifoviča* Konrada. 333 pages. Moskva 1961. R. 2,—.

— Kjuner, N. V., *Kitajskie izvestija o narodach Južnoj Sibiri, Centraljnoj Azii i Daljnego Vostoka*. 392 pages. Moskva 1961. R. 1,90.

— Klima, Otakar, *Der Ortsname Dezeridan bei Anastasius Bibliothecarius*. Tirage à part du *Byzantinoslavica*, no. 2, *Ročnik* XXII (1961), pp. 16—19.

— Kolmaš, Josef, *On some more recent Tibetanistic publications edited in the Chinese People's Republic*. Tirage à part de *Archiv Orientální*, vol. XXIX (1961), pp. 476—479.

— Krebsová, Berta, *Lu Hsün and his Collection „Old tales Retold"*. VII. Tirage à part de la revue *Archiv Orientální*, vol. XXVIII (1961), pp. 268—310.

— Kurdoev, K. K., *Kurdskij jazyk*. 82 pages. Jazyki zarubežnogo vostoka i Afriki, pod obšč. red. prof. G. P. Serdjučenko. Moskva 1961. R. 0,30.

— Kuznecov, V. A., *Alanskie plemena severnogo Kavkaza*. 164 pages. *Materialy i issledovanija po archeologii SSSR*, No. 106. Moskva 1962. R. 1,32.

— Kuznecov, B. I., *Tibetskaja letopisj „Svetloe zerkalo carskich rodoslovnych"* Vstupiteljnaja statjja, perevod i kommentarii. 123 pages. Leningrad 1961. R. 0,34.

— Li, Fang-kuei, *The Distribution of Initials and Tones in the Sui Language.* Réimprimé du *Language*, vol. XXIV (1948), pp. 160—167.

— Li, Fang-kuei, *Siamese* wan *and* waan. Tirage à part du *Language*, vol 32 (1956), pp. 81—82.

— Li, Fang-kuei, *A tentative classification of Tai dialects.* Réimprimé du *Culture in History, Essays in honour of Paul Radin* pp. 951—959.

— Li, Fang-kuei, *Tones in the Riming System of the Sui Language.* Réimprimé du *Word*, vol. V (1949), pp. 262—267.

— Lienhard, Siegfried, *Tempusgebrauch und Aktionsartenbildung in der modernen Hindī*, 244 pp. *Acta Universitatis Stockholmiensis. Stockholm Oriental Studies* 1. Göteborg—Uppsala 1961. Sw. Kr. 30,—.

— Ligeti, L., *A mandzsu nyelv régi mongol elemei [Les anciens éléments mongols de la langue mandchoue].* Tirage à part de la revue *M. Tud. Akad. I. Oszt. Közleményei*, vol. XVII (1961), pp. 31—46.

— Ligeti, L., *A propos des éléments „altaïques" du hongrois.* Tirages à part des *Acta Linguistica Hung.*, vol. XI (1961), pp. 15—42.

— Ligeti, L., *Sur quelques transcriptions sino-ouigoures des Yuan.* Tirage à part de la revue *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIII (1961), pp. 235—244.

— Ligeti, L., *Sur deux mots comans.* Tirage à part des *Acta Antiqua Hung.* vol. X (1962), pp. 167—174.

— Ligeti, L., *A mongolok titkos története* [Histoire secrète des Mongols]. Parties en vers par G. Képes. Traduction en hongrois, notes, préface, postface, index des noms par L. L. 243 pages, 32 planches, deux cartes géographiques. Budapest 1962. Gondolat. Ft. 42,—.

— Lubsangbaldan, *Ačlalt nomyn tuchaj.* 150 pages 1*b*—38*a* ff. fac-simile. *Studia Mongolica*, tomus III, faac. 12. Ulaanbaatar 1961. T. 5,70.

— Maenchen—Helfen, *Archaistic names of the Hiung-nu.* Réimprimé du *Central Asiatic Journal*, vol. VI (1961), pp. 249—261.

— Martin, Samuel E., *Dagur Mongolian grammar, texts, and lexicon.* 336 pages. Indiana University Publications, *Uralic and Altaic Series*, vol. 4. Bloomington 1961. S 5,—.

— Meisezahl, R. O., *Zu einigen tibetischen Namen unter den Holzschnitten im 'Khruṅs rabs gsol 'debs nor bu'i daṅ bčas pa.* Réimprimé du *Central Asiatic Journal*, vol. VI (1961), pp. 105—109.

— Meisezahl, R. O., *Die tibetische Version der Cintāmaṇiratnadhāraṇi.* Tirage à part de la revue *Oriens*, vol. 13—14 (1961), pp. 284—335.

— Morev, L. N.—Plam, Ju. Ja.—Fomičeva, M. F., *Tajskij jazyk.* 150 pages. Jazyki zarubežnogo vostoka i Afriki, pod obšč. red. prof. G. P. Serdjučenko. Moskva 1961. R. 0,40.

— Mostaert, Antoine, *Annonce de la mort de l'empereur Te-tsoung et de l'impératrice douairière Ts'eu-hi aux Mongols de la bannière d'Otcy (Ordos).* Tirage à part des *Studia Sino-Altaica* (1961), pp. 140—155.

— Muratov, S. N., *Ustojčivye slovosočetanija v tjurkskich jazykach.* 132 pages. Inst. Narodov Azii. Moskva 1961. R. 0,55.

— Nadžip, Ê. N., *Chorezmi, Muchabbat-name.* Izdanie teksta, transkripcija, perevod i issledovanie. 224 et 52 pages. *Pamjatniki literatury narodov Vostoka. Teksty. Malaja serija* IV. Moskva 1961. R. 0,95.

— Nasunbalǰur, C., *Sagang secen, Erdeni-yin tobci.* 344 pages. *Monumenta Historica.* t. I, fasc. 1. Ulaγan baγatur 1960. T. 9, 05.

— *Naučnaja konferencija po iranskoj filologii.* (Tezisy dokladov). 32 pages. Leningrad 1962.

— Nemet, Ju. *Spisok slov na jazyke jasov, vengerskich alan.* Perevod s nemeckogo i primečanija V. I. Abaeva. Ordžonikidze 1960. 24 pages.

— Németh, Julius, *Reise um zwei kiptschakische Ortsnamen in Ungarn.* Tirage à part de *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol XXXIII (1961), pp. 122—127.

— Novikova, K. A., *Proekt edinoj fonetičeskoj transkripcii dlja tunguso-manǰžurskich jazykov.* 100 pages. Moskva—Leningrad 1961.

— *Olon ulsyn mongol chêl bičgijn êrdêmtnij anchdugaar ich chural.* 1-er dêvtêr, 270 pages, *Studia Mongolica*, t. II, fasc. 1—16 (Ulanbator 1961). T. 7,10. — 2-er dêvtêr, 271—404 pages, *Studia Mongolica*, t. II, fasc. 17—23 (Ulanbator 1961). T. 6,10. — 3-r. dêvtêr, 144 pages, *Studia Mongolica*, t. II, fasc. 24—30. (Ulanbator 1962). T. 4,—.

— Ólzijchutag, C. *Ertòncijn gurav. Šin. Uch. Ak.*, 2-r b., 2-r. d. 32 pages. Ulaanbaatar 1961. T. 1, 15.

— Pagba, T., *Vspomogateljnye, ili služebnye glagoly v sovremennom mongoljskom literaturnom jazyke.* 212 pages. *Studia Mongolica*, t. IV, fasc. (?). Ulaanbaatar 1961. T. 9,90.

— Pelliot, Paul, *Histoire ancienne du Tibet.* 169 pages. *Oeuvres posthumes de Paul Pelliot* V. Paris 1961. 48 NF.

— Palló, Margit K., *Zum Problem der ungarischen Wortgruppe ëgyház (igykő, igyfon) ; ügyüfa, ünnep, üdvöz, ünnepet ülni.* Tirage à part des *Acta Linguistica Hung.*, vol. XI (1961), pp. 163—173.

— Palló, Margit K., *Die Vertretung ung. sz- (s) < türk. j- in den alten türkischen Lehnwörtern der ungarischen Sprache.* Tirage à part des *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIII, pp. 128—135.

— Pêrlêê, Ch., *Mongol ard ulsyn êrt, dundad üeijn chot suuriny tobčoon.* 157 pages. Ulaanbaatar 1961. T. 7,65.

— Petech, Luciano, *The Chronology of the Early Inscriptions of Nepal.* Tirage à part de la revue *East and West*, N. S., vol 12, No. 4 (1961), pp. 227—232.

— Petech, Luciano, *Die katholischen Tibet-Missionen im 17. und 18. Jahrhundert.* Tirage à part de la revue *Saeculum*, vol. XII, pp. 358—365.

— Petrova, T. I., *Nanajsko-russkij slovarj.* Slovarj soderžit okolo 8000 slov. 242 pages. Pp. 168—240: abrégé de grammaire nanaï. Leningrad 1960. R. 0,45.

— *Ponjatie agglutinacii i agglutinativnogo tipa jazykov.* Tezisy dokladov na otkrytom rasširennom zasedanii Učenogo soveta Instituta jazykoznanija AN SSSR. 52 pages. Leningrad 1961.

— Pritsak, Omeljan, *Die Herkunft der Allophone und Allomorphe im Türkischen.* Tirage à part des *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIII, p. 142—145.

— Rahder, Johannes, *Etymological vocabulary of Chinese, Japanese, Korean and Ainu* (fourth part). Réimprimé de la revue *Orbis*, tome X (1961), pp. 175—213.

— Rasi, Danǰan, Arbidqu, Abida, Sengge, Arana-sengge, Batu-včir, Misig, Purbu, *Ґučin jirγuγatu tayilburi toli.* Lubsandindub nayiraγulun ǰasaba. Corpus Scriptorum Mongolorum. Tomus I, fasc. 1—12. Ulaanbaatar 1959—1961.

— Rásonyi, L., *Über die Geographischen Namen Tortillou und Tatrang.* Tirage à part des *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. XXXIII (1961), pp. 245—251.

— Rásonyi, L. *L'origine du nom székely (Siculi).* Tirage à part des *Acta Linguistica Hung.*, t. XI (1961), pp. 175—188.

— Rastorgueva, V. S., *Očerki po tadžikskoj dialektologii.* Vypusk 4. Južnoferganskie govory (Rištan, Soch) i govory ura-tjubinskoj gruppy. 224 pages. Moskva 1961. R. 0,67.

— Ratchnevsky, Paul, *Die mongolische Rechtsinstitution der Busse in der chinesischen Gesetzgebung der Yüan-Zeit.* Tirage à part des *Studia Sino-altaica* (Wiesbaden 1961), pp. 169—179.

— Reychman, Jan, *Archiwa tureckie i ich znaczenie dla nauki europejskiej.* Tirage à part de la revue *Archeion* 9, pp. 123—135.

— Richardson, H. E., *Tibet and its history.* IX et 308 pages, avec 16 planches et avec une carte pliante. London 1962. Oxford University Press. 42/— net.

— Róna-Tas, A., *The Dariganga Dialect. Dissertationes Sodalium Instituti Asiae Interioris*, No. 6. Budapest 1961. Réimprimé de la revue *Acta Orient. Hung.* X (1960), pp. 1—29, 171—183, XIII (1961), pp. 147—174.

— Rudov, L. N., *Kidani.* Extrait du *Daljnij Vostok* (Moskva 1961), pp. 158—172.

— Sagaster, Klaus, *Nag-dbaṅ blo bzaṅ č'os ldan (1642—1714). Leben und historische Bedeutung des 1. (Pekinger) lČaṅ skya khutuktu.* Dargestellt an Hand seiner mongolischen Biographie *Subud erike* und anderer Quellen. Bonn 1960. 220 pages.

— Šarbatov, G. Š. Š., *Sovremennyj arabskij jazyk.* 112 pages. Jazyki zarubežnogo vostoka i Afriki, pod obšč. red. prof. G. P. S. Serdjučenko. Moskva 1961. R. 0,36.

— Šastina, N. P., *Mongolskaja letopisj XVII v.* Tirage à part de la revue *Narody Azii i Afriki*, 1961, No. 4, pp. 188—194.

— Schram, Louis M. J., *The Monguors of the Kansu-Tibetan Frontier.* Part III. *Records of the Monguor Clans. History of the Monguors in Huangchung and the Chronicles of the Lu Family.* 117 pages. *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series-Volume 51, Part 3. Philadelphia 1961.

— Schubert, Johannes, *Aus Nordindien und Himālaya.* Notizen zu einigen für das Museum für Völkerkunde Leipzig erworbenen Gegenständen. Tirage à part des

Veröffentlichungen des Museums für Völkerkunde zu Leipzig, Heft 11: *Beiträge zur Völkerforschung, Hans Damm zum 65. Geburtstag* (Berlin 1961), pp. 585—603, planches 123—128.

— SERRUYS, Henry, *The Mongols of Kansu during the Ming*. Extrait des *Mélanges Chinois et Bouddhiques* publiés par l'Institut Belge des Hautes Etudes Chinoises, vol. X (1955), pp. 215—346.

— SERRUYS, Henry, *Mongols ennobled during the early Ming*. Tirage à part du *HJAS*, vol. XXII (1959), pp. 209—260.

— SERRUYS, Henry, *Foreigners in the Metropolitan Police during the 15th Century*. Tirage à part de la revue *Oriens Extremus*, vol VIII (1961), pp. 59—83.

— SERRUYS, Henry, *Four documents relating to the Sino-mongol peace of* 1570—1571. Réimprimé des *Monumenta Serica*, vol. XIX (1960), pp. 1—66.

— SERRUYS, Paul L.-M., *Note on Archaic Chinese Dialectology*. Tirage à part de la revue *Orbis*, tome IX, No. 1 (1960), pp. 42—57.

— SERRUYS, Paul L.-M., *The Chinese Dialect of Han Time according to Fang Yen*. XIX et 350 pages, avec une carte pliante. University of California Publications in East Asiatic Philology, Volume 2. Berkeley and Los Angeles 1959.

— SERRUYS, Paul L.-M., *Notes on the Study of the Shih Ming*. Marginalia to N. C. Bodman's „A Linguistic Study of the Shih Ming". Réimprimé de la revue *Asia Major*, N. S., vol. VI (1958), pp. 137—199.

— SERRUYS, Paul L.-M., *The word for Salt in Shuo wen*. Tirage à part de la revue *Oriens*, vol. XI (1958), 203—223.

— SERRUYS, Paul L.-M., *Five word studies of Fang yen* (first part). Réimprimé des *Monumenta Serica*, vol. XIX (1960), pp. 114—209.

— SEVORTJAN, Ê. V., *O nekotorych voprosach struktury predloženija v tjurkskich jazykach*. Tirage à part de l'ouvrage *Issledovanija po sravniteljnoj grammatike tjurkskich jazykov* III, pp. 5—18.

— SHAFER, Robert, *Languages of ancient Khotan*. Tirage à part de *Archiv Orientální*, vol. XXIX (1961), pp. 35—52.

— SHAFER, Robert, *Words for „printing block" and the origin of printing*. Réimprimé du *Journal of the American Oriental Society*, vol. 80 (1960), pp. 328—329.

— SIMON, Walter, *A note on a Manchu-Latin dictionary*. Tirage à part des *Studia Sino-Altaica* (Wiesbaden 1961), pp. 187—194.

— SINOR, Denis, *On water-transport in Central Eurasia*. Tirage à part des *Ural-Altaische Jahrbücher* vol. XXXIII (1961), pp. 156—179.

— ŠIRALIEV, M. Š., *Ob odnom redkom fonetičeskom javlenii $f > h$, vstrečaemom v govore azerbajdžanskogo jazyka*. Tirage à part du *Doklady Akademii Nauk Azerb. SSR*, vol. XVII (1961), No. r, pp. 433—435.

— ŠIRÄLIJEV, M., *Azärbajjan dilinin gärb grupu dialekt vä şivälärі*. Tirage à part du *Izv. Ak. Nauk Azerb. SSR*, 1960, No. 6, pp. 79—90.

— SOKOLOV, S. N., *Avestijskij jazyk*. 124 pages. Jazyki zarubežnogo vostoka i Afriki, pod obšč. red. prof. G. P. Serdjučenko. Moskva 1961. R. 0,36.

— *Soveščanie po toponimike vostoka* (Tezisy dokladov). 38 pages. Moskva 1961.

— SUNIK, O. P., *Glagol v tunguso-manjčžurskich jazykach*. 363 pages. M.-L. 1962. R. 1,51.

— SZÁDI, *Rózsáskert* [Gulistān de Sa'di]. Traduction hongroise par BODROGLIGETI A. (prose) et par KÉPES G. (vers). Postface et notes par BODROGLIGETI A. 134 pages. Budapest 1961. Európa Könyvkiadó. Ft. 16,—.

— TARABUKIN, Nikolaj, *Min biniv*. [Ma vie.] En langue even (lamoute). 128 pages. Magadan Knižnaj izdateljstvon 1959. R. 0,18.

— TENG, S. Y., *Japanese Studies on Japan and the Far East*. A Short Biographical and Bibliographical Introduction. Prepared by TENG SSU-YÜ, with the collaboration of MASUDA KANJI and KANEDA HIROMITSU. X et 485 pages. Hong Kong University Press 196. London: Oxford University Press 90/— net.

— TESELKIN, A. S., *Javanskij jazyk*. 74 pages. Jazyki zarubežnogo vostoka i Afriki, pod. obšč. red. prof. G. P. Serdjučenko. Moskva 1961. R. 0,32.

— TODAEVA, B. Ch., *Dunsjanskij jazyk*. 152 pages. Ak. Nauk SSSR. Institut Narodov Azii. Moskva 1961. R. 0,60.

— UBRJATOVA, E. I.—AŠNIN, F. D.—GADŽIEVA, N. Z.—MUCHAMEDOVA, Z. B.—CHAMZAEV, M. Ja., *Voprosy metodov izučenija istorii tjurkskich jazykov*. Stenogramma koordinacionnogo soveščanija po voprosam metodov izučenija istorii tjurkskich jazykov, sostojavšegosja v Ašchabade 19—22 oktjabrja 1959 g. 225 pages. Ašchabad 1961. R. 115.

— VANDUJ, Ê., *Ardyn aman zochiolyn surgan chümüüžüülčh ač cholbogdol. Šin. Uch. Ak.* 2-r boti, 1-r d. 12 pages. Ulaanbaatar 1961. T. 0,75.

— VIKTOROVA, L. L., *K voprosu o najmanskoj teorii proischoždenija mongoljskogo literaturnogo jazyka i pisjmennosti* (XII—XIII vv.). Tirage à part des *Učenye zapiski LGU*. Serija vostokovedčeskich nauk, vyp. 12 (Leningrad 1961), pp. 137—155.

— WELLER, Friedrich, *Passive Ausdruckweisen im mongolischen Texte des Kāsyapaparivarta*. Tirage à part de la revue *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig*, 10. Jahrgang (1961), pp. 563—602.

— WELLER, Friedrich, *Qayan und qan in der mongolischen Übersetzung des Kāsyapaparivarta*. Tirage à part des *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung*, vol. VIII (1961), pp. 218—228.

— WENG, T'ung-wen, *Répertoire des dates des hommes célèbres des Song*. 192 pages. *Matériaux pour le Manuel de l'histoire des Song* IV. Direction: E. BALAZS. Paris—La Haye 1962.

— ZAJĄCZKOWSKI, Ananiasz, *Najstarsza wersja turecka* Husräv u Šīrīn *Quṭba*. Część III. Słownik. XVI et 208 pages. Warszawa 1961. Zl. 60,—.

— ZAJONČKOVSKIJ, A., *K voprosu o strukture kornja v tjurkskich jazykach*. Tirage à part du *Voprosy jazykoznanija*, 1961, No. 2, pp. 28—35.

— ŽAMCARANO, Cyben, *Kuljt Čingisa v Ordose iz putešestvija v Južnuju Mongoliju v* 1910 *g.* Réimprimé du *Central Asiatic Journal*, vol. VI (1961), pp. 194—234.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor
A kézirat nyomdába érkezett: 1962. VI. 14. — Terjedelem: 9,75 (A/5) ív, 3 ábra

62.55564 Akakdémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

SUPPLEMENTUM

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

РЕЗЮМЕ

TOMUS XIV

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1962

СОДЕРЖАНИЕ

Л. Лигети: Стамбульский словник монгольского языка 3
Э. В. Севортян: Глаголы движения в азербайджанском языке 3
И. Векерди: Два цыганских текста из XVIII в. 4
И. Хан: Два неясных места у Иосифа 4
И. Тренчени-Вальдапфель: Собака в яслях 5
Г. Кара: Об уджумучинском диалекте 5
Ж. Какук: Саларский словник 5
С. М. Абрамзон: Родоплеменной состав киргизов КНР и СССР и проблема их происхождения 6
А. Бодроглигети: Глоссы на 'Гулистан би-т-тюрки' Сайфа Сарайского ... 6
Г. Ураи: Древнетибетское выражение *dra-ma, draṅs* 6
А. Шейбер: Письмо в Дамьетту по делу одного учителя 7
Л. Ражони: А. Штейн (1862—1943) 8
Э. Тенишев: Образцы фольклора и языка саларов 8
А. Бодроглигети: Замечания по тюркской литературе в мамелюкском дворе 8
А. Рона-Таш: О некоторых конечных звуках в монгуорском языке..... 8
Т. Шер: Рукописи каирской генизи в Венгрии 9
Дь. Надор: Несколько числительных категорий в древней литературе 9

Л. Лигети: Стамбульский словник монгольского языка, стр. 3—99.

Источником настоящей статьи является интересная рукопись, хранящаяся в стамбульской библиотеке Топ-Капы (Ахмета III), под № 2695, и содержащая три разных сочинения. Первое из них это хорошо известный словарь Шамил-ул-луга, от Хасан б. Хусайн б. Имад-ал-Карахисари. Данная копия сделана в Кырк-килисе, в 935 г. х. (1528—1592), неким Ильясом. Вторая работа: арабско-турецкий словарь, а третья: четырехязычный словник. Этот последний находится на листах 140*b* — 162*b* и дает соответствующие друг к другу слова в четырех колоннах по четырем языкам, по-арабски, по-персидски, по-турецки и по-монгольски. Составитель словника неизвестен. Не вероятно, что Хасан б. Хусайн б. Имад-ал-Карахисари был бы его автором, ибо ни одна из дошедших до нас рукописей Шамил-ул-луга не содержит данный словник. Монгольский материал словника относится к XV в. и состоит из заглавных слов свыше 400. Под заглавными словами нередко встречаются и предложения. Стамбульский словник занимает четвертое место в ряде известных теперь монгольских словарей в арабской письменности (доныне были известны только следующие: 1. Ибн Муханна, 2. Лейденские словники 1245 г., 3. Мукаддимат-ал-Адаб).

В данном словнике мы имеем монгольский материал хотя небольшого объёма, но достойный особого внимания, ибо он содержит немало данных, которых нет в других источниках монгольского языка в арабской письменности. Автор публикует монгольские слова словника в алфавитном порядке и дает краткий обзор соответствующих среднемонгольских данных при каждом слове. К статье приложена фотокопия словника, при помощи которой возможно контролировать настоящее издание.

Э. В. Севортян: Глаголы движения в азербайджанском языке, стр. 101—122.

Тюркская лексикология как особый отдел описательного направления в тюркском языкознании очень молода и по существу еще не вполне сложилась. Не все пока ясно в отношении ее предмета, не выяснен еще важный вопрос о структурности лексики.

Начиная с 40-х и особенно 50-х годов в СССР появляются первые опыты лексикологических разработок на материале разных тюркских языков.

Предлагаемая ниже статья посвящена исследованию отдельной лексической группы — глаголам движения в современном азербайджанском языке.

Сущность направления, которое мы приняли в нашей работе, вкратце может быть охарактеризована следующими принципами: 1) рассмотрение слова в рамках однородной группы и в связи с ней; 2) выяснение системы значений (соотв. понятий), выражаемых членами данной группы; 3) морфемный анализ единиц данной лексической группы обязателен и составляет необходимый момент рядом с анализом семантическим.

Наша статья о глаголах движения носит предварительный характер и ограничивается лишь семантическим разбором относящегося к теме материала.

Под глаголами движения обычно понимают такие глаголы, которые обозначают перемещение в пространстве. Они распадаются на две группы: 1) глаголы направленных наиболее общих форм движения, обладающих широким диапазоном значений; 2) глаголы частных форм движения, лишенные определенного направления и ограниченные как в своих значениях, так и в связях с другими словами. С количественной стороны глаголы первой группы составляют менее пятой части полутора сотен глаголов движения и покоя.

Первая группа глаголов движения послужила базой для образования в языке огромного количества новых слов образного строения, иначе — фразеологизмов. Наоборот, глаголы второй группы не сыграли существенной роли в дальнейшем глаголообразовании.

К глаголам первой группы относятся: кәлмәк 'приходить', кетмәк 'уходить', дүшмәк 'падать' ,әтмәк 'проходить', чатмаг 'доходить', кечмәк 'переходить' и немногие другие.

К глаголам второй группы относятся: jүрүмәк 'ходить', jеримәк 'ходить', һәрәкәт етмәк 'двигаться', девр етмәк 'вращаться', учмаг 'летать', кәзмәк 'гулять, осматривать', jүjүрмәк 'бежать', аддымламаг 'шагать' и ряд других.

И. Векерди: Два цыганских текста из XVIII в., стр. 123—129.

В рукописном сборнике венгерских песен, составленном в начале XVIII в., было обнаружено два коротких цыганских фрагмента. Некоторые слова объясняются как действительно цыганские, а второй текст, названный «Отче наш цыганский», оказывается необъяснимым.

Иштван Хан: Два неясных места у Иосифа, стр. 131—138.

Автор старается дать интерпретацию двух неистолкованных мест в труде Иосифа Bellum Judaicum.

1. Параграф BJ VI, 311 рассказывает о том, что после разорения крепости Антонии евреи восстановили святилище в четверехугольной форме [*τὸ ἱερὸν τετράγωνον ἐποίησαν*] в то время как в святом писании [*ἐν τοῖς λογίοις*] говорится, что город и святилище будут уничтожены при этом случае. По мнению автора «предсказание» относится к первому занятию крепости Антонии евреями [BJ II, § 430 и след.], что являлось первым подвигом восстания и в чем сторонники Рима и мира законно могли видеть первый шаг к разрушению святилища. Ссылка на «квадратную форму» была наверно подсказана тем фактом, что святилище было восстановлено в первоначальной форме. Что касается библейской основы «предсказания», автор выдвигает возможность, что оно происходит от одного из раввинских руководителей партии сторонников Рима, Р. Иоганан бен Заккая, который на основе отождествления «Ливан — святилище» неоднократно предсказывает разрушение святилища. Но ввиду того, что корень слова Ливан, и. е. *lbn* может означать и «предмет четырехугольной формы» слово это может быть отнесено и к «ставшему четырехугольным храму».

2. Параграф BJ II, 0 142 содержит выражение в клятве эссеев, что «они должны остерегаться разбоя» [*ἀφέξεσθαι τῆς λῃστείας*]. По новым исследованиям это место

считается непонятным (А. Дюпон—Соммер) или извращенным, предполагая неправильное понимание арамейского текста Э. Кутш). Исходя из того, что выражения *λῃσται, λῃστεία, τὸ λῃστρικόν* у Иосифа неизменно употребляются для описания деятельности зелотов и сикариев, в этом автор видит стремление Иосифа избавить высоко оцениваемых им эссеев от одиума борьбы против Рима. Дамаский свертоκ (СДС XII. 6—8) содержит похожее на сообщение Иосифа запрещение относительно террористических действий против лиц и имущества язычников с той своеобразной оговоркой, что таковые позволены лишь на основе «мнения собрания Израиля».

И. Тренчени-Вальдапфель: Собака в яслях, стр. 139—143.

Автор дополняет новыми данными статью, опубликованную в прежнем номере настоящего журнала, *Acta Orient. Hung.* XIII (1961), стр. 131—133. Он анализует источники, на основе которых Й. Б. Бауэр пришел к выводу, что писатель апокрифного евангелия Фомы и Лукиан имели в виду ту же самую греческую пословицу и создали свои аналогии в независимости друг от друга. Автор считает вероятным, что здесь речь идет не о народной пословице, взятой в строгом смысле слова, но скорее о крылатом выражении литературного происхождения, которое во всех местах, где оно встречается, можно возвести к остроумной затее Лукиана.

Г. Кара: Об уджумучинском диалекте, стр. 145—172.

В статье публикуются новые сведения об уджумучинском диалекте, который был известен доныне только по скудным данным А. Д. Руднева (Материалы по говорам Восточной Монголии, СПб. 1911). В 1958 г. автор статьи имел возможность изучать диалект (говор) двух уджумучинских групп, переселившихся в МНР из Внутренней Монголии. На основе собранных автором материалов можно потвердить, что этот диалект является самым северным представителем наречий «ордосского типа», т. е. диалектом, в котором действовал и сегодня действует «закон двух придыхательных», описанный впервые А. Мостартом по ордосскому диалекту. Уджумучинский диалект имеет сходство с ордосским и в области лексики и грамматики, но немало явлений говорит и о его связях с северновосточной группой.

Жужанна Какук: Саларский словник, стр. 173—196.

Словник содержит слова из саларских текстов, опубликованных в журнале *Acta Orient. Hung.* XIII. (1961) стр. 95—117, и иные слова.

Помимо арабских и персидских элементов, широко распространенных среди мусульманских турок, саларский словник содержит и значительное число китайских заимствований, составляющих 7 процентов всего словарного фонда. Число монгольских и тибетских элементов гораздо меньше.

В словнике приведено большое количество вариантов форм, причем на первом месте всегда стоит самый частый вариант. Ввиду того, что данные в словнике Г. Н. Потанина 1893-го года и информатор автора обсуждаемых текстов происходят из той же самой местности, даются ссылки на словник Потанина.

С. М. Абрамзон: Родоплеменной состав киргизов КНР и СССР и проблема их происхождения, стр. 197—206.

Проблема происхождения киргизской народности, расселенной на территории трех государств (СССР, КНР и Афганистана), представляет для науки большой интерес. Для решения этой проблемы важное значение имеет исследование этнических компонентов, из которых сложились киргизы, их родоплеменного состава. Новые данные по этому вопросу получены Киргизской археолого-этнографической экспедицией Академии наук СССР и Академии наук Киргизской ССР (1953—1955 гг.) и учеными КНР.

Глубокая традиционность генеалогических представлений киргизов нашла подтверждение в недавно исследованном сочинении «Собрание историй», написанном в XVI в. на таджикском языке. Киргизы подразделялись на правое крыло, включавшее три ветви, и левое крыло, объединяемые названием «отуз уул» (тридцать сыновей), и на группу, которую называют «ичкилик». В целом в состав киргизов входило около 40 племен, а также несколько этнографических групп смешанного происхождения (сарт-калмыки, калмак-киргизы, чала-казаки и др.).

Близость киргизского языка по ряду важнейших классификационных признаков к языку горных алтайцев, а также многие этнографические факты свидетельствуют об этногенетических связях киргизских племен с народами Алтая, Прииртышья, Монголии, современной Синьцзян-Уйгурской области КНР, отчасти притибетских районов. Киргизские племена, генетически связанные с древнейшими племенными союзами, формировались позднее в среде алтайских тюрков, карлуков, уйгуров и других тюркоязычных племен. Некоторые племена относятся к еще более позднему пласту.

Этнический состав киргизской народности к XVI в. уже стабилизировался. Это позволяет утверждать, что она сложилась поблизости от той территории, на которой исторические источники отмечают киргизов в XVI веке и которую основная масса киргизов занимает в настоящее время.

А. Бодроглигети: Глоссы на 'Гулистан би-т-тюрки' Сайфа Сарайского, стр. 207—218.

На странице 186 *v* рукописи перевода гулистана Са'ди на тюркский литературный язык Золотой Орды и Мамелюкской Империи, сделанного кыпчакским поэтом Сайфом Сарайским (Лейденская Университетская Библиотека, Код. or. 1553) находятся некоторые исторические глоссы, написанные в XV-ом веке при дворе одного из золотоордынских ханов. Две из этих глосс содержат перечень подарков: первый перечисляет подарки посланные московским великим князем хану Золотой Орды, второй приводит предметы, переданные посланнику московского княжества золотоордынским ханом. Еще одна глосса относится к господству Джелал ад-Дина, хана Золотой Орды или, по большей вероятности его наследника, Карим Берди, и сообщает некоторые исторические данные в связи с правлением Джелал ад-Дина (или Карим Берди) и первых выдающихся ханов крымского ханства Ходжа Гирей и Менгли Гирей.

Г. Ураи: Древнетибетское выражение *dra-ma dra ṅs*, стр. 219—230.

Автор желает уточнить спорное значение часто встречаемого в источниках ранней истории Тибета, особенно в Царских летописях выражения *dra-ma draṅs*, а также тесно связанных с ним hapax legomena, именно выражения *dra-čen draṅ(s)* и слова *dra-ma* без

глагола *draṅs*. На основе изучения всех мест, в которых эти выражения употребляются, и некоторых мест с глаголом *('dren)*: прошедшее *draṅs*, автор пришел к следующим выводам:

а) Древнетибетское слово *dra-ma* в выражениях *dra-ma draṅs* и *dra-čen draṅ(s)*, а также в 55-ой строчке 1-й копии II-й версии Царских летописей означает 'отряд, посланный на экспедицию, в поход, армия, экспедиционная армия' и таким образом оно должно быть отделено от древнетибетского *dra-ba*' ~ классического тибетского *dra-ba/dra-ma* 'сеть, клетка, ипарапет', а также от классического тибетского слова *dra-ma* 'опытный, образованный; дворянский'.

б) Древнетибетское выражение **dra-ma 'dren*: прошедшее *dra-ma draṅs*: будущее *dra-ma draṅ* означает 'руководить экспедиционной армией, отрядом: вести экспедицию, поход', т. е. по сути дела оно осначает то же, что классическое тибетское *dmag 'dren* ~ древнетибетское, будущее время *dmag traṅ (= draṅ)* 'руководить армией, вести войну, нападать' и может заменить последнее. Вместо выражений *dra-ma draṅs* ~ *dmag traṅ (= draṅ)* часто употребляется лишь глагол *('dren)*: прошедшее *draṅs*: будущее *draṅ* 'тягивать, вести, звать', как эллиптическая форма. При этих выражениях место, на которое совершается нападение, стоит в иллативе *(-tu/-du/-su/-r)*, имя же того лица, против которого идет экспедиция, стоит в аллативном падеже *(-la)*.

в) Древнетибетское выражение **dra-čen 'dren*: прошедшее *dra-čen draṅ(s)* которое по всей вероятности является лишь случайным вариантом выражения *dra-ma draṅs*, означает 'вести большую экспедиционную армию: вести крупный поход'.

А. Ш е й б е р: Письмо в Дамьетту по делу одного учителя, стр. 231—239.

Обсуждаемое здесь письмо было найдено в одной из гениз Кауфманна.

Автор и адресат письма не отмечены. Эти данные по всей вероятности находились в несохранившейся начальной части письма. Из слова שלומות, повторяющегося рефренообразно пять раз во вступительных стихах (строчки №№ 3, 5, 7, 9 и 12) можно заключить, что имя адресата было по всей вероятности Селомо. Автор письма несомненно жил в Египте, недалеко от Дамьетты. Опираясь на палеографические наблюдения, мы можем отнести письмо к XI или XII веку. Адресат был видным человеком, — пожалуй председателем паствы, — которого писатель письма просит об инструкциях по делу выплаты жалования учителя. Из письма явствует, что у него были сыновья (стр. 41).

Из приписки ясно, что адресат поехал в א' חנם. Евреи Египта так называли расположенный на берегу Средиземного моря город Дамьетту.

Начало письма — стихи, остальное — проза в стихах.

На основании содержания письма можно сделать следующие выводы:

1. Адресат отправляется по торговым делам из одной местности Египта в недалекую Дамьетту. Это подтверждается употреблением слова «таможня» (стр. 49).

2. Находящиеся в письме имена — Селомо, учитель Ехуда и Моше Хаккохен — имеют общий характер, так что не могут быть отождествлены. Поэтому мы и не занимается догадками.

3. Более важно то, что письмо извещает о сфере деятельности и жаловании учителя. Занятия имеют место в синагоге (что и является общепринятым в Средних Веках) и заключаются в толковании Библии (מקרא) и Мишны (משניות). Жалование — десять зузов в месяц. Зуз означает дирхен (заимствованный арабами у греков, — *δραχμή*). Тринадцать с половиной дирхенов составляют один динар. Чтобы дать представление о стоимости этих денег, я приведу один пример: имеются сведения об одном приданом, составляющем 59 зузов.

Л. Рашони: А. Штейн (1862—1943), стр. 241—252.

Э. Тенишев: Образцы фольклора и языка саларов, стр. 253—173.

Салары КНР — осколок древнего огузского племени (салор или салур). По преданиям они переселились из Самарканда в Китай в первые годы правления Тимура. Кыпчакско-узбекская среда Самарканда обусловила смешанный (огузско-кыпчакский) характер языка саларов. На территории Китая салары сложились в особую народность. При этом салары, их язык и культура испытали сильное влияние китайского и тибетского народов, их языков и культур.

Но фольклор удержал все еще много древнего из языка и жизненного уклада саларов.

В первую очередь это относится к сказкам. Многие салары, мужчины и женщины, отлично помнят сказки и с увлечением их рассказывают. Среди сказок есть и свои оригинальные, есть и пересказы китайских и тибетских сказок. Приведенная выше сказка *(tombax)* относится к кругу известных сюжетов: «героическое сватовство» и «возвращение мужа» (См. «Алпамыш» и «Одиссея»). Сказка хранит в себе архаичные черты. Они позволяют отнести саларскую сказку к числу древнейших версий названных сюжетов.

А. Бодроглигети: Замечания по тюркской литературе в мамелюкском дворе, стр. 275—284.

В тюркском переводе Гулистана Са'ди, исполненном в XIV веке кыпчакским поэтом Сайфом Сарайским, имеется два вводных эпизода, написанных самим переводчиком и содержащих некоторые поучительные данные по литературе тюркского населения в Эгипте и литературной деятельности ученых в мамелюкском дворе. В прозаическом рассказе на страницах 5*v* и 6*r* Сайф Сарайский излагает характерные для литературной жизни того времени обстоятельства, приведшие его к выполнению перевода, а в *maṯnavī* на страницах 6*r* до 7*v*, что в самом деле является панегирическим посвящением в стихах Гулистана, приводит характерные черты нового в тюрской литературе типа покровителя, человека высокой образованности, который в исполнении своих служебных обязанностей руководится гуманизмом и чувством ответственности за благополучие народа.

А. Рона-Таш: О некоторых конечных звуках в монгуорском языке, стр. 285—292.

Общеизвестным фактом является соответствие звука *-r* в монгуорском языке монгольскому конечному звуку *-l*. Автор в связи с этим изучает четыре вопроса: 1) Точное фонетическое значение этого звука. 2) Каким образом появляется конечный *-l* в других диалектах Ганьсу—Цинхай. 3) Хронология этого явления. 4) Происхождение.

Автор на основе исследований Мостерта, данных Потанина и других исследователей, устанавливает, что в диалекте Нарин-гуор и Сань Чуань—Минь-хэ данный звук находится между звуками *-r* и *-l*, он транскрибировался вышеупомянутыми авторами недрожащими *-r*, *l*, и палатализированными *r′*, *l′* = [*ŕ*]. Остальные языки и диалекты показывают следующее соответствие: по диалекту Уянбу—Хучжу монгуорского языка *-l* и *l′-*, по диалекту Шредера *-l*, по языку Дунсян: *-n*, по языку Баоань: *-l*, а по языку Шераёгур: *-l* и т. д. В монгуорских диалектах известны еще соответствия *-n* и нуль.

Автор потом доказывает, что эти соответствия являются вторичными и что [*-ŕ*] возникает и вместо монгольского конечного *-д*. В окружающих архаических тибетских

диалектах имеется также подобное явление, следовательно, весьма вероятно, что монгуорское явление возникло под влиянием тибетской среды.

Относительно хронологии развития автор ссылается на то, что такое явление должно было оформлиться в XIV—XVI вв.

В ходе изучения монгурского конечного *-s*, автор приходит к выводу, что, так как здесь он сохранился, между тем как в тибетских заимствованных словах монгуорского языка его нет, процесс исчезновения конечного *-s* в тибетских диалектах закончился уже в XIV веке.

Т. Ш е р : Рукописи каирской генизы в Венгрии, стр. 293—302.

Статья на русском языке.

Д ь. Н а д о р : Несколько числительных категорий в древней раввинской литературе, стр. 303—317.

Некоторые числа, особенно в начале числового ряда, приобрели особое значение почти во всех культурах. Автор изучает роль некоторых важных числительных категорий в ранней раввинской листературе; он показывает, как традиции мистицизма чисел, теологические идеи, мифологемические фрагменты смешиваются с понятиями абстрактной логики и систематизации, и как числа десять, семь и четыре приобрели специальные функции в период Мишна. Влияние канонов, развившихся среди ученых Александрии, а также мнемотехнические факторы тоже следует учесть в этом отношении.

Под влиянием этих факторов балахические и агадические тексты группировались по некоторым излюбленным числам (мудрецы обыкновенно делали *три* заявления, и т. п.). Дальнейшим шагом по пути к абстракции было то, что группированные таким образом тексты (например, десять поколений, десять испытаний) писались друг возле друга независимо от их содержания, только из-за общей их числительной категории. Итак, выдвинутое число становится ведущим принципом на более высоком уровне абстракции.

Выделение числа *десять* в еврейских традициях следует приписать десяти заповедям. Число *семь* относится к преступлению, к представлениям, связанным с наказанием и искуплением. Числительная категория *четыре* представляет собой один из главных принципов в типологии.

The *Acta Orientalia* publish papers on oriental philology and culture in English, German, French and Russian.

The *Acta Orientalia* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Orientalia*, is 110 forints a volume. Orders may be placed with "Kultura" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Orientalia* paraissent en français, anglais, allemand et russe et publient des travaux du domaine des recherches orientales.

Les *Acta Orientalia* sont publiés sous forme de fascicules et seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux »Kultura« (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Orientalia*» публикует трактаты из области востоковедения на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Orientalia*» выходит отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Orientalia*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultura*» (Budapest I., Fő utca 32. Текуший счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

28,— Ft

INDEX

L. Rásonyi: Sir Aurel Stein 241

Ê. Tenišev (Moscou): Sur le folklore et la langue des salars 253

A. Bodrogligeti: Notes on the Turkish Literature at the Mameluke Court..... 273

A. Róna-Tas: On Some Finals of the Mongour Language..... 283

T. Шер: Рукописи каирской генизи в Венгрии 291

G. Nádor: Some Numeral Categories in Ancient Rabbinical Literature 301

Comptes rendus:

Pentti Aalto, Qutuy-tu pañcarakṣā kemekü tabun sakiyan neretü yeke kölgen sudur (L. Ligeti) — *Б. Х. Тодаева,* Монгольские языки и диалекти Китая (G. Kara) — Mongolische Handschriften, Blockdrucke, Landkarten. Beschrieben von *W. Heissig* (G. Kara) — *Sedklin kür* (L. Lőrincz) — Arabische, türkische und persische Handschriften der Universitätsbibliothek in Bratislava. Unter der Red. v. *J. Blaškovič* (G. Hazai) — *Ю. Н. Рерих,* Тибетский язык (A. Róna-Tas) 317

Livres reçus 341